



LA HAVANE.

LA
HAVANE

PAR MADAME

La Comtesse Merlin.

TOME PREMIER.

BRUXELLES,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1844

A Son Excellence

LE CAPITAINE GÉNÉRAL O'DONNELL

GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE CUBA.

Permettez, général, que je place sous votre égide protectrice cette œuvre conçue par le sentiment patriotique d'une femme; le désir ardent de voir mon pays heureux me l'a seul inspirée. En dévoilant ses maux à la métropole, en indiquant les remèdes à y opposer, j'en appelle à votre âme généreuse. La toute-puissance dans vos mains peut devenir son ancre de salut. Gouverneur général de la Havane, soyez Havanais, général; réformez les lois, obtenez une représentation

nationale pour l'île, mitigez vous-même légalement la dictature du chef suprême, et vous ajouterez de nouveaux lauriers à ceux que votre vaillance a déjà si bien mérités. Les vertus civiques, général, valent bien les dévouements militaires, et la gloire d'avoir donné la vie morale et la prospérité au plus beau pays du monde n'est pas moins éclatante que les plus beaux exploits du guerrier. La vie n'est pas seulement dans le temps présent, elle est dans l'avenir, elle est dans le bien qu'on a fait, et qui atteste notre passage sur la terre; voilà la véritable immortalité qui vous est réservée. Quant à moi, faible femme, ma vie n'est que dans ma foi. J'ai foi en vous, mon général; votre nom, votre réputation de bonté, de vaillance et d'honneur, voilà ma force, mon espérance et la récompense de mes veilles.

A mes Compatriotes.

Je vous dédie ce livre, ou plutôt je vous le restitue, mes chers compatriotes. Il est imprégné de votre souvenir, il est consacré à notre mère commune; il respire l'amour de notre race, de notre climat sans égal, de notre terre bénie et de nos mœurs si douces.

La France, ma mère adoptive, n'a rien changé, n'a rien diminué de cette ardente affection pour mon pays; c'est elle qui vous rapporte aujourd'hui, comme un religieux hommage, le tribut de son

expérience, le fruit de sa civilisation. Jusqu'ici l'Europe, si fière de ses arts et de ses lois, a trop méconnu ou ignoré notre reine des Antilles, ses ressources, ses richesses et la place qu'elle doit occuper dans l'histoire de l'Amérique méridionale.

Fille de la Havane, je suis heureuse de dévoiler à l'Espagne les besoins et les ressources de sa colonie, de lui dire qu'une partie de son opulence et de son salut dépendent des soins généreux qu'elle accordera à ces climats lointains, et du développement facile et énergique qu'elle doit laisser désormais à des facultés longtemps captives.

C'est un devoir aussi de rendre justice à mille talents que l'Europe ne soupçonne pas, de révéler de charmantes vertus qui s'ignorent elles-mêmes, et un devoir sacré encore d'indiquer à mon pays les améliorations qui l'élèveront parmi les peuples civilisés au même rang que Dieu lui avait assigné par les merveilles du sol et l'ineffable beauté de son climat.

J'ai écrit ces lettres sans art, sans prétention d'auteur, ne pensant qu'à reproduire avec fidélité les impressions, les sentiments et les idées qui naissaient de mes voyages. Je n'ai rien déguisé, ni de la situation sociale dans laquelle j'ai trouvé l'Amérique du Nord, situation menaçante pour

les républiques de Washington et pour l'Europe, qui veut se traîner à leur suite, ni de ce qui peut nous manquer à nous, Havanais, pour être une des plus puissantes et surtout des plus heureuses nations du globe.

Mes intentions me justifieraient si ma franchise pouvait être inculpée. Jamais je n'ai indiqué un mal sans placer à côté l'indication du remède; ici, la dissimulation eût été un danger, la sincérité est un hommage. Puissent mes efforts être utiles! Puissé-je laisser à mon cher pays un souvenir de mon affection! Je n'ai point cherché la gloire de bien écrire; je ne désire que le honheur de vous servir, mes bien-aimés compatriotes, dans cette route de progrès que vous avez commencée, et où vous êtes appelés à parcourir un jour la plus brillante carrière.

Château de Dissay, 15 novembre 1842.

LETTRE PREMIÈRE.

A MADAME GENTIEN DE DISSAY.

Départ. — Motifs du voyage. — La vie de Paris. — Le devoir. — Bristol. — Un concert. — Le port de Bristol. — Le pont suspendu. — Les dames anglaises. — Adieux à l'Europe. — La sépulture de la famille St.... — La statue du fils unique. — École de jeunes filles. — Prières du soir. — Le presbytère. — Vie intérieure du pasteur protestant. — Le cénobite. — Combat de sa vie solitaire. — Douleur maternelle. — Adieux à la France. — Le mouvement du port. — Le *Great-Western*. — La solitude de l'Océan. — Désordre à bord. — Les passagers. — Querelle. — Un Espagnol et un Anglais. — Fanny Elssler.

Bristol, lundi 13 avril 1840.

Depuis trois jours, mon corps, accablé de lassitude, n'a pu trouver de repos. — L'âme souffre et son serviteur veille. Mais si le sommeil a perdu son temps, la raison en a profité. — Quitter à la fois les moelleuses jouissances matérielles, les plaisirs raffinés, les attraits inappréciables de la vie de Paris, et les échanger contre les périls, les souffrances, les privations d'une longue traversée, — laisser derrière soi tout ce qu'on aime, — partir seule, rester dans l'abandon et l'isolement, certes, ce sont de dures conditions à s'im-

poser. Mais, mon enfant, quand le devoir parle haut, et que l'âme sait bien comprendre tout ce qu'il y a de grand, de saint dans ses inspirations, la ferme conviction qui soutient la volonté n'a-t-elle pas aussi ses consolations ineffables, ses douloureuses voluptés? — Notre véritable malheur est moins dans les événements que dans nos exigences. Notre passage rapide sur la terre nous est imposé à des conditions plus ou moins rigoureuses: sachons nous y soumettre; la vie s'adoucit par la résignation. L'on ne peut qu'aggraver ses maux par la révolte : nul n'échappe à sa destinée.

Je suis arrivée ici accablée de fatigue, après avoir voyagé vingt-huit heures sans m'arrêter; pour comble de malaise, j'ai rencontré sur l'escalier de l'hôtel où je suis descendue, un orchestre bruyant : flûtes, trompettes, violons, vielles organisées, rien n'y manquait; et tout cela jouant à la fois *Di tanti palpiti* en *la*, l'air de *Niobé* en *fa*, et l'introduction de *Sémiramide* en *si bémol!* — C'était à en perdre la tête. Plus loin, dans la cour, les meutes de plusieurs chasseurs prenaient leurs ébats; et pendant que leurs maîtres se reposaient dans l'hôtel, les chiens hurlaient, se démenaient, poussaient des cris plaintifs et prolongés, impatients qu'ils étaient d'avoir leur part à la curée.

Abandonnant tout ce qui se trouvait dans ma bourse aux musiciens pour les faire taire, je me sauvai comme si j'avais été poursuivie par des assassins, et je ne me serais pas arrêtée si je n'avais rencontré la grille d'un balcon.

— Le soleil était encore sur l'horizon. Une brume légère comme un voile de gaze pourprée

s'étendait au loin sur la mer, qui fuyait derrière les montagnes. En face de moi se présentait le port de Bristol, formé par un bras de mer resserré entre deux rochers : l'un, celui de droite, domine la ville, dont les maisons superposées et jetées pittoresquement çà et là annoncent, par leur fraîcheur et leur élégance extérieure, la richesse et l'exquise propreté anglaises.

Du côté opposé à cette riante estrade, s'élève à pic un rocher énorme de granit rouge, tapissé de couches d'ardoise, et plus loin, au fond du tableau, la mer, comprimée pendant l'espace de deux à trois milles, s'élargit tout à coup et apparaît dans son immense étendue.

C'est pour joindre ces deux rochers que l'on jette, à quatre cents pieds au-dessus de l'Océan, un pont de fer sous lequel circuleront des bâtiments de guerre. Déjà les premiers fils sont tendus, et les dames de la ville, chercheuses de dangers et d'émotions, s'amusent à se faire hisser dans un panier d'osier qui, enfilé à ces frêles cordages, les transporte comme des cerfs-volants d'un rocher à l'autre rocher.

Je viens de passer la plus douce et la plus triste journée à la fois. Comme nous ne devons mettre à la voile que demain à quatre heures du soir, j'ai voulu aujourd'hui faire mes adieux à la terre.

Mardi 14, à minuit.

Nous montâmes en voiture découverte à trois heures, et nous nous acheminâmes vers un plateau qui domine la ville, le canal, les hauteurs et

l'Océan. De là on apercevait une végétation splendide, qui étalait au loin ses richesses sous un ciel d'un bleu pâle et nuageux. — Je ne sais quelle tristesse, quel sentiment tendre et religieux s'étaient emparés de moi, quel regret poignant et craintif me frappait au cœur : on aurait dit qu'à la veille de contracter une union mal assortie, je goûtais pour la dernière fois le bonheur sous le toit paternel.

Au bout de quelque temps de marche, dans un parc appartenant à lord St...., nous nous trouvâmes au milieu d'arbres séculaires, de prés moelleux et veloutés, couverts de troupeaux et accidentés par de jolis *cottages* cachés dans les fleurs. — Mais les fleurs étaient sans parfum, les arbres sans fruits, le ciel sans soleil. Une légère vapeur couvrait l'atmosphère et donnait à ce riant spectacle quelque chose de vague dans les formes, d'indéterminé dans les nuances, de majestueux et de triste qui s'accordait avec ma mélancolie. Il semblait que la vie de la nature devînt analogue à la mienne, qu'elle s'associât à mes peines, et que, partageant mes douloureuses émotions, elle y répondît comme une amie fidèle. Ravie, attendrie, je faisais mes adieux à la terre d'Europe, et le chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes, les suaves et sympathiques émanations de la terre, m'enivraient à la fois de déliees et de tourments.

Arrivés au bout du parc, nous nous trouvâmes en face d'une petite église gothique, d'une recherche et d'une élégance merveillenses, destinée à servir de sépulture à la famille de lord St... Plusieurs membres de cette famille y sont déjà

ensevelis, et chacun d'eux est représenté par une statue de marbre debout sur sa tombe, comme si l'opulence eût voulu tenir tête à la mort. Devant la dernière statue, je m'arrêtai. — Elle représentait un jeune homme dont la beauté me frappa. — « C'est le fils unique de milord, » — nous dit le gardien. — « Milady, dont voici le tombeau, l'a suivi de près, et milord est accablé par une maladie de langueur. S'il vient à mourir, ses biens, qui sont considérables, deviendront la propriété de parents éloignés. » — Je frémis en entendant ce récit, et regardant ton frère qui me donnait le bras, je le serrai contre moi. — En songeant que j'allais partir pour un voyage lointain, je ne sais quel malaise s'empara de moi. Je sortis de l'église.

A quelques pas de là se trouve une école de jeunes filles, édifiée du même style, flanqué de deux tourelles, dont l'une est habitée par l'institutrice et l'autre par le pasteur.

Je ne sais, mais en ne jugeant les choses que du point de vue purement humain, j'avoue que l'aspect d'un presbytère protestant m'inspire une irrésistible et douce sympathie. J'y vois les affections domestiques unies à la religion et à l'amour de Dieu : les émotions de la nature, les doux épanchements, la confiance intime, les naïves caresses d'un enfant, les ineffables consolations d'une vie à deux, efficaces pour tous les maux. — Enfin, j'y trouve les plus sûres comme les plus fortes compensations aux misères humaines. Mais la cellule de l'anachorète, la demeure du célibataire catholique, m'effrayent de leur sévérité. Il me semble voir un fleuve solitaire dont on a détourné

le cours, qui s'agite, tourbillonne, s'engouffre, déracine les arbres, déplace les rochers, et entraîne dans son cours ténébreux jusqu'au limon que les années ont déposé dans son sein.

Tous les édifices que je viens de te décrire étaient d'un goût sévère, en partie ombragés par une immense futaie et recouverts de lierre. Bientôt un léger bruit se fit entendre parmi les arbres: aussitôt après nous aperçûmes les jeunes filles, qui s'avançaient deux à deux pour aller faire leur prière du soir. A les voir monter les degrés du temple, avec leur robe de laine grise, simple, disposée avec goût, leurs petites mains jointes, leur belle chevelure tombant en grosses boucles sur leurs tempes et sur leurs épaules, leur visage rose et leurs yeux bleus dont le regard angélique s'échappait à la dérobée sous de longs cils; à les voir ainsi, belles de jeunesse et de pureté, vous auriez dit une nichée d'anges s'envolant au ciel.

Le silence ne tarda pas à être interrompu par les chants religieux des jeunes filles. Ces accents naïfs, cette langue étrangère, la solitude, les ombres de la nuit qui se projetaient au fond de la forêt, tout était grand et triste à la fois comme les approches d'un vœu solennel, comme l'annonce d'un danger, comme la veille d'un voyage aventureux et lointain.

Mercredi 15, à midi.

Tout est en mouvement dans l'hôtel; le bateau à vapeur va partir pour conduire une partie des passagers à bord du *Great-Western*, qui se trouve

déjà en rade; le reste partira à son tour une heure avant qu'on lève l'ancre : je me réserve pour ce second voyage. — En attendant, je vais me mettre à table, puisqu'on prétend qu'il faut que je dîne avant de m'embarquer ; je suis à la merci de celui qui veut me conseiller, tant mon esprit est préoccupé et mon cœur abattu ! — Lorsque, pour exécuter une résolution courageuse, nous employons toute l'énergie de notre volonté, il ne nous en reste guère pour les détails puérils de la vie matérielle. — Je règle donc quelques affaires avec ton frère, et nous nous mettons à table.

A trois heures.

Tu penses, mon ange, que notre dîner n'a pas été gai. J'ai pourtant tenu ferme à ma peine ; j'ai même trouvé quelque histoire plaisante dans ma mémoire, quelque éclat de rire saccadé sur mes lèvres, pour m'aider à braver l'angoisse de mon cœur à la vue de ton frère, dont le regard remuait mille douleurs jusqu'au fond de moi-même.

A cinq heures.

Je vais m'embarquer. — Ton frère m'accompagne jusqu'au *Great-Western*, qui se trouve à trois milles du port. — La journée est belle, la mer calme. — Je quitte la terre. — Adieu, mon enfant ! — Adieu, France ! — France bien-aimée de mon cœur ! Un devoir impérieux m'entraîne loin de ton rivage : en m'éloignant de ta terre hospitalière, triste, désolée, je te confie mes plus

tendres affections! — Garde-les, protége-les comme une tendre mère! Répands sur elles tous les biens, toutes les joies! — Et si mon souvenir, si l'incertitude sur ma destinée peuvent troubler le bonheur de ceux qui m'aiment, fais qu'ils m'oublient!

A sept heures du soir.

Nous sommes en pleine mer, ton frère m'a quittée. — Je l'ai suivi d'un long regard, le cœur prêt à m'échapper, jusqu'à ce que la distance et les larmes, qui obscurcissaient ma vue, me l'eussent dérobé au loin!

Je me suis trouvée aussitôt seule au milieu d'un désordre effroyable. Quatre-vingts à cent passagers sur le pont, pêle-mêle, avec leurs coffres, malles, porte-manteaux, boîtes à chapeaux, parapluies, doubles et triples manteaux, embauchoirs, paletots, sacs de nuit, cartons. — Tout cela roulant de côté et d'autre, au milieu des cordes, des poulies qui grinçaient, et des matelots qui manœuvraient, courant, criant, bousculant bagages et passagers! — J'étais là, au milieu de ce vacarme infernal, pâle, tremblante, sans savoir de quel côté chercher un regard de commisération, entourée de visages grossiers, farouches, tous inconnus et tous portant l'empreinte de l'indifférence et de la personnalité. — Je me blottis dans un coin, et accoudée sur une caisse, la tête appuyée sur ma main, je crus que j'allais m'évanouir.

Tout à coup une grosse masse tomba avec fracas à côté de moi; j'entendis au même instant un éclat de rire, et levant les yeux, j'aperçus un jeune

homme grand, fort, habillé comme un matelot. Un énorme cigare à la bouche, il affectait des manières soldatesques et effrontées; mais il avait beau faire, tout cela ne suffisait pas pour lui donner l'air d'un chenapan endurci. Son teint rose, le léger duvet qui nuançait à peine ses lèvres vermeilles, ses mains blanches aux doigt effilés, je ne sais quoi de haut dans le port et d'impératif dans les manières, annonçaient l'extrême jeunesse, l'enfant de bonne maison, sous une épaisse couche de mauvaise éducation et de corruption hâtive. Il s'était laissé choir, entraînant après lui un groupe d'effets sur lequel il avait essayé de s'asseoir; quand je l'aperçus, il se relevait; son pied posait encore sur une boîte à chapeau qu'il venait d'écraser, ainsi que le chapeau qu'elle contenait, ce qui causait en partie son hilarité bruyante. Le propriétaire du chapeau, aussi contrarié de la perte de son bien qu'irrité des éclats de rire du jeune homme, se mit à l'apostropher en espagnol, à quoi il ripostait dans un langage inintelligible mêlé d'anglais et de mauvais français, le tout assaisonné d'une bouillante colère.

La querelle devenait violente et augmentait encore le tumulte et le désordre universel. Le chapeau et sa boîte, lancés avec emportement, volèrent en l'air, puis tombèrent dans la mer; et la dispute était sur le point de se transformer en voies de fait, lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée de quelques personnes qui, ayant été embarquées les dernières, cherchaient à se caser près de nous.

« — What! you are here! fair beauty? » —

s'écria lord M..., qui se précipita au-devant de Fanny Elssler, poussant et bousculant tout ce qui s'opposait à son passage, comme un gros chien de Terre-Neuve à la vue de son maître. Puis, lui baisant la main et s'emparant de son bras, il l'amena vers l'endroit où venait de se passer la scène, pour lui ménager un point d'appui. L'homme au chapeau avait déjà emporté une partie de son bagage, et après avoir remis en équilibre, autant que faire se pouvait, le reste de sa propriété, il s'était établi sur ce trône, moins dans l'intention de s'y reposer que dans l'espoir d'en éloigner l'Anglais.

« — Vos était remarquablement stioupid, » dit milord à l'Espagnol, voyant que ce dernier ne bougeait pas.

A quoi celui-ci répondit :

« — Y vuesta merced es un mal criado.

— Cet homme, — reprit l'Anglais, — avé une très-irréverencious manner. — » Et, s'adressant à l'Espagnol :

« — Jé défendé vos de paalé davantadge ! — taisez-vos, tutte suite, tutte !

— Hérético dou diable ! — Caramba !... que si jè mè lève ! »

En disant ces mots, l'Espagnol le regarda avec des yeux menaçants ; son visage était pâle, sa tête haute; tandis que l'honorable, d'un air dédaigneux, continuait à fumer tranquillement sous le nez d'Elssler, qui, suspendue à son bras, riait et étouffait sous une épaisse fumée de tabac.

La caisse sur laquelle je m'appuyais était le seul meuble vacant qui gardât encore l'équilibre ;

je l'offris à Fanny, qui l'accepta et s'y établit tant bien que mal.

« — Vos été adorable, madame, en vérité. — Puis-je vos été ioutil de quelque manière? — me dit l'Anglais.

— Oui, monsieur, lui répondis-je; en fumant sous le vent.

— Avec pleusure.

Et il s'éloigna d'un pas...

LETTRE II.

A LA MÊME.

Les éclairs. — Le bâtiment en dérive. — L'anéantissement. — Le corps et l'âme. — Le vent change. — La foule sur le pont. — L'équipage. — Le poulailler et la basse-cour. — La prison sur mer. — Souffrances. — Quelques exilés d'Europe. — M. W. — Madame M. — Le fils de lord W. — Héroïsme de Fanny Elssler. — La bibliothèque du bord. — Le capitaine J. — Spéculation gastronomique. — La table en permanence. — Vent du nord-ouest. — Champ de bataille. — Accidents burlesques. — Le souper de Fanny. — La pauvre Cathy. — *To-morrow*. — Les funérailles de la basse-cour. — Le *tam-tam*. — Tristesse.

Lundi 20.

Hier, un grain épouvantable a mis le bâtiment en dérive. — Les éclairs se succédaient à éblouir la vue. Tout à coup il m'a semblé que le bateau n'était qu'un incendie. — La foudre venait de tomber. — Le vent est encore violent et souffle toujours du nord-ouest.

Mardi 21.

Depuis cinq jours, je suis étendue sur le pont, exposée au vent, à la pluie, au brouillard, aux

coups de mer, et dans un état complet d'insensibilité; je me croirais morte si je ne sentais pas, mon enfant, que mon cœur est toujours là pour t'aimer. — Je ne sais à quelle âme compatissante je dois le manteau qui couvre mon corps transi; la souffrance a complété mon isolement en me privant de moi-même. — A peine puis-je me tenir sur mon séant, que j'en profite pour t'écrire: quand recevras-tu ma lettre?... Dieu le sait! — La mer est encore agitée; je la regarde et souffre. — Mais d'où vient que sa grandeur et sa magnificence ne me touchent plus? — Pourquoi, en la contemplant, cette étourdissante et splendide beauté, ne sens-je plus un seul battement dans mon cœur? — Pas une larme ne vient mouiller ma paupière. — Le vent qui souffle dans les cordages, la tempête qui soulève les flots, la foudre et le firmament, je n'entends, je ne vois rien. — Un marasme stupide et désespéré me domine, des pensées lentes et vagues se croisent et se heurtent dans mon cerveau comme des fantômes. — Ai-je donc perdu le sentiment du beau? Est-ce à cette lutte entre la vie et la mort, qui m'obsède, m'irrite et m'accable, qu'il faut attribuer cet anéantissement? — Ou bien, ce désordre causé par la souffrance simultanée de tous les sens paralyse-t-il les facultés de l'esprit, éteint-il l'enthousiasme, et rend-il l'imagination inepte à tout noble élan? — Les angoisses physiques auraient-elles ce pouvoir? — Le corps n'est-il pas seulement le serviteur de la volonté?

Aux désolantes révélations que je crois entrevoir, une sorte d'effroi me saisit. J'essaye mes for-

ces; je cherche à reconquérir l'empire de moi-même : aussitôt, d'ardentes et promptes vibrations répondent à mon appel, et je sens que si le corps est affaibli et l'enthousiasme éteint, le cœur est encore là pour sentir, aimer et souffrir. — Au souvenir de mes enfants, de mes amis, à l'idée de la distance infinie qui va nous séparer, des larmes brûlantes ruissellent sur mes joues; une douleur poignante et désespérée traverse mon être comme si j'allais mourir : on dirait que le trouble de mes facultés, au lieu d'anéantir la sensibilité, la concentre dans les plus tendres affections. — L'amour survit donc à tout! rayon sublime, émanation de la divinité, il est inaltérable, éternel comme son essence!

Mercredi 22.

Ce matin, le vent a un peu changé de direction : il a tourné au nord et s'y est maintenu quelques heures, puis il est revenu au nord-ouest. — Nous ne filons que trois à quatre nœuds, à la grande fatigue de la roue, qui lutte rudement contre la vague et nous donne des secousses intolérables.

Mon état de souffrance m'oblige à rester constamment au grand air, appuyée sur de mauvais coussins, et vouée au supplice de tous les sens. Excepté aux moments de repas, la foule vient établir son camp à toute heure sur le pont. Imagine-toi, dans ce court espace, environ cent cinquante personnes malades et en bonne santé, se pressant, se portant et se gênant mutuellement

sans cesse : les uns sifflent, les autres parlent haut ou se disputent ; puis, les pourceaux de grogner, les vaches de mugir, là un mouton qui bêle dans sa cage, ici une poule qui se lamente ; car tous ces êtres privés de raison, — à commencer par les pourceaux, bien entendu, — ont le mal de mer.

A cette bacchanale infernale, à ce supplice de damné, vient se joindre celui d'une épaisse fumée de tabac, combinée avec les émanations nauséabondes de la vapeur, du goudron et de la basse-cour, qui, toute voisine de nous, fait partie de la société.

Je n'ai jamais été en prison ; mais, d'après le récit des honnêtes gens qui ont éprouvé ce désagrément, le pont d'un bateau à vapeur de long cours doit reseembler fort au préau d'une maison d'arrêt. — Même nécessité de vivre pêle-mêle et dans un espace resserré, avec des gens de toute espèce, — même monotonie de la règle, même servitude dans l'enceinte déterminée, même incapacité de s'isoler, et, par conséquent, de s'occuper, sans être écrasé par la foule, qui joue, qui siffle, qui crie et qui bâille. — Et, sur mer comme en prison, à force de se gêner mutuellement, on finit par se prendre en horreur. L'impression de toutes les douleurs ressenties, de toutes les privations endurées, s'associe et se confond à jamais avec telle ou telle allure, tel visage ou tel trait, qui vous deviennent antipathiques. Cette association injuste et cruelle, mais involontaire, s'étend jusqu'aux objets inanimés ; et il y a telle table, tel grabat, tel mets, qui se placeront toujours dans

ma mémoire à côté de maint visage, de mainte chevelure mal peignée, et dont le souvenir causera toute sorte de dégoût à mon esprit et à mon estomac.

Heureusement, quelques compagnons de voyage, par leur propre mérite autant que par leurs attentions affectueuses, ne me laissent que des souvenirs agréables. De ce nombre sont M. et madame Moulton, cette jolie Américaine que tu connais, si gracieuse et si prévenante; M. W..., un de leurs amis, spirituel, fin, toujours gai, et dont la société est un bienfait pour nous dans cette arche de Noé, et M. Lestapis, fils du receveur général des Basses-Pyrénées, que tu as vu à Paris. A ce petit nombre, il faut ajouter M. et madame R. de Boston, avec leur fille, belle personne qui n'a pas le mal de mer, qui marche ferme, et fait deux toilettes par jour; le fils de lord W..., avec sa femme, qu'il vient d'épouser contre la volonté de son père; la femme n'avait pas de fortune, ce qui leur a valu à tous deux un exil au Canada, et ce qui ne les empêche pas de courir sur le pont, se donnant le bras, joyeux et contents, comme s'ils étaient riches, parce qu'ils sont heureux; — Fanny Elssler, toujours riante, toujours gaie, le pied ferme, le corps cambré, domptant sous sa fine jambe le roulis et le tangage. — Dans ce moment même, elle va et vient d'un bout à l'autre du pont, légèrement et doublement appuyée sur M. W... et sur l'honorable, qui se disputent un de ses regards : elle s'arrête de temps en temps, pour ranimer, par quelques douces câlineries, sa cousine Cathy, étendue sur le pont et mourante.

Dimanche 26.

Ce matin, pour la première fois, la pluie a cessé et le soleil a paru. Le vent n'a pas quitté le nord-ouest, et nous avançons lentement. Mais, grâce à Dieu, il règne ici un calme et un silence inaccoutumés. C'est aujourd'hui dimanche, et chacun se croit en devoir de tenir un livre à la main. Les *Souffrances de Werther, Thomson,* les *Aventures d'un Enfant trouvé, Clara, Anne Radcliff,* la *Bible,* n'importe quoi, pourvu qu'on lise et qu'on ait l'air composé, cela suffit. Aussi bien, mon voisin de droite, lord M...., à cheval sur un affût, fait toute sorte de grimaces pour étouffer un gros rire en lisant la harangue de Don Quichote à la belle Dulcinée, lorsqu'elle lui apparaît, ornée de tous ses appas, chevauchant sur son âne.

Ce matin, avant le repas, le capitaine J..., homme fort pieux, placé au haut bout de la table, a adressé un sermon aux passagers assemblés. — Ce qui les a empêchés, pour la plupart, de se griser, au moins pendant le sermon.

Ici, le grand luxe consiste à faire bonne chère et à s'abreuver de vin de Madère et d'eau-de-vie : avantage qui a déterminé plusieurs gourmets et buveurs à faire élection de domicile sur le bateau. Après avoir savamment calculé le rapport qui se trouve entre le temps que doit durer la traversée, le prix du passage et l'abondance de la consommation, ils ont conclu qu'en faisant régulièrement tous les voyages de Bristol à New-York

et de New-York à Bristol, ils seraient logés et nourris pour rien. Certains n'ont pas quitté la table depuis qu'ils se sont embarqués, attendu que cinq repas par jour, prolongés par de copieuses rasades, forment une ligne de continuité sans fin. Leur béatitude contraste durement avec l'état de ces pauvres créatures qu'on voit là, mourantes du mal de mer, en face de leurs visages réjouis et avinés, avalant d'énormes tranches de bœuf et s'abreuvant de vin de Madère, d'eau-de-vie et de grosses plaisanteries!

Mardi 28,

Hier au soir, vers quatre heures, nous avons essuyé une rafale furieuse. Le vent, toujours tenace, n'avait pas quitté le nord-ouest, et rugissait comme un lion mourant pendant que les vagues se brisaient avec violence contre la roue. Renversé sur l'arrière, le navire restait suspendu perpendiculairement et marchait avec la tête, comme ces petits bons hommes en plomb, qui divertissent tant les enfants. Par ce roulis formidable, le dîner était impossible : assiettes, verres, carafes, étaient renversés avec les serviteurs qui les portaient, avant d'arriver à la table. Il eût été d'ailleurs impossible de conduire une bouchée de l'assiette aux lèvres : tout fuyait en route ; chacun semblait attaqué d'épilepsie. Pour moi, couverte d'une peau d'ours du Canada qu'un brave homme m'avait prêtée, attachée sur le pont comme une criminelle, j'entendais de loin le tintamarre, et bravais avec une fermeté stoïque les bordées

d'eau marine qui passaient d'un bout à l'autre du pont.

Le soir, la pluie étant devenue trop forte, je descendis à la cabine commune, non sans me laisser choir plus d'une fois avant d'y arriver. Là, désordre complet. Chaises, livres, pupitres, lancés simultanément en l'air, retombaient au hasard; des malades gisaient de tous côtés, pâles et à demi morts; sur deux ou trois fauteuils, de pauvres femmes liées avec des cordes, la tête renversée, ne donnaient plus signe de vie. Quelques hommes essayaient de lire ou de jouer aux cartes, plaçant ces dernières dans des boîtes pour en arrêter la chute; mais boîtes, fiches et cartes de rouler d'un bout à l'autre de la table, et bientôt hommes, livres, fiches et cartes glissaient sur le plancher et se retrouvaient un instant après, par une nouvelle secousse, à la place qu'ils venaient de quitter. De là, mille accidents burlesques, des poses grotesques dignes de Callot ou Charlet. C'étaient de vraies parades, mêlées de douleur et de ridicule; on essayait d'en plaisanter, mais une larme venait souvent effacer le sourire. Seule, Fanny Elssler dominait les vagues et l'ouragan, tenant tête à toutes les calamités. Attablée, selon son habitude, à quelques pas de mon grabat, elle soupait joyeusement avec ses compagnons de plaisir, tandis que la pauvre Cathy, immobile, expirante, se trouvait couchée sur un banc de bois attaché contre la table : là, elle humait avec résignation les parfums du punch, du vin de Madère et du jambon. Par une merveilleuse adresse, M. W... était parvenu à maintenir le

souper en équilibre, et jouissait de son triomphe avec une gaieté folle. — Mais, le bonheur est inconstant : il faut se hâter d'en jouir. La bande étourdie se laissa trop enivrer par sa rare et bonne chance, et se livrant sans prévoyance au plaisir du moment, elle oublia, à la fin du souper, les règles de l'équilibre. Dans un accès de gaieté, lord M... lança un vigoureux coup de pied sous la table, qui, coïncidant avec le choc de la vague, renversa tout : l'honorable fit la culbute et alla tomber sur l'Espagnol, qui gisait de l'autre côté de la table, mais qui, ayant perdu de son humeur guerrière, ne dit mot. Quant à l'infortunée Cathy, qui n'avait participé qu'aux inconvénients du repas, condamnée par le sort, comme *Lagingeole*, à être toujours l'*autre*, elle se trouva inondée de punch et de vin de Madère.

Mercredi 29.

L'orage a continué pendant la nuit; le vent était devenu intolérable. Au bruit des vagues et de la rafale venaient se joindre le craquement des cloisons, le grincement de la roue et des barres du gouvernail, les pas lourds et pressés des matelots. — Je gémissais au fond de mon grabat, et étreignant de toutes mes forces les planches qui le bordaient, afin de ne pas rouler à l'autre bout, j'espérais avoir épuisé tous les supplices de cette malheureuse nuit, quand une forte douche, pénétrant par le haut de ma lucarne, tomba d'aplomb sur mon visage. — Mon lit était inondé. — J'appelai à mon secours, mais en vain. Ma femme de

chambre, malade, couchait à l'autre extrémité du bâtiment. — Au bout de quelques instants, néanmoins, le valet de service parut. C'était un nègre grand, laid, affreux à voir. Comme il ne comprenait pas un mot de français, j'eus recours à la pantomime; et prenant une lanterne qu'il tenait, je lui fis voir l'eau qui ruisselait de mon lit sur le parquet.

« — *To-morrow*, me dit-il tranquillement.

— Demain! — Sainte-Vierge! — Mais que deviendrai-je d'ici là? — Demain! — Non, tout de suite, à l'instant même! — »

Et le nègre de répéter en grommelant;

« — *To-morrow*. — »

En vain je tâchai de le persuader par de bonnes paroles; il ne me comprenait pas, et me répétait avec une impassibilité barbare;

« — *To-morrow*. — »

Ma colère commençait à s'allumer, lorsqu'une forte secousse vint mettre un terme à notre dialogue. — Le nègre, subitement rejeté dans la cabine commune, alla frapper de sa tête la lampe suspendue au-dessus de la table. — La lumière s'éteignit et ma colère aussi. Je fermai ma porte, et, couverte de mon manteau, je passai le reste de la nuit cramponnée sur une chaise, dans une sainte résignation.

Jeudi 30.

Le soleil a reparu; nous marchons mieux. Le vent n'a pas changé de direction, mais il a diminué, et la mer est plus calme.

Une partie de notre basse-cour a rendu le dernier soupir pendant le bourrasque d'hier. — J'aperçois d'ici les deux vaches infortunées, chacune emballée et bien calfeutrée jusqu'au cou dans sa boîte ; la tête hors de la boîte, la langue hors de la tête, elles se vengent des mauvais traitements qu'on leur inflige en ne donnant plus de lait ; ce qui les rend parfaitement inutiles.

A cinq heures du soir.

— Au son du tam-tam, — le pont est devenu désert : je respire librement. — Cet isolement, cet abandon, cette douce et haute contemplation, en face du ciel et du vaste élément, s'accordent avec la tristesse de mes pensées, avec l'insolite et âpre découragement qui domine mon âme.

En dépit de mes efforts, je supporte avec peine l'influence de la mer, l'éloignement complet de tout intérêt, de toute affection ; cette solitude de l'âme me tue. — Il me semble parfois que je suis morte. — Jetée là, seule, sur cet Océan immense, n'ayant pour intermédiaire avec le monde habité, que des phalanges meurtrières de bourrasques et de tempêtes, je me demande s'il n'est pas possible que les sympathies humaines, comme certains fluides, perdent leur force magique par la distance ou l'interposition d'autres éléments incompatibles.

A ce pénible découragement viennent se joindre les supplices du corps. La nécessité de rester toujours dans la même position, à cause du roulis, gênante d'abord, me devient insupportable, lors-

que après un jour de torture en arrive un autre sans m'apporter ni consolation ni soulagement.— Cette captivité dans l'espace, cette inaction à laquelle je suis condamnée, cette immense et infranchissable barrière, me rendent comme féroce. —Remplie d'une sauvage tristesse, je me pousse jusqu'aux bastingages; et là, attachée au bout des ralingues, je cherche d'un œil avide à percer l'horizon, à découvrir au delà un point, une ombre, qui ressemble à la terre.—Ce matin, la vue fixée sur le nord-est, j'ai cru apercevoir là-bas, sur cet horizon éclairé par les rayons du soleil levant, sur le milieu de la ligne transparente qui séparait la mer azurée du ciel brillant de mille feux, j'ai cru voir mes enfants planant au milieu de torrents de lumières.—Ils me tendaient les bras, et je voyais leur sourire à travers mes larmes!— Hélas! décevante et cruelle hallucination! combien elle devient amère, lorsque je songe que nous ne vivons plus de la même vie; que, lorsque je veille, ils dorment, et que pendant que je contemple le soleil, ils sont plongés dans les ténèbres de la nuit!—Rien dans leurs habitudes, dans leur existence, ne s'accorde plus avec mes habitudes, avec mon existence.—Plus d'harmonie, plus de rapprochement par la pensée; il semblerait que tout lien soit rompu entre nous.—Mais l'âme est là, qui sent, qni souffre et qui attend.

LETTRE III.

A LA MÊME.

Le chef d'un empire. — L'indiscipline. — La Saint-Georges. — Le festin. — Le président se couvre. — La petite poste à bord. — Une émeute. — Les bancs de Terre-Neuve. — Un gros temps. — Souffrances et philosophie. — Les canards sauvages. — Lord M.... — Rencontre en mer. — Vent contraire. — En vue des côtes. — Le port de New-York. — L'équipage fait sa toilette. — Long-Island. — L'île de Calypso. — Le Lazaret. — *The Garden*. — Sept milles de quais. — Un *dock* naturel. — Aspect de la ville. — Immense commerce. — Monotonie puritaine. — Le saint jour du dimanche. — Physionomie des passagers. — *Take care of your pockets*. — La vie en hôtel garni. — Difficulté de se loger. — Terreur instinctive. — Une fleur de mon pays.

Vendredi, 1er mai.

Le capitaine I... est un homme de fort bonnes manières, qui a vécu dans le grand monde. Sa politesse est extrême et son sourire facile; peut-être est-il trop poli et sourit-il trop fréquemment. La douceur de ses mœurs semble tempérer la rude inflexibilité indispensable à un chef de bateau à vapeur de long cours, espèce de république indocile, où se trouve réuni un si grand nombre de passagers de toutes les classes, de toutes les

nations, de toute humeur; gens insubordonnés et sans discipline, vraie cohorte de *guérillas* ou de *condottieri*, qui se croient exempts de toute retenue parce qu'ils ont payé leur écot et n'ont pas prêté serment d'obéissance au chef.

Jeudi dernier, on a fêté la Saint-Georges. Les vins et les friandises en réserve ont été prodigués aux passagers. D'abord, le capitaine a porté un toast à la reine d'Angleterre et à la prospérité de la nation britannique. Puis, notre tour de Babel a fourni des représentants pour les autres nations : chacun a prononcé un discours en l'honneur de son pays respectif, ce qui a fini par griser tous les orateurs. Sans doute par respect pour les lois du crescendo, ils ont chanté au dessert, et devant les dames, des chansons de mauvais goût. Le capitaine, après les avoir vainement rappelés à l'ordre, s'est couvert, et, comme on n'en a pas tenu compte, il a quitté la table. Les prévaricateurs, très-offensés de l'impertinence du capitaine, qui n'a pas voulu tolérer leur impertinence, ont éclaté en murmures. Ils ont arrêté qu'une plainte en règle serait portée contre le chef aussitôt notre arrivée à terre.

Même jour, à quatre heures.

On vient de me remettre à l'instant une lettre de toi, cachetée, timbrée comme si elle arrivait par la poste.—Où était-elle? d'où vient-elle? — N'importe, je m'en empare avec joie; mon cœur tressaille en lisant ces lignes chéries; je les baise mille fois, et rends grâce à Dieu et au dauphin

messager! — Voici le premier moment de plaisir que j'aie éprouvé depuis quinze jours d'isolement et de souffrance. On me dit que cette précieuse lettre, arrivée le jour même de mon départ de Bristol, auait été adressée directement à bord du *Great-Western*. Le capitaine, à qui on l'avait remise, avait oublié de me la rendre.

Nous approchons des bancs de Terre-Neuve. Le temps est devenu aussi désagréable que dangereux. De gigantesques montagnes d'eau se heurtent contre la roue, poussées par le vent violent et toujours contraire du nord-ouest. — Le froid est excessif. — L'eau de la mer a changé de couleur, et sa nuance blanchâtre nous annonce la proximité des bancs. — A la pluie vient se joindre une brume épaisse qui nous empêche de distinguer la mer à une brasse du navire. Nous avons l'air de voyager dans les nuages, ce qui n'est pas sans danger; nous courons risque, ou d'être encaissés dans un récif, ou de nous briser contre une de ces îles de glace qui nous entourent. — Ne pouvant pas rester dans l'entre-pont, pour ne pas augmenter mes souffrances, je suis obligée d'endurer les intempéries. C'est tout en grelottant, mouillée de la tête aux pieds, les mains livides, les ongles bleus, les doigts roides comme les soldats du roi de Prusse, que je trace avec peine ces mots. — Mais que faire? Le coursier qui se cabre ne fait que resserrer les liens qui l'étreignent, et ajoute la douleur à la captivité. D'ailleurs, à mesure que le mal empire, je sens une force nouvelle pour le supporter. Lorsque la cruelle nécessité nous force à pénétrer dans ces

régions âpres, sauvages et terribles que Dieu a données en partage à la vie de l'homme, nous y trouvons, par un saint mystère de la sagesse infinie, de nouveaux germes de force et de perfection. Chaque souffrance, chaque privation, fait éclore un enseignement précieux. Si, malgré ses puériles tracasseries et ses frivoles mécomptes, la vie du monde nous attache par ses décevants prestiges, la solitude et la souffrance de l'âme nous dévoilent le vide des uns, nous apprennent à nous passer des autres : elles nous révèlent une existence à nous, indépendante, hautaine et isolée du cœur et de l'esprit. Loin de ce tourbillon des passions brûlantes, sable du désert qui aveugle et donne le vertige, la raison devient plus forte, plus équitable, plus lucide : ressentiment, dégoût se calment et s'effacent. Nous faisons une large part à l'indifférence; la charité s'empare du reste.

Samedi 2.

Le vent est plus calme et la brume s'est éclaircie. Nous nous éloignons du danger. Néanmoins, le froid est toujours intense; nous sommes dans le voisinage des glaces. Quelques canards sauvages sont venus ce matin autour du navire. Cette démonstration était bienséante de leur part; mais, comme les hommes payent souvent d'ingratitude les bons procédés qu'on a pour eux, lord M... a éprouvé un sensible plaisir à tuer, avec son fusil à trois coups, ses hôtes inoffensifs et hospitaliers, déployant ainsi son adresse devant l'équipage, pendant que les pauvres canards, naguère battant

des ailes, tout joyeux de nous voir et de voler autour de nous, tombaient dans la mer l'un après l'autre, assommés par l'habile tireur. Cette cruauté à froid n'avait d'autre but qu'une puérile vanité à satisfaire. En vérité, je suis pour les canards sauvages.

A trois heures.

Nous venons de rencontrer pour la première fois un bâtiment. Tout son équipage s'était porté en foule vers les bastingages, et nous saluait avec des démonstrations de joie et des hourras répétés. — A la vue de ces hommes, inconnus à la vérité, mais habitants de la terre comme nous, j'éprouvais fortement je ne sais quel mouvement de fraternité humaine, je ne sais quelle sympathie secrète, produite par l'idée d'un commun danger. — Peut-être sont-ils Français ! pensais-je. Peut-être ont-ils vu mes amis, — ont-ils quitté la terre après nous ! — Que s'y est-il passé pendant ces journées mortelles qui nous ont séparés de toute communication avec le monde habité? — Et ces voix, ces acclamations bruyantes, cette foule de souvenirs et d'émotions diverses, faisaient battre violemment mon cœur. . . . .

A six heures.

Nous ne sommes plus qu'à 200 milles de New-York. Le vent est toujours contraire, mais le froid s'est calmé tout à coup. Le thermomètre a monté en peu d'heures de dix degrés. Nous approchons de la terre.

Dimanche 8, à neuf heures du matin.

Nous voici en face du port de New-York. Le soleil est dans toute sa splendeur, et la chaleur brûlante.

Déjà tout a changé autour de nous; l'équipage a fait sa barbe; chacun a échangé ses vieux vêtements délabrés pour du linge propre et des habits neufs. Les gilets de soie, les épingles d'or, les gants, ont reparu. Toutes les têtes sont peignées, quelques-unes même parfumées; les vieux paraissent jeunes, les jeunes nous paraissent beaux. — Les chapeaux des femmes, bossués et flétris, ont été remplacés par de jolies capotes garnies de fleurs; les douillettes usées, chiffonnées et décolorées par la pluie et par l'eau de mer, se sont transformées en robes de soie à collerettes de dentelles. — Un certain air de calme, de contentement et de convenance a fait place aux contractions de l'ennui, aux convulsions du mal de mer et au laisser aller de la personnalité. Chacun peut aisément s'apercevoir que le plus grand bien qui pût nous arriver était de nous quitter.

Nous sommes enfin dans Long-Island, île située à la gauche de l'entrée du port, et à un mille de la ville. Les habitans de New-York en ont fait un lieu de plaisance; ils y ont construit des maisons de campagne où ils passent régulièrement les dimanches. La fraîcheur de cette île, la beauté de sa végétation et de ses promenades, lui ont valu le surnom mythologique d'île de *Calypso*. Vers le centre de l'île, s'élève le lazaret, grand édifice à

péristyle et à colonnes, qui domine un grand nombre de *cottages* et de jolies fabriques. Leur variété, et une certaine originilaté de formes, présentent un coup d'œil charmant du côté de la mer. La vue de ce lazaret n'éveille dans l'esprit aucune arrière-pensée fâcheuse de maladie, de gêne ou de captivité; on serait ravi, je crois, d'être condamné à y passer la belle saison. On y est, dit-on, fort bien logé, on y fait bonne chère, on reçoit les visites de la ville; et toutes ces tolérances rendent parfaitement inutile le but de l'institution. Quelques brasses plus loin, vers la droite, on aperçoit une petite île (the Garden). Elle n'est remarquable que par un vieux fort, construit jadis sous la direction du général Lafayette, dont il conserve le nom, et par quelques restes d'anciennes fortifications tracées par le général Bernard.

Nous voici en face de la ville, bordée à l'est par l'Hudson, qui se jette dans l'Atlantique; à l'ouest par un bras de mer; au midi, par l'Océan. Elle est bordée de quais qui forment autour d'elle une ceinture d'environ sept milles. Plusieurs jetées s'avancent de deux ou trois cents toises dans la mer, et se divisent en autant de bassins où les bâtiments attendent leur tour pour aller se ranger contre les quais et y opérer leur chargement ou leur débarquement. Le port n'offre rien de remarquable; un immense *dock* naturel, creusé par le courant du fleuve ou par la mer, reçoit à la fois les bâtiments de guerre les plus imposants et les jolis navires aux voilures élégantes; les uns et les autres viennent rudement s'embosser contre la raboteuse charpente, couverte encore de son écor-

ce primitive, d'un quai grossièrement construit sur pilotis, et les pieds des passagers sont accueillis par le choc inhospitalier d'une jetée composée de madriers disjoints, cimentés uniquement par la marée ou les alluvions. Des morceaux de bois à peine équarris, plantés à la file dans le lit du fleuve, à une profondeur suffisante pour tenir à flot les grands bâtiments, et nivelés au-dessus des hautes marées; à l'intérieur, un terre-plein composé de galets, qui s'élèvent à la hauteur des rues voisines, c'est à cela que se réduit la construction de ces quais gigantesques sur lesquels on dépose annuellement la valeur de deux à trois cent millions de dollars en denrées des quatre parties du monde. Une fois les bâtiments en panne, ils opèrent leur chargement d'une manière prompte et facile, partant des chemins à *rails* qui vont de la cour des magasins aux navires, et qui jettent à bord les marchandises, sans le secours d'hommes ni de chevaux.

Sur le quai du côté de l'est, nous apercevons la promenade avec ses terrasses et ses triples allées d'arbres. Vers l'ouest, dans la direction que nous suivons, le port se développe avec ses vastes quais et ses milliers de bâtiments. — Nous laissons à la gauche la ville, qui occupe le centre de la pointe de terre avancée dans la mer. Elle se présente plus riante qu'imposante, plus gracieuse que belle: point de grands édifices, de hauts clochers, de monuments saillants; mais des maisons en bois toutes neuves, peintes de différentes couleurs et peu élevées; la plupart n'ont qu'un étage; et les toits, les cintres des fenêtres ne font point

saillie, ce qui donne à l'aspect général de la ville un caractère monotone et triste : on voit que le puritanisme a passé par là.

Nous entrons dans le port. Un calme, un silence profonds annoncent le saint jour du dimanche. Point de marchand qui crie, de chien qui aboie, d'enfant qui joue, de voiture qui roule ; ni rire, ni chant, ni vapeur ; rien que des gens qui se promènent silencieux, roides et composés ; vraies machines organisées.

Sans doute, la curiosité n'est pas un péché ; car la foule se presse sur les quais pour nous voir arriver. On se coudoie, on se pousse, on se rue sur le voisin, pour s'emparer de sa place, mais sans impatience, sans apostrophe, et comme on se donnerait la main dans un autre pays. — A la vue de cette multitude, les passagers sont saisis d'une vive agitation : c'est à qui apercevra un ami, un parent, un fils ! — Celui-ci se hausse sur la pointe des pieds, et, le nez en l'air, cherche son cousin ; celui-là fait flotter en l'air son mouchoir ; cet autre secoue son chapeau pour saluer un visage de connaissance. Plus loin, un brave homme à faux toupet, blond et frisé, cherche de son petit œil gris et clignotant sa femme ou son neveu ; son impatience s'accroît par degré et se change en colère. — Il monte alternativement sur chacune des caisses dont le pont est encombré, et jurant dans toutes les langues, fait planer sur la foule un regard de vieil aigle menaçant. — Quant à ce jeune matelot qui vient de pâlir et de rougir tout à coup, qui brouille les cordages et se heurte contre les paquets en essuyant furtivement une lar-

me — Oh! oui, celui-là vient de rencontrer le regard de la femme qu'il aime! — Pour moi, étrangère à tous ces intérêts, indifférente à tout ce qui m'entoure; pour moi, qui n'attends rien, qui ne suis attendue de personne, plus isolée qu'au milieu de l'Océan, je couvre mon cœur de deuil, et le cachant dans le sanctuaire qui renferme mes souvenirs, j'attends tranquillement mon tour pour descendre sur le sol étranger. — A mesure que mes compagnons de voyage se pressent sur le pont, j'entends la foule qui répète autour d'eux: — « *English dogs!!! — English aristocracy!* » — mots sacramentels aux États-Unis; pendant que les arrivants se disent entre eux: — « *Take care of your pockets!* — Prenez garde à vos poches! »

Mardi 5.

J'ai eu beaucoup de peine à me loger. Cette ville est une vraie fourmilière; les hôtels *garnis* débordent. Ici, règne une locomotion générale et perpétuelle. Ce peuple ne vit pas, il court. Indépendamment des masses d'hommes affairés qui sont sans cesse en route, des familles entières, pour échapper aux soucis et aux entraves du ménage, plantent leurs pénates dans des espèces de caravansérais, et vont par groupes s'établir autour d'une table de trois cents couverts, puis couchent à l'auberge.

Enfin, grâce à l'obligeance de M. W..., je suis installée dans une maison garnie, au centre de la ville. L'appartement est triste; cela m'importe

peu : je vais partir. Mais ce qui pourrait mériter quelque attention, c'est que la maison me semble peu sûre. Ayant demandé un valet de chambre qui sût la langue française, j'ai vu apparaître un mulâtre de figure sinistre. Son œil fauve et farouche, sa parole brève et rare, me causent une indéfinissable crainte, et je ne sais par quelle analogie instinctive la méfiance qu'il m'inspire se déverse sur les autres domestiques de la maison. Je rougis de ma poltronnerie féminine, mais cela n'y fait rien. Je ne saurais m'habituer à leur service cauteleux, à leur présence imprévue dans mon appartement, à leur apparition quand je ne les demande pas. — Hier encore, j'en trouvai un dans ma chambre au moment de me mettre au lit et je fus saisie d'un grand effroi. — Enfin, je ne sais s'il se trouve dans la maison un voleur, peut-être un assassin; certainement il y a de l'un ou de l'autre.

Toutefois, au sortir de ma galère, j'ai joui profondément du calme délicieux causé par le repos, les parfums de la terre et un concert d'hirondelles qui voltigent encore en ce moment autour de mes persiennes, battant des ailes, à la douce chaleur d'un beau soleil du mois de mai.

Quoique je n'aie pris de lettres d'introduction que pour mon banquier et le consul de France, on m'accable de politesses; une curiosité sauvage et hospitalière me suit partout. Les cartes de visite, les invitations, les bouquets m'arrivent de toutes parts. — Dans ce moment même, je reçois de la part de M. M..., que je ne connais pas, une corbeille des plus belles fleurs : tout au milieu se

trouve une plante de la Havane, une fleur de mon pays! — En aspirant son parfum, mes sens ont été bouleversés, et j'ai senti une grosse larme qui roulait dans son calice.

LETTRE IV.

A LA MÊME.

M. Santo-Suarez. — Le *Christophe-Colomb*. — Deux modes de traversée. — Les remises et la livrée prohibée à New-York. — Régime de l'égalité. — Servez-vous vous-même. — Les quartiers. — La hiérarchie dans la démocratie. — Passion malheureuse pour l'architecture classique. — Corinthe, Lacédémone et Rome. — Goût rectiligne. — La campagne. — Les environs. — Atelier de Vulcain. — *Broad-Way* —La coquetterie du nord et le puritanisme. — Maisons improvisées. — Incendies fréquents. — Les débuts de Fanny Ellsler. — Aspect du théâtre et des loges. — La sortie du spectacle. — Toujours l'égalité. — Désordre. — M. de Laforêt, consul de France à New-York.

Mercredi 6.

Je viens de voir M. Santo-Suarez, mon banquier; c'est un excellent homme et d'une obligeance parfaite. Il m'a proposé deux moyens de continuer mon voyage : le premier et le plus sûr serait de partir par le paquebot à voiles *le Christophe-Colomb* qui est en rade mais qui ne doit quitter le port que le 15; le second, par Charlestown et sans délai. Cette dernière voie aurait l'avantage d'une plus courte traversée : le tiers du chemin ss ferait par terre; mais il faudrait se hasarder

sur un de ces paquebots à vapeur marchands, sans cabine particulière, et qui, de construction légère et seulement destinés au cabotage, se risquent tous les jours en plein Océan. Ils partent pour la plupart chargés de coton, dirigés par des capitaines inhabiles, et périssent incendiés où submergés, à peu près un sur dix. — La bonne chance est trop rare, je préfère *le Christophe-Colomb.* En attendant, je vais profiter de mon séjour ici pour voir un peu le pays.

Six heures du soir.

J'ai fait demander au maître de l'hôtel que j'habite une voiture de remise et un domestique pour me suivre. — Il m'a ri au nez (mon hôte), me disant que dans New-York il n'y avait pas de remise; que les fiacres étaient pour tout le monde, et que les domestiques ne montaient jamais derrière, attendu que chacun pouvait facilement, en baissant le carreau, avancer la main, tourner le bouton et se rendre service à soi-même. — J'aurais été fort embarrassée de cette coutume républicaine, sans l'obligeance de celui qui m'accompagnait.

La ville est fort jolie; les quartiers dans cette métropole de l'égalité sociale, sont partagés selon les états et la hiérarchie. Ces lignes de démarcation sont l'œuvre à la fois de la valeur inappréciable qu'on attache au temps et de l'orgueil des riches, plus ardent ici parce que la crainte le concentre dans le mystère de la vie privée.

Le quartier des bureaux de la banque, celui

des chantiers et des ateliers, celui de la basse ville, consacré aux affaires maritimes, réunissent sur le même point les éléments de chaque industrie, ce qui facilite et abrége les transactions.

La haute ville, réservée à la classe opulente, est séparée du tumulte des affaires par une ligne intermédiaire, — la chaussée de *Broad-Way*, — et se trouve ainsi à l'abri du contrôle gênant et fâcheux des classes jalouses et toutes-puissantes. Du reste, l'égalité républicaine règne ici dans la construction des édifices comme dans les lois, si l'on excepte pourtant certaines imitations de l'antique; car les Américains ont une passion irrésistible pour l'architecture grecque et romaine. Ils pensent sans doute que les germes de l'art, comme ceux de la liberté, frappés de stérilité ailleurs, se sont réfugiés sur leur terre féconde. Mais jusqu'ici la liberté américaine a donné moins de de fruits savoureux que de feuilles exubérantes, et le goût des arts, chez eux, se réduit à quelques copies grotesques du Panthéon et du Colysée. Pas de province, aux États-Unis, qui n'offre quelques pauvres villages portant le nom de Corinthe, d'Athènes, ou de Rome; pas de rue sans portiques ou sans pilastres, mais dépourvues de goût et de proportion. De petites portes bourgeoises, flanquées de colonnes gigantesques, reposent sur de frêles bases qui font trembler les passants. Des péristyles à guinguettes supportent de lourds frontispices à bas-reliefs, représentant des lions ou des chimères monstrueuses; car, grâce à Dieu, on ne s'est point avisé encore de défigurer la forme humaine. Tout cela fait un mélange d'architec-

ture disparate, prétentieuse et grotesque; mais, à part quelques exceptions de ce genre, l'extérieur des maisons offre un aspect simple, frais et harmonieux.

Dans le haut quartier on a déjà bâti bon nombre de petits hôtels en pierre, et même en marbre, dont l'extérieur, d'une élégante modestie, voile à peine la richesse du dedans. Les édifices publics n'ont rien de remarquable, et les temples, élevés aux frais de chaque culte, sont en général d'un goût austère, quoique le style grec et romain y reparaisse toujours.

Les rues, alignées et bien entretenues, sont d'ailleurs mal pavées, faute de matériaux; le bois remplace le caillou, et, à l'exception de la longue chaussée de Broad-Way, en partie madacamisée, le reste est composé de madriers liés transversalemen, ce qui, joint à la rudesse des voitures, qui ne sont pas suspendues, rend toute course intolérable : on rentre le corps brisé.

Presque toute la campagne environnante n'est plus qu'un atelier de Vulcain. Lorsqu'on aborde en Amérique, l'imagination est peuplée d'arbres séculaires et gigantesques, de lianes souples et puissantes; mais bientôt on n'aperçoit que terrains défoncés, monceaux de sables et de pierres arrachés aux entrailles de la terre, machines à vapeur, fumée, et cà et là quelques abrisseaux rabougris, dédaignés par la cognée. Le doux parfum des plantes fait place aux odeurs infectes de graisse fondue, de gaz et de bitume. C'est pitié de te voir ainsi traiter, vierge sainte, pauvre Nature!

La grande rue de Broad-Way est comme l'épine dorsale de la ville. C'est le centre de la vie élégante, la promenade habituelle du beau monde et des étrangers. Des magasins magnifiques, de riches et brillants étalages, offrent un attrait à l'acheteur et un passe-tomps au flâneur. La jeune fille s'y promène avec son fiancé, et celle qui n'en a pas l'y trouve. C'est en parcourant ces trottoirs que les affaires les plus graves se discutent; c'est au milieu de cette foule empressée que le filou cherche fortune, et que la femme américaine, à la taille moyenne et fine, aux traits délicats, au maintien modeste, fait mouvoir les ressorts de sa coquetterie septentrionale sous un voile de pruderie à la fois transparent et dangereux.

En général, la mise des femmes de New-York est élégante et recherchée. Les modes de Paris leur arrivent avec une grande célérité; Broad-Way et le boulevard de Gand se suivent de près avec une singulière fidélité. La construction des maisons est tellement légère que, lorsque l'alignement des rues l'exige, on les avance et on les recule aussi facilement qu'un plat de dessert sur une table pour rétablir l'harmonie. Il n'est pas rare de voir dans les campagnes des maisons transportées sur des roues, à des distances considérables. On les élève à la hâte, comme les Arabes plantent leurs tentes pour y passer la nuit. A les voir avec leurs murailles enjolivées d'éclatantes couleurs, on les prendrait pour des fabriques improvisées dans nos jardins pour une saison, pour une fête. Il est vrai qu'on les reconstruit souvent, car une étincelle les dévore, et des quar-

tiers entiers on été consumés dans une nuit.

Depuis que je suis ici, j'entends chaque jour et à plusiers reprises sonner la cloche d'alarme et les pompes retentir en roulant dans les rues, suivies de la multitude qui pousse des cris de détresse. Ce cortége est effrayant. La première fois que je l'aperçus, je crus qu'il s'agissait d'une émeute populaire. Bientôt le calme des passants me rassura. Chacun vaquait à ses affaires et paraissait n'y attacher aucune importance.

Tout citoyen qui porte secours dans un incendie est exempté par la loi d'un tour de garde : ce n'est pas la récompense d'une action dévouée, mais le payement d'une dette; on lui rend la valeur du temps qu'il a perdu. Ces sinistres si fréquents n'ont pas seulement pour cause l'habitude de construire en bois, mais l'absence de police, et la loi d'assurance, qui décide toujours en faveur du propriétaire. Sans doute, le but de la loi était de protéger le faible contre le fort, le propriétaire ruiné contre la riche association spéculative; mais il en résulte que la mauvaise foi, si générale dans ce pays, abuse du bénéfice de la loi et invente toutes sortes de ruses pour provoquer et multiplier les incendies.

J'ai assisté hier au début de Fanny Elssler. Elle a été applaudie avec fureur et semblait révéler l'art de la danse aux Américains; l'enthousiasme était complet; je me croyais à Rome, et j'avais de la peine à reconnaître ce peuple qui ne parle qu'en mesure et ne marche que par des ressorts. Mais bientôt ces hommes, le chapeau sur la tête, habit bas, couchés sur leurs siéges et

qui, après avoir déposé à terre leurs souliers à gros clous, appuyaient nonchalamment leurs pieds chaussés de bas de laine sur le dossier de leurs voisins, me rappelèrent que j'étais aux États-Unis.

La salle de spectacle est belle et bien éclairée, mais le principe de l'égalité, intolérable esclavage, exige que les places soient communes; de sorte que la plupart du temps la fille est séparée de la mère, le mari de la femme; tous sont placés, ou plutôt lancés au hasard.

En sortant du théâtre, le désordre était à son comble. Point de police, attendu qu'elle pouvait gêner la liberté du peuple, qui se ruait à plaisir sur le faible; point de domestiques; cet usage aristocratique choquerait trop la masse qui les fournit et ne les a pas; point de commissionnaires qui, moyennant une légère rétribution, aillent chercher les voitures. Un américain ne doit pas se dévouer au service d'un autre. Aussi n'y a-t-il pas moyen de s'y reconnaître; et, après avoir été en danger d'être assassiné, on finit par être volé.

Le tumulte était sans pareil : on se poussait, on se heurtait, les coups et les culbutes pleuvaient. Notre cavalier fut assez heureux pour atteindre enfin la voiture, mais il revint sans sa bourse.

En arrivant chez moi je m'aperçus, à mon tour, que je n'avais plus ma lorgnette. Un moment, je pensais qu'elle était peut-être restée dans la voiture, et je voulus la réclamer : on m'assura que c'était inutile. La police ne s'occupe ici que des crimes, et fort peu des vols : on aurait trop à faire.

Le 7 mai.

M. de Laforêt, notre consul, a toutes sortes d'attentions pour moi. C'est un galant homme de l'ancien régime, d'une politesse exquise, spirituel, causant à merveille, et parfaitement au courant de tout ce qui intéresse ce pays, où il exerce depuis plusieurs années les fonctions de consul de France. Je ne connaissais personne d'aussi dévoué que lui et d'une obligeance plus expansive; avec lui, on est ami de cœur à la troisième visite, tant sa franchise loyale inspire de confiance!

LETTRE V.

A M. LE MARQUIS DE PASTORET.

Écoles du dimanche. — Développement de l'instruction primaire aux États-Unis. — Heureux effets et touchant spectacle des *sunday-schools*. — Les maîtres et les élèves. — Établissements de charité. — Les sourds-muets. — Impression produite par le chant sur un sourd-muet. — Instruction des aveugles. — Lettres moulées en saillie. — Les chanteurs et les musiciens aveugles. — Les amants aveugles. — Confidences involontaires. — Un palais pour les fous. — Régime de la maison. — La jeune folle. — La nièce de Washington. — Leçon de guimbarde. — M. Gaillardet, rédacteur en chef du *Courrier des États-Unis*. — La causerie en Europe. — On ne cause qu'en France. — Pourquoi.

New-York, 7 mai.

Me voici, mon cher marquis, dans cette métropole de l'égalité sociale et de la morgue commerciale, que l'on appelle New-York. Vous me demandez quelques observations sur ces républicains qui défrichent leur société nouvelle au pas de charge. J'aurai plus de mal que de bien à vous en dire, comme de toute association humaine; mais je me complais à commencer par le bon côté, et je vais vous communiquer naïvement et au

courant de la plume quelques-unes de mes impressions.

Hier, j'ai été témoin d'un touchant spectacle. Plus de seize mille enfants, divisés par bandes, parcouraient les rues, bannières déployées, pour célébrer l'anniversaire de l'établissement des écoles du dimanche, *Sunday-Schools*. Cette institution populaire est une des plus bienfaisantes des États-Unis. Plus de dix mille écoles gratuites, contenant chacune six à sept mille enfants, sont confiées à quatre-vingt-dix mille instituteurs ou institutrices, la plupart appartenant aux familles les plus respectables, et volontairement dévoués à cette pénible tâche.

Ce sacrifice obscur, cette abnégation sans gloire dont la seule récompense se trouve dans la conviction du devoir accompli, voilà, certes, une œuvre vraiment chrétienne qui fait honneur au pays et à l'humanité.

Ces écoles se tiennent dans des salles dépendantes des églises, et l'enseignement, particulièment dirigé vers les idées religieuses, a lieu aux heures des offices. Une association générale, dont on devient membre moyennant cinq piastres par an, est le centre de toutes les autres. Elle a pour but d'encourager de nouveaux établissements de ce genre. L'État de New-York seul en compte déjà neuf.

L'instruction primaire est très-répandue dans les États du Nord. Là, tout le monde sait lire, écrire et calculer. Outre les établissements de charité, l'État de New-York compte 10,238 écoles, et sur un nombre total de 582,181 enfants,

il y en a 545,425 qui reçoivent l'instruction élémentaire.

L'Américain des États-Unis, qui ne comprend ni le beau luxe des arts ni l'élan généreux du dévouement chevaleresque, lui dont la vie est un cours éternel de géométrie, se prête pourtant volontiers aux associations de progrès et de charité publique. Sur quatre millions de francs qui défrayent les écoles primaires, plus des deux tiers sont le produit des souscriptions particulières.

Les établissements de charité ne sont pas moins encouragés que les écoles; j'en ai visité plusieurs. La méthode d'enseignement pour les sourds-muets est ici la même qu'en France, à l'exception du langage des signes alphabétiques, remplacé exclusivement par une pantomine expressive et rapide qui communique vivement la pensée du maître à l'élève. Rien de plus intéressant que ces dialogues, où toutes les facultés du maître accourent et se pressent pour venir en aide à celles qui manquent au pauvre infortuné. On admire l'énergie de l'action, la vivacité du mouvement, le jeu indéfinissable de la physionomie, aidés du regard vif et perçant qu'anime le désir de communiquer la vie de l'intelligence à l'enfant deshérité. Celui-ci, dont l'œil passionné et avide fait jaillir des rayons étincelants, cherche à saisir le sens de la pantomime, et y répond par des gestes et des mouvements non moins rapides, non moins vifs, non moins imprévus. — Grande et belle chose, mon cher ami, que cette communication naïve et sublime entre la nature qui souffre et la charité qui lui porte secours, mettant en

jeu à la fois tous les ressorts du corps, de l'âme et de la pensée !

En général, j'ai remarqué ici un caractère touchant de calme, de patience, de douceur presque angéliques, dans la physionomie des personnes qui s'occupent de l'éducation des enfants infirmes ; rien ne décèle en elles la cupidité du salarié. Sans doute, les soins constants qu'elles portent à ces plantes étiolées avant d'éclore dont on leur a confié le dépôt, la sainte mission de développer une vie encore incomplète, l'attrait profond qu'inspire tant de faiblesse et de malheur, tout cela perfectionne l'âme et l'ennoblit.

J'eus la fantaisie d'essayer quelle impression pourrait produire la voix humaine sur un sourd-muet qui me parut plus intelligent que ses camarades, et j'entonnai à pleine voix quelques mélodies lentes. — La salle était vaste, le silence profond. — Au bout d'un instant, je m'aperçus que le jeune homme entendait, et je me flattai d'avoir, à l'amour près, renouvelé le miracle de Galatée. Mais bientôt des contractions violentes et progressives défigurèrent la physionomie du pauvre jeune homme, et des larmes mouillèrent sa paupière, comme si l'éveil d'un sens nouveau se fût révélé par la douleur. — Je gardai aussitôt le silence, et lui fis demander par son maître si la sensation qu'il éprouvait était douloureuse. — « Je sens, répondit-il par des signes éloquents et imitatifs, depuis les cheveux jusqu'aux extrémités des pieds, un frisson qui m'agite profondément, mais dont l'expression est plutôt agréable que pénible. »

Néanmoins, l'expression contractée et mélancolique de ses traits me fit craindre de lui avoir fait mal ; je ne répétai point l'épreuve.

L'instruction des aveugles est plus avancée que celle des sourds-muets. Au moyen de lettres et de chiffres en saillie, ils lisent aussi rapidement que s'ils jouissaient de la vue. Ils sont bons mathématiciens, deviennent forts en théorie, et peuvent acquérir des connaissances précises en physique et en chimie. Tous leurs loisirs sont occupés par la musique, et rien n'égale leur ténacité harmonique; ils jouent seuls, ils jouent à deux, ils jouent à trois; ils jouent du piano, de l'orgue, de la flûte, du violon, et enfin des symphonies à grand orchestre. Comme ils n'ont jamais entendu qu'eux-mêmes, leur jeu, d'ailleurs en mesure, ne ressemble à aucun autre : c'est quelque chose d'étrange, un vrai charivari.

Rien de plus pénible que de les voir répéter cent fois la même cantilène sans que leur corps ou leur traits éprouvent la moindre altération : impassibles, roides, ils paraissaient morts.

Lorsqu'ils chantent, c'est bien autre chose. Leur physionomie, dont ils ignorent le jeu, se modifie selon l'effort ou les habitudes involontaires de leur nature : on voit des bouches de travers ou fendues jusqu'aux oreilles, des nez froncés comme si une coulisse les pressait, des yeux qui pleurent au-dessus de bouches qui rient, et *vice versa*. C'est horrible et ridicule à la fois ; et je me suis surprise à rire et a pleurer, tout en éprouvant un remords douloureux de mon hilarité involontaire.

Ce qu'il y avait de curieux, c'est que pendant

le redoutable concert, où les instruments de cuivre dominaient et auquel nous étions obligés d'assister par charité, une jeune aveugle et un jeune aveugle s'adressaient des mots très-tendres, en se donnant rendez-vous chez une tante de la première, où celle-ci devait passer les vacances. Leurs douces paroles contrastaient singulièrement avec leurs traits impassibles, et leurs yeux sans regard blessaient l'intelligence du cœur comme un son discordant; comme ils ne s'apercevaient pas que nous les écoutions, le mystère de leurs amours, la pudeur touchante de leurs plus secrètes pensées, étaient, à leur insu, jetés aux vents par eux-mêmes, et livrés à tout un monde indifférent et curieux.

Les aveugles de naissance n'ont jamais une véritable beauté; le charme et le jeu de la physionomie leur sont inconnus. Ils manquent de cette gracieuse harmonie que donnent le goût et le désir de plaire. Privés de ces impressions fugitives, imprévues et multipliées, qui nous émeuvent à chaque instant, leur visage s'éclaire rarement de ce reflet divin, de cette beauté de l'âme, supérieure à la beauté même.

En sortant de la maison des aveugles, j'ai visité un autre établissement qui m'a fait une impression profonde. Figurez-vous un beau et vaste château, élevé sur une pointe de terre, à l'extrémité d'une presqu'île, entre deux rivières navigables, et entouré d'un jardin à l'anglaise riant, bien entretenu, au milieu d'un paysage animé par le passage continuel des bateaux à vapeur, et borné au loin par l'Océan. L'architecture de ce palais est

sans colonne, péristyle ou fronton de mauvais goût ; nulle trace, Dieu merci ! de caricature grecque ou romaine ; il est bâti à l'italienne, dans un style simple. Un beau perron conduit à un grand vestibule orné de cartes géographiques, et se termine, à l'une des extrémités, par un second perron qui mène au jardin. Deux grands escaliers, à droite et à gauche du vestibule, aboutissent à des galeries élevées, éclairées par des plafonds vitrés, et meublées d'un grand nombre de jeux de récréation et de fauteuils à ressorts, destinés à remplacer, pendant le mauvais temps, l'exercice de la promenade. Dans les chambres attenantes à cette galerie, meublées avec soin et même avec recherche, rien ne manque, pas même l'étagère aux porcelaines de fantaisie. A l'étage inférieur, même disposition; seulement, les tables de jeu sont remplacées par un billard, des livres, des journaux et des brochures.

Tous ces appartements parfaitement bien tenus, cirés, frottés, éclatants de propreté, ce luxe, ce soin, cette élégance, ce château, le croiriez-vous, mon ami ? c'est une maison d'aliénés. — Là vivent de pauvres fous, aussi heureux que des fous peuvent l'être. L'étage supérieur est destiné aux femmes, l'étage inférieur aux hommes. Tout est combiné pour qu'ils ne s'aperçoivent pas de leur esclavage. Ils croient habiter une maison de campagne avec des amis ; et, comme ils y mènent une vie douce, plus douce peut-être qu'ils ne l'ont jamais goûtée, l'idée de la quitter ne leur vient pas. Ils ont des voitures, sortes d'*omnibus* fort commodes, pour se promener plusieurs heures par

jour quand le temps le permet. Le soir, ils s'invitent mutuellement à prendre le thé. Traités avec les plus grands ménagements, exempts de toute punition corporelle, ils se laissent volontiers dompter par la voix, le geste et la diète, seuls moyens employés pour les assouplir. L'exercice, la promenade, les bains, une nourriture saine et réglée, et, par-dessus tout, les apparences de la liberté, adoucissent leur humeur, et viennent à bout de leur folie. Il n'y en a pas un de furieux; le caractère général de leur démence est doux et mélancolique.

La première personne qui se présenta à ma vue fut une jeune femme assise sur un fauteuil à bascule, au fond de la galerie, et qui se balançait nonchalamment. Lorsqu'elle m'aperçut, elle se leva, marcha lentement, et comme importunée d'avoir été dérangée, s'approcha d'une table de *trou-madame* qui se trouvait à côté; puis, après avoir jeté vivement et au hasard plusieurs billes sur le billard, sur le tapis, elle prit son chapeau et se sauva dans le jardin. Ses gestes, son attitude, annonçaient le recueillement le plus intime, et une jouissance triste et profonde de la solitude et des distractions matérielles prodiguées autour d'elle. Le trouble de son esprit ne s'était décelé que par la brusquerie de son mouvement et par cette fuite rapide par laquelle elle venait de m'avertir que je l'avais importunée.

J'ai trouvé dans l'établissement une nièce du général Washington, qui m'a reçue avec les démonstrations de politesse d'une personne élevée dans le grand monde. C'était une femme d'une

taille élevée, grêle, aux doigts longs et amaigris; ses grands yeux bleu clair laissaient échapper un regard long et mélancolique; son pied, posé sur un tabouret, battait la mesure à temps égaux sur la tête d'un petit levrier, qui reposait humblement sur sa pantoufle brune à bouffettes rouges. Elle était tout en blanc, et coiffée d'un bonnet couvert de fleurs bizarrement placées sur l'oreille: du milieu de ces fleurs sortait un buisson de petits rubans de toutes couleurs, portant chacun le nom d'un des États. Ces bandelettes retombaient en désordre sur son épaule : à cet ornement près, sa tenue était convenable. Lorsqu'elle apprit du directeur que j'étais étrangère, et que je venais visiter son pays, elle me demanda si j'en étais satisfaite, m'engageant, dans ce cas, à m'y établir. Comme moyen de m'y plaire, elle me proposa de m'apprendre à jouer de la guimbarde; et se dirigeant vers l'étagère, elle décrocha avec précaution un de ces instruments, qui se trouvait suspendu au-dessus d'un groupe de porcelaine de Saxe, et commença à en jouer pour me prouver son savoir-faire; puis elle remit la guimbarde à sa place avec le même soin, en me disant : — « Pensez-y, mon oncle en jouait. »

Le directeur me montra la tête d'un de ses fous, qu'il plaça à côté d'un buste de Shakspere. Les deux crânes paraissaient jetés dans le même moule. — Le génie est-il donc si près de la folie?

Je vois souvent un jeune littérateur, votre compatriote, directeur en chef de l'excellent journal français qui s'imprime ici sous le titre de *Courrier des Etats-Unis*. La conversation de M. Gail-

lardet est pleine d'intérêt : j'aime à causer avec lui de la France, qu'il regrette et qu'il me rappelle par son esprit vif, orné et communicatif. Vous le savez, mon cher marquis, la conversation n'existe qu'en France ; ailleurs, on pérore, on apprend, on sait, on écrit ; en France, on cause. Là règne cette faculté précieuse qui déverse les richesses de l'intelligence par la parole, et qui les fait affluer toutes dans le vaste trésor des progrès humains.

Grâce à une langue claire, élégante, logique, à la vivacité de la pensée, à l'exercice constant et varié des facultés de l'esprit par le mouvement incessant des idées, le domaine de la parole est en France.

On rencontre en Allemagne des hommes qui possèdent des connaissances vastes et profondes, des esprits puissants ; mais avant que l'Allemand ait dominé sa pensée et formulé sa phrase, le Français a jeté au vent dix bombes d'artifice et autant de chandelles romaines.

La langue anglaise se prêterait à la brillante escrime du dialogue par la simplicité et le laconisme de ses phrases, si les Anglais, généreux de leur argent, étaient moins avares de leurs paroles. Ils aiment à tenir gaieté, abandon, vivacité, tous les éléments de la conversations, dans un coffre bien scellé, sous la garde de leur orgueil.

Quant aux Espagnols et aux Italiens, ils parlent et ne causent pas ; la violence du sang méridional les entraîne; leur imagination se monte progressivement, la parole suit l'impression de la tête, le ton hausse, on n'écoute plus ; on crie

pour dominer la voix de son interloculeur, et enfin on arrive à un tel diapason, que personne ne s'entend, et qu'on a l'air de se quereller en se disant les choses du monde les plus folles et les plus fraternelles.

Le Français seul, expansif, d'un esprit facile, est éminemment sociable; aussi impatient d'apprendre que d'enseigner, il sait écouter autant qu'il aime à être écouté : il ne trouve pas une offense dans une équivoque. Soupçonne-t-il un sarcasme, il riposte légèrement et oublie. L'élégance de la langue couvre toujours chez lui l'aspérité de la pensée, de même que sa souplesse lui permet de tout exprimer, de tout voiler par des nuances délicates; et si l'Allemand ne rend pas toute l'énergie de sa pensée, s'il ne dit pas tout ce qu'il sait, le Français parle souvent et éloquemment de ce qu'il ignore.

LETTRE VI.

A MADAME GENTIEN DE DISSAY.

Un incident. — Départ pour Washington. — Le planteur de la Caroline du Sud.

New-York, 7 mai.

Cette nuit, vers deux heures, j'étais couchée et commençais à m'endormir, lorsque je fus éveillée par un grand fracas. — On déplaçait des caisses, on forçait des serrures; tout cela se passait à ma porte, dans un corridor qui touchait immédiatement la cloison de ma chambre et où se trouvaient mes malles. — Je m'assis sur mon lit. — Les traits du domestique mulâtre se présentèrent aussitôt à mon esprit; je crus le voir et je fermai les yeux. Le bruit continuait; je voulus me lever, mais un instant de réflexion m'arrêta. — Que faire? — J'étais seule, sans moyen de défense; je compris qu'il valait mieux me laisser voler que me faire assassiner peut-être. — Je replaçai ma tête sur l'oreiller, et m'endormis de nouveau. Ce matin, tout paraissait en ordre; mais décidément cette maison me déplaît : je la quitterai.

Ayant manifesté à M. Belmont, délégué de la

maison Rothschild, le désir de voir Washington, cet excellent jeune homme, aussi poli qu'obligeant, m'a offert de demander à l'armateur du *Christophe Colomb* quelques jours de répit. Ce dernier a d'abord refusé; mais M. Belmont lui a promis de lui fournir un chargement d'or pour la Havane; il n'a pas résisté à cet argument. Je pars demain pour Philadelphie; M. H. et un de ses amis m'accompagnent.

M. W...n, notre compagnon de voyage, est un planteur de la Caroline du Sud. Cordial, franc, courtois dans ses manières; son cœur est chaud, sa tête ardente, et tout attaché qu'il soit aux institutions de son pays, il en déplore les abus. C'est, par la droiture et le noble orgueil, un véritable descendant des premiers colons anglais. Je me réjouis de l'avoir pour compagnon de voyage.

LETTRE VII.

A M. PISCATORY, MEMBRE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Le joug de l'égalité. — Liberté collective et esclavage individuel. — L'aristocratie en Amérique. — Le *de* nobiliaire. — Un peuple de colonels. — La discipline d'un bateau à vapeur. — Despotisme des conducteurs de diligence, des capitaines de bateau et des *select-men*. — Noms des ivrognes affichés. — Distribution du pouvoir dans les masses souveraines. — Magistrats secondaires. — Leur tyrannie et leur avidité. — De New-York à Philadelphie. — Intérieur d'une diligence. — Les hommes et les journaux. — Habitudes de grossièreté. — Fiscalité des lois et le tarif des délits. — Une scène muette en diligence. — L'argent, mobile unique. — La jurisprudence consacrant l'hypocrisie et l'égoïsme. — Les bords de la Delaware. — Paysages. — Aspect sauvage et primitif. — Effet produit par les machines à vapeur sur les animaux. — Souvenirs sinistres. — Course de géants enflammés. — Le *Yankee*. — Mœurs domestiques des Américains. — Les mariages. — Les héritages. — Avenir de l'Amérique et de l'Europe. — Marche probable de la civilisation. — Arrivée à Philadelphie. — Physionomie générale de la ville. — La montagne. — L'aqueduc.

Dimanche 10.

C'est un joug bien pesant que l'égalité, mon cher ami. Pour satisfaire aux exigences de tous, on est soumis à des gênes intolérables. Chacun paye de ses affections, de ses goûts, de ses pen-

chants, de son indépendance, le bénéfice fractionnel que l'association lui accorde.

On achète bien cher la liberté collective, quand on la paye par l'esclavage individuel. Ici, le riche est toujours opprimé par le pauvre et refoulé par la jalousie des masses. Ainsi, la liberté est sacrifiée à l'égalité, l'égalité immolée à la liberté; ce qui s'appelle être égaux et libres. Dans ce pays, il faut marcher au pas de tout le monde, vivre de la vie de tout le monde. Au théâtre, en voyage, à l'auberge, chez soi, l'esclavage est général, inévitable : tous les actes de la vie sont collectifs.

En route, on est forcé, bon gré, mal gré, de voyager dans la même voiture avec soixante ou quatre-vingts individus qui mâchent du tabac, crachent et sentent mauvais. Arrivez-vous dans une auberge, vous êtes servi à l'heure de tout le monde; plus tard, vous vous coucherez sans dîner dans une chambre commune, souvent dans un lit commun, à moins toutefois que vous n'ayez un titre; car, dans ce pays, la seule distinction, c'est un titre. Pour moi, qui n'avais jamais songé qu'un mot au bout de mon nom, ou devant mon nom pût ajouter à mon mérite, il m'a fallu vivre parmi les *pur-sang* de la *démocratie*, pour savoir ce que vaut un quartier de noblesse, prisé ici comme le talent en France, comme le soleil est adoré chez les Indiens. Ces républicains bizarres ne pouvant pour atteindre à ce genre de distinction, ils s'emparent des grades militaires : c'est à qui se fera nommer *colonel*, *capitaine*, *lieutenant*, sans avoir jamais vu une parade ni un régiment, mais moyennant une légère rétribution, et la valeur du grade

imaginaire augmente en raison inverse du prix qu'il a coûté. Vous embarquez-vous sur un bateau à vapeur?—on vous met à la porte de la cabine à huit heures du soir, qu'il pleuve ou qu'il vente; et à neuf heures, le signal une fois donné, vous voilà parqué dans un hamac, à la file l'un de l'autre, sous peine, si vous n'obéissez pas à l'heure de coucher sur la dure. Les lits se distribuent par rang de taille et de grosseur; les passagers les plus lourds sont destinés à servir de lest au bateau, et occupent les hamacs les plus rapprochés du parquet; ainsi de suite. Une fois emballé, dormez si vous pouvez, à côté d'impitoyables manants, et victime de leurs mauvaises habitudes.

A cinq heures du matin il faut déguerpir, et quelle que soit la saison, se tenir sur le pont, exposé à l'influence malsaine de la gelée ou du brouillard. En attendant qu'on relève les hamacs et qu'on prépare le déjeuner, on fait sa toilette en commun, dans un grand bassin d'étain que chacun à son tour remplit de l'eau du canal; puis chacun de compléter sa toilette avec un seul et unique essuie-main, un même peigne et une brosse *omnibus*, le tout suspendu à l'entrée de la cabine.

A peine les passagers sont-ils rentrés, qu'on arrête les hommes par une barrière, et les femmes sont appelées seules à se mettre à table, pour que la voracité des premiers ne laisse pas ces dernières à jeun. Puis, un instant après, la digue est rompue, l'avalanche se précipite, et la foule tout affamée s'empare des siéges qui restent. Là, chacun mange ce qu'il trouve, sans se permettre la

moindre observation ; car le capitaine est tout-puissant : rien ne marche, rien ne s'arrête ou n'agit qu'au gré de sa volonté.

Ainsi l'Américain, si jaloux de sa liberté, est complétement asservi sous la loi d'un conducteur de diligence, d'un batelier au d'un capitaine de bateau à vapeur. Pour compensation, il est vrai, ce peuple nomme ses gouverneurs, les paye mal, et les chasse au moindre caprice : le jury, qui condamne ou absout, est choisi pour la volonté arbitraire des *select-men* ou *élus*, fonctionnaires subalternes sortis de son sein, et dont l'autorité s'étend jusqu'aux plus minces détails. Ce sont les *select-men* qui affichent les noms des ivrognes et défendent aux cabaretiers de les recevoir sous peine d'amende. Enfin, pour mettre d'accord les exigences de la liberté et de l'égalité, la représentation nationale est choisie et déléguée par des électeurs, entre lesquels figurent mendiants, vagabonds et malfaiteurs échappés à la loi et aux galères en Europe; écume fangeuse rejetée par les vagues sociales, et assimilée ici aux honnêtes gens.

L'ignorance et l'envie des masses souveraines ne sauraient faire de bons choix. Forcées d'employer des fonctionnaires publics, elles les rétribuent le moins possible, et les humilient le plus qu'elles peuvent. Les appointements sont minimes, parce que la multitude jalouse qui les a réglés, ayant peu de chance de parvenir aux emplois, tâche de diminuer le profit de ceux à qui elle les confère. Ainsi le magistrat municipal n'a pas d'appointements fixes ; chaque acte de son mi-

nistère est côté à un certain prix; il ne le perçoit qu'à mesure qu'il le gagne, et s'il refuse la charge, il est mis à l'amende.

Les fonctionnaires secondaires, plus immédiatement émanés du peuple, sont mieux rétribués et leurs fonctions deviennent plus arbitraires, à mesure que leur nombre augmente et que leur charge devient à la portée de tous; mais les uns et les autres sont mal salariés et renvoyés, avec moins d'égards que ne le serait un domestique, le militaire sans retraite, l'employé sans pension. C'est ainsi, mon cher ami, que dans un pays réputé libre, le gouvernement peut mettre et met à la porte, au premier mécompte électoral, sans rendre compte à personne de ses motifs, tous les fonctionnaires, du premier au dernier.

Lundi 11.

Le voyage de New-York à Philadelphie, qui jadis exigeait trois jours de marche, ne demande aujourd'hui que sept heures. J'ai fait une partie de la route par le chemin de fer, sur la rive gauche de la Delaware, et le reste en bateau à vapeur sur l'Hudson. La voiture était remplie d'hommes et de journaux, les uns portant les autres; il y avait soixante-cinq voyageurs. Lorsque j'entrai, tout le monde était casé, rien ne bougea. J'avais pourtant droit à ma place, que j'avais payée en entrant. Le conducteur adressa quelques mots à l'un des occupants de la banquette du fond, qui, contenant quatre places, n'était occupée que par trois personnes. L'impassible voyageur continua

sa lecture, sans faire la moindre attention à ce qu'on lui disait. — Second appel, — même insensibilité. — Alors, le *driver* le poussa. — A cette énergique et troisième sommation, il céda, mais sans lever la tête de son journal, et comme s'il n'eût fait que se prêter à un cahot de la voiture. Ce voyageur était le seul qui portât des gants.

Il faut voir cette nation pour se faire une idée de ses mœurs. Ici, un homme se laisse écraser un orteil sans sourciller : on le coudoie, on le heurte, on le pousse; et, ce qui est encore plus fort, on s'appuie, à sa barbe, sur sa femme, il supporte toutes ces insultes avec un calme stoïque : le contraire paraîtrait absurde ou ridicule. Ces façons malséantes, pétries ensemble, forment une nourriture amère pour les gens de cœur forcés de l'avaler au nom de la chose publique et des habitudes américaines.

Toutes les offenses qui peuvent s'expliquer par des grossièretés, sont un droit de l'égalité reconnue; les autres se payent au prix de l'or. Pendant la route, mon voisin s'avisa d'appuyer son dos sur mon épaule; je l'en avertis doucement. — Il n'y prit pas garde, et conserva sa place; non qu'il eût l'intention de me faire une impertinence, mais simplement parce qu'il se trouvait à son aise. A cette vue, mon jeune compagnon, Espagnol par le sang, Français par l'éducation, pâlit et rougit tour à tour : la colère lui sortait par les pores. Il resta un instant les lèvres serrées, l'œil en feu. — Je tremblais; mais, affectant tout à coup un air calme, il avança les mains; et, les posant sur

le dos du manant, il le poussa tranquillement et le remit à sa place.

« — Si je m'étais fâché, me dit-il ensuite, il n'y aurait rien compris.

— Ajoutez, reprit M. W...n, que vous auriez eu tort : comment se courroucer contre des gens qui trouveraient tout naturel qu'on employât de pareilles façon avec leurs filles ou avec leurs femmes ? »

Ces habitudes, effectivement, sont dans les mœurs. Ici on ne qualifie point d'insulte les mauvaises manières : les coups se payent par les coups, le reste avec de l'argent. Le viol, l'adultère, ont un prix ; et l'esprit du législateur, d'accord avec celui de la race, n'a eu en vue que la réparation d'un dommage matériel. La loi semble croire plus aux vices qu'engendre l'égoïsme qu'à l'honnêteté naturelle à l'homme ; aussi l'amende est-elle la racine mère de la jurisprudence. Le glaive de la justice frappe toujours sur la bourse, et de cette source jaillissent l'ordre, la morale, les bonnes mœurs. — Perd-on au jeu plus de vingt-cinq dollars en vingt-quatre heures, — on est passible du délit de *misdemeanour*, et condamné à une amende égale à cinq fois la somme perdue. — Une commune tente-t-elle d'échapper à l'impôt, — les habitants payent tous l'amende personnelle. Celui qui s'amuse un dimanche paye l'amende ; l'aubergiste qui reçoit un jour de fête, l'individu qui, pendant trois mois, n'a pas rendu hommage public au culte, celui qui voyage, celui qui pêche ou qui fume au jour défendu, payent l'amende. Le crime, l'incendie, le meurtre, se rachètent par l'amende

prononcée par l'autorité judiciaire, et le délateur a toujours pour récompense la moitié de la somme.

L'argent, comme vous voyez, est le seul mobile ici ; tout s'achète : ordre, morale, vertu, religion. Ainsi, tous les nobles sentiments qui tendent à la perfection de l'homme ne sont encouragés que par le vil moyen qui les flétrit, c'est-à-dire rien que les apparences : aussi, ils en ont pour leur argent. — Arrachez le voile, — vous trouverez un cadavre, —l'hypocrisie.

Les bords de la Delaware sont riants, et le cours en est accidenté par des îlots boisés. A mesure qu'on s'éloigne des villes, la nature prend un aspect plus naïf et plus sauvage; le silence, la solitude, quelque chose d'âpre et de jeune annonce que la main de l'homme n'a pas encore altéré l'ordre de la nature : point de charrue, de chaumière, de fruit, de greffe; les épis dorés n'ont pas remplacé les riches buissons d'arbrisseaux sauvages dont les parfums s'exhalent de toutes parts. L'âme, emportée par un sympathique élan, cherche à vivre quelques instants de la vie du désert, et, secouant ses ailes, elle essaye de planer dans cette solitude, libre des entraves et des misères du monde social.

Mais bientôt ce monde surgit, et reparaît plus terrible, sous la forme industrielle et mercantile; les machines à vapeur, soufflant comme des monstres marins, vomissant des torrents d'étincelles et de fumée, beuglant comme des buffles sauvages, arrivent de tous côtés avec la rapidité de l'éclair, et sillonnent routes et campagnes. Alors les oiseaux s'envolent, les troupeaux mugissants,

épouvantés, fous de terreur, fuient à travers champs; et l'âme, triste, découragée, retombe de nouveau sous le poids de la chaîne qui l'attache à la vie réelle, et retrouve avec elle toutes ses agitations, ses préoccupations et ses misères.

Rien n'égale la frayeur des animaux lorsque, paisibles au milieu des solitudes sauvages, ils se trouvent tout à coup en face de ces brusques météores qui, devenus l'âme de toutes les industries, se multiplient à l'infini sous toutes les formes, et sillonnent le pays d'un bout à l'autre. A chaque pas on rencontre de ces appareils vomissant dans l'air une lave grise enflammée, qui, petillants et affolés, courent à travers le pays. Ainsi lancés, ils parcourent de vastes espaces et s'arrêtent tout court aux portes des usines, sans que la moindre apparence révèle l'impulsion de la main de l'homme; et c'est précisément cette locomotion fantastique, mystérieuse et foudroyante, dont le mouvement n'a pas de cause ostensible, qui agit si vivement sur les animaux.

Pendant ma course, je me croyais sur un volcan. — Partout des souvenirs sinistres : ici, les ruines d'un faubourg à moitié consumé; là, les restes d'un pont brûlé par les étincelles que lancent en passant les machines à vapeur; plus loin, une école primaire en construction pour la quatrième fois, après avoir été livrée aux flammes autant de fois par les écoliers. — Tantôt une machine qui, dans son mouvement rapide, emporte ou broie un homme : tantôt la roue d'un wagon qui, échappée des rails, brise les jambes ou écrase la tête d'un autre; puis, des bateaux à vapeur qui font explo-

sion, non pas dix, mais vingt fois. Hier, le *Steamboat Greenfield* remorquait sur la rivière de Connecticut cinq bateaux à vapeur, lorsque ses deux bouilloire éclatèrent ensemble; le bâtiment sombra à l'instant même, et le capitaine, lancé en l'air, retomba sur la tête dans une embarcation voisine, où il expira aussitôt.

Mais les hommes et les machines qui périssent sont remplacés au fur et à mesure, pendant que le géant formidable, dépositaire d'un immense avenir, marche, avance, avec ses *bottes de sept lieues,* vers le but de sa mission, dût-il écraser les faibles insectes qui se trouvent sous son talon.

Savez-vous, mon ami, ce que c'est qu'un *Yankee?* — C'est un mannequin, le chapeau sur le derrière de la tête; l'habit à distance du corps, de peur sans doute que notre homme ne communique avec quelque chose; le front préoccupé, l'œil distrait, la bouche close, les joues gonflées de tabac, les lèvres mouvantes, pour préluder à la plus ignoble des habitudes; les épaules hautes, les bras croisés, et les jambes appuyées au hasard sur une banquette ou sur les genoux de son voisin. Son foyer domestique et sa maison paternelle, c'est le fond d'un wagon; ses meubles se composent d'un porte-manteau et d'un journal; son domicile est une auberge, une pension, un café, n'importe quoi. — A-t-il une fille, il la donne au premier venu, sans dot et sans sécurité de fortune. S'il a un fils, à quinze ans il lui dit : — « Déploie tes ailes et lance-toi dans l'espace; fais ton chemin comme j'ai fait le mien. Garde pour toi seul le fruit de tes labeurs, comme je garde le mien.

Je ne te dois rien, tu ne dois rien à ton fils! » — Ensuite le Yankee continue sa route sans amis, sans autres connaissances que ses voisins de table, amassant et vivant au jour le jour : et comme la vue de l'homme est insuffisante pour augmenter à la fois et dissiper sa fortune, l'Américain du Nord fait sa récréation de ses combinaisons arithmétiques, et remplace les émotions de l'amour par des opérations audacieuses et de folles entreprises. Mais ses œuvres, comme ses créations sont fragiles ; elles n'arriveront point à la postérité parce qu'elles n'ont pas pour empreinte une pensée d'avenir ; la force de gravitation que donne le passé leur manque, et l'étroit égoïsme de l'homme ne saurait remplacer la toute-puissance de l'abnégation du temps.

La loi de succession n'étant pas obligatoire ici, la jeunesse sent de bonne heure la nécessité d'une vie laborieuse. Mais cette même indépendance, jointe à la légèreté de l'éducation première, à l'absence de la sollicitude paternelle, chez un peuple toujours absorbé par les sèches préoccupations du gain, relâche les liens de la famille et finit par en rendre les membres indifférents les uns aux autres. Il est inutile de dire qu'ici, comme ailleurs, on trouve d'excellents pères de famille. Les mœurs de la masse n'excluent pas les exceptions.

Les mœurs américaines seraient-elles donc le partage des peuples à venir? — Sont-elles la suite inévitable des principes démocratiques? — Et les États de l'Europe, en se rapprochant de ce système politique, en subiront-ils aussi les conséquences? — Cet esprit de personnalité, qui rabaisse

l'âme et reporte la force et la puissance morale de l'homme vers la vie des sens et l'amour de l'argent, sera-t-il le résultat de tant de luttes sanglantes, de si nobles efforts? — La mesure de la perfection humaine est-elle si bornée, qu'elle se trouve déjà sur le retour? — Et la civilisation, après avoir parcouru son cercle, n'aura-t-elle servi qu'à ramener l'homme au point de départ de ses premiers efforts?

Je suis arrivée à Philadelphie le soir. J'y ai trouvé comme partout, les alentours des hôtels garnis tumultueux et inabordables. Néanmoins me voici installée.

La ville de Philadelphie est fort jolie; régulière comme celle de New-York, elle a plus d'ensemble et d'harmonie. Ses maisons, toutes en briques et construites sur le même modèle, sont plus élevées et mieux bâties, leur aspect est plus aristocratique; de jolis perrons les décorent; le nom du propriétaire est gravé sur la porte en lettres de cuivre : coutume aristocratique ailleurs, enseigne marchande ici et adopté par toutes les classes.

Les environs de la ville offrent encore à la vue trop de terrains défoncés et de monceaux de pierres destinés aux nouvelles constructions; mais à peu de distance on aperçoit un superbe aqueduc adossé au flanc d'une colline. A travers un labyrinthe de chemins sablés et de jeunes arbres, entremêlés de niches contenant de petits monstres, sous le nom de l'Amour, de Mercure, ou autres dieux, on atteint le sommet de la montagne. De là on découvre la plus belle vue du monde :

deux rivières qui se croisent, couvertes de bateaux à vapeur; des plaines, des collines, des tapis verts sans fin; puis, à vos pieds, la Delaware, qui se déploie majestueusement. L'aqueduc, qui a coûté un million de piastres, amène de cinquante milles de distance l'eau, qui s'élève au moyen d'un appareil à vapeur.

LETTRE VIII.

A M. CHARLES LEDRU.

Le pénitencier de Philadelphie. — Extérieur et intérieur de l'édifice. — Régime de la maison. — Effet des prisons de France sur les détenus. — La société favorisant le développement du crime et l'endurcissement des criminels. — Dispositions des cellules et des galeries dans le pénitencier de Philadelphie. — Entrée du prisonnier. — Son incarcération. — Lois auxquelles il est soumis. — Course des marmites. — Intérieur des cellules. — Travail du détenu. — Ses occupations et l'emploi de son temps. — La cellule d'une prisonnière. — Le tableau et l'autel. — Roman inconnu. — Le jardin du détenu. — Les deux chênes. — Un homme transformé en numéro. — Communication entre les prisonniers rendue impossible. — Alimentation. — Exercices religieux. — Abus du régime pénitentiaire. — L'Allemagne et les États-Unis. — Tortures introduites dans le régime pénitentiaire. — La faim, le *ducking*, le *mad-chair*, la *straight waistcoat*, l'*iron-gag*. — William Griffith. — Supplice de l'inaction dans la solitude. — Peu de femmes condamnées. — Indulgence du jury à leur égard.

Mardi 12.

A un mille de Philadelphie au milieu de la campagne, sur un terrain rocailleux, se dresse un vaste édifice construit en granit et flanqué de tourelles. De prime abord, on le prendrait pour un

château féodal; mais il n'a ni meurtrières ni pont-levis, et ne couronnne pas un roc escarpé. Bâti dans la plaine, il n'est gardé que par des murs épais, et par une porte massive garnie de gros clous. Cette terre aride, cette triste solitude, la vue de cet édifice imposant et solenel qu'on nomme la prison de l'Est, oppresse l'âme et la saisit de tristesse.

On a souvent discuté et analysé les avantages et les inconvénients du système cellulaire. On a beaucoup parlé, beaucoup écrit et peu agi. Je laisse ces discussions aux moralistes, et je me borne, monsieur, à vous communiquer les impressions diverses que j'ai ressenties en parcourant ce bel établissement.

La société, lorsqu'elle punit le coupable, ne s'acquitte que d'une partie de son devoir. Il faudrait, pour qu'elle remplît complétement sa mission, qu'en sortant de prison l'homme fût corrigé et réhabilité. — Cela n'est pss facile, me direz-vous, mais cela est possible. Et quand même on n'obtiendrait qu'une partie de la conquête désirée; quand même, à l'aide d'un système sage et bien entendu établi dans les prisons, un petit nombre seulement profiterait de la punition, ce serait beaucoup encore. Régénérer une nature perverse est au-dessus de la puissance humaine, mais l'améliorer par l'éducation, l'encourager par l'appât d'un intérêt réel et matériel, comprimer les mauvais penchants par la crainte du châtiment, sont des moyens infaillibles, si toutefois il marchent ensemble, si leur harmonie n'est pas troublée.

Quel est le condamné qui sort corrigé des pri-

sens de la France?— Aucun. J'ai visité plusieurs de ces maisons, et j'en ai rapporté un dégoût profond, causé non-seulement par l'aspect du crime, mais aussi par la dégradation abjecte où sont plongés les misérables qu'elles renferment, par leur malpropreté, leur misère, et enfin par cette cynique effronterie avec laquelle ils jettent aux vents, à la face de la société, leurs vices hideux, faisant fête, par leurs rires et leurs mauvaises paroles, de l'opprobre de leur conduite. En sortant de ce bourbier, on n'emporte aucun espoir; on sent que l'homme tombé à ce degré d'avilissement ne peut plus se relever.

Nous le savons tous : un galérien libéré, un voleur qui a fait son temps de prison, est plus endurci qu'auparavant. Il recommence à voler le lendemain de sa délivrance, si ce n'est le jour même; et comme le vice, s'il ne se corrige, s'augmente, le voleur devient assassin. La justice croit alors remplir sa tâche, en vouant à la mort le malfaiteur : mieux voudrait l'avoir enfermé tout d'abord dans un cage de fer; il n'aurait pas fait le mal, et la justice des hommes n'aurait pas usurpé le droit de Dieu.

En visitant la maison pénitentiaire de Philadelphie, on est saisi d'autres sentiments. Ce n'est pas de l'indignation, c'est une pitié grave qu'on éprouve. L'idée du crime révolte toujours l'âme, mais ne lui inspire pas le mépris, le dégoût. L'ordre, la décence, la propreté, le silence qui y règnent à la fois, prédisposent à un mélancolique espoir. Là, rien n'est incompatible avec la dignité de l'homme; on dirait une demeure dépositaire

d'un grand malheur ou de maladies graves.—C'est l'aspect de la nature souffrante, mais non avilie, — de la douleur intérieure, et non du châtiment. C'est un asile destiné au désordre moral, comme à une infirmité déplorable qu'on cherche à guérir par un régime sain, fortifiant, mais sévère et inflexible.

La façade du bâtiment est simple, imposante; elle a cent soixante et onze pieds de long; les murs en ont trente-quatre de hauteur. A notre arrivée, et après les précautions d'usage, les barres de fer tirées avec fracas firent tourner sur leurs gronds les lourds battants de la porte, et nous nous trouvâmes sous une voûte épaisse, fermée devant nous par une porte semblable à la première. Au-dessus de cette voûte s'élève une tour de quatre-vingts pieds, où se trouvent l'horloge et la cloche d'alarme. Après la cour intérieure, entourée d'un double mur de trente pieds de haut, nous nous trouvâmes dans une autre grande cour de six cent quarante pieds carrés, partagée en huit compartiments égaux, qui, comme autant de rayons, aboutissent à un centre coumun. Le huitième compartiment forme l'escalier; les sept autres sont de longs corridors sur lesquels les cellules ouvrent des deux côtés. Une rotonde éclairée par le haut, et entourée d'une grille de fer à hauteur d'appui, sert d'observatoire au gardien, qui, toujours présent, surveille d'un coup d'œil le moindre mouvement des prisonniers, sans que ceux-ci s'en aperçoivent: ils ignorent le plan de l'édifice. L'étage supérieur est exactement pareil au rez-de-chaussée. La maison, qui peut renfermer six cent

cinquante détenus, n'en contient aujourd'hui que la moitié.

A l'arrivée d'un condamné, on le conduit à la chambre de *préparation*, ou pour mieux dire à la chambre d'*épuration*.

On le déshabille, on lui rase la tête, on le baigne, on le revêt de l'uniforme de la maison; puis, les yeux bandés, on le conduit à la cellule qui lui est destinée. Là, un des fonctionnaires de l'établissement l'interroge sur sa vie passée, l'admoneste, lui représente les conséquences de son crime, et lui explique les règles de la prison.— Puis on l'enferme sans lui donner d'occupation. Au bout d'une semaine ou deux, l'ennui l'accable; la vie lui devient à charge, et il implore un travail quelconque, qui lui est accordé comme une grâce.

On exige des prisonniers une extrême propreté sur leurs personnes, comme dans leurs cellules. Celles-ci, qui ont chacune 11 pieds 9 pouces de long, sur 7 pieds 6 pouces de large, sont placées à la file les unes des autres et communiquent avec le corridor par de petites fenêtres grillées, placées à trois pieds du sol, et qui servent à introduire la nourriture du prisonnier, et à le surveiller sans le molester. D'autres ouvertures ménagées dans le mur font pénétrer l'air chaud en hiver, l'air frais en été. Les corridors, larges, d'une extrême propreté et bien éclairés, sont chauffés d'un bout à l'autre par des calorifères. En les traversant, je fus étonnée de voir au-dessus de ma tête un échafaudage de laiton de fer, qui circulait rapidement à droite et à gauche, traînant une file de marmites.—C'était une machine loco-

motive construite pour le service des repas, et qui, lancée jusqu'à la cuisine, en repartait avec la même célérité, et s'arrêtait toute seule en face de chaque cellule. .

La lumière pénètre chez le condamné par une fenêtre à 10 pieds du sol; le plancher est en bois, et les murs sont blanchis en plâtre. A l'extrémité opposée au corridor, se trouve une porte grillée, avec de doubles portes en bois qui donnent sortie dans la petite cour, et qui sert à donner encore de l'air et de la lumière au prisonnier. Au second étage, chaque cellule est accompagné d'une autre cellule additionnelle pour remplacer la cour ou jardin. Un bois de lit, un porte-manteau, une chaise, une tablette en bois, une tasse de fer-blanc, une cuvette, une glace, des peignes, deux brosses, une paillasse, un drap et deux couvertures, composent l'ameublement de ces tristes demeures. Je suis entrée dans une de ces cellules occupée par une femme condamnée à cinq ans d'emprisonnement; c'était au moment de sa promenade. La plus laborieuse ouvrière ne saurait se faire une idée de l'ouvrage sorti de l'aiguille de cette pauvre créature depuis trois ans qu'elle est prisonnière. Outre le travail destiné à l'entretien de l'établissement, elle a composé, avec des chiffons de différentes couleurs rapportés ensemble, et chacun de la grandeur d'un pouce carré, une étoffe dont elle a fait un couvre-pieds, et tapissé sa chambre du haut en bas; puis, au pied de sa couche, elle a établi un petit autel.—Elle est catholique. — Sur cet autel, on voit une Vierge et l'enfant Jésus, très-bien modelés en cire par elle-

même, et entourés de fleurs de toutes espèce, produits de ses labeurs. Sur la tablette, on apercevait des plumes, des crayons, une couronne de lierre noir, et au-dessus un dessin à l'estompe et au crayon rouge, représentant une scène bizarre, avec des accessoires follement conçus, mais très-distincts. On y voyait un bâtiment à vapeur incendié et prêt à sombrer, un homme nageant d'une main vers le rivage et tenant de l'autre le bras d'une femme qu'il traînait après lui, et dont la tête passait hors de l'eau ; la lune apparaissait sur l'horizon, au milieu d'un ciel où se pressaient confusément des masses de nuages et des jets de lumière.

Cette propreté, ces fleurs, ce mélange fantastique de couleurs et d'ornements, le luxe dans une prison, la vie dans un tombeau, et, surtout, cette couronne, ce dessin lugubre, qui paraissaient indiquer quelque affreux et long souvenir, —tout cela me rappelait la *danse des morts*, cette allégresse terrible,—le sourire éternel d'un squelette.

J'éprouvai une vie compassion pour elle, et je demandai au gardien la cause de sa détention. Pour toute réponse, il posa le doigt sur ses lèvres, et regarda autour de lui, comme s'il eût craint qu'on ne nous entendît. — Cependant les portes étaient fermées, les murs épais, le silence profond ; rien ne semblait indiquer que ce vaste édifice fût habité. Mais notre conducteur parlait toujours à voix basse, et semblait, par son exemple, nous engager à en faire autant.

Je tâchai en vain d'obtenir du guide quelques

renseignements sur la condamnée ; comme j'insistais, il me promit une entrevue avec mistriss C... qui, étant particulièrement chargée de la surveillance des prisonnières, pouvait être à même de satisfaire ma curiosité.

Nous continuâmes notre visite. Chaque cellule a sa cour de 18 pieds sur 8, dont les murs sont hauts de 11 pieds 9 pouces. La plupart des prisonniers les transforment en jardin. On nous permit d'entrer dans une de ces cours ; elle était couverte de chèvre-feuille et de capucines ; les murs en étaient tapissés. Des lianes flexibles formaient, au-dessus de la porte, un berceau soutenu par deux jeunes chênes nouvellement plantés. Ce travail était l'œuvre du détenu qui occupait la cellule depuis deux ans. — « Des chênes ! m'écriai-je... Eh ! mon Dieu ! c'est déjà une bonne action que de songer au bien-être de son successeur ! » — Le malheureux était condamné à trente ans de détention ! Il ornait son tombeau.

Dans la prison, personne n'est connu par son propre nom. Chacun a son numéro inscrit sur sa porte, sur ses habits ; ce numéro devient l'homme : on ne le désigne pas autrement. Ainsi, le jour où la punition est accomplie, la faute du condamné reste inconnue et le stigmate de la honte s'efface. Il peut rencontrer son camarade de prison, sans le connaître ; ni l'un ni l'autre n'ont à craindre les menaces et les récriminations. il est permis aux détenus de se promener dans leur cour une heure par jour, le dimanche excepté. Pour éviter toute communication entre les prisonniers par-dessus les murs, on ne les laisse sortir qu'alternative-

ment. Chaque cellule porte une lettre de l'alphabet. On commence par faire sortir *A*, on passe *B*, on fait sortir *C*. Quand l'heure est écoulée, on renferme *A*, on fait sortir *B*, on renferme *C*, on fait sortir *D*, ainsi de suite. Par cet arrangement, si un prisonnier jetait, pendant la promenade, quelque papier chez son voisin, le gardien, en allant ouvrir la porte, trouverait ce papier, et le coupable serait puni.

Le dimanche, l'office divin est célébré dans les corridors. On ouvre les fenêtres des cellules après les avoir couvertes d'un épais rideau, qui, tout en laissant pénétrer la voix du prédicateur, empêche les prisonniers de s'entrevoir. Le travail des condamnés a lieu depuis la pointe du jour jusqu'à huit heures du soir; ensuite ils lisent, font leurs leurs lits, et à neuf heures, la cloche les avertit de prendre du repos. S'ils manquent à la règle, ils sont punis par la privation du premier repas. Leur nourriture est abondante. Le matin, on donne à chacun une pinte de café ou de chocolat; à dîner, trois quarts de viande sans os, — du bœuf ou du porc frais, — une pinte de soupe, et des pommes de terre ou du riz à discrétion; à souper, ils ont un plat de ragoût, des navets, des choux, du sel quand ils en demandent, et de vinaigre par grâce, puis une livre du pain blanc tous les jours. Si un prisonnier tombe malade, on le soigne très-attentivement dans sa cellule, et si la maladie devient grave, dans la cellule de l'infirmerie; mais toujours on a soin de l'isoler.

Vous le voyez, monsieur, l'esprit qui a présidé à l'organisation de cet établissement est aussi hu-

main qu'éclairé. Mais, comme l'œuvre de l'homme est toujours imparfaite, comme souvent une grande pensée est souillée d'une grande misère, au milieu de cette règle digne d'admiration, de ce régime philanthropique, se sont cachés longtemps des supplices secrets, et qui n'avaient pas eu d'exemple depuis que les cachots de l'inquisition ont été détruits. C'est encore une des conséquences de ce régime gouvernemental, trop faible par la tête, trop fort aux extrémités, où le pouvoir supérieur n'a pas la faculté de surveillance, où la puissance subalterne, libre de tout frein et livrée à ses passions, devient arbitraire et tyrannique.

Tout ceci est pour moi un grand sujet d'étonnement et de réflexion. — Me voyez-vous, monsieur, lancée en Amérique, du fond de la paisible Allemagne, où j'ai passé l'hiver? — du fond de ce pays, encore heureux par ses anciennes croyances, et dont la probité et la patience sont devenues proverbiales; de ce pays, calme par sagesse autant que par tempérament, qui tourne et retourne mille fois les feuilles des utopies imprimées avant d'adopter une théorie nouvelle; poétique et mystique comme l'Orient, septentrional par sa force tranquille, attaché à une politique éprouvée, respectant le passé et mesurant les pas qui le conduisent à l'avenir? — Me voyez-vous lancée, de ce méthodique et honnête pays, dans une contrée neuve, excentrique, où le fouet et la torche à la main, la souveraineté a placé son trône dans les rues et ses cours plénières sur les places publiques? — où le sénateur, assis sur sa chaise curule, brûle aux pieds du peuple l'encens des

courtisans; où le juge, au lieu de consulter le livre de la loi, écoute la clameur populaire; où la *camarilla*, qui, ailleurs, se cache sous les portières de velours d'un cabinet royal, étale sa lèpre à la clarté du jour; enfin où, pour célébrer l'ère de la liberté, la banqueroute éhontée, montrant aux passants les beaux joyaux dont ses amant l'ont ornée, se pavane, et marche devant elle, accompagnée de la foule brillante de ses adorateurs? — Hélas! monsieur, combien d'intelligences saines et fortes se sont laissé séduire par le lointain mirage de ce pays peu connu! Il faut le voir de près pour le comprendre; et les hommes qui, comme vous, aiment leur patrie et lui apportent le fruit de leurs lumières et de leurs efforts, ne souhaiteraient jamais à la France un avenir américain, s'ils avaient visité les États-Unis. — Mais revenons à notre prison.

Le directeur avait adopté un code de punitions, ou, pour mieux dire, de tortures, qui n'a jamais été autorisé par les inspecteurs. Cet homme n'avait pour témoins de ses attentats que les gardiens et le médecin, sur lesquels il avait toute autorité. Son code d'iniquité se composait de plusieurs genres de peines, dont voici quelques-unes: — obscurité complète et privation *excessive* de nourriture, c'est-à-dire, huit onces de pain et une pinte d'eau par jour. On enfermait le prisonnier dans une cellule noire, on ne lui donnait qu'une couverture, et pour lit, la terre. — Ses souffrances pendant l'hiver étaient affreuses; il sortait de là accablé d'infirmités. On cite un homme remarquablement actif et vigoureux, qui devint idiot dans

cette obscurité. Il ne survécut que quelques mois à ce supplice.

Une jeune mulâtre y fut soumis pendant quarante-quatre jours. Au bout de ce temps, un des gardiens, attiré par un bruit de coups redoublés, trouva le malheureux à genoux, roulant les yeux d'une manière effrayante, le corps réduit en squelette et dans un état complet de délire. — L'infortuné présenta sa tasse de fer-blanc, indiquant par ce geste qu'il se mourait de soif. — Le gardien osa violer la discipline, et lui donna un peu de pain et de l'eau. Le lendemain, le médecin écrivait sur son journal : — *N° 132, faible, faute de nourriture.* — Et le prisonnier ne fut pas délivré. Le jour suivant, son état empirant, le docteur, après l'avoir examiné, écrivit dans son rapport : — *Souffrant, faute de nourriture.* — Le gardien, voyant alors que l'homme se mourait, le transporta lui-même dans une autre cellule. Il perdit sa place pour avoir révélé ce fait aux inspecteurs.

Une punition plus cruelle encore, c'était la *douche* (*ducking*). On suspendait au mur de la cour le patient, attaché par les poignets, et on lui versait de grands baquets d'eau sur la tête, en hiver comme en été. Le nommé L... P... fut soumis à cette torture par un temps excessivement froid. Il était nu, et l'eau gelait sur son corps à mesure qu'on la versait. Le malheureux resta attaché de la sorte pendant plusieurs heures.

L'instrument de supplice nommé *la chaise des fous* (*mad-chair*) est un grand siége en forme de boîte, construit en planches. Le patient était placé sur ces planches, et son corps assujetti à la

chaise. Ses mains étaient liées par des courroies ; il lui était impossible de faire aucun mouvement. Cette punition, horriblement cruelle, était quelquefois aggravée par de rudes coups frappés sur l'infortuné, dont les membres s'enflaient, et dont les traits bouffis et violets devenaient méconnaissables.

Le *straight waistcoat* n'était pas la *camisole de force* qu'on emploie ordinairement pour les fous, mais un instrument bien autrement barbare. Une espèce de sac de triple toile, dans lequel on pratiquait sur le devant deux trous pour y passer les mains, était serré au moyen d'un cordon passé dans des œillets comme un corset de femme. On faisait entrer le prisonnier dans ce sac et on le laçait très-serré, ne lui laissant que la tête de libre. Le patient subissait ce supplice de quatre à neuf heures; il n'aurait pu l'endurer plus longtemps. Aussitôt qu'on le serrait, ses membres s'engourdissaient, son corps et son visage s'infiltraient de sang extravasé. Pendant ces abominables souffrances, les hommes les plus courageux poussaient des cris comme s'ils avaient été sur la roue. — Vous croyez, monsieur, que la cruauté se bornait là? — Voici encore une torture qui dépasse toute celles du moyen âge : *le bâillon de fer* (*iron-gag*). C'est un morceau de fer à peu près de la forme d'un mors de cheval; au milieu se trouve une petite plaque ronde d'un pouce de diamètre, une chaîne pend à chaque extrémité. Cet instrument était appliqué à la bouche du prisonnier, la plaque sur la langue; les chaînes passaient au-dessus des mâchoires et s'attachaient fortement

derrière le cou. Les mains, introduites dans des gants de cuir et croisées sur le dos, s'attachaient avec des courroies qui allaient se joindre aux chaines du bâillon, en sorte que la pression violente causée par le poids naturel des bras, agissant sur les chaînes, devenait horriblement douloureuse et faisait refluer tout le sang vers la tête. Le condamné *Macumsay* fut privé de la vue par l'application de cette invention infernale.

Ces cruautés étaient d'autant plus révoltantes qu'on les exerçait sur des malheureux enfermés sous des murs épais, sans communication avec le dehors, et dont toutes les fautes se bornaient à la paresse et au dommage volontaire fait à l'ouvrage qu'on leur imposait. — Non, le fanatisme et l'arbitraire n'ont jamais créé de supplices plus atroces que ces tortures, inventées et exercées par les autorités subalternes, chez le plus démocratique des peuples, contre la loi, et en dépit du gouvernement.

La reclusion cellulaire strictement observée, c'est-à-dire sans occupation, suffirait seule pour réduire le détenu le plus rebelle.

Le dernier gardien en chef, *William Griffith*, en fit l'expérience, il y a trois ans, sur *William Nappier*, voleur célèbre. Cet homme, d'une force herculéenne et d'un caractère indomptable, commença par se ployer avec douceur à tout ce qu'on exigeait de lui, il affectait même beaucoup d'empressement à remplir ses devoirs religieux ; mais, au bout de quelque temps, il refusa le travail et gâta l'ouvrage dont il avait à s'occuper. Après plusieurs remontrances inutiles, Griffith lui fit

ôter ses livres et son ouvrage, et le laissa dans une inaction complète. La semaine ne s'était pas écoulée, que le mutin commença à demander de l'occupation : il soupira, il gémit; mais on fut inflexible. Trois semaines se passèrent encore sans qu'on eût égard à ses prières réitérées. Enfin, au bout de ce temps, on lui rendit son travail; et, depuis lors, il ne donna aucun sujet de plainte. Il avoua plus tard que, d'abord, il avait espéré obtenir sa grâce par l'hypocrisie; qu'ensuite, irrité de n'avoir pas réussi, il s'était décidé à ne rien faire; mais que jamais à bord, — il avait été marin, — il n'avait éprouvé de châtiment qui fût comparable à la reclusion solitaire sans occupation.

Il est à remarquer qu'année commune, sur cent condamnés, on compte à peine deux femmes, disproportion attribuée, non à l'infaillibilité du sexe, mais à l'indulgence coupable des jurys et des cours de justice. On cite, entre autres exemples, une dame Chapmann, qui, ayant empoisonné son mari, découverte avec son amant, fut acquittée, et son complice pendu. En vérité, d'après les mœurs du pays, cette déférence singulière semble prendre sa source plutôt dans une sorte de logique équitable, que dans l'intérêt inspiré par le sexe féminin. La femme compte pour si peu dans le bonheur de l'homme ici, son existence est si bornée, ses affections sont si négligées, que la nullité à laquelle elle est condamnée doit lui servir de témoin à décharge : qui n'a rien a payé ses dettes.

LETTRE IX.

A M. LE MARQUIS DE PASTORET.

Caractère spécial de Philadelphie. — Plus de liberté qu'à New-York. — Immobilité du dimanche. — Licence et tyrannie. — Ce que c'est que la liberté. — Souvenir de mon pays. — Le jour d'aumône. — Conversation avec mon oncle. — *No trabajar y pasearse.* — Le colon ruiné. — Les nègres. — Première impression. — La toux de mon oncle. — La révolte à Madrid. — Le sens des mots. — Avenir des États-Unis. — Dangers et maux de leur situation présente. — Diversité de races, de sectes et de mœurs inconciliables. — Défaut d'unité. — Hérésies et sectes bizarres. — Une scène d'*amalgamation*. — Les *nègres* parqués. — Impossibilité d'être servi par les *helps* ou domestiques. — Une journée en Chine. — Pékin à Philadelphie. — Les mandarins et les mandarines. — Le *lis d'or*. — Les beautés chinoises. — L'oie, symbole de bonheur domestique. — Retour à Philadelphie.

15 mai.

Philadelphie n'est pas une ville de gens d'affaires, comme New-York. Les familles qui peuvent vivre d'un revenu héréditaire, ou qui, ayant renoncé de bonne heure aux spéculations, partagent leur existence entre l'étude et les plaisirs, préfèrent ce séjour, où elles sont moins surveillées par le contrôle incommode des classes popu-

laires, contrôle dont l'intolérance s'étend aux plus minces détails. Ainsi un équipage, de beaux chevaux, des domestiques en livrée, une fleur à la boutonnière d'un jeune homme, de la barbe au menton et des moustaches, blessent le peuple, et qui que ce soit n'oserait affronter son déplaisir. Le prétexte de cette intolérance est la haine du luxe, qui effraye comme le précurseur d'une aristocratie; mais la véritable raison, c'est l'envie.

Avant-hier, dimanche, pas moyen de rien voir, de rien faire; il ne m'a pas même été permis de toucher du piano au fond de mon appartement. A peine avais-je essayé quelques mesures, le maître de l'hôtel est venu me prévenir qu'il lui était défendu, sous peine d'amende, de laisser qui que ce fût faire de la musique chez lui le dimanche.

La police a le droit de visiter les hôtels garnis, les auberges et lieux publics pour arrêter tout individu qui s'amuse, ainsi que le premier passant qui s'avise de siffler ou de rire dans la rue. Cette intolérance est absurde dans un pays où la liberté des cultes va jusqu'à la licence, et où, parmi vingt mille sectes diverses, il en est pour lesquelles le dimanche est précisément un jour de délassement et de plaisir. — Comprenez-vous un tel mélange de licence et de tyrannie? — Trouverait-on un seul gouvernement absolu en Europe sous lequel l'individu fût aussi complétement esclave du pouvoir? — Et pourrez-vous me dire quel est le véritable sens de ce mot sublime, de cette grande et belle chose, la plus magnifique part de l'héritage de l'homme, *la liberté?*

Dans ma première enfance, ce mot frappa mon oreille comme un clairon retentissant dont l'harmonie puissante me charma : j'en demandai le sens; ma nourrice, une belle négresse, me dit :

« *Eso quiere decir : no trabajar y pasearse.* » — Se promener et ne rien faire.

Je trouvai cela on ne peut plus agréable : je commençais à apprendre l'alphabet, qui m'ennuyait fort.

Pour me distraire, mon vieil oncle me racontait de terribles histoires où ce mot *liberté*, toujours mêlé à ceux d'emprisonnement, d'assassinat et de massacre, me faisait pleurer à sanglots. — Un jour, — c'était un samedi, *jour d'aumône*, — le soleil était couché, et le crépuscule, si rapide chez nous, s'éteignait déjà, lorsque, du balcon où je prenais le frais en face de la mer, j'aperçus un pauvre homme estropié qui venait toutes les semaines chercher l'aumône de mon oncle.

Mon oncle était sorti, et le pauvre avait l'air plus faible que de coutume. Appuyé sur la borne, je le voyais fléchir. — Je sentis la pitié qui me parlait au cœur, et d'un bond je me trouvai à la porte de la rue.

Après avoir engagé le pauvre à s'asseoir sur les marches de l'escalier, je lui fis porter quelque nourriture; et, me plaçant à côté de lui, je le regardai avec étonnement dévorer les aliments dont il éprouvait sans doute un grand besoin. — Le malheureux avait un bras de moins; son corps, brisé et disloqué, ne pouvait bouger qu'à l'aide de deux béquilles. On apercevait plusieurs cica-

trices sur son visage pâle, flétri par la souffrance, encadré dans une longue chevelure grise, qui, retombant sur sa poitrine, ajoutait encore à la noblesse de sa physionomie et de son regard, toujours à demi voilé par la honte et la tristesse; tous ses mouvements, toutes ses paroles étaient empreints d'une mélancolie profonde et résignée.

Le lendemain, pendant que je m'amusais à jouer dans un coin de la chambre de mon oncle, je l'entendis adresser ces mots à son fils aîné :

« — Enfin, je suis heureux d'avoir pu réunir assez de souscripteurs pour assurer une pension à ce pauvre D....; il aura dorénavant de quoi pourvoir à ses besoins, — après avoir possédé dix-huit millions! »

Ces dernières paroles, dites avec cette émotion qui rendait si beau le visage de mon oncle, attirèrent mon attention comme l'aimant attire l'ambre.

« Où sont ces millions mon oncle? lui dis-je.

— Il les a perdus.

— Et comment? »

J'étais habituée aux histoires de mon oncle, et ma curiosité d'enfant mettait bien souvent sa patience à l'épreuve.

« M. D..., me dit-il, était un riche colon de Saint-Domingue. La nation française, qui avait des esclaves dans ses colonies, se souleva un jour pour conquérir la liberté. Les esclaves l'apprirent et se soulevèrent à leur tour pour devenir libres; et comme les blancs, leurs maîtres, étaient les plus faibles, ils les massacrèrent. C'est ainsi que D.... vit périr sous ses yeux ses enfants, sa

femme, et ne se sauva lui-même qu'après avoir été presque assommé, couvert de blessures et emprisonné pendant huit mois.

— Et pourquoi les Français voulaient-ils garder des esclaves, puisque eux-mêmes ils voulaient être libres? »

Mon oncle toussa, ce qui lui arrivait toutes les fois qu'on l'embarrassait; puis il reprit :

« Mais... parce qu'ils avaient payé les nègres de leur argent.

— Ah! » m'écriai-je. — Et je gardai le silence. Mais il me sembla que mon oncle ne répondait pas à ma question.

Bientôt, passant vite à une autre idée :

« Et ces nègres cruels, puisqu'ils étaient les plus forts, pourquoi massacrèrent-ils leurs maîtres, dis-moi, mon oncle? pourquoi aussi, pour êtres libres, emprisonner les autres, dis? »

Et comme mon oncle toussait encore, je tournai les talons, et le dialogue en resta là.

Plus tard, une nuit du mois de mars, je dormais près de ma mère, lorsque je fus éveillée par des vociférations auxquelles se trouvait mêlé le mot mille fois répété de *liberté! liberté!* — Je cours au balcon, j'aperçois des hommes déguenillés, des femmes, — des furies, — qui criaient et hurlaient, la torche à la main. — Ce beau cortége marchait à grands pas; il allait saccager, brûler une habitation, assassiner un homme (1)!

Depuis quelques années, j'entends en France

(1) Le 19 mars 1809, lorsque le peuple de Madrid envahit le palais du prince de la Paix.

des gens mécontents répéter : « — Le peuple n'est pas libre ! » — La liberté au peuple ! — Rendre la liberté au peuple ! — Alors, je demande dans mon ignorance : « La loi protége donc le riche contre le pauvre ?

— Non, la loi est égale pour tous.

— Sans doute le peuple est exclu des places, des grades militaires, des carrières honorables de l'État ?

— Non, tout citoyen peut parvenir. Que le travail, l'industrie et le mérite marchent ! le plus habile atteindra le but.

— Qu'est-ce donc, alors, que cette liberté qu'on réclame ?

— C'est l'encouragement de l'industrie. — C'est l'encouragement du commerce ! — C'est l'établissement de nouvelles écoles. » — Eh bien ! que l'on envoie le peuple à l'école d'abord, et qu'il apprenne à bien connaître le véritable sens des mots.

Me voici dans un pays où la démocratie règne, sous un gouvernement le plus populaire du monde. — Ici, l'omnipotence des masses tient en son pouvoir tous les ressorts de l'État, et le règne de l'égalité s'étend jusqu'aux plus minces détails. — Qu'y ai-je trouvé ? — La justice corrompue, le droit d'élection, le saint pouvoir du jury exercés par des voleurs et des assassins, le peuple dictant ses caprices comme des arrêts, le vol, l'escroquerie impunis, la licence dans les consciences comme dans les rues, le respect intolérant pour les formes extérieures de la religion, et le dévergondage dans les croyances ; enfin, le sacrifice de

tous les individus, de leurs goûts, de leurs habitudes, à l'exigence des masses. Nul doute que ce peuple ne soit destiné à un immense avenir, mais seulement après une redoutable crise. Il est vrai que, profitant de l'expérience des civilisations diverses qui se sont succédé, il a fait des progrès rapides, prodigieux. La roue qui entraîne les générations augmente son mouvement à mesure qu'elle charrie les lambeaux organiques et fécondants du passé. Mais, parce qu'on marche vite, on n'arrive pas toujours plus tôt : le travail des hommes n'est jamais assez parfait pour se passer de cette force de gravitation qui seule consolide et perfectionne leurs œuvres, le temps.

Des obstacles plus graves opposeront peut-être des entraves à la prospérité progressive de cette association; si l'ambition et l'amour du travail sont des éléments fertiles, la corruption est un germe de décadence; c'est commencer par la fin, et chacun sait ce qui en résulte; l'histoire est là. Non que le luxe énerve aujourd'hui la nation américaine, mais diverses causes mènent également à la corruption; et si le courtisan de Charles II usait sa vie et sa fortune dans la débauche et la prodigalité, l'Américain du Nord n'abaisse pas moins son âme et ne flétrit pas moins sa vie par l'avidité et l'égoïsme. L'amour de l'argent circule ici dans toutes les veines, fermente dans tous les cerveaux : tôt ou tard la gangrène pénétrera jusqu'au cœur, à moins que la force même du mal ne détermine une régénération complète.

D'ailleurs, il est impossible qu'une si grande

étendue de pays, peuplée de races hétérogènes, d'intérêts contraires et incompatibles, puisse conserver l'unité du gouvernement. — Comment espérer une fusion entre les républiques du Nord et celles du Sud? Dès qu'une question sérieuse se présentera, la commotion ébranlera jusqu'au déchirement l'union américaine; elle n'a pas de centre, et il est impossible qu'elle en ait un. Plus elle étendra ses limites sur le territoire indien, plus la cohésion nationale deviendra faible. Les républiques américaines sont destinées à former un jour deux ou trois gouvernements, à moins qu'un nouveau Charlemagne, s'élançant du milieu de l'anarchie, n'étreigne un jour de sa main puissante le continent tout entier.

Si le nombre de sectes que renferme une nation suffisait pour prouver qu'elle est plus religieuse qu'une autre, les Américains du Nord seraient le plus religieux des peuples. Ici, l'on ne se borne pas à s'attacher à telle ou telle secte; non-seulement on en change pour les motifs les plus frivoles, — la mode suffit; — mais on multiplie à l'infini les subdivisions et les nuances des sectes nouvelles; chaque jour elles éclosent, revêtues des formes les plus bizarres. — Il y en a qui s'égarent dans les bois; là, se livrant à une exaltation violente et hystérique, les prosélytes tombent dans des convulsions effrayantes; les femmes crient, se roulent sur la terre, et, pâles, échevelées, l'œil en feu, s'attachent à l'habit du ministre, qui leur souffle l'esprit divin jusqu'au moment où, brisées, anéanties, elles retombent pâmées sur le gazon. Le lendemain matin, la

scène se renouvelle plus violente encore, et cela dure plusieurs jours. — Il y en a qui prient prosternées et le dos tourné au ministre pendant qu'il prêche. — Ceux-ci hurlent, ceux-là s'épuisent en grimaces et en contorsions qui effraieraient tous les saints du paradis.

Il y a peu de jours, des abolitionistes fervents, au nombre de trois cents, ont loué un grand nombre d'appartements dans *Saint-John-Hall, Frankfort-street;* et comme ils ont voulu mettre en pratique la théorie sacrée de l'amalgamation, blancs, mulâtres et noirs des deux sexes se sont couchés pêle-mêle. Le maître de l'hôtel, scandalisé sans doute de cette touchante union, leur a donné congé. — Ils ont été s'établir hors de la ville, chez un propriétaire moins scrupuleux. Dans cette dernière association, les biens sont communs et le mariage interdit ; mais on adopte des enfants, qui servent à perpétuer la société et qu'on élève à frais communs. Enfin, la secte des incrédules, enfants perdus des congrégationalistes, résume à elle seule la démence de l'hérésie; par un effet bizarre de la faiblesse humaine, elle dogmatise l'incrédulité. Tous les dimanches, ces dissidents des dissidents se réunissent; et le prêtre, choisissant un texte de la Bible, le commente et le combat.

J'ai visité plusieurs temples dans la journée ; mais il m'a été impossible d'approcher de l'église des nègres : personne n'aurait osé m'y accompagner. Le nègre est ici une sorte de pestiféré que l'orgueil des blancs tient toujours à distance. Au théâtre, il est parqué dans une place désignée;

en chemin, il a un wagon à part, comme les bagages : gare à lui s'il se fait voir dans les environs des voitures qui portent les voyageurs blancs ; une église isolée lui est assignée ; il lui est défendu de pénétrer dans les autres ; partout les nègres sont rejetés. Vous diriez qu'on ne les élève jusqu'au niveau de l'égalité universelle que pour avoir ensuite le plaisir de les repousser du pied jusqu'au dernier degré de l'échelle sociale. Une fois libres, ils n'ont d'autre ressource, pour vivre, que de se faire domestiques, état plus dégradant ici que partout ailleurs, et seulement exercé par les Irlandais et par les gens de couleur, rarement par les Américains : dans ce cas, ils se font appeler *helps*, — aides.

On est en général fort mal servi dans les États-Unis. Le dimanche, sous le prétexte des devoirs religieux, c'est à peine si les domestiques se prêtent au service de la table. Cet orgueil est commun à toutes les classes. Un ouvrier ne se dérange jamais : si vous en avez besoin, il faut que vous alliez chez lui ; à votre arrivée, il ne se lève pas de son siége, ne vous salue pas, ne dit mot, et c'est tout au plus s'il vous interroge du regard pour savoir l'objet de votre visite.

Jeudi 14.

Je viens, mon cher marquis, de me trouver transportée en Chine de la manière la plus agréable et la plus expéditive. J'ai visité des mandarins de toutes les classes. J'ai vu leurs femmes, les plus jolies Chinoises du monde ; j'ai vu de

beaux meubles, des magasins, des marchands, des kiosques élégants, des instruments aratoires, des champs semés de riz et de thé qu'on cultivait sous mes yeux ; puis des fleuves, des milliers de barques amarrées et habitées, où j'ai pu tout examiner, depuis la fourmilière d'enfants jusqu'aux ustensiles de cuisine; puis des passages, des rues, des gens qui se promenaient en palanquin, avec des costumes éblouissants d'or et de pierreries ; des soldats *du fils du soleil et de la lune*, avec leurs larges pantalons, leurs jupes rouges et leurs chapeaux de bambou en cône à bords renversés; enfin, je me suis promenée sur une place publique ornée d'une belle fontaine; — tout cela éclairé de lanternes innombrables : — pas d'édifice, de coin de rue, de porte, d'homme sans lanterne. J'ai pénétré dans un salon qui pourrait servir de modèle d'élégance à nos plus riches hôtels de Paris. Il était tapissé d'une tenture de soie et d'or parsemée de fleurs d'une finesse de touche et d'un éclat merveilleux. Aux quatre coins on apercevait des consoles en bois de sandal, avec des tablettes en *lapis-lazuli*, garnies des plus belles porcelaines : au milieu, deux tables à thé, couvertes de magnifiques tapis en drap d'or, brodées en soie, supportaient du thé, des pipes et de petits plats de sucrerie. Des chaises et des fauteuils en ébène de formes semblables à celles du moyen âge, garnis en étoffes pareilles à celles des tapis des tables, étaient rangés autour du salon. Du centre du plafond pendait un lustre de huit pieds de hauteur, resplendissant de dorures et orné de draperies en soie blanche et cramoisie. Les mandarins,

portant des costumes splendides, prenaient du thé auprès de l'une des tables, et trois jolies Chinoises se trouvaient assises près de l'autre dans des poses gracieuses et nonchalantes : l'une tenait en main une lyre *lunaire*, — guitare circulaire ; — l'autre jouait avec un éventail en plumes de paon ; la troisième, une riche pipe en pierreries à la main, exhalait voluptueusement la fumée odorante qui s'échappait de ses lèvres entr'ouvertes. Toutes trois reposaient leurs petits *lis d'or*, — dénomination d'un pied de femme en Chine, — sur des coussins couverts de drap d'argent. Des fleurs sans tiges, semées sur leurs cheveux et sur leurs tempes, paraissaient adhérentes à leur tête et comme si ces fleurs y fussent écloses. Leurs costumes, en soie de diverses couleurs, étaient brodés avec une richesse orientale, mais sans accuser leurs formes. Chacune portait trois anneaux aux oreilles, et à son côté une blague à tabac en drap d'or. En sortant, j'aperçus deux femmes de service : celles-là avaient de grands pieds. La distinction du *lis d'or* est le partage exclusif des femmes de haute classe ou *qui ne font rien*.

C'est chose curieuse qu'un de ces boudoirs de petite-maîtresse, eblouissant de fleurs, d'oiseaux aux mille couleurs, de porcelaines, de draps d'or. On y voit des *pech-pa*, des *yan-ven*, sorte de guitares, — des *chung*, harpes, — des *yuen-cum*, harmonicas, le tout suspendu ou jeté dans un désordre pittoresque, et faisant partie du riche ameublement. Dans ce séjour des houris, les parfums les plus rares s'échappent de cassolettes incrustées de pierreries, et enivrent le curieux

qui ose y pénétrer. — Cependant la belle aux petits *lis d'or*, entourée de broderies inachevées, peint attentivement sur une étoffe de soie l'œil d'un oiseau ou les pétales d'une fleur. — Son air de modestie vous charme ; elle vous regarde avec des yeux à demi fermés, et se soulevant un peu, elle joint ses mains délicates, entrelace ses doigts effilés, et les portant à deux reprises à sa tête, elle vous dit, d'une voix douce et harmonieuse :

« — Salut ! — Salut ! — Eh ! — Eh ! »

Et vous lui répondez tout charmé :

« — Salut ! — Salut ! — Eh ! — Eh ! »

En sortant de là je traversai une grande rue, là, j'aperçus successivement des prêtres en costume, une batelière avec son enfant attaché sur son dos et un autre entre ses bras; des mendiants ; — puis une boutique de barbier, l'étalage d'un cordonnier, un magasin de nouveautés, une pagode à neuf étages et de près de cent pieds d'élévation. — J'en étais là lorsque je remarquai, à l'autre bout de la rue, un magnifique cortége qui s'avançait : c'était une procession de mariage. La fiancée marchait en tête, accompagnée de ses parents, tous richement habillés; puis venaient des serviteurs portant des cassolettes et parfumant l'air de poudre d'aloès. Le palanquin où se trouvait la jeune fille, entièrement enveloppée d'un voile blanc, était tout orné de fleurs et couvert d'un drap d'argent qui retombait sur les côtés. Immédiatement après venaient douze autres palanquins portant les cadeaux de noce, seule dot de la fiancée. Au milieu du cortége marchaient avec les invités une douzaine d'oies, symbole chi-

nois de concorde et de bonheur domestique. Je demandai quelques renseignements sur ce que je voyais, et l'on m'apprit que la jeune fille, selon la coutume, n'avait pas encore été aperçue par son fianeé, chez lequel on la conduisait, et que ce n'était que sous le toit conjugal que ce dernier devait soulever pour la première fois le voile qui la couvrait, et boire avec elle à la coupe de l'alliance. — Voilà une coutume étrange et doublement chanceuse! qu'en dites-vous? — Tout cela n'est-il pas merveilleux à voir aux antipodes? Il n'y manquait que le ciel d'azur transparent de lumière, l'air parsemé de globules d'or, — car le bois de sandal et l'aloès s'y trouvent.

La cité chinoise de Philadelphie est une véritable mermeille; j'en suis sortie étourdie, éblouie, charmée; je croyais avoir été transportée en rêve, sur l'aile d'une fée ou d'un génie, dans la ville de Pékin. Ce *fac-simile* complet de la vie chinoise a été apporté à Philadelphie par un gentleman qui a employé de longues années et des sommes considérables pour en réunir les éléments. L'édifice qui renferme cette précieuse collection, composée de près de vingt-quatre mille objets, est très-vaste, et supporté par des pilastres. Les murs sont couverts de caractères chinois et tendus de riches étoffes de soie brodées de fleurs et de la plus grande magnificence. Des vases de six pieds et d'une finesse merveilleuse ornent les angles, et l'on aperçoit au fond de la salle principale les statues colossales du roi *Taou-Kwang* et de la reine, sa femme, qui semblent présider une fête populaire dans leur bonne ville de Pékin.

LETTRE X.

A M. LE MARQUIS DE CUSTINE.

La température. — Scènes domestiques. — M. et madame d'Hauterive. — L'omnibus à Philadelphie. — Les arts en Amérique. — Utilité du luxe et de l'inutile. — Départ. — Baltimore. — Banques et banqueroutes. — Boston. — Washington. — Clay, Webster, Calhoun. — Corruption. — Orateurs américains. — Vénalité des Jurys. — Sentences. — Anomalies dans les lois et dans les mœurs. — *Une annonce.* — *Going ahead.* — Passion effrénée du gain. — Bank-notes de six sous. — Improbité organisée. — Le pont de bois sur la Chesapeak. — Georges-Town. — Les poignées de main. — Crime de *not shaking hands.* — Les wighs et l'opposition en Amérique. — Politique européenne retournée. — Martingale politique. — Architecture intérieure du Capitole.— Une coupole surbaissée. — La déclamation monotone et les harangues qui durent huit jours. — Réélection des magistrats.— Dévergondage réel et puritanisme affecté. — Le cours de l'Hudson. — Les passagères. — Leur curiosité *sauvage.* — Un vol américain. — Adieux à mes nouveaux amis.

Philadelphie, 18 mai.

La chaleur est excessive.—A cette ardeur de l'atmosphère succède pendant l'hiver un froid intense, durant lequel les rues de Philadelphie restent ensevelies sous trois ou quatre pieds de neige.

La nature, en refusant à ce rude climat la production des fruits, les a néanmoins mis à sa portée. Au même instant où le citoyen de Philadelphie ou de New-York reçoit la mangue, la noix de coco et l'ananas en abondance et dans toute sa maturité, l'habitant altéré et haletant de la zone torride reçoit la glace que le Nord lui envoie. Cet échange s'est opéré jusqu'ici en moins de dix jours; sous peu, à l'aide de la vapeur, on ira de New-York à la Havane en trente-six ou quarante-huit heures. Tout en écrivant ces lignes, je m'abreuve d'eau de coco à la glace et d'ananas arrivés hier soir de la Havane; — ce qui ne manque pas de faire battre mon cœur, comme l'étreinte d'un ami après une absence de longues années.

L'invention de l'omnibus a été reçue et adoptée ici avec une joie empressée. Un moyen de courir toujours et toujours pêle-mêle devait réussir dans un pays où l'on ne s'arrête jamais et où l'on va toujours en foule.

J'ai passé ma soirée hier chez notre consul, M. d'Hauterive; nous avons fait de la musique : sa femme a chanté. C'est une gracieuse personne; elle a un véritable talent qu'elle cherche à voiler sous une modestie craintive.

Le petit nombre d'amateurs que j'ai rencontrés ici se réduit à trois dames françaises. Les beaux-arts ne sont ni appréciés ni compris, parce qu'ils ne sont pas matériellement utiles.

L'artiste est assimilé au manœuvre, et l'art mesuré à l'aune comme une marchandise. On ne cultive ni la musique, ni la peinture, ni même les plantes. Veut-on respirer le parfum d'une fleur,

il faut l'acheter fort cher : c'est un objet de commerce, on ne le trouve que chez les pépiniéristes. Je ne sache pas qu'il y ait dans les États-Unis un seul tableau, si ce n'est au Panthéon, où quelques vieux pans de murs vous offrent, grossièrement représentées, plusieurs époques mémorables de la révolution américaine. Tout ce qui est beau est interdit dans ce pays : c'est que le beau n'est pas utile. La grâce de la forme humaine, la musique, la poésie, la peinture, les fleurs, sont des biens accordés à l'homme par la Providence pour adoucir l'amertume de ses journées de deuil, pour alléger le poids de sa chaîne ; ce sont des éclairs de joie jetés au milieu de longues années de luttes, des clartés brillantes dans une nuit obscure, c'est le luxe de la vie humaine.

Jeudi 21 mai, Baltimore.

Nous avons fait le trajet de Philadelphie à Baltimore en huit heures, moitié sur la Chesapeak et la Delaware en bateau à vapeur, et moitié par le chemin de fer de New-Castle à French-Town. Là, nous quittâmes les wagons et l'on nous transporta en diligence jusqu'à cette ville. La circulation continuelle des machines à vapeur ayant occasionné beaucoup d'incendies, il est défendu à ces appareils de traverser les villes. Changer si souvent de moyens de transport dans un si court espace, déranger à tout instant sa personne, ses paquets et cette foule de petits riens dont nous avons la malheureuse habitude de nous entourer, c'est un bien grand supplice ! — Heureusement

que mes compagnons de voyage sont aussi doux qu'attentifs à me donner des soins, et je me prends souvent à les plaindre des responsabilités chevaleresques qu'ils se sont imposées. Malgré leur savoir-faire, nous avons attendu si longtemps nos effets en descendant de voiture, que nous sommes arrivés de nuit à l'hôtel. L'heure de dîner était passée. On nous a très-mal reçus, et nous allions être obligés de nous coucher à jeun, lorsque M. H.... entrant dans une sainte colère, offrit une gratification d'argent qui ne manqua pas son effet, et nous valut un fort bon dîner.

La ville est jolie, fraîche, comme toutes celles du littoral, et beaucoup plus vivante que Philadelphie. Je ne me lasse pas de parcourir les environs, qui sont ravissants; des accidents de terrain variés, de jeunes bois mêlés à des rochers moussus, à des ruisseaux qui circulent en gazouillant entre des cailloux marbrés de veines roses; un silence profond, une solitude complète, malgré la proximité de la ville, et je ne sais quel aspect sauvage et négligé, donnent à ses alentours un charme indicible.

Depuis deux jours, je me fais traîner dans une petite calèche par deux haridelles toujours prêtes à prendre le mors aux dents; car, ici, hommes et chevaux courent comme le vent, et pendant que les miens n'emportent au galop, j'aspire enfin l'air pur et embaumé, je suis libre un instant des miasmes nauséabonds de la vapeur.

Tous les calculs, toutes les préoccupations des Américains ont pour objet l'état financier de l'Union. Le mal est sans remède, c'est le cœur

qui est attaqué. Il n'est question que de dettes non payées et de récriminations mutuelles; partout on crie contre la mauvaise foi des banques et contre les faillites fraudnleuses. Il n'y a pas trois jours les directeurs de la banque de Broden (Mississipi), se voyant menacés d'une enquête, rassemblèrent trois cents de leurs nègres et se frayèrent par la force, en plein jour, le chemin du Texas, sans que l'autorité s'occupât de les arrêter.

Des banques se dissolvent, des administrateurs s'échappent avec moins de scandale, mais non moins de fraude. — Ces désordres sont le résultat inévitable de la passion du gain et de l'impunité. Dans un pays où les ressorts du gouvernement sont si relâchés, où le pouvoir est si faible, la tentation est plus violente. Chacun *marche en avant*, comme on dit ici (*going ahead*), sans crainte comme sans honte. Le mal étant généralement impuni, une fraude de plus ou de moins ne pèse guère dans la balance, et profite beaucoup à celui qui la commet. Les patentes et priviléges pour établir une banque s'obtiennent sans garantie : quelques chiffres sur du papier suffisent. Il est facile de présenter un état de mise de fonds imaginaire, et la fortune faite, on déguerpit.

Outre les banques publiques, toute banque particulière a le droit de mettre des billets en circulation, sans bornes, sans fin, et de les multiplier à mesure qu'elle approche du moment de faire faillite. — Le moment arrive-t-il, le banquier ne s'en inquiète plus et disparaît.

Vous ne sauriez vous imaginer le désordre

causé dans les transactions de chaque jour par cette multitude de *bank-notes* qui servent aux plus minces dépenses et se fractionnent à l'infini. A Boston, on a été jusqu'à en faire de six sous ; et, comme le numéraire manque, il faut s'en arranger bon gré, mal gré. Pas de village de douze maisons qui n'ait sa banque, dont les billets circulent partout. Au milieu de cette foule de banques, comment connaître les noms des directeurs, l'état de leur crédit et la validité du billet? — Les banquiers eux-mêmes en sont fréquemment dupes. En arrivant, j'ai voulu échanger une pièce de vingt francs : on m'a donné à la place un volume in-folio. Pour compléter le désordre, les mesures sont à peu près impossibles. Chaque État a ses lois, souvent contradictoires, toujours souveraines. — A-t-on commis un méfait dans le territoire *A*, — on passe dans le territoire *B*; là, on est sûr de l'impunité. Dans la plupart des États, le banqueroutier n'est pas même passible d'emprisonnement, et dans les autres une coupable indulgence le laisse échapper, de peur d'en venir aux mesures judiciaires : on aurait trop de coupables à punir.

Je viens de visiter la statue en pierre du général Washington, placée aux portes de la ville; — non pour la statue, Dieu m'en préserve! mais pour le grand homme; — et j'ai eu bien soin de laisser chez moi mes *bank-notes* de six sous, par respect pour sa mémoire. De là, nous sommes allés à une demi-lieue de la ville, assister à une course de chevaux; nous n'y avons vu que des nègres, des femmes de mauvaise vie et des palefre-

niers. Ce genre de spectacle n'est pas en rapport avec les goûts et les besoins de ce pays, où l'on ne perd jamais son temps et où les chevaux sont remplacés par la vapeur. Quand aux chevaux de luxe, je crois vous avoir dit qu'on ose à peine s'en servir. Néanmoins, quelquefois on fait des paris considérables qui vont jusqu'à deux ou trois mille piastres fortes; mais les parieurs n'assistent jamais aux courses. Ils y envoient des émissaires qui viennent les trouver à la bourse ou à leurs bureaux, pour leur rendre compte du résultat des paris. C'est une affaire, une spéculation, non un plaisir. On a voulu imiter le goût anglais, tout en le façonnant aux mœurs américaines.

Quelques milles avant d'arriver à Baltimore, nous avons traversé un pont de bois sur la Chesapeak. La largeur de ce pont dépasse à peine celle du wagon; les rails en touchent le bord; il a près de deux milles de longueur. — Pendant quelques minutes, nous avons perdu de vue les deux rives, et la voiture s'est trouvée suspendue à deux ou trois cents pieds au-dessus de la rivière, dont les eaux agitées par le vent bruissaient à nos oreilles et étouffaient le roulement du wagon. —Le mouvement du courant, la rapidité de notre marche, l'eau qui fuyait au-dessous de nous, la voûte du ciel qui tremblait au-dessus, me donnaient le vertige. — Un instant, je fermai les yeux, et je me dis tout bas : L'homme a beau faire, la poésie le suit partout : elle est partout avec lui, comme le ciel sur sa tête.

22 mai.

La ville de Washington consiste en une chaussée large d'un quart de mille et bordée d'arbres; elle ne diffère d'une grande route que par une suite de cafés, de boutiques d'apothicaires et de maisonnettes de peu d'apparence parallèles à l'allée et laissant un intervalle pour la circulation des gens à pied. Deux ou trois issues à droite et à gauche conduisent par des chemins étroits, mais bien entretenue, à une riante campagne où se trouvent semées çà et là, tantôt sur des monticules, tautôt mystérieusement cachées par des bouquets d'arbres, de jolies habitations, dont une partie est encore en construction. De ce nombre sont plusieurs établissements publics. Dans une rue unique et inachevée, on bâtit l'hôtel de la poste aux lettres et un autre édifice destiné au dépôt des machinss patentées. Ces deux établissements étaient auparavant réunis dans un seul édifice en bois : des employés des postes qui s'étaient rendus coupables d'infidélité y mirent le feu pour détruire les preuves de leur crime, et le précieux dépôt des machines périt. Les nouveaux bâtiments seront construits en pierre.

Au bout de la grande chaussée de Washington se trouve Georges-Town : les deux villes se touchent; dans l'une et dans l'autre, les maisons, éparses, isolées, ne sont habitées que par les employés du gouvernement et le corps diplomatique. Passé l'époque des séances, elles sont désertes. A Georges-Town, on trouve quelques ouvriers de

métiers indispensables, mais en petit nombre; jamais de gens du peuple.

L'ensemble des deux villes donne plutôt l'idée d'un faubourg de grande ville que d'une capitale. L'isolement des maisons, l'espace qui les sépare l'une de l'autre, l'absence de rues, de places publiques et de tout autre point de réunion, la lenteur qu'on met à construire de nouveaux édifices, l'ennui et le silence qui planent sur ce foyer des affaires, tout atteste la faiblesse timide de l'administration centrale, les préoccupations et les craintes du gouvernement.

En apprenant mon arrivée, plusieurs membres distingués de la chambre sont venus me voir. Je dois l'avouer à ma confusion, l'emploi des heures de ces messieurs ne cadre guère avec ma paresse : j'étais encore au lit à dix heures du matin, pendant qu'ils déposaient leurs cartes à ma porte. J'en suis d'autant plus contrariée, que je pars demain. — Le *Christophe-Colomb* déploie déjà ses voiles.

Le sort m'a ménagé ici deux agréables connaissances : M. d'Arg..., le ministre d'Espagne, et sa femme m'accompagnent partout. Il est impossible de remplir une telle mission avec plus de grâce et d'empressement.

J'ai rencontré le baron M..., ministre d'Autriche, spirituel diplomate, homme du monde et tout à fait hors de son centre. Il m'a paru, dans nos fréquentes causeries, altéré de sociabilité européenne; et je pense que s'il avait pu me suivre, il se serait jeté dans une coquille de noix, au risque de sombrer.

Madame d'Arg... m'a présentée au président Van Buren. L'habitation du président est un joli château, bâti à l'italienne au milieu d'un vaste jardin entouré de murs et de fossés. Je fus reçue dans un appartement au rez-de-chaussée. A notre arrivée, un domestique que nous trouvâmes dans l'antichambre nous introduisit dans un grand salon meublé fort simplement. Là, se trouvait le président entouré de quelques sénateurs, et plusieurs dames en costume du temps de l'empire, qui, assisses à la file, se regardaient en silence.

Le président Van Buren est un fort beau vieillard aux cheveux poudrés et frisés à la neige, au visage vermeil, au regard fin et plein d'astuce, à la physionomie douce, gracieuse et tant soit peu jésuitique. Ses manières sont excellentes, et ce fils d'un laboureur pourrait très-bien passer pour un fils de bonne maison. Dans l'effusion de sa cordialité hospitalière, il m'a si fortement pressé la main et secoué le poignet; que c'est à grand'-peine si j'ai pu retenir une exclamation de douleur.

L'Américain, si tolérant en fait de politesse, est d'une grande susceptibilité lorsqu'il s'agit d'une poignée de main. Il entrera dans un salon le chapeau sur la tête, sans y songer; mais il ne manquera jamais de saisir alternativement la main du maître de la maison et de chacun de ses enfants, et de la secouer à leur démettre le poignet. Le commodore Butler ayant tendu la main au lieutenant Blair, se trouva si cruellement blessé de ne pas voir sa démonstration accueillie, qu'il le traduisit, ces jours derniers, devant une cour

martiale, pour crime de *not shaking hands*.

On m'a présenté hier MM. Clay, Webster et Calhoun. M. Webster a une belle et noble tête : il m'a rappelé notre brave général Foy. C'est le même front large, haut et intelligent, le même regard perçant et cette étincelle qui pénètre et attire. M. Calhoun, orateur aussi distingué, est moins bien doué extérieurement. Son visage est un livre dont les charnières serrées retiennent les feuillets, et ses yeux enfoncés, sont teint pâle, sa physionomie sévère et repliée sur elle-même, paraîtraient enfermer les secrètes pensées d'un patricien de Venise plutôt que les naïves saillies de l'indépendance républicaine.

« Tous ces messieurs, comme vous savez, me dit M. W..., mon compagnon de voyage, sont sénateurs whigs, c'est-à-dire de l'opposition, et les hommes les plus marquants de la chambre actuelle.

— Ce sont donc les défenseurs du peuple?

— Au contraire, ce sont les conservateurs.

— Comment?

— Oui, ils forment la minorité, l'opposition; ils défendent ce qui est ici la haute classe, la bourgeoisie, opprimée par le despotisme populaire. En Angleterre, au contraire, ceux qu'on nomme whigs sont les partisans des classes populaires.

— Et ces dernières, par qui sont-elles protégées en Amérique?

— Par elles-mêmes : le pouvoir est entre leurs mains; elles n'ont pas besoin de soutien : c'est contre leur tyrannie qu'on tâche de se défendre.

Notre gouvernement est une *martingale* politique.

— Très-bien, repris-je : ailleurs la tyrannie pèse d'en haut, ici elle vient d'en bas ; — la broderie diffère, la trame est la même. »

Le Capitole, car nous voici de plus belle à Rome, — est un établissement carré en marbre blanc, construit à l'italienne, et qui ne manque pas de grandeur ; mais on ne sait pourquoi il est flanqué de quatre tourelles s'élevant au niveau de la terrasse qui règne au-dessus du bâtiment, et coiffé d'une énorme coupole, dont la moitié est cachée par une haute balustrade qui entoure la terrasse. Au premier coup d'œil jeté sur cette disposition bizarre, on croit voir un homme dont le chapeau, trop grand pour sa tête, aurait glissé jusqu'au menton. Une telle disproportion détruit le caractère grandiose du palais et lui donne un aspect presque difforme.

L'intérieur offre d'autres disparates : c'est un amas prodigieux de colonnes et de pilastres de tous les genres, de tous les styles, égyptien, grec, romain, moresque, véritable *amalgamation* (1) ; — chaos burlesque qui parodie le sublime ; — un dédale de voûtes massives, de petits escaliers, de portes étroites et d'immenses chapitaux ; — c'est à ne pas s'y reconnaître.

Après avoir traversé plusieurs corridors et vestibules qui conservent encore religieusement la trace des pieds poudreux et du tabac mâché par tous les hommes illustres da la république, on

(1) Mot consacré en Amérique pour exprimer le mélange des races blanche et de couleur.

atteint une vaste rotonde entourée de grosses colonnes qui ne sont séparées l'une de l'autre que par un espace égal à leur épaisseur.

Cette rotonde se partage en deux demi-cercles, dont l'un forme la chambre des députés; l'autre est réservé au public. Le coup d'œil en entrant est imposant. Malheureusement l'architecte a eu la mauvaise idée de couper cette forêt circulaire de colonnes par une autre colonnade rectiligne qui sépare les deux hémicycles et qui, orné d'une balustrade, sert d'appui au public. Le son se perd dans le labyrinthe; à peine l'orateur peut-il se faire entendre.

Lorsque je suis arrivée à la chambre des députés, personne n'écoutait les paroles de l'orateur, qui continuait paisiblement un discours sur l'affaire des banques commencé huit jours auparavant.

La chambre des sénateurs est moins grande, mais très-bien disposée sous le rapport de l'acoustique : c'est une rotonde formée par le cintre supérieur de la coupole et entourée de colonnes dont les proportions sont convenables.

Chaque sénateur a devant lui un pupitre avec une table garnie de livres, de manuscrits, de journaux; puis, à ses pieds une cuvette pour y déposer le tabac mâché dont il ne cesse de faire usage quand il ne parle pas à la tribune. Couchés sur leurs chaises curules, le chapeau sur la tête, les jambes étendues, les pieds appuyés sur la partie inférieure de la tablette, ces représentants lisent, causent, dorment; quelquefois ils écoutent

ou se disent des injures, comme c'est un peu l'usage partout.

Le ton déclamatoire et monotone des orateurs américains est très-fatiguant; il faut que leur éloquence soit de bon aloi pour qu'on y résiste à la longue.

« Comment, demandai-je à mon guide, des hommes qui attachent un si grand prix au temps se déterminent-ils à faire des discours qui durent une semaine?

— Par une raison fort simple, me répondit-il : c'est qu'en parlant, ils ne perdent pas leur temps. Nos députés sont rétribués : on leur donne cinq dollars par jour pendant la durée de la session. Cette prévoyance pécuniaire, cette exploitation des honneurs politiques, ont quelquefois été portés trop loin. Par exemple, un boucher de Philadelphie, membre de la chambre, mettait son linge à la poste et l'adressait à sa femme, afin de profiter du port franc illimité accordé aux membres du congrès; ils est vrai que les paquets de notre original n'étaient pas lourds ; il ne changeait de linge, dit-on, qu'une fois par semaine.—Le même boucher, ayant été invité à dîner chez le président, y conduisit son fils. « J'ai appris, dit-il en entrant au président, qu'un des convives ne viendrait pas, et, ma foi, j'ai amené mon garçon que voilà. Il aura l'avantage de connaître Votre Excellence, et il n'y aura pas de plat perdu. »

« Les représentants de la magistrature, continua notre compagnon, sont réélus tous les ans. Par ce moyen, l'omnipotence du peuple s'affermit et la dépendance du mandataire s'accroît. La

justice, ici, c'est la volonté du peuple; les lois sont altérées, amendées, rejetées à son gré. Rien n'est stable, rien n'est écrit : l'instruction est orale, rapide, les actes ne laissent point de traces. A peine le fonctionnaire public a-t-il le temps de se mettre au courant des affaires; et ne trouvant ni règle ni méthode précédentes, il ne peut profiter des enseignements du passé.

« Comme vous voyez, nous vivons au jour le jour; le passé ne date pas, l'avenir n'occuppe guère; en attendant, les lois ne sont pas obéies, les coupables sont rarement punis. Ici, le peuple pend sans forme de procès; là, sous prétexte du délit de négrophilie, il emplume; ailleurs, il stipule des traités entre un État et un autre État, sans la sanction du gouvernement central. — On connaît les désordres arrivés à New-York et à Baltimore en 1835, à Philadelphie en 1835. Là, pendant que la torche incendiaire dévastait un couvent de jeunes filles, les passants regardaient, les femmes applaudissaient et la justice se taisait,

— Cependant, repris-je, cette liberté extrême a bien aussi ses avantages. J'ai laissé mon passeport à Paris, et je parcours ce pays sans être molestée par des sbires désobligeants, des douaniers bourrus et des agents de police : ici, rien qui oppresse l'âme, qui humilie, qui excite l'indignation.

— Oui, continua M. W...; mais aussi cette liberté adorable pour les honnêtes gens, poussée jusqu'à ses dernières conséquences, a donné accès chez nous au rebut des autres pays, bave venimeuse qui s'infiltre dans le sang de l'ancienne race anglaise. Notre loi électorale admet jusqu'aux

mendiants. L'étranger, après un an et même trois mois de séjour dans un district, est revêtu du titre de citoyen. Ainsi, tout malfaiteur peut se trouver réhabilité, et, dès son arrivée, exercer le droit d'électeur et de juré.

« Ici, toute loi qui peut atteindre plus particulièrement la masse est proscrite : on respecte la banqueroute et la prévarication, contagions régnantes ; les employés étant pour la plupart pauvres et restant peu de temps en fonctions, cherchent par tous les moyens possibles à faire fortune. Le jury, très-peu rétribué, est généralement corruptible et ignorant ; il absout plus souvent par intérêt et par ignorance que par amour de la justice.

« Nos lois émanent du droit commun d'Angleterre, fondé presque en entier sur des précédents ; ce code, surchargé de complications, est énormément diffus ; mais, en Angleterre, le jury se compose de gens établis et dont l'impartialité est garantie par l'intérêt de l'ordre, de la morale, et par une intégrité appuyée sur d'honorables antécédents. Dans les État américains au contraire, le jury est un pêle-mêle où siégent des aventuriers et de pauvres gens qui, n'ayant ni biens, ni position, ni réputation, font peu de cas de la morale publique. Avec quelque fortune, l'accusé peut espérer suborner une partie de ses juges, et se sert du droit de récusation précisément pour écarter les honnêtes gens. — On a entendu des prévenus, après leur acquittement, avouer avec ingénuité le prix qu'il leur avait coûté. Voici une sentence curieuse prononcée il y a peu de temps et dans un procès où j'étais juge.

« Le jury est composé de douze membres; l'unanimité est nécessaire à la condamnation. L'accusé était un spoliateur connu, les preuves étaient patentes. Dix jurés le condamnèrent à payer des dommages-intérêts de 14,000 piastres fortes; les deux derniers, deux paysans, voulurent les réduire à *trois piastres*. Le débat se prolongeait : depuis vingt-quatre heures le jury était en délibération, et, d'après la loi, aucun des jurés n'avait pris d'aliment. Nous mourions de faim et nous décidâmes, de guerre lasse, que chacun désignerait la quantité qu'il croirait juste, et qu'ensuite les dommages-intérêts seraient fixés au douzième de la somme totale. Les paysans y consentirent et votèrent encore leurs *trois piastres*. — L'accusé fut condamné à 14,500 piastres fortes d'amende. —Mais la morale n'a pas toujours ainsi gain de cause. Souvent des punitions sévères sont infligées à de légères fautes, et de grands crimes acquittés. Voilà ce que produisent des lois vagues et incomplètes, des jurés ignorants, sans garantie ni racine dans le pays, et enfin la corruption tolérée, acceptée, puisqu'elle demeure impunie. »

Autre anomalie : dans un pays où les mœurs sont réputées austères, il n'y a de loi ni contre le viol ni contre l'enlèvement de mineure. Sous le voile d'une décence apparente se cache souvent un dévergondage grossier. Les manières sont tellement étranges et d'une naïveté si brutale, que cette pauvre Céleste, ma femme de chambre que vous connaissez, est réduite, depuis que je suis en voyage, à passer la nuit dans mon appartement,

les étages inférieurs étant inabordables dans ces caravansérais primitifs.

Je sais à peine de quels termes me servir pour vous indiquer un scandale plus sérieux, une insulte plus grave à la morale et à la religion, scandale qui mérite d'être qualifié d'infâme. — Il existe à New-York une maison habitée par une espèce de sibylle dont l'appartement est orné de légendes cabalistiques, et le cabinet intime garni de têtes de morts et d'ossements humains destinés à frapper de vertige les malheureuses qui, coupables d'abord d'une faiblesse, le deviennent d'un crime à l'aide d'un ministère diabolique. — Eh bien! mon cher marquis, cette maison porte un nom connu, et l'exécrable ministère de cette femme est toléré par la police!

Certes, la corruption se retrouve partout avec l'espèce humaine, mais au moins voilée par la honte, stigmatisée par l'honnêteté publique.

Récemment, un crime de ce genre ayant causé la mort d'une malheureuse femme, le coupable, après avoir avoué les circonstances atroces de son forfait, fut acquitté par le jury.

Je lisais hier dans un journal, — le *Morning-Herald*, — l'annonce d'une poudre à l'usage des femmes *qui craignent d'avoir trop d'enfants*, suivie d'un paragraphe éloquent destiné à convaincre les incrédules. — Et cela s'imprime publiquement, et ces articles n'étonnent personne, dans un pays réputé chaste! et chaque jour ils se retrouvent sous les yeux des honnêtes femmes! —

On m'a assuré que cette annonce est presque quotidienne dans le même journal.

Nous repartons demain pour Baltimore.

23 mai.

Nous avons suivi le cours de l'Hudson depuis Jersey-City jusqu'à New-Market. Je suis encore tout émerveillée de la magnifique grandeur de ce fleuve. Ses eaux pures et argentées roulent sur un lit profond, creusé par sa puissance à travers les âpres montagnes des Alleghanis. Il n'a point de rapide et coule sur une pente douce. Son flot majestueux et tranquille couvre souvent plusieurs milles : alors, quand on est au milieu du fleuve, on perd de vue ses bords, et l'on se croirait en pleine mer si les parfums et les émanations de la terre ne venaient pénétrer et dilater la poitrine. — Mais bientôt la terre reparaît, et l'œil ravi contemple des paysages splendides, des bois jeunes, des prairies sans fin, de vastes et fraîches solitudes, au milieu desquelles on voit encore au loin le beau fleuve se jouant en magnifiques et gracieux contours, comme un large ruban d'argent.

Assise dans le bateau à vapeur, appuyée sur le parapet, j'admirais toutes ces beautés, lorsque je me vis entourée ou plutôt assaillie par une foule de femmes qui, émerveillées, contemplaient une broderie aux couleurs éclatantes que je tenais dans les mains. Après un examen de quelques instants, sans me regarder, sans me demander excuse, elles enlevèrent la tapisserie, comme si les genoux sur lesquels elle reposait eussent été

la tablette d'une boîte à ouvrage; puis, saisissant alternativement les laines, le dé, les ciseaux, elles les tournaient et retournaient dans leurs mains, sans s'occuper en aucune façon de la personne à qui ils appartenaient. Enfin, la plus hardie d'entre elles emporta la broderie et disparut. — Je priai mon compagnon de la suivre pour s'enquérir de l'usage qu'elle voulait en faire. Quelques minutes après, elle me rapporta l'ouvrage, après l'avoir montré aux autres voyageuses qui étaient restées dans la cabine.

Un second groupe de femmes ne tarda pas à m'accoster; l'une d'elles, sans aucun préambule de courtoisie, me demanda si j'étais Française. —A ma réponse affirmative, — « Nous ne voyons jamais de vos compatriotes dans ce pays-ci, me dit-elle; vous nous plaisez... Toutes les Françaises vous ressemblent-elles? »

Puis elle courut chercher son mari, qu'elle mit en faction devant moi, me montrant à lui comme elle aurait fait d'un oiseau rare. — Comment trouvez-vous cette curiosité sauvage des femmes de l'Ouest, ces façons étranges, ces aveux naïfs? — Il y a là, je trouve, quelque chose de confiant et de primitif qui plaît.

24 mai.

Hier, au moment de sortir, j'appelle ma femme de chambre pour m'habiller, et je la vois paraître pâle, effrayée, tout en larmes.

« Qu'avez-vous? lui demandai-je, alarmée.

— Madame est volée!

— Volée !

— Pas une robe à mettre. — Le monstre ! »

Et ses sanglots l'étouffaient. Le visage de Céleste était si plaisant, sa douleur de si bon aloi; ce désespoir de femme de chambre honnête, qui d'ailleurs me touchait, était si comique, que je ne pus m'empêcher de commencer par en rire; puis je tâchai de la consoler, et enfin je songeai aux embarras que ce vol pouvait me causer. J'ai fait prévenir la police pour la forme, mais avec peu d'espoir de retrouver les objets dérobés. Dans un pays où les agents de police judiciaire sont si peu nombreux et n'ont presque jamais l'initiative des poursuites, où il n'y a point de passe-port, où la police administrative n'existe pas, faute de fonds secrets pour la payer, comment découvrir un voleur, si ce n'est la main dans le sac? On m'a engagée à payer l'agent chargé de retrouver les objets volés, seul moyen, m'a-t-on dit, de réussir; mais, sans doute, mon voleur habile l'aura payé plus cher que moi, car les effets ne se sont pas retrouvés.

25 mai.

Nous avons mis à la voile ce matin à dix heures. MM. de Laforêt et Gaillardet sont venus me faire leurs adieux; de Belmont, Suarez et M. H......, m'ont conduite jusqu'au port. — En me séparant de tous, j'éprouvais cette mélancolie profonde, cette tristesse solennelle qui saisit le cœur au moment de s'embarquer. — D'ailleurs, ils avaient été bons et hospitaliers envers moi, et comme un voyage de mer ressemble à un voyage dans l'au-

tre monde, je me sentis encore plus touchée que je ne l'avais été jusqu'alors de leurs bons procédés, et je leur fis mes adieux avec un véritable regret.

LETTRE XI.

A MADAME DELPHINE DE GIRARDIN.

Départ. — On lève l'ancre. — Calme plat. — Le capitaine Smith. — Encore la solitude et la mer. — Le *Washington*. — L'équipage. — Un navire français désemparé. — Sauvetage. — Le mot *France* prononcé au milieu de la mer. — La patrie adoptive. — Émotions. — Les sinistres. — Un navire incendié. — L'enfant attaché à une balle de coton. — Mépris du danger et de la mort. — Le stoïcisme des Anglo-Américains. — L'impassibilité de l'égoïsme comparé à l'héroïsme du dévouement. — Toujours le calme. — Huit jours de silence. — Le capitaine Smith sur le pont. — Ce qui fait supporter ou aimer la vie intime. — Inondation de fourmis. — Mes compagnons de voyage. — Une excentricité italienne. — Gaëtano. — Orgueil et pénurie. — Récits de naufrages en face des écueils. — Une scène de mort. — Agonie dans une cabine. — Une jeune femme, la mort et l'Océan. — Le capitaine prêtre et le protestant confesseur. — Funérailles en mer. — Histoire de la morte.

27 mai.

Le temps était beau, et le *Christophe-Colomb*, dans toute sa splendeur, leva l'ancre; mais pas un souffle de vent ne vint enfler ses voiles, qui, flasques et pendantes, retombaient en frappant les mâts. En vain le capitaine Smith avait voulu conserver à son navire tous ses beaux atours; en sor-

tant du port, force lui fut de carguer les voiles et de faire venir, à sa grande mortification, un bateau à vapeur qui nous accrocha, et se mit en devoir de nous remorquer.

Ma femme de chambre, comme d'habitude, s'était hâtée de se coucher; le reste des passagers allait et venait d'un bout à l'autre pour exercer leurs forces, en attendant que le roulis ou le tangage vînt les paralyser; et moi, assise sur un banc, l'âme désolée, je regardais les sillons lumineux et diaprés que traçaient dans leur course les carènes des deux navires.

La ville s'éloignait à vue d'œil. Déjà Long-Island avait fui derrière nous. L'*Island of Gardens* se confondait avec les vagues qui battaient ses bords : seules les terrasses de l'hôtel de la Quarantaine montraient encore leur masse blanche et indéterminée qui s'élevait au milieu de l'île; puis les brillantes couleurs des maisons qui l'entourent, les fleurs et la verdure, tout se confondait, tout pâlissait, et enfin tout disparut à nos yeux.

A la merci des vents et des vagues, je me sentais plus que jamais attirée vers la terre. Jetant un coup d'œil sur cette étendue d'eau sans fin qui se déroulait devant moi, ramenant ma pensée vers les frêles planches auxquelles je confiais ma vie, je n'apercevais partout qu'incertitude et danger. — A peine si l'espérance se laissait entrevoir comme un point lumineux et lointain. — Lorsque autrefois je m'embarquais, encore enfant, je comprenais tout cela, mais sans m'en rendre compte : alors même sympathie pour ce que je quittais,

même sentiment du danger et de ma propre faiblesse ; alors aussi un abattement, un découragement mélancolique qui n'était pas de la peur, mais de l'humilité ; — alors, comme aujourd'hui, et malgré la conscience du péril, j'éprouvais la même insouciante et téméraire confiance qui pousse l'homme, à son insu, au-devant de sa destinée, et qui, par cela même, en fait quelque chose de noble, de grand et de mystérieux. — Mais, à dix ans, frappée pour la première fois de tant d'impressions nouvelles, le cœur gonflé d'émotions, je sentais, je pleurais ; puis je récitais les vers de Racine, je me calmais, le sommeil arrivait et j'oubliais. — Aujourd'hui je sens, puis je raisonne ; et lorsque j'ai mis en balance les jouissances et les douleurs de la vie humaine, froide, insouciante, sans crainte ni regret, je me résigne en face du péril.

Au milieu de ma préoccupation, un objet singulier vint me distraire. M. H......, qui n'avait pas voulu me quitter avant le départ du bateau à vapeur, attira mon attention sur un navire américain qui passait près de nous et à portée de la voix. A la teinte jaune et décolorée de sa ligne de batterie, au délabrement des peintures dans les parties inondées par le balancement du roulis, au triste état des vergues et des voiles, il était aisé de s'apercevoir qu'il arrivait de loin.

Une foule de têtes qui semblaient tenir l'une à l'autre, tant elles étaient rapprochées, s'avançaient à la fois sur le devant des bastingages, et nous regardaient avec des yeux stupides ; leurs traits étaient défaits ; les pauvres gens parais-

saient avoir beaucoup souffert, et semblaient à peine vêtus.

On s'interrogea mutuellement, et nous apprîmes que ce navire arrivait de Hambourg, où il avait porté une cargaison de coton, et que tous ces hommes que nous apercevions en face de nous faisaient partie de l'équipage d'un paquebot français qui venait de se briser à la hauteur du banc de Terre-Neuve quatre jours auparavant. Le *Washington*,—ainsi s'appelait le navire américain,— se trouvant alors dans ces parages, et poussé vivement par un vent N. O. dans la direction du sinistre, recueillit les malheureux Français, qui durent leur salut à cette coïncidence miraculeuse.

Je ne saurais vous dire, chère madame, combien ce mot *Français* résonna loin dans mon cœur, ni combien ma pitié s'accrut de l'intérêt que le souvenir de la France éveilla en moi. — C'est lorsqu'on se trouve loin de son pays, entouré de formes et de coutumes inconnues, lorsque nulle de vos affections n'est partagée, que les intérêts divers qui s'agitent autour de vous n'ont rien de commun avec les vôtres; c'est alors qu'on peut apprécier à sa juste valeur l'amour qu'on porte à sa patrie.—Et la France n'est-elle pas ma patrie adoptive? — Ne suis-je pas depuis longtemps habituée à m'enorgueillir de ses succès, à m'alarmer de ses dangers? — N'ai-je pas souffert pour elle et par elle? — Aussi que de fois ai-je senti pendant mes longues courses combien sont forts les liens qui m'y attachent! Combien de douces sympathies furent réveillées dans mon âme par

tout ce qui me rappelle de loin cette terre privilégiée de Dieu!

Ce n'est qu'en visitant les autres nations qu'on peut devenir juste envers son pays; la comparaison rend équitable; mais si l'on voit constamment les mêmes objets, et toujours de près, on devient incapable d'en mesurer exactement les proportions. Ajoutez à cela cette foule de passions, d'engouements, de désaffections, que l'amour-propre et l'intérêt personnel tiennent toujours en jeu là où la vie s'agite, on trouvera que nos jugements, bienveillants, sévères ou hostiles, sont rarement justes.

Pendant que nous raisonnions sur les circonstances de l'affreux sinistre, M. H...... me faisait remarquer près de nous, et dans notre propre navire, un homme grand, aux larges épaules, au visage coloré, qui, nonchalamment couché sur un banc, nous écoutait en mâchant du tabac; il pouvait avoir cinquante ans.

« Voyez-vous cet homme? me dit-il; eh bien! il n'y a pas un an qu'il se rendait avec sa famille de Charlestown à la Nouvelle-Orléans dans un bâtiment à vapeur. Le navire prit feu à la sortie du port. Sa malheureuse femme, après avoir vu périr trois de ses enfants dans d'horribles convulsions, put saisir le plus jeune, âgé de cinq ans, l'attacha sur une balle de coton que les flammes avaient oubliée, et le jeta à la mer, espérant qu'il pourrait atteindre la côte, qu'on apercevait encore de loin. — Il resta immobile quelques secondes sur une mer unie; mais bientôt la vague, se gonflant par degrés, l'éleva doucement, puis le

plongea dans le gouffre. — La pauvre mère, à demi consumée par les flammes, les bras étendus, priait encore Dieu de sauver son trésor. — Elle ne revit pas le faible esquif. — Alors, faisant un dernier effort, elle s'élança dans la mer et alla rejoindre son enfant !

— Et son mari ?

— Il se sauva, à l'aide d'une planche, avec deux autres passagers.

— Quel calme dans ce visage ! — Voyez. »

Et l'homme continuait à mâcher du tabac, sans que la moindre émotion vînt trahir ses pensées.

« Que cela ne vous étonne pas, reprit M. H...... Ici, nous méprisons le danger ; ces sinistres arrivent très-fréquemment, et il ne peut en être autrement. Nos capitaines de bâtiment ne subissent aucun examen. Pour être admis à faire partie de la marine, il suffit d'une patente : le prix de celle-ci remplace la science. De là, mille imprévoyances, causes de tant de malheurs. Mais personne ne s'en émeut. — Un bâtiment à vapeur vient-il à sauter ou à se briser contre une racine d'arbre, au milieu du courant de l'Ohio ou du Mississipi ; un passager échappe-t-il miraculeusement à ce sinistre, vous le voyez le lendemain s'embarquer de nouveau dans un autre bateau à vapeur, sur la même rivière, continuant tranquillement son voyage. »

En vérité, ce genre de courage ne me touche guère : je ne trouve rien de noble qui le motive. Le dévouement, l'amour de la gloire, sont remplacés ici par l'amour de la richesse ; ce n'est pas ce courage civique ou militaire qui naît de l'élé-

vation de l'âme et s'offre en holocauste à ses semblables, à sa patrie; c'est l'appât du gain qui pousse un insensé à jouer sa vie pour de l'argent.

Le bateau à vapeur s'éloigna, et nous prîmes le large. — Je restai seule, dans cette prison, au grand air. Le calme continuait; à peine une petite brise venait-elle nous rafraîchir et nous faire filer deux à trois nœuds en vingt-quatre heures.

27 mai.

Il y a huit jours que nous naviguons, et nous n'avons avancé que de vingt milles. Le capitaine Smith, avec tout le flegme dont la nature l'a doué, a ordonné, de sa voix rauque et caverneuse, que l'on carguât toutes les voiles, excepté les trois huniers: — puis, « Brassez à contre! — Le petit hunier au plus près! » — Et les bras croisés derrière le dos, il s'est mis à arpenter le pont au pas de course depuis huit jour sans articuler un mot, les yeux tantôt tournés vers le ciel, tantôt vers l'horizon. Or, le capitaine Smith me convient à merveille comme maître de maison. Son extérieur est froid, peu avenant, et il est tout au plus poli, mais il ne me gêne pas et me laisse faire à ma guise. — Trois choses me paraissent indispensables pour rendre possible la vie intime : du naturel, de l'indépendance et de la solitude; avec quelque peu de cela, on est sûr, sinon de s'aimer toujours, au moins de ne pas se détester. D'ailleurs, je fais peu de cas des gens qui sont constamment gais, et je vous avoue, dans mon humilité, que je ne saurais être aimable vingt-quatre

heures de suite. Le capitaine Smith ne s'occupe de personne; mais, à sa manière d'être, j'ai compris que son silence équivalait à : *Vous êtes le maître ici; disposez de tout, faites comme il vous plaira, pourvu que vous ne me gêniez pas.* Aussi, me suis-je emparée des cabines non occupées; j'ai tout encombré de malles, de livres, d'oranges, d'ananas, que sais-je! — Cela ne m'empêche pas d'endurer mille souffrances physiques, mille cruelles privations, dont puisse Dieu vous délivrer! — Un de mes plus cruels supplices est la multitude de fourmis qui, comme une lave noire, déborde et s'étend sur tous les meubles, sur tous les murs, sur les vêtements et jusque dans les lits. — Ce fléau me met dans un état d'irritation que je ne saurais vous exprimer; mais comme dans la vie, pour peu qu'on soit de bonne volonté, tout est enseignement, je me révolte contre moi-même, et après m'être fait honte de ne pas savoir me résigner, j'écarte soigneusement les fourmis qui circulent à flots sur mon lit et sur mes effets; puis je cherche à m'occuper.—J'ai recommencé à écrire, j'ai pu faire un peu de tapisserie, et je me trouve plus calme.

Jeudi 28.

Depuis deux jours j'essaye de tirer parti de mon entourage, auquel je n'avais pas songé. Il se réduit à une dame malade, qui n'a pas encore paru, à quelques commis marchands, deux capitaines de bâtiments négriers et un jeune Italien d'un caractère excentrique et fantasque. Comme vous savez, je m'accommode volontiers, — à la

méchanceté près,—de la faiblesse et des ridicules des autres; je trouve qu'il y a toujours quelque chose à y gagner. J'étais hier à l'un des bouts du pont, couchée dans mon hamac et abritée du soleil par la tente de toile rayée. Souffrante et triste, je n'avais pas encore échangé une parole avec mes compagnons de voyage; ils causaient ensemble à une certaine distance de moi. Je leur demandai des nouvelles de la dame malade, et la conversation s'établit tout naturellement. Depuis, je les ai questionnés souvent sur leurs longues courses. Comme ils ont navigué toute leur vie, ils ont une foule de faits curieux à raconter, la traite, les Anglais, la côte d'Afrique, les coups de vent, les naufrages, les malheureux brûlés sur mer; et quoique nous nous trouvions précisément sur les bancs de Bahama, théâtre d'une partie de ces sinistres, j'écoute tout cela sans songer que d'un instant à l'autre je pourrais me trouver attachée sur un radeau ou jetée par les vagues sur la côte voisine.

Vendredi 29.

Comment vous raconter le spectacle affligeant dont j'ai été témoin depuis que j'ai cessé de vous écrire? — Pourquoi n'ai-je pas en ma puissance, — au moins pour un moment, — les accents vibrants et mélancoliques de votre muse, que la France admire avec tant d'orgueil?

Avant-hier, vers la fin du jour, le soleil était déjà couché: quelques nappes dorées pâlissaient à vue d'œil et se jouaient au fond de l'horizon. Le ciel, couvert d'abord d'une gaze légère et argentée,

devenait par degrés d'un bleu foncé, et la transparence limpide de l'atmosphère semblait le rapprocher de nous. Les étoiles apparaissaient à la fois partout, éblouissantes, radieuses et comme détachées de la voûte éthérée, tandis que la mer, satinée et luisante, répétait à sa surface tant de sublimes beautés.

Absorbée dans une mélancolie inexprimable, je parcourais des yeux ce magnifique spectacle, cherchant dans l'espace l'ombre d'un ami. — Je demandai à Dieu avec ferveur au moins une illusion, je demandai le son d'une voix chérie, mêlée aux harmonies des vents. — Je cherchai le regard de ma fille dans ces jaillissantes étincelles tropicales, vraies émanations des anges! — Mais rien, rien ne répondait aux angoisses de mon cœur. — Dans cette vaste solitude, je cherchai en vain à m'appuyer sur l'espérance du bonheur qui m'attendait dans ma patrie. — Mon imagination ne m'offrait que de chères et vénérables images d'amis que je ne devais plus y retrouver, et qui n'existaient désormais que dans la mémoire de mon cœur. — Ce n'étaient que pensées de destruction, de liens rompus, d'affections éteintes, découragement mortel et une amère indifférence qui ressemblait au désespoir.

Depuis longtemps tout reposait autour de moi; le bruit régulier des vagues était seulement interrompu par la voix du commandant de quart. — Le vent s'était levé. Une brise fraîche de N. E. avait considérablement augmenté la vitesse de notre marche et balayait les eaux de la mer d'un bout à l'autre du pont. Je m'aperçus enfin que j'étais

inondée, le frisson me prit et je gagnai à grand'peine mon étroit grabat, car le roulis était très-fort. Une heure venait de sonner.

A peine fus-je couchée que j'entendis des gémissements près de moi. — Ce n'était pas une plainte, ce n'était pas un soupir, — c'était une agonie! — Je prêtai de nouveau l'oreille, et les mots confus — « Au secours! au secours! Je me meurs! » — arrivèrent jusqu'à moi. Je sautai hors de mon lit, et sans me donner le temps de passer une robe de chambre, je me traînai sans lumière vers l'endroit d'où partait la voix que je venais d'entendre. Mais le roulis paralysait tous mes mouvements ou me jetait de côté et d'autre, comme une bulle de savon que le vent fait voler. — Je craignais à chaque instant de me heurter contre un des meubles chevillés dans l'entre-pont. — Enfin, j'approchai de la cabine d'où partaient les gémissements: — elle était ouverte. — Avant d'y pénétrer, je restai roide sur le seuil, comme si mes pieds eussent été cloués au parquet.

Au fond de cette étroite enceinte j'aperçus sur le lit supérieur une femme assise, le corps découvert; de longues mèches de cheveux bruns tombaient en désorde sur sa poitrine blanche et couvraient à moitié son visage encore jeune, mais pâle, amaigri, et dont les traits déjà décomposés annonçaient les approches de la mort. — Ses lèvres, livides et entr'ouvertes, étaient dégouttantes de sang; ses draps en étaient couverts. — Tout se trouvait en désordre autour d'elle; des chaises, des vêtements, des flacons, étaient épars sur le plancher inondé. On voyait sur la commode plusieurs tasses

et verres renversés ou brisés roulant çà et là; au-dessus, attachée au mur, était suspendue une petite lampe dont les pâles rayons, agités par le roulis, tantôt laissaient dans une profonde obscurité, tantôt venaient éclairer d'une vive lumière les traits livides de la mourante.

Je m'approchai d'elle. — J'étais en proie à une terreur inexprimable. — Elle tourna vers moi un long regard. — Ses yeux étaient très-ouverts et hors de leur orbite. — « De l'eau! — j'étouffe! » — me dit-elle d'une voix faible et profonde. — « De l'eau! » — et elle me montra les caillots de sang qui sortaient de sa bouche. — J'essuyai sa sueur et lui donnai de l'eau en y ajoutant quelques gouttes d'éther.

Elle parut se ranimer; mais il lui fallait d'autres secours: tout le monde dormait autour de nous. Pourtant nous étions fort rapprochés les uns des autres, et chacun laissait sa porte ouverte à cause de l'extrême chaleur. Aucun passager ne bougeait, soit que le sommeil les dominât, soit qu'ils cédassent au sentiment de personnalité qui règne à bord plus que partout ailleurs: triste effet des souffrances physiques, qui concentrent tous nos soins sur nous-mêmes.

Le roulis avait considérablement augmenté, et une fois chacun juché et emboîté dans sa niche, la charité elle-même aurait eu peine d'affronter le malaise et la souffrance.

Je n'osais pas quitter la pauvre femme pour aller appeler le capitaine; d'ailleurs il me fallait le temps de m'habiller avant d'éveiller tous les hommes dont j'étais entourée. — D'un autre côté, la

malheureuse me tenait convulsivement par a main et retombait à chaque instant en faiblesse. Je craignais de n'avoir jamais le temps de demander du secours. — Dans un moment où elle revint à elle, je remarquai qu'elle cherchait à atteindre un objet qui se trouvait au pied de son lit. — La petite lampe allait s'éteindre; je tâchai de la rallumer, et la dirigeant vers l'endroit qu'elle m'indiquait, j'y trouvai un christ d'ivoire. Je l'approchai de ses lèvres et l'aidai à dire les prières des agonisants; ensuite elle devint plus calme. — Je lui dis que j'allais prévenir de son état M. Smith, à qui elle pourrait communiquer ses dernières volontés. Elle parut y consentir, et après avoir passé une robe à la hâte, j'allai frapper d'abord à la cabine du capitaine.

Je mourais de peur et d'émotion; mais je ne tardai pas à me remettre, et lui parlant à travers la porte, je l'engagai à s'habiller et à sortir.

Il reconnut ma voix, et un instant après il se présenta. Malgré sa rudesse apparente, il ne manquait pas de bonté, et l'on découvrait sans peine que la dureté de ses manières lui servait à voiler la timidité de son caractère. Je lui fis part de l'événement malheureux qui se préparait, en le priant d'aller au plus tôt remplir son ministère.

Vous savez que, dans des cas pareils, les capitaines de navire sont autorisés à recevoir et à légaliser les dernières volontés des mourants, ainsi qu'à faire tout acte civil ou religieux. Mais une insurmontable difficulté paraissait s'offrir dans cette circonstance: le capitaine était Anglais, protestant, parlait un peu l'espagnol, mais ne con-

naissait nullement la langue française. La mourante était Française, catholique, et ne parlait d'autre langue que la sienne; les autres passagers étaient tous Espagnols. Je compris la nécessité d'être l'intermédiaire entre le capitaine et la malheureuse femme.

Accablée des douloureuses émotions de la nuit et du spectacle effrayant et inattendu dont je venais d'être témoin, ce dévouement m'était fort pénible, mais je le regardais comme un devoir, et je l'acceptai.

Elle mourut, la pauvre créature! — séparée de son mari, qu'elle aimait tendrement, et que des affaires d'intérêt avaient obligé de passer en Amérique; le chagrin et les émotions violentes de la jalousie avaient déterminé une maladie de poitrine. Les médecins, la croyant perdue, lui conseillèrent d'aller rejoindre son mari, espérant que la tranquillité d'âme, jointe à la douce influence du climat méridional, pourrait, sinon guérir, au moins prolonger sa vie de quelques années. Mais la maladie avait déjà fait beaucoup de progrès; l'air de la mer était trop âcre pour ses frêles poumons, et la crainte de déplaire à son mari, à qui elle avait fait un mystère de son voyage, empira son état. Après tant de souffrances et de mortelles angoisses, elle meurt délaissée, au moment où elle allait atteindre le bien tant désiré; elle n'arriva pas au port; son corps enveloppé d'un linceul sera seul déposé par les vagues sur le rivage.

Plusieurs matelots sont venus l'ensevelir dans la cabine où son corps est resté exposé toute la journée d'hier et cette nuit. — Jugez quelle nuit!

la table à manger, nos lits, touchent, pour ainsi dire, le sien. Dans une si étroite demeure, tout se tient, tout se trouve confondu. — Le maître charpentier a travaillé pendant la nuit au cercueil.

Ce matin, à dix heures, le temps était beau, le soleil dans toute sa magnificence ; l'équipage, en grande tenue, était rangé sur le pont. Un silence religieux régnait partout, et n'était interrompu que par le bruissement du vent et des vagues. — Quatre matelots hissèrent le cercueil, recouvert d'un drapeau : une planche portant d'un bout sur le pont, de l'autre sur un sabord, avait été préparée pour recevoir le cadavre ; on l'y dépose. Le capitaine, debout sur l'arrière et monté sur une sorte de gradin, domine tout le bâtiment, prononce quelques sages et brèves paroles. — Alors les matelots soulèvent la planche, le cercueil glisse et tombe dans la mer. — Il surnagea quelques secondes, puis s'enfonça; les vagues tourbillonnèrent, se calmèrent. Tout fut fini.

FIN DU TOME PREMIER.

LA HAVANE.

LA

HAVANE

PAR MADAME

La Comtesse Merlin.

TOME DEUXIÈME.

BRUXELLES,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1844

LETTRE XII.

A MADAME GENTIEN DE DISSAY.

Les bancs de Bahama. — Le capitaine négrier. — Belle action d'un marchand de noirs. — Don Salvador. — Le professeur de *Santiago*. — Le naufrage. — Un vieux docteur en habit de femme. — Gaëtano. — Histoire de l'orgueil et du malheur. — Exploit de l'Italien. — La bourse jetée à la mer. — La mer des Tropiques, — En vue de Cuba.

Le 5, à six heures du soir.

Nous sommes depuis ce matin sur les bancs de Bahama : la quille du bâtiment est près du fond de la mer, dont la nuance, d'abord d'un bleu foncé, est devenue par degré plus claire, puis blanchâtre comme les eaux d'un torrent. Tout est écueil autour de nous. Un matelot attaché par une corde en dehors du navire, la sonde à la main, se tient prêt, vedette vigilante, à nous prévenir du danger. Nous sommes entourés de charmants îlots qui nous envoient leurs parfums enivrants; mais, malgré leur belle végétation naturelle et les avantages qu'offre le climat, ils sont incultes et inhabités, à cause des affreuses tempêtes qui dévastent ces parages. A l'époque des équinoxes, la navigation cesse. Si un paquebot ou navire marchand

affronte le danger, il est rare qu'il échappe à la violence des ouragans. Ici tout est plein de souvenirs désastreux. Chaque banc de sable est marqué par la perte de quelque bâtiment, par la mort de malheureux qui y ont péri de faim ou noyés. — Chaque rocher enferme un secret fatal.

Il y a deux ans que les Anglais ont établi à la pointe N. E. d'*Abacoa*, la plus belle de ces îles, un poste avec un fanal. Sur les côtes de plusieurs autres, des pêcheurs, guidés par l'amour du gain, ont construit quelques cabanes, qu'ils abandonnent à l'époqne des tempêtes. Ceux qui osent stationner dans ces parages sont pour la plupart enlevés par le vent, avec leurs bestiaux et leurs chaumières, et lancés dans la mer. Parfois ces pêcheurs vont au secours des bâtiments qui échouent contre les écueils ; mais ils y sont portés autant par la soif de la rapine que par l'amour de l'humanité.

Un capitaine de bâtiment négrier qui se trouve à notre bord fit, il y a environ six mois, une action louable qui mérite d'être racontée.

Le brick du capitaine don Salvador s'éloignait déjà des bancs et gagnait l'Atlantique du Sud. Il était environ trois heures de l'après-midi, lorsqu'un matelot, hissé sur un mât, s'écrie qu'il aperçoit un point noir sur l'horizon. — « Imbécile! lui dit don Salvador, cela est impossible, nous sommes trop loin des côtes. » — Et il tourna le dos. Le vent était bon, les voiles bien enflées, et le brick continua à s'éloigner rapidement du point indiqué par le matelot. Une heure s'était écoulée, lorsque le capitaine crut apercevoir de loin un ob-

jet entraîné par le courant. — Un bateau est jeté à la mer, et quelques instants après il rapporte un coffre garni de cuivre et parfaitement fermé. Le capitaine se mit en devoir de l'ouvrir devant l'équipage assemblé. — On brise la serrure en sa présence et l'on y trouve des papiers importants, destinés à l'audience de Santiago de Cuba. Après avoir mis tout en ordre, le coffre fut refermé et scellé. —Mais bientôt apparurent des boîtes, des tables, des tonneaux ballotés par les vagues, et se poussant vers le brick, comme autant de messagers pressés et haletant chargés de le prévenir du sinistre. — Don Salvador comprit alors qu'un naufrage avait eu lieu non loin de là, et songea au point noir annoncé par le matelot. — « Vire de bord! » — s'écria-t-il aussitôt.

On était déjà loin : le point noir avait disparu, et la journée était bien avancée. — N'importe! le vent avait changé ; le brick s'élance à toutes voiles. — L'Océan immense n'était borné à la vue que par le ciel, et l'eau calme semblait se prêter de bonne grâce aux recherches des marins. — Bientôt la nuit tombe, et le brick, dans sa course aventureuse, continue à fendre les vagues. Quelques matelots attentifs manœuvraient en silence; d'autres en vedettes, cramponnés au haut des mâts, plongent leurs regards jusqu'à l'extrémité de l'horizon, espérant y retrouver le point noir. — Mais ils n'apercevaient aucune trace, aucun indice, — et on avançait toujours. Enfin le soleil, après avoir embrasé l'horizon, avait disparu, et la nuit enveloppait de ses ombres toute la surface de la mer.

Le découragement commençait à s'emparer de l'équipage, lorsque la lune, calme, belle comme la charité, s'éleva dans la toute sa splendeur. L'œil pouvait encore, à travers des reflets brillants et incertains, atteindre une assez longue distance. Tout a coup, à l'horizon, au milieu d'un nuage éclairé encore par quelques rayons attardés du jour, apparut en relief, comme un signe fantastique, le point noir. — « Vite, mes enfants, force de voiles! — Hissez le petit et le grand foc! » — s'écria le capitaine; et les marins de manœuvrer, et le brick d'avancer. — Bientôt on aperçut un navire encaissé, et sur sa quille, renversée à fleur d'eau, sept malheureux naufragés étendus sans mouvement.

Le bâtiment avait frappé contre un banc de sable, au milieu de la nuit, — et, depuis cinq jours, ce qui restait de l'équipage, à peine vêtu, la moitié du corps dans l'eau, était resté sans nourriture et sans sommeil. — Et ces hommes vivaient encore! — Mais elle est si grande la miséricorde de Dieu!

Au moment où le navire fut renversé, chacun sortant précipitamment de son lit, saisit les premiers vêtements qui se trouvèrent sous sa main. Un vieux professeur de l'université de Santiago, — dépositaire du coffre aux garnitures de cuivre, — était au nombre des passagers, et souffrait habituellement de douleurs rhumatismales à la tête. Ne songeant qu'à la mettre à couvert de l'humidité, il prit machinalement sa taie d'oreiller, et l'enfonça sur son chef. Lorsque l'équipage de don Salvador aperçut les naufragés, à la vue des dra-

peries qui ornaient la tête du vieux professeur, ils le prirent pour une femme, lui portèrent les premiers soins, l'enveloppèrent dans du linge, et lui prodiguèrent toutes sortes d'attentions et de prévenances. Le professeur fut transporté le premier dans la chaloupe, où l'on fit descendre ensuite les autres malheureux. Ce ne fut pas chose facile de les hisser jusqu'au pont, mais on en vint à bout. — L'un d'eux avait déjà le râle de la mort; les autres étaient évanouis ou hors d'état d'articuler un mot. — Leurs corps enflés et violacés attestaient le long séjour qu'ils avaient fait dans l'eau. A peine purent-ils respirer, qu'ils se jetèrent avec avidité sur des aliments qu'on leur présenta; le capitaine fut obligé de les menacer, s'ils ne s'abstenaient pas, d'une diète absolue, et même de punitions plus sévères.

Toujours enveloppé, le professeur ne bougeait pas; les matelots vinrent à son secours, le prenant toujours pour une femme. On développa doucement le drap qui couvrait ce pauvre corps affaissé et tout tremblant de peur. — On 'appela *madame*. — Alors sortit de sa coquille une tête de vieillard souffrant et grelottant, entortillée dans des garnitures de mousseline.

Deux jours avant qu'on sauvât ces pauvres gens, un de leurs camarades, voyant un tonneau qui surnageait dans la mer, et croyant qu'il contenait du biscuit, se jeta à la nage pour l'atteindre; mais à peine eut-il plongé, qu'un des requins qui rôdait autour du navire, alléché par l'odeur de chair humaine, le saisit à la jambe et le dévora sous les yeux de ses compagnons d'infortune. — Et pour-

tant, un chat qui faisait partie de l'équipage et s'était blotti sur la quille, — condamné par la faim et le désespoir à être mangé le premier, — fut sauvé, à son grand contentement. Don Salvador, après avoir rendu à la vie ces malheureux, après les avoir habillés de ses propres vêtements, revint à Cuba, et, abordant à Santiago, les remit au lieu de leur destination.

Je crois t'avoir dit que parmi mes compagnons de voyage se trouve un Italien, un de ces hommes bizarres qu'on ne rencontre guère que sur mer ou dans les voitures publiques; esprit inquiet et vagabond, cherchant partout des impressions nouvelles; pauvre, parce qu'il n'a pas pu encore se soumettre au joug du travail, et dont l'âme orgueilleuse n'a jamais pu se plier sons le poids d'un bienfait; nature haute, née pour donner et non pour recevoir, réduite, par sa haine de tout frein, à un état humble et dépendant, non du bienfait; — il le repousse, — mais de la pitié d'autrui, qui le rend furieux et le porte à changer continuellement de place. Son caractère ne manque pas d'élévation; il tient à une famille honnête de Venise. De bonne heure on le destina au barreau; mais ne voulant pas se soumettre à la règle du travail, ni vivre de la vie d'autrui, il quitta à vingt ans la maison paternelle, sans état et sans argent. — La mer lui parut plus grande que la terre, et il s'embarqua à Trieste sur un bâtiment commandé par un parent de sa mère. Il alla en Chine, puis à la côte d'Afrique. De retour, il songea à acquérir un moyen de gagner sa vie, et se mit en apprentissage chez un dentiste. Il connut à Trieste

une famille allemande qui le prit en affection, et qui, ayant découvert sa détresse, essaya de lui faire accepter quelques secours. Mais Gaetano, qui avait été dîner jusqu'alors chez ces braves gens parce qu'il avait sa place en face de leur jeune fille, Gaetano déserta aussitôt qu'on voulut lui faire un présent, et ne retourna plus chez ses amis. Réduit alors à la plus grande misère, il passait des jours entiers sans nourriture. — « Mais, — me disait-il, — si je rencontrais quelque membre de la famille, et qu'on me fît des reproches sur mon éloignement, je répondais : « Depuis quelque temps je dîne si souvent en ville, qu'il m'a été, en vérité, impossible... »

Un jour, Gaetano reçut une lettre de la jeune fille, qui lui témoigna ses regrets de ne plus le voir, le priant, par amour pour elle, d'accepter une partie de ses épargnes, qu'elle aimait à partager avec son ami. — « Deux grosses larmes tombèrent sur la bourse que je tenais, me dit Gaetano; — puis je la renvoyai et m'enfuis de Trieste. — Où? — Au Brésil, avec un capitaine de vaisseau qui me prit à condition que plus tard je lui payerais mon passage du fruit de mon travail. Arrivé à Rio-Janeiro, je me mis à arracher des dents et à faire des mâchoires. Dans ce pays, j'avais du talent, et je commençais à vivre tant bien que mal, lorsque la jalousie de mes confrères me suscita des tracasseries et des dangers; j'en assommai un et m'embarquai le même jour pour New-York. Là, je trouvai le moyen de fabriquer des fausses dents avec de l'écaille de poisson. — Je vais maintenant à la Havane pour passer mon

examen devant la faculté de médecine, et me faire recevoir dentiste. »

Ces singuliers détails m'ont été confirmés par un capitaine de bâtiment qui voyage avec nous, et qui l'a connu à Trieste il y a huit ans.

Gaetano aime à chanter; sa mémoire est prodigieuse : il sait par cœur plusieurs opéras italiens. Souvent, lorsque le soleil est couché, aux approches de la nuit, ou plus tard, quand la lune suspendue au firmament fait scintiller ses rayons sur les eaux frémissantes, la voix claire et vibrante de Gaetano se mêle aux sons cadencés des vagues qui se brisent sur les haubans. Alors, une foule de tendres souvenirs et de regrets viennent se grouper autour de mon cœur. — Cette langue italienne si mélodieuse, des motifs si habituels à mon oreille, et qui réveillent en moi tant et de si douces sensations, mon isolement sur ce vaste élément, ton image, cher ange, qui plane sur ce monde de pensées et de sentiments; puis tout cela imprégné de profonde mélancolie et agrandi par je ne sais quoi de sérieux et de solennel comme la mer, comme la distance, comme l'incertitude et le danger! — Il y a deux jours, Gaetano chantait en se promenant sur le pont. Assise près du tillac, je l'écoutais. — Tout à coup Gaetano se tait, et s'approchant de moi, « *Perdonatemi, signora, vi ho fatto male; ma, non canterò più.* » — Je m'aperçus seulement alors que je pleurais à chaudes larmes. — Depuis lors, Gaetano n'a plus chanté.

Le 5, six heures du soir.

Gaetano s'est livré aujourd'hui à un violent accès de colère; voici pourquoi.

Depuis le commencement de la traversée, j'avais remarqué que le jeune Italien ne descendait jamais aux heures des repas. Je ne me mets jamais à table, à cause du mal de mer. Pendant qu'on me servait sur le pont, Gaetano se promenait de long en large, et lorsque je lui demandais s'il ne dînait pas, il me répondait toujours *non*. Comme il était fort attentif à me rendre service, je lui offrais à mon tour quelques-unes des bagatelles recherchées que j'avais apportées et qui composaient mes repas : Gaetano n'acceptait jamais rien. Cette singularité m'avait frappée, mais son caractère expliquait toutes les bizarreries de sa conduite. Il ne peut tolérer que moi ici. Dans son extrême susceptibilité, il trouve de bonnes raisons pour se quereller matin et soir avec tout le monde. Quoique je me moque toujours de lui, et que sa fierté soit extrêment irritable, il ne s'avise jamais de le trouver mauvais. Ces accès de violence deviennent-ils trop bruyants, — mon front se plisse, mes yeux se ferment. — A l'instant il se tait et se blottit par terre, derrière mon fauteuil.

Aujourd'hui enfin j'ai découvert le motif de son ressentiment contre le capitaine Smith, et de son étrange conduite à bord. Gaetano, n'ayant pas assez d'argent pour payer son voyage comme les autres passagers, avait été obligé, en quittant

New-York, de faire un arrangement avec le capitaine, sous condition de manger avec le pilote.

La seule idée d'être vu comme un paria, dînant au coin d'un buffet, en vue de la table des passagers, le met en fureur. La plupart du temps, il aime mieux jeûner que de subir cette honte.

Dans son dépit, il couve une sorte de rancune contre tous les habitants du navire, moi exceptée. Ne pouvant pas se révolter contre son propre engagement, il prétend qu'on le nourrit mal, qu'on ne le salue pas, qu'on ne le regarde pas, et que le capitaine le traite comme un chien, parce qu'il paye moins que les autres.

Il était tantôt dans cette belle humeur, pendant que les passagers, gais et heureux de se rapprocher du but de leur voyage, s'amusaient à jouer sur le pont. Tout à coup un d'eux, voyant un matelot hissé au haut du grand mât, s'écrie en plaisantant : « Qui oserait en faire autant? — Moi! répliqua l'Italien. — Je parie que non! reprit l'autre. — Et moi je parie deux onces d'or pour lui, ajouta un autre. — Je les tiens! reprit Gaetano. » Et, comme un écureuil, d'un seul bond il atteint le pied du mât. — Immobile, je le regardais et j'osais à peine respirer. Les passagers, en silence, le suivaient de l'œil et se repentaient déjà d'avoir irrité l'amour-propre de Gaetano, qui, s'élançant avec la rapidité du faucon, atteint, en moins d'une seconde, la dernière extrémité du mât. — Un instant après, il était près de nous, riant et demandant le prix de son adresse. Mais le parieur ne sentit plus que le regret d'avoir perdu

son argent, et tout en le donnant de mauvaise grâce, il dit à l'Italien :

— Je ne croyais pas avoir affaire à un matelot de profession.

— Vous vous croyez donc trompé? » répliqua Gaetano; et prenant aussitôt l'argent, il se tourna vers le capitaine, qui, couché sur un banc, un livre à la main, n'avait pas paru prendre part à la scène.

« M. Smith, lui dit Gaetano, veuillez partager cette somme entre vos matelots. »

Le capitaine, sans détourner la tête, fit un geste négatif et continua sa lecture. — L'Italien, les yeux en feu, la parole vibrante : « Cane insolente d'Americano! dit-il. » Et il lança l'argent à la mer.

N'oublie pas que Gaëtano est pauvre comme Job.

LETTRE XIII.

A LA MÊME.

La contemplation. —Les approches de la patrie.—Les voiles et la vapeur.— Matanzas, Puerto-Escondido, Santa-Cruz. — Jaruco, la Fuerza-Vieja. — Le Morro.

Le 5, à huit heures du soir.

. . . Je suis dans le ravissement! Depuis ce matin je respire cet air tiède et amoureux des tropiques, cet air de vie et d'enthousiasme rempli de molles et douces voluptés! Le soleil, les étoiles, la voûte éthérée, tout me paraît plus grand, plus diaphane, plus splendide! Les nuages ne se promènent pas au loin dans le ciel, mais dans l'air, près de nos têtes, avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et l'espace est si clair, si brillant, qu'on le dirait parsemé de poudre d'or! Ma vue n'est pas assez puissante pour tout embrasser, et mon sein n'est pas assez vaste pour contenir mon cœur!.... Je pleure comme un enfant, et suis par moments comme ivre de joie! Qu'il est doux, ma fille, de pouvoir au souvenir d'une heureuse enfance, à l'image de tout ce que nous avons aimé

dans ces temps de confiance et d'abandon, à cette foule d'émotions ravissantes, associer le spectacle d'une nature riche, éblouissante! Quel trésor de poésie et de tendres sentiments doivent réveiller dans le cœur de l'homme ces divines harmonies!...

Nous avons doublé pendant la nuit les bancs de Bahama, et depuis ce matin nous naviguons doucement dans le golfe du Mexique. Tout a pris un aspect nouveau : la mer n'est plus un élément redoutable qui, dans ses superbes fureurs, échange sa robe d'azur contre des lambeaux de deuil, et sa puissance mélancolique contre des rugissements féroces; ce n'est plus cette perfide puissance qui grandit en un moment, ce géant formidable qui étreint, déchire et engloutit dans ses entrailles le faible mortel qui se confie à elle; mais belle, calme, étincelante de myriades de diamants, et mollement ondoyante, elle nous berce avec grâce et volupté; ce n'est plus la mer, c'est un autre ciel qui se plaît à répéter les beautés du ciel. Des groupes de dauphins aux mille couleurs se pressent autour de nous et nous escortent, tandis que des poissons aux ailes d'argent et au corps de nacre viennent tomber en foule sur le pont du navire. On dirait qu'ils connaissent les devoirs de l'hospitalité et qu'ils viennent fêter notre bienvenue.

Le 6, huit heures du soir, en vue de Cuba.

Depuis quelques heures je suis immobile, humant à pleine poitrine l'air embaumé qui m'arrive de cette terre bénie de Dieu... Salut, île char-

mante et virginale ! salut, ma belle patrie ! Je le sens à ces battements de mon cœur, à ce frémissement de mes entrailles, l'éloignement et les longues années n'ont pas attiédi mon premier amour! Je t'aime et ne pourrais te dire pourquoi ; je t'aime sans en chercher la cause et comme la mère aime son enfant, et l'enfant aime sa mère, sans m'en rendre compte ni vouloir me rendre compte, dans la crainte de diminuer mon bonheur !... Lorsque je respire ce souffle parfumé que tu m'envoies, lorsque je le sens qui effleure doucement mon front, je frémis jusqu'à la moelle, et je crois sentir la tendre étreinte du baiser maternel !

Avec quel religieux recueillement je contemple cette végétation si jeune, dont la sève répand partout sa magnificence !... et les contours onduleux de ces côtes !... et ces mouvements de terrain dont les lignes arrondies semblent avoir servi de modèle aux plus beaux paysages rêvés par nos poëtes ! Plus loin, sur des collines légèrement inclinées, d'immenses forêts vierges étalent sous le soleil leurs éternelles beautés, qui, toujours vertes, toujours fleuries, règnent sur la terre et domptent les ouragans. Lorsque j'aperçois ces palmiers séculaires, qui courbent leur orgueilleux feuillage jusqu'au bord de la mer, je crois voir les ombres de ces grands guerriers, de ces hommes de résolution et de volonté, compagnons de Colomb et de Velasquez ; je les vois, fiers de leurs plus belles découvertes, s'incliner dans leur reconnaissance devant l'Océan, pour le remercier d'un si magnifique présent.

Le 7 au matin.

J'ai passé une partie de la nuit sur le pont, dans mon hamac, baignée des rayons de la lune et abritée par la voûte étoilée du ciel. Toutes les voiles étaient déployées; la brise, légère et tiède, frisait à peine la surface de la mer, splendide, frémissante, semée d'étincelles. Le navire glissait doucement, et l'eau, brisée par la quille, tournoyait, bondissait, et se brisant en écume blanche, laissait après elle de longs sillons de lumière : tout était éclat et richesse dans la nature ! — et lorsque moi, pauvre et faible mortelle, les yeux fixés sur la voûte du ciel, j'apercevais les oscillations des voiles et des cordages doucement balancés dans les airs; lorsque j'apercevais les étoiles, lançant des jets de lumière, s'agiter et s'incliner mollement vers moi, j'étais saisie d'une enivrante et divine extase : — des larmes mouillaient mes paupières et mon âme s'élevait à Dieu; tout ce qu'il y a de beau et de bon dans la nature de l'homme devenait l'objet de mon ambition. Il me semblait que, sans cette beauté intérieure, je n'étais pas digne de contempler tant de magnificence. Un désir ardent de perfection s'emparait de moi et se mêlait à la conscience de ma misère. — Alors, inclinant mon front dans la poussière, j'offrais à Dieu ma bonne volonté, modeste holocauste d'une créature faible et bornée.

J'ai beaucoup entendu parler de cette substance merveilleuse que les chimistes nomment, je crois, protoxyde d'azote, de cette vie factice qu'elle

excite et qui peut résumer, dans un moment d'hallucination, toutes les joies de la vie humaine. Je ne crois pas qu'elle ait jamais fait naître d'enchantement pareil à celui d'une belle nuit passée en face du ciel, sur la mer des tropiques.

Le 7, à huit heures du matin.

Encore quelques heures, et nous arrivons; en attendant, je suis toujours là, humant l'air natal et dans un ravissement presque comparable à celui de l'amour heureux.

Tu connais ma répugnance pour les bateaux à vapeur, répugnance qui s'accroît de toute la poésie des voiles. L'expérience a confirmé mon aversion pour les uns et ma préférence pour les autres. Il est incontestable que le mouvement du navire à voiles est plus doux et plus régulier que celui du bateau à vapeur. Ce dernier, outre le roulis et le tangage, est ébranlé sans cesse par le frémissement et le soubresaut que cause le mouvement de la roue, sans compter la violente et vive secousse qu'elle éprouve lorsqu'elle fend avec effort la vague agitée; il faut ajouter à ces inconvénients la malpropreté, le malaise et les autres calamités inséparables de l'emploi de la vapeur.

Les sentiments des femmes ne sont pas justiciables des économistes; quelque admirable que soit l'intelligence de l'homme qui met aux prises deux éléments pour profiter du résultat de leur lutte, je trouve plus grand encore l'homme seul aux prises avec les éléments.

J'aime ce beau combat, ce danger, cette obscu-

rité de l'avenir avec ses agitations, ses surprises et ses joies. Une traversée à la voile est un poëme plein de beautés et de chances imprévues où l'homme, par son savoir et par sa volonté, apparaît dans toute sa grandeur : le danger l'ennoblit par l'audace calculée qu'il met à le dompter. Aux caprices ou à la fureur de la mer il oppose sa force et sa prudence ; il est vigilant à toute heure, merveilleusement patient ; toujours aux prises avec des chances nouvelles, il sait également en profiter ou les dominer.

L'homme a trouvé le moyen d'emprisonner le feu et d'en calculer les effets. Mais les vents sont incertains, leur force est inconnue, leur colère imprévue; c'est cette incertitude même qui constitue toute la poésie du navire à voiles. — C'est la vie humaine avec ses doutes, ses craintes, ses espérances et ses fausses joies ; et lorsque le bonheur arrive, que la forte brise souffle sur l'arrière, comme on l'accueille, comme on lui fait fête, comme on est enivré ! — Tu serais ravie si tu voyais, du rivage, la grâce et l'élégance de notre navire ! — Orné de tous ses atours, les voiles déployées, les cordages harmonieusement ajustés, comme une jeune fille qui accourt à la danse, il glisse empressé et joyeux sur la mer bleue.

Le bateau à vapeur va plus vite ; on sait d'avance le jour de son arrivée, on a droit, comme au roulage, de lui imposer une amende s'il n'arrive pas à heure fixe ; m'est avis même qu'on lui trouve aussi ses beautés, que des amateurs s'extasient sur le coup d'œil qu'offre la colonne de fumée se dissipant dans l'air. Quant à moi, la fu-

mée ne me plaît que dans les usines, parce que je n'y vais guère; et comme je ne suis jamais assez pressée dans mes voyages pour préférer un wagon à une bonne voiture qui marche quand et comme je veux; comme, en un mot, je préfère mon salon à ma cuisine, je laisserai le bateau à vapeur aux marchands et aux marchandises, et je voyagerai à la voile.

A midi.

Je suis établie sur un escabeau; le soleil darde ses rayons sur ma tête, et je t'écris sur mes genoux. — Mais je suis heureuse, et veux te faire partager mon bonheur. Nous avançons, ayant toujours en face de nous la côte chérie. Mille bateaux pêcheurs vont çà et là, et en peuplent les abords. La brise de mer, qui s'est élevée depuis deux heures, enfle les voiles des bâtiments divers, qui s'acheminent gaiement et d'un air de fête vers l'entrée du port; les uns nous précèdent, nous les perdons déjà de vue; les autres nous suivent ou nous disputent le pas, et tous animés à la course, mouvants et joyeusement éclairés par ce beau ciel, se dessinent dans l'air et se reflètent à la surface de cette mer si douce et si bleue, tandis que les vagues, brisées tour à tour par la quille de chaque bâtiment, s'élèvent orgueilleuses pour retomber voluptueusement en panaches d'écume, traînant après elles des milliers de poissons aux couleurs chatoyantes, qui glissent, sautent et se jouent à la surface des eaux. — Déjà nous apercevons le *Pan* de *Matanzas*, la plus élevée de nos montagnes, et au dessous d'elle, la ville de ce

nom, habitée par douze mille âmes et entourée de nombreuses sucreries. A quelque distance, et plus près de la côte, je découvre le village de *Puerto-Escondido;* à ces chaumières de forme conique, couvertes jusqu'à terre de branches de palmiers; aux buissons touffus de bananiers qui, de leurs larges feuilles, protégent les maisons contre les ardeurs du soleil; à ces pirogues amarrées sur le rivage, et à la quiétude silencieuse de l'heure de midi, vous diriez que ces plages sont encore habitées par des Indiens.

Nous voici en face de la ville de *Santa-Cruz*, qui tient son nom de mes ancêtres, et qui, toute gracieuse, s'avance sur la rive. Son port sert d'abri aux pêcheurs et de débouché aux denrées des habitations voisines. Toutes ces petites villes, placées sur le bord de la mer, n'ont le privilége d'exportation que pour la Havane, entrepôt général des richesses de l'île, qui les répand ensuite dans toutes les parties du monde. — Quelle est cette ville si propre, si pittoresque, au port facile, et si bien garantie des ouragans? C'est la ville de *Jaruco*, à laquelle se rattache le titre de ma famille. Mon frère en est *justicia mayor*, et, ce qui vaut mieux, il en est le bienfaiteur.

Nous avançons rapidement, et déjà s'éloigne derrière nous le château de la *Force*, avec ses bastions démantelés et ses deux hommes de garnison. Sous philippe II, il fut question d'élever des fortifications dans ses nouveaux États d'outre-mer; mais le conseil du roi décida qu'il n'en était pas besoin, tant était grande, chez les Espagnols, la conviction de leur propre force. Cependant les

pirates de toutes les nations ne tardèrent pas à désoler les côtes d'Hispaniola et de Cuba. En 1538, cette dernière ayant été pillée, incendiée et détruite par une bande de flibustiers, ses habitants se réfugièrent dans les bois avec leur familles.

El *adelantado* don Fernando de Soto, dont l'autorité était souveraine, ordonna qu'on relevât la ville et fit construire le château de la *Fuerza*, qui ne fut achevé qu'en 1544. A cette époque seulement on permit aux navires et aux escadres d'entrer dans le port.

Dans le cours de la même année, plusieurs vaisseaux de guerre, commandés par Robert Ball, attaquèrent de nouveau la ville, qui fut vaillamment défendue par le commandant du port et par les habitants. Le conseil du roi ordonna qu'on n'épargnât aucuns frais pour fortifier la ville. C'est alors que le château du *Morro* s'éleva avec ses redoutables bastions; le port de la Havane, déjà le plus beau et le plus sûr de l'Amérique, en devint aussi le plus fort, et l'ancienne forteresse de la *Fuerza* resta presque abandonnée. Néanmoins, et eu égard à ses anciens services et à sa position du côté du nord, on lui a laissé le poste honorable de vedette, ses deux soldats de garnison et son nom de *Fuerza;* seulement on y a ajouté l'adjectif *Vieja.*

Nous reviendrons sur toute cette histoire, ma chère fille; je suis en face du port, et mon cœur bat si fort que j'ai peine à le contenir. — Voici *el Morrillo,* dont la silhouette se dessine sur la clarté rouge du soleil, avec sa cloche et sa légère coupole chinoise. — Autour d'elle flottent, au gré

des vents et dans des directions différentes, de petits pavillons de couleurs variées, qui annoncent la nation et le calibre des bâtiments en vue du port.

LETTRE XIV.

A LA MÊME.

Nous longeons les côtes. — La carcel de Tacon. — En vue du port. — Changement de proportions entre les objets vus à diverses époques de la vie. — La Havane. — Aspect de la côte et de la ville. — Faubourgs de la Luz et de Jesus-Maria. — *Casa de Beneficencia.* — *La Punta.* — Intérieur des maisons. — La vie à jour. — Souvenirs de mon enfance. — Santa-Clara. — La mulâtresse Dominga. — Mamita. — Les premières sensations. — Physionomie et mouvement de la ville. — Génération nouvelle. — Négresses portant des enfants blancs. — Mon oncle Montalvo. — Le bruit de la ville. — Crescendo. — La foule bigarrée. — Activité commerciale. — Costumes variés. — Nous jetons l'ancre. — Mon passe-port. — L'équipage d'une chaloupe. — Mes jeunes cousins. — *La junta de sanidad* se fait attendre. — Arrivée de mon oncle. — Minuit. — Reconnaissance instinctive des objets et du pays. — Volupté des souvenirs. — Les *Quitrins*, les *Ninas*, les *Bojios*, les *Aguinaldos*, les *Pitalayas*. — Physionomie locale.

Le même jour, toujours en face du port.

Devant moi, du côté de l'occident, le *Morro*, planté sur son âpre rocher, s'élève hardiment et s'avance dans la mer.—Mais qu'est donc devenue cette masse énorme qui jadis me semblait menacer le ciel? ce rocher colossal que mon imagina-

tion élevait à la hauteur du mont Atlas? — Rien n'a plus la même proportion : au lieu de cette lourde et colossale forteresse, la tour du *Morro* me paraît seulement élancée, délicate, harmonieuse dans ses contours, une svelte colonne dorique assise sur son rocher. — Mais quel est le jugement de l'homme qui ne s'altère par le cours du temps! — La pierre dont le *Morro* est bâti a beaucoup blanchi, et son éclat contraste avec la noire âpreté du roc, avec la lourde et sombre ceinture formée par les douze apôtres qui l'étreignent (1).

Maintenant, nous devions vers la gauche; la brise souffle à l'arrière.—Encore quelques brasses, et nous touchons le port!— Avant d'y entrer, et sur la rive droite, du côté du nord-ouest, quelle est cette ville nouvelle qui s'élève, dont les petites maisons, toutes fraîches et peintes de vives couleurs, se mêlent et semblent se confondre à l'œil avec les prés fleuris où elles sont semées! — On dirait un bouquet de fleurs sauvages au milieu d'un parterre.

Ce sont les faubourgs de *la Luz* et de *Jesus-Maria*, composés jadis de *bojios*, transformés en élégantes *quintas*. — Puis, comme une pensée de mort dans un jour de bonheur, quel est le colossal fantôme qui s'élève du milieu de ces gracieuses habitations et semble vouloir les envelopper de son blanc linceul?—A ces murs épais, à ces grilles dont les pointes aiguës et meurtrières se dessi-

(1) Douze canóns qui entourent la forteresse, vulgairement appelés les douze apôtres.

nent au loin sur chacun de ses étages, je reconnais *la carcel* de Tacon. — L'ancienne prison n'ayant pas suffi à ses inexorables sévérités, il en fit bâtir une qui est immense comparativement aux autres bâtiments de la ville, apparemment dans l'intention d'y loger un jour tous les habitants. A quelques pas de là et entouré de cyprès gigantesques, on aperçoit le cimetière, qui n'existait pas dans mon enfance. Je le devine, ce lieu funèbre, à la croix noire qui, comme un regard de miséricorde, plane au-dessus des tombes. Jadis la cendre des morts s'entassait sous les dalles des églises et demandait en vain un repos solitaire sous la voûte du ciel. — Puis la maison de *Beneficencia,* non loin de la plage, au milieu des sables brûlants, au bord de la mer.

Mais, mon enfant, voici déjà la ville qui se mêle à ses faubourgs. — La voilà, c'est bien elle, avec ses balcons, ses tentes, ses terrasses; puis ses jolies maisons bourgeoises de plain-pied, aux grandes portes cochères, aux immenses fenêtres grillées. Portes et fenêtres sont ouvertes; tout est à jour, l'œil pénètre jusqu'aux intimités de la vie domestique, depuis la cour arrosée et couverte de fleurs jusqu'au lit de la *nina*, dont les rideaux de linon sont garnis de nœuds roses. Ensuite viennent les maisons aristocratiques à un étage, entourées de galeries que signalent de loin de longues rangées de persiennes vertes. — J'aperçois déjà le balcon de la maison de mon père qui s'allonge en face du château de la Punta; puis, à côté, un balcon plus petit. — C'était de là que tout enfant, je contemplais le ciel étoilé et resplendissant des

tropiques, et que mon âme, au bruit du sourd et régulier des lames qui se brisaient en écume sur la grève, exhalait ses premiers parfums, s'élançait vers de saintes révélations! C'était là qu'inquiète, troublée, attendrie, la vue fixée sur l'immense étendue de la mer bleue et scintillante, je devinais, aux naïfs élans de mon cœur, qu'il y avait quelque chose d'aussi vaste qu'elle, d'aussi mobile, d'aussi puissant! — Je sentais déjà s'émouvoir au dedans de lui-même ce monde intérieur où bruissaient de loin toutes les joies et toutes les douleurs humaines, mais dont le premier retentissement était accompagné de si pures voluptés, de si divines harmonies! — Voici les clochers de la ville qui s'élèvent dans l'air. Parmi eux je reconnais celui de *Santa-Clara*, et au-dessus je crois voir l'image de la sœur Inès, planant comme un léger nuage, avec son visage pâle et ses grands yeux noirs!—puis le vieux monstre de Dominga la mulâtresse, avec sa lanterne sourde, m'épiant à travers les cloîtres! — Et illusions et réalités se mêlent dans ma tête troublée et font battre mon cœur à le briser. — Mais, que vois-je à l'entrée de la ville? La terrasse de la maison de Mamita!—Toute mon âme s'élance vers ces lieux! Elle pénètre avec un saint respect sous ces murs noircis par le temps, où la main d'un ange prêta son appui à mes premiers pas; où, à l'ombre de ses ailes maternelles, je fus préservée de ces traits dont l'atteinte flétrit pour toujours la pureté.— C'est là que toujours entourée d'exemples d'ordre et de sagesse, j'appris à connaître et à aimer le bien; c'est là que la vertu m'apparut

comme inséparable de notre propre nature, tant ses divins préceptes étaient appliqués sans effort aux plus simples actions de la vie!

Oh! mon enfant, que je fus bien inspirée lorsque, cédant au devoir, j'entrepris un si rude et si périlleux voyage! Que je rends grâces à Dieu de m'avoir conduite, à travers l'Océan, à deux mille lieues de mes foyers, pour saluer encore une fois la terre qui m'a vue naître! Teresilla, Mananita, tantes chéries et révérées, recevez l'hommage de mon cœur reconnaissant, vous, jeunes, belles et dont la bonté ne fut point rebutée par les soucis et la responsabilité qu'entraînaient les soins de mes premières années! Mon âme est saisie d'un attendrissement profond à la vue de ces lieux où je fus reçue dans la vie avec tant d'amour et de sollicitude, où j'ai vu éclore tant de bons sentiments! — Ici la charité se pratiquait en famille, à l'ombre et toujours accompagnée de cette naïveté charmante, de cette franche candeur créole qui attache et subjugue les volontés. A de tels souvenirs, je sens mille ardentes sympathies se réveiller dans mon sein. Ombre de Mamita, la révérée de mon âme, qui comme une vapeur suave planes au-dessus de ce bienheureux séjour, salut, chère âme, bénis-moi!

Nous avançons toujours, et déjà les balcons se remplissent de monde à notre passage : on nous lorgne, on nous salue par des hourras. Parmi la foule je distingue des négresses habillées de mousseline, sans bas, sans souliers, portant dans leurs bras des enfants blancs comme des cygnes. — De jeunes filles à la taille svelte, au teint pâle,

traversent légèrement les longues galeries, avec leurs chevelures noires en boucles flottantes et leurs draperies diaphanes que la brise emporte et que le soleil éclaire! — Mon cœur se serre, mon enfant, quand je pense que je viens ici comme une étrangère. Cette nouvelle génération parmi laquelle j'arrive ne me connaît pas, et une grande partie de l'autre, je ne la retrouverai plus! — Nous voici en face d'un balcon plus avancé sur la mer, où chacun s'agite, trépigne, et, les bras étendus, les mouchoirs déployés, semble rivaliser à qui sera vu le premier. — La maison m'est inconnue, elle ne dit rien à mes souvenirs, et pourtant je ne sais quelle sympathie secrète, quel attrait mystérieux, me portent vers elle. — Oh! oui, c'est la maison de mon oncle Montalvo, de mon ami, de mon protecteur, de mon père; et je n'avais pas besoin d'en recevoir la confirmation de mon *cicerone*, don Salvador, le capitaine du bâtiment négrier : mon cœur l'avait déjà nommé.

Mais d'où viennent ces éclats de voix mêlés à de monotones et tristes cadences? Comme à l'approche d'un volcan, l'air se remplit par degrés de sauvages harmonies : ce sont des cris et des chants à la fois! Et quels chants, Dieu de miséricorde! si tu les entendais! Plutôt que des mélodies humaines, on dirait un concert donné par les esprits infernaux dans un jour de *cattivo umore*. Puis les murmures des eaux de la mer, le bruit des rames qui font mouvoir en tous sens d'innombrables barques, conduites par des nègres à demi nus, fumant et nous montrant leurs dents en signe de contentement et de bienvenue.

Nous longeons les quais, couverts d'une foule bigarrée de blancs, de mulâtres et de nègres : les uns sont habillés de pantalons blancs, de vestes blanches, et coiffés de grands chapeaux de paille; les autres ne portent qu'un caleçon court de toile rayée, et un madras de couleur roulé sur le front; plusieurs ont le chapeau de feutre gris sur les yeux, la ceinture rouge négligemment attachée au côté, et tous sont affairés, pressés, ruisselants. — On voit pêle-mêle des tonneaux, des caisses, des colis portés par des *carretons*, traînés par des mules et conduits nonchalamment par un nègre en chemise. De tous côtés on lit *café*, *sucre*, *cacao*, *vanille*, *camphre* ou *indigo*, et les braves gens de nègres toujours de chanter et de crier à vous fendre la tête; car ils ne savent travailler qu'au son de leurs bruyants éclats fortement cadencés. — Partout on se meut, on s'agite, rien ne reste en place; la rareté diaphane de l'atmosphère prête même au bruit, comme à la clarté du jour, quelque chose d'incisif et d'éclatant qui pénètre dans les pores et donne le frisson; la vie est partout, dans tout, mobile, ardente comme le soleil qui darde ses rayons sur nos têtes.

Nous venons de jeter l'ancre au milieu d'une forêt de mâts et de cordages; et comme les passagers préparent leurs passe-ports, j'ai songé au mien, et me suis mise en devoir de le chercher encore. Mais vaine recherche! après avoir bouleversé tous mes papiers, je reconnais de nouveau que je l'ai laissé à Paris; pourtant j'ai traversé l'Angleterre et les États-Unis sans qu'il en ait été question. Bien que les choses se passent ici autre-

ment, j'espère qu'on ne me renverra pas sans que mon pied ait foulé *la terra patria*. Je ne suis nullement inquiète; il me semble qu'en arrivant dans mon pays j'arrive chez moi. Quel droit plus sacré que de vivre sur le sol natal? La seule propriété incontestable de l'homme doit être celle-là; ce premier lot que la nature lui accorde en naissant n'est pas plus vaste, hélas! que le dernier.

Plusieurs barques se dirigent vers nous. Elles conduisent des amis, des curieux, les préposés de la douane, et par leur organe un message fort poli de la part de l'intendant. — Ceci est de bon augure pour l'affaire du passe-port.

Au milieu de ces chaloupes j'en distingue une plus affairée, plus impatiente d'aborder notre bâtiment. Elle est peinte en blanc, rayée de bandes rouges, et ses rameurs, en larges pantalons blancs, le corps entouré de ceintures bleues et cramoisies, haletants, la poitrine gonflée, le front ruisselant, avancent, avancent.... Déjà ils atteignent le brick. — Quatre jeunes gens l'occupent, dont l'aîné annonce à peine vingt-deux ans: ils sont debout, les bras étendus et les mouchoirs déployés. Leur costume est élégant et recherché, leurs tailles sont élancées et fines, leur teint, encore adolescent, s'ombrage moelleusement d'un duvet soyeux, et leurs vifs regards se voilent par je ne sais quelle teinte douce de jeunesse et de candeur; quelque chose de souple et de délicat dans toute leur personne leur donne une grâce parfaite, et comme ils s'avancent à la fois hors de la chaloupe, folâtres, joyeux et empressés, on les prendrait pour une nichée de nos plus beaux

oiseaux. — Ce sont les fils de mon oncle de Montalvo, mes cousins germains.

Les agents de la *junta de sanidad* n'arrivent pas; — nous sommes, en attendant, traités en pestiférés et réduits à échanger de loin quelques paroles avec les personnes qui se promènent dans des barques autour de notre navire.

Enfin on nous prévient que les représentants de la faculté dînent; et comme ils n'ont pas l'habitude de se déranger en pareille occasion, nous sommes obligés de rester encore quelques heures dans notre prison au grand air.

Un homme d'un âge avancé, en habit noir, décoré de la grande croix d'Isabelle la Catholique, aux cheveux poudrés, au teint pâle, aux traits fins, au regard expressif et au port noble, s'avance seul, debout dans une chaloupe. — Il m'appelle, je l'entends de loin. « *Mercedes!* dit-il d'une voix douce, émue... *Mercedes!* seule! » Et ses yeux, dont l'expression de bonté est ravissante, sont remplis de larmes. — Il me regarde comme regardait ma mère! — Oui, c'est lui! mon oncle chéri! Je le devine plutôt que je ne le reconnais, et ne retrouve pas de différence entre ces deux mouvements de mon âme! — On dirait que mon cœur devient ma vue dans cet instant, car je sens mon cœur, ma vue et ma mémoire se confondre dans cette vive révélation. — Il s'approche toujours, suivi d'autres chaloupes. — Mon oncle, mon frère, tous les miens le suivent sans doute! — Mon cœur les appelle. — Je meurs d'anxiété et d'impatience! — Mais encore d'autres barques. — Une cha-

loupe aborde. — Ce sont eux! — Adieu, mon ange! — Adieu! —

Même jour, soir.

Il est minuit, et je suis bien lasse; mais je ne veux pas me coucher sans te raconter une partie des agitations de ma journée.

Nous sommes descendus au môle, en face de l'église de Saint-François. Après avoir traversé le quai, je suis montée en *volante* avec mon oncle, et nous nous sommes dirigés vers sa maison.

Je ne saurais te dire, mon enfant, l'émotion que j'éprouvais en me retrouvant au milieu de cette ville où je suis née, où j'ai fait mon premier essai de la vie. Chaque objet qui frappait ma vue renouvelait une impression d'enfance, et je me sentais pénétrée de je ne sais quelle joie folle et sauvage qui m'attendrissait jusqu'à la moelle et me faisait pleurer. Il me semblait que tout ce que je voyais m'appartenait, et que toutes les personnes que je rencontrais étaient mes amis. J'aurais embrassé les femmes, donné la main aux hommes, — j'aimais tout! les fruits, les nègres qui les portaient sur leur tête pour les vendre, les négresses qui se pavanaient en se balançant sur les hanches dans la rue, avec leur mante sur la tête, leurs bracelets autour des bras et leur cigare à la bouche! J'aimais les plantes parasites qui folâtraient sur les toits, et les guirlandes d'*aguinaldos* et de *manzanillas* qui pendaient sous les gouttières; le chant des oiseaux me ravissait; l'air, la lumière,

le bruit, m'enivraient! — J'étais folle! j'étais heureuse!

A ces voluptés du souvenir succédait la surprise charmante que me causait l'étrange aspect de cette ville du moyen âge conservée intacte sous le tropique, et ces coutumes singulières où l'on retrouve à la fois l'Espagne et l'Amérique; ces rues étroites bordées de maisons basses, à balcons de bois et à fenêtres grillées, toutes percées à jour; — ces habitations si propres, si luisantes, si gaies, où l'on aperçoit le *quitrin* (voiture du pays) dans le salon, et digne d'y figurer par son élégance et sa fraîcheur; puis la *nina,* enveloppée de sa robe aérienne, ses beaux bras nus enlacés autour de la grille, plongeant un œil curieux dans la rue; et, dans le fond, la cour garnie de fleurs et l'eau jaillissante de la fontaine, dont les gouttes fraîches et limpides répandent la vie sur les pétales de la *pitalaya* et du *bolador.* — Mais, à demain, mon enfant; — j'entre chez mon oncle, je te dirai bientôt les nouvelles émotions qui m'y attendent.

LETTRE XV.

A LA MÊME.

Premiers moments. — Nègres et négresses. — La foule empressée. — Mama Agueda. — La vieille négresse. — Maison de mon oncle. — Intérieur des familles. — Luxe de la table. — Les plats créoles. — L'*ayiaco*. — Le suprême de volaille dédaigné. — Les *butacas*. — Les négresses sur leurs nattes. — Un *rout* sous le tropique. — Naturel des femmes havanaises. — L'Angelus et la bénédiction. — Le *Mamey*. — Le patriarche O'Farrill. — Mon oncle comte Juan de Montalvo. — Les femmes et les présents. — Les chemins. — Les délais. — Le soleil des tropiques. — Ses effets sur la constitution et sur le caractère. — Indolence et violence. — Inactivité et passion. — Le soleil, ennemi public. — Puissance et fécondité de la vie. — Impossibilité de terminer aucune affaire. — Les moustiques. — Une histoire de fourmis. — La *butaca* sur le balcon. — Le *paseo* de Tacon. — La nuit à la Havane. — Le droit d'asile. — Les assassinats. — Jose-Maria et Pedro-Pablo. — Récit de ma tante. — Les voleurs honnêtes. — Une histoire de bandit. — Le *Maboa*, l'*Althea*, le *Yagua*. — Les négresses et leurs cigares. — *Mates* et *guacalotes*. — Air de fête. — Excellente tenue de la population. — Les chiens et les bandits. — Les rues le soir. — La promenade. — La maison paternelle.

Havane, le 11 juin.

Pendant plusieurs jours, ma Teresa, il m'a été impossible de t'écrire. La maison de mon oncle

Juanito, y qui je dois l'hospitalité, ne désemplit pas depuis mon arrivée. Je suis entourée de parents, d'amis, de vieux serviteurs de la famille, les uns que je reconnais en dépit des injures du temps, d'autres que je ne reconnais pas du tout. Là, une jeunesse affectueuse qui me traite avec la familiarité fraternelle, et qui m'est tout à fait inconnue; ici, des visages étrangers, mais tous ouverts et joyeux, qui, se posant devant moi comme pour se faire peindre, me demandent d'un air gracieux et fin : « Me reconnais-tu? » — Et moi, pour ne pas les chagriner, de répondre : « Oui. » — Puis, partant de là, je mêle et confonds tout, prenant le fils pour le père, le neveu pour l'oncle, et cent autres gaucheries qui excitent l'hilarité générale et qui me font damner.

Ensuite arrivent les nègre set négresses, joyeux, attendris, chacun présentant la liste de ses droits à me regarder, à être reconnu à son tour : l'une m'a élevée, l'autre jouait avec moi, l'autre faisait mes souliers; celle-ci chantait pour m'endormir; celle-là dut sa liberté aux soins qu'elle donna à mon enfance. Ensuite arrive mon frère de lait, un grand nègre de six pieds, beau comme sa mère, à la mine douce et tendre. — Enfin, le croiras-tu? jusqu'à *mama Agueda*, la nourrice de ma mère, qui vit encore et traîne à pied ses longues années pendant deux lieues pour venir me baiser les mains et m'appeler sa fille! Si tu la voyais, la pauvre vieille, avec ses longues mains décharnées, attachées à des bras plus décharnés encore! puis sa robe à manches courtes, et sa poitrine flétrie, à découvert jusqu'à la ceinture! Là commence seulement une

robe légère de batiste, peinte en couleurs fantastiquement assorties; une mante brune couvre sa tête et encadre son visage bien noir, bien ridé, sur lequel se dessinent deux grands yeux ronds à fleur de tête, dont le blanc sanguinolent décèle encore l'ardeur du sang africain, mais dont l'expression sauvage est attiédie par un affaissement des rayons visuels, preuve de la décadence de la nature. — La voilà, la bonne vieille, en face de moi, établie sur le meilleur fauteuil de ma chambre, les mains appuyées sur ses genoux, la tête en avant, me dévorant des yeux et répondant à chaque question que je lui fais sur les membres de sa famille : « *Mori.* » — (Il est mort.)

La maison de mon oncle est fort vaste. Elle est entourée de hautes et longues galeries à perte de vue, et garanties du soleil par des persiennes. C'est dans une de ces galeries que nous dînons; ici, point de salle à manger entre quatre murs, elles sont interdites par la chaleur. D'ailleurs, les familles sont si nombreuses, que même les repas ordinaires exigent un grand espace et ont toujours un air de fête par le nombre des convives et des serviteurs et par la profusion désordonnée des mets. Il n'est pas rare, pour peu qu'on invite quelques convives étrangers, de payer un dîner trois ou quatre mille piastres. Il n'y guère de maison opulente qui n'ait un cuisinier français et ne parvienne ainsi à réunir sur sa table les mets les plus exquis de la cuisine française, avec le luxe des richesses que la nature prodigue à nos colonies.

Les Havanais mangent peu à la fois, comme les oiseaux ; on les trouve, à toute heure du jour, avec un fruit ou une sucrerie à la bouche. Du reste, ils préfèrent les légumes, les fruits et sourtout le riz. La viande est une nourriture peu convenable au climat. Ils sont friands plutôt que gourmands. Les grands seigneurs, malgré le luxe européen de leur table, réservent leur véritable sympathie pour le plat créole : ils goûtent les autres mets, ils se nourrissent de celui-ci : les uns sont le luxe de l'opulence qui sert à régaler l'étranger, l'autre est comme ces meubles d'affection et d'habitude, souvent décolorés par l'usage, mais qui conservent fidèlement les plis du corps, sur lesquels on aime à se retrouver, et dont on préfère la vieille étoffe aux cachemires et aux brocarts d'or. Moi-même, après de si longues années, je ne saurais te dire avec quel délice je savoure ces *caimitos* veloutés, ces *zapotillos* suaves et d'un goût sauvage, ces *mameyes*, nourriture des âmes bienheureuses dans les vallées sacrées de l'autre monde, selon la croyance haïtienne, et enfin le *mamon* cette crème exquise dont le goût, composé des plus délicieux parfums, est un nectar digne de l'Éden. Et lorsque ma tante m'offrit un suprême de volaille, moi, joyeuse et béate en face d'un simple *agiaco*, je lui répondis avec un ton de dédain : « Je méprise le suprême de volaille ; je ne suis venue ici que pour manger des plats créoles. »

Quelque grande que soit la maison de mon oncle, elle suffit à peine à contenir sa famille et ses serviteurs. Il a dix enfants, autant de petits-enfants, et plus de cent nègres pour son service de

ville. Mon oncle est un brave et digne homme, éclairé, juste, aimant son pays avec passion et d'une bonté inépuisable. Sa philanthropie ne se porte pas seulement sur ce qui l'entourne, mais sur tout ce qui souffre. Fort savant en physiologie et en médecine, il guérit grand nombre de malades et ne se borne pas à traiter lui-même ses enfants et ses esclaves; mais comme sa science est en vénération et qu'il n'est bruit que des cures merveilleuses qu'il a faites, on l'implore de toutes parts. Telle est l'humanité dévouée de son cœur, qu'au milieu des soins que réclament ses habitations, où il a huit cents esclaves à surveiller, et du grand nombre d'affaires publiques qui l'occupent, toutes les fois qu'un pauvre malade réclame ses soins, mon oncle accourt à son aide, souvent même au milieu de la nuit.

Dans la crainte de ne pas suffire seul au bien qu'il voudrait faire, il a communiqué à tous ses enfants ses connaissances spéciales, et souvent on trouve l'une ou l'autre de ses ravissantes filles, images vivantes de la Charité, le regard animé d'une bienfaisante espérance, occupées à peser gravement la merveilleuse poudre, de leurs doigts blancs et effilés. Mais c'est surtout lorsqu'il s'agit du bien du pays que notre bon oncle est admirable d'activité : alors il devient infatigable. La plupart des commissions organisées pour accroître la prospérité de l'île l'ont pour chef ou pour président; toujours il est le premier, lorsqu'il s'agit d'encourager une découverte, de donner de l'élan à un projet utile à son pays, et cela avec cette véhé-

mence, cette ferme et chaleureuse volonté qui sont des fruits de notre soleil.

Ma tante, Maria-Antonia, est une sainte femme; c'est elle qui fait de ses propres mains les layettes pour ses négresses, et qui envoie une partie des mets délicats de sa table à ses esclaves vieux ou malades. Elle ne gronde jamais ses nègres et leur permet toutes sortes de paresses et d'insouciances dans le service; aussi, excepté l'heure des repas, voit-on ses négresses étalées toute la journée par terre sur des nattes de jonc, chantant, causant et se peignant l'une l'autre.

Depuis mon arrivée, nous avons tous les soirs un brillant rout chez mon oncle; la gravité espagnole, l'indolence créole et le naturel en font à la fois les frais. Les hommes répandus dans les galeries, éclairées par des bougies et des lanternes de cristal suspendues au plafond, se promènent en fumant, et causent affaire ou galanterie, pendant que les femmes, assises en cercle sur des siéges qui se balancent tout seuls et qu'on appelle *butacas*, parlent entre elles, de cette voix câline que tu sais, et s'éventent perpétuellement, quoique la brise de mer, qui s'engouffre dans les balcons, fasse vibrer tous les carreaux et battre toutes les portes; elle soufflerait aussi toutes les lumières, si l'on n'avait pas la précaution de les couvrir sous des cloches de cristal; mais hors du courant de la brise, l'atmosphère brûle comme la lave enflammée de l'Etna.

A peine le premier son de l'*Angelus* frappe l'air que les conversations s'arrêtent; chucun se lève et prie debout à demi-voix : la cloche cesse

de retentir, on s'embrasse, on se souhaite le bonsoir, les enfants viennent recevoir la bénédiction de leur mère; puis on se rassied, et les conversations recommencent.

La plupart de ces causeries ont peu de portée, comme partout; mais ici, au moins, le naturel et la simplicité les font valoir. L'absence de manége des femmes créoles donne à leur commerce un attrait indicible; tout est naturel chez elles, et on les voit vieillir sans s'en apercevoir et sans que la perte de leurs charmes les affecte : il ne leur vient jamais l'idée de cacher un de leurs cheveux blancs, de voiler une ride; cette probité de l'âme, cette abnégation volontaire, en les rendant plus aimables, prolonge leur jeunesse et les fait aimer au delà des écueils du temps.

La vie de famille, à la Havane, renouvelle les charmes de l'âge d'or : on y retrouve les élans naïfs du cœur, l'abandon dans la confiance, la foi dans l'amour et dans l'amitié, et quelque chose de souple, de moelleux, de caressant, qui va jusqu'au fond du cœur de celui qui en est l'objet. Quoi de plus doux que cette sécurité dans la bienveillance et dans l'affection de tous! c'est un duvet précieux sur lequel l'âme se repose mollement.

Ecoutez à la porte de ce salon où la famille est réunie : tout est pétulance, gaieté, abandon, délire! On se tutoie; les âges, les conversations se mêlent; tout le monde est heureux, le bien-être est partout ; c'est que le cœur est seul chargé des honneurs de la fête.

Je ne saurais te dire tous les soins, toutes les tendresses dont je suis l'objet; c'est à qui viendra

me voir, à qui me donnera un cadeau, un souvenir : — les fruits, les fleurs pleuvent sur moi, et même l'or; car c'est une coutume créole de se faire présent en famille d'une once d'or comme d'un ananas ou d'un *mamey ;* et cela avec une naïveté, une tendre bonhomie d'expression vraiment admirables. Ces présents m'arrivent enjolivés et parés de fleurs, de sucreries et de mille recherches ravissantes. Mais ce qui me touche le plus, c'est lorsque mes cousines m'envoient pour messagère une de leurs petites filles, et que la jolie *nina* m'arrive chargée d'un fruit plus grand qu'elle, ou d'un bouquet de cactus presque aussi beau que l'incarnat velouté de ses joues, et que, pliant sous le poids, elle me dit, levant vers moi ses grands yeux pleins de candeur : « Voilà ce que *mama* t'envoie. » (*Esto te manda mama.*)

J'attends mon frère, qui n'était pas à la Havane à mon arrivée, et mon grand-oncle Rafaël O'Farrill, un des patriarches de la famille. Les routes, déjà fort mal établies et livrées aux intempéries des saisons, deviennent impraticables pendant les pluies; les rivières débordent; et, comme faute de ponts et de bacs, on ne peut les passer qu'à gué, on est constamment exposé à des accidents; aussi, à peine l'époque des orages arrive-t-elle, que chacun s'empresse de rentrer en ville, au risque de rester une journée entière perdu dans une ornière ou dans un ravin. Cette absence de chemins praticables oblige ainsi les Havanais à rentrer à la ville au moment même où l'ardeur de la canicule appelle les maladies et leur rendrait plus nécessaire l'air pur de la campagne.

12 juillet.

La chaleur est excessive ; le vent souffle comme d'une fournaise ; tout travail devient impossible, et j'éprouve une angoisse vague, causée par la lutte qui s'établit entre l'activité de mon cerveau et l'affaissement de mon corps. Les habitudes agissantes d'Europe, les facilités qu'offre en tout point la civilisation du vieux monde, me manquent ici, et je sens parfois avec dépit que je suis dégénérée, puisque le *dolce far niente* de nos anciens, *les Indiens*, ne suffit plus à mon bonheur.

Un des caractères particuliers à la race actuelle de nos Espagnols-Havanais, fruits européens transplantés sous le tropique, c'est le contraste qui se manifeste entre la langueur de ces corps minces et délicats, toujours prêts à plier sous la moindre fatigue, et l'ardeur du sang qui se décèle dans les gestes, dans les goûts, dans les mouvements de leur pensée, toujours vive, passionnée, impétueuse. De même, au moment précis où la ville, plongée dans un repos absolu, savoure la douce volupté d'un demi-sommeil, l'agitation, le bruit, une locomotion perpétuelle, étourdissante, règnent dans le port sous l'influence de l'amour du gain et par l'obéissance de l'esclave. Quant aux affaires, aux transactions, elles sont toujours en souffrance et traînent à l'infini. Pour un pas à faire, pour un mot à dire, pour une signature qu'il s'agit d'apposer, on vous renverra toujours au lendemain : le soleil est là, terrible, s'interposant chaque jour entre la maison de votre

notaire et vous, entre votre écritoire et vos doigts.

Sous un ciel ardent, la vie se multiplie sous tous les aspects, sous toutes les formes, et si la vue d'une nature grandiose et variée ravit l'âme et les yeux, force est d'endurer les inconvénients de cette opulence. Voilà ce que je me répète sans cesse et de mon mieux, pendant que les moustiques impitoyables mettent ma patience à l'épreuve. Mes bras, mes mains sont dans un état déplorable; si je les couvre pour t'écrire, je suffoque, je ruisselle, je meurs; si je les laisse à la portée de ces ennemis infernaux, ils me dévorent. Je ne puis m'en garantir qu'en baignant ma peau dans de l'eau-de-vie de canne, panacée universelle ici, applicable à tous les maux; puis, sans l'essuyer, je me fais éventer par une petite négresse pendant que je t'écris.

On raconte dans le pays une histoire très-instructive à propos de ces insectes. Les premiers Européens qui arrivèrent dans l'île y trouvèrent une énorme quantité, non pas de moustiques, mais de familles et de races de moustiques plus ou moins voraces, qui régnaient dans l'air et dévoraient les passants. Une économiste de l'époque, homme sage, eut, à ce qu'on dit, la pensée d'apporter dans une cage un petit nombre de moustiques étrangers, et d'essayer leurs forces contre les insectes indigènes. L'essai fut heureux; les étrangers furent les plus forts, et se mirent à avaler sans pitié les moustiques nationaux; si bien qu'au bout de quelque temps il ne restait plus un seul indigène dans l'île. Mais, en échange, les naturalisés devinrent nombreux et redoutables, et

leurs piqûres furent si cuisantes qu'on regrette encore l'ancienne race; c'est précisément cette race française, cette race ingrate de moustiques dont je suis maintenant la victime.

Mais si les cousins nous mordent, les compensations ne manquent pas. — La vie de nuit est si belle, si pleine de charmes ici! Quelle transparence! Quelle grandeur dans le ciel éblouissant d'étoiles et de météores! — Et ces nuages gigantesques qui planent dans l'air, habillés d'opales et de rubis! et ce souffle tiède de la brise de terre, chargée de tous les parfums de la végétation, si doucement incisif à travers des pores épanouis par la chaleur! Comment te décrire la puissance de cette vie animée et sensuelle, quand l'ardeur brûlante du jour a fait place à l'air doux et voluptueux du soir? — Lorsque, vis-à-vis du port, à demi couchée au fond de ma *butaca*, sur le balcon de mon oncle, je contemple un bâtiment les voiles déployées, se détachant au loin sur le firmament étoilé, au milieu de l'air diaphane et phosphorescent, que la lune m'apparaît à droite et le château du *Morro* à gauche, planant sur l'espace, blanc comme un fantôme, avec sa lanterne vacillante, dont la lumière tourne toujours au milieu des airs, se cachant et disparaissant tour à tour comme une lueur fantastique, — je me crois livrée à un rêve enchanteur, et je jouis de ce bonheur fugitif à pleine poitrine.

Mon bon oncle a eu la galanterie d'affecter à mon service particulier une *volante* faite exprès, fort élégante et toujours à mes ordres. Ici, chaque membre de la famille a un équipage séparé,

même les enfants. Lorsqu'à la chute du jour vient l'heure de la promenade, toute notre rue se trouve encombrée de voitures, comme à Paris à la sortie d'un spectacle.

A six heures on part, le soufflet du *quitrin* rabattu, les dames habillées de blanc, tête nue, avec des fleurs naturelles sur les cheveux; les hommes en costume habillé, cravate, gilet et pantalon blancs : c'est la tenue habituelle et générale dans toutes les classes de la hiérarchie.

Hier, en sortant avec ma tante, Maria-Antonia, pour aller au *Paseo de Tacon* (promenade de Tacon), j'avais été voir *Pepiya,* ma jolie cousine, lorsqu'en traversant la place de *Belem*, nous fûmes arrêtées par une espèce d'émeute qui se portait vers l'église. Déjà la foule en assiégeait la porte, mais sans chercher à la dépasser. Un des grands battants était fermé; l'autre, entr'ouvert, laissait à peine passage à la tête d'un homme qui, d'un air grave, criait à la foule immobile : *Priez pour le criminel, mes frères.* Je demandai l'explication de cette scène. On me dit qu'un assassin venait d'échapper aux gens de justice, et avait cherché refuge dans cette église, qui jouissait du droit d'asile. — « Il l'a échappé belle! ajouta l'inconnu qui nous donnait cette explication; la distance était longue et tout le monde courait après lui... Il est vrai que s'il n'avait pas atteint Belem, il aurait pu entrer dans une autre église sur sa route. Mais aurait-il deviné juste?

— Que voulez-vous dire? Toutes les églises ne jouissent-elles pas du même privilége?

— Non; celle de Belem et une autre jouissent

seules de cet avantage; encore le nom de celle-ci est-il un mystère, connu seulement des prêtres. Si par hasard elle se trouve sur la route du fugitif et qu'il y entre, cette circonstance est regardée comme une preuve de la protection divine, et le malfaiteur a sa grâce. » Comme nous poursuivions notre route, nous dirigeant vers la promenade, ma tante me dit :

« De pareils spectacles se présentent quelquefois ici. Les assassinats en plein jour, plus rares depuis le gouvernement du général Tacon, se reproduisent encore quelquefois. La vengeance, soit qu'elle agisse pour son compte, soit qu'elle obéisse à l'ordre de l'homme puissant, et l'ardeur du sang dans ce pays, ardeur qui pousse l'assassin à tuer sans cause, produisent plus de meurtres que l'appât du vol. Nos voleurs de grand chemin commencent rarement leur métier par choix ; ils y sont presque toujours entraînés par des circonstances particulières. Ainsi nos *guajiros* sont souvent amoureux, jaloux, querelleurs ; ils se battent à la sortie d'un bal ou d'un combat de coqs. Celui qui tue se sauve dans l'intérieur de l'île, dans les montagnes ; on le poursuit, on met sa tête à prix. Abandonné comme un ennemi de l'espèce humaine, obligé de la craindre et de se défendre contre ses attaques, il devient voleur pour pourvoir à son existence, assassin pour la conserver ; mais, dans sa dégradation, il conserve la plupart du temps un certain caractère aventureux, chevaleresque, qui n'est pas dépourvu de générosité.

» Une nuit, à la campagne, mon fils Ignacio, encore fort jeune, se trouvant attardé, revenait à

cheval d'une visite dans les environs : il chantait. Il était environ minuit, lorsqu'il aperçut un homme assis au pied d'un des orangers de la *Guardaraya*, sur la lisière du bois. Cet homme tenait la bride de son cheval passée autour du poignet; l'*escopeta* était appuyée à l'arbre; le *machete* pendait à sa ceinture, et il s'occupait à charger un *trabuco* (grand pistolet).

» Mon fils se crut perdu. — Mais il continua à marcher au pas en fredonnant, malgré l'inquiétude bien naturelle que lui inspirait ce voisinage.

» — Buenas noches, senor don Ignacio.

» — Muy buenas noches, caballero, répondit mon fils.

» — Il est bien tard pour se promener ainsi, jeune homme, reprit l'autre... Rentrez chez vos parents, croyez-moi... Le serein n'est pas bon pour la voix. » — Et il continua sa besogne.

» Le lendemain, nous apprîmes que le *pedaneo* et consorts étaient à la poursuite de *Jose-Maria*, le fameux voleur, qu'on avait vu la veille dans les environs de notre sucrerie.

— Fut-il arrêté? demandai-je à ma tante.

— Oui, me répondit-elle, mais seulement six mois après. — Ces bandits, continua-t-elle, sont si redoutés et leur témérité est si indomptable que, malgré le prix attaché à leur arrestation, personne n'ose les prendre : ils vont partout, dans les *sitios*, dans les *estancias*, dans les *ventas* ; ils y font de la dépense sans que qui que ce soit ose s'exposer à leur vengeance. Je te raconterai une anecdote qui te donnera encore une idée de leur caractère singulier.

» Un jour, j'allais à notre habitation de *Canasi* avec tous mes enfants : ils étaient huit, et le plus âgé n'avait pas dix ans ; les routes étaient affreuses ; nos mules s'enfonçaient dans les ornières jusqu'au poitrail, et ce fut à grand'peine que nous pûmes atteindre à onze heures du soir la sucrerie de *Pedraita*, à une lieue de *Guanao*, où nous étions attendus pour dîner. Mais la rivière qui sépare ces deux propriétés avait débordé pendant la matinée, il était impossible de la traverser ; il nous fallait pourtant quitter sans délai *Pedraita*, où venait d'éclater une révolte parmi les nègres de l'habitation. — Que faire? Nous décidâmes qu'il fallait à tout risque passer la rivière. J'étais restée assise au bord de l'eau, entourée de mes enfants, qui pleuraient de faim et de peur, car la nuit était sombre, et le bruit de l'eau agitée par le vent les épouvantait. Je tâchais de les rassurer, lorsque je vis un homme apparaître devant nous. Son costume était celui des *guajiros* ; il était armé et tenait son cheval par la bride.

» Senora dona Maria-Antonia, me dit-il, que puis-je faire pour vous être utile? Mon cheval est bon, et il est comme moi à votre service. Si vous voulez, je passerai ce que vous avez de plus précieux de l'autre côté de la rivière... vos enfants, l'un après l'autre, par exemple. — N'ayez pas d'inquiétude ; la *jaca nada bien.* » — Et il caressait de la main sa monture.

» — Merci, lui répondis-je ; je garde mes enfants ; mais, si vous vouliez vous charger de cette cassette, vous me feriez plaisir : elle renferme des

objets de prix qui pourraient être abîmés dans la *volante*.

» — Bueno venga el cofrecito! » Et prenant la cassette, il la plaça devant lui, s'élança dans l'eau et s'éloigna.

» Une heure après, je me mis en route avec mes enfants; les mules nageaient bien, mais la rivière était si *brava*, que l'eau débordait pardessus le train, entrait dans la *volante*, et nous mouillait jusqu'au genoux. Enfin, nous atteignîmes l'autre rive sans accident, et au bout de deux heures j'arrivai à l'auberge de *Guanao;* il était une heure du matin.

» La première personne qui se présenta devant moi fut le *guajiro* avec la cassette, qu'il s'empressa de me remettre fidèlement. Il refusa toute gratification, reçut mes remercîments et disparut. La cassette contenait des diamants et des bijoux d'un grand prix.

» — Senora dona Maria-Antonia, dit l'aubergiste aussitôt que l'homme s'éloigna, connaissez-vous cet homme?

» — Non; c'est la première fois que je le vois.

» — Eh bien, c'est *Pedro-Pablo*, le fameux chef des bandits qui infestent ce pays depuis six mois.

» — En vérité, ma tante, je ne sais ce qu'il y a de plus merveilleux dans cette histoire, ou la loyauté du brigand, ou ta confiance en lui!

» — Mais non; je ne me la reproche point, et je crois que j'en aurais fait autant si je l'avais connu: ici, un voleur qui vous parle en ami ne vous trahit jamais. Téméraire, il résiste seul aux

gens de justice, aux soldats, et défend sa vie avec fureur. Une fois, un de nos jeunes gens, chercheur d'aventures, ennuyé d'entendre vanter la bravoure d'un brigand, s'avisa de l'appeler en champ clos : le cartel fut affiché dans les bois, et la rencontre eut lieu selon toutes les règles de la chevalerie.

» Les ennemis les plus redoutables de ces voleurs sont les chiens. La race canine de Cuba est unique par sa force, par son intelligence et par son aversion incroyable contre les nègres marrons. Lorsqu'un esclave déserte, le mayoral (chef des travaux) mène le chien dans le *bohio* (cabane du fugitif), prend les hardes du nègre et les applique aux naseaux du mâtin. Il a compris. — Aussitot, il part à la poursuite du fugitif, suit sa trace pendant plusieurs jours s'il le faut, et ne quitte la piste qu'après avoir découvert sa retraite et l'avoir chassé devant lui jusqu'aux pieds du maître. Parfois il s'établit un combat entre le nègre et le chien, mais ce dernier a toujours le dessus et ne lâche jamais prise, même blessé. Avec une incroyable adresse, il commence par saisir les oreilles de son adversaire ; et, une fois cramponné sur ses épaules, la dent enfoncée dans l'oreille de l'esclave, il le fait plier sous la douleur. N'ayant plus d'action contre son assaillant, le nègre s'abat par terre et reste à la merci de l'animal, qui se contente de le faire lever et de le ramener au bercail. Mais si le nègre ne se défend pas (ce qui arrive presque toujours, tant la seule présence du chien l'épouvante), ce dernier ne lui fait point de mal et le pousse seulement devant lui, prêt à le

terrasser à la moindre tentative de fuite. S'il arrive, en toute autre occasion, que le nègre se révolte ou sévisse contre son chef, le chien se poste en arrêt à côté de son maître, la gueule ouverte, attendant le signal de l'attaque, mais sans prendre jamais l'initiative. Son obéissance est telle que même quand il le voit blessé, il ne bouge pas et ne le défend que d'après son ordre.

» Avant-hier, trois malfaiteurs qui avaient dévasté les environs de *Marianao*, à peu de distance de la Havane, après avoir échappé à toutes les poursuites de la justice, ont été ramenés par deux chiens. Arrivés près de la ville, un des chiens en arrêt, la gueule ensanglantée, l'œil étincelant, resta près d'un buisson pour garder les prisonniers, pendant que son compagnon, courant à l'entrée de la ville, hurlait, secouait les passants par leurs habits, et indiquait, par les signes les plus ingénieux, l'endroit où se trouvait la capture. Il finit par se faire comprendre, et conduisit le *pedaneo* à l'endroit où l'autre chien, fidèle à son poste, gardait les malfaiteurs, qui gisaient étendus à demi morts sur l'herbe. L'un de ces malheureux avait la joue toute fracassée, et tous trois avaient été blessés grièvement dans le combat.

» — Ces chiens, ma tante, doivent être bien forts?

» — Ils ne le paraissent pas, et ressemblent beaucoup aux lévriers de grande espèce; seulement leur poil est plus rude et d'une nuance plus claire.

» Les gens de campagne ne se mettent jamais en route sans leur meute : avec elle, ils se hasar-

dent sans crainte dans les solitudes sauvages où la justice des hommes n'a pas encore pénétré, et souvent ils leur doivent la vie. »

Ma tante en était là lorsque nous arrivâmes à la promenade *Tucon*; le soleil se couchait enveloppé de larges draperies d'or. Le palmier, le *maboa*, la *yagua* et les buissons gracieux de rose *althea*, agités par la brise du soir, se balançaient doucement. L'oiseau, silencieux pendant la chaleur du jour, chantait gaiement en choisissant son gîte, et resserrant ses ailes, se balançait sur la branche flexible et parfumée qui devait lui servir d'asile et le protéger contre la rosée de la nuit. Quelques jeunes filles assises aux fenêtres, coquettes et riantes, dardaient à travers les grilles des regards brillants comme des étoiles, et nous envoyaient, de leurs petites mains blanches, des saluts naïfs. D'autres, voluptueusement renversées dans leurs *quitrins*, jouissaient avec insouciance de la douceur de l'air et de la beauté de la nature. Personne ne se promenait à pied : les hommes, gravement enfoncés au fond de leurs *volantes*, humaient l'air et se sentaient heureux de vivre; la petite marchande, la bourgeoise comme la grande dame, savouraient dans leurs *quitrins* les délices et la paresse des riches. Toujours leurs premières épargnes sont employées à l'achat d'un piano et d'un *quitrin* : celle qui n'a pas encore atteint ce degré de luxe traverse furtivement la rue pour aller visiter une voisine, toujours en blanc, la poitrine, les bras et la tête à découvert. Vous les apercevez ainsi, inquiètes, glisser, traverser et disparaître; on les prendrait pour des

colombes qui s'envolent, effrayées par la cognée du bûcheron. Mais les négresses, oh! pour celles-là, la rue est à elles. On les voit en grand nombre sur les devants des portes, le cigare à la bouche, à moitié vêtues, avec leurs épaules rondes et luisantes comme des boucliers de cuivre, se laissant conter fleurette; — et des négrillons partout, jouant aux *mates*, aux *guacalotes*, et tels que leur mère les mit au monde.

En revenant de la promenade, nous nous dirigeâmes vers la place d'armes, où le gouverneur donne tous les soirs un concert de musique militaire. Là se réunit la population blanche de toutes les classes. De beaux arbres, une fontaine d'eau jaillissante, des bancs de marbre, les deux palais du gouverneur et de l'intendant, servant de cadre à ce grand espace, font de ce lieu une promenade charmante et tout aristocratique.

Ici, les promenades publiques ont un aspect de bon goût particulier au pays : point de veste, point de casquette, point de gens malpropres ou mal mis. Tous les hommes sont en habit et portent cravate, gilet et pantalon blancs; toutes les femmes s'habillent de linon ou de mouseline. Les vêtements blancs, qui respirent la coquetterie et l'élégance, s'harmonisent merveilleusement avec la beauté du climat, et répandent dans les réunions un air de fête.

Avant de rentrer, j'allai rendre visite à ma tante, la comtesse douairière de Montalvo. Je ne connaissais pas sa demeure et me laissai conduire par mon *calesero*. Il faisait nuit; mais à mesure que nous avancions et malgré l'obscurité, mille

souvenirs confus renaissaient dans ma mémoire, sans qu'il me fût possible d'en préciser aucun.

Le calesero s'arrête : je descends.

A peine me trouvai-je dans le *saguan* (1), que mon cœur bondit; il me sembla reconnaître la maison; bientôt je n'eus plus de doute : cette maison ! je l'avais habitée, j'avais touché ses portes, j'avais joué sur ces dalles de marbre; cet escalier ! je l'avais monté et descendu cent fois. — Là, de cette marche, je tombai un jour, je me blessai; *mama Agueda* me releva et me pansa. — Je ne me trompais point : c'était bien la maison de mon père. Tout était encore à sa place. — C'était là que mon lit d'enfance était posé; à côté, plus bas, je vois encore ma jeune négresse *Catalina* me chatouillant les pieds pour me faire dormir, chantant ou me racontant, pour la vingtième fois, comment sa mère l'avait trompée pour la vendre aux marchands blancs ; — comme elle avait sauté de joie et pleuré, en reconnaissant son frère dans le bâtiment; — puis, quelles larmes de désespoir elle avait versées, quand elle avait été vendue sans son frère. — Alors, elle pleurait encore; et moi, au lieu de m'endormir, je m'asseyais sur mon lit et pleurais avec elle. — C'est dans cette autre chambre, derrière ce paravent chinois, que ma grand'mère frappa un jour avec un fouet sa plus jeune fille encore enfant, et encore là que, comme un lionceau furieux, je me jetai sur les négresses qui retenaient la victime, et les mordis jusqu'au sang. — Ici, devant cette table massive, mon père

(1) Première cour d'entrée.

me tenait debout sur ses genoux et me montrait son arbre généalogique. Hélas! où est mon père? Je ne retrouve plus qu'un amas de pierres sans vie et un souvenir vivant!

LETTRE XVI.

A LA MÊME.

Tristesse, rêverie. — Un compliment hors de propos. — La musique. — Impression du chant sur les nègres et les mulâtres. — Le vieux serviteur. — La permission d'écouter. — L'esclave cantatrice. — Une variété. — Don Jose Penalver. — Mélomanie des nègres. — Aptitude aux arts naturelle aux Havanais. — Les deux théâtres. — Leur aspect. — Arrivée de mon frère.

Mercredi soir.

J'ai passé toute la matinée seule en face de la mer, le nez au vent et l'esprit dans l'espace. J'étais livrée à ce douloureux état de l'âme, à cette tristesse découragée qui naît du sentiment intime de notre faiblesse, qui nous ramène vers Dieu et nous porte à lui soumettre nos chagrins, nos misères et nos bonnes intentions; — moment précieux, où l'âme s'élève autant que le cœur s'humilie; où, parée d'un rayon d'amour divin, elle éclaire à nos propres yeux notre petitesse et notre impuissance.

J'étais plongée dans cette rêverie, lorsque quelqu'un s'avisa de me complimenter sur mes mérites: une angoisse mélancolique traversa mon âme;

je pris Dieu à témoin de ma non-complicité; et pénétrée de je ne sais quelle ironie amère contre moi-même, je sentis que mes paupières se mouillaient. — Étrange manière, en vérité, de répondre à un compliment!

Le soir, comme tous les soirs depuis mon arrivée, j'ai pu, avec ma voix, faire la joie d'une partie de la ville; et, en vérité, il y a un peu de mérite à ma bonne volonté, car la chaleur m'incommode beaucoup depuis quelques jours.

Mais comment refuser si peu de chose, lorsqu'une si légère fatigue peut devenir pour les autres la source d'un plaisir dont l'élan est si naïf et si vrai? Ici, les organisations sont en général musicales et poétiques : tous les soirs une foule de promeneurs se donnent rendez-vous sous les fenêtres de la maison de ma tante, au bord de la mer, quittent leurs voitures et s'établissent, assis sur des chaises qu'ils font apporter exprès, pour écouter quelques sons incertains que le vent emporte; puis, ce sont des vers, des impromptus, des couplets, qui se succèdent avec autant de facilité que de profusion. Le matin, si par hasard je fais quelques accords sur le piano, aussitôt toutes les négresses de la maison se mettent en mouvement et se portent sur les balçons, dans les coins des portes, derrière moi, devant le piano; c'est le plus drôle auditoire du monde. — Puis c'est un bonheur, ce sont des gestes, des tendresses naïves, à nulles autres pareilles. Les nègres aiment la musique avec passion : ils chantent des chansons d'une simplicité touchante. Quelquefois, le matin, on m'annonce un vieux serviteur de la

famille, esclave d'un de mes parents. — Que me veut-il ? — Me demander la permission de venir m'entendre le soir à la porte de la rue.

Il y a deux jours, je fus éveillée le matin par une voix fraîche et jeune qui chantait un air du *Pirata;* c'était une jolie esclave de ma cousine *Encarnacion :* juste, étendue et pure, cette voix serait un trésor pour le Théâtre-Italien, et la peau cuivrée de la mulâtresse une jolie variété parmi les lis et les roses des *Amigo* et des *Grisi.*

Je fais souvent de la musique avec une jeune fille remplie d'âme et de talent, dont le goût exquis et la méthode ont été développés par son père, un des hommes les plus distingués de la Havane par son esprit autant que par sa naissance. Je pourrais le citer comme un exemple de cette aptitude naturelle des Havanais pour les arts. Don Jose Penalver est un professeur accompli ; il joue du piano et il accompagne comme *Tadolini* ou *Alary;* il compose à merveille, il improvise, et il a enseigné l'art du chant à sa fille aussi bien que l'aurait fait un de nos meilleurs professeurs de Paris ; pourtant, ce talent n'a pas eu de maître : il est l'œuvre de l'étude et de l'intelligence.

Le goût de la musique italienne est aussi répandu ici que dans une ville d'Italie ; presque toutes les partitions modernes y sont connues ; des troupes italiennes y sont engagées tous les ans et fort bien payées. Plusieurs jeunes *fashionables* prêtent leur appui à des entreprises favorables au développement de l'art : dans ce nombre se distingue don Nicolas Penalver, qui, par sa brillante

fortune et son noble enthousiasme, mérite d'occuper le premier rang.

La Havane possède deux salles de spectacle : celle de l'*Alameda*, située au milieu de la ville, sur le bord de la mer, et l'autre *extra muros* : cette dernière porte le nom de *Tacon*, parce qu'elle a été élevée pendant la dictature du général de ce nom. La première, plus ancienne et moins grande, est plus favorable à la musique; la seconde, presque aussi grande que la salle du grand Opéra de Paris, sert, pendant l'absence des chanteurs italiens, à jouer le drame espagnol, et leur est livrée à leur retour. La salle *extra muros* est riche et élégante à la fois. Elle est peinte en blanc et en or. Le rideau et les décorations offrent un coup d'œil brillant, quoique les règles de la perspective n'y soient pas exactement observées. Le parterre est garni d'un bout à l'autre d'excellents fauteuils, ainsi que les loges, dont la devanture est à jour et seulement décorée d'un léger treillage doré, qui laisse pénétrer la vue des curieux jusqu'aux petits pieds des spectatrices. La loge du gouverneur est plus grande et mieux ornée que ne l'est ailleurs celle des rois. Je ne connais que les premiers théâtres des grandes capitales de l'Europe dont l'aspect produise un si noble effet, par la fraîcheur des décorations, le luxe de l'éclairage, tout en bougies, et l'excellente tenue d'un parterre en gants jaunes et en pantalons blancs. A Londres ou à Paris on prendrait notre salle pour un immense salon de haute volée.

Même jour, à onze heures du soir.

Mon frère est arrivé. — Je l'ai vu et ne saurais te dire ma joie! Mon frère est, tu le sais, tout ce qui me reste de mon père et de ma mère!

LETTRE XVII.

A M. LE COMTE DE TRACY.

De la société havanaise. — La Havane n'a pas de populace. — Causes de ruine pour les propriétaires. — Taux exorbitant de l'intérêt. — Loi d'expropriation. — Mauvaise situation des possesseurs du sol. — Marchands et propriétaires. — L'usure. Les monuments et l'histoire. — La Havane n'a pas d'histoire. — Fondateur de la ville. — Quelques souvenirs. — Les faubourgs. — *El Templete*. — La ville ancienne et la ville nouvelle. — La rade. — Admirable situation du port. — Les Ceïbas et l'unique monument. — Sieste d'une garnison. — Le caractère havanais.

Il n'y a pas de peuple à la Havane, il n'y a que des maîtres et des esclaves. Les premiers se divisent en deux classes : la noblesse propriétaire et la bourgeoisie commerçante. Celle-ci se compose en grande partie de Catalans. Arrivés dans l'île sans patrimoine, ils finissent par accaparer une grande partie des fortunes territoriales; ils commencent par prospérer à force d'industrie et d'économie, et finissent par enlever les plus beaux patrimoines héréditaires, au moyen du haut intérêt qu'ils perçoivent de leur argent.

Quelque considérables que soient les proprié-

tés, les frais immenses qu'occasionne l'élaboration du sucre, qui s'élève, dans une habitation de trois cents nègres, environ à 150 ou 200 mille francs par an (35 à 40 mille piastres), nécessitent une mise de fonds préalable qui force le propriétaire à faire des emprunts, remboursables après la récolte de chaque année. Le commerçant, qui peut seul capitaliser ses bénéfices, lui fait des prêts considérables, à des intérêts arbitraires et qui s'élèvent souvent jusqu'à deux et demi pour cent par mois. Comme son revenu, établi sur de telles bases, est plus sûr que celui de l'emprunteur, dont les récoltes, soumises d'ailleurs à des prix variables, dépendent de l'inconstance de la température et d'accidents imprévus, il arrive souvent que ce dernier se trouve dans l'impossibilité de remplir ses engagements aux époques des remboursements. Les intérêts exorbitants doublent la dette; le payement devient difficile, puis impossible, et le prêteur se trouve en peu de temps possesseur d'une valeur égale à la propriété tout entière.

Ces graves abus n'existeraient pas si l'on fixait un taux d'intérêt légal. Quoique le 10 ou le 12 pour cent par an soit une moyenne adoptée sur la place, elle n'est nullement obligatoire. Le gouvernement ferme les yeux sur cette spoliation, dans l'intérêt même des propriétaires, à ce que l'on assure : ces derniers se trouvant souvent dans l'impossibilité de subvenir à leurs frais, sont heureux, dit-on, de trouver cette fatale ressource et de se procurer de l'argent au moyen des plus grands sacrifices. Je ne sais si cette tolérance

trouvera grâce devant les économistes et s'ils l'adopteront comme une des libertés sociales; mais je ne puis croire qu'un bien puisse découler d'une source immorale, et les suites de cette facilité coupable en prouvent le danger. Encouragé par le succès de l'abus, l'usurier donne un essor sans frein à son avidité, ébranle ou détruit les fortunes, et l'emprunteur à son tour, usant du privilége de non-expropriation, finit par ne pas payer du tout. L'intérêt légal et la punition de l'usure d'une part; de l'autre, une loi d'expropriation sévère, mais protectrice et rédigée dans l'intérêt de la conservation des fortunes, accorderaient, ce me semble, les droits de l'équité avec ceux de la morale, et l'on atteindrait le but de la prospérité publique.

Je sais, mon cher comte, quel regard philosophique et juste vous aimez à porter sur les annales et la destinée des peuples, et je me crois certaine de vous intéresser en jetant au hasard quelques détails sur ce pays que l'on connaît à peine en Europe, et qui mérite à plus d'un titre l'attention des hommes d'État et des observateurs.

Nous avons plus de richesses naturelles que de richesses acquises, fruits de l'expérience, du travail et de la persévérance. Jusqu'ici les moyens ont manqué à nos concitoyens, et les monuments à leur histoire.

Vous le savez, les monumeuts, symboles de gloire et de puissance, trop souvent de cruauté et de douleur, sont une partie des annales des peuples. Cuba n'a pas d'histoire, point de pyramide, point de donjon vermoulu; rien qu'un arbre géant

et les cendres de Colomb. Voilà ce que je pensais hier, en examinant un petit temple enfoui sous des flots de poussière, dans un coin de la place d'armes de cette ville.

En 1515, après que la ville de Saint-Christophe de Cuba, aujourd'hui la Havane, eut été dévastée et brûlée par des flibustiers, on transporta la capitale vers la côte du sud, près du village de *Batabano;* c'est la place qu'elle occupe actuellement et qui s'appelait alors *Puerto de Carenas.* Là, se trouve aujourd'hui le fort de la *Fuerza.* La salubrité du terrain et sa position favorable pour abriter les embarcations du vent des tempêtes justifiaient ce nouveau choix. Ensuite, à mesure que la ville s'est étendue du côté du nord-ouest, les fortifications du *Morro* et ses bastions se sont prolongés, en face sur la côte du sud-est. Aujourd'hui, les murailles de la ville devraient tomber et donner droit de cité à ces charmants et frais faubourgs qui se sont groupés autour d'elle. *Jesus del Monte, Jesus-Maria, la Salud*, doivent être appelés à faire partie de la ville; non-seulement elle y gagnerait de l'importance, mais l'entrepôt général des marchandises, actuellement situé auprès de l'arsenal, à l'une des extrémités de la capitale, se trouverait en occuper le centre.

La rade de la Havane est une des plus belles du monde; elle est formée par un bassin demi-circulaire qui, creusé dans le sein des terres, embrasse la ville et les forteresses de sa nappe d'eau toujours calme et azurée. Plus de mille vaisseaux de guerre peuvent tenir dans cette enceinte, dont l'entrée resserrée ne donne pas d'accès aux va-

gues furieuses; on dirait que la colère du redoutable élément se calme en touchant ces bords enchanteurs. Pour rétrécir encore le passage, on a submergé deux navires; les places qu'ils occupent sont indiquées par des bouées flottantes. D'un côté de l'entrée s'élève la forteresse du *Morro,* de l'autre, le fort de *la Punta*, sentinelles avancées couronnées de canons aux gueules béantes et imprenables. Le passage est si étroit, que les sentinelles peuvent se parler d'un fort à l'autre, et si, dans le cours du dernier siècle, les Anglais s'y introduisirent, ce fut par surprise, et comme le voleur qui se glisserait à travers une porte de bronze à demi ouverte pendant le sommeil du portier.

Après un bombardement impuissant de plusieurs semaines, les Anglais parurent se lasser et rester cois. Ils n'avaient pas renoncé à l'entreprise, mais changé de moyen d'attaque. N'ayant pas réussi par la force, ils essayèrent par la ruse. Ils savaient qu'à une certaine heure du jour toute la population se livrait au repos de la sieste, que même la garnison, vigilante à toute heure de la nuit, tombait dans un profond sommeil lorsque le soleil frappait d'aplomb la ville : ils attendirent.

Le moment venu, l'escadre anglaise se mit en mouvement et entra majestueusement dans le port, au beau milieu du jour, sans tirer un coup de canon et sans que personne se réveillât. — Je dois dire que notre garnison ne fait plus la sieste.

Je vous ai parlé tout à l'heure du *Templete*, et j'y reviens. Pour inaugurer la nouvelle ville de Saint-Christophe, on célébra, en 1515, une messe

solennelle en plein air, non loin du bord de la mer, à l'ombre d'un arbre séculaire, d'un *ceiba*, colosse de nos forêts. C'est là que, plus tard, on déposa les cendres de Colomb, avant de l'ensevelir dans la cathédrale, où elles reposent aujourd'hui. Cet arbre saint subsista dans toute sa beauté jusqu'en 1755, selon Arate, ce qui en reporterait l'existence à trois siècles, encore faudrait-il ajouter à ce compte le temps qui précéda la première messe. Mais tout est possible à cette terre merveilleuse.

En 1755, le ceiba commença à souffrir et à devenir stérile; on manqua de foi dans sa puissance, et avant qu'il mourût on l'arracha. Don Francisco Cagigal, gouverneur de la Havane, fit élever dans ce lieu un obélisque sur lequel on grava les armes de la ville et qu'on voit encore, en mauvais état, entouré d'une grille, à la même place qu'avait occupée l'arbre historique.

En 1727, pour conserver le souvenir du vieux ceiba, on planta autour de l'obélisque trois arbres de la même famille; et, comme on l'avait fort négligé, le capitaine général don Dionizio Vivès fit construire à côté un petit temple qu'on appelle *el Templete :* on arracha le dernier arbre qui restait debout, et l'on détrôna ainsi la dynastie des *ceibas*. Quant au *Templete* il a été oublié comme l'obélisque; on le voit, relégué dans un coin de la place d'Armes, couvert d'herbe et de poussière, frappé, meurtri incessament par les mules et les *volantes,* qui en parcourant la promenade viennent se ruer contre la base de ses frêles colonnes.

La vie des souvenirs, la foi dans les reliques du cœur, manquent ici; la paresse et la poésie du

présent absorbent tout, et si l'avenir occupe les Havanais, c'est comme auxiliaire du bonheur immédiat. Cette imprévoyance se reproduit souvent dans l'absence d'ordre et de conservation des fortunes. Le millionnaire met rarement une partie de ses revenus en réserve; l'année où la récolte est belle, on la dépense; l'année suivante, le sucre ne se vend pas, on est gêné. Et pourtant les revenus sont magnifiques, les fortunes considérables; mais on ne sait vivre qu'au jour le jour : le luxe, le désordre et particulièrement le jeu engloutissent les patrimoines. Cette étourderie, cette imprudence aggravent encore les chances malheureuses du commerce. Ce sont des vérités tristes que tous les hommes sages de mon pays déplorent amèrement et sur lesquelles ils me sauront gré de ne pas me taire.

Tout au moment présent, d'une âme ardente et et d'une intelligence facile, le Havanais est capable de tout comprendre et de s'élever parfois à l'héroïsme par un élan spontané; sous l'influence magnétique des tendres affections qui l'environnent, son cœur est toujours ouvert à une généreuse sympathie : au récit d'une belle action, il s'émeut, il s'enflamme; un progrès utile à son pays l'enthousiasme; dans la sincérité de son cœur, il donnera sa fortune et sa vie pour son ami, pour son pays. — Mais, arrachez-le à cette influence, qu'il sorte du cercle magique, la paresse, l'insouciance, un soleil trop ardent, alanguissent sa volonté. Comme le sang, concentré par l'ardeur et l'atmosphère, quitte la surface de sa peau, et, se réfugiant au fond de ses veines, lui prête cette inactive pâleur,

signe caractéristique des habitants des tropiques, de même la volonté, étouffée par l'oubli, n'est réveillée chez lui que par de grandes nécessités.

LETTRE XVIII.

A M. LE COMTE DE SAINT-AULAIRE.

Les noms historiques. — Velasquez. — Hatuey. — Ruse philosophique. — Mot héroïque d'un sauvage. — La mort d'un cacique. — Développement de la colonie. — Narvaez. — Les gentilshommes sous le commandement de Velasquez. — Mensonge de l'histoire. — Notre-Dame de l'*Asuncion*. — Procession militaire. — Le secrétaire et le gouverneur. — Civilisation primitive. — Fernand Cortez. — Trahison découverte. — Cortez échappe à la nage. — Droit d'asile. — Amours de Cortez. — Magnanimité de Velasquez. — Dona Maria de Coello. — Malheur de Velasquez. — Révolte des Indiens. — Cruauté de Narvaez. — Famine. — Geste sublime d'une mère. — Férocité des conquérants. — Ambition de Velasquez. — Mécontentement et jalousie. — Andrès de Duero et Amador de Haris. — Cortez choisi par Velasquez pour commander la flotte. — *Francisquillo* le bouffon. — Prédiction. — Méfiance de Velasquez. — Cortez sur sa chaloupe. — Ses adieux à Velasquez. — Douleur et vieillesse de Velasquez. — Grandeur et vieillesse de Cortez. — Tombeau de Velasquez. — Don Francisco Arango. — Sa vertu. — Lutte contre les abus. — Sa prédiction sur l'esclavage. — Voyage d'investigation. — Le comte de Montalvo. — Pureté. — Dona Rita de Quesada. — Mort d'Arango. — Les Havanais.

Avec quel intérêt, mon cher comte, ai-je vu dans votre histoire de la Fronde ces personnages, que d'autres historiens avaient considérés comme puérils, se dessiner tout à coup, acquérir de la

réalité, de la vie, et m'apparaître, non plus comme des marionnettes bizarres, mais comme des êtres doués de raison, armés de passions terribles, ostensibles ou cachées, mais toujours explicables. Ce mérite de la lucidité dans les déductions, ce talent de jeter la clarté dans l'histoire et de commenter sans subtilité les caractères humains, me semble aussi rare qu'il est charmant.

Après avoir feuilleté les pages de tant d'historiens qui sèment l'obscurité dans les faits au lieu d'y jeter la lumière, on est ravi d'ouvrir un de ces bons vieux chroniqueurs sans fard et sans artifice, mais qui possèdent le premier art de l'écrivain, celui de rendre exactement leurs souvenirs et leurs impressions. Aussi est-ce avec une joie d'enfant et dans un long recueillement que j'ai consulté nos anciennes chroniques, leur demandant tous les détails possibles sur les faits et les noms historiques qui touchent de près ou de loin à mon île maternelle.

Les deux premiers de ces noms brillent d'un éclat extraordinaire : ce sont Colomb et Velasquez. Colomb appartient à l'histoire du monde, agrandi par son audace ; je ne m'en occuperai pas ici. Velasquez est le vrai fondateur de la civilisation espagnole de Cuba, et son histoire se mêle à celle de Fernand Cortez.

Entre 1460 et 1470 (la date est incertaine), naquit à Cuella, dans la province de Ségovie, un gentilhomme nommé Diego Velasquez, « de bon » corps, dit le chroniqueur, et de belle figure, » blanc et rose, vif et aimable dans la conversa- » tion, prudent et habile ; si bien que plus tard,

» lorsque ses qualités se développèrent, personne » ne sut mieux que lui conquérir l'autorité et la » garder. » A peine Colomb eut-il ouvert une issue à l'ardeur espagnole et au besoin d'entreprises qui tourmentait ces âmes chevaleresques, on vit le jeune Velasquez se précipiter dans cette route. Il faisait partie de la dernière expédition de Colomb, destinée à peupler Haïti. Accueilli par le gouverneur don Bartolomeo Colomb, et chargé par lui de plusieurs expéditions importantes, il fonda les villes ou bourgades de Vera-Paz, Salva-Tierra, Jacomelo et San-Juan. Toute cette partie de sa vie fut conduite avec autant de prudence que de bravoure. Aucun des gouverneurs qui se succédèrent, bien qu'ennemis acharnés les uns des autres, ne songèrent à disgracier Velasquez. Il soumit plusieurs caciques et fut choisi par don Diego Colomb pour coloniser l'île de Cuba. Généralement aimé, le plus riche Espagnol de Saint-Domingue, entreprenant, patient et courageux, il accepta la tâche difficile qui lui était confiée. Bientôt on vit se grouper autour de lui cette foule d'aventuriers dont l'Espagne était riche : chevaliers, soldats, prisonniers libérés, qui rachetaient leurs fautes par l'espoir de quelque grande aventure. A la fin de novembre 1511, trois cents hommes, commandés par Velasquez, débarquèrent à la pointe orientale de Cuba.

Les Indiens d'Haïti avaient prévu le tort que pouvait leur causer l'établissement définitif des Espagnols dans Cuba; un chef ou cacique, que Velasquez nomme Yacaguey, et les chroniqueurs Hatuey, avait été s'emparer d'avance des côtes de

l'île pour en disputer la conquête aux Espagnols et s'opposer à leur débarquement. Aucune résistance n'avait été opposée au cacique par les habitants de l'île.

Lorsque Hatuey et les siens aperçurent les voiles espagnoles, ils commencèrent par jeter dans la mer tous les métaux précieux qu'ils trouvèrent, regardant la possession de l'or et de l'argent comme le but unique de l'ambition et de l'avidité espagnoles : ils se trompaient. Les Indiens furent poursuivis dans les montagnes et dans les bois par les troupes de Velasquez, qui finirent par s'emparer du cacique. Voici la tache la plus odieuse de cette vie d'entreprises et de courage : Velasquez fit brûler vif Hatuey. Sa mort, telle que la rapporte Herrera, fut spirituelle autant qu'héroïque. On l'avait lié au poteau fatal; les flammes l'entouraient; un missionnaire, espérant le convertir au christianisme, lui parla des délices du paradis. « Dans le paradis, s'écria le mourant, y a-t-il des Espagnols? — Quelques-uns, répondit le missionnaire. — Je ne veux pas y aller; qu'on me brûle! » Le sang du cacique est une souillure ineffaçable pour la gloire de Velasquez.

Mais le reste de sa conduite, dirigée ou conseillée par le célèbre fray Bartolomé de Las Casas, son ami intime, étonne par la rapidité du succès autant que par la pacifique bienfaisance des actes. Point de violence, de meurtre, d'iniquité. — En moins de quatre ans, dès l'année 1514, les sept villes de Baracoa, Santiago de Cuba, Bayamo, Puerto-Principe, Santo-Espiritu, la Trinidad et la Havane, étaient fondées. Les relations mercan-

tiles de l'île avec Saint-Domingue, la Jamaïque et la terre ferme se trouvaient établies; l'exploitation des mines de cuivre était commencée; le défrichement des terres suffisait à la subsistance des populations; on avait complété la répartition du territoire relativement à la population qui l'habitait : ce résultat n'avait coûté qu'une seule bataille. Parmi les œuvres de l'homme, en trouve-t-on beaucoup qui, aussi rapidement achevées, aient été aussi durables?

La netteté d'esprit, la fermeté de résolution et l'administration prévoyante de Velasquez firent jaillir du sol de Cuba une civilisation tout armée et toute vigoureuse comme la Minerve antique, qui écrasa du même coup la douce population indienne. Mais de quoi se compose l'histoire, si ce n'est de douleurs, et quels sont les progrès qui n'ont pas coûté de larmes?

Le bruit des progrès rapides de Cuba ne tarda pas à se répandre. Partout ailleurs, ce n'étaient que violences et désastres. La paternelle administration de Velasquez et l'état florissant de la colonie naissante y appelèrent bientôt tous ceux qui purent fuir la guerre et la misère répandues sur les autres Antilles. « En 1512, Pantillo de Nar-
» vaez, homme, dit le chroniqueur, de figure
» grave et bien avantagé, de bonne conversation
» et grand guerrier, mais fort négligé dans sa
» personne, » était venu avec trente soldats offrir ses services au législateur de l'île : de toutes parts on imitait cet exemple; et bientôt le concours des émigrants fut si général, que, de la seule province du Darien, cent jeunes gentilshommes vinrent se

placer eux-mêmes sous la loi pacifique de Velasquez.

Admirez un peu la véracité des historiens, surtout quand ils sont philosophes! Le bon abbé Raynal dit positivement dans son histoire que Velasquez fit de l'île de Cuba un désert. Ce même Narvaez, si négligé dans sa personne, seconda fort activement les efforts de Velasquez, qui le nomma son premier capitaine, et le chargea de fonder à Baracoa, sur la côte nord de l'île, la première colonie purement espagnole, sous le nom de *Nuestra-Senora-de-Asuncion*, (Notre-Dame-de-l'Assomption). Narvaez s'acquitta de sa mission « monté, dit le chroniqueur, sur une jument » folâtre, et suivi de toute la colonie à pied. » Velasquez avait alors pour secrétaire un jeune homme « élevé pour la littérature, beau, aimable, » parlant bien des absents, gai et réservé, généreux dans ses actes, et se faisant des amis sans » paraître les chercher. »

Après avoir achevé ses études à Salamanque avec beaucoup d'éclat, ce jeune secrétaire avait compris que le souffle de l'époque devait emporter vers la carrière des armes toutes les ambitions élevées. Il avait tenté vainement de passer en Italie et avait fait à Saint-Domingue un séjour de quelques mois, puis il avait accepté le poste de secrétaire de Velasquez. On peut croire que la sagacité du chef avait démêlé les secrets désirs d'élévation qui tourmentaient son secrétaire, et que ce dernier avait aperçu de son côté la méfiance qu'il inspirait au chef. Dès que nous voyons dans l'histoire ces deux hommes en face l'un de l'autre,

leur secrète et ardente inimitié nous apparaît. Les nouveaux colons, contrariés de quelques-unes des mesures du gouverneur, avaient essayé l'indépendance et la révolte, et le gouverneur avait réprimé ces tentatives en faisant prisonnier le plus considéré d'entre eux, qu'il envoya au vice-roi. Les autres colons, craignant pour eux-mêmes, cherchèrent un moyen de faire parvenir à l'autorité supérieure leurs accusations contre Velasquez. Pour accomplir ce message périlleux, un jeune homme s'offrit, le secrétaire même du gouverneur, un nom qui devait retentir dans l'histoire, Fernand Cortez!

Déjà le canot qui devait l'emporter était amarré au rivage, lorsque le gouverneur fut instruit de son dessein et le fit arrêter : il y allait de la vie de Cortez, et « Velasquez aurait pu, dit la chronique, le faire étrangler sur-le-champ. » Il l'épargna et l'envoya en Espagne chargé de fers. Le secrétaire, aussi hardi que prévoyant et rusé, trouva moyen de briser la chaîne qui attachait ses pieds dans le vaisseau, profita du sommeil de l'équipage, se jeta à la mer et nagea jusqu'à la côte.

L'aube naissante vit la marée jeter sur la plage de Cuba l'homme qui devait donner à son maître plus de royaumes qu'il n'avait eu jusqu'alors de provinces. Tout humide de l'eau de la mer, Cortez se réfugia dans une église, où il profita du droit d'asile. A côté de l'église habitait un gentilhomme de Grenade, don Juan Suarez, avec sa sœur Catalina, « jeune fille honnête et de noble » présence, dit le chroniqueur, dont la physionomie se fit agréer de Cortez. Pour se consoler de

» sa disgrâce, il sortait de temps en temps de
» l'église, et allait lui raconter ses peines amou-
« reuses, qu'elle écoutait volontiers. » Un beau soir, l'alguazil Juan Escudero trouva Cortez devant la fenêtre de sa belle, lui mit la main sur l'épaule et le jeta en prison; Velasquez se retrouvait maître de ce fugitif qui venait de trahir sa confiance et de conspirer avec ses ennemis. L'audace de sa fuite et la bravade de ses amours auraient irrité un homme tyrannique et vulgaire; mais Velasquez avait l'âme haute : il pardonna au fugitif.

Qui ne se rappelle ces vers charmants d'un génie naïf, qui, après avoir raconté une noble et singulière action, s'écrie :

Le trait est d'une âme espagnole,
Et plus grande encore que folle (1).

Il est difficile de pousser plus loin que Velasquez cet héroïsme castillan que la Fontaine caractérise si bien, cette abnégation des petites vues de la prudence ordinaire : non-seulement il pardonne au fugitif, mais il le distingue et l'honore, frappé apparemment de son audace et de son esprit. Les alcades condamnèrent Cortez; Velasquez lui donne non-seulement sa grâce, mais un domaine et des esclaves, le nomme son alcade ordinaire, et ouvre la route de la fortune à ce grand caractère et à cet ardent courage qui se sont annoncés par une trahison envers lui. Cortez ve-

(1) La Fontaine (*les Deux Amis*).

nait d'épouser Catalina Suarez : Velasquez tint sur les fonts baptismaux leur premier enfant.

Velasquez fut moins heureux lui-même dans son mariage avec dona Maria, fille du trésorier Christobal de Coello, et dame d'honneur de la vice-reine, dona Maria de Tolède. Les noces, célébrées le dimanche avec une pompe et une allégresse dont les chroniqueurs nous donnent le récit pompeux, firent place immédiatement aux funérailles de la jeune fille, qui mourut le samedi suivant.

Sous les ordres de Velasquez la civilisation espagnole germait et se développait à la Havane; mais ces nouvelles mœurs et cette nouvelle discipline, au lieu d'apprivoiser les populations indiennes, les effarouchaient. Elles fuyaient dans les bois, préférant la vie sauvage et même la mort à cette existence inconnue dont ils subissaient les labeurs sans en partager ou sans en comprendre les bénéfices. Le rude guerrier Panfilo Narvaez battait inutilement le pays : les indigènes allaient mourir dans des retraites inaccessibles. Irrités de cette passive résistance, les colons devinrent cruels et employèrent la force pour contraindre les Indiens à travailler. Vains efforts! on ne labourait, on ne semait plus. Cette oisivité du désespoir amena une disette épouvantable. « Velasquez, dit le chroniqueur, traversant un jour
» les rues désertes d'une bourgade, et ne voyant
» dans les rues que des vieillards et des malades
» exténués, entra dans une cabane et demanda
» aux habitants : Qu'avez-vous? On ne lui répon-
» dit que ces mots : Faim! faim! faim! Puis une

» femme nouvellement accouchée, sans dire mot,
» lui montra son sein desséché et son enfant mort
» qui gisait sur la terre. »

Velasquez ne manquait pas de cette générosité hautaine que nous avons vue se déployer dans ses rapports avec Fernand Cortez. Mais, quand il l'aurait voulu, comment aurait-il changé les âmes de ses compatriotes? Comment étouffer cette cupidité violente qui les avait précipités vers les régions de l'or? Elle ne pouvait se satisfaire que par le travail excessif des Indiens. L'agriculture, les mines, les défrichements, exigeaient le labeur d'une population plus considérable que n'était la colonie. Les produits naturels des forêts et des champs, accaparés par les Espagnols, ne laissaient pas de quoi vivre aux indigènes. Par une fatalité douloureuse, la désolation suivait encore la plus pacifique des conquêtes. Velasquez, d'accord avec Las Casas, protégeaient les Indiens et résistait à la férocité naturelle de Narvaez, un de ces terribles soldats que le sang humain n'effraye pas, et qui font bon marché de la vie des hommes. Pour Narvaez, ces pauvres Indiens, si doux et si paisibles, n'étaient pas même des hommes. Sous le moindre prétexte, ou même sans prétexte, il tuait les uns et faisait les autres prisonniers. C'était Velasquez (et l'histoire doit lui tenir compte de cette humanité courageuse et prévoyante) qui réparait les fautes et arrêtait les violences de Narvaez, auquel il ne cessait pas de reprocher une dureté aussi impolitique que barbare. Déjà ce système fatal avait dépeuplé Haïti; soumise à des administrations violentes et féroces,

cette île n'était plus qu'un désert : toute la race indienne avait disparu. On pensa à la repeupler de travailleurs indigènes empruntés à la population de Cuba ; c'était hâter la destruction de cette race infortunée. Velasquez s'y refusa, et profita de l'occasion qui s'offrait pour réclamer le droit de gouverner désormais son île, sans dépendre du vice-roi des Indes. Il fit sentir au gouvernement espagnol que l'île de Cuba était la véritable clef nécessaire à toutes les expéditions qu'on tenterait sur la terre ferme ; il joignit à sa réclamation une carte de l'île entière, et il obtint l'autorisation qu'il demandait.

C'était le triomphe définitif de Velasquez ; il était devenu maître, véritable roi de sa création, et ce courage si ferme, cette ambition si active, avaient obtenu leur couronne. Mais ce n'était pas assez pour lui : il aurait voulu d'autres conquêtes. Retenu à Cuba par le soin de cette civilisation ébauchée, il tournait douloureusement ses regards vers de lointaines entreprises qu'il ne pouvait pas diriger. Cette colonie, qui était sa fille, ne pouvait se passer de lui ; il était enchaîné à Cuba par son œuvre même ; mais, en vieillissant, son caractère et son esprit n'avaient rien perdu de leur force, et il ne pouvait voir sans envie les nouvelles conquêtes réservées à de jeunes et de plus libres esprits. Ces rivaux fatiguaient ses pensées, ces nouvelles gloires l'inquiétaient. Sa jalousie éclata avec violence en avril 1518, lorsque Francisco Hernandès de Cordova eut payé de sa vie la découverte du Yucatan, et que Juan de Grijalva lui rapporta 15,000 piastres d'or et les

renseignements les plus favorables sur les régions nouvellement découvertes.

Velasquez, au lieu de se montrer satisfait de si bonnes nouvelles, chercha mille prétextes pour blâmer une conduite d'ailleurs irréprochable, blessa par l'amertune de ses paroles le chef de l'expédition, et finit par lui dire : *Vous êtes bon à faire un moine, non un chef de guerre*; il craignait la rivalité future de Grijalva. Le prêtre Benito Martin et le chevalier Gonzalo de Guzman furent envoyés par Velasquez à Madrid, et chargés de solliciter pour lui le titre d'*adelantado* de tous les pays que Grijalva pourrait découvrir sous ses ordres. Cette dignité fut obtenue, et l'ambition du chef semblait toucher à son but; mais elle était embarrassée du succès même. Il fallait à Velasquez un instrument docile de ses desseins, un homme capable de conquérir des royaumes et de laisser la gloire au maître; il lui fallait un homme habile, entreprenant, audacieux; fait pour commander et vaincre, mais assez modeste pour se contenter du second rôle dans la gloire en prenant le premier rôle dans le danger, singulier problème dont l'avenir allait donner une solution plus étrange encore.

Velasquez pensa successivement à plusieurs chefs, et tour à tour effrayé ou de leur force ou de leur faiblesse, il les répudia. Enfin, deux hommes de son intimité, Andrès de Duero et Amador de Haris, ce dernier ne sachant ni lire ni écrire, mais que les chroniques représentent comme l'Ulysse de ces temps héroïques, reportèrent son attention sur Cortez, ce même secrétaire qui lui

devait tout, et que sa générosité avait élevé au titre d'alcade. Cortez était devenu sa créature, et l'orgueil de Velasquez crut pouvoir se reposer désormais sur un homme qui lui devait tant; il oublia que déjà une fois Cortez l'avait trahi. Chéri par le gouverneur, Cortez accepta humblement la mission qui lui était confiée, et les préparatifs de l'expédition se firent dans le port de Santiago. Déjà les vaisseaux étaient équipés. Un soir, le gouverneur, accompagné de Cortez, de plusieurs Espagnols et de Francisquillo, le bouffon en titre, alla visiter la nouvelle escadre. On parla de l'excellente voilure des vaisseaux et de la rapidité de leur marche. « Ils donneront bien la chasse aux ennemis, s'il s'en présente, s'écria le gouverneur. — La chasse, reprit le bouffon, c'est à Cortez qu'il faudra bientôt la donner, si vous n'y prenez garde. » — Le mot du bouffon fut prophétique. Le chroniqueur prétend que dès lors la défiance pénétra dans l'esprit de Velasquez, entouré sans doute des ennemis et des rivaux de Cortez; il hésita à donner l'ordre du départ; mais Cortez n'était pas homme à se laisser jouer : le 18 novembre 1518 au matin, Velasquez promenait son indécision sur la plage, lorsqu'il aperçut une chaloupe qui portait des armes, des bagages et Cortez lui-même.

« Quoi! compère, cria le gouverneur, c'est ainsi que vous vous en allez? Belle manière de prendre congé de moi!

— Que votre seigneurie me pardonne, répondit Cortez debout dans la chaloupe, les affaires comme celles-ci ont besoin d'être faites avant d'être

dites. Votre seigneurie a-t-elle quelque chose à m'ordonner (1)? »

La chaloupe aborda le navire; le vent enfla les voiles de l'escadre; Velasquez resta sur la rive, et Cortez alla conquérir le Mexique.

L'étendard de Cortez portait pour emblème une croix avec cette devise : « *Sigamos la cruz, que con esta senal venceremos.* » Il n'était pas seul dans cette entreprise : il avait su attirer à lui et lier à ses intérêts les hommes les plus résolus et les plus importonts parmi ceux qui entouraient Velasquez : Albarado, Davila, Sanchez, Farfan, Escalante, le licencié Juan Diaz et fray Bartolomé de Olmedo, religieux de la Merci. D'ailleurs cette expédition, qui devait accomplir une si merveilleuse entreprise, se composait de cinq cent huit soldats, dix chevaux et cent et un matelots. Ainsi, par un miracle plus que mythologique, il a fallu six cent vingt hommes pour donner à l'ancien monde le nouveau monde.

La gloire de Velasquez, si lumineuse dans sa première partie, s'éclipse du moment où Cortez paraît sur la scène, ce même secrétaire dont il a épargné la vie. En 1812, dans une des rues les plus solitaires de Santiago de Cuba, le passant foulait aux pieds un degré de pierre à demi brisé et sur lequel il découvrait un blason effacé et une inscription antique. Dans la poussière et dans la

(1) « Pues, como, compadre! asi os vais? Buena manera » es esa de desperdiros de mi! — Senor, perdone me V. M., » porque esas cosas, y las semejantes, primero han de ser » hechas que dichas! »

boue, sa curiosité parvenait à déchiffrer ces mots latins :

Hic jacet nobilissimus ac magnificentissimus dominus Didacus Velasquez, insularum Iucatani prœses, qui propriis sumptibus hanc insulam debellavit ac pacificavit eam, summo opere relevavit ac suis propriis sumptibus debellavit, in honorem et gloriam Dei omnipotentis ac sui regis, Migravit in anno a Domino MDXXII.

« Ci-gît le très-noble et très-magnifique sei-
» neur Diego Velasquez, *adelantado* des îles An-
» tilles, qui a conquis et pacifié cette île à ses
» propres frais, l'a relevée et fait fleurir à grand'-
» peine, et a dépensé sa fortune à la maintenir en
» paix par ses armes, en l'honneur et à la gloire
» de Dieu tout-puissant et de son roi. Il émigra
» de ce monde l'an 1522. »

Cette épitaphe si grande, comme toute la vie de ces hommes héroïques, cette pierre tumulaire du grand civilisateur a été longtemps souillée par les pieds des passants. Lorsque les idées constitutionnelles pénétrèrent dans notre île, on releva la dalle funèbre de Velasquez pour en faire une pierre constitutionnelle; puis la pierre croula, tout retomba dans son néant, et le blason du gouverneur redevint une des marches usées d'un escalier tortueux dans une rue ignorée.

Je ne vous ai point parlé, mon cher comte, des dernières années de Velasquez. Entre 1518 et 1522, époque de sa mort, ce ne furent que dégoût, regret, angoisse, inutiles efforts pour arracher à Cortez le glorieux commandement qu'il avait usurpé, réclamations pour obtenir de la cour

la révocation de Fernand, débats misérables et impuissantes fureurs. Un moment, le vieillard voulut partir lui-même pour aller guerroyer contre son ancien secrétaire; mais la cour d'Espagne força Velasquez de rester à Cuba. Il dépêcha Narvaez contre le jeune conquérant; Narvaez revint avec un œil de moins et seul : les troupes qu'il avait conduites contre Cortez avaient déserté et s'étaient ralliées à lui.

Des révoltes intérieures ajoutèrent leurs embarras aux amertumes de cette situation. Quelques colons de *Sancti-Spiritus* ayant voulu imiter les communeros de Castille, choisirent Hernan Lopez pour alcade. Vasco Porcallo et Figueroa, chargés par le gouvernenr d'enlever à Lopez la *vara* (1) d'alcade, ne purent exécuter leur mission que par la force : on se battit dans l'église où s'était réfugié le prisonnier, qui fut ensuite puni par la confiscation de ses biens. Cependant les succès de Cortez continuaient : la cour de Madrid lui devenait favorable, « grâce à cette douce musique de l'or, » comme dit le chroniqueur. Une seconde fois Velasquez essaya de partir pour le Mexique; il s'embarqua même avec le licencié Pedrada dans l'espoir de soumettre son rival; mais le licencié, homme d'esprit, lui fit sentir l'inutilité et le danger de cette démarche. Velasquez revint à Cuba sans avoir effectué son dessein; il y trouva le messager de la cour qui lui apportait la sentence rendue contre lui dans la querelle soulevée entre lui et Cortez. Ce dernier coup le frappa au cœur; il

(1) Baguette, signe de la dignité.

languit quelque temps, puis mourut plein de douleur.

Destinée grande et triste, mêlée de lumière et d'ombre, plongée dans la gloire jusqu'au seuil de la vieillesse, dans les angoisses de la jalousie depuis la vieillesse jusqu'au tombeau! Comme les injustices sont fécondes en injustices nouvelles! La plupart des historiens de Cortez ont effacé ou diminué les grandes actions de son maître, comme si ces deux personnages n'étaient pas grands encore dans la rivalité énergique de leurs passions, comme s'il fallait éteindre une gloire pour faire éclater l'autre! Civilisateur guerrier, fondateur de colonies, Velasquez conserve dans l'histoire une place aussi élevée qu'éclatante.

Pendant qu'il se mourait de chagrin, les six cents hommes de Cortez dissipaient les bataillons mexicains des Tlascaltèques, et se frayaient une route avec le tranchant de leurs épées, à travers un nuage de flèches aiguës et empoisonnées. Cette conquête, sans exemple dans l'histoire du monde, eut pour instrument actif une femme dont les aventures romanesques ont été travesties de mille manières. Je ne réveillerai pas ici les falsifications historiques ou dramatiques dont elle a été le prétexte; il me suffira de vous citer les naïves paroles d'un témoin oculaire.

« La fille d'un cacique de Guazacalco, sujet du » roi du Mexique, avait été transportée dans sa » première enfance, pour des raisons que les au- » teurs expliquent diversement, dans une place » forte mexicaine voisine du Yucatan et qui se » nommait Xicalango. On l'y éleva pauvrement,

» en cachant son nom et sa noblesse; mais les » malheurs de la guerre l'ayant livrée au cacique » de Tabasco, ce dernier fit cadeau de sa nou» velle esclave à Fernand Cortez. On la baptisa, » et elle apprit sans peine la langue castillane, » parce que, entre autres dons naturels qui s'ac» cordaient avec sa naissance, elle avait, dit la » chronique, une rare vivacité d'esprit. Quoi» qu'elle fût toujours très-fidèle à Fernand Cor» tez, il la tint dans une confiance intime et moins » décente qu'il n'aurait dû ; car il eut d'elle un » fils qui s'appela don Martin Cortez, et qui prit » l'habit de Santiago, en présentant comme un » titre la noblesse maternelle. Cette prise d'habit, » dit encore le chroniqueur, était un moyen de » s'assurer de la fidélité du jeune homme, ou plu» tôt, selon nous, c'était une preuve nouvelle de » la passion de Cortez pour la mère, passion voi» lée du prétexte de la raison d'État; car rien » n'est plus commun que d'appeler le raisonne» ment au service des passions. »

Nous ne suivrons pas Fernand Cortez dans cette magnifique carrière, qui exigea autant de sang-froid, de persévérance et de fermeté que celle d'Alexandre et de César. Ses conquêtes l'éloignèrent de nos intérêts insulaires et de l'île de Cuba, pour ajouter à la monarchie espagnole un de ses plus beaux fleurons. Toutefois Velasquez fut vengé : Cortez revint à Madrid offrir à son maître un empire et recevoir en échange un marquisat. Dégoûté, désappointé et pauvre, l'homme qui avait ouvert à l'Espagne les ressources du nouveau monde mourut à soixante-deux ans

l'âme profondément blessée, découragé, presque désespéré, comme Velasquez, comme Pizarre, comme Christophe Colomb. Ne diriez-vous pas, mon cher comte, que ces existences trop puis-puissantes doivent toutes, comme celle de Napoléon, s'éteindre dans le deuil et expier la grandeur par la souffrance? Lord Clive, le conquérant anglais de l'Inde moderne, autre Fernand Cortez commercial, lorsque sa conquête fut achevée et qu'il vint s'asseoir paisiblement à la chambre des pairs, trouva le fardeau de la vie si pesant, qu'il se suicida par ennui.

Si le germe de la civilisation havanaise fut dû à l'homme de guerre Velasquez, son développement le plus moderne doit faire la gloire d'un nom plus doux et plus paisible, d'un patriote aussi éclairé que dévoué : don Francisco Arango, trop peu connu de l'Europe. Croiriez-vous, mon cher comte, qu'au moment même où les philosophes de France détruisaient la société, dans l'espoir d'une régénération impossible et d'un idéal qui devait toujours les fuir, il y avait, par delà les mers, des hommes parfaitement sages, associant l'ordre au perfectionnement et sacrifiant à l'amélioration de leurs semblables toute leur vie, sans déclamation, sans cupidité et sans aucun espoir ambitieux? Tel fut don Francisco de Arango, né à la Havane d'une famille noble, le 22 mai 1765. La nature avait jeté cette âme pure dans le moule des Fénelon, des Malesherbes et des Las Casas. Je ne puis me défendre d'une émotion, que vous comprendrez et que vous partagerez sans peine, devant ces existences auxquelles a manqué le cadre

et la perspective d'un autre pays et d'une autre époque, pour rivaliser avec les plus grandes gloires dont s'honore l'humanité. L'Europe inattentive, absorbée dans ses intérêts, ne sait guère que cette colonie espagnole a produit quelques hommes comparables à Guillaume Penn, à Malesherbes ou à Guillaume Howards; elle ne sait pas que l'abolition de la traite a été réclamée pour la première fois par le Havanais Arango.

Cette précocité de talent et d'activité intellectuelle, qui semble le signe particulier des natures créoles, le distingua dès sa quatorzième année, et un de ses biographes rapporte que, demeuré orphelin à cet âge, il gouvernait les intérêts de la maison paternelle avec autant de maturité et de prudence que s'il en eût eu quarante. En 1787, il se rendit en Espagne, où il se fit recevoir, à vingt-deux ans, avocat au conseil royal. L'estime dont il ne tarda pas à s'entourer, et la mission de délégué qui lui fut concédée par l'ayuntamiento de la Havane, ne lui servirent plus qu'à réclamer successivement contre tous les abus qui entravaient la prospérité de l'île, et en faveur de tous nos intérêts. La conduite entière de sa vie et l'emploi de sa fortune considérable furent consacrés à une seule œuvre : l'agrandissement, la civilisation, l'accroissement agricole et financier de son pays.

Grâce à la longue tyrannie qui avait pesé sur l'île, elle manquait de bras pour cultiver ses champs. Ses rares produits étaient dévorés par le monopole; la propriété territoriale n'existait pas, car le propriétaire ne pouvait même pas couper un arbre de ses bois sans la permission de la ma-

rine royale; la population se trouvait réduite à cent soixante et dix mille trois cent soixante et dix âmes; la production du sucre était devenue si pauvre qu'il ne sortait du port de la Havane que cinquante mille caisses de sucre par an; enfin l'île n'avait que des dettes, et le Mexique était forcé de l'aider dans les dépenses nécessaires de son administration et de son agriculture. Du fond de ce néant commercial et politique, Arango tira par degrés la colonie qui l'avait vu naître pour l'élever à la prospérité qui lui était réservée. A sa voix les chaînes de la métropole tombèrent successivement, et le dernier bienfait conféré à sa patrie par ce citoyen si riche et qui mourut pauvre, ce fut la liberté de nos ports; mère de notre opulence, source féconde de trésors pour l'Espagne.

Arango sentit, dès l'origine, que ce dont l'île de Cuba avait le plus impérieux besoin, c'était le travail, et que si les bras venaient à manquer à cette agriculture encore dans l'enfance, la détresse de la colonie était assurée : aussi demanda-t-il d'abord une protection pour la traite : on manquait alors de nègres pour les sucreries et les cafiéries. Puis, dès que nous eûmes assez de bras pour nos cultures, il sollicita le remplacement progressif du travail africain par le travail d'une population blanche et libre. Sous ce rapport, il avait devancé les idées de son siècle; mais en réclamant la suppression future de la traite africaine, il ne voulait ni exposer l'île aux dangers de l'émancipation ni la laisser veuve et dépouillée de ses moyens d'exploitation industrielle. Au com-

mencement de sa mission administrative, Arango acceptait la traite comme moyen temporaire et indispensable ; il la repoussait ensuite et demandait à y suppléer par un travail civilisateur. Le labeur des esclaves releva notre agriculture mourante, et bientôt l'avenir prouva la justesse des vues d'Arango. L'insurrection de Saint-Domingue vint attester à son tour l'utilité de son opinion quant à l'introduction d'une population blanche. La publication d'un excellent essai sur l'agriculture de la Havane et sur les moyens de favoriser ses progrès fixa l'attention de la cour de Madrid et obtint pour la Havane plusieurs priviléges dont nous ressentons encore les bienfaits. Le coton, l'indigo, le café et l'eau-de-vie furent déclarés libres de droits pendant dix ans, ainsi que l'exportation des produits agricoles et l'importation des ustensiles nécessaires à l'industrie. En outre de ces priviléges qui ont fait la fortune commerciale de la Havane, mais qui lui ont été arrachés par la suite, Arango proposait l'établissement d'une *junta de fomento,* d'un tribunal de commerce, et un voyage d'investigation en Europe et dans le reste de l'Amérique, pour recueillir et appliquer aux besoins de notre île les documents relatifs aux progrès industriels.

Toutes ces institutions furent créées, grâce à la confiance qu'avait inspirée Arango. Le comte de Casa Montalvo, mon oncle maternel, nommé prieur du consultat nouvellemeut établi, entreprit, de concert avec son ami Arango, nommé syndic du même tribunal, ce voyage d'investigation. Arango n'avait alors que vingt-neuf ans. A son

retour à la Havane en 1795, il publia la relation de son voyage (*Relacion del viage que hizò el senor de Arango, con el conde de Casa Montalvo*) ; plusieurs agriculteurs et mécaniciens les accompagnèrent. Ce furent eux qui nous rapportèrent la canne à sucre d'Otaïti. Les observations d'Arango, les nouveaux procédés dont il avait recueilli les détails, et les hommes expérimentés qui venaient s'établir dans notre île, donnèrent à notre prospérité agricole un nouvel essor. L'île était gouvernée par un homme de bien dont le souvenir est resté gravé dans le cœur des Havanais, don Luis de Las Casas. Les efforts et le succès d'Arango furent accueillis par ce gouverneur avec un véritable enthousiasme, et il écrivit à sa cour *que ce jeune homme était un véritable joyau pour la gloire nationale, l'appui futur de la Havane, et un homme d'État pour l'Espagne.* S'identifier aux intérêts et à l'honneur de la colonie, ainsi qu'à la bienfaisance et au talent du jeune créole, était à la fois généreux et politique.

Le successeur de don Luis de Las Casas, le marquis de Someruelos, trrs-jaloux de son autorité, éprouva cependant le même respect pour le mérite et les services d'Arango. Il le regarda comme déjà mûr pour les honneurs et lui fit donner la croix de Charles III. Après s'être acquitté avec succès d'une mission diplomatique dans la province du Guarico, Arango eut occasion de déployer une fermeté de caractère que les premiers événements de sa vie paisible n'avaient pas encore mis en jeu. Le prince de la Paix s'étant fait nommer protecteur du commerce de la Havane crut

pouvoir s'attribuer le résultat des impôts pour sa bourse privée. Le syndic du consulat, Arango, opposa à cette prétention injuste une résistance courageuse. Invincible dans la lutte, malgré les dégoûts et les persécutions qu'on lui prodigua, il ne tarda pas à prendre l'offensive, en signalant au gouvernement les vices de la régie du tabac, et en hasardant ainsi sa position sociale et ses intérêts personnels. Son rapport sur *la Culture et l'Exploitation du tabac à la Havane* est un chef-d'œuvre, ainsi que celui sur *les Moyens d'améliorer l'Agriculture de l'île, et de soulager son Commerce*. Grâce à lui, la régie de nos tabacs, essentiellement vicieuse, fut détruite, et l'exportation des produits de l'île, que la guerre avec l'Angleterre retenait dans nos magasins sans espoir de trouver un débouché, ne tardèrent pas à se placer avantageusement.

Des vertus antiques, un désintéressement héroïque et silencieux, se joignaient à la persévérante activité de ses services publics. Il renonça aux droits judiciaires que nos coutumes allouent aux membres des tribunaux, abandonna à plusieurs reprises au trésor public les émoluments de ses diverses fonctions, fournit avec une grande libéralité aux frais de plusieurs fêtes publiques, et fit don à l'État de 24,380 piastres, sans compter la valeur des livres donnés par lui à la bibliothèque de la Havane, volumes qui s'élevaient à la valeur de 4,000 piastres, ni la fondation, ni les dotations du collége de Guines, qui lui coûtèrent 30,000 piastres. Tous ces bienfaits, ensevelis dans le plus profond silence, furent voilés par la con-

stante modestie de don Francisco de Arango.

Il n'était pas étonnant qu'un tel citoyen fût élu comme représentant de la colonie qui lui devait des obligations si nombreuses et si éclatantes. Il partit, en 1813, pour la Péninsule et obtint, comme couronnement de tant de services, la liberté de nos ports, le droit de naturalisation pour les étrangers et quelques mesures relatives à l'accroissement de la population blanche. Marié, en 1816, à dona Rita de Quesada, fille du comte de Donadio, il revint en 1817 à la Havane, fut nommé conseiller d'État, intendant de l'île par intérim et grand-croix d'Isabelle la Catholique. Un titre de Castille fut sollicité pour lui par l'ayuntamiento; et quand le roi le lui eut accordé, il le refusa, tout en témoignant sa reconnaissance de cette faveur royale. J'aurais peine à indiquer en détail les améliorations qu'il introduisit pendant les dernières années de cette administration vraiment glorieuse. Il mourut le 21 mars 1837, à soixante-douze ans. Ce fut une des âmes les plus pures, un des esprits les plus éclairés, un des courages les plus fermes, une des vies les plus généreuses dont notre époque doive être fière. Les dernières paroles qu'il prononça sont touchantes : « J'emporte avec moi » la conscience de n'avoir fait pleurer personne. »

La Havane doit deux statues, l'une à son fondateur Velasquez, type de la force et de la résolution chevaleresque; l'autre à son bienfaiteur Arango, symbole plus doux des mœurs modernes et du perfectionnement progressif de l'humanité. Dévoué, corps et âme, pensée et fortune, à sa patrie aimée, il n'a fait, pendant toute sa vie, que

resserrer les liens de la métropole et de la colonie, en donnant l'essor à tous les germes étouffés de notre prospérité, et un exemple et un enseignement à nos gouvernants. Vous me pardonnerez aisément, mon cher comte, d'avoir attiré et fixé si longtemps votre attention sur deux de nos gloires, et spécialement sur ce Havanais, dont le nom n'a peut-être pas franchi les limites de notre île, et dont les vertus éclairées auraient fait la gloire des nations les plus civilisées de l'Europe. Au lieu d'écarter des emplois publics tous les enfants du pays, il serait juste et politique de profiter de leurs lumières et d'encourager leurs efforts. Aujourd'hui même plus d'un Havanais marcherait sur les traces du grand citoyen dont je viens d'esquisser la vie, si une politique sage et paternelle leur permettait de se mêler aux intérêts nationaux. Ce ne sont ni l'intelligence, ni le courage, ni l'ardeur qui leur manque, mais la liberté de la carrière et la possibilité de l'action.

LETTRE XIX.

A MADAME SOPHIE GAY.

Les *guajiros*. — Ennui du lieu commun. — Mélange de la civilisation espagnole et des mœurs indigènes. — Les métiers à gages. — La maison. — Le ménage du guajiro. — Sa richesse. — La cuisine et le poulailler. — La guajira *lionne*. — Les amours du guajiro. — Son costume. — Son cheval. — Son repas. — Le *zapateo*. — Une nuit de Pépé Maria. — Marianita. — La négresse Francisca. — Le *cocuyo*. — Loi d'amour. — Les chiens. — Les coqs et les chevaux. — La rivière débordée. — Don Catalino. — Sa meute. — Dangers. — Dévouement. — La valeur africaine. — La galanterie chevaleresque. — La douceur créole.

Vous est-il arrivé quelquefois, ma chère amie, de repousser avec dégoût le lieu commun qui règne dans notre monde européen, les choses convenues, le théâtral et le factice dont les vieilles sociétés sont pleines? Que je regrette de ne pas vous avoir près de moi, et de ne pas jouir avec vous de ces scènes primitives et piquantes, de ces caractères spontanés, de ces saillies de passions et d'esprit qui ne doivent rien à la civilisation, et qui vous charmeraient si vous étiez ici! Ne seriez-vous pas heureuse, par exemple, de causer avec

un *guajiro*, produit singulier de l'Espagne et de la vie sauvage?

Les guajiros, ou *monteros* (montagnards), ici ne ressemblent en rien aux gens de campagne ailleurs. Troubadours, hommes de plaisir et champions de tournoi, ils partagent presque exclusivement leur vie entre l'amour et les prouesses cheleresques. Ils auraient aussi bien figuré à la cour de François Ier que dans nos savanes primitives, si leur passion indomptable pour l'indépendance ne les avait plutôt destinés à la vie sauvage qu'à plier sous le joug imposé par les hiérarchies sociales. La vie matérielle du *guajiro* est simple et rustique, ses penchants sont ardents et poétiques. Ce mélange donne à toutes ses actions un caractère original et chevaleresque.

En général, les métiers à gages sont exercés ici par les Espagnols et par les habitants des Canaries, qui arrivent avec le projet de faire de dures concessions à l'ambition et à la cupidité. Mais les fils de notre île se soumettent rarement à une situation dépendante. Ils ont une fierté à eux, née de la beauté du ciel qui les échauffe, fille de la riche nature qui les nourrit. Le *guajiro* qui habite la ville travaille le moins possible, vit de peu, danse le *zapateo*, fait des vers et les chante.

Dans les gens de campagne, on remarque la même différence entre l'Espagnol et le créole, ou le *guajiro* : le premier exerce les charges de *mayoral* (majordome) et autres métiers à gages; mais le *guajiro*, à l'exception de l'emploi de maître de sucrerie auquel il s'engage, parce qu'il est de

courte durée, préfère vivre de peu, gaiement et librement. Il conserve quelques-uns des penchants de l'ancienne race indienne, plante ses pénates là où le site lui plaît, comme l'oiseau fait son nid. Sa maison est encore modelée sur la chaumière primitive des Indiens : huit arbres de la même hauteur, enclavés sous terre, forment un carré parfait, et reçoivent à leur extrémité un réseau double de bambous qui, posés transversalement, se croisent et sont attachés aux arbres par des lianes rouges; ensuite, on couvre ce grillage avec des feuilles de palmier qu'on appelle *guanos*. Pour achever ce travail, qui dure tout au plus une journée, on appelle à son aide tous les voisins. A peine a-t-on fini, avant même de s'occuper des cloisons, on fait rôtir, au milieu de la maison ébauchée, un cochon de lait que l'on mange en signe de réjouissance. Puis deux cloisons divisent l'habitation en trois parties égales; celle du centre est réservée pour le salon; les deux autres servent de chambre à couchér à toute la famille. Les cloisons, formées, ainsi que la toiture, de lianes *bejucos*, attachées transversalement et à jour, sont couvertes de l'écorce dn palmier, qui, employée à cet usage, prend le nom de *yagua*. Enfin, la maison tout entière est terminée en moins de quatre jours; la clarté n'y pénètre que par deux portes ménagées en face l'une de l'autre, pour favoriser les courants d'air. Ces portes, faites également de *yagua*, s'ouvrent perpendiculairement et restent suspendues par le moyen d'une tringle qui, tendue à l'extrémité, les accroche et les soutient en l'air, de manière à former une tente pendant le jour. La nuit,

cette même tringle sert à barricader la maison en dedans.

En face de cette chaumière s'élève un autre bâtiment construit des mêmes matériaux, mais plus étroit, et partagé par un mur en deux compartiments. L'un sert de dortoir aux chiens et aux chevaux pendant les pluies, et l'autre sert de cuisine. D'ailleurs, point de portes, de fenêtres, ni de murailles extérieures; les côtés sont tout ouverts. La cloison du milieu seule sert à soutenir le toit, préservé des ardeurs du soleil par les feuilles de palmier qui le couvrent.

Au fond de la cuisine, et adossées au mur mitoyen, sont placées trois énormes pierres qui servent de fourneaux; au-dessus pend une marmite; et tout autour de la braise on voit épars des *bananes*, des *ignames*, des *buniatos* et des *papas* en profusion; puis pêle-mêle des assiettes, des tasses, des marmites de terre, des chiens, des oiseaux privés, de la vaisselle, la *batea* à savonner, des poules qui grimpent partout, des nids chargés de monceaux d'œufs, des serviteurs couchés sur une table ou par terre; et teut cela est recouvert des cendres que la brise agite, et gardé par un redoutable mâtin qui hurle et montre les dents à l'oiseau qui bat des ailes, aux feuilles qui frissonnent dans l'air.

Pour compléter cette galerie, ajoutez à ces domaines un jardin d'une à deux *caballerias* de terre (environ quatre arpents) entourant l'habitation. Là se trouvent mêlés aux légumes de toute espèce, des arbres superbes, chargés de fruits d'un volume et d'un poids si prodigieux, qu'ils mena-

ceraient gravement les passants, si les ouvrages de Dieu n'étaient pas si complets. *Le papayer* et *le bananier*, qui pourraient fournir de leurs larges feuilles de magnifiques robes de chambre; *le camphrier*, *l'avocatier* et l'arbre de pain, dont les fruits suffiraient à nourrir un régiment entier en temps de disette; *le vanillier*, avec ses gousses odorantes; l'arbre de la gomme élastique et des milliers de cactus en fleurs; toutes ces beautés, exhalant des odeurs enivrantes et balançant des fleurs superbes, sont gracieusement enlacées par des plantes grimpantes qui, serpentant des arbres aux toits des chaumières, adoucissent l'éclat du soleil.

Nos *guajiros* sont inconstants; souvent ils se lassent du lieu qu'ils ont choisi, et transportent leurs pénates ailleurs: l'édifice est bientôt bâti, puis ils sèment leurs légumes. Quant aux beautés de leur premier domaine, ils les retrouvent ici partout où le soleil luit. Si par hasard il arrive au guajiro de préférer un terrain appartenant à un autre, alors il passe un bail, à des conditions semblables à celles que contractent en Europe les fermiers avec leurs propriétaires. Cela arrive rarement, à de bas prix et à des termes forts courts. En général, il aime mieux travailler pour son compte, et s'emparer de la terre qui lui convient.

La récolte, toujours abondante, dépasse ce qu'il lui faut pour vivre et subvenir aux frais de son ménage. La terre, ici, n'a pas besoin d'engrais ni d'assolement, bien moins encore de jachère. Pour donner plusieurs récoltes à l'an, elle ne demande qu'un ou deux tours de charrue, conduite par le

père, et autant de poignées de graines répandues à mesure par l'enfant ; — voilà tout.

Sème-t-on des légumes, au bout d'un mois on les récolte; si c'est de la *maloja*, quarante-huit jours, après le germe est éclos ; et, à partir de là, les récoltes se succèdent jusqu'a dix ou douze fois par an, sans qu'elles exigent d'autres soins que la peine de les couper.

Cette dernière denrée donne un revenu de trente à quarante pour cent ; — une caballeria de terre (environ deux arpents) représente 3,000 piastres de rente, ou 15,000 francs. Les bestiaux, à Cuba, se nourrissent de *maloja* et de graines de maïs; et comme la grande culture absorbe l'attention des hauts propriétaires, et qu'ils ne récoltent pas de fourrages dans leurs terres, à l'exception parfois du maïs, c'est la *maloja* du *guajiro* qui fournit leurs écuries et leurs étables.

Dans le ménage, chacun apporte sa part différente d'industrie. Le mari fournit tout ce qui concerne la basse cour; la femme, plus laborieuse, élève les enfants et fait face au reste de la dépense, par le produit des chapeaux de paille et des cordes de *majajua* (1) qu'elle confectionne avec ses filles. Elles en font leur occupation exclusive, car elles ne s'abaissent jamais à vaquer aux fonctions humbles du ménage, et quelle que soit la médiocrité de leur fortune, elles ont toujours un esclave.

Délicates et fort soigneuses de leur tenue et de

(1) Espèce d'écorce qui sert à faire des câbles extrêmement solides.

leur toilette, elles sont toujours habillées de blanc, et portent des fleurs naturelles dans leurs cheveux.-Elles ont la plus grande influence sur leurs maris, dont les soins délicats, les bonnes manières à leur égard, pourraient servir de modèle à nos élégants de salon; et il n'est pas rare de voir, les dimanches, des hommes de campagne conduire leurs femmes à l'église et porter le petit tapis qu'ils glissent sous leurs genoux. Il est vrai qu'un *guajiro* ne se marie jamais que possédé d'un amour effréné, et qu'il n'obtient les bonnes grâces de sa belle qu'après de longues épreuves de constance.

Du reste, ses labeurs lui donnent si peu de peine, que sa vie presque entière se passe partagée entre l'amour et le plaisir. Confiant dans la prodigalité d'une nature splendide, et sûr de trouver partout des fruits savoureux et d'abondantes moissons, la paresse, la volupté, l'amour de l'indépendance, s'emparent de lui et dirigent toutes ses actions. Il aime le luxe sur sa personne, passe la journée aux combats de coqs et les nuits au bel air, sous les *guarda-rayas*, chantant, la guitare à la main, en face de *l'estancia* (1), les beautés de sa maîtresse. Il est poëte et brave. Souvent, entre deux couplets, s'il aperçoit son rival, il se bat avec lui, et lui donne un coup de *machete* (2) en l'honneur de celle qu'il aime, ou en reçoit un. Dans ce dernier cas, il pique des deux à travers

(1) Maison de ferme.

(2) Grand couteau plat et recourbé fort ressemblant au yatagan.

les *canaverales*, galope sur son cheval fougueux, et va se faire panser, pour pouvoir recommencer le lendemain; mais il revient toujours à cheval. Que dirait sa belle s'il arrivait à pied, dans une toilette désordonnée? Elle le dédaignerait comme un piteux amant, hors d'état de l'enlever si l'occasion se présentait.

Dès que les rayons du soleil commencent à colorer les pâles clartés du crépuscule du matin, le *guajiro*, déjà ceint de son machete, armé de ses éperons, s'apprête à sauter sur son cheval. Il dispose avec soin la bride : c'est une corde de *daguilla*, chargée tout du long de bouffettes de laine de couleur, avec un fronton de la même écorce, qui porte des ornements du même genre; ensuite, il lui lisse les crins, lui passe doucement et à plusieurs reprises la main sur le cou, et le régale d'un gros morceau de sucre, pendant que la bête fidèle hennit et bat du pied à la vue du soleil et sous les caresses de son maître; enfin il le monte, pousse un sifflement aigu, lui lâche la bride, et le coursier part comme le vent. Un chapeau de paille à larges bords, entouré d'un mouchoir de soie de couleur, un pantalon blanc, par-dessus lequel passe sa chemise, le col brodé, ouvert et rejeté sur les épaules, puis autour du cou un mouchoir de couleur à peine attaché et flottant : tel est le costume de notre homme. Son pied, élégamment chaussé, repose dans des souliers de maroquin de couleur, garnis d'éperons d'argent, dont les attaches en satin ont été brodées par sa maîtresse. A l'un des côtés d'une riche ceinture, autre présent de sa belle, est suspendu *el machete*, à la poignée

d'argent incrustée de pierreries; de l'autre, on aperçoit le bout d'ébène de son poignard. Quand il fait des courses d'affaires, la sacoche est suspendue à son épaule, et lorsqu'il s'agit d'une excursion amoureuse, la guitare occupe sa place sur le derrière de la selle, à côté du parasol. Alors notre *guajiro* est complet. Une fois en route, le matin, il s'en va de sucrerie en sucrerie, d'un *cafetal* (1) à un *potrero* (2), vend ses denrées, recouvre ses fonds, et revient manger avec sa famille un excellent *agiaco*, accompagné de bananes frites et d'autres légumes. Après son repas, il demande des cartes, prend des grains de maïs pour fiches, et, attablé avec ses joyeux compagnons et voisins, savoure avec délices les cigares que sa femme, sa fille ou sa maîtresse ont roulés de leurs mains. Mais la partie est finie, et le voilà de nouveau à cheval accompagné de douces pensées, éclairé par les rayons du soleil couchant; il arrive ainsi jusqu'à la maison de sa *guajira*, qui, la tête hors de la porte, habillée de blanc, une fleur jetée négligemment sur l'oreille, le regarde et lui sourit de loin.

Après sa belle, ce que le *guajiro* aime le mieux, c'est son cheval et son *machete*. L'un est l'âme de sa vie vagabonde, le mène au bal, aux combats de coqs, aux rendez-vous d'amour. Le *machete*, objet de luxe, n'en est pas moins une arme indispensable; il a souvent à se défendre contre ses rivaux au sortir du bal, contre les voleurs sur les routes, et

(1) Cafiérie.
(2) Pacage.

contre les meutes qui veillent dans la cour de sa belle.

Écuyer, poëte, galant chanteur, joueur troubadeur, il ajoute à toutes ces qualités celle de très-beau danseur. La danse du *guajiro* est simple et ardente comme toute sa vie. Deux personnes, homme et femme, commencent par un pas glissé et énergique, accentué de temps en temps par des coups frappés sur le parquet. — Ces coups marquent la mesure d'après le rhythme de l'air, fort simple d'ailleurs, et qui ne sort jamais de l'accord majeur et d'un accord relatif. Mais quelle passion dans les yeux et dans l'attitude du *guajiro!* quelle naïveté moelleuse et agançante dans la *guajira!* Ses mains soutiennent légèrement des deux côtés les plis de sa robe, qu'elle ramène souvent coquettement sur le devant, comme ces fleurs timides qui resserrent leurs pétales à la chaleur du soleil. Lui, les deux bras derrière le corps, le poignet gauche pressé par les doigts de la main droite, l'œil vif, l'attitude conquérante, tantôt il avance vers la danseuse, qui se retire à mesure et se laisse peu à peu renfermer dans ses derniers retranchements; tantôt, feignant de se retirer, il ne tarde pas à être envahi à son tour par la danseuse. Enfin, les deux acteurs de cette scène se rejoignent, la danse prend un caractère plus vif, plus voluptueux, plus ardent, qui dure jusqu'à extinction, et qui s'emporte souvent jusqu'au délire; mais ils ne s'arrêtent jamais et ne quittent leur place qu'en mesure, rarement à la fois et sans que la musique cesse. En général, l'homme est remplacé plusieurs fois avant la femme.

Cette vie de roman n'est pas sans aventures,

vous le pensez bien, ma chère amie, et mon oncle m'a fait sur les *guajiros* plus d'un récit plaisant et tragique. Celui que je vais vous transmettre textuellement, il le tient du héros même de l'anecdote, son voisin de campagne. Vous jugerez par cette histoire, qui n'est pas un conte, de l'importance du rôle que le *machete* joue dans le roman du *guajiro.*

Pépé Maria est le type du *guajiro* ; il ne vit que d'amour et de musique, son humeur est gaie et douce, son âme généreuse est fidèle en amitié ; en amour, passionnée et enthousiaste.

Sa mémoire est prodigieuse : outre les vers qu'il compose, il retient tant de couplets, tant de *decimas,* que, s'il les entonnait l'un après l'autre, il passerait sa vie entière à chanter, arrivât-il à cent ans. Pour faire sa déclaration à une jeune fille, il enveloppe un anneau dans une *decima,* puis il fait en sorte qu'elle le trouve sous son chevet. Si la jeune fille porte l'anneau le lendemain, le galant se croit agréé, et dès lors il s'occupe exclusivement d'elle et passe une partie des nuits à chanter sous sa fenêtre jusqu'au moment où la belle ouvre la porte. Il est juste de dire qu'il chante longtemps avant de réussir, et que quelquefois il ne réussit pas.

Comme tous ses pareils, Pépé Maria (car il vit encore) partage sa vie entre les combats de coqs et les belles, non qu'il ait plusieurs amours à la fois ; Dieu merci ! le *guajiro* est trop passionné, trop sincère pour commettre pareille félonie ; mais il a de la vénération pour le beau sexe tout entier, et quoiqu'il n'aime qu'une belle, il les courtise

toutes; ses galanteries font de lui la terreur des pères et des maris.

Il était minuit : calme et solennelle, la nuit répandait partout ses ombres et ses lueurs fugitives ; la lune, suspendue sur l'azur foncé du ciel, descendait déjà vers l'horizon et commençait à se cacher sous la cime des arbres qui couronnent les hauteurs de la Vijia (1) ; on la voyait grossir par degrés en s'abaissant derrière les houppes éparses des palmiers qui, comme d'immenses colonnades, s'allongeaient au loin à travers les ombres de la nuit.

Nonchalamment appuyé contre un des supports en bois rustique qui soutenaient la tente de sa maisonnette, Pépé Maria semblait observer la marche des astres de la nuit. Il était déjà préparé pour sortir ; le *machete* pendait à sa ceinture, et les éperons brillaient à ses talons. Son cheval *Moro*, tout harnaché et lié à un poteau, n'attendait que le signal pour se mettre en course. Mais son maître, immobile, le regard fixé sur la lune, semblait calculer le cours des astres. Tout à coup, se dirigeant brusquement vers *Moro*, d'un saut il l'enfourcha sans toucher les étriers, siffla et partit au galop.

Au lieu de prendre le chemin direct qui mène de San-Diego à Bahia-Honda, il cherchait le moyen d'allonger sa route en tournant dans un labyrinthe de sentiers à peine battus qui serpentaient parmi les buissons de *Manigua* et les palmiers qui couvrent les monts sauvages de *Pena*

(1) Montagne qui occupe à peu près le centre de l'île.

Blanca et du *Brujo*. Au bout d'une demi-heure, il se trouva dans la plaine, au bord de la rivière qui baigne le pied de la montagne. Il s'arrêta, resta quelques instants immobile, et fixa son regard sur la lune... Il était trop tôt!... L'impatience de revoir sa maîtresse l'avait trompé, lui si habile à compter depuis l'enfance les heures par le cours des astres. La lune, qui, cachée par la montagne, lui avait paru voisine de son déclin, se trouvait encore très-élevée. — Que faire? S'il arrive avant l'heure du rendez-vous, il s'expose à être découvert, lorsque, tapi sous le fourré de bambous qui ombrage la maison de Marianita, il attendra le signal. D'ailleurs, elle ne sortira pas avant l'heure convenue; car elle aussi, elle lit dans les astres. — « Comment (se disait-il à lui-même) ai-je pu me tromper ainsi? Les coqs de la *Merced*, de *San-Ignacio*, de la *Candelaria* et tous les coqs du monde ont déjà chanté deux fois; et la lune, là, fixe, ne bouge pas! et la charrue, cette charrue de péché, est encore renversée comme si elle ne devait plus se relever! *Voto à Dios!...* » Et oubliant qu'il ne tenait plus les rênes de son cheval, il donna sur sa selle un coup de poing formidable. Effrayé et plein d'ardeur, le coursier s'échappa comme le vent... Pépé Maria, irrité, hors de lui, le corps en avant, des poignées de crins dans ses mains crispées par la colère, se mit à lui enfoncer les éperons dans les flancs, sans s'apercevoir que le sang de son noble *Moro* ruisselait sur les rubans en satin bleu de ciel qui rattachaient ses éperons. *Moro*, blessé, furieux, dans sa course rapide, ne sentait plus le

mors, n'écoutait plus la voix, bondissait au hasard. Habitué d'ailleurs au but ordinaire des promenades nocturnes de son maître, le cheval suivit la route accoutumée et se trouva en peu de minutes auprès de l'*Estancia* du père de Marianita.

Alors s'établit une lutte formidable entre le cheval et le cavalier : l'un voulait avancer, l'autre, s'arrêter; la colère du maître était à son comble. Il avait perdu son chapeau de paille, sa vessie remplie de cigares et de couplets qu'il destinait à Marianita. Enfin, il parvint à ressaisir les rênes, et poussant un cri furibond qui résonna au loin sur la montagne, il arrêta court le cheval fougueux, qui resta aussitôt immobile. La docilité dont *Moro* venait de faire preuve aurait pu désarmer le *montero ;* mais, aveuglé par sa fureur, il descendit, et tirant le *machete,* effleura de la pointe le col de *Moro.*

Pépé Maria aimait son cheval avec passion; il l'aimait autant ou mieux que sa maîtresse. Il l'avait élevé et tirait vanité de la beauté de Moro. Ses membres souples et délicats, le port fier de sa tête, son œil ardent et son intelligence rare le charmaient. Jamais chien fidèle ne fut plus obéissant, coursier du désert plus agile. Une fois en selle sur son cheval. Pépé Maria ne craignait plus les voleurs ni la justice, et maintes fois la vélocité de sa course l'avait sauvé des embûches de ses rivaux. Sa passion pour ce noble animal allait jusqu'à l'adoration, et *Moro* la lui rendait bien. Lorsque son maître venait le détacher du poteau pour le mener boire à la rivière, la joie de ce bon

animal se manifestait de toutes façons ; il hennissait, battait des pieds, grattait la terre, et joyeux, caressant, pliait les genoux et s'inclinait pour lécher les pieds de son maître; puis, arrondissant sa queue, les oreilles en avant, les narines au vent, il tournait et retournait en sautant autour de lui. Alors Pépé Maria, jetant ses deux bras autour du cou de l'animal, lui secouait la tête comme à un enfant, le frappait doucement sur le fronton, et lui faisant de nouveau plier les genoux, sautait sur lui à poil et le menait à la rivière. — Tous ces souvenirs reparurent en foule et se pressèrent dans le cœur du *guajiro*, lorsque la pointe de son arme effleurait déjà la poitrine de l'animal, qui, le front haut, les oreilles dressées, fixait sur lui son œil brillant et paraissait attendre le coup mortel avec courage et résignation. — La pointe du *machete* glissa, l'arme tomba à terre, et le *guajiro* appuyant son coude sur la selle et la main sur le front, la poitrine oppressée et la voix émue... : « Pardon, *Moro mio*, dit-il » comme si le cheval eût pu le comprendre, je ne » suis plus à moi ! Elle seule est cause de mon » délire. — Moi, te tuer! toi, le compagnon de » mes peines et de mes courses lointaines !.... Pé» risse plutôt l'ingrate! Patience, *Moro !* laisse » l'âge arriver et le feu de la jeunesse s'éteindre ; » alors tu auras de beaux pâturages, de la liberté » et du repos ! »

Ainsi parlait à son coursier Pépé Maria, tout en ramassant sa vessie, ses cigares, ses sonnets et son chapeau de paille. L'heure avançait, les étoiles déclinant vers l'occident commençaient à

pâlir sous la lueur des premiers rayons du jour; la lune avait disparu, et les palmiers qui couronnent la montagne se détachaient déjà sur un fond bleu lumineux. La campagne était encore livrée à un calme triste et profond, et les pas du cheval, au milieu du silence et du repos, résonnaient comme sur la pierre d'une tombe. Moro avançait à pas lents sur une route bordée, d'un côté d'épaisses haies de *pinones* (1) qui lui cachaient la rivière, et de l'autre par le mur du cimetière. Rien n'effrayait Pépé : sa bravoure était renommée parmi les braves; mais son cœur battait bien fort en approchant du lieu qu'habitait sa maîtresse. Au bout de dix minutes, la rivière tourne brusquement, et la route, frayée à travers la montagne, se trouve encaissée entre deux rochers à pic. Alors seulement on découvre sur la gauche les bâtiments du *Potrero* (2) de don Antonio Morella, père de Marianita. D'une main tremblante Pépé rassemble les rênes; le cheval s'arrête. — Le regard du *guajiro* reste fixé pendant un instant sur les maisons du village, qui, presque ensevelies dans des touffes d'arbres et enveloppées de fortes ombres, se laissent à peine distinguer. Bientôt cependant il se remet en marche, et se dirigeant vers le nord, il ne tarde pas à apercevoir distinctement le mur blanc qui renferme son trésor. Une croix noire se dessine au-dessus du mur... C'est bien elle, c'est bien la maison qu'il cherche. Arrivé au bout de l'allée d'orangers qui

(1) Pins.
(2) Domaine consacré au pacage des bestiaux.

séparait les bâtiments de la route, Pépé Maria descendit doucement, attacha son cheval à une branche, enfonça son chapeau à larges bords sur le côté droit, tira à demi son *machete*, et, s'appuyant sur un des orangers, se livra aux ardentes rêveries de l'amour et de l'espoir. A chaque instant, il relevait la tête, croyant voir sa belle maîtresse apparaître entre les hautes *maniguas* qui le séparaient d'elle, blanche comme une colombe et tombant dans ses bras amoureux, tremblante et craintive.

La maison cependant restait plongée dans le silence le plus profond, et le mur blanc orné de sa grande croix noire ressemblait plutôt à une pierre sépulcrale qu'au séjour de la vie et de l'amour!

Le *montero* demeurait immobile. Sous le bord de son chapeau rabattu, son œil ardent plongeait un long regard, comme s'il avait voulu pénétrer jusqu'à la place où sa maîtresse reposait. Ce qu'il craignait surtout, c'était d'être découvert avant de l'avoir vue, et dans sa préoccupation extrême, il ne se défendait même pas des cruelles piqûres d'un essaim d'abeilles dont la ruche était voisine de la place qu'il occupait. Immobile, il faisait bon marché de son sang pour faire cesser leur bourdonnement infernal, dans l'espoir d'entendre un son, un soupir échappé de la fenêtre de Marianita. Il y avait quatre jours que Pépé Maria, au sortir du bal, s'était battu avec un de ses rivaux. Marianita le savait; son amant ne doutait pas qu'elle n'affrontât tous les dangers pour venir le voir et calmer ses propres craintes.

Mais le jour avançait; Pépé était toujours là, et Marianita ne donnait pas signe de vie. — Son père avait-il découvert le rendez-vous ! Son inquiétude même sur la destinée de son amant avait-elle fini par la faire succomber de lassitude? Le sommeil l'aura-t-il surprise? ou bien l'ingrate aura-t-elle oublié le jour et l'heure convenus? « Je » chanterai, s'écria le *guajiro;* elle s'éveillera, ou » je me battrai avec le premier qui sortira de la » maison!... Au moins, elle ne pourra pas me » dire demain, l'ingrate, que j'ai manqué à ma » parole ! Oui, je chanterai et de ma plus forte » voix, quand je devrais être entendu de tout le » village, pour qu'elle apprenne que je sais mieux » aimer qu'elle. Perfide! Oui ! Et demain elle aura » encore le courage de me dire : *Pépé, si me* » *dormi!* »

Tout à coup le chant d'un coq se fit entendre, et tous les coqs des *sitios* environnants lui répondirent; le jour allait paraître, car ils chantaient pour la troisième fois. Appuyé contre l'oranger, la main gauche sur la poignée du *machete,* le *guajiro* entonna d'une voix douce et harmonieuse le couplet suivant :

« Muriendo me estoy de frio
Junto un naranjo sombroso
Mientras mi dueno amoroso
Duerme largo à su alvedrio.
A la inclemencia, al rocio,
Al sol, à l'agua y al viento
Passo millares tormentos.
Por mis males ni una hora
Del mas minimo contento (1). »

(1) « Je meurs de froid près d'un oranger sombre, pen-

« *Contento...* » répétèrent les échos, et le cœur de Marianita bondit. — Elle se dressa sur son lit, et, avançant son bras vers la *tarima* de sa négresse, elle lui mit la main sur l'épaule, en lui disant d'une voix forte à plusieurs reprises : « Francesca, Francesca, réveille-toi ! Pépé est là ! » *Pobrecito!* il meurt de froid !... » Un ronflement sonore fut la réponse de Francesca, et la jeune fille de la secouer, de la pincer ; mais elle ne bougeait pas.

La voix se fit encore entendre :

« Dices que no hay ocasion
Para que hablemos aqui.
Donde me temes à mi
Y temes mi corazon. »

Ce qu'on peut rendre à peu près par ces mots, qui semblent vulgaires dans notre langue :

Pourquoi ne veux-tu pas m'entendre
Et ne pas causer avec moi ?
Pourquoi craindre ce cœur si tendre,
Ce cœur qui ne bat que pour toi ?

« Non, non, s'écria la jeune fille agenouillée » sur son lit ; tu te trompes : je ne te crains pas, » *Pépé mio;* mais je crains la colère de mon père, » qui va t'entendre, et dont le sommeil est aussi » léger que le vol d'un oiseau. »

dant que la maîtresse de mon cœur dort tout à son aise. Je suis exposé au vent, au soleil, à la pluie, et je souffre des millions de tourments ; et tous ces maux ne sont pas rachetés par la plus petite heure du *plus moindre* plaisir. »

Le chant reprit encore :

« Digo non tienes razon
Para de mi fe dudar.
En casa, en el platanar
Tu seras mi Dios, mi encanto;
Y juro por lo mas santo
Que noda te ha de faltar. »

Paroles naïves, que je crains en vérité de tourner en fort mauvaise poésie.

Pourquoi donc ce cruel outrage
De te voir douter de ma foi?
J'en prends les saints en témoignage,
Tu seras reine sans partage
A la maison, et sous l'ombrage
Que versent nos bananes frais!
Toi seule seras ma déesse,
Mon charme, mon enchanteresse;
Rien ne te manquera jamais!

« Si! reprit la jeune fille, toujours assise sur » son lit, et comme frappée d'un triste souvenir : » voilà toujours vos premières paroles, mais en» suite!... Francesca, dormeuse! Lève-toi! Que » ton sommeil est dur! Écoute! Voici Pépé Maria! » N'entends-tu pas qu'il se plaint? qu'il souffre? » Que dois-je faire? Dis, negrita, dis?

» — Je n'ai rien entendu, répondit la négresse » toujours couchée, étendant ses membres et fai» sant craquer ses os. — Comment! tu n'as rien » entendu? Allons, lève-toi vite et va guetter par » les fentes de la yagua (1)... Tu me diras si tu » l'aperçois... Marche, diablesse! — Jésus Maria!

(1) Fenêtre.

» *Nina*, reprit la négresse, il fait un froid qui me » glace les os... Puis, la nuit est si sombre! il n'y » a pas moyen de bouger! — Comment! tu dors » encore, Francesca? tu ne vois pas que Pépé » souffre et que je meurs? Éveille-toi! »

Et déjà la jeune fille, debout, passait et repassait ses petites mains sur les yeux et sur tout le visage de la négresse, puis, lui prenant la tête, elle la secouait avec vivacité. « Pour la sainte » Vierge, *nina!* ne crie pas, ne crie pas! tu ré- » veilleras papa, qui dort là, sur son hamac, dans » la salle. — Mais va, va regarder à travers la » fente! »

Enfin Francesca se dirige vers l'endroit que sa maîtresse lui indiquait et appuie son visage sur l'ouverture, pendant que la jeune fille, les deux mains appuyées sur le dos de la négresse, lui demande :

« Vois-tu quelque chose? — Rien, *nina,* ni les » feuilles des bananiers ni le ciel! — Tu es donc » aveugle? — Mais s'il n'y a personne? — Tu te » trompes, te dis-je, je l'ai entendu! »

Et repoussant la négresse avec impatience, « va, » va, tu n'es bonne à rien : laisse-moi ta place. » Et la jeune fille, collée à la porte, le corps tremblant, essayait en vain d'arrêter les battements de son cœur.

A peine son regard eut-il pénétré à travers l'interstice, qu'elle aperçut son amant... « Le voilà! » *Pobrecito!* enveloppé dans son manteau, s'écria- » t-elle toute joyeuse; et je vois aussi son cheval » *Moro* à côté de lui... Regarde, Francesca!...

» Écoute, va chercher dans la cage un *cocuyo* (1)
» pour que je lui donne le signal! »

Marianita prit le *cocuyo*, avança son bras, l'arrondit en dehors de l'interstice, et agita en tous sens l'insecte flamboyant, qui, comme un feu follet, se promena dans l'espace. Son amant vit le signal et s'avança ivre de joie. Mais, ô cruelle destinée! à peine avait-il tourné l'angle de la maison, qu'un énorme chien se jeta sur lui avec fureur et le renversa; Pépé, se relevant aussitôt, le piqua de la pointe de son *machete*. Le chien, blessé, s'arrête; le *guajiro* relève son arme et la laisse retomber de tout son poids sur l'animal, qu'il coupe en deux. Alors tous les chiens du village d'aboyer, les nègres de se lever et d'accourir; la jeune fille s'évanouit dans les bras de la négresse, et les portes de la maison s'ouvrirent avec fracas... Mais déjà Pépé Maria s'était lancé sur son cheval et volait sur la route comme un oiseau. — Depuis ce temps, le galant *guajiro* a, je pense, continué le cours de ses aventures; si je les apprends, je vous les communiquerai.

Aux affections et aux loisirs du *guajiro* il faut ajouter sa passion pour les coqs et les chiens. La beauté des premiers et la perspective de leur voir un jour vaincre leurs rivaux remplissent d'orgueil le *montero*; et quand il tient son coq favori entre ses deux mains, qu'il lui ouvre le bec pour examiner si sa langue est rose, qu'il essaye l'effet de ses éperons aigus sur sa propre peau, pour savoir si la pointe est acérée, il faut voir ce sou-

(1) Insecte lumineux.

rire de triomphe, cette confiante fierté qui l'anime ; puis, avec quelle joie il raconte la généalogie de son coq, la pureté de sa race, les prouesses de ses aïeux et les soins de son éducation ! comme il est certain d'avance qu'il vaincra ses ennemis ! Le lendemain vous le voyez monter à cheval par le plus ardent soleil, son parasol d'une main et son coq sur le poing gauche. Il part pour la *pelea* (combat), qui souvent se passe à quatre ou cinq lieues de chez lui.

La vie du montagnard et de l'homme sauvage a souvent pour auxiliaire la race canine : c'est une sauvegarde contre les animaux féroces, et souvent c'est un secours nécessaire contre les attaques de l'homme, dans des régions où la force est la seule loi. L'intérieur de notre île nourrit des troupeaux de mâtins aguerris et redoutables. Ces terribles soldats à quatre pattes ont été récemment enrôlés dans les troupes des États-Unis, envoyés enrégimentés aux Florides, sous les ordres d'un capitaine américain. Ne trouvez-vous pas cela lâche et cruel à la fois? Chez un peuple organisé en corps social, pour qui la guerre a des lois prescrites par l'humanité, c'est une tricherie au jeu. Quant à notre *guajiro*, qui vit au milieu des déserts, en butte à toutes les attaques, qui se fait suivre et défendre par sa meute, rien de plus naturel et de plus légitime. Il tient à cette escorte comme à sa propre vie.

Il y a peu de jours, à San-Marcos, nous avions projeté, mes cousines et moi, une promenade du soir. Le temps était beau ; on avait envoyé le matin plusieurs nègres pour jeter des arbres, des

branches et des palmiers sur la rivière, afin de nous en faciliter le passage à pied. Cette rivière, qui, comme une partie de celles de l'île, est sans pont et même sans nom, a ceci de commun avec toutes les autres, qu'elle grossit subitement, et que son cours paisible et peu considérable peut, d'un instant à l'autre, rouler des vagues irritées et tumultueuses. Semblables à une glace claire et limpide dans leur état ordinaire, on les passe facilement à gué; mais quelques heures d'orage suffisent pour en faire des torrents redoutables qui déracinent les arbres et entraînent les rochers. Il est vrai que quatre gouttes d'eau de pluie ici rempliraient un verre.

En approchant de la rivière nous fûmes frappés d'un bruit étrange, et bientôt nous nous aperçûmes qu'elle venait de déborder, à cause sans doute d'un orage survenu dans les montagnes. On voyait les débris de notre pont volant, tourbillonnant, emportés et fracassés, au milieu de l'eau bouillonnante, dont le courant furieux entraînait tout sur la route.

Vous pensez bien, ma chère amie, que nous renonçâmes à notre projet. On se consultait pour déterminer le but nouveau de notre course, lorsque nous aperçûmes de l'autre côté de la rivière un *guajiro* sur sa mule, suivi de quatre chiens qui se disposaient à passer le fleuve à gué. Il s'arrêta, mesura des yeux la distance qui le séparait de l'autre bord, et, baissant la tête, il parut hésiter. Il était en grand costume et portait le *machete*, le poignard à manche d'ébène, et un énorme fouet à la main. Son chapeau à larges bords un

peu rabattus nous avait empêchées d'abord de distinguer ses traits, lorsqu'une de mes compagnes, folle jeune fille, le reconnaissant :

« Don Catalino, s'écria-t-elle, avez-vous peur? »

Il leva les yeux sans répondre, et piquant sa mule des éperons, il s'élança dans la rivière; les chiens le suivaient... Pendant quelques minutes il lutta contre le courant, poussant des cris aigus pour encourager sa monture. Enfin, il parvint, non sans peine, à toucher l'autre bord avec trois de ses chiens qui le suivaient de près; mais le quatrième, après une lutte de quelques instants, entraîné par le flot, disparut tout à fait.

Don Catalino, descendu de sa monture, debout et appuyé sur le cou de la mule, le menton en avant, observait attentivement la direction que prenait son chien; mais à peine cessa-t-il de le voir, que, jetant son chapeau, son *machete* et son fouet, il appuya ses talons sur le bord de la rivière et plongea dans l'eau... Une seconde après il avait disparu... Puis, on n'aperçut plus qu'un léger frémissement sur l'eau... Bientôt après on n'entendit plus que le bruit régulier du courant, le bruissement des feuilles foulées par les pieds de la mule qui passait en liberté, et les ébats joyeux des trois chiens, qui, pour sécher leurs poils, se roulaient sur la sable.

A nos cris accoururent plusieurs hommes qui travaillaient dans les campagnes environnantes. On ne tarda pas à voir la moitié du chien hors de l'eau, traînant après lui un amas de lianes, de roseaux et de branches, dont il cherchait avec effort à débarrasser ses pattes de derrière, ne pouvant

s'en servir. Un obstacle insurmontable semblait embarrasser ses mouvements et s'opposer à sa délivrance. L'instinct de la conservation augmentait les forces de l'animal ; il finit par amener hors de l'eau la main de son maître, qui, dans les convulsions de l'agonie, se cramponnait à lui... A peine l'eut-on aperçu, qu'un nègre, dont les membres agiles, la peau luisante et l'œil ardent annonçaient la force et l'adresse, plongea dans le courant, et bientôt nous le vîmes reparaître soufflant comme une baleine, et tirant après lui le *guajiro* qui tenait toujours son chien !...

Comme vous voyez, mon amie, le *guajiro* est une étrange créature, et quelques-unes de ses qualités héroïques feraient envie à nos lions d'Europe. Il semble que ce curieux et noble échantillon de la race humaine reproduit les instincts et le courage des anciens Mores, adoucis par tout ce que la nature créole a de souple et de tendre. On retrouve en lui l'ardeur enthousiaste de la valeur africaine et sa galanterie chevaleresque, tempérés par cette gaieté insouciante, cette douceur de mœurs et de tempérament, que la beauté du ciel, unie à l'abondance et à la richesse de la nature, inspirent aux habitants de notre terre promise.

LETTRE XX.

A M. LE BARON CHARLES DUPIN.

Les esclaves à la Havane. — Histoire de la traite. — Esclavage des nègres en Afrique. — Mot de Mungo-Park. — Tentatives coupables. — Dépérissement de la race indienne. — Cruauté des Espagnols. — Douceur de la race indigène. — Son amour pour l'indépendance. — Elle s'éteint. — Le philanthrope et saint Las Casas demande des Africains pour soulager la race indienne. — L'amour de l'humanité devient l'origine de l'esclavage en Amérique. — Diverses faces de la traite. — Effets funestes de l'esclavage pour les colons. — L'esclavage avilit le travail matériel.—Efforts des Havanais pour remplacer les nègres par des ouvriers blancs. — Réclamation singulière d'un Catalan. — Les Européens plus durs envers les nègres que les colons. — Politique coupable de la métropole. — Danger du mot de liberté là où l'on a des esclaves. — Efforts pour coloniser. — Pénurie d'argent. — Malversation des fonds.—Prohibition de la traite.—Soixante et dix mille livres sterling données par l'Angleterre. — Détournement de cette somme. — Les vaisseaux russes. — Fourberie. — Exigences des Anglais. — Ils demandent le droit de visite. — La faiblesse du gouvernement espagnol l'accorde. — Le ministère anglais demande que les capitaines de bâtiments espagnols arrêtés soient jugés par les lois anglaises. — Noble refus du gouvernement espagnol. — Abus du droit de visite. — Les émancipés. — Les esclaves les méprisent. — Comment l'esclave comprend la liberté. — Les émancipés aux pontons. — Population blanche comparativement à la noire. — Politique étroite et mal entendue des différents gouvernements qui se sont succédé en Espagne. — Lois en faveur des esclaves de

Cuba. — Magnanimité de l'Espagne envers eux. — Droits qui mettent l'esclave, sous plusieurs rapports, au niveau des hommes libres. — L'esclave propriétaire. — La *coartation*. — Le nègre voleur. — Impunité. — Le nègre qui s'affranchit toujours se repent. — Le nègre marron. — Cruauté de l'ancien code noir français. — Inhumanité des Anglais envers leurs esclaves. — L'esclavage, dans un pays civilisé et protégé par de bonnes lois, préférable à la liberté dépouillée de tout bien matériel est toujours exposée à la brutalité du plus fort. — Le nègre n'est pas apte à un travail régulier. — Le *mayoral*. — Le Bohio.— La prière du soir. — Le *liberto*. — De l'émancipation. — Problème politique.

Cuba, 10 juin.

Ne criez pas anathème contre moi, créole endurcie, élevée dans des idées pernicieuses, et dont les intérêts se rattachent au principe de l'esclavage : écoutez mes impartiales réflexions, et si vous me condamnez ensuite, je me livre à vous dans mon humilité, et demande grâce pour mon cœur en faveur de cet amour inquiet de la justice qui peut m'égarer, mais qui ne saurait jamais détruire la généreuse pitié dans le cœur d'une femme.

Rien de plus juste que l'abolition de la traite des noirs ; rien de plus injuste que l'émancipation des esclaves. Si la traite est un abus révoltant de la force, un attentat contre le droit naturel, l'émancipation serait une violation de la propriété, des droits acquis et consacrés par les lois, une vraie spoliation. Quel gouvernement assez riche indemniserait tant de propriétaires qui seraient ainsi dépouillés d'un bien légitimement acquis? L'achat des esclaves dans nos colonies n'a pas seulement

été autorisé, il a été encouragé par le gouvernement, qui en a donné l'exemple en faisant venir les premiers nègres pour le travail des mines.

Après la découverte de l'Amérique, les nations les plus éclairés protégèrent le commerce des esclaves ; l'Angleterre obtint notamment le monopole de la traite, et le garda pendant plus d'un demi-siècle. Dans ces temps où le monde était gouverné par la force matérielle, un nègre nourri, habillé par son maître, et qui acquittait ce bienfait par son travail, était plus heureux que le vassal, qui, après une corvée seigneuriale, payait ses redevances, puis mangeait et s'habillait, s'il pouvait trouver de quoi s'habiller et vivre.

Pour porter un jugement équitable sur les faits historiques, il faut se reporter aux temps et aux lieux qui les ont vus naître, examiner le degré de lumière, les usages et même les préjugés de l'époque ou du pays. On a donc autant de tort à blâmer l'Espagne d'avoir été jadis une des premières nations qui ait encouragé le commerce des esclaves, qu'on serait aujourd'hui coupable de le tolérer. Cependant, si l'on réfléchit qu'alors comme maintenant les Africains condamnés à l'esclavage ont été préalablement destinés à être tués ou dévorés, on ne sait plus où est le bienfait, où est la cruauté.

Lorsqu'une tribu faisait des prisonniers sur une tribu ennemie, si elle était anthropophage, elle mangeait ses captifs ; si elle ne l'était pas, elle les immolait à ses dieux ou à sa haine. La naissance de la traite détermina un changement dans cette horrible coutume : les captifs furent vendus.

Depuis cette époque, le commerce des esclaves ayant toujours augmenté, et l'amour du gain s'étant développé proportionnellement chez ces barbares, les rois ou chefs de tribus ont fini par vendre leurs propres esclaves aux marchands européens. Le changement de maîtres était un bienfait pour ces captifs. En Afrique, l'esclave est non-seulement plus maltraité que sous la domination des blancs, il est à peine nourri, n'est point habillé, et, s'il devient vieux ou infirme, s'il perd un membre par accident, on le tue comme on ferait chez nous d'un bœuf ou d'un cheval.

Ainsi, même en abolissant la traite, on sera encore bien loin d'atteindre le but d'humanité que se proposent les nations qui se croient philanthropiques. On connaît les efforts persistants de l'Angleterre pour affranchir les esclaves dans les colonies espagnoles. Si la source de ses efforts était pure, la Grande-Bretagne aurait une belle gloire à conquérir, celle de détruire le mal dans sa racine, en proclamant une sainte ligue en Europe. Cette nouvelle croisade aurait pour mission d'aller en Afrique apprendre aux tribus sauvages, soit par la persuasion, soit par la force, que l'homme doit respecter la vie et la liberté des hommes. Sans cela, le résultat de tant de nobles efforts sera incomplet et le but manqué; car, si l'on présente aux malheureux nègres (et ils sont compétents dans l'affaire), si on leur présente, dis-je, la cruelle alternative ou d'être tués et mangés par les leurs, ou de rester esclaves au milieu d'un peuple civilisé, leur choix ne sera pas douteux, ils préféreront l'esclavage.

« Loin d'être un malheur, c'est un bonheur pour l'humanité que l'exportation des esclaves aux Antilles, dit le célèbre Mungo-Park : d'abord parce qu'ils sont esclaves chez eux, puis parce que les noirs, s'ils n'avaient l'espoir de vendre leurs prisonniers, les massacreraient. » Cet aveu n'est pas suspect de la part d'un Anglais élevé par la Société africaine à Londres, et nourri de ces maximes philanthrophiques qui, sous le voile de l'amour de l'humanité, cachent des vues d'intérêt et de monopole.

Il est hors de doute que l'île de Cuba fait du sucre meilleur et en plus grande quantité que les colonies anglaises de l'Inde, et que l'abaissement de l'industrie coloniale de l'Espagne, livrant aux Anglais le monopole exclusif d'une denrée qui est aujourd'hui de première nécessité dans le monde, deviendrait une source de prospérité pour la leur; car le sucre de la Nouvelle-Orléans et du Brésil n'étant pas encore comparable à celui de la Havane, l'île de Cuba est la véritable et unique rivale des colonies anglaises. Aussi les tentatives les plus coupables, les plus hostiles, ont été employées contre elle par la rivalité de l'Angleterre. Il est rare qu'une révolte de nègres dans les habitations de l'île n'ait pas été excitée par des agents anglais, quelquefois par des Français. Un amour mal entendu de la liberté sert de mobile à ces derniers; les autres n'obéissent qu'à une impulsion intéressée.

Pendant qu'on cherchait par de perfides instigations à soulever les nègres contre leurs maîtres, le gouvernement anglais, appartenant au culte

protestant, comme chacun sait, faisait répandre aux Antilles une prétendue bulle du saint-père contre l'esclavage en Amérique. Cette bulle a-t-elle été veritablement octroyée par Sa Sainteté? Je serais tentée d'en douter. Toutefois elle a été propagée à Cuba en langue latine et en langue anglaise comme pièce authentique. Je regrette de n'avoir pas la copie de cet acte, qui d'ailleurs est imprimé, et qu'on a cherché à répandre clandestinement à la Havane. Cette bulle, apportée par un bâtiment de guerre anglais, est un appel aux sentiments religieux et une menace d'anathème contre le catholique qui n'aiderait pas de toute sa puissance à la destruction de l'esclavage; elle déclare en état de péché mortel les fidèles qui, même *par la pensée*, ne le maudiraient pas.

Un tel mode de prosélytisme, employé dans les colonies, ne peut avoir d'autre résultat que la révolte. Évidemment, il ne s'adresse pas aux maîtres, si intéressés à conserver leurs esclaves, mais aux nègres, chrétiens ignorants, qui croient leurs propres intérêts d'accord avec des maximes ainsi proclamées. Allumer à la clarté divine de la foi le brandon de la haine et de la vengeance, est-ce là, j'en appelle aux gens de bien, aux gens de cœur, à la nation anglaise, des exploits que l'amour de l'humanité admette ou justifie?

L'esclavage est un attentat contre le droit naturel; mais il existe en Asie, il existe en Afrique, il existe en Europe, aux États-Unis, au centre même de la civilisation, et on le tolère; jamais jusqu'ici, que nous sachions, personne n'a osé, à l'aide d'une doctrine religieuse, l'attaquer en Russie. Il n'é-

veille les réclamations de la philanthropie que contre les colonies d'Amérique, où il fut protégé jadis par les mêmes puissances qui le flétrissent maintenant; et comme la force de la loi et le droit s'opposent à l'accomplissement de leurs vues, on fait appel au fanatisme, à la sédition, au massacre.

Qu'on abolisse la traite, on n'atteindra pas encore, malheureusement, le but indiqué par les philanthropes, l'affranchissement de l'espèce humaine. Mais, entre une impossibilité et une injustice, on aura fait ce qu'il est possible de faire : les États de l'Europe civilisée auront rempli un devoir, rendu hommage à l'humanité et calmé leur conscience du dix-neuvième siècle. Toutefois il faut qu'ils commencent, avant tout, par respecter la propriété et la vie de leurs frères.

Je m'aperçois, monsieur le baron, que je m'écarte de l'ordre de mon récit, et j'y reviens.

A peine trente ans s'étaient-ils écoulés après la découverte de l'Amérique, que la race indigène se trouva considérablement diminuée. L'horreur qui s'empara des Indiens lorsqu'ils sentirent leur indépendance enchaînée, les rudes traitements que les Espagnols leur faisaient subir pour les forcer au travail, le désespoir causé par une si violente contrainte à des gens qui avaient toujours vécu dans l'indolence, toutes ces causes, réunies au fléau de la petite vérole, qui les décima au commencement du dix-septième siècle, firent bientôt disparaître du globe une race douce et inoffensive. Avant l'arrivée des conquérants, leurs besoins se bornaient à vivre de poisson et de fruits, et

abondants sur cette terre bénie. Les fruits, si j'ose m'exprimer ainsi, leur tombaient dans la bouche sans qu'ils eussent la peine de les cueillir, et la pêche était un plaisir sensuel pour un peuple dont toutes les jouissances consistaient dans le repos et dans la contemplation de la nature. Lorsque les maladies, la fatigue et le suicide eurent moissonné un grand nombre d'Indiens, les terres restèrent en friche faute de bras pour les cultiver. L'abandon et la solitude menacèrent de stérilité ces belles contrées, conquises avec tant de bonheur et d'audace par la civilisation européenne. L'évêque de Chiapa, fray Bartolomé de Las Casas, se constitua l'ardent champion de cette race infortunée; ses paroles évangéliques retentirent jusqu'aux extrémités du monde. Dans ces temps de barbare despotisme, il eut le courage de blâmer un roi et de plaindre hautement un peuple malheureux. Ce saint homme fut le premier qui demanda des Africains esclaves pour l'Amérique, d'abord afin de soulager la race indienne, qui allait s'éteindre, puis afin d'empêcher les cannibales de dévorer leurs ennemis. L'amour de l'humanité importa en Amérique le germe de l'esclavage, dont l'origine fut due à la pensée charitable d'un homme plein de courage et de vertu. Il faut avouer qu'on était bien loin alors de cet idéal de perfectionnement social vers lequel on marche aujourd'hui avec tant d'ardeur. Mais reconnaissons une vérité importante : c'est qu'en tout temps il y a danger à envisager le bien et le mal d'une manière absolue. Aujourd'hui même, le monde est encore assez mal ordonné pour que l'esclavage

doive, comparativement, être regardé comme un bien.

Nous venons de voir comment l'esclavage fut introduit en Amérique. Après de vifs débats dans le conseil du roi don Fernando, on résolut d'envoyer des nègres pour remplacer les indigènes. Depuis 1501 jusqu'en 1506, il fut permis d'en introduire un petit nombre dans Hispaniola, aujourd'hui Saint-Domingue, mais sous la triple condition qu'ils seraient choisis parmi les Africains élevés et instruits dans la religion catholique à Séville, et qu'à leur tour ils instruiraient les Indiens. En 1510, le roi don Fernando expédia encore de Séville cinquante nègres destinés au travail des mines.

Le nombre des Indiens natifs diminuait chaque jour : ils se pendaient aux arbres ou émigraient aux Florides. Le roi ordonna qu'on les ménageât davantage, et surtout qu'on les laissât en liberté; mais ils étaient si faibles et si peu endurcis à la peine, que quatre jours de travail d'un Indien ne valaient pas la journée d'un Africain; on se vit obligé d'augmenter le nombre des nègres que le gouvernement faisait importer pour son compte. A cette époque, le monopole s'empara de la traite. Charles-Quint autorisa les Flamands, en 1516, à introduire quatre mille nouveaux esclaves à Saint-Domingue, et plus tard le même nombre fut concédé aux Génois. Déjà vers ce temps, et bien que nul traité semblable ne fasse mention de l'île de Cuba, les chroniques parlent d'une révolte d'esclaves qui éclata dans la sucrerie de don Diégo Colomb, fils de don Cristobal; ce qui porterait à

croire qu'on avait introduit quelques nègres par contrebande. Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'en 1521, immédiatement après la mort de Velasquez (1), que pour la première fois les Flamands amenèrent, avec l'autorisation du roi, trois cents nègres à Cuba. Les immenses bénéfices de la traite avaient attiré en Amérique un si grand nombre de Flamands, que, dans plusieurs contrées, le nombre de ces derniers ayant surpassé celui des Espagnols, ils ne craignirent pas d'attaquer les anciens conquérants, qui les repoussèrent. Néanmoins, la cour d'Espagne prit l'alarme; le système de prohibition prévalut de nouveau dans le conseil du roi, et ce ne fut qu'en 1586 que don Gaspar de Peralta obtint un nouveau privilége pour introduire à Cuba deux cent huit esclaves, moyennant la redevance de 2,340,000 maravédis, ou 6,500 ducats. Un second privilége fut accordé à Pedro-Gomez Reynal, pour vendre trois mille cinq cents esclaves par an pendant neuf années, à condition qu'il payerait au roi 900,000 ducats par an; enfin, en 1615, un troisième monopole fut accordé à Antonio-Rodriguez d'Elvas, moyennant 115,000 ducats par an.

Plus tard, un nommé Nicolas Porcia acheta diverses obligations appelées par les Espagnols *cartillas del pagador,* qui ne lui furent pas délivrées. Pour se rembourser, il obtint le privilége de l'importation des nègres pour cinq ans; mais, n'ayant pas les fonds nécessaires pour l'exploiter,

(1) Premier gouverneur de l'île de Cuba, immédiatement après la découverte de Fernand Cortez.

il le céda aux Allemands Kuntzmann et Becks, qui, après avoir fait fortune, ne payèrent le pauvre Porcia qu'en le faisant incarcérer comme fou par le gouvernement de Carthagène. Il l'était si peu, qu'il parvint à s'échapper de sa prison, aidé par la fille du geôlier, qu'il avait séduite, et se rendit à la cour d'Espagne. L'attentat dont il avait été victime excita l'intérêt du gouvernement; on le dédommagea en lui accordant un nouveau privilége pour cinq ans.

On voit que tous ces traités ont peu d'importance, et que, jusqu'au commencement du dix-septième siècle, les esclaves introduits dans les Antilles furent en petit nombre. Il est vrai que l'île de Cuba n'exploitait pas encore de mines, et que l'Espagne, tout occupée des trésors qu'elle tirait du continent, n'avait garde de songer aux parcelles d'or qui roulaient avec le sable de nos rivières. D'ailleurs, elle avait à lutter contre la jalousie des autres puissances, qui la harcelaient de toutes façons; guerre ouverte, pirates, flibustiers, tout était bon pour lui faire payer sa belle trouvaille d'outre-mer. Quoi qu'il en soit, pendant le cours du dix-septième siècle, la traite cessa presque entièrement. Le roi n'octroya plus de priviléges et se borna à faire introduire de loin en loin à la Havane un petit nombre d'esclaves destinés au travail des mines. Cet état de choses dura jusqu'à la guerre de succession, époque où les Français vinrent éveiller notre agriculture, qui, faute d'encouragement, était tombée en léthargie. Ils livrèrent des nègres en échange du tabac, et l'industrie reprit quelque peu de mouvement;

mais, à la paix d'Utrecht, les Anglais obtinrent le monopole de la traite. C'est à leur activité et au grand nombre d'esclaves qu'ils introduisirent dans l'île, lorsqu'en 1762 ils se rendirent maîtres de la Havane, qu'elle doit le développement nouveau de ses progrès agricoles. Le nombre des esclaves, qui, en 1521, était de trois cents, fut porté jusqu'à soixante mille en 1763.

Que le saint homme de Chiapa me pardonne! l'esclavage qu'il importa fut pour la Havane un déplorable germe; devenu arbre géant, il porte aujourd'hui les fruits amers de son origine, mais on ne saurait l'abattre sans courir le risque d'en être écrasé. Source inépuisable de douleurs, de graves responsabilités et de crainte, il est en outre, par les excessives dépenses qu'il occasionne, un principe de ruine permanente. Le travail de l'homme libre serait non-seulement un élément plus pur de richesse, mais aussi plus solide et plus lucratif. Si la prohibition de la traite était rigoureusement observée, et que la colonisation fût encouragée avec activité et persistance, l'extinction de l'esclavage s'opérerait sans secousse, sans dommage, et par le seul fait de l'affranchissement individuel. Il faudrait, pour obtenir ce résultat, que l'impéritie et l'amour du gain ne l'emportassent pas sur les vrais intérêts de l'État et sur l'amour de l'humanité; il faudrait qu'en présence du traité solennel qui prohibe la traite, on n'eût pas des *barracones*, ou marchés publics, de nègres *bozales* (1); il faudrait que les gouver-

(1) Dénomination qui s'applique aux Africains sans instruction et encore sauvages.

neurs des villes n'autorisassent pas, par la présence d'agents de police, le débarquement des navires négriers; il faudrait, enfin, que le contrebandier marchand d'esclaves ne fût pas imposé d'une once d'or par tête de nègre qu'il introduit dans l'île. Ce honteux marché trouve son prétexte dans le zèle des autorités pour la colonie, qui, disent-elles, périrait sans le commerce des esclaves; zèle dangereux pour ces autorités mêmes, car leur position serait fort compromise, si le gouvernement supérieur venait à connaître leur coupable tolérance. Depuis la nouvelle prohibition de la traite, c'est-à-dire depuis cinq ans, les gouverneurs des villes ont puisé à cette source impure plus d'un million de piastres, somme énorme, mais facile à expliquer, si l'on réfléchit que dans cet espace de temps on a introduit dans nos ports plus de cent mille esclaves, tandis qu'à peine y est-il entré trente à quarante mille colons ou autres émigrants de race blanche (1).

Il y a diverses causes à cette disproportion.

Une des plus tristes conséquences de l'esclavage, monsieur le baron, c'est d'avilir le travail matériel. L'agriculture étant la première et la plus générale ressource des classes prolétaires, l'excédant de la population européenne se porterait de préférence vers un pays qui lui offre un bon salaire, le bien-être et une belle nature, plutôt que d'affluer dans les froids déserts de l'Amérique du

(1) Cette lettre a été écrite il y a un an; depuis, le général Valdez, actuellement gouverneur général de l'île, a corrigé tous ces abus et fait exécuter avec une légale sévérité le traité qui défend la traite dans la colonie.

Nord. Mais à peine les prolétaires européens arrivent-ils ici, qu'ils se voient confondus avec une race esclave et maudite. Leur orgueil se révolte ; ils rougissent de l'affront, puis ils cherchent à leur tour à se faire servir. Le premier usage que fait de ses premières épargnes un pauvre laboureur, c'est l'achat d'un nègre, d'abord pour diminuer ses fatigues, ensuite pour racheter la honte de travailler de ses propres mains. Ainsi, à toutes les époques, les mêmes abus ont développé les mêmes passions ; et nos mœurs rappellent encore, au dix-neuvième siècle, celle des Grecs, des Romains et des temps féodaux.

Il y a quelques années, un Havanais, patriote éclairé, conçut un projet qui l'honore. Il fit appel dans un journal à cinquante laboureurs de Castille, lieu de son origine. Il leur offrait tous les avantages requis pour venir habiter l'île de Cuba et cultiver la canne à sucre dans ses propriétés. Peu de jours après, dans le même journal, on vit paraître la plus furibonde réclamation de la part d'un Castillan résidant à la Havane. Ce dernier se plaignait amèrement de l'insulte faite à son pays, ajoutant que les honnêtes Castillans n'étaient pas encore réduits à un tel degré de misère et d'avilissement, qu'ils dussent s'appareiller (*aparejarse*) avec les nègres esclaves de l'île de Cuba. Ce superbe dédain des hommes blancs envers les nègres n'est pas seulement produit par le mépris attaché à l'esclavage, mais par le stigmate de la couleur, qui semble perpétuer au delà de l'affranchissement la tache d'une condamnation primitive. On dirait que la nature a signé de sa

main l'incompatibilité des deux races. Peut-être un jour devrons-nous à la civilisation une fusion fraternelle; malheureusement elle n'est pas encore près d'arriver.

Toutefois, une circonstance qui vous paraîtra digne de remarque, c'est que les blancs créoles dans nos colonies sont plus humains envers les nègres que ne le sont les Européens, soit que le créole devienne plus compatissant à force de voir les hommes d'Afrique vivre et souffrir près de lui, soit que sa vie patriarcale le porte à étendre jusqu'aux noirs la piété paternelle du foyer domestique. Il se montre non-seulement plus doux, mais moins altier envers ses esclaves. Tout en les traitant avec l'autorité du maître, il y mêle je ne sais quelle nuance d'adoptive protection, je ne sais quel mélange de la sollicitude paternelle et de l'autorité seigneuriale, qui ne manque pas de charme pour ces âmes qui n'ont jamais ressenti les supplices de l'orgueil humilié.

L'Européen qui apporte à Cuba les exigences raffinées de son pays, commence par témoigner pour le nègre esclave une pitié exaltée; il passe de là, sans transition, au mépris pour son ignorance; ensuite il s'impatiente de sa stupidité; et, comme le pauvre nègre ne le comprend pas, il finit par se persuader qu'un nègre est une sorte de bête de somme, et se prend à le battre comme un chameau. De tels procédés ne sont pas exclusivement le partage des maîtres, ils sont aussi pratiqués par les domestiques européens qu'on amène à Cuba; leur orgueil, révolté à la vue de

la domesticité dégradée jusqu'à l'esclavage, les rend insolents et cruels.

Néanmoins, ces inconvénients ne sauraient être insurmontables. Mille préjugés ont été détruits par le temps et par la civilisation, mille difficultés aplanies par les progrès de la raison. Déjà un des plus riches propriétaires de l'île avait formé, il y a plusieurs années, le projet d'établir une *sucrerie-modèle*, exploitée seulement par des hommes libres. Mais, au moment où il fut question de faire venir un certain nombre de colons allemands pour cet objet, des difficultés soulevées par l'autorité le forcèrent à y renoncer.

D'autres colons, que les ravages causés par le choléra parmi les nègres ont avertis du danger, commencent à faire travailler des hommes salariés, soit à la journée, soit à des prix convenus, mais seulement pour couper, rouler et charrier de la canne. Cet essai, qui leur a réussi, trouvera des imitateurs, il ne faut pas en douter, surtout si l'on parvient à attirer dans la colonie des laboureurs allemands, gens paisibles et bons travailleurs.

Malheureusement la politique suivie jusqu'à ce jour a préparé les obstacles qui s'opposent maintenant à ce que le travail des hommes libres vienne remplacer celui des esclaves. Il faudrait que le système actuellement en vigueur fût modifié d'après les nouveaux besoins. Le gouvernement espagnol a toujours redouté pour ses États d'outre-mer le contact étranger, d'abord à cause de la jalousie des autres nations, ensuite par les inspirations d'une politique craintive, soupçon-

neuse et peu favorable aux idées libérales. Les pertes et les malheurs de l'Espagne ont dû faire disparaître depuis longtemps les sentiments d'envie qu'elle avait inspirés, et les innovations déjà opérées dans ses institutions promettent à sa colonie une réaction heureuse. Quoi qu'il en soit, l'Espagne ancienne, au lieu de favoriser l'introduction des colons de la métropole dans l'île de Cuba, craignant de se dépeupler elle-même, déjà épuisée d'hommes par les émigrations antérieures en Amérique et par tous les fléaux qui ont pesé tour à tour sur sa terre désolée, n'a guère donné à la colonie, jusqu'au commencement de ce siècle, d'autres recrues que quelques aventuriers qui fuyaient pour éviter la conscription, et un petit nombre de négociants qui, déjà enrichis sur ce sol, y fixaient leur domicile par reconnaissance.

On en était là, lersque la révolution de Saint-Domingue éclata. Le développement de notre industrie attirait alors dans l'île un grand nombre de nègres d'Afrique. Enflammée chez nos voisins, la lave pouvait se précipiter sur nous et nous engloutir sous sa couche brûlante. D'un autre côté, les grandes et nouvelles théories françaises, répétées par l'écho des cortès de Cadix, transmises dans nos villes par la presse et dans nos campagnes par des agents secrets, éveillèrent des idées et des sentiments inconnus jusqu'alors. Le mot *liberté* résonna dans la colonie, et plusienrs révoltes lui répondirent. A ce bruit, notre gouvernement comprit pour un moment tout le danger qui nous menaçait. C'était pendant l'administration de don Alexandro Ramirez, homme d'une haute

vertu et d'un zèle infatigable pour le bien public. Sous son influence, on organisa une *junte d'encouragement* en faveur de la colonisation, seul moyen d'accroître la force de la caste blanche en face des hordes africaines, de conserver pour l'avenir la prospérité de la colonie, et de détruire l'esclavage. Cette réunion de bons patriotes s'occupa d'abord avec zèle de sa mission. Les établissements de *Nuevitas*, de *Santo-Domingo, Isla-Amelia, Fernandina* et d'autres furent offerts aux émigrants. Mais la nouvelle institution avait besoin d'argent; la junte en manqua, et ses efforts restèrent infructeux. Ses fonctions se bornent maintenant à figurer sur la *Guia de Forasteros* (Guide des étrangers). Par un *decreto real* du 21 août 1817, les fonds provenant de la contribution sur les frais judiciaires furent destinés à encourager la colonisation; mais ne tarda pas à leur donner un autre emploi, et les privilèges et franchises offerts aux nouveaux colons par le même décret n'ont pu porter aucun fruit. En attendant, les contrées destinées à recevoir la colonisation restent peuplées d'esclaves. Plus des deux tiers du territoire de cette île, si admirable de beauté et de jeunesse, condamnés à ne point connaître la main de l'homme, étalent encore en splendides forêts vierges, en lianes sauvages et solitaires, l'opulence de sa séve indomptée.

Sous le gouvernement de Ferdinand VII, en 1817, M. de Pizarro étant ministre des affaires étrangères, l'Espagne conclut avec l'Angleterre le traité par lequel elle s'interdisait le commerce des esclaves et concédait aux Anglais le *droit de visite*.

En compensation des dommages qu'allaient éprouver les armateurs et les négociants espagnols, l'Angleterre accordait à l'Espagne soixante et dix mille livres sterling! Sacrifice généreux, en apparence offert au culte de la liberté, mais qui, par sa magnificence même, décelait la véritable idole à laquelle il était consacré. Toutefois, cette somme, au lieu de recevoir sa destination, fut en partie dilapidée, et le reste employé à l'achat de plusieurs vaisseaux russes en fort mauvais état, qui, destinés à porter des troupes en Amérique pour combattre l'indépendance du Mexique et du Pérou, ne sortirent jamais du port de Cadix et y pourrirent. Ce marché immoral et frauduleux fut conclu par l'entremise de M. N..., favori du roi, voué aux intérêts de la Russie. Plus tard, les Anglais désirèrent ajouter de nouvelles clauses plus rigoureuses au traité d'abolition, qui, comme nous l'avons déjà dit, était chaque jour violé ostensiblement. Ils insistèrent à plusieurs reprises auprès du gouvernement espagnol. Jusqu'en 1834 leurs demandes furent éludées. A cette époque, M. Martinez de la Rosa devint ministre des affaires étrangères. L'Espagne avait besoin de ménager le gouvernement anglais, qui le premier se prêta au traité de la quadruple alliance, et qui, par son influence, pouvait lui être d'un grand secours contre le prétendant. Les Anglais, profitant de cette circonstance, devinrent plus pressants. Entre autres exigences, ils demandèrent que les capitaines de bâtiments négriers arrêtés fussent jugés, soit par les lois contre la piraterie, soit par les lois anglaises ; clause réciproque en apparence, mais seule-

ment en apparence. L'Espagne, intéressée au commerce des esclaves, avait, depuis l'abolition de la traite, appuyé sinon protégé l'arrivée des bâtiments négriers dans ses colonies. Ainsi, ce droit de visite aussi arbitraire qu'humiliant pour notre marine marchande, ce droit qui sert chaque jour d'excuse à des étrangers pour violer, sous le prétexte du moindre soupçon, le domicile maritime de l'Espagnol, et pour y commettre des actes illicites, violents, souvent des larcins, ce droit odieux et flétrissant aurait enfin été complété par celui de pendre ou fusiller, au gré du premier officier anglais de mauvaise humeur, tout Espagnol prévenu de faire le commerce des esclaves ! Et comme, sur cinq bâtiments, deux au moins sont confisqués sans motif suffisant, il en serait résulté que, sur cinq capitaines, deux auraient peut-être été condamnés injustement à mort.

Pour comprendre tout ce qu'il y a de révoltant dans ce *droit de visite*, il faudrait connaître la multitude de faits, de procès, de réclamations dont il est la source. Quelques mois avant mon arrivée à Cuba, un négociant catalan, après avoir fait sa fortune dans cette île, fréta un bâtiment. Il s'embarqua pour retourner dans son pays, avec sa famille et son trésor. A peine le navire se trouva-t-il hors du canal, qu'une croisière anglaise l'aborda. L'ayant visité, le commandant anglais décida que, d'après la construction du navire, il était évidemment destiné à la traite des nègres sur la côte d'Afrique. Était-il vraisemblable qu'un homme entreprît une telle expédition entouré de ses enfants, de ses chiens, de ses oiseaux et de toutes

ces innombrables bagatelles qui accompagnent le foyer domestiuue? Ces considérations néanmoins furent vaines : le navire, en attendant une décision ultérieure, fut confisqué, et, deux jours après, la famille dépouillée et désolée fut rejetée sur les côtes de Cuba.

Le gouvernement espagnol repoussa les deux propositions des Anglais contre les capitaines des bâtiments négriers, l'une comme cruelle, l'autre comme contraire à la dignité nationale. Après de vifs débats, il fut convenu qu'une loi espagnole, rendue *ad hoc*, fixerait la peine réservée à ce genre de délit. Il ne convenait pas à l'honneur de la nation anglaise qu'un trafic dont elle avait eu le monopole pendant plus d'un demi-siècle fût qualifié de piraterie. Une autre question fort importante fut agitée à ce sujet. Le droit de visite et de prise une fois stipulé, il restait à décider ce que les Anglais feraient des nègres saisis : le premier traité n'avait rien précisé à cet égard. Embarrassés, et peut-être émus d'une sorte de pudeur, les Anglais n'osèrent pas d'abord en faire un emploi lucratif; mais ils s'avisèrent de les lâcher sur nos côtes, sous le nom d'*emancipados*, espérant apparemment que la présence des nègres libres exciterait l'émulation des nègres esclaves et les entraînerait à la révolte. Notre gouvernement réclama contre cet abus; les Anglais, au contraire, voulurent qu'il fût autorisé par une nouvelle clause ajoutée au traité. Le ministre espagnol refusa positivement d'y consentir.

Les cargaisons de nègres dits émancipés, déposées ainsi dans l'île sans autorisation légale,

étaient livrées au gouverneur lui-même, qui les remettait à son tour à divers colons, moyennant la redevance annuelle d'une once d'or par tête. A l'expiration de la première année, ces nègres sont tenus de se présenter devant le gouverneur, qui, après s'être assuré qu'ils n'ont pas appris un état (ce qu'il ne font jamais), les livre de nouveau au colon, et toujours pour deux années; d'où il résulte que leur sort est précisément celui de l'esclave, à cette exception près, qu'ils manquent des soins et de la protection du maître. Ceux qui se chargent d'eux n'étant pas intéressés à leur conservation, les soumettent à des travaux bien plus pénibles, et, la ressource de l'affranchissement leur étant interdite, leur esclavage devient éternel par le fait. Aussi, contre toutes les prévisions des Anglais, l'état d'*emancipado,* loin de séduire les esclaves, est pour eux un sujet de mépris. Lorsqu'ils veulent adresser une injure à ceux qui portent ce titre, ils les apostrophent en leur disant : « Vous n'êtes que des *emancipados.* » Comme vous voyez, Monsieur, le sens du mot *liberté* n'et pas nettement compris par le nègre; il estime le bien-être matériel beaucoup plus que l'indépendance, ou peut-être a-t-il assez de bon sens pour s'apercevoir que le bienfait est dans la *chose* et non dans le *mot,* et que le sort qu'on veut lui faire ne vaut pas celui qu'on lui fait.

Aujourd'hui les Anglais, voyant le peu de succès de leurs plans, commencent à mettre à profit leurs captures nègres, soit en les vendant sous main, soit en les conduisant sur leurs pontons à la Trinité et ailleurs. Là, les nègres captifs sont

soumis à de pénibles travaux et à des privations telles, que le sort des esclaves de Cuba leur paraît très-digne d'envie. Une partie de ces cargaisons est destinée à retourner en Afrique; mais au lieu de rendre les nègres à leurs foyers, on les conduit dans les établissements anglais des côtes africaines, que les négociants de cette nation, protégés par leur marine royale, remplissent de nègres *loués* pour vingt ou trente ans. Cette dernière condition exemptant le maître de tout devoir envers le nègre, est mille fois pire que celle de l'esclave.

Le nombre d'esclaves de l'île, nombre qui s'élevait à 60,000 en 1763, était, en 1791, de 133,559, et, en 1827, de 311,051 ; la population des blancs, relativement aux hommes de couleur, était, en 1827, de 44 sur 56, et, en 1832, sur 800,000 habitants, on en comptait déjà environ 500,000 de couleur. Depuis, et jusqu'en 1839, le nombre des nègres s'est considérablement accru, comparativement à celui des colons, et je ne crois pas me tromper en le portant aujourd'hui à plus de 700,000.

Bien que, dans leurs théories avouées, les autorités se montrent toujours favorables à la colonisation, elle n'est pas encouragée ; et si les étrangers qui abordent à Cuba sont reçus sans difficulté, on ne fait rien pour en attirer d'autres. Il est vrai que le plus grand nombre se compose d'Anglais et d'Américains du Nord, et que les intérêts des uns et les principes politiques et religieux des autres ne sont nullement en harmonie avec le système adopté à Cuba : on y redoute encore plus

l'augmentation de la force des blancs, aidée de leur intelligence, que la force numérique des nègres, qui, par suite de leur ignorance et de leur stupidité, sont en effet peu redoutables. Aussi, en négligeant la colonisation, tolère-t-on l'accroissement des esclaves. Cette politique non-seulement est dépourvue de générosité, mais elle est injuste et nuisible aux véritables intérêts de la métropole, à laquelle l'île de Cuba est intimement attachée par les liens d'une race commune, par les mœurs, la religion, les habitudes et les sympathies. Que le gouvernement lui donne des preuves de sollicitude, il la trouvera fidèle. Je ne crois pas me tromper en disant qu'il n'y a pas un habitant de la colonie qui, moyennant quelques salutaires modifications, ne préfère, soit par attachement, soit par la conscience de ses vrais intérêts, la domination de l'Espagne aux théories libérales et plus encore au joug de toute autre puissance. D'ailleurs, ses habitants ont donné assez de preuves en tout temps de leur amour pour leurs frères d'Espagne, en prodiguant leurs trésors et leur sang pour les seconder dans les tristes débats que la métropole a soutenus. Il est temps que la mère patrie y songe ; c'est chose dangereuse pour elle-même de tenir la foudre suspendue sur la tête des colons. Si elle éclatait un jour, elle blesserait à mort la métropole en détruisant sa belle et fidèle colonie.

L'esclavage, à Cuba, n'est point, comme ailleurs, un état abject et dégradé ; l'esclave est à couvert des caprices ou des fureurs insensées du maître, et l'homme de couleur libre n'est pas dépouillé des droits et des garanties du citoyen parce qu'il

a été vendu un jour. Nulle part la voix de la philosophie et de la raison n'exerce autant d'empire sur les préjugés de rang et de fortune. Tandis que les républicains des États-Unis, tout en portant l'affectation de l'égalité jusqu'au cynisme, accablent la race de couleur d'un intolérable mépris, le Havanais, nourri dans le respect des classes aristocratiques, traite le mulâtre en frère, pourvu qu'il soit libre et bien élevé. Il n'est pas sans exemple de voir le sang indien ou africain circuler dans les veines bleues (1), sous une peau blanche, à la suite d'unions légitimes et avouées. On est surtout frappé de ces sortes de fusions dans l'intérieur de l'île, où les traits des habitants trahissent souvent leur origine indienne; il n'est pas rare qu'un léger reflet doré sur la peau ou que des cheveux épais et crépus révèlent le sang africain. Cette direction tolérante de l'opinion doit être attribuée aux lois éclairées et humaines jadis accordées en faveur des nègres par le gouvernement de la métropole. Si la nation espagnole a été la première à encourager le commerce des esclaves, elle a été la seule (ne vous en déplaise) qui ait songé à faire participer au bienfait des institutions européennes ces pauvres déshérités. C'est que nos lois relèvent d'une sainte inspiration, celle de la religion catholique. Elle a développé la pieuse humanité de nos colons envers leurs esclaves; là se trouve la force immense qui a seule pu dompter les préjugés de l'orgueil nobiliaire. L'Espagnol,

(1) *Sangre azul;* le sang bleu est une expression espagnole pour signifier le sang noble.

profondément et sincèrement attaché à sa croyance, a subi cette influence dans ses lois comme dans ses mœurs, et c'est à l'application des préceptes d'humanité, de charité et de fraternité, imposés par l'Évangile, que l'esclave doit ici la plupart des bienfaits qu'on lui accorde. Livrée à sa propre force, la philosophie a produit des actions héroïques et fécondé des vertus éclatantes; elle n'est jamais parvenue à abaisser l'orgueil et à faire éclore l'humilité; cet effort sublime était réservé au puissant levier du sentiment religieux.

Le mot *esclavage* ou *servitude* ne saurait avoir ici le même sens que dans les codes romains, où cette qualification équivalait à *l'exclusion de tout droit civil,* où l'esclave était un *homme sans état*, c'est-à-dire sans patrie et sans famille. Cette acception, bien que modifiée plus tard par les coutumes féodales, a toujours réduit à un état misérable les *esclaves* ou *serfs*, soit dans leurs rapports avec leurs *maîtres* ou *seigneurs*, soit dans leurs relations avec tout homme libre. A Cuba, grâce à de bonnes lois et à la douceur des mœurs, l'esclave ne porte pas ce stigmate de réprobation, et il serait aussi injuste que faux de le confondre non-seulement avec l'esclave romain, mais même avec le vassal des temps féodaux. Par un rescrit royal (*real cedula*) du 31 mai 1789, le maître est obligé non-seulement de nourrir et de bien traiter son esclave, mais encore de lui donner une certaine instruction primaire, de le soigner s'il devient vieux ou infirme, et d'entretenir sa femme et ses enfants, quand même ces derniers seraient devenus libres. L'esclave ne doit être soumis qu'à

un travail modéré, et seulement de *sol à sol,* c'est-à-dire pendant le jour, et à condition qu'il aura, dans le courant de la journée, *deux* heures de repos. Si l'un de ces points cesse d'être observé, l'esclave a le droit de présenter sa plainte devant le syndic procureur ou *protecteur* des esclaves, désigné par la loi comme son avocat. Si la plainte est fondée, le syndic peut obliger le maître à vendre l'esclave, et l'esclave a le droit de chercher un maître ailleurs; si enfin l'intérêt ou la vengeance porte le maître à demander un trop haut prix, le syndic procureur fait nommer deux experts qui estiment l'esclave à sa juste valeur. Si la plainte n'est pas fondée, il est rendu à son maître. Il est défendu d'infliger des peines corporelles aux esclaves, à moins de fautes graves, et même, dans ce cas, le châtiment est borné par la loi. Cette cruelle condition nous révolte; elle est pourtant d'une impérieuse nécessité, le nègre étant accoutumé à cette rigueur en Afrique dès sa naissance. Soit habitude, soit qu'il ne sente pas le poids moral de cette ignomonie, il ne la mesure que par la douleur. Aussi sa répugnance au travail et son indolence ne cèdent-elles qu'à la contrainte, qui, d'ailleurs, semble bien plus révoltante aux hommes nés dans les pays civilisés et pour qui les idées de dignité et de flétrissure ont un sens. Le soldat anglais n'a-t-il pas à supporter *the flogging,* le soldat allemand la *schlag*, et le matalot français les *coups de corde* et la *bouline ?* Revenons à nos pauvres nègres. Si le maître frappe son esclave plus rigoureusement que la loi ne le permet, et qu'il y ait contusion ou blessure, le syndic procureur dé-

nonce le coupable devant les magistrats, et demande, au nom de son client, l'application de la peine; alors le maître devient responsable devant le tribunal, et l'esclave offensé est revêtu par la loi de tous les droits de l'homme libre.

L'esclave romain ne pouvait rien posséder; tout chez lui appartenait à son maître. A Cuba, par la *real cedula* de 1789, et, ce qui est à remarquer, par la coutume antérieure à cette disposition légale, tout ce que l'esclave gagne ou possède lui appartient. Son droit sur sa propriété est aussi sacré devant la loi que celui de l'homme libre; et si un maître, abusant de son autorité, essayait de le dépouiller de son bien, le procureur fiscal exigerait la restitution. Mais un droit encore plus précieux, et qui n'existe dans aucun code connu, est accordé aux esclaves de Cuba, c'est celui de *coartacion*. Cette loi doit encore son origine aux anciennes mœurs des propriétaires et à leur charité naturelle. Non-seulement l'esclave, aussitôt qu'il possède le prix de sa propre valeur, peut obliger son maître à lui donner la liberté; mais, faute de posséder la somme entière, il peut forcer ce dernier à recevoir des à-compte, au moins de cinquante piastres, jusqu'à l'entier affranchissement. Dès la première somme payée par l'esclave, son prix est fixé; on ne peut plus l'augmenter. La loi est toute paternelle; car l'esclave, pouvant se libérer par petites sommes, n'est pas tenté de dépenser son pécule à mesure qu'il le gagne, et, par ce moyen, son maître devient pour ainsi dire le dépositaire de ses épargnes. Et puis, l'esclave ne se décourage pas dans ses modestes

chances de gain, devant la perspective d'une trop grande somme à réunir; il croit plus rapproché le but de ses espérances, puisqu'il peut l'atteindre par degrés. Il y a plus (et ceci est un bienfait dû non à la loi, mais au maître, et consacré par la coutume) : aussitôt qu'un nègre est *coartado*, il est libre de demeurer hors de la maison du maître, de vivre à son compte et de gagner sa vie comme il l'entend, pourvu qu'il paye un salaire convenu et proportionné au prix de l'esclave; en sorte que, du moment où celui-ci a payé les premières cinquante piastres, il acquiert autant d'indépendance qu'en aurait un homme libre, tenu, moyennant arrangement, à payer une dette à un créancier.

Il est à remarquer que plusieurs de ces lois étaient indiquées d'avance par les coutumes libérales des colons de Cuba. Guidés par un sentiment paternel, ils encouragent et facilitent l'affranchissement de leurs esclaves; et ce résultat est plus fréquent qu'on ne le pense. Indépendamment de la loi de *coartacion*, le nègre a plusieurs moyens d'acquérir de l'argent. Dans les habitations, chaque nègre a la permission d'élever de la volaille et des bestiaux, qu'il vend au marché à son profit, ainsi que les légumes qu'il cultive en abondance dans son *conuco*, ou jardin potager. Ce terrain est accordé par le maître et attenant au *bohio*, ou chaumière. Les dimanches et les soirs, à la brune, l'esclave, après avoir rempli sa tâche, se livre à ce soin, qui se réduit, sur une terre promise, à semer et à recueillir. Souvent, telle est son indolence, qu'il faut les instances du

maître pour le décider à profiter de ce bienfait. La loi française, vous ne l'ignorez pas, bien plus sévère que la nôtre, refusait à l'esclave, avec le droit de propriété, la faculté de vendre; et, ce qui paraît d'une rigueur inouïe, il ne pouvait disposer de rien, même avec la permission de son maître, sous peine du fouet pour l'esclave, d'une forte amende contre le maître et d'une amende égale contre l'acheteur (1).

Les nègres et négresses destinés au service intérieur de la maison peuvent employer leur temps libre à d'autres ouvrages pour leur propre compte ; ils profiteraient davantage de cette faveur s'ils étaient moins paresseux et moins vicieux. Leur désœuvrement habituel, l'ardeur du sang africain, et cette insouciance qui résulte de l'absence de responsabilité de son propre sort, engendrent chez eux les mœurs et les habitudes les plus déréglées. Ils se marient rarement : à quoi bon? Le mari et la femme peuvent être vendus, d'un jour à l'autre, à des maîtres différents, et leur séparation devient alors éternelle. Leurs enfants ne leur appartiennent pas. Le bonheur domestique, ainsi que la communauté des intérêts, leur étant interdit, les liens de la nature se bornent chez eux à l'instinct d'une sensualité violente et désordonnée. Une pauvre fille devient-elle grosse, le maître, s'il a des scrupules, en est quitte pour infliger, au nom de la morale, une punition à la délinquante et pour garder le négrillon chez lui. Presque toujours la mère seule est

(1) Voir le Code Noir, chap. XVIII, p. 10.

châtiée. La peine à laquelle elle est ordinairement condamnée, et qui lui est le plus sensible, c'est l'exil à la sucrerie pendant des mois, et, en cas de récidive, pendant des années. On commence par faire avouer à la coupable sa faute à genoux, et, après qu'elle a demandé pardon à Dieu et à son maître, on lui rase la tête, et on la dépouille de ses vêtements de ville, qui sont aussitôt remplacés par une chemise de grosse toile et un jupon de *listado* (1). Montée sur une mule, elle est expédiée avec le *requa* (2) qui apporte les provisions de la semaine à la sucrerie. Là, bien que munie d'une recommandation charitable de la *senora* pour le *mayoral* (3), elle est soumise aux travaux de l'habitation. Cette punition ne corrige ni la coupable ni ses compagnes, bien moins encore les complices, et la race continue à croître et à multiplier commme il plaît à Dieu (4).

Tandis que cela se passe ainsi dans une partie de l'île, par un contraste de mœurs et de principes digne de remarque, dans un grand nombre d'habitations l'esclave reçoit une récompense pour

(1) Espèce d'étoffe grossière rayée.

(2) Caravane de mules attachées par la queue et portant les provisions et les paquets de la ville à la campagne.

(3) Chef et directeur des travaux des nègres esclaves; on le choisit toujours parmi les blancs.

(4) Le code noir, dont nous avons signalé plus haut la barbarie à plusieurs égards, contient cependant quelques règlements très-humains et très-moraux : tel est l'article 47, qui prohibe la vente séparée du mari et de la femme esclaves, et l'article 9, qui condamne l'homme libre ayant des enfants d'une négresse à l'amende et à la perte de l'esclave et des enfants, à moins qu'il n'épouse la femme esclave.

chaque enfant, légitime ou non, qu'elle met au monde; on lui donne même la liberté si elle parvient à en produire un certain nombre. Cette prime d'encouragement, fort contraire aux bonnes mœurs, est favorable à l'accroissement de la race et améliore le sort des négresses. A peine sont-elles enceintes, qu'on les exempte de tout travail pénible; elles sont nourries plus délicatement, et ne reprennent leurs occupations habituelles que quarante jours après leur délivrance. J'ai vu en France, dans les campagnes, de malheureuses jeunes femmes, dans les derniers mois de leur grossesse, passer, sous le poids des chaleurs de la canicule, des journées entières, courbées, moissonnant à la faucille! Pour l'ouvrier libre, le jour sans travail est un jour sans salaire, et l'existence d'une pauvre famille dépend souvent du travail de son chef. Mais si un instant, las de cette peine dure et incessante, accablé sous le poids d'une vie chargée d'amertume et de responsabilité, il s'arrête pour reprendre haleine, la misère fond sur lui et sur les siens, le presse, l'étouffe et l'accable. L'esclave ici, objet de la pitié exaltée des Européens, léger d'avenir et d'ambition, tranquille, insoucieux, vit au jour le jour, se repose sur son maître du soin de sa conservation, et, s'il est affligé d'une infirmité à vingt ans, voit son existence assurée, fût-il destiné à vivre un siècle.

Une des sources de profit du nègre est le vol. Il est rare d'en trouver de fidèles, et, avec des gens dépourvus de principes, la raison en est toute simple, c'est l'impunité. Un maître dépouillé

par son esclave se garderait bien de le livrer à la justice, convaincu qu'il est d'en être pour l'argent volé, pour son nègre et pour les frais du procès; aussi se borne-t-il à fustiger le coupable, qu'il garde chez lui. Le voleur recommence le lendemain; mais si, avant qu'on s'aperçoive du larcin, il l'a employé à son affranchissement, il est libre devant la loi, quand même il serait convaincu du vol, quand même il aurait avoué sa faute un instant après l'avoir commise. On le contraint seulement à payer, sur le produit de son travail, la somme volée. Outre ce moyen illicite de racheter leur liberté, les noirs en ont un autre, dans les gratifications d'argent qu'ils reçoivent à tout propos de leur maître, du *nino*, de la *nina* (1), des parents, des amis de la maison; et comme les familles sont nombreuses, que, la chaleur étant extrême, tout est ouvert, partout on les rencontre sur ses pas. *Mi amo, un rea pa tabacço! — Nina, do rea pa vino!* (Maître, un réal pour du tabac! — Mademoiselle, deux réaux pour du vin!) En disant cela, ils avancent une main, se grattant l'oreille de l'autre, et vous montrent leurs blanches dents avec un regard doux et suppliant qui vous fait venir le sourire sur les lèvres, quelquefois les larmes aux yeux, et toujours porter la main à la bourse.

Le nègre *carabali* est le plus économe, et s'affranchit en peu de temps. Il n'est pas rare qu'un esclave qui garde ses épargnes se trouve en mesure de se racheter deux ou trois ans après son

(1) Fils et fille de la maison.

arrivée d'Afrique. Mais souvent il préfère l'esclavage et dépose son argent entre les mains de son maître. S'il essaye de la liberté, bientôt le repentir le saisit, et il revient près du maître, qu'il supplie de le reprendre. J'ai vu, il y a peu de jours, un ancien esclave de mon oncle qui s'était racheté il y a environ un an. Il était venu voir son maître et se repentait amèrement de l'avoir quitté ; des larmes brillaient dans ses yeux. « J'étais bien ici, disait-il, *mi amo* me donnait tous les ans deux habillements complets, un bonnet, un madras, *una fresada* (couverture) ; il me nourrissait bien, et, quand je devenais malade, il me faisait guérir. Maintenant, il me faut de l'argent pour tout cela. Si je le gagne, on ne me paye pas comptant ; si je suis souffrant, il faut que je travaille comme si je me portais bien ; et, si je suis obligé de m'aliter, le médecin emporte le fruit de ma peine ! *Io fui un caballo de libertarme.* (J'ai été un cheval de m'affranchir.) »

Une fois le nègre affranchi et hors de la maison, il est rare que le colon consente à le reprendre chez lui, surtout si le *liberto* a fait partie des esclaves de l'habitation. L'indépendance, jointe à l'ignorance et à la paresse, ne tarde pas à développer chez lui des vices dont l'exemple serait à redouter pour ses compagnons. Il est en général recéleur ; et, comme un des penchants dominants des nègres est le vol, il s'y abandonne davantage à mesure qu'il rencontre plus de facilité à le cacher. Le *liberto* a le droit de sortir de l'habitation quand il veut, et il en profite pour aller vendre dans les villages voisins le fruit des larcins de

ses camarades. Quelquefois il donne asile à l'esclave fugitif. Dans ce cas, on le condamne d'abord à deux, puis à trois mois de prison, et, s'il y a récidive, à six mois, sans que la punition puisse jamais dépasser ce terme. Comparez à ce châtiment la peine infligée jadis, en pareil cas, par la loi française. « Les affranchis ou nègres libres qui auront donné retraite, dans leur maison, aux esclaves fugitifs, seront condamnés par corps, envers le maître, à une amende de 30 livres par chaque jour de rétention, et faute, par lesdits nègres affranchis ou libres, de pouvoir payer l'amende, ils seront réduits à la condition d'esclaves et vendus. Si le prix de la vente dépasse l'amende, le surplus sera délivré à l'hôpital ! » Et comme la somme exigée était exorbitante et hors de tout rapport avec la pauvreté habituelle de l'affranchi, il payait toujours sa faute de sa liberté. Ainsi un acte charitable était puni, sous la loi française, par la ruine, par la perte de la liberté et par l'exhérédation de la famille entière. Il faut avouer que, dans nos colonies, les lois de l'humanité ont été mieux observées que dans celles de France.

Toutefois, le *liberto* n'a que rarement l'occasion d'accueillir sous son toit le nègre marron; celui-ci préfère au foyer de l'affranchi la savane solitaire. L'herbe haute et touffue, enlacée aux buissons gigantesques de la *cana brava* (1), lui

(1) Espèce de jonc gigantesque qui s'élève jusqu'à cinquante pieds de haut, en bouquets de deux ou trois cents tiges.

offre un asile beaucoup plus sûr; ou bien, réfugié sur les montagnes, il choisit sa demeure au fond des forêts vierges. Là, protégé par les remparts impénétrables des arbres séculaires, abrité par les amples rideaux des lianes sauvages, il défie l'autorité du maître, la rigueur du mayoral et la dent meurtrière du chien. Lorsqu'il se sent harcelé de trop près, il cherche une retraite au fond des cavernes, ossuaires solennels, dépositaires fidèles des tristes reliques d'une race infortunée (1). Mais bientôt la faim et le désespoir l'obligent à se jeter de nouveau dans les campagnes, préférant cette vie vagabonde et périlleuse au joug du travail. Néanmoins, si l'heure du repentir arrive, il implore l'assistance d'un *padrino* (2) qui le ramène au bercail; moyennant quoi le maître pardonne sans qu'il s'ensuive punition. Le fugitif est-il pris par la force ou se trouve-t-il en récidive, on se borne à lui mettre les fers aux pieds, pour l'empêcher de recommencer; la justice ne s'en mêle pas.

Cette indulgence est bien loin de la peine infligée au marronnage dans votre *code noir :* « L'esclave fugitif qui aura été en fuite pendant un mois, à dater du jour où son maître l'aura dénoncé à la justice, aura les *oreilles coupées* et sera marqué d'une fleur de lis sur une épaule; s'il y a récidive pendant un autre mois, il aura le *jarret coupé*, et il sera marqué d'une fleur de lis sur

(1) Les ossements des indigènes qu'on a trouvés épars dans les plaines et les forêts ont été déposés dans ces cavernes profondes, situées dans plusieurs parties de l'île.

(2) Parrain.

l'autre épaule; et la troisième fois il sera puni de mort! » N'est-ce pas, monsieur le baron, que le cœur se révolte, que les entrailles frémissent à l'idée de ces tortures insensées et cruelles? Certes, si la révolte de Saint-Domingue fut le résultat des principes proclamés par les apôtres de la révolution française, le *code noir* en avait préparé les voies par des rigueurs qui, chez une nation aussi éclairée, aussi généreuse que la vôtre, semblent à peine croyables.

Mais si la législation française fut sévère et dure, la loi anglaise est encore plus acerbe et plus inhumaine. Chose remarquable! plus les nations sont gouvernées par des institutions libérales, plus elles resserrent le collier de fer qui opprime leurs esclaves. On dirait que le besoin de domination et l'orgueil humain, comprimés par des lois équitables, cherchent à reprendre leur essor aux dépens de la race asservie. L'Espagne, avec son gouvernement absolu, est la seule nation qui se soit occupée d'adoucir le sort du nègre. L'humanité de nos colons envers leurs esclaves rend la vie matérielle de ces derniers plus heureuse, sans aucun doute, que celle des journaliers français, tandis que les Anglais et les Américains du Nord abreuvent les nègres de dégoûts et de douleur par leurs cruels traitements, par leur méprisant orgueil. Ils défendent à leurs esclaves de se chausser; et pendant qu'on voit chez eux, comme dans les colonies françaises, ces malheureux marcher les pieds nus et souvent ensanglantés, pendant que de sveltes petites filles, aux luisantes épaules de cuivre, parées de tous les

charmes de la jeunesse, mais honteuses (tant l'instinct féminin éclaire l'ignorance), osent à peine avancer leurs petits pieds sur le bord de leur courte jupe, on voit nos heureuses et insouciantes *chinas* (1) étaler coquettement sous les rayons du soleil, au bout de leurs jambes d'ébène, un élégant soulier de satin blanc.

La plupart des esclaves réservés au service intérieur des maisons sont nés dans l'île : on les appelle *criollos* (2). Leur intelligence est plus développée que celle des Africains, et leur aspect franc et familier. Ils mènent une vie douce et sont fort indolents; d'où il résulte qu'il faut soixante ou quatre-vingts nègres pour mal faire le service intérieur d'une maison qui serait bien tenue par six ou huit domestiques d'Europe. Il y a quelques quelques années, par fraude ou par violence, deux fils d'un cacique furent enlevés et amenés ici par un bâtiment négrier portugais. On les vendit. Peu de temps après, une ambassade de *couloumies*, tatoués et habillés de plumes de couleur, aborda dans l'île. Ils venaient de la part de leur chef réclamer auprès du gouverneur les deux princes enlevés. Le gouverneur consentit sans peine à leur départ; mais les jeunes gens refusèrent de quitter Cuba, où ils jouissaient, disaient-ils, d'un bonheur qu'ils n'avaient jamais goûté dans leur

(1) On appelle ainsi les enfants des négresses et des blancs.

(2) Les nègres nés dans l'île sont désignés par ce nom, et leurs enfants par celui de *rellollos*, ce qui équivaut à un titre de noblesse entre eux. Où la vanité va-t-elle se nicher !

pays. Ainsi l'état de prince en Afrique ne vaut pas celui d'esclave dans nos colonies.

Ceci ne veut pas dire que l'esclavage soit un état désirable : Dieu me préserve de le penser! et vous ne me ferez pas, certes, l'injustice de m'en accuser. Je me borne seulement à tirer de ce fait une conséquence incontestable : c'est que les bienfaits de la civilisation et des bonnes institutions corrigent même l'esclavage et le rendent préférable à l'indépendance, dépouillée de tout bien-être matériel et toujours exposée au caprice et à la brutalité du plus fort. L'exemple que je viens de citer n'est pas unique. J'ai vu à l'établissement gymnastique de Cuba un jeune nègre, fils d'un chef riche et redoutable, vendu jadis aux marchands européens par les ennemis de son père. Depuis que celui-ci a découvert la demeure de son fils, il envoie régulièrement tous les six mois des émissaires pour lui persuader de revenir près de lui; on n'a pas encore réussi à l'y faire consentir. En attendant, et poussé par l'instinct de sa nature primitive, il dompte en amateur les chevaux destinés au manége de la ville.

Les esclaves employés aux labeurs de la campagne sont tous *bozales*, et peuvent à peine s'exprimer dans notre langue. Leurs traits sont doux mais leur physionomie stupide. La fabrication du sucre, la plus pénible de leurs tâches, est loin de l'être autant que la plupart des travaux mécaniques en Europe. Cette fabrication devient d'ailleurs chaque jour moins laborieuse par l'application de nouvelles machines et de nouveaux instruments qui la simplifient. Quant à la main-

d'œuvre agricole, elle exige peu de soins, sur une terre qui ne demande aucune préparation et où le plant de la canne conserve sa séve jusqu'à trente ans, sans qu'on ait besoin de le renouveler. Les paysans de Cuba, ou *guajiros*, la cultivent comme les fruits et les légumes, pour la vendre au marché.

Un fait m'a frappée. Toutes les fois que j'ai vu le nègre chargé du même travail que le journalier européen, et que j'ai comparé les deux labeurs, j'ai trouvé, chez le premier, effort, fatigue, accablement, et chez l'autre gaieté, vigueur et courageuse intelligence. D'où vient ce désavantage de la race africaine, si elle est, comme on le dit, plus forte que la nôtre? Faut-il l'attribuer au climat? Mais les nègres sont nés sous le soleil brûlant d'Afrique. Est-ce à leur stupide ignorance, qui augmente les difficultés du travail, ou à l'indolence, qui les endort? Toutes ces causes peuvent y contribuer; néanmoins, la première, la plus influente de toutes, c'est le peu d'habitude que le nègre a contracté du travail. Quelque robuste et bien constitué qu'il soit, il ne peut vaincre ce désavantage. Il est apte à courir, à sauter, à dompter les animaux sauvages, mais il répugne au travail régulier, pratique, pacifique, fruit de la civilisation et des bonnes institutions. Ses violents exercices une fois accomplis, la fureur de ses passions une fois calmée, il ne tarde pas à retomber dans la plus stupide indolence. De là ces traitements sévères, ces condamnables rigueurs des *mayorales*, quand ils veulent contraindre les nègres à un travail régulier.

Néanmoins, à la surveillance près, le travail des nègres est, dans la colonie de Cuba, aussi modéré, aussi réglé, que celui des journaliers de campagne en France. A cinq heures du matin, le *mayoral* frappe à la porte des *bojios*, et chacun de se lever et d'accourir au *batey* (1). Là on distribue le travail de la journée, et les nègres partent, conduits par le *contra-mayoral*, ou sous-chef. A huit heures, on leur porte un déjeuner composé de viandes et de légumes. A onze heures et demie, au son de la cloche, ils se rendent de nouveau au *batey;* là on leur distribue une ration de viande déjà cuite, pour leur épargner de la peine pendant les deux heures de leur repos. Ils l'emportent dans leur *bojio*, où ils préparent un ragoût abondant, mêlé de force bananes et assaisonné d'*ajonjoli* (2) ; puis ils ont de la *zambumbia* (3) à discrétion. A deux heures, la cloche les rappelle au travail jusqu'à six heures. En rentrant, ils apportent de l'herbe pour les bestiaux, et se rendent au *batey* au son de l'*Angelus*. Là, ils font à genoux la prière du soir, toujours sous la surveillance du *mayoral*. C'est un spectacle grand, touchant et étrange, monsieur le baron, que celui de quatre cents esclaves prosternés priant l'Éternel à haute voix, sous l'ombrage d'arbres séculaires, en face de cette superbe nature dorée par les derniers rayons du soleil des tropiques. A ces éclatants et

(1) Grand espace de terrain, formant le centre des bâtiments de la sucrerie.

(2) Sorte de graine piquante et aromatique qu'ils aiment avec passion.

(3) Jus de la canne fermentée.

sauvages accents lancés dans les airs, on sent le cœur se prendre d'une terreur secrète. Une voix profonde semble vous dire : « Toutes les captivités se ressemblent! » et l'on est tenté de joindre sa prière à la prière commune, en s'écriant comme les enfants d'Israël : « Seigneur, quand sécheras-tu nos larmes? quand serons-nous délivrés? » Après l'*Angelus*, les nègres rentrent chez eux, font encore un repas, et se reposent jusqu'au lendemain matin. Comme on le voit, l'ordre du travail diffère peu de celui des laboureurs en France; et si l'esclave est surveillé plus sévèrement, il est sans contredit mieux nourri.

L'époque de la *molienda* (1) est la plus laborieuse, mais aussi la plus désirée. C'est le moment de miséricorde : le maître est là, près des esclaves, qui les écoute, leur fait grâce s'ils ont mérité punition, et réprime le *mayoral*, toujours âpre et inexorable dans ses rigueurs. Mais leur plus redoutable adversaire est le *contra-mayoral*, esclave comme eux, et par cela même dur et souvent cruel envers ses compagnons, surtout si tel ou tel nègre mis à ses ordres a fait partie jadis de quelque tribu ennemie de la sienne. Alors il devient féroce, implacable, par esprit de vengeance; il harcèle sans cesse sa victime; il ne lui accorde ni repos ni quartier; la communauté de leur destinée, au lieu de calmer sa haine, l'irrite; il profiterait volontiers de sa situation pour exterminer son ennemi vaincu, si ce dernier ne se trouvait placé sous la protection du maître.

(1) On désigne ainsi l'élaboration du sucre.

Malgré la robuste constitution des nègres, ils sont fort sensibles aux impressions atmosphériques : la chaleur et le froid leur causent de subites et graves indispositions. Ce serait une curieuse et triste énumération que celle des nègres qui périssent tous les ans, soit par les souffrances bu'on leur fait subir pour les transporter en fraude d'Afrique, soit par toute autre cause. L'observation a prouvé que, malgré les dangers de la fièvre jaune, la mortalité des blancs est beaucoup plus faible proportionnellement que celle des nègres. M. de Saco (1) évalue celle-ci, année commune, à dix sur cent, ce qui paraît exorbitant de prime abord, et ce qui pourtant est loin d'être exagéré.

Si les Africains n'avaient à lutter, dans l'île de Cuba, que contre l'excès de la chaleur, ils auraient, vu l'analogie des climats, un avantage incontestable sur les ouvriers blancs; mais diverses circonstances détruisent cet avantage. Peu importe que la chaleur incommode moins les nègres que les blancs, si, en arrivant à la Havane, ils ont à souffrir d'autres privations, d'autres douleurs. Sans parler des maladies qui leur sont propres et qui exigent tous les soins des colons pour les conserver, une multitude presque innombrable de nègres périssent dans les traversées et dans les *barracones*, notamment depuis la prohibition de la traite. Avant cette époque, les bâtiments négriers

(1) Patriote éclairé, qui a écrit et publié plusieurs ouvrages remarquables, commerciaux, politiques et scientifiques, notamment : *Mi primera pregunta. — Examenes analitico-politicos*. Plusieurs des renseignements que je reproduis ici sont puisés dans les ouvrages de ce publiciste.

étaient soumis à une surveillance sévère de la part de la police militaire; on vaccinait les nègres à leur arrivée; on soignait les malades; et, si la maladie était contagieuse, on les mettait en quarantaine. Ces excellentes mesures engageaient les capitaines à traiter les nègres avec plus de soin pendant la traversée, et la mortalité était moins considérable. Mais, depuis l'abolition de la traite, le contrebandier négrier, ne songeant qu'à se dédommager du danger auquel il s'expose, entasse au fond de ses cachots mobiles autant de malheureux qu'ils peuvent en contenir; et, après de longs jours et de longues nuits, il arrive au port avec une faible partie de sa cargaison, accablée, mourante, et souvent attaquée de la peste. Alors, jetée sur de solitaires rivages, elle reste sans secours, jusqu'à ce que la maladie et la mort s'en emparent. A ces calamités il faut ajouter les superstitions religieuses et l'influence qu'exercent leurs sorciers et leurs devins sur l'esprit de ces infortunés; on les voit souvent ou se suicider, ou succomber à ces pratiques secrètes et infernales, exigées par les affreux mystères de leur *obeah*.

Le plus redoutable fléau pour les Africains, c'est le *choléra*. On ne saurait imaginer les ravages que ce fléau a exercés dans nos campagnes. Dans certaines habitations il a enlevé les deux tiers des esclaves en huit jours, tandis que des infirmiers blancs et leurs maîtres, ne quittant pas les hôpitaux, donnaient des soins assidus aux nègres attaqués de la maladie, sans en être eux-mêmes atteints.

Ces éléments de destruction concourent à ren-

dre la mortalité des nègres plus considérable que celle des blancs. Le colon jouit pendant la traversée de soins assidus et d'une nourriture saine ; une fois débarqué, il prend toutes sortes de précautions pour s'accoutumer au climat, il ne travaille que modérément et à ses heures. On a cherché à répandre dans l'esprit des Européens des craintes exagérées sur les dangers de la fièvre jaune; c'est à tort. Cette maladie est maintenant tellement connue que, si on ne la néglige point à son origine, elle n'est pas plus à craindre qu'une courbature ou un refroidissement. Tout créole sait la guérir; d'ailleurs, elle ne règne que pendant les mois de le canicule. La plupart des étrangers qui abordent dans l'île à cette époque de l'année n'en sont pas atteints, et ceux qui le sont succombent rarement, surtout s'ils veulent se soumettre à un sage régime hygiénique, et s'éloigner des côtes pendant les premiers mois de leur séjour dans l'île; le danger n'est réellement à redouter que dans l'étroit rayon de deux ou trois lieues du bord de la mer. De fréquents exemples viennent à l'appui de cette observation. Un séjour à *Guana-Bacoa*, petite ville située à une demi-lieue du côté opposé à la baie de la Havane, suffit même pour éviter la maladie : circonstance d'autant plus importante que, les sucreries étant pour la plupart éloignées de la mer, les colons qui se destinent aux travaux agricoles se trouvent en toute sûreté. Les preuves de la bonté de notre climat et de son influence salutaire sur les étrangers sont nombreuses. Les îles Canaries ne nous envoient-elles par des cargaisons d'hommes accablés par la

fatigue; après de longues traversées, et souvent à l'époque des plus fortes chaleurs? Eh bien! le croiriez-vous? le nombre de ceux qui succombent est infiniment plus faible que celui des Africains; pourtant, les uns et les autres sont non-seulement soumis aux rigueurs du climat, mais aussi aux travaux agricoles. Indépendamment de ces exemples, une foule d'Européens et d'Américains du Nord vivent parmi nous, appelés par le commerce et l'appât des richesses. Beaucoup habitent la Havane, même pendant toute l'année. Les étrangers peuvent donc sans crainte venir cultiver nos campagnes vierges, qui leur offrent des trésors inappréciables et non exploités.

La douceur du colon de Cuba pour son esclave inspire à ce dernier un sentiment de respect qui approche du culte. Ce dévouement de l'esclave est sans bornes : il assassinerait l'ennemi de son maître, dans la rue, en plein jour, aux yeux de tous; il périrait pour lui sous la torture sans sourciller. Le maître est pour l'esclave la patrie et la famille. L'esclave porte le nom du maître, reçoit ses enfants quand ils viennent au monde, les nourrit de son lait, les sert avec adoration dès leur plus tendre enfance, et, lorsque la maladie arrive, veille son maître jour et nuit, lui ferme les yeux à sa mort, puis se traîne par terre, pousse d'affreux hurlements, et, dans son désespoir, se déchire la peau de ses ongles. Mais si quelque âpre ressentiment s'éveille dans son âme, la férocité du sauvage reparaît; il est ardent dans sa haine comme dans son amour. Sa fureur vengeresse n'a presque jamais pour objet son maître. Lorsqu'une

révolte n'est pas provoquée par les étrangers, ce qui est rare, c'est l'irritation contre le *mayoral* qui l'excite.

Voici un fait qui prouve la puissance morale du maître sur l'esprit de ces sauvages. Peu de mois avant mon arrivée, les nègres de la sucrerie d'un de mes cousins, don Raphaël, se révoltèrent. C'était un nouvel établissement; les esclaves, récemment arrivés d'Afrique, étaient presque tous de nation *couloumie* (1), c'est-à-dire assez bons travailleurs, mais violents, irascibles et prêts à se pendre à la moindre contrariété. Cinq heures du matin venaient de sonner, le jour commençait à paraître; Raphaël était parti depuis une demi-heure pour une autre de ses propriétés, et laissait, encore livrés au sommeil, ses quatre enfants et sa femme grosse. Tout à coup Peypia (c'est le nom de cette dernière) s'éveilla en sursaut, au bruit d'horribles vociférations accompagnées de pas précipités. Effrayée, elle sort de son lit, et, ouvrant le *vasistas*, aperçoit tous les nègres de la sucrerie qui se dirigeaient en désordre vers son habitation. Bientôt ses enfants arrivent, pleurent, s'attachent à elle et poussent des cris. Elle n'avait que des esclaves à son service, et croit sa perte certaine. Mais à peine avait-elle eu le temps de recueillir ses idées, qu'une de ses négresses entra chez elle : « *Nina*, n'ayez pas peur, lui dit-elle, nous avons tout fermé, et Miguel est allé chercher le maître. » Ses compagnes, qui l'avaient suivie, entourent leur maîtresse. Les séditieux avançaient

(1) Couloumie, tribu d'Afrique.

toujours, traînant une sorte de lambeau ensanglanté qu'ils se passaient de main en main, en poussant des sifflements aigus comme les serpents du désert. « C'est le corps du mayoral! » s'écrièrent à la fois les négresses, qui, toujours groupées autour de Peypia, tâchaient de calmer ses alarmes, tandis que les nègres, dès le commencement de la révolte, couraient la campagne, à la recherche de leur maître. Les révoltés étaient déjà presque aux portes de la maison, lorsque Peypia aperçoit par le *vasistas* le *quitrin* (1), ou voiture de son mari, qui s'avançait rapidement. La pauvre créature, qui jusque-là avait attendu la mort avec courage à côté de ses enfants, faiblit à la vue de son mari, sans armes, et venant droit vers ces furieux; elle s'évanouit.... Cependant Raphaël arrivait de front sur les esclaves enivrés de sang et tous armés. Il s'arrête en face d'eux, met pied à terre, et sans prononcer un mot, le regard sévère, du geste seul il leur indique la *casa de purga* (2).... Les esclaves cessent aussitôt leurs vociférations, lâchent le corps du mayoral, et traînant le *machete* (3), la tête basse, se pressent, se poussent et rentrent atterrés! On aurait dit qu'ils voyaient dans cet homme désarmé l'ange exterminateur.

Quoique la révolte eût cédé un moment, Raphaël, qui en ignorait la cause, et qui n'était pas rassuré sur les suites, voulut profiter de cet in-

(1) Voiture du pays fort légère et commode.
(2) Le bâtiment où on épure le sucre.
(3) Arme des nègres, qui a quelque analogie avec le yatagan des Turcs.

stant de calme pour éloigner sa famille du danger. Le *quitrin* ne pouvait contenir que deux personnes; il eût été imprudent d'attendre qu'on préparât d'autres voitures. On y transporta donc Peypia, qui commençait à reprendre ses sens, et on plaça les enfants comme on put. Ils allaient partir, lorsqu'un homme percé de coups, mourant et méconnaissable, se traînant sous une des roues du *quitrin*, s'efforça d'y monter et se cramponna sur le marchepied. On lisait sur son visage pâle les signes du désespoir et les symptômes avant-coureurs de la mort; la terreur et l'agonie se disputaient ses derniers moments. C'était le majordome blanc assassiné par les nègres, qui, après avoir échappé à leur férocité, faisait ses derniers efforts pour sauver un souffle de vie. Ses plaintes, ses prières étaient déchirantes. C'était pour Raphaël une cruelle alternative que de repousser les supplications d'un mourant, ou de le jeter sur ses enfants tout dégouttant de sang et de fange! La pitié l'emporta. On l'attacha à la hâte sur le devant de la voiture, et on partit...

Tandis que ceci se passait dans la sucrerie de Raphaël, le marquis de Cardenas, frère de Peypia, et dont l'habitation est à deux lieues de celle de sa sœur, avait été prévenu par un esclave du péril qui la menaçait, et accourait à son secours. En approchant de l'habitation, il aperçut un groupe de rebelles qui, poussés par un reste de fureur et par la crainte du châtiment, couraient vers les savanes y chercher un asile parmi les nègres marrons. Le marquis de Cardenas, alarmé par la nouvelle du danger que courait sa sœur, n'avait eu

que le temps de monter à cheval et de partir accompagné d'un de ses esclaves. A peine les fuyards aperçurent-ils un homme blanc qu'ils coururent sus, armés jusqu'aux dents. Le marquis s'arrêta pour attendre : c'était témérité. Mais son nègre, saisissant vigoureusement par la bride le cheval du maître et le faisant retourner : « *Mi amo*, allez-vous-en !... Je m'entendrai avec eux. » Cela dit, il donna un coup de fouet au cheval, qui partit au galop. La horde féroce se trouva face à face avec l'esclave ; celui-ci la reçut de pied ferme, pour donner à son maître le temps de s'éloigner. Ce brave et fidèle Joseph, car il est bien de conserver son nom, comme le nom d'un héros, ce vaillant et courageux serviteur, après une défense héroïque contre ces forcenés, resta étendu sur le bord du chemin, frappé de trente-six coups de *machete*, le crâne fendu, une oreille détachée de la tête, les membres brisés... Eh bien ! Joseph vit encore, et je le vois tous les jours. Il a plusieurs cicatrices sur le visage ; sa physionomie est douce et ouverte ; le pauvre nègre paraît heureux. Son maître lui a donné la liberté ; d'abord il l'a refusée, et il ne l'a acceptée plus tard qu'à la condition de rester auprès de lui, et de le servir comme par le passé.

La révolte, qui n'était point préméditée, n'eut pas de suite ; elle n'avait été motivée que par une trop rude punition infligée à un esclave par le mayoral. En se dirigeant vers la maison du maître, les révoltés voulaient seulement lui exposer leurs griefs. Les nègres demandèrent grâce à Raphaël, et, à l'exception de deux ou trois des plus coupa-

bles qu'on livra à la justice, les autres furent pardonnés. Un fait à remarquer et qui prouve l'attachement des esclaves pour leur maître, c'est que la première pensée des chefs de la révolte, avant de se soulever, fut d'arrêter le jeu des cylindres et la machine à vapeur. Sans cette précaution, la machine aurait indubitablement fait explosion et détruit la sucrerie.

Non-seulement les colons de Cuba favorisent l'affranchissement de leurs esclaves en leur procurant les moyens d'acquérir de l'argent, mais ils leur donnent souvent la liberté. Un bon service, une preuve de dévouement, la femme esclave qui nourrit un enfant de la famille, les soins qu'elle a prodigués à un de ses membres dans sa dernière maladie, l'ancienneté des services, tout reçoit sa récompense, et cette récompense est toujours la liberté. Souvent l'esclave regarde ce bienfait comme une punition et l'accepte en pleurant. Je pourrais citer une foule de traits où l'affection du maître et la reconnaissance de l'esclave honorent l'humanité. Jusqu'à l'époque où la traite fut abolie, toutes les nations qui possédaient des colonies entravaient l'affranchissement. Le maître qui accordait la liberté à son esclave était obligé de débourser en droits de contrôle une somme équivalente aux prix de l'esclave. La loi espagnole, plus généreuse, ne soumet ce bienfait à aucune taxe, elle réduit ses prescriptions à une simple *carta de libertad*, faite et signée par le maître, qui la garde dans ses archives et en remet copie au nègre. Nanti de cette pièce, l'affranchi a le droit d'exercer pour son compte toute espèce d'industrie.

Le *liberto* peut, à son tour, posséder des esclaves et des propriétés; il y en a dont la fortune s'élève à 40 et 50,000 piastres. Mais la plus dure des conditions est celle de l'esclave d'un nègre : maître impitoyable, la férocité naturelle de ce dernier s'accroît par le souvenir de sa propre servitude, et fait revivre pour son esclave la cruauté du sauvage africain. Lorsqu'il a obtenu sa liberté par *coartacion*, il tâche de conserver les franchises des esclaves; car, si l'esclave n'a pas de droits, il n'a pas non plus de devoirs; et le nègre qui, par son affranchissement, jouit des uns, voudrait continuer à s'exempter des autres. Ainsi, tout en possédant des esclaves, des maisons, des terres, il a soin de rester débiteur envers son maître d'un *medio* (50 centimes) par jour, comme redevance des dernières 50 piastres à rembourser sur le prix de sa liberté. Cette redevance, qui le place encore au nombre des esclaves par rapport au fisc, il ne la paye jamais, et il s'exempte, par ce moyen, du service militaire et de l'impôt, à titre d'esclave non totalement libéré.

Quoique l'esclave possède le droit de propriété, à sa mort, son bien appartient à son maître; mais s'il laisse des enfants, jamais le colon de Cuba ne profite de cet héritage; il garde soigneusement le pécule de l'esclave défunt, le fait valoir, et, lorsque la somme est suffisante, il affranchit les enfants par rang d'âge. Souvent même le nègre devenu libre laisse de préférence son héritage à son maître. En voici un exemple entre mille : à l'époque où le choléra régnait ici, une vieille infirmière assistait les nègres de mon frère; elle avait été son

esclave; mais, bien qu'affranchie depuis long-temps, elle continuait son service comme par le passé. La maladie s'attaqua à elle; aussitôt elle fit prier son maître de venir la voir : « *Mi amo*, je vais mourir, lui dit-elle, voici dix-huit onces que j'ai encore amassées ; c'est pour vous... Cette petite monnaie, *su merced* la partagera entre mes camarades... Quant à ce bon vieux (son mari), il va mourir aussi (il se portait bien); mais en attendant, si *su merced* veut, elle peut lui donner une once par-ci par-là pour l'aider à traîner sa vie... » La pauvre vieille ne mourut pas, mais elle guérit d'une manière qui mérite d'être racontée. Mon frère, dont la charité angélique se portait partout où l'on souffrait, ne voulut pas quitter la pauvre patiente, et envoya par écrit au médecin des détails sur l'état de la malade, lui demandant de prompts secours pour elle. Dans la violence du mal, les gens de l'art ne suffisaient pas, et souvent les ordonnances se transmettaient d'un infirmier à l'autre, à quelques modifications près. Mon frère reçut, en réponse à sa lettre, trois paquets de poudre, avec injonction verbale de les administrer d'heure en heure. Ce ne fut qu'à grand'peine qu'on parvint à les faire prendre à la malade, qui se mourait... Un instant après arrive le médecin. « Eh bien ! dit-il. — Elle a tout pris. — Comment? — Avec peine, mais elle a tout avalé. — Avalé ! vous l'avez tuée! Cette potion était destinée à tout autre usage... » Et mon frère de se désespérer d'avoir causé la mort de la pauvre vieille femme! Il l'avait sauvée. La négresse se calma un instant après avoir absorbé la der-

nière potion, dormit profondément, guérit, et maintenant elle continue de soigner les malades.

Je citerai un autre fait qui prouve à la fois l'élévation et la délicatesse d'âme d'un esclave. Le comte de Gibacoa possédait un nègre qui, voulant s'affranchir, demanda à son maître le prix auquel il l'imposait. « Aucun, lui répondit son maître; tu es libre. » Le nègre ne répondit rien, mais il regarda son maître. Une larme brilla dans ses yeux, puis il partit. Au bout de quelques heures, il rentra accompagné d'un superbe nègre *bozale* qu'il avait été acheter au *barracone* avec l'argent qu'il destinait à son propre affranchissement. « *Mi amo*, dit-il au comte, auparavant vous aviez un esclave, maintenant vous en avez deux! »

Les nègres s'identifient avec les intérêts de leurs maîtres et sont prêts à prendre fait et cause dans leurs querelles. Le général Tacon, ancien gouverneur de la Havane, qui a fait tant de choses essentiellement bonnes dans cette colonie, mais dont le caractère dur et inflexible a excité tant de ressentiments, se plaisait à humilier la noblesse par des actes de despotisme. Il avait persécuté le marquis de Casa-Calvo, qui, à force de souffrir, finit par mourir en exil. Quelque temps après, le général Tacon donnait un grand dîner. Plusieurs cuisiniers furent mis en réquisition; mais le meilleur était le nègre Antonio, appartenant à la marquise d'Arcos, fille du malheureux Casa-Calvo. Le gouverneur, ébloui par le prestige de sa haute position, pensa que rien ne devait lui résister, et demanda le cuisinier à sa maîtresse, qui, comme vous le pensez bien, le refusa. Le capitaine géné-

ral, piqué au vif, fit offrir à l'esclave, non-seulement la liberté, mais une forte récompense s'il quittait ses maîtres pour venir chez lui; à quoi l'esclave répondit : « Dites au gouverneur que j'aime mieux l'esclavage et la pauvreté avec mes maîtres que la liberté et la richesse avec lui. »

Les hommes libres de couleur jouissent parmi nous des garanties et des droits accordés aux colons. Ils font partie de la milice et peuvent s'élever jusqu'au grade de capitaine. Les compagnies de gens de couleur sont toujours les plus empressées à défendre l'ordre public. Plus favorisés, plus heureux que les mulâtres de Saint-Domingue, nos hommes de couleur, loin de chercher à les imiter, sont toujours prêts à sévir contre les révoltes des esclaves. Fiers de se sentir rapprochés de la caste blanche par des lois libérales, ils tâchent de se détacher complétement d'une race dégradée.

Il me reste peu de chose à ajouter sur ce grave sujet, monsieur le baron; je me bornerai à une dernière observation.

Supposons que les Anglais parviennent à obtenir sans secousse, sans troubles, l'émancipation des esclaves dans nos colonies : quelle sera chez nous l'existence de plus de sept cent mille nègres en face de trois cent mille blancs? Leur premier sentiment, leur premier besoin, quel sera-t-il? Ne rien faire. Je l'ai dit : un travail régulier leur est insupportable; la force a seule pu les y soumettre. Les colonies anglaises, après avoir répandu plus de 25 millions de francs, n'ont obtenu d'autre résultat que la ruine de l'agriculture et la transformation de l'ancien esclavage en un état d'oisiveté

et de vagabondage plus malheureux et plus immoral que la servitude. N'avons-nous pas encore sous les yeux le triste résultat de la révolution de Sainte-Domingue, île jadis riche, florissante, splendide, aujourd'hui pauvre, inculte, délaissée et produisant à peine de quoi nourrir ses oisifs habitants, toujours ivres de vin et de fumée de tabac? La paresse a d'autant plus d'empire sur les nègres qu'elle n'est pas combattue par le besoin. A Cuba, la nature suffit avec luxe à tous leurs désirs; le sol offre, sans culture et en profusion, des racines colossales qu'on assaisonne avec des aromates exquis, sans autre peine que celle de se baisser pour les cueillir. Une maison? Ils n'en ont pas besoin sous une atmosphère toujours brûlante, où les nuits sont encore plus belles que les jours. Quatre pieux, quelques feuilles de palmier, voilà tout ce qu'il faut pour se garantir de la pluie; puis des tapis de mousse et de fleurs pour se reposer, et la voûte du ciel pour s'abriter. Quant aux vêtements, la chaleur les leur rend inutiles, souvent insupportables. Un nègre indolent et sauvage, étranger à tout désir de progrès, d'ambition, de devoir, s'avisera-t-il jamais de remplacer cette vie imprévoyante, vagabonde et sensuelle, par les rigueurs d'un travail volontaire et d'une existence gagnée à la sueur de son front?

Supposons encore que, par un miracle, l'éducation morale des esclaves affranchis, se développant tout à coup, les amenât à l'amour du travail : devenus laborieux, les nègres ne tarderaient pas à être tourmentés du désir de devenir propriétaires; de là, rivalité, ambition, envie contre les

blancs et leurs prérogatives. Sous un régime politique constitutionnel, dans un pays gouverné par des lois équitables, ne pourraient-ils pas réclamer le partage des mêmes institutions? Leur accorderiez-vous vos droits, tous vos priviléges? En feriez-vous vos juges, vos généraux et vos ministres? Leur donneriez-vous vos filles en mariage? — « Ce n'est pas cela que nous voulons! s'écrieront les amis des noirs; qu'ils soient libres, sans doute, mais qu'ils se bornent à travailler la terre, à charrier de la canne, comme des bêtes de somme! » — Ils n'y consentiront pas, eux; s'ils font ce métier aujourd'hui, s'ils se trouvent, en s'y soumettant, aussi heureux qu'ils peuvent l'être, dans leur état imparfait d'hommes sauvages, le jour où la lumière de l'intelligence luira pour eux, ils se sentiront hommes comme vous, et vous demanderont compte de leur abaissement; puis, si vous les repoussez, ils vous écraseront, et le champ de bataille restera au plus fort. Faites-y attention : point de quartier entre deux races incompatibles dès qu'elles auront donné le signal du combat.

Nous trouvons un exemple de cette vérité dans les désastres arrivés à New-York, en juillet 1834. A peine les nègres se sentirent-ils libres qu'ils aspirèrent à l'égalité. Comment l'orgueil des blancs répondit-il à l'appel? par le feu et par le fer. Heureusement le nombre des émancipés étant très-faible (1), la terreur les saisit et ils s'enfuirent. Mais

(1) Il n'existe, dans l'État de New-York, que 44,870 personnes de couleur sur 1,113,000 blancs, et dans la ville de ce nom, 13,000 personnes de couleur sur 200,000 blancs.

où allèrent-ils se réfugier? dans les Etats à esclaves, pour y demander asile, protection et travail. Ainsi, les nègres que la démocratie affranchit dans le nord, sont refoulés par sa tyrannie et son orgueil dans les Etats du sud, et ne trouvent d'asile qu'au sein de l'esclavage. Ce précédent a singulièrement calmé l'exaltation des *abolitionistes* de l'*Anti-slavery Society* (Société contre l'esclavage). Les philanthropes honnêtes et religieux dont cette société se compose avaient jusqu'alors attaqué avec un zèle infatigable les préjugés qui séparent les nègres des blancs, et avaient même essayé de mélanger les races par des mariages (1); mais, arrêtés par les conséquences graves de leurs prédications, ils se bornent aujourd'hui à encourager l'exportation des nègres en Afrique. Cette mesure serait la plus sage, si elle était praticable, et surtout si elle était compatible avec la conservation de nos colonies. Ainsi, partout où on a essayé de l'émancipation, le resultat a été : cessation de travail et ruine des colons, ou perturbation et désordre social.

J'en étais là, lorsqu'un journal, où se trouve le récit d'un procès qui vient d'être jugé à la Martinique, me tombe sous la main. Cette relation est accompagnée d'accusations amères contre les colons et de conclusions en faveur de l'émancipation. Il s'agit d'une négresse qui, après avoir été

(1) De tous les essais des *abolitionistes* pour rapprocher les deux races, celui des mariages a le plus irrité l'orgueil des Américains, comme tendant davantage à l'égalité. Un révérend docteur ayant le premier célébré, à Utica, le mariage d'un nègre avec une jeune fille de couleur blanche, il y eut dans la ville un soulèvement.

la concubine de son maître, empoisonne, par jalousie, le bétail de celui-ci. Le maître impitoyable la jette dans un cachot et la condamne au supplice de la faim; puis, accusé devant le tribunal, il est absous. Rien de plus révoltant! Mais qu'y a-t-il ici de plus odieux, du crime ou du jugement? Sans contredit le jugement. L'action d'une maîtresse qui empoisonne son amant par jalousie, et celle d'un homme qui fait périr sa maîtresse par vengeance sont des crimes horribles, mais des crimes commis sous l'influence des passions; on en voit de semblables parmi les blancs. Ce n'est ni un argument de plus ni une preuve de moins pour ou contre l'esclavage. Quant au jugement, il est inique, car il est le résultat de mauvaises lois; et si la législation de la colonie est vicieuse, il n'en résulte pas que l'émancipation soit un bien. Corrigez vos codes; rendez-les plus sages, plus justes, plus humains, et vous pourrez, en accordant aux nègres un sort meilleur qu'il ne le serait par l'émancipation, vous abstenir de dépouiller vos colons et de troubler le monde. D'ailleurs vous avez encore un moyen d'améliorer le sort des esclaves : maintenez rigoureusement l'abolition de la traite. Les maîtres veilleront avec plus de soin sur l'esclave, propriété dont la valeur augmentera, et ce qui n'aura pas été obtenu par l'humanité sera dû à l'intérêt.

L'expérience prouve qu'il meurt à Cuba près de moitié de plus d'affranchis que d'esclaves. Pendant les années 1832, 1833 et 1834, il est mort dans l'île un nègre libre sur trente, et un nègre esclave sur cinquante-trois esclaves.

Maintenant je vous demanderai :

Les nègres esclaves sont-ils plus heureux en Afrique que dans nos colonies?

Une fois arrivés en Amérique, trouvent-ils un avantage réel à être émancipés plutôt qu'esclaves?

La justice et l'humanité s'accorderont-elles avec l'attentat à la propriété et avec la lutte sanglante qui résulterait de l'émancipation?

Est-ce par un sentiment de philantropie réel que les Anglais agissent contre l'esclavage dans les colonies espagnoles? Et les moyens qu'ils emploient pour arriver à leur but sont-ils compatibles avec les sentiments de philanthropie qu'ils proclament?

Le bien-être matériel dont les esclaves jouissent à Cuba, la protection que les lois leur accordent, ne sont-ils pas préférables, pour eux, aux chances d'une vie vagabonde et misérable, pour les colons, aux perturbations horribles que l'existence de ces hordes sauvages, étrangères aux mœurs, aux usages et aux préjugés de la colonie, pourrait y causer?

Eclairez-moi sur ces diverses questions, monsieur le baron; je vous mande ce que l'expérience m'a suggéré; je vous expose mes convictions et mes doutes; l'amour de la vérité a été mon seul guide, La justice abstraite est chose grande et sublime sans doute, mais rarement compatible avec notre faiblesse. Dieu même, pour nous l'accorder ou nous l'imposer, est obligé d'y joindre l'équité, qui la tempère.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

LA HAVANE.

LA

HAVANE

PAR MADAME

La Comtesse Merlin.

TOME TROISIÈME.

BRUXELLES,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1844

LETTRE XXI.

A M. LE MARQUIS DE CUSTINE.

La mort à la Havane. — Scène de nuit. — Le bonheur véritable est dans l'équité de l'âme. — Le balcon.— La jeune fille. — Les oiseaux privés. — La négresse. — Pressentiment. — La morte. — Le catafalque. — L'enterrement. — Les nègres en grand costume. — Le cimetière. — Les ossuaires. — El senor Espada. — Nègres et blancs inhumés pêle-mêle. — Apothéose de l'égalité et honneur aux hiérarchies humaines. — Le Havanais ne comprend pas la mort. — Vitalité sous les tropiques. — L'homme du Nord. — Prévoyance paternelle à Cuba. — Cuba manque de souvenirs. — Poésie de l'espérance. — La cathédrale de la Havane. — La messe. — Architecture indigène. — Les patronesses des saints. — Les robes de la Vierge. — Tombeau de Christophe Colomb.—Sainte-Hélène et Cuba. — La vie des grands hommes ne s'accomplit qu'au delà du tombeau.

Vous, mon cher marquis, observateur si fin, si délicat, vous qui, ayant parcouru l'Europe, avez recueilli de si riches moissons, et dont l'esprit philosophique a su si bien apprécier le bien et si sévèrement condamner le mal, vous me permettrez de lever un coin du voile qui couvre encore à votre pénétration nos régions tropicales. Vous y trouverez plus de nature que d'art; et, si vous jugez que l'une ne vaut pas mieux que l'autre, vous

conviendrez au moins que nous avons pour nous encore l'espérance.

La nuit était belle et brûlante; les rayons de la lune se faisant jour à travers les barreaux de ma fenêtre ouverte, répandaient leur douce lumière sur les fleurs peintes de ma moustiquaire, et venaient mourir en reflets roses sur les draps de mon lit. Bleu et brillant de myriades d'étoiles, le ciel se reflétait à la surface de la mer, qui, petillante de mille feux, remplissait l'espace d'étincelles fugitives tour à tour dispersées et emportées par la brise. Tout était grandeur, silence, volupté dans la nature. Quoique fatiguée de ma journée, je ne pouvais, en face de tant de beautés, me décider à échanger la veille pour le sommeil, la vie pour la mort.

— Non, me disais-je, la vie n'est pas si misésable que le prétendent certains esprits fâcheux, certaines âmes exigeantes et superbes : la vue du ciel, la beauté de la nature, la lumière, la paix de la conscience, biens à la portée de tous, sont pour l'homme de sublimes éléments de bonheur. Ces dons magnifiques et les jouissances qui résultent de la santé, de la force, de l'usage de nos facultés, et dont l'énumération serait infinie, sont autant de sujets de reconnaissance éternelle envers la Providence. Et pendant que je faisais ces réflexions, mon regard, à travers ma moustiquaire, apercevait, à la clarté de la lune, des masses de cactus et de lianes toutes brillantes, qui, suspendues au toit de la maison voisine, se répandaient sur le mur et allaient se perdre en se jouant entre les barres du balcon. Ces cactus, ces lianes et ce

balcon ramenèrent naturellement ma pensée sur une jeune fille que j'y apercevais souvent à la fin du jour. Elle venait humer l'air, et restait couchée sur sa *butaca*, pendant qu'une négresse, assise à terre, lui tenait les pieds des deux mains sur ses genoux pour qu'ils n'effleurassent pas la terre. Deux *tomeguines* privés voltigeaient autour des plantes grimpantes qui couvraient le balcon, et tout joyeux, venaient recevoir en chantant les graines que la jeune fille leur distribuait. Elle était grande, belle et d'une excessive maigreur. Sa peau délicate était pâle et transparente; et quoique dans un état habituel de langueur, elle avait parfois des mouvements de folle gaieté : alors ses grands yeux noirs, profonds et voilés de longs cils, brillaient d'un éclat extraordinaire. Elle prenait la tête crépue de sa négresse; elle folâtrait avec elle, la frappait doucement sur les joues et faisait cent autres folies; puis, lasse, souffrante, elle retombait sur le dos de sa *butaca*, et jouait machinalement avec les grains du chapelet pendu au cou de l'esclave, qui, attentive, inquiète, le regard attaché sur ses moindres mouvements, semblait ne vivre que de la vie de sa maîtresse. Je ne sais quel charme, quel attrait me portait derrière ma persienne à l'heure où la jeune fille paraissait : j'aimais à la regarder parce qu'elle était belle, je l'aimais parce qu'elle souffrait, et je craignais chaque jour de ne pas la retrouver le lendemain.

— Ne vous est-il jamais arrivé, mon cher marquis, d'éprouver une inquiétude secrète, sans cause, qui ressemble à la peur, et qui n'est souvent qu'un pressentiment avant-coureur immédiat

d'un malheur? Depuis plusieurs jours elle n'avait point paru. Je ne sais qu'elle crainte vague s'emparait de moi en y songeant. Ce soir-là les fenêtres, comme toujours, étaient ouvertes, et quoiqu'un calme profond régnât dans la ville, je croyais entendre du fond de mon lit quelque agitation dans l'intérieur de la maison; mais à peine si je le remarquai. Dans nos habitations à jour, on est si accoutumé à plonger chez le voisin, qu'on ne trouve plus de charme à la curiosité.

La nuit s'avançait; la brise de terre commençait à fraîchir et à répandre un calme plein de douceur sur mes sens; je dormais déjà, lorsque je fus éveillée par des cris comme je n'en avais pas entendu depuis mon enfance : c'était de la douleur, de la rage africaine !... — Une voix rauque et brisée répétait sans cesse : « *Mi amo! mi amo! nina! ah! nina de mi corazon!* »

— C'est une négresse qu'on bat, m'écriai-je.

L'âme indignée, révoltée, je sautai de mon lit, comme si j'eusse pu empêcher le mal, et d'un bond je me trouvai cramponnée aux gonds de ma fenêtre. — Mais — quel triste spectacle, grand Dieu! Le salon où donnait le balcon voisin était dans l'obscurité : au delà, la vue se trouvait arrêtée sur un lit de sangle posé au milieu d'une seconde pièce, sur lequel je n'apercevais, à la distance où je me trouvais et à la lueur des bougies, qu'un bras pendant hors du lit et une forêt de cheveux noirs traînant jusqu'à terre. — Plus loin, un homme assis, les deux mains sur le visage, se livrant à tout le désordre de la douleur; — puis une négresse, presque sans vêtements, se roulait par terre,

criait et s'abandonnait ou plus violent désespoir : — je compris tout! — Pauvre fleur! à peine éclose, ton calice ne s'est ouvert que pour renvoyer au ciel le parfum qu'il avait déposé dans ton sein!

Le jour suivant, dès le matin, un silence profond régnait dans la maison. Les croisées étaient ouvertes, la porte d'entrée abandonnée à tout passant. Au milieu du salon, sur un catafalque éclairé de pyramides de bougies et bordé de cierges, reposait la jeune fille, en habit de religieuse de Santa-Clara. Sa tête était ornée d'une guirlande de roses blanches, et tout son corps couvert de fleurs jetées par les curieux qui pénétraient sans cesse dans la maison pour répandre de l'eau bénite sur la défunte. Le père et la négresse avaient disparu : deux prêtres seuls priaient auprès de l'ange et faisaient les honneurs au public, pendant que les deux *tomeguines*, juchés sur le balcon, étourdis et joyeux, becquetaient en jouant les gouttes de rosée qui brillaient encore sur les cactus de la veille.

Le lendemain, le convoi réuni se mit en marche pour le cimetière.

L'enterrement d'une personne de haut rang, à la Havane, est entouré de pompe, comme s'il devait payer la dette entière du souvenir. Le corps est déposé sur une voiture à quatre roues, la seule peut-être qui existe dans la ville. Des prêtres priant à haute voix suivent immédiatement; puis un grand nombre de nègres, habillés en grande livrée, ornés de galons à armoiries sur toutes les

coutures et en culotte courte, marchent sur deux rangs, portant des torches à la main. Les *quitrins* arrivent ensuite; chaque personne seule occupe le sien, et le convoi se prolonge considérablement. — Un nègre en livrée, mon cher marquis, est un spectacle curieux, divertissant et fort peu en harmonie avec la gravité d'un convoi; et c'est à grand regret que je suis obligée, pour satisfaire à la vérité historique, de mêler aux tristes images qu'offre ce récit la peinture fidèle de ce costume brillant et grotesque, porté seulement dans les enterrements. Des cohortes africaines, ainsi accoutrées, se prêtent mutuellement dans les familles, pour augmenter l'éclat des enterrements. Mais comme, dans l'habitude ordinaire de la vie, les nègres sont fort peu vêtus, qu'ils ont des épaules accoutumées à peine à se soumettre au poids d'une manche de chemise : lorsqu'ils se sentent accablés par ces habits de draps alourdis par les galons, et leurs têtes affublées de chapeaux à trois cornes; quand, au lieu de leurs larges pantalons de toile, ils se trouvent emprisonnés dans des culottes collantes de drap, on les voit souffler comme des marsouins, les habits ouverts, les coudes des manches portés jusqu'au milieu du bras, par la tendance de l'épaule à s'en débarrasser, et, pour compléter la caricature, les chapeaux en arrière ou sur le coin d'une oreille, conservant à peine assez d'équilibre pour ne pas tomber de la tête.

Le convoi partit : j'aurais voulu le suivre. Je sentais le besoin de prier pour tout ce que j'avais perdu : — mon père, l'image sainte de Mamita, planèrent autour de moi le reste de la nuit; et le

lendemain, à sept heures du matin, j'étais en *quitrin* sur la route du cimetière.

Je sortis de la ville par la porte de la *Punta*. Après avoir longé les murailles sur le bord de la mer, nous passâmes devant l'ancienne prison, qui sert actuellement de caserne à une partie de la garnison, et en tournant vers la droite, nous traversâmes la belle promenade de la *Punta* et ses immenses allées de sycomores. Bientôt la mer reparut à droite, bleue, calme, éblouissante des jets de lumière qui tombaient à flots du ciel sur sa surface. A ma gauche s'étendait une végétation splendide, baignée, par les rayons brulants du soleil; mais loin de s'affaisser sous sa puissance, elle se montrait haute, orgueilleuse, jeune et riante, se dessinant dans de moelleux contours, étaient ses grâces dans ce golfe de lumière et d'or. A cette vue, je sentis un rayon de joie qui me pénétra au cœur. En vain mon esprit cherchait dans cette nature resplendissante quelques accords doux et mélancoliques qui répondissent aux sentiments douloureux, aux pensées de mort qui m'avaient assaillie pendant une partie de la nuit; je ne trouvais partout que la vie, la vie mouvante, jeune et parée de sa robe de noce. Mais bientôt, non loin de la côte, j'aperçus la tour de *San-Lazaro*, prison d'État, avec ses murs noircis par le temps, et tout échevelés et luisants du limon de la mer.

Quelques pas plus loin, à droite, l'hôpital des *lazarinos* et la maison des aliénés vinrent tour à tour attrister mon cœur. — Ainsi, me disais-je, partout où la nature se manifeste, tout est grandeur, magnificence! partout où le pied de l'homme

pose son empreinte, il n'y reste que souffrance et misère! — Peu d'instants après, nous étions en face d'un portique en pierres de taille, simple, de bon goût, orné de bas-reliefs dans le fronton, et flanqué des deux côtés d'énormes massifs d'arbres dont les fleurs et les fruits retombaient en profusion sur les urnes funéraires posées aux extrémités; nous étions à la porte du cimetière. Le cimetière se compose de deux longues allées pavées en dalles plates, formant une croix grecque, qui se divise en quatre compartiments égaux entourés chacun d'une grille et de cyprès d'une grandeur prodigieuse. La première chaussée conduit à une chapelle qui se trouve en face, à l'extrémité de l'enceinte. J'étais à peine arrivée, que, toute troublée, le cœur ému, je me dirigeai d'un pas précipité, malgré la chaleur excessive, vers le fond de l'enceinte, non sans tourner la tête à droite et à gauche, dans l'espoir d'apercevoir un monument, une ligne, un mot qui m'indiquât la dernière demeure de mes parents les plus chers. — Mais rien! aucune espérance ne venait encourager mes recherches : un terrain inégal et boursoufflé comme du sable mouvant et volcanique s'offrit d'abord à ma vue. A mesure que je me rapprochais de la chapelle, j'apercevais quelques pierres sépulcrales. — C'étaient des tombeaux rangés en lignes, avec ces indications générales à la tête de chaque rangée.

Para los presidentes gobernadores.

Puis plus bas :

Para los generales de los reales exercitos.

Para los obispos.

Para los ecclesiasticos.

Puis, sur la ligne de la noblesse, quelques pierres tumulaires avec les noms et les titres des derniers morts. — Du reste, point de fleurs, point de couronnes, aucun symbole cultivé par le souvenir de chaque jour. — Puis, le nom de mon père, de *mamita,* nulle part.

Lasse, découragée, je m'appuyai un moment sur une des colonnes de la chapelle. — « *A quien busca la senora*? (Que cherche la senora?) » bourdonna à mes oreilles une voix rauque et joviale. Je tournai la tête et j'aperçus près de moi un homme de mine ouverte, à peine vêtu, coiffé d'un énorme chapeau de paille. « Je cherche l'endroit où reposent les restes de mon père et de mon aïeule, lui dis-je. — Si la *nina* me dit leurs noms et l'année de leur mort, nous verrons. » Je lui donnai les indications. « San Cristobal, s'écria-t-il ce bon saint lui-même, avec toute sa force, ne saurait soulever le poids qui le recouvre! Le cimetière de la Havane, voyez-vous, est trop petit pour le petit nombre de ses habitants, et nul ne saurait avoir une place à part : chacun est enterré à son tour et tous pêle-mêle; puis, lorsque le terrain commence à se gonfler, voyez-vous là, nina, eh bien! alors on fouille la terre, on nivelle le sol, tout prêt ensuite à recevoir de nouveaux hôtes, pendant que les os des anciens vont grossir les masses que voilà. » — Et il me désignait du doigt quatre ossuaires pyramidaux qui formaient — profanation exécrable ! — les quatre coins du cimetière.

Jusqu'en 1805, les morts, ici, avaient reposé

sous le parvis des églises. A cette époque, pendant le gouvernement de don Francisco Someruelos et par l'influence de l'évêque, *el senor Espada*, la Havane fut douée d'un cimetière. Ce digne prélat, aussi saint qu'éclairé, convaincu des graves inconvénients attachés à l'habitude d'enterrer les morts dans les églises, particulièrement sous l'atmosphère brûlante des tropiques, demanda au gouvernement supérieur l'autorisation et les fonds nécessaires pour faire construire un cimetière. Il obtint l'un, et ne voyant pas arriver les autres, il se chargea de faire l'œuvre à ses propres frais. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint de ses ouailles l'adoption de ce saint asile, et qu'il put leur persuader que l'âme pouvait aller au ciel, même quand le corps repose sous le soleil, au milieu de la nature. Le saint homme, entraîné par l'exaltation de la vertu évangélique, de peur que la vanité n'établît trop de différence entre la tombe du riche et celle du pauvre, défendit l'érection de tout monument et même tout achat de terrain. Il permit ensuite que les nègres fussent inhumés pêle-mêle avec les blancs. Néanmoins, il établit des lignes de démarcation pour les corporations et les autorités, consacrant ainsi une hiérarchie après la mort, pendant que, pour ménager l'envie du pauvre, il ajoutait l'amertume à la douleur du riche en lui enlevant les cendres de ses proches. Au reste, l'erreur du saint prélat ne diminue en rien ses vertus et ses bienfaits, dont la mémoire sera toujours chère aux Havanais.

Mais il serait juste et louable de modifier le rèlement du cimetière, et de l'agrandir, pour que

la mère aille pleurer son enfant sur sa tombe, et qu'en y déposant une fleur, en pressant de sa main la terre qui le couvre, elle puisse croire qu'elle le caresse; pour que la jeune fille, en collant ses lèvres contre le marbre qui renferme les restes de sa mère, puisse lui demander encore un conseil, une bénédiction; — et enfin, pour que dans ce cimetière, œuvre du progrès et de la piété, la dépouille des morts ne soit pas jetée aux vents, comme aux voiries de Montfaucon.

D'ailleurs, l'imagination mobile des Havanais n'est que trop portée à l'oubli. La vie intérieure de l'homme n'est que le reflet de la nature extérieure qui l'environne. Le Havanais n'a pas la pensée de la mort. Il ne la comprend pas, ne s'en inquiète pas, en parle gaîement, comme d'un banquet, comme d'une fête. — Sous un climat puissant, où la vie est partout, pénètre partout, l'énergie ardente de la vitalité absorbe toutes les facultés, et les tient sous sa puissance par la renaissance perpétuelle de la nature. Comment l'homme du Midi, constamment frappé par le spectacle saisissant d'une végétation grandiose et splendide, dont la séve variée se reproduit sous mille formes, sous mille couleurs, et dont la vie est éternelle, accoutumé à voir sans cesse sous ses yeux les fleurs, les boutons et les fruits se renouveler à la fois sur les arbres, sous un ciel toujours chaud, toujours pur; — comment, dites-moi, mon ami, comment comprendrait-il la mort? La vie, c'est la jouissance, et il jouit de tout et toujours. La mort passe à côté de lui, et il ne s'en aperçoit pas; il n'en a pas le temps, agité, ébloui, ardent,

heureux qu'il est! — L'homme du Nord, au contraire, accoutumé à lutter contre l'âpreté d'un climat dénué des secours de la terre pendant une partie de l'année, ayant toujours sous ses yeux le spectacle désolant de la nature dépouillée, se trouve tout naturellement familiarisé avec l'idée de la destruction et s'y complaît par habitude. Les privations, le travail, la souffrance, le rapprochent de la mort. S'il chante, c'est une ballade sur ses ancêtres, dont il rappelle les hauts faits; s'il rêve, il évoque les mânes des héros de sa tribu; et pendant ses heures de loisir il arrose religieusement l'arbre qu'il planta sur la tombe de sa mère. Sous une atmosphère lourde, épaisse, dépourvue de soleil, en face de glaces éternelles et d'arbres dépouillés, aucune variété, aucun mouvement ne vient distraire ses pensées; rien de gracieux, de voluptueux dans la nature, ne vient agiter ses sens. A force de calme, le sang se fige dans ses veines, et il finit, pour ainsi dire, par vivre en mourant.

Il ne faut pas croire néanmoins que chez les Havanais cette influence de la nature et du climat affaiblisse la faculté de la douleur, comme celle du souvenir; bien au contraire, l'intimité des liens de famille, la vie sociale concentrée dans les affections tendres et dans les plaisirs de l'amour, développent en lui la faculté de sentir, exalte ses regrets à la perte des objets qui lui sont chers. Mais son affliction est aussi violente que fugitive, et je doute qu'on ait jamais vu d'exemple dans ce pays, comme dans certains pays septentrionaux, de ces douleurs profondes qui durent autant que

la vie, ot dont on finit par mourir : ici, la douleur peut tuer, mais non durer.

Je me permettrai une observation que vous apprécierez, je n'en doute pas, avec toute la sagacité de votre esprit. A la Havane, le fils n'attend pas la mort de son père pour jouir de l'opulence. Le chef de la famille, à mesure que chacun de ses enfants arrive à l'âge de raison, lui fait sa part, et lui dit en la lui remettant : « *Hio mio, fomentate* (Mon fils, soutiens-toi). » Et comme on élève une fortune en peu de temps, avant que le père ait accompli sa carrière, les enfants sont riches de leur propre bien, souvent plus riches que leur père : ainsi, le sentiment pur et saint de l'amour filial est rarement souillé par de coupables calculs, qui répugnent autant à la morale qu'à la nature.

Préoccupée par ces réflexions, je ne m'étais pas aperçue que nous étions déjà dans la ville, et que mon *negrito* allait toujours devant lui, sur sa mule, en attendant mes ordres. Nous aurions marché longtemps encore, si le son retentissant d'une cloche n'était venu frapper mes oreilles; nous étions auprès de la cathédrale.

La cathédrale actuelle de la Havane, dans les premiers temps modeste chapelle consacrée à saint Isidore, fut reconstruite en 1724 par les jésuites. Peu d'années après, la compagnie de Jésus ayant été expulsée, son église devint la première paroisse de la ville. Son architecture n'a ni style ni antiquité : c'est un mélange de gothique, de moresque et de mexicain primitif qui, comme tous les ouvrages de l'art chez les peuples jeunes, est l'imitation naïve de la nature. Sur les découpures

africaines et du moyen âge, on voit se grouper des fruits entrelacés par des lianes et des guirlandes de fleurs, puis des imitations de feuilles de papayer larges et lustrées, comme de légers rubans, se tortillant avec souplesse autour de colonnes sans base, couronnées de panaches exubérants, en corolle d'ananas. Cette richesse luxueuse, jeune et puissante, jetée ainsi naïvement à flocons sur ces vieilles formes traditionnelles, me rappelle ces villes superposées qu'on trouve en Italie, où les générations, foulées et refoulées les unes sur les autres, se servent mutuellement de linceul; où la vie succède à la mort, sous une autre forme, à un étage supérieur; où des jardins ravissants s'épanouissent à la chaleur des catacombes. Comme vous voyez, mon cher marquis, Cuba manque de la poésie des souvenirs : ses échos ne répètent que la poésie de l'espérance.

Nos édifices n'ont pas d'histoire ni de tradition : le Havanais est tout au présent et à l'avenir. Son imagination n'est frappée, son âme n'est émue, que par la vue de la nature qui l'environne; ses châteaux sont les nuages gigantesques traversés par le soleil couchant; ses arcs de triomphe, la voûte du ciel; au lieu d'obélisques, il a ses palmiers; pour girouettes seigneuriales, le plumage éclatant du *guacamayo;* et en place d'un tableau de Murillo ou de Raphaël, il a les yeux noirs d'une jeune fille, éclairés par un rayon de la lune à travers la grille de sa fenêtre.

Le son des cloches devenait de plus en plus strident et sonore. Je ne sais, mais il me semblait que cet appel m'était plus particulièrement adressé.

J'avais à prier pour mon père, pour mamita.
J'entrai dans la cathédrale : la messe finissait. Tout était éclat dans l'intérieur de l'église. De hautes pyramides de bougies allumées, comme des foyers ardents, rehaussaient la magnificence des autels tout éblouissants de dorures, de reliques et de flambeaux en or et en argent incrustés d'émaux et de pierreries. Toute l'église était jonchée de fleurs, dont les parfums divers se mêlaient à l'odeur de l'encens. Ces émanations inappréciables, l'harmonie suave de l'orgue, et l'extrême chaleur portaient à la fois le trouble et l'ivresse dans les sens. La Sainte Vierge surtout était de toute beauté, éclatante de pierreries, de couronnes de fleurs et de gazes d'argent : on célébrait sa fête.
Les dames de la haute noblesse sont chargées du service particulier des saints et de la Vierge. Chaque église a sa dame patronesse qui organise et dirige le service du saint qu'on y vénère. Sa maison est composée de plusieurs employés et d'un majordome qui gère les biens du saint, provenant de sommes considérables à eux léguées par des âmes pieuses. La dame patronesse surveille l'administration des fonds. Elle se charge exclusivement de renouveler les costumes de la Vierge, dont la garde-robe est somptueuse et variée, ainsi que les ornements de son autel, composés de mille joyaux, de vaisselle d'or et d'argent et de draperies de dentelles. Lorsque les jours de fête arrivent, c'est un assaut de luxe et de magnificence. Si le revenu est insuffisant, la patronesse couvre les frais, car il faut qu'à tout prix elle fasse honneur à sa foi et à son amour-propre. Le jour de

l'adoration du saint, la patronesse invite sa société aux offices, et lui offre un magnifique *refresco* chez elle en sortant de l'église. Voici un fait arrivé l'année dernière, le jour de ma patrone, la vierge de *las Mercedes*, révérée particulièrement ici. Ma tante, la comtesse douairière de Montalvo, patronesse de la vierge, avait commandé les plus riches étoffes à Madrid pour le costume du jour de la fête, qui se trouvait à la fin de septembre, c'est-à-dire en plein équinoxe. Les étoffes étaient attendues depuis deux mois, mais elles n'arrivaient point. La semaine de la neuvaine arrive, et point de robe neuve.

Ma tante était au désespoir, tout était désolation dans la maison... lorsque, la veille même de la fête, apparaît dans le port un navire tout désemparé; ce navire apportait le trésor attendu; et quoique l'équipage, se croyant perdu, eût, pour diminuer le lest, jeté à la mer une grande partie de le cargaison, il avait non-seulement conservé le précieux depôt, mois il l'avait exposé, et la caisse magique était devenue l'objet de prières ferventes.

L'arrivée du bâtiment, la veille même du jour de la fête, après un si grand danger, est comptée au nombre des miracles de la Vierge de *las Mercedes*.

L'office approchait de sa fin, on sortait de l'église. Je ne sais si la prière collective est plus efficace que la prière individuelle; quant à moi, je ne prie jamais avec autant de ferveur que lorsque je suis seule; aussi je laissai s'écouler ce torrent humain, contemplant avec plaisir blancs,

hommes de couleur et nègres mêlés. Fière du bon sens et de l'humanité de mes compatriotes, je me disais, en songeant à nos voisins du Nord : « Ici au moins les rangs s'effacent là où la religion règne, et la maison de Dieu est la maison de tous ! » Ma prière était finie, j'allais partir; mais au moment de traverser l'église, je ne sais quelle pierre tumulaire vint frapper ma vue à la droite du maître-autel. Toute préoccupée de mes recherches du matin, je revins sur mes pas... C'était une pierre modeste scellée dans le mur; au-dessous d'elle on lisait cette inscription naïve et toute primitive.

« O restos e imagen del gran Colon !
» Mil siglos durad, guardados en la urna
» Y en la remembranza de nuestra nacion. »

Sur la surface de la pierre on avait empreint grossièrement les traits d'un homme... ou plutôt d'un dieu, car Hercule en fit moins et fut admis dans l'Olympe. Salut, illustre héros !... Colomb ! Salut ! toi, dont la vertu égala la foi, et dont la foi égala la volonté !... Grand cœur, haute intelligence, qui sus reculer les bornes du monde connu, en affrontant tous les dangers, toutes les injustices ! modeste, simple dans la grandeur; fort, haut, puissant dans l'adversité... Toujours en proie aux passions et à l'envie de la médiocrité, mais regargardant en piété la faiblesse humaine, il ne fit jamais le mal; et, grand, immense, continua son vol dans les régions supérieures, comme l'aigle du désert. La nature de Colomb est une belle création de Dieu, prédestinée à changer la face du

monde ; mais en le douant de son rayon divin, fanal lumineux qui devait le guider dans ses recherches lointaines, il voulut le soumettre aux plus pénibles, aux plus douloureuses épreuves, pour qu'il n'oubliât pas qu'il était homme.

Je ne sais ce qu'il y a de plus merveilleux dans Colomb, de sa volonté ou de sa foi ; mais, sans aucun doute, ce qui l'éleva au-dessus de sa propre gloire, ce fut sa sollicitude pour la postérité; et s'il se présente grand et touchant à la fois, lorsqu'en pleine cour, entouré de tout l'éclat du trône, assis à côté du roi Ferdinand et d'Isabelle, il raconte avec une modeste simplicité ce qu'il a vu, sans s'arrêter à ce qu'il a fait; si plus tard il se montre héroïque lorsque, maître souverain au milieu de ses conquêtes, il baisse la tête au nom du roi prononcé par l'infâme Bobadilla, et se laisse charger de fers, Colomb ne fut jamais plus digne d'admiration que ce jour où, retournant en Espagne, à bord de *la Nina*, pour rendre compte de sa première découverte, il se trouva assailli par une violente tempête au milieu de la mer Atlantique.

Les matelots invoquaient les saints, faisaient des vœux, avaient recours aux charmes; le désespoir était partout; leur perte paraissait inévitable, et on s'attendait à chaque instant à être englouti sous les flots.

... Que faisait Colomb pendant que la mort se présentait à lui sous une forme si effrayante?.., Il écrivait le récit circonstancié de son voyage, le plaçait soigneusement dans une boîte de fer-blanc enveloppée de toile cirée, puis l'enfermait dans

un gâteau de cire, et, après avoir pris les plus minutieuses précautions pour qu'il fût préservé de l'eau de la mer, il le jetait au fond de l'Atlantique, dans l'espoir qu'un accident heureux viendrait découvrir un dépôt si précieux au monde!

Colomb mourut à Valladolid, abîmé dans les douleurs de l'âme et du corps, et sans avoir même pu léguer son nom au nouveau monde qu'il avait découvert. Ses restes furent envoyés à Séville, de là à Saint-Domingue, et enfin transportés à la Havane en 1796. Ainsi, après sa mort comme pendant le cours de sa vie, sa destinée fut de courir le monde; mais la Havane saura garder un si bel héritage. La dépouille mortelle de Colomb reposant sur cette terre qu'il dévoila au monde au prix de tant d'efforts et de souffrances, sur laquelle il implanta le bienfait de la civilisation, est une grande pensée, remplie de noble et touchante poésie.

La destinée de l'homme célèbre sur la terre ne finit pas avec la mort, ce n'est qu'au fond de sa dernière demeure que le cadre de sa vie est achevé; c'est là que l'harmonie se complète. La vie de Colomb n'a terminé son cours qu'en 1796, sur le sol havanais. Là, se trouve sa réhabilitation et sa récompense.

Le rocher de Sainte-Hélène, tombeau de Napoléon, devint dépositaire, non-seulement de sa grandeur et de ses malheurs, mais un simulacre visible et matériel de ses fautes et de son expiation : toucher à cette tombe fut une profanation, un assassinat, le meurtre d'une gloire, une faute qui dérangea l'ordre moral de toute une destinée.

En fouillant cette terre consacrée par la volonté de Dieu, en remuant les cendres du héros, on a troublé l'ordre admirable des conséquences de sa vie; et, chose remarquable, le souvenir de cette grande gloire qui ne cessait de retentir dans le monde entier, lorsque son corps, comme un géant endormi, reposait sur son rocher sauvage, paraît enseveli avec lui dans le caveau prosaïque qu'il occupe. Napoléon à Sainte-Hélène appartenait au monde; aux Invalides, il n'est plus qu'à la France!

Mes lèvres effleurèrent la pierre sainte qui protége les restes de Colomb, et je sortis de la cathédrale faisant des vœux pour que le gouvernement espagnol élève un jour à cet homme illustre un monument digne de sa vie et de sa mort.

LETTRE XXII.

A MADAME LA VICOMTESSE DE WALSH (1).

Les deux veillées. — Mon parent l'observateur. — Le *velorio*. — Le *sacateca*. — Les culottes du mort. — Scène nocturne. — La veuve. — Les amours. — La *tertulia*. — Minuit. — L'orgie. — Facétie. — L'Espagne et son étiquette sur l'estrade mortuaire. — L'insouciance créole à table. — Don Saturio. — *Velar el mondongo*. — Le *lechon*. — Le chien. — *No Pepe el mocho*. — *El matador*. — Le bal. — Le mouchoir brodé. — Le Bouvier. — Promenade à la *finca*. — Amours. — Repas homérique. — Mœurs bourgeoises et mœurs rustiques.

Havane, le 18 juin.

Suivez-moi, chère madame, vous dont l'originalité piquante n'a rien perdu de sa fraîcheur et de sa grâce au milieu des élégances parisiennes et des devoirs de la vie civilisée ; venez dans un lieu

(1) Cette lettre était écrite, lorsque madame la vicomtesse de Walsh fut enlevée à ses amis, à la suite d'une maladie longue et douloureuse. Cette perte a été vivement sentie par tous ceux qui la connaissaient. La bonté de son âme, l'originalité de son esprit, lui gagnaient tous les cœurs. Elle réunissait à toutes les grâces féminines un courage et une volonté énergiques, voilés par une légèreté pleine de charme et de bienveillance. Passionnée et ardente dans ses

inconnu et singulier vous mêler par la pensée à des mœurs qui n'ont pas été décrites et qui à peine ont été observées. N'avons-nous pas dans notre monde assez d'empreintes effacées, pour que les vives saillies de ces médailles qui viennent d'être frappées et brillent encore de leur éclat natif, nous attirent par un certain charme? Que de nuances équivoques dans notre Europe, où tous les rayons et toutes les couleurs se confondent et finissent par composer un crépuscule incertain! Ici, les couleurs sont franches et vives; elles plaisent par une grâce sauvage étrangère à notre vie habituelle.

Je venais d'écrire hier soir une lettre à un de mes amis; je lui apprenais comment on traite à la Havane le grand problème de la mort, lorsqu'un de mes parents, d'un âge assez avancé et observateur gai, entra chez moi et voulut savoir quelle espèce de renseignements j'adressais à l'Europe sur l'île de Cuba. C'est un esprit distingué et cultivé qui figurerait très-bien dans les salons de Paris et de Londres. Il a fait de longs voyages et se plaît encore aujourd'hui à parcourir toutes les côtes et tous les recoins de notre île, pour y découvrir quelques détails de mœurs qui amusent sa curiosité et sa vieillesse.

« Vous avez raison, me dit-il après avoir lu
» ma lettre au marquis de C.; dans ce pays on ne

affections, elle possédait cette loyauté vaillante, si rare, qui commande le respect pour ceux qu'on aime, et savait défendre ses amis absents jusqu'à les faire aimer de ses ennemis.

» sait pas et on ne veut pas mourir. La destruc-
» tion n'est jamais présente à nos pensées, tant la
» renaissance est prompte ici et la fécondité iné-
» puisable. Vous êtes femme, et femme du monde.
» Vos habitudes et vos idées ne vous ont pas per-
» mis de descendre à ces observations populaires
» et intimes qui seules peuvent faire bien juger
» une race... Savez-vous ce que c'est qu'un *ve-*
» *lorio* (1) ? »

« — Voilà qui doit être fort gai, mon cher
» parent, lui dis-je.

» — Infiniment plus gai que vous ne pensez ;
» et quand le bonheur me conduit à la campagne
» et que je puis faire partie d'une des troupes qui
» veillent le *mondongo* (2), je profite avidement
» de la circonstance.

» — Un *mondongo*, la *veillée des morts* et celle
» des... voilà deux passe-temps peu attrayants.

» — C'est ce qui vous trompe. La poésie pasto-
» rale, la gaieté champêtre, la grâce des mœurs
» ingénues, sont le fond véritable de ce divertis-
» sement que nos gens de campagne appellent
» *velar el mondongo*. Quant à l'autre cérémonie
» funèbre du *velorio*, elle fait jaillir du fond de
» son deuil autant de folles plaisanteries, d'épi-
» grammes, d'amourettes hasardées et de maria-
» ges imprévus que vos bals et vos *routs* euro-
» péens. Non-seulement les amis d'un mort, mais
» les personnes qui, sans l'avoir connu, veulent
» lui faire honneur, se réunissent autour du ca-

(1) La veillée des morts à la Havane.
(2) Les entrailles d'un porc.

» davre et le veillent pendant une nuit. Il y a des » gens qui ne manquent pas un seul *velorio*, entre » autres ce don Saturio, que je vous ai montré » l'autre jour, homme aux lèvres épaisses, à » l'œil fixe et sans lumière, au front bas et à la » bouche dilatée par un éternel sourire, vraie » caricature de volupté insouciante. Avant-hier » même ce personnage, d'ailleurs innocent, et » qui me considère beaucoup, entra chez moi et » me dit :

» — Un de mes parents est décédé ; venez avec » moi au velorio.

» Puis, d'une voix plus basse et d'un ton moi- » tié plaisant, moitié mystérieux :

» — Vous vous amuserez : il y aura de jolies » personnes, et, par-dessus tout, un souper » magnifique.

» Il était neuf heures du soir : je mis ma ca- » saque de condoléance et je m'acheminai vers » la maison mortuaire, où j'arrivai en peu de » minutes.

» A peine me trouvais-je dans la cour, qu'au » milieu du tumulte et des conversations mêlées, » ces mots vinrent frapper mon oreille :

» — Quelles culottes portera le défunt ?

» — Nous n'y sommes pas encore, répondit de » l'intérieur une voix chevrotante ; celle de coutil » rose... ou celle de drap violet...

» Alors je vois une vieille traverser la cour en » chancelant, passer devant moi, et qui, soule- » vant le rideau noir :

» — Pas de culottes, s'écria-t-elle, c'est inutile. » Il portera l'habit de San-Francisco.

» — A la bonne heure, répliqua du fond de la » chambre une voix lugubre et de circonstance, » qui contrastait singulièrement avec le mouve- » ment et le tapage qui se faisaient dans la cour; » à la bonne heure, *na* (1) *Barbara!*

» C'était la voix du *sacateca* (2). Au bout de » quelques minutes le mort fut exposé; et chacun » de lui jeter de l'eau bénite. A mon tour je sou- » levai le rideau noir. Au sommet de plusieurs » gradins disposés en forme d'autel, et qui s'éle- » vaient à plus de douze pieds, on voyait le cada- » vre livide. On l'entoura de torches, dont le » reflet rouge se jouait tristement dans les replis » bleus de la robe de Saint-François : c'était un » spectacle plein de terreur. La *tumba* était iso- » lée, le visage du mort à découvert : ces yeux » fermés avec de la cire bouillante laissaient en- » core échapper, à travers leurs paupières tirées, » quelques globules blancs qui ressemblaient à » des larmes figées, et sur le corps immobile et » roide se répandait une clarté blafarde et vacil- » lante. On avait ouvert les portes et l'on donnait » accès à qui voulait entrer; c'était convier les » intérêts et les passions des vivants au grand » enseignement des morts.

» Mon tour arriva. — La clarté de la lune, » presque aussi vive que celle de l'aube en France » et en Angleterre, entrait par les fenêtres ouver- » tes, tombait sur les degrés tendus de noir de la » pyramide mortuaire, et se mêlant aux lueurs

(1) Abréviation populaire de dona.
(2) Celui qui fait métier d'habiller les morts.

» rougeâtres des cierges, semblait ranimer la
» figure du mort.

» Ce spectacle mélancolique n'était pas du goût
» du docteur Saturio, qui m'accompagnait. Il crut
» devoir m'attirer d'un autre côté, sous prétexte
» de me présenter à la veuve et aux parents, qui
» occupaient une salle voisine. C'était quelque
» chose de triste que la situation de cette pauvre
» femme, contrainte à faire parade de sa dou-
» leur, se tenant immobile au milieu d'un cercle
» qui chuchotait et s'entretenait bas des nouvel-
» les du jour et des affaires de la ville; puis,
» chacun de se tourner par intervalles vers la
» veuve avec un visage de circonstance, dont les
» muscles mal tendus portaient encore, dans la
» grimace de la tristesse, la trace récente de la
» gaieté. Heureusement pour elle, les visiteurs
» se renouvelaient constamment, et elle n'était
» obligée de parler à personne.

» Un petit orphelin, assis sur les genoux de sa
» mère, apercevant la tombe à travers la porte
» ouverte, s'écriait : « Maman, pourquoi papa
» est-il là-haut? Comme il est bien vêtu! Dis-lui
» que je veux l'embrasser. » Vous comprenez que
» ces touchantes paroles chassèrent bien vite le
» docteur Saturio; il tira un cigare de sa poche
» et l'approcha de la lampe; puis il se hâta de me
» dire : « Restez ici; je vais à la cuisine prendre
» une tasse de café. » Je me débarrassai bien-
» tôt à mon tour de la corvée qui m'était impo-
» sée, et je fus quitte en quelques minutes de ces
» conversations banales, si désolantes pour les
» affligés, si fastidieuses pour les indifférents. Je

» quittai la veuve et passai dans une autre cham-
» bre. Là se présentait le spectacle le moins ana-
» logue au silence et à la tristesse des cérémonies
» mortuaires : une quarantaine de personnes des
» deux sexes y formaient plusieurs groupes ani-
» més; les plus jeunes s'occupaient de ces jeux
» qu'on appelle *innocents;* d'autres causaient fort
» à leur aise et mêlaient à leur conversation des
» éclats de rire. Quelques-uns entouraient une
» vieille femme, la même qui avait donné son avis
» sur le pantalon du mort, et qui racontait avec
» une prolixité scrupuleuse ses mérites, ses ri-
» chesses, ses vertus et tous les détails de sa ma-
» ladie. Un personnage triomphait au milieu de
» l'allégresse de cette salle : c'était le docteur don
» Saturio. Il se multipliait, prenait part aux jeux
» innocents, apportait du chocolat à celle-ci, des
» dragées à celle-là, à la vieille du vin muscat,
» riant, fumant, causant, ne s'oubliant pas, et
» d'une gaieté contagieuse qui faisait retentir la
» salle entière. Je portais envie à ce brave homme
» sur lequel glissaient avec tant de facilité toutes
» les méditations sérieuses et toutes les pensées
» de la mort, bouffon habituel des veillées funè-
» bres, caractère que la Havane seule peut se
» vanter de posséder.

» Je sortis un moment pour prendre l'air. En
» traversant un corridor, des voix douces et mur-
» murantes frappèrent mon oreille, non loin de
» la salle où gisait le mort.

» — As-tu vu, Pepilla, comme elle l'a regardé?
» Avec quelle fureur elle a brisé son éventail
» lorsqu'on le condamna à m'embrasser? disait

» une jeune fille à son amie en s'appuyant sur » son épaule.

» — *Lo viste, Pepyia, como lo mirò? — Ya, » lo vi, ya. — Y con que furia rompiò el abanico, » cuando le condenarom a darme un beso?..... » — Y el! que colorado se pusò!*

» O riantes illusions de la vie, puissante séve » de la jeunesse, ardeur des passions créatrices! » fus-je tenté de m'écrier, comme votre magie » dérobe aisément à des yeux créoles le sérieux » de la mort! J'en étais là de mes réflexions lors» qu'en tournant la tête j'aperçus dans la chambre » du mort le cigare flamboyant du docteur Satu» rio, qu'il rallumait à l'un des cierges du défunt. » Le bruit des rires et des causeries devenait de » moment en moment plus tumultueux, et lorsque » minuit sonna, le fracas général, l'écho des pas » qui traversaient les corridors, les voix vibran» tes des jeunes filles, le babil aigre et traînant » des vieilles, les douces et vives paroles des jeu» nes gens, le frôlement des robes et le déplace» ment des chaises, formèrent un concert qui » aurait dû éveiller le mort sur son catafalque... » Le mort resta tranquille, et les vivants allèrent » souper.

» — Ce dut être un grand moment pour don » Saturio.

» — Il fut magnifique. La serviette étendue d'une » épaule à l'autre, une fourchette à la main droite » et brandissant un couteau de la main gauche, » il détruisait un jambon, lançait des bons mots » de la plus antique espèce, dépeçait les volailles » dont il pouvait s'emparer et en faisait dispa-

» raître les meilleures parties dans les profon-
» deurs de son estomac; c'est ainsi que cet ami
» des morts continuait avec beaucoup de succès
» son règne nocturne. Vers la fin du souper, ce
» fut à lui que les convives durent les plus bur-
» lesques des inventions pour égayer les derniers
» moments.

» La voix monotone du *sereno* (1) venait se
» mêler par intervalles à ce tapage infernal, à
» cette folle orgie, à la fin de laquelle don Satu-
» rio, appesanti par les vapeurs du vin, alla s'as-
» seoir dans une *butaca*, au fond de la cour, et
» s'y endormit.

» Voilà, ma chère amie, ce qui s'appelle une
» *veillée des morts* dans notre pays. C'est une cu-
» riosité de nos mœurs bourgeoises qu'il ne fau-
» drait pas regarder comme la règle générale, et
» qui n'appartient nullement aux habitudes aris-
» tocratiques. Mais je n'ai pas chargé; j'ai même
» adouci le tableau réel de cette fête funèbre.

» — Et comment se termina-t-elle?

» — Aux dépens du pauvre Saturio.

» Les jeunes gens fumant leurs cigares dans le
» patio (2) ne tardèrent pas à l'environner. Je les
» suivis : une gaieté vive régnait dans cette cour,
» et les conversations des amoureux, placés sous
» les berceaux de lauriers-roses et de *mimosas*,
» mêlaient leurs murmures aux rires joyeux des
» raconteurs.

» — *Valgame Dios!* voilà un homme à pein-

(1) Crieur public de nuit.
(2) Cour.

» dre! s'écria l'un des jeunes gens en s'appro-
» chant du docteur Saturio endormi et la bouche
» ouverte.

» Un bouchon brûlé fut bientôt prêt, et la vic-
« time fut ornée des favoris et des moustaches
» qui manquaient à son visage. Ce furent alors
» des exclamations sans fin. Une jeune fille cou-
» rut chercher un miroir dans l'appartement du
» mort, et se plaça devant Saturio, qui se ré-
» veilla : effrayé de sa propre figure, il se sauva
» en poussant des cris qui ajoutèrent à l'hilarité
» générale.

» Tout était fini. — Les pâles clartés du jour
» se mêlaient aux rayons de la lune, et je regagnai
» mon logis, laissant cette bande joyeuse conti-
» nuer dans le patio, obscurci par la fumée des
» cigares, ses causeries et ses amours. Que dites-
» vous du *velorio?* L'Espagne et son étiquette
» trônant sur l'estrade mortuaire; l'insouciance
» créole autour du mort; une étourderie sauvage
» venant se mêler à ces souvenirs de civilisation
» pompeuse, n'est-ce pas là un ensemble unique,
» formé de contrastes inattendus, et n'y trouve-
» riez-vous pas le sujet d'un tableau à décrire?

» — Vous m'avez fort intéressée, dis-je à mon
» parent; assurément les peintres de mœurs bour-
» geoises, Charles Dickens, Teniers ou Lesage,
» tireraient bon parti de votre *velorio.* Mais je suis
» très-curieuse de savoir un peu ce que c'est que
» le *velar el mondongo,* désignation, je l'avoue,
» assez peu attrayante.

» — Oh! c'est tout autre chose. C'est une cou-
» tume qui appartient à une classe inférieure,

» et que vous chercheriez en vain dans l'intérieur » de nos villes. Ce divertissement gastronomique » se renouvelle à la Noël, à Pâques et aux Rois, » ainsi qu'aux fêtes patronymiques. On se réunit » au bord d'une rivière ou d'un ruisseau, hommes » et femmes, jeunes ou vieux, les hommes avec » leurs pantalons de toile, leurs souliers de daim » et leurs chapeaux de *jarei* (1) aux rebords gi- » gantesques; les femmes sont en mousseline » blanche et en souliers de soie. El *matador,* la » chemise relevée jusqu'à l'épaule, joue le rôle » principal dans cette scène bizarre que les der- » niers rayons du soleil éclairent. Il s'agit de faire » tomber une victime très-peu noble, un veau ou » un petit cochon, qui servira au repas homérique » de l'assemblée. C'est là, comme vous voyez, un » début peu élégiaque pour une scène idyllique, » ma chère Merced, et je me garderai bien de » vous décrire pied à pied des préparatifs culi- » naires qui révolteraient votre délicatesse. Pen- » dant que femmes et hommes président à la fête, » assis à terre sur leurs talons, heureux plus que » des rois, dans la maison voisine, les patriarches » de la tribu jouent *al burro* ou *al tutiflor* (2), et » le chien de la maison, prenant sa part du diver- » tissement général, guette l'instant favorable » pour escamoter une portion du repas. Muni de » sa proie, il se sauve à toutes jambes, poursuivi » par les cris du groupe tout entier... Mais l'at- » tention générale ne tarde pas à être attirée par

(1) Paille.
(2) Jeux de cartes.

» la *negrita* qui arrive distribuant des tasses de » café édulcorées de cassonnade (*raspadura*); » l'avant-scène gastronomique finit, et la portion » poétique commence.

» — Vers les neuf heures, un personnage nou» veau se montra.

» — Ah! s'écrie une *guajirita* (1), j'entends la » voix de *no Pepe el mocho* (2). Cette guajirita » n'avait pas douze ans, ou, comme on le dit si » poétiquement dans le pays, elle n'avait pas vu » *accoucher* douze fois le cocotier planté par son » père le jour de sa naissance. En effet, c'était » Pepe le poëte.

» — *Guenas* (*buenas*) *noches, caballeros,* leur » dit-il en s'approchant (bonne nuit, chevaliers); » votre *mondongo* a une fameuse odeur!

» — Bonne nuit, bonne nuit, lui répondent » vingt voix à l'unisson... Et ta mandoline?

» — Je l'apporte; jamais je ne me laisse pren» dre au dépourvu.

» Mais à propos, Merced, savez-vous ce que » c'est qu'un *guajiro?* — Si je le sais? lui répon» dis-je (3). — Oh! celui-ci, Pepe le tondu, c'est » la perle des *guajiros,* riche comme Crésus, trou» badour intarissable, charriant son maïs deux » ou trois fois par année, et passant le reste du » temps à courir le pays, sa mandoline à la main, » pour chanter ses *decimas,* que tout le monde » aime et désire : *decimas* de jalousie, *decimas*

(1) Petite guajira.
(2) Senor Pepe le tondu.
(3) Voyez la lettre XVIII, à madame Sophie Gay.

» d'amour heureux, *decimas* de vengeance et de
» passion, qu'il distribue aux jeunes filles, selon
» l'état de leurs cœurs; homme utile, chargé de
» toutes les commissions du pays, et qui les exé-
» cute fidèlement dans l'équipage que voici : des
» lunettes de fer sur le nez, la chemise par-dessus
» le pantalon et la guitare en sautoir sur l'épaule.
» *No Pepe* est un homme aussi important dans le
» pays que les plus célèbres lions dans les salons
» de Paris et de Londres.

»—Ah çà! s'écrie-t-il, qui prendra le *tiple* (1)?

» — Je m'en charge, répond *no Silvestre*, petit
» homme aussi gai que tortu, et qui, en effet, écor-
» chant des ongles le *tiple* métallique, accompagne
» les *coplas* de *no Pepe*, pendant que la dissection
» et le nettoyage du mondongo s'achève, et que le
» *lechon*, embroché dans un morceau de bois de
» fer (*yaya*), et mis en mouvement par un né-
» grito, tourne avec majesté devant la braise en-
» flammée, et projette sur le spectateur son ombre
» appétissante. On rentre, et bientôt commence
» notre fameux *zapateo*. Des tabourets aux siéges
» de cuir entourent la salle. Les uns assis, les
» autres accroupis à terre, guettent avec une cu-
» rieuse volupté cette lutte qui commence, la lutte
» charmante et caractéristique de *los zapatea-*
» *dores*. Je ne vous dépeindrai pas ce que vous
» connaissez si bien, ces petits pas qui se pres-
» sent avec une volupté enfantine, exprimant
» d'une manière ravissante l'agilité, la vivacité, la
» naïveté des danseurs. Le plus alerte escamote la

(1) Mandoline.

» place de son rival et lui succède, frôlant avec
» ses pieds agiles, en avant et en arrière, le plan-
» cher retentissant, et se démenant avec une
» étourdissante légèreté. Bientôt une des jeunes
» filles lui jette la récompense désirée, le mou-
» choir brodé, parfumé, portant des initiales et
» mille festons emblématiques. Elle, à son tour,
» aux yeux noirs, à la taille souple, vive et ar-
» dente, ramenant avec le bout de ses doigts les
» plis de sa robe de mousseline, poursuit et cher-
» ché tour à tour *el hombre* (le danseur), l'invitant
» par une coquetterie pleine de charme; puis elle
» lui échappe avec une vivacité taquine, s'agite
» dans les mille détours de sa danse ingénue,
» comme le poisson frétille dans l'eau limpide, à
» droite, à gauche, partout, et, après mille dé-
» tours, se retrouve à la place qu'elle avait quittée.
» Ce qui me charme, ma chère Merced, quand
» j'assiste à ces divertissements populaires, c'est
» de voir la poésie prendre peu à peu le dessus, et
» s'élever, par un mouvement insensible, jusqu'à
» effacer tout à fait le vulgaire prétexte de la fête.
» Nous voici au *tiple*, au mouchoir brodé, aux
» danses langoureuses et petillantes de désir;
» toutes les idées gastronomiques ont disparu ; un
» cliquetis rapide frappe et agace l'oreille; les
» *zapatetas* s'animent par degrés; la danse finit
» par acquérir un caractère de vivacité frénétique.
» Le mouchoir jeté par quelque rival embarrasse-
» t-il un instant les pas de l'habile danseur, il se
» dégage dextrement de l'obstacle qu'on lui op-
» pose, et continue la danse au milieu des applau-
» dissements généraux.

» Ainsi se passe la nuit, jusqu'à ce que le pre-
» mier sourire de l'aube soit annoncé par la voix
» mâle de quelque *guajiro* qui salue le retour de
» l'astre du matin par ces mots : *Voilà le Bou-*
» *vier!!!* En effet, son observation astronomique
» ne tarde pas à se confirmer : de petits nuages
» roses flottent bientôt dilatés sur l'émeraude du
» ciel ; le laboureur s'achemine en guidant le pas
» lent de ses bœufs, le muletier s'en va chantant
» sur la route, au son des clochettes monotones
» que chaque pas de ses mules fait tinter, et le
» toit de *guano* (feuilles de palmier) qui donne à
» nos paysages un aspect si caractéristique, brille
» d'une lueur dorée. A peine le soleil se montre,
» toute la troupe se met en marche et va prendre
» le café dans quelque *finca* (1). On s'engage dans
» de petits sentiers cachés et tournoyants qui se
» perdent dans les champs de maïs; on arrive
» couvert de rosée chez le maître de la *finca*, qui
» n'a guère que cinq ou six tabourets à offrir à ses
» hôtes; mais la terre est là, et les uns s'accrou-
» pissent, les autres s'étendent appuyés aux
» *ceibas* (2) qui entourent le *batey* (3), et tous
» fument et savourent leur café. Quelques-uns
» errent avec leurs belles par monts et par vaux,
» jusqu'au moment où l'ardeur du soleil les force
» de rentrer. Les jeunes gens rejoignent alors le
» reste de la troupe avec d'énormes *puchas* (4) à

(1) Espèce de métairie.
(2) Arbre gigantesque.
(3) Grand espace ou esplanade devant les maisons de campagne.
(4) Bouquets.

» leurs vastes chapeaux, et les jeunes filles cou-
» vertes de fleurs à la tête, sur le sein et à la
» ceinture. On retourne ainsi à la maison, et l'on
« s'assied autour de la large table de *yaya* (1)
» qui supporte l'appétissante terrine couronnée
» d'une vapeur odoriférante, et accompagnée,
» d'une part, d'un petit porc qui montre les dents
» à ses bourreaux, et de l'autre, d'une petite mon-
» tagne de bananes frites, disposée sur un grand
» plat de bois (*batea*). On voit çà et là de petits
» gâteaux de *cassave,* indispensable escorte du
» *lechon*. Bientôt vingt cuillers se plantent à l'envi
» dans la *cazuela* (2), qui bientôt reste nette et
» propre comme si elle sortait des mains du po-
» tier. *Lechon,* bananes frites, gâteaux de cassave,
» tout disparaît en peu de moments; la fumée des
» cigares couvre le champ de bataille, qui n'offre
» plus que des débris...

» . . . . Et de la veillée du mondongo, comme
» de la veillée du mort, il ne reste plus, chère
» cousine de *mi corazon,* que de nouveaux ger-
» mes de vie, de frais souvenirs, de riantes espé-
» rances, des illusions nouvelles, des mariages et
» des amours.

(1) Bois de fer.
(2) Terrine.

LETTRE XXIII.

A M. BERRYER.

Des lois et de l'administration de la justice à la Havane. — Chaos de la jurisprudence. — Sans lois, point de société. — Le fripon a beau jeu contre l'honnête homme. — Conflit des juridictions. — Les sorcières de Macbeth. — Insuffisance des lois des Indes. — Toutes les autorités intéressées à l'état actuel des choses. — Codes différents et contradictoires. — Les plaideurs et les juges. — Le juge *lego*. — Variété de juges et d'avocats. — *Pica pleytos*. — *Pedaneos*. — Impossibilité d'être jugé. — Le papier timbré. — Nécessité d'une réforme. — Procédure en charrettes. — Heureux résultat d'une réforme. — Impunité actuelle des ministres de la loi. — Le cabinet du juge. — Ruine à la suite d'un procès non jugé. — Réponse d'un juge. — La visite d'un avocat. — Squelette, pièce de conviction. — Les habitants de Cuba entrent aujourd'hui dans la condition générale des peuples.

Havane, 20 juillet.

Vous désirez que je vous communique, mon spirituel et éloquent ami, quelques renseignements sur la législation de notre colonie. Vous aurez peine à concevoir par quelle anomalie la douceur des mœurs, l'heureuse nature des caractères et la facilité des âmes conservent à la Havane

une sorte de bien-être social, en dépit des plus étranges abus qui aient jamais été organisés et enracinés pour la destruction de toute société humaine. Vous serez surpris de tant d'irrégularité; vous, brillant législateur, habitué aux formes consacrées de ce vieux droit romain épuré par l'expérience des siècles, vous croirez que mes récits fantastiques se jouent de votre sagacité, si je vous raconte à quelle espèce de juridiction est soumise cette île bienheureuse, ma patrie.

L'administration de l'injustice remplace ici l'administration de la justice. Jamais conte de fées n'a égalé en singularités comiques et en inventions extravagantes le chaos des lois, le dédale des tribunaux, le désordre des codes, l'anarchie des juridictions et le bataillon confus des vautours de la loi, qui se disputent les lambeaux des fortunes assez malheureuses pour tomber dans leurs griffes insatiables et légales.

Les patrimoines se perdent, les mois et les années s'ensevelissent, les générations des plaideurs y usent leurs forces, et jamais la sentence attendue ne vient couronner de son dénoûment l'équité de la cause la plus évidente. — Non, je le répète, vous n'y voudrez pas croire; et si, après avoir étudié de près les étranges cavernes sans nombre et sans issue de cette chicane infinie, où s'engloutissent des trésors, des larmes et des montagnes de papier timbré, j'essaye d'en dévoiler à l'Europe et à la métropole l'odieuse et ridicule irrégularité, c'est, croyez-moi, dans l'espoir que cet aveu, qui m'afflige, ne sera pas inutile; c'est dans l'espoir que l'attention éveillée se portera enfin sur ce

sujet, le plus important de tous ; c'est avec le vif désir que ma faible plume porte remède au mal le plus intime et le plus fatal d'une patrie que j'aime et à laquelle je serai heureuse de laisser ce témoignage de ma tendresse inaltérable.

Que l'on ne parle point de réforme politique, d'indépendance nationale, non pas même d'industrie, d'agriculture, de chemins de fer et de tout ce qui fait la prospérité matérielle des nations civilisées. Avant qu'il y ait pour l'île de Cuba une justice avec une sage réforme, tout perfectionnement est impossible : sans elle, aucune amélioration ne porterait ses fruits.

L'ordre, qui est la représentation idéale de la puissance divine se manifestant dans la nature, n'a pas, vous le savez mieux que moi, mon ami, d'autre symbole dans la société humaine, que la loi : dans tout pays où la loi n'est pas sacrée, la société n'existe pas. C'est par le bénéfice particulier des plus douces mœurs ; c'est par cette puissance d'ordre, ingénue, spontanée, qui repose dans les natures heureuses et faciles, que le désordre, organisé depuis des siècles par la loi elle-même, n'a pas réduit en débris et en cendres la civilisation de notre île.

Je pourrais vous dire en peu de mots : à Cuba, il n'y a pas de tribunaux, il n'y a pas de codes, il n'y a pas d'avocats, et j'aurais dit la vérité. Mais contre cette assertion s'élèveraient tout à coup des montagnes de procédures qu'on apporte aux plaideurs sur des charrettes, des bataillons d'assesseurs, des escadrons de juges, dont les uns sont tenus de savoir écrire, — *letrados*, — et dont les

autres sont obligés de ne rien savoir, — *legos;* — sans compter des couvées d'*escribanos* et des volées de *pica-pleytos,* — pique-procès, — qui vous prouveraient victorieusement que la justice abonde dans l'île de Cuba.—Hélas ! mon ami, elle y surabonde, et vous allez voir comment.

Nous sommes très-riches en fait de lois. Nous possédons onze codes et seize tribunaux. Tout est, en outre, disposé pour la plus grande commodité du juge, pour l'agrandissement de la clientèle et de la fortune de l'avocat. De loi en loi, de code en code, il n'y a pas de contradiction qui ne puisse aisément faire jaillir de nos vieux documents la main d'un homme habile ou seulement patient. Il n'y a pas de délai où de déni de justice dont un plaideur ne puisse se procurer la bonne fortune, jusqu'à faire mourir de lassitude les enfants et les petits-enfants de son adversaire, épuisés et haletants dans le labyrinthe de ces lois contraires et dans les rangs tortueux de cette armée de jugeurs. Vous n'ignorez pas dans quelle situation languit la jurisprudence espagnole; eh bien! non-seulement nous sommes soumis à ce régime, mais tout ce que la distance des lieux, le despotisme des gouvernements et l'application de lois et d'ordonnances destinées aux vaincus peuvent ajouter à la législation espagnole de confusion et d'arbitraire, nous le subissons depuis des siècles.

Imaginez, mon ami, quel édifice, ou plutôt quelle masure barbare ce doit être que ce monument sans fenêtres et sans lumières, qui a pour base les vieilles lois gothiques du *fuero-juzgo,* pour premières assises, les lois espagnoles des

fueros viejos, et pour étage supérieur, les lois féodales et romaines *des siete partidas, la novisima recopilacion*, — mélange indigeste de lois et d'arrêtés concernant toutes les races et toutes les époques; puis, pour couronnement ridicule d'une si absurde fusion, les lois des Indes, — *leyes de Indias*, — les ordonnances des intendants de la Nouvelle-Espagne, — *intendentes de la Nueva-Espana*, — sans compter un nombre infini d'arrêts rendus par des tribunaux supérieurs dans toutes les circonstances et pour tous les cas possibles, jugeant noir demain ce qu'ils avaient jugé blanc hier, et connus sous le nom de *reales ordenes* et *reales cedulas*; documents singuliers qui font autorité, sans consulter un corps de lois, et qu'on trouve déposés dans tous les bureaux des administrations coloniales. Pour terminer cette mosaïque monstrueuse, il faut ajouter, comme la dernière coupole du plus absurde des mélanges, les arrêts des cours royales, — *audiencias reales*, — résultat contradictoire des volontés diverses qui ont gouverné l'île. Que votre imagination, gaie comme le sont toutes les imaginations riches, se représente le chicaneur havanais suspendu et haletant sur le bord d'un immense lac empoisonné de toutes les lois, de toutes les opinions, de tous les arrêtés imaginables, lançant son filet en face de son adversaire, aussi utilement occupé, et tous deux tirant à la fois le poisson qu'il leur faut! — Ici, à toute loi répond une loi contraire; à tout arrêté un arrêté fait antithèse; ce que la jurisprudence gothique décrète, la législation relative aux Indes le détruit. — Étrange situation pour l'avo-

cat et pour le juge, qui vont à la chasse de l'iniquité, battant ainsi toute leur vie le buisson de la loi, pour faire lever à chaque instant les lièvres les plus contradictoires! — C'est détruire non-seulement toute équité, mais, ce qui est plus fatal pour un peuple, toute conscience du vrai et du juste. Le mensonge seul et la fraude trouvent leur compte à cette législation du chaos, et l'on croit entendre les trois sorcières de Macbeth qui, dansant autour du chaudron magique, répètent en chœur : *Ce qui est noir est blanc ; ce qui est blanc est noir; il n'y a rien de vrai sous le ciel.*

Vous me trouverez, mon ami, bien sèvère, bien irritée; mais, d'un côté, l'aspect du désordre blesse ma nature, et de l'autre, les maux de la patrie blessent mon cœur. Si du moins, comme dans l'ancienne France, quelque bonne disposition légale, résultat de l'expérience, mise en œuvre par des écrits sages, planait sur cet océan de contradictions burlesques, on pourrait espérer, sous la main de magistrats intègres; cet élément salutaire corrigerait l'anarchie antique des lois primitives. Mais, par un malheur particulier à notre pays, la meilleure partie de nos lois en est devenue la plus inutile; je veux parler des lois des Indes, qui ont mérité beaucoup d'admiration dans leur époque et relativement à leur but; mais le temps, l'extinction de la race indienne et les progrès de la civilisation les ont rendues tout à fait inutiles. Applicables aux populations vaincues, elles sont lourdes aujourd'hui aux populations descendant des anciens conquérants; leur mansuétude était bonne pour des races dans l'en-

fance; notre race civilisée a besoin de liberté, d'industrie, en place de cette charité chrétienne et sublime, esprit unique des lois des Indes, employé à épargner les vaincus et inspiré par le bon et saint Las-Casas. Les conquérants espagnols rédigèrent ces lois bienfaisantes, et proportionnées à l'état social encore imparfait des peuples qui s'étaient soumis à leur glaive : l'application de cette partie de notre code à la civilisation est une évidente absurdité.

Vous me demanderez sans doute pourquoi cet abus, ou plutôt pourquoi ces abus de toutes sortes n'ont pas frappé plus tôt les esprits sages, et n'ont pas provoqué l'accomplissement d'une réforme si facile, qui consisterait à résumer les meilleures lois dans un code complet et unique. Il n'y a pas de Havanais bien élevé qui ne comprenne cette nécessité et n'appelle de tous ses vœux cette réforme; et je dois ajouter que, parmi les membres des tribunaux et du barreau, il n'y a pas un honnête homme qui ne joigne ses vœux aux cris de ses concitoyens; mais vous savez combien est puissant et solide ce tissu qui maintient les abus par les intérêts et les intérêts par les abus. Quels sont, dites-vous, les pivots de cette étrange machine? — L'intérêt du fisc, l'intérêt des avocats , l'intérêt des juges, des greffiers, des huissiers, des assesseurs, et de toute la tourbe qui vit de la loi.

Pour réformer et fondre dans un système d'unité ces codes contradictoires qui pèsent sur nous, il faudrait que les avocats le provoquassent, que les magistrats l'accomplissent, que la métropole

le voulût. Mais plus les lois sont confuses, plus les procédures s'éternisent; plus il se salit de papier timbré, et plus, lorsque ce papier sali se débite, il tombe de piastres fortes dans les caisses du fisc et dans les trésors des juges, des avocats et de leur suite. Ainsi, de tous ceux qui ont puissance et droit pour nettoyer cette étable à procès, il n'en est pas un qui n'ait un intérêt direct à perpétuer, à aggraver, à étendre le mal. La victime, c'est la masse de la population elle-même, qui n'a ni titre, ni autorité, ni pouvoir pour échapper à cette saignée permanente et secouer toutes les sangsues attachées à chacun de ses membres.

Il semble qu'on ait épuisé les ressources du plus ingénieux artifice pour atteindre à la fois l'éternité des procédures, l'impossibilité des jugements et la multiplication infinie des juges qui ne jugent jamais.

Si nous quittons un moment le ton de cette indignation que vous me pardonnerez sans peine, vous rirez avec moi de ces ricochets de tribunaux qui peuvent faire voyager un pauvre petit procès d'année en année, et peut-être de siècle en siècle, à travers seize juridictions différentes.

Croyez-vous qu'au sommet de cet escalier comique, on ait placé, comme en Angleterre et en France, un jurisconsulte profondément versé dans les lois? — Non, non; c'était un procédé beaucoup trop naïf, et nous avons des inventions bien autrement savantes : le chef de la justice est le capitaine général, juge de cape et d'épée, — *de capa y de espada*, — fait apparemment pour ju-

ger avec le glaive, et que l'on appelle aussi *juez-lego*.

Vous trouvez cet échafaudage assez plaisant, n'est-ce pas? — Mais attendez. Ce juge n'est juge qu'à condition de ne pas juger; il touche à la loi comme Sancho Pança touchait au festin qu'on plaçait devant lui; et le roi a soin de nommer, pour l'aider dans les décisions qu'il ne rend pas, trois avocats assesseurs du gouvernement, — *asesores de gobierno*, — qui remplissent précisément auprès de lui le rôle des médecins de Sancho Pança.

Outre les appointements de plus de 5,000 fr., — mille piastres, — que l'État paye à ces adjudants de l'intelligence du juge suprême, les pauvres plaideurs leur livrent annuellement en honoraires un tribut de 45 à 50,000 francs — 14 à 15,000 *pesos*. — Quant au grand juge, qui ne fait rien, il reçoit toujours un franc, — *una peseta*, —pour chaque signature qu'il laisse tomber à côté de celle de son assesseur; ce qu'il lui vaut par an environ 60,000 francs. — Ces assesseurs vous semblent déjà assez drôles; ils vont le devenir davantage : vous allez les voir changer de face, et au moyen d'une petite métamorphose et d'un nouveau titre, comme le valet d'Harpagon, qui devient cocher après avoir été valet de chambre, devenir juges à leur tour, juges tout seuls, sous le titre de *tenientes de gobernador*. Alors ils laissent de côté le juge suprême, dont l'autorisation n'est pas même nécessaire à la légalité de leur sentence.

A ces deux juridictions, dont l'une, comme

vous le voyez, se transforme et se partage d'une manière toute nouvelle, puisque les assesseurs sont tour à tour aides de camp et généraux, succède un troisième degré de juridiction, celui de deux alcades ordinaires, *alcaldes ordinarios*, — élus par l'*ayuntamiento*. Il n'est pas défendu à ces messieurs de connaître les lois; mais, dans le cas contraire, on s'en passe très-bien, et ils prennent le titre de juges laïques, — *jueces legos* — de la justice, avec l'accompagnement nécessaire de deux assesseurs, pour leur apprendre ce qu'ils doivent juger; en sorte que leur état-major devient plus brillant que celui du capitaine général lui-même. Mais dans tous les cas la *peseta* ne leur manque pas pour rémunération de leur signature.

Suivez-moi, s'il vous plaît, mon ami, et ne vous étonnez pas si le capitaine général, que vous avez déjà vu paraître comme *frère lai*, reparaît maintenant à nos yeux sous le nouveau titre de juge militaire, accompagné d'un auditeur de la guerre et de deux fiscaux, — *fiscales*, qui sont aussi avocats. Sous ce titre, il préside le tribunal spécial auquel sont déférées les causes qui regardent les membres de l'armée. — Cette irrégularité, ces transformations sont toujours accompagnées de la perception de la *peseta* par le président, et des *pesos* pour l'assesseur et les *fiscales*. — Voilà, si je compte bien, quatre manières d'être jugé, ou peut-être de ne pas être jugé. Mais ce n'est pas tout : nous avons encore le tribunal de la marine, celui de l'artillerie et celui des conspirations, qui, — par une espèce de luxe, — com-

prend les attaques de grand chemin, et le tribunal des gentilshommes de la chambre; puis le tribunal qui juge les débiteurs du trésor public; et le tribunal de commerce; et la cour ecclésiastique, dont l'évêque est le juge; et le tribunal de la poste; et celui des testaments et des biens des enfants; et celui des *pica-pleytos;* et enfin, car nous arrivons au bout de cette kirielle interminable, le tribunal des demandes verbales, qui ne s'occupe que des affaires au-dessous de cinquante piastres fortes. — Les auteurs comiques solliciteraient en vain leur imagination pour lui demander une complication aussi originale que cette vaste machine, destinée à exprimer les *pesos* et les *pesetas* des plaideurs. Si M. de Balzac, ou M. Eugène Sue, ou quelque fécond romancier vivait au milieu de cette civilisation, il aurait bientôt construit le plus amusant de tous les contes.

Supposez un soldat de marine ou du corps d'artillerie engagé dans le même procès avec un avocat, un marin, un *pica-pleytos* et un débiteur de la *real hacienda :* le procès une fois engagé rebondira nécessairement, comme la balle sur la raquette, du tribunal militaire à celui de l'artillerie, de celui de l'artillerie à celui de la marine, et ainsi de suite, à travers les seize degrés de juridiction, qu'il pourra bien parcourir de nouveau, moyennant le facile procédé des appels, qui exigent le renouvellement total des procédures, élevant ainsi montagne sur montagne de papier timbré. — Cela ne peut pas être autrement : chacune des professions a ses priviléges, — *fueros,* — et ne manque pas de s'en prévaloir devant ses

juges naturels, dit-elle;... si bien que, de juge naturel en juge naturel, toutes les générations successives jouissent du droit de plaider, et jamais de celui d'être jugées. Je ne dois pas oublier les *pedancos*, ou juges de campagne, — capitaines de quartier, — qui brochent sur le tout, au nombre de deux cent soixante-quatre, et qui, nommés par le gouverneur général, exercent avec une latitude miraculeuse cette tyrannie des petits, mille fois plus oppressive que le despotisme suprême : amendes, emprisonnements arbitraires, arrestations, testaments à vérifier ou à légaliser, réclamations au-dessous de dix piastres, tout cela est de leur ressort, tout cela se paye, non des deniers de l'État, mais des deniers de la population, forcée, comme dans tout le reste de cette organisation judiciaire, d'acheter l'injustice et de payer sa ruine. — Il faut voir notre juge *pedaneo* tirant tout l'argent possible de son écritoire, multipliant les accusations pour augmenter ses bénéfices, à genoux devant l'homme puissant qui peut lui faire perdre son emploi, et pressurant le pauvre qui n'a point d'arme ou de recours contre cette obsession inévitable!

Depuis le *juez-lego*, ou capitaine général, jusqu'au *juez-pedaneo*, ou petit juge de paix de village, tous les individus composant la grande machine judiciaire n'ont qu'un intérêt, celui de perpétuer les procès, source abondante et unique de leurs profits. Il est impossible que tous ces encouragements donnés à la fraude, que toutes ces primes accordées à l'iniquité, ne portent atteinte à la moralité des habitants de cette île. Jus-

qu'à présent ils se sont bornés à esquiver par des compromis la ruine des familles, ou, quand ils sont sages, à se garer, autant que faire se peut, de cette monstrueuse jurisprudence comme d'une avalanche; mais le fripon a beau jeu, et s'en sert comme d'une chance malhonnête de fortune : il commence par s'emparer de la propriété d'autrui, soit par emprunt, soit par fraude, puis il le lance dans cette mer sans fin de tribunaux, de gens de loi et de papier timbré, renouvelle sans cesse les appels, et reste provisoirement tranquille possesseur du bien qu'il a usurpé. En attendant une réforme si impérieusement nécessitée, la prospérité de notre beau pays demeure entravée, les échanges et les transactions sont paralysés par les obstacles que présentent la nullité des garanties; la persévérance du fripon triomphe de l'équité honnête, facile à se décourager, car toutes les chances se multiplient pour l'improbité contre la probité, pour la ruse contre la candeur, pour la rapacité contre la délicatesse. — L'ame s'attriste, mon ami, et la pensée ne peut se défendre des angoisses d'une sévère méditation, quand on réfléchit à quoi tient le sort des populations et des races, et combien il faudrait peu de chose pour donner l'essor à tout une prospérité paralysée, à de grandes destinées enchaînées peut-être à jamais. Donnez à l'île de Cuba deux choses, des chemins et une législation, aussitôt l'ordre matériel et l'ordre moral vont changer. — Toutes les questions accessoires et subsidiaires de la traite, du gouvernement, des institutions politiques, des impôts, seront emportées par un tor-

rent irrésistible de résultats qui ne demandent que ces deux améliorations pour éclater. Les professions qui tiennent au barreau et à la magistrature, forcées aujourd'hui à détourner à leur profit une grande partie de la fortune publique et privée, au lieu d'être un objet de crainte et souvent de haine pour leurs concitoyens, prendraient, si l'État les rétribuait, l'honorable position d'une indépendance utile aux autres et conforme à leur capacité; elles n'y perdraient rien en fait d'argent, elles y gagneraient tout en fait d'honneur. — Vous souvenez-vous d'un mot bien profond que le célèbre auteur de Werther a placé dans son roman: — « Souvent dans les plus mauvaises choses humaines il y a plus de malheur que de crime. »

Vous blâmez sans doute la négligence de notre métropole, qui, sans faire acception de notre époque et de nos progrès, soutient à travers l'Océan le géant difforme de cette législation qui nous écrase. Elle est moins coupable que malheureuse. Il y a longtemps que les vastes bras de la monarchie espagnole étaient impuissants à étreindre les conquêtes que le génie chrétien et castillan avait faites par delà la mer. Charles V s'était épouvanté de son œuvre, et il avait reculé devant son empire. Cette abdication dont Voltaire a tort de se moquer n'est que la terreur d'un homme dont la main ne peut soutenir le sceptre qui lui pèse. Quand j'étudie dans l'histoire la destinée de ce royaume, sur lequel le soleil ne se couchait jamais, je me rappelle cette légende allemande d'un cavalier, qui, ayant volé un beau cheval, le sent tout à coup grossir, grandir, s'élever et précipiter

l'écuyer présomptueux, pour éclater bientôt en tonnerres et en fumée. L'Espagne est parvenue à une terrible époque de dissensions et de douleurs qui permet à peine au plus habile de ses gouvernants de jeter un coup d'œil sur ses colonies lointaines.

Toutefois le moment est venu de songer à ces colonies fidèles et fécondes. L'absorption britannique menace de les envahir; elles peuvent, si on les néglige, devenir inutiles ou dangereuses, et les plus faciles réformes les changeraient en greniers d'abondance pour la mère patrie, en foyer lumineux pour la civilisation des Antilles, en gloire pour l'Espagne civilisatrice. Revenons à l'état actuel des choses.

Une lutte interminable a dû s'établir entre les diverses compétences et les priviléges multipliés dont je vous ai donné la liste. A ce malheur on a opposé une calamité nouvelle, comme ces médecins qui essayent de guérir une maladie par une autre, ou plutôt qui ajoutent un mal inutile à des infirmités incurables. Le tribunal de compétence, — *junta superior de competencias*, — qui a pour objet de mettre d'accord tant de prétentions, n'aboutit qu'à recueillir une nouvelle moisson de *pesos* et de *pesetas*. On peut accorder jusqu'à un certain point les compétences contradictoires; mais les lois qui se combattent, qui les accordera? — Mais les interprétations des juges, les arrêtés des gouverneurs, qui souvent ont cassé la résolution de leur prédécesseur, *e sempre bene*, comment les accorder? La sentence portée à l'extrémité orientale de l'île, le jugement con-

traire porté dans la même cause à son extrémité occidentale, le procès-verbal timide ou menteur du juge *pedaneo*, l'arrêt du tribunal militaire favorable au soldat et cassé par le tribunal maritime si la partie adverse est un marin ; comment rétablir l'harmonie dans un concert de telles dissonances? — Je vous l'ai dit, mon ami, il faut les âmes les plus douces, les plus nourries de miel, les plus désireuses de paix, pour que la guerre ne soit pas aux quatre coins de l'île. Il faut aussi que parmi les ministres de cette loi tortueuse et désorganisatrice, il se trouve des esprits assez droits et des cœurs assez honnêtes pour en corriger l'immoralité féconde.

Croiriez-vous que lorsqu'un homicide est commis à soixante lieues de la Havane, dans les terres, il faut que les pauvres gens cités en témoignage viennent à la ville à travers un pays sans routes, dépenser, je ne dis pas leur fortune, mais les dernières ressources de leur pauvreté, sans que la loi leur accorde aucune indemnité? Si ces abus n'ont pas été redressés, c'est que toutes les indemnités sont : pour les juges, à commencer par le capitaine général, qui touche, comme arbitre de la loi, 25,000 piastres par an; pour les alcades, qui touchent de 4 à 5,000 piastres; pour les assesseurs titulaires, auxquels on paye, pendant la marche du procès, marche sinueuse comme vous savez, quelquefois mille piastres, plus ou moins, selon le degré de lenteur et le nombre des paperasses judiciaires. Chaque page que ces messieurs grossoient leur vaut une peseta; et la plupart des procès s'élèvent à qua-

tre ou cinq volumes de quatre cents à six cents feuilles chacun.

L'État accorde au lieutenant du gouverneur mille piastres par an, traitement qui s'accroît de 14 ou 15,000 piastres, par le déluge d'écritures dont nous avons parlé. Avocats, défenseurs, *procuradores* et *escribanos* gagnent par page exactement le même prix. Il faut voir avec quelle habileté ces messieurs, d'un mot faisant une ligne, de six lignes une page, profitent de l'élasticité de la loi et entassent les volumes in-folio, qu'il faut ensuite porter sur des charrettes chez le client ruiné. — Savez-vous ce que coûte ce chaos légal à la population havanaise? Trois millions de piastres fortes par an. Le compte est facile à faire : nous payons au trésor royal 300,000 piastres de papier timbré, dont chaque feuille vaut au moins cinq piastres quand elle fait partie d'un procès. Ainsi tombe dans l'escarcelle de l'*escribano*, de l'*asesor*, du *juez-lego*, du *teniente*, du *procurador*, de l'*alcalde*, de l'*oydor*, du *pedaneo*, du *fiscal*, de l'*abogado* et de l'*auditor*, la somme colossale que je viens d'annoncer. Pour rendre la vie à cette colonie magnifique, il faudrait le sacrifice d'une partie de ce tribut, mais d'une partie seulement, — car le papier timbré serait toujours d'usage. — Ce sacrifice, dis-je, serait aussi efficace si les assesseurs recevaient des appointements de l'État, si l'exercice de la justice et de son administration était livré aux juges seuls et que l'absurde hypothèse du *juez-lego* fût supprimée, si les magistrats indépendants, touchant des honoraires suffisants et inamovibles, avaient à appli-

quer un code simplifié, extrait des anciennes législations du pays : alors tous les abus disparaîtraient à la fois. Sans doute le trésor public serait obligé de rétribuer la hiérarchie judiciaire; mais, d'une part, l'accroissement de la prospérité publique fournirait largement la compensation de ce déboursé, par l'augmentation du produit des impôts et par les droits de mutation encouragée par la confiance dans les lois; et, de l'autre, notre commerce et nos finances acquérant un développement nouveau, apporteraient des tributs plus considérables. Supposez que les trois millions de piastres soient employées à l'industrie et au commerce de l'île, cette somme ne produirait-elle pas des intérêts dont la métropole recueillerait le bénéfice? — Que je serais heureuse, mon ami, si les germes que contiennent ces observations d'une femme guidée par le simple bon sens et l'amour du pays pouvaient devenir fertiles pour une des régions du monde les plus mal administrées et les plus faciles à régir; si les hommes d'État d'Espagne, parmi lesquels se trouvent des intelligences supérieures et sagaces, s'arrêtaient un moment pour écouter cette voix faible, mais soutenue par la raison, par les faits, par les intérêts, peut-être par les craintes de l'avenir; si je pouvais hâter la destruction, sans violence, de ce système barbare, ruine des familles, plaie du pays, nuisible à la métropole, où la loi est muette, où des rames d'écriture n'aboutissent qu'à verser des trésors dans des mains avides, où l'esprit de corps, entretenu et fomenté par les *fueros*, donne à chaque privilége un espoir d'accomplir l'ini-

quité, à chaque profession la certitude d'échapper à la loi, à chaque classe sociale une forteresse pour s'y défendre sans craindre le châtiment de ses délits, comptant pour chaque crime un asile spécial! — Lamentable confusion, augmentée encore par la mauvaise subdivision des districts judiciaires et par l'impunité donnée à tous les ministres de la loi, quelle que soit la flagrante immoralité de leurs actes.

Il m'aurait été facile d'égayer cette lettre de plus d'une anecdote qui vous aurait amusé, si le côté triste et sérieux de notre système judiciaire n'avait frappé mon esprit et ne s'était pas emparé de toute ma pensée. J'aurais pu vous montrer le ministre de la loi escortant la charrette des procédures dans les rues de la Havane; j'aurais pu entrer dans le cabinet du juge, et vous le faire voir enseveli de toutes parts entre des murailles de dossiers et occupé pendant des années à déchiffrer cet *imbroglio* sans fin, à propos d'un procès dont le résumé pourrait tenir dans une feuille volante; j'aurais pu vous faire voir un petit procès absorbant le temps et les soins de trois générations, et une de mes parentes, riche de quatre millions de piastres, à laquelle les chicanes suscitées par ses cohéritiers, après la mort de son mari, n'ont pas laissé, au moment de son décès, de quoi fournir aux frais de son enterrement; j'aurais pu vous répéter les paroles d'un des avocats les plus habiles dans l'escrime juridique, dont j'ai fait tout à l'heure le portrait, homme chargé de dettes nées de ses vices, à qui l'on demandait comment il pouvait dormir tranquille dans

cette situation de fortune : « Demandez plutôt à mes créanciers, répondit-il, comment ils peuvent dormir. Ils savent bien que je ne les payerai que quand je le voudrai, et que les intérêts et le capital sont également entre mes mains! » — Mais la plus jolie anecdote de ce genre est celle-ci : elle fournirait, certes, une comédie charmante, si la vraisemblance ne manquait pas quelquefois à la vérité la plus authentique.

Un habile dans ce genre, et qui est parvenu à une sorte de célébrité perverse par l'audace et la ruse avec lesquelles il s'est servi des armes terribles que lui offrait la législation du pays, voyageait un jour dans l'un des plus riches cantons de l'île. Il passa près d'une propriété magnifique, dont la situation pittoresque, la fertilité et le bon entretien le frappèrent d'admiration. Voilà notre homme, enchanté, qui s'arrête, l'examine le lendemain sous tous ses aspects, et finit par s'y introduire. Le propriétaire, assez étonné de la visite, écouta patiemment le promeneur, qui, après avoir couvert d'éloges les champs, les bois et les *potreros* du maître, lui demanda s'il voulait lui vendre son domaine. Sur le refus de ce dernier, auquel, d'ailleurs, notre avocat faisait une offre inacceptable, il s'en alla et dressa ses batteries, bien résolu de conquérir ce qu'on ne voulait pas lui vendre. Il y avait dans une partie assez éloignée de la propriété une grotte que notre homme avait remarquée, et à laquelle on pouvait aboutir de l'extérieur sans rencontrer aucun obstacle.

L'avocat se rend la nuit au cimetière d'un village : il recueille un des squelettes que l'incurie

havanaise laisse toujours exposés à l'air, va le jeter dans la grotte et intente au propriétaire, à cause de ce malheureux squelette, un procès avec sommation, assignation et frais si exorbitants dès l'abord, que le propriétaire, après avoir subi cet assaut pendant huit mois, se découragea et demanda grâce à son adversaire, aimant mieux renoncer en faveur de ce terrible ennemi à la propriété convoitée, que de rester exposé plus longtemps à la batterie qu'on avait ouverte contre lui.

On ferait un volume d'anecdotes aussi singulières, et la scène burlesque du *Légataire universel* n'a pu être représentée au naturel que dans notre pays. Déjà don Joaquin Uriarte a présenté, sur cette matière si importante de la réforme judiciaire, un excellent mémoire qui contient à peu près tous les points capitaux du sujet. Avant lui, quelques publicistes avaient appliqué les mêmes observations à l'état déplorable mais moins monstrueux de la législation espagnole; car une des singularités de cette belle race ibérique, si vigoureuse pendant des siècles, c'est de posséder, même au sein de la décomposition sociale, une foule d'esprits puissants et lumineux, auxquels il ne manque que l'occasion et la possibilité de se déployer, d'agir et d'être utiles. C'est à eux que j'adresse ici la prière sérieuse d'un âme patriotique et d'un esprit réfléchi : je leur demande de ne pas laisser périr dans l'anarchie morale et dans la ruine pécuniaire le plus beau domaine que possède l'Espagne par delà les mers, de fixer un moment leurs pensées, d'étendre d'une main pro-

tectrice sur ce pays du soleil que le génie espagnol a découvert, que l'industrie espagnole a fécondé, et qui, pour enrichir davantage la patrie elle-même de sa propre richesse, ne réclame que la faculté de soulever un peu la pierre de ce tombeau dont la loi le couvre. Il ne faut pas qu'aux yeux de l'Europe la gestion coloniale de l'Espagne et son administration lointaine apparaissent plus longtemps sous cette forme arriérée et barbare. Le temps est venu et les circonstances pressent : l'Angleterre est là qui guette sa proie; l'Amérique septentrionale, avide de commerce et propriétaire d'esclaves, nous regarde d'un œil d'envie et se trouve prête à faciliter notre ruine. Les découvertes industrielles de l'Europe opposent à la production du sucre colonial une rivalité dangereuse; la population blanche n'a pas encore remplacé par les bras des travailleurs européens les services de la race noire, qu'une philanthropie mal comprise lui dispute; enfin, tous les symptômes se réunissent pour nous annoncer qu'il est temps de ne plus compter sur le bonheur d'une position unique, sur des ressources presque miraculeuses dans leur abondance et sur une prospérité qui se renouvelait d'elle-même, de quelques entraves qu'on la chargeât. Race favorisée, qui avait prospéré sans lois précises, sans régularité administrative, avec une agriculture dans l'enfance et une industrie non perfectionnée!

Nous rentrons aujourd'hui dans la condition générale des peuples. Après avoir été les enfants gâtés de la nature, il ne nous est plus permis de conserver cette heureuse et charmante insouciance

du jeune âge. Que la métropole nous donne le bienfait de bonnes lois, administrées régulièrement par des hommes honorables et indépendants (elle en trouvera ici même qui font exception et la gloire du pays), et ce grand bienfait, digne d'elle, suivi d'une éternelle reconnaissance, entraînera après lui tous les perfectionnements matériels, toutes les améliorations de détail, tous les développements d'industrie et de civilisation que l'île de Cuba espère encore.

71

LETTRE XXIV.

A M. DE GOLBÉRY.

Du gouvernement de la Havane. — Mot d'Oxensticrn. — Dictature militaire conservée de nos jours. — La politique n'est que l'art de se conformer aux temps. — Répugnance des métropoles à favoriser le libre progrès d'une colonie. — L'Angleterre et les États-Unis. — Danger chimérique. — La charge de capitaine général, telle qu'elle est établie, impossible à bien remplir. — Arrêté de Ferdinand VII. — Véritable danger pour la colonie. — Les Havanais écartés des emplois publics. — La représentation nationale accordée, puis interdite sans motifs par les cortès de 1837. — Lois spéciales promises et non accordées. — Mot sublime de Mirabeau. — La résistance aux progrès naturels des choses humaines porte malheur. — Des gouvernements qui se sont succédé. — Le général Tacon. — Don Luis de Las-Casas. — Le prince d'Anglona. — Modifications nécessaires.

Havane, 12 juin.

Que faites-vous maintenant, mon ami? Rétablissez-vous des textes grecs? Êtes-vous juge, savant, député, agriculteur ou châtelain? Soignez-vous vos foins? récoltez-vous vos vignes? Faites-vous la guerre à un Allemand pour la France, ou à quelque Français pour l'Allemagne? Je vous connais et vous aime dans toutes ces capacités. La

diversité de vos attitudes et de vos aptitudes embarrasse un peu une correspondance aussi lointaine que la nôtre. Toutefois j'ai envie aujourd'hui de vous parler politique, et la plus singulière politique du monde. Quittez l'Académie des inscriptions ; descendez de votre ancien manoir, si vous y êtes, et venez vous asseoir sur les bancs de la chambre des députés, où, en attendant le président, nous causerons de l'île de Cuba, de son gouvernement, de sa politique. Elle vous rappellera trop le mot d'Oxenstiern : « Ce qui gouverne » le monde, mon fils, c'est bien peu de sagesse et » beaucoup de folie. »

L'Espagne a peur que sa colonie ne la quitte; voilà toute sa politique. River les anneaux qui l'enchaînent, lorsqu'elle n'a ni la volonté ni le pouvoir de s'émanciper, voilà quelle est la constante et unique préoccupation de l'autorité. Quant à un gouvernement légal, à une administration régulière, à un régime sérieux et prévoyant, c'est un luxe dont nos hommes d'État ont pensé jusqu'à présent que nous pouvons nous passer. La colonie est encore soumise à une dictature féodale, née du moyen âge et de la conquête, sans rapport avec le progrès du temps, avec les circonstances, le commerce, l'industrie et les nécessités de l'île, qui se meurt, ainsi étouffée, sans loi et sans gouvernement réglé; mais elle reste espagnole, et c'est tout ce qu'on lui veut. L'Espagne, tout occupée de sa vie intérieure, ne se doute ni du mal qu'elle nous fait ni de la frivolité de ses craintes. Elle se cramponne follement, malgré les leçons du passé, à cette politique meurtrière qui a frappé

de paralysie subite les facultés héroïques d'un grand peuple.

Le gouvernement de l'île de Cuba se réduit à un pur despotisme militaire, concentré sur la tête d'un seul homme, sans contrôle, sans responsabilité, sans surveillance. Souvent ce chef a été homme honnête, homme capable; mais sa toute-puissance est inévitablement contraire à l'intérêt de la colonie qu'il régit. Il faut, pour qu'il conserve un pouvoir illimité, qu'il la représente dangereuse et toujours prête à prendre son vol vers l'indépendance. Le capitaine général tient tout sous sa main; toutes les autorités lui sont soumises; tout tremble devant lui; le sort de chacun depend de sa volonté ou de son caprice; il peut emprisonner, déporter, condamner à son gré et sans jugement préalable; et la presse, enchaînée, dort d'un sommeil profond,

Comme vous voyez, nous sommes encore ici sous une autorité dictatoriale semblable à celle qu'exerçait le vice-roi sur la Flandre espagnole; pouvoir extra-légal, nécessaire jadis aux conquérants pour maintenir sous leurs lois les populations sauvages. Mais quelle anomalie singulière dans la civilisation moderne, qu'un Fernand Cortez contemporain, qu'une autocratie féodale conservée à l'état de pétrification, exerçant sa dictature arriérée en 1840! Il est surprenant qu'un tel anachronisme n'ait pas réussi à étouffer le commerce dans une île toute commerciale, à nouer dans sa croissance une prospérité pleine de séve, lorsque ce symbole stérile du passé s'assied, pour

la glacer, au sommet de toute cette civilisation qui ne demande qu'à jaillir et à s'épancher.

Vous savez mieux que moi, mon ami, que la politique n'est que l'art de se conformer aux transformations du temps, et de faire passer les peuples, sans violences et sans secousses, à travers les phases diverses que doivent subir leurs institutions et leurs mœurs. C'est ce qu'ont fait admirablement les Espagnols lorsque, entre le douzième et le seizième siècle, ils se sont montrés tour à tour athlètes du catholicisme, défenseurs de l'Europe chrétienne, investigateurs héroïques du nouveau monde. La majesté de cette vie antérieure les avait ensuite fixés et immobilisés dans leur passé héroïque; ils ont laissé à d'autres peuples l'honneur de continuer ce grand rôle de civilisateur.

Il y a toujours dans les métropoles une source de répugnance impérieuse à favoriser le libre progrès d'une colonie; l'Angleterre elle-même, la plus habile des temps modernes en fait de colonisation pratique, a oublié une fois ce devoir, et sa fille légitime, l'Amérique du Nord, tout anglaise cependant de cœur et de volonté, a battu sa mère et s'est émancipée. Tant qu'elle avait été juste envers sa colonie américaine, il n'y avait pas eu le moindre danger. Au fur et à mesure de sa croissance, elle avait réformé ses lois et établi une harmonie progressive entre ses institutions et ses mœurs; et c'est au travail éclairé du philosophe Locke et du ministre Shaftesbury dans la rédaction de lois libérales, que l'Angleterre dut, pen-

dant un demi-siècle de plus, la possession de ses États dans l'Amérique du Nord.

Mais quand le despotique lord North voulut exercer un pouvoir arbitraire et traiter la colonie comme un enfant asservi, cette faute grave décida la rupture des liens qui l'attachaient à la mère patrie. Il est curieux de lire, dans la correspondance de Franklin, de Washington et du gouverneur Morris, combien les Anglo-Américains étaient éloignés de vouloir se révolter, combien ils étaient fiers du titre d'Anglais, et quelle faible concession eût suffi pour conserver à l'Angleterre cette possession magnifique. Aujourd'hui même, les Anglais ne gardent le Canada, malgré les souvenirs français, qu'à force de prudence politique et de concessions sages. Là, du moins, ces concessions pourraient sembler périlleuses en face des Américains du Nord et au milieu d'une population hostile à leur métropole; cependant, telle est la puissance d'une politique habile, d'accord avec la situation et se servant du flot qui la porte, que le vieux Canada français est encore une colonie britannique!

Quant à nous, je le répète, nous sommes profondément, exclusivement Espagnols. Aucune des dissidences qui séparaient de la vieille Angleterre les puritains de l'Amérique ne nous éloigne de la mère patrie. L'intérêt de l'Espagne est le nôtre; notre prospérité servirait la prospérité espagnole; le développement de notre commerce l'enrichirait; le désir de l'émancipation ne pourgait éclore que du sein d'une oppression trop prolongée.

Vous savez que la race indienne n'existe plus

parmi nous : nous sommes tous Espagnols. Aucune des conditions du Mexique et du Pérou, aucun des motifs qui les ont précipités vers une indépendance dont ces républiques nouvelles profitent si peu, ne se retrouve parmi nous. Accoutumés à considérer le titre d'Espagnol comme un honneur, l'événement qui nous détacherait de l'arbre généalogique nous apporterait une déchéance, et non un bonheur. D'ailleurs le résultat de l'émancipation du continent méridional est assez triste et assez sanglant pour ne nous donner aucun désir de l'imiter. Ce malheureux spectacle ne peut que fortifier parmi nous le sentiment aristocratique, déjà très-énergique; et, pour ceux qui connaissent ce pays, c'est quelque chose d'insensé que de lui supposer la plus légère sympathie démocratique.

Ainsi vous me demanderez, après tout, quels sont les pouvoirs représentatifs dans l'île de Cuba, quelle est la balance de ces pouvoirs, comment ils s'équilibrent. Je vous répondrai en peu de mots : — Nous avons un roi : — c'est le capitaine général; — il a pour conseil de ministres : — le capitaine général, — lequel se sert à lui-même de chef de la justice, de ministre de la marine et de préfet de police. Il constitue aussi sa chambre haute et sa chambre basse; tel est notre gouvernement représentatif; il n'est pas compliqué, comme vous voyez.

Le capitaine général, de plus, représente la guerre; son sceptre, c'est l'épée, dont il fait tour à tour une plume de légiste, une *vara* de magistrat, un fouet de maître d'esclaves et une férule

de précepteur; il juge tout, il est maître de tout. L'esclavage des blancs est le premier élément politique de cette île, à laquelle on reproche l'esclavage des noirs.

L'homme le plus habile ne suffirait pas à bien remplir la charge de capitaine général; l'homme le plus vertueux y conserverait difficilement son intègre justice. Tous les détails de la vie privée lui appartiennent; tout l'ensemble de la vie publique dépend de lui; il exile qui lui déplaît, comme il révoque un jugement à son gré, car il est la justice même.

La charge de capitaine général n'est conférée que pour cinq ans, mais on peut la proroger. Comme vous voyez, le premier principe de la politique espagnole relativement à l'île de Cuba, — politique surannée et dangereuse, — est de remplacer la proximité par la toute-puissance, et d'écarter les dangers que pourrait faire naître l'éloignement du pouvoir central, en déléguant l'autorité éphémère à un dictateur militaire. Ce principe fatal est écrit dans l'ordre royal du 28 mai 1825, adressé au capitaine général. — « Sa Majesté — ainsi s'exprime ce document curieux et qui a du moins le mérite de la franchise, — autorise pleinement V. E. à se regarder comme investi de tous les pouvoirs conférés par la loi aux gouverneurs de villes en état de siége : en conséquence, Sa Majesté donne à Votre Excellence le pouvoir le plus ample et le plus illimité, pour bannir de l'île les personnes employées ou non employées, quelles que soient leurs professions, leur rang ou leur naissance, pourvu qu'il les juge

dangereuses à la sécurité de l'île, ou que leur conduite publique ou privée lui inspire des soupçons, les remplaçant entièrement par des serviteurs fidèles envers Sa Majesté et des personnes qui inspirent toute confiance à Votre Excellence.

» Votre Excellence a également le droit de suspendre l'exécution de tous les ordres ou arrêtés relatifs aux diverses branches d'administration. Votre Excellence fera en tout ce qu'elle jugera convenable au service royal. »

Cet ordre de Ferdinand VII n'a jamais été révoqué, et nous vivons encore sous cette loi violente, aggravée encore depuis par des dispositions nouvelles qui en augmentent l'arbitraire et l'étendue. Enfin, l'état normal de l'île est, à proprement parler, un état de siége. — Mais pourquoi cette terreur? Que pourrions-nous opposer à la métropole, en cas de dissidence et de conflit? Elle est maîtresse de toute la force armée, et a pour auxiliaire la terreur qu'inspirent plus de 800,000 esclaves.

D'une part, les républiques méridionales ne nous présentent aucun espoir de protection efficace; d'une autre, la fierté chevaleresque du sang, nos habitudes de politesse aristocratique, le catholicisme invétéré de la population, nous éloignent instinctivement des républiques du Nord. Tous nos penchants espagnols répugnent à cette fusion. Mais il ne faut jamais placer les intérêts des hommes en opposition avec leurs devoirs ni même avec leurs goûts : il s'opère alors des transactions inattendues et qui surprennent le monde.

Si notre répugnance pour les mœurs améri-

caines du Nord était une fois vaincue, et si la douleur trop vive de l'oppression détachait jamais l'île de la mère patrie, je ne doute pas qu'il n'y eût là un grave danger, et que les États-Unis eux-mêmes ne le favorisassent de tout leur pouvoir. Vous jugez que la fédération démocratique avec les États du Nord offre une grande facilité d'association, sans exiger aucun changement de mœurs et d'habitudes. Pourquoi placer l'île sur cette pente déplorable? Pourquoi ne pas la retenir sans effort et sans peine, par la prévoyance et la bienveillance, dans le cercle de sa nationalité, dont elle serait désolée de sortir?

Aucune autorité politique, aucun emploi public, ne sont accordés aux Havanais; les charges, les places et les honneurs sont tous réservés aux Espagnols envoyés de la métropole. Cette méfiance ou ce dédain blesse profondément les créoles, dont les cœurs et les bourses ont toujours été ouverts à la métropole, et qui, en échange, se trouvent assimilés aux habitants d'une ville en état de siége. C'est méconnaître tous les éléments de la situation; c'est changer violemment un état de choses qui ne demande qu'à s'améliorer; c'est attirer sur sa tête les calamités que l'on redoute. L'Espagne, en ses jonrs de danger, nous a promis cependant, et d'une manière solennelle, des institutions bienfaisantes.

Lorsque l'Espagne, soulevée contre Napoléon, réunit toutes ses forces pour repousser une agression injuste, des députés représentant les possessions américaines de l'Espagne vinrent s'asseoir dans l'assemblée des Cortès convoquées à Cadix.

Parmi eux se trouvèrent quelques hommes de talent. Le comte de Montalvo, un des Havanais les plus distingués, M. de Saco, connu par plusieurs ouvrages d'un haut mérite. Il leur arriva ce qui arrive aux Irlandais qui entourent O'Connell au parlement d'Angleterre. Formant un groupe compacte au milieu d'une assemblée divisée, ils purent quelque temps décider la plupart des questions, en portant à droite ou à gauche le poids de leurs votes. D'accord avec le parti libéral, qui d'ailleurs avait toutes leurs sympathies, les députés américains firent voter, le 15 octobre 1810, l'égalité complète des droits entre les Espagnols des deux mondes, mesure juste, favorable aux intérêts de la colonie et de la métropole, et qui fut sanctionnée par la constitution de 1812. L'île de Cuba fut représentée jusqu'en 1814 aux diverses assemblées des Cortès.

Effacée par la rentrée de Ferdinand VII, restituée en 1820, la constitution rendit aux députés de Cuba leur existence et leur position, que, sans provocation aucune, détruisit en 1823, avec la constitution elle-même, la révolution nouvelle.— Quoi! ce qui était juste hier serait injuste demain! Tristes leçons données aux peuples! En faisant vaciller si souvent les lois et les institutions, seul flambeau terrestre des nations et des races, ce mouvement qui les agite et les inquiète finit par détruire leur vie morale.

Il faut pardonner beaucoup à l'Espagne, qui subit encore cette oscillation douloureuse à laquelle aucun groupe social ne résisterait. Ses malheurs sont l'excuse de l'abandon involontaire

dans lequel les guides de ses destinées compromises ont laissé languir une colonie si importante.

Cuba suivait de loin les tristes alternatives de la constitution espagnole.

A la mort de Ferdinand, on vit paraître le statut royal, *estatuto real*, et s'assembler les états, *estamientos*, qui rendirent à Cuba le droit de représentation. En 1836, la révolution de la *Granja* effaça de nouveau la constitution de 1812, et avec elle le droit de représentation pour la Havane.

Déjà les députés de Cuba s'étaient mis en marche, et quelques-uns d'entre eux étaient arrivés à Madrid, lorsque leur mandat fut brisé tout à coup par une révolution faite au nom de la liberté. Le 16 janvier 1837, les Cortès, réunies en séance secrète, résolurent de ne point admettre dans leur sein les députés des colonies, et de les gouverner désormais par des lois spéciales. Cela fut encore décidé sans provocation de notre part, après que nous avions accepté la constitution, qui fait de l'île de Cuba partie intégrante de la nation espagnole, et quoique l'égalité des droits fût admise depuis longtemps comme loi fondamentale entre les colonies et la métropole, et, enfin, en dépit de la lettre missive qui autorisait les élections de la Havane et invitait les députés à se rendre à Madrid.

Il fallut donc que notre île se considérât désormais, non comme sœur, mais comme sujette; non comme égale, mais comme soumise. Une commission de seize membres, nommée pour examiner la question, confirma la résolution prise en séance secrète, et le gouvernement y donna les

mains. L'énergique protestation des représentants coloniaux vint se briser contre tant de volontés hostiles. Ainsi, la colonie, blessée dans son intérêt, dans son droit, dans ses sympathies, dans son légitime orgueil, resta privée de tout moyen de défense ou de réclamation contre l'ancienne machine d'oppression militaire qui pèse encore sur elle. L'Espagne constitutionnelle aime et désire la liberté; qu'elle se rappelle donc le mot sublime de Mirabeau, ce mot qui a retenti au milieu des premiers succès de la révolution française : *Vous voulez être libres, et vous ne savez pas être justes!* Le moment est venu où l'Espagne doit rendre à notre colonie sa réprésentation nationale et ses droits enlevés. Ce sera un acte d'équité nécessaire, une garantie pour son pouvoir, un gage d'alliance indissoluble avec sa colonie. Elle comprendra que le pouvoir féodal d'un dictateur militaire ne vaut pas pour elle un pouvoir légal, raisonnable, équitable, et qui serait mille fois plus ferme et plus durable s'il était confié à un gouverneur général entouré d'un conseil colonial qui ne lui enlèverait aucun de ses privilèges nécessaires. Que l'on permette donc aux métamorphoses de l'humanité de s'accomplir avec une pacifique liberté, et qu'on ne s'obstine plus à soutenir des formes sans vie, au lieu de laisser la vie se développer et changer la forme. La résistance insensée aux progrès naturels des choses humaines amène toujours des catastrophes. Renonçons enfin à cette souveraineté patriarcale et plus que despotique, établie chez nous par la conquête, et passons, il en est temps, à un gouvernement d'accord avec les intérêts de la

métropole et les nôtres : rien de plus simple, rien de plus facile. Il ne s'agit pas de démocratie, d'émancipation, d'indépendance ; il n'est pas question de supprimer les droits de la métropole, de soulever des chicanes stériles, de diminuer le nombre des troupes. Il suffirait d'un conseil colonial, élu par les habitants mêmes de Cuba, assez nombreux pour que l'assemblée ne dégénérât pas en monopole exclusif, et assez souvent renouvelé pour qu'il n'assumât pas une dictature permanente.

Le gouverneur général, président naturel de cette législature, conserverait un pouvoir imposant; il resterait maître des forces de terre et de mer et chef de toute l'administration.

Soumise à ce régime, les colonies françaises, avant la Révolution, étaient parvenues à une telle prospérité, qu'il a fallu, pour la compromettre, l'épouvantable contre-coup de 1790.

Le progrès des colonies anglaises, longtemps gouvernés d'après les mêmes principes, n'a pas été moins constant, et elles ne succombent pas même aujourd'hui, malgré les efforts combinés de toute la philanthropie européenne.

C'est un honneur pour les hommes investis d'un pouvoir si vaste et si terrible, d'avoir pensé à améliorer le sort de la colonie qui leur était confiée. On compte, je dois le dire, un petit nombre de ces hommes respectables; et ceux mêmes qui n'ont pas profité de leur force pour faire le bien, ont donné plus de preuves d'incurie et d'intérêt personnel que de violence et de cruauté. Parmi les noms de ceux qui ont mérité l'affection et la reconnaissance des Havanais, j'en citerai

plusieurs. Don Louis de Las-Casas, l'homonyme du saint protecteur des Indiens, s'est vivement intéressé à la prospérité du pays. Vers la fin du dix-huitième siècle, ce disciple des Turgot et des Franklin établit à la Havane une société économique, au sein de laquelle il convoqua tous les hommes distingués du pays, et qui fut le premier germe de nos progrès actuels. Il fut fondateur de la bibliothèque publique, de notre premier ouvrage périodique, rédigé gratuitement par les membres de la Société économique, de l'hospice et de la maison de bienfaisance pour les enfants orphelins pauvres. La Havane doit à ce capitaine général une foule d'institutions philanthropiques, dont il est vrai que mes concitoyens se sont empressés de faire les fonds. Sans préjugés et sans haine contre les Havanais, entouré de la confiance et de l'amitié publiques, la gratitude universelle l'a suivi dans le tombeau. Notre prospérité date de son gouvernement.

Personne ne connaissait mieux le caractère créole que le général Vivès : mollesse, facilité, *tolérance*, tels furent les caractères de son administration toute paternelle, du reste pauvre et imprévoyante quant aux destinées et aux progrès de Cuba. Mais s'il n'introduisit aucune réforme parmi nous, il ne fit de mal à personne; et, pendant les dix années de sa gestion, Cuba offrit un asile, même aux exilés politiques forcés de fuir le sol embrasé de l'Espagne.

A ce gouvernement paisible, qui se faisait trop peu sentir, succéda la gestion également honnête par l'intention, mais dangereuse par le fait, de

Ricaforte, neveu de l'archevêque de Leon. Sans prévention contre les créoles, mais faible et entouré de gens avides, il suivit et creusa la route indolente et passive de Vivès. Sous son administration, les désordres se multiplièrent à tel point qu'il fallut nommer à sa place un gouverneur d'une trempe de caractère plus ferme.

Le successeur de ces deux chefs indolents fut le célèbre général Tacon, dont le nom fait frémir de colère la plupart des habitants de la Havane; c'est pour eux le symbole de la tyrannie. Cependant il a trouvé des défenseurs, la plupart Espagnols, qui font valoir les perfectionnements matériels que la colonie a dus à la persévérance de sa volonté, et qui, partant de là, vont jusqu'à l'élever à l'héroïsme. Ses ennemis, presque tous membres de la noblesse havanaise et victimes de sa rigueur, s'écrient avec amertume contre ses arrestations imméritées, ses bannissements despotiques, la brutalité de ses formes et de ses actes.

Il faut cependant chercher à concilier ces deux opinions par une juste impartialité.

Les circonstances où se trouvaient l'île de Cuba et l'Espagne étaient critiques. Le général Tacon, habitué au métier des armes, homme de guerre plutôt qu'administrateur, contemporain, par le caractère et les idées, des premiers conquérants de l'Amérique plutôt que fils de la civilisation actuelle, ne manquait pas d'activité, de sagacité, de droiture. Une forêt d'abus l'accueillit à son arrivée; il y porta la hache, sans ménager les personnes et sans égard pour les intérêts. Espagnol,

il n'eut point pour les Havanais la sympathie que méritent leurs mœurs douces et aimables. Sans pitié pour le faible, sans considération pour les familles, foulant aux pieds les préjugés et les bienséances, il acheta des améliorations utiles au prix de la haine universelle. « Je ne suis pas venu ici, disait-il tout haut, pour faire le bonheur de l'île, mais pour servir l'Espagne. » De là, une irréconciliable hostilité entre Tacon et notre aristocratie; de là, la dureté imperturbable avec laquelle il traita les colons les plus respectables. Les âmes, envenimées par ces procédés, furent insensibles à ses bienfaits.

Grâce à l'incurie des gouverneurs précédents, la Havane était devenue un repaire de brigands; plus de police, plus de sécurité, non-seulement dans les villages et les campagnes, mais dans la capitale elle-même. Dans les rues les plus fréquentées, le vol et l'assassinat marchaient tête haute. Les commis des banquiers ne pouvaient aller en recette qu'escortés de soldats au milieu du jour; on entendait, à midi, le cri funèbre *ataja!* arrête! retentir dans les places publiques. Le vol, la vengeance, ne profitaient pas seulement de cet état de choses; le meurtre était souvent l'effet d'une ivresse du sang. Le jour tombé, tous les habitants se barricadaient dans leurs maisons.

Sous le soleil des tropiques, deux passions, celle du jeu et celle de la vengeance, menaçaient, par leur impunité, la société elle-même. On voyait des criminels et des condamnés se promener librement, grâce aux immunités, et continuer ouvertement leur vie coupable. Les fonctionnaires

gardaient dans leurs poches l'argent destiné à l'entretien des prisons; sans éclairage et sans police, les rues n'étaient pas même pavées; enfin, la désorganisation sociale était partout.

A la voix du dictateur, tout changea. Le général Tacon arracha à la municipalité les fonds dont elle ne faisait aucun usage, pava les rues, les éclaira par des lampes à réverbères, construisit des marchés et des promenades, créa un champ de manœuvres, éleva une prison, et arrêta les dilapidations particulières que l habitude avait transformées en lois. Une fois les rues pavées et éclairées, des gardes de nuit et des patrouilles exercèrent une surveillance impitoyable. Les maisons de jeu, fréquentées par les fils des meilleures familles, furent fermées, les loteries quotidiennes anéanties. Mais la main redoutable qui détruisait tous ces abus pesait si durement sur le pays, qu'elle semblait vengeresse plutôt que réformatrice. Tacon était un bienfaiteur brutal, qui trouvait des ingrats parce qu'il était barbare. Tout soupçon de résistance à ses vues était puni de la manière la plus cruelle. La terreur l'environna bientôt, et un groupe d'Espagnols, la plupart sans considération et sans fortune, devint l'instrument de sa dictature. Chaque jour, l'abîme qui le séparait des intérêts et des affections du pays se creusait, et l'isolait davantage. On affirme qu'une inquisition odieuse était organisée, et que des délations calomnieuses en étaient le résultat; que le secret des lettres avait été violé de sa propre main ; on citait des faits de rapacité et de péculat qu'on aurait peut-être pardonnés à d'autres, mais

qui n'ont jamais été prouvés. On s'élevait contre un système d'espionnage qui suivait les citoyens de la Havane jusqu'à Barcelone et à Cadix.

La clameur générale s'élevait contre lui avec une violence qui augmentait encore l'obstination de sa tyrannie. Ni l'influence du climat ni les habitudes créoles ne purent dompter son caractère intraitable; ses qualités même étaient en désaccord avec tous les traits du caractère national. Il ne pardonnait pas, ne cédait jamais, et ne savait ni s'arrêter ni fléchir. Lorsque la municipalité — *cabildo*—essaya de lui opposer cette force d'inertie, la plus puissante de toutes, aussitôt le maniement des fonds dont elle disposait lui fut enlevé. « Puisque les fonds pour le pavage, lui dit Tacon, vous servent à ne point paver, et que ceux pour l'éclairage vous servent à ne pas éclairer, je saurai mieux faire. » Et la capitale s'éclaira, et les rues devinrent praticables. Tacon semblait jouir à la fois de son infatigable activité et de la colère de ses ennemis ; il répétait en riant à ses familiers : « Qui se fait obéir n'a jamais tort. — *En joue, feu!* c'est le mot d'ordre de ma politique. »

C'était jouer le rôle de Pizarre deux siècles trop tard; c'était d'ailleurs séparer impolitiquement la nationalité havanaise de la nationalité espagnole.

Le commerce, les classes moyennes, les employés espagnols, se groupèrent autour de ce chef qui était en horreur à la propriété foncière et agricole de la haute aristocratie. Il restait calme dans cette situation, et, lorsqu'on lui faisait quelques représentations sur sa conduite : Je ne gou-

vernerai pas autrement, disait-il ; si l'on n'est pas de mon avis, qu'on me rappelle. »

La terreur qu'il inspirait était telle, qu'il ne se trouva pas d'avocat qui voulût se charger d'attaquer devant les tribunaux un officier public espagnol accusé de malversation.

Comme Louis XI, Tacon fut utile et haï.

C'était dans la confiance des Havanais, et non dans une volonté despotique, que le général Tacon aurait dû chercher le levier de sa politique. Rien de plus étranger à nos caractères que la persécution et la dureté. Il y a chez nous tant de pitié pour le malheur, une tendresse d'âme si facile à émouvoir, que nous prenons toujours le parti du faible et du condamné. Ces qualités généreuses et charmantes s'insurgèrent à la fois contre le gouvernement de Tacon : ceux qui aimaient la liberté, et ceux qui vivaient dans la dissipation, partisans de l'aristocratie, joueurs prodigues, esprits philosophiques et indépendants, membres des municipalités et du barreau, tous s'irritaient contre le dictateur.

Il finit par s'isoler totalement de la population supérieure de la Havane, qui le regardait comme un bourreau, et ne s'appuya plus que sur la portion commerçante, presque tout espagnole, de la population.

Après l'insurrection de *la Granja*, le général Lorenzo proclama la constitution dans l'île, et toute la partie orientale se souleva. De nombreux exils, prononcés par le général Tacon, sans forme de procès, étouffèrent la révolte, ou plutôt la prévinrent sans coûter une goutte de sang. Dans

cette circonstance, sa prudence ne fut pas appréciée, et on cria contre l'arbitraire de ses arrestations. Le général Tacon fut enfin rappelé et remplacé par le général Espeleta, homme probe et conciliant, mais qui ne resta que par intérim. Tacon fut escorté à son départ par un concert discordant de malédictions et de bénédictions, d'invectives et d'éloges, qui ont laissé à l'historien la tâche la plus pénible. Le commerce de la Havane demandait une statue pour son protecteur; les membres des familles qu'il avait privées d'un père ou d'un frère réclamaient sa mise en accusation. — Tout ce tumulte venait tourbillonner sur la tête blanchie d'un homme de soixante-cinq ans, petit, d'un tempérament faible, qui se contentait de répondre à ses ennemis par un exposé très-simple de son gouvernement, et qui alla mourir en Europe, sans se préoccuper le moins du monde des inimitiés qu'il laissait vivantes sous le tropique.

Toutes les réformes utiles de Tacon furent puissamment secondées par l'intendant général des finances de l'île, don Claudio Pinillos, comte de Villanueva, homme habile, intègre et actif, dont la capacité financière est venue souvent au secours de la métropole. En moins de trois ans, le produit des rentes doubla, et les impôts baissèrent sur quelques points. Cuba, qui, avant 1808, recevait du Mexique près de deux millions de piastres pour fournir à ses dépenses d'utilité publique, n'eut plus recours qu'à ses propres ressources, et l'on vit s'élever un aqueduc de deux lieues de long, des casernes, des douanes, un quai. Les

rues de la Havane, autrefois infectes, furent arrosées par des eaux jaillissantes. Un chemin de fer de trente-six lieues de parcours relia la ville au riche district de Guines, et toute la gestion du comte de Villanueva laissa dans les esprits des traces d'autant plus favorables que, Havanais lui-même, plein d'urbanité et de douceur dans ses relations personnelles, il ne corrompit par aucune violence et aucune maladresse le souvenir de ses bienfaits envers l'île. Tant que le comte de Villanueva et le général Tacon purent s'entendre, cette harmonie prévint la scission des intérêts espagnols et havanais, et le soulèvement des esprits. Plus tard, quand les choses furent plus envenimées, l'intendant se détacha de Tacon, et continua son administration bienfaisante, sans prendre part à la guerre qui se livrait autour de lui.

Au nom de cet excellent intendant il est juste de joindre celui de don Francisco Ramirez, né dans les Asturies, et qui, venu fort jeune en Amérique, apprit à estimer les Havanais, qui n'oublieront par ses services. Il donna la première impulsion à notre éducation primaire, fonda plusieurs chaires et plusieurs écoles, lutta contre le commerce de Cadix en faveur de la liberté de nos ports, favorisa la colonisation blanche, et créa le village de Nuevitas, au nord de Puerto-Principe.

Citons encore avec éloge le prince d'Anglona, gouverneur général; son administration, qui a succédé à celle d'Espeleta, s'est distinguée par plusieurs actes d'utilité publique et d'embellissement local, mais surtout par la courageuse fer-

meté de sa conduite envers les autorités britanniques. C'est lui qui a rétabli et réparé l'ancienne promenade qui porte aujourd'hui le nom de promenade d'Anglona; la bonne compagnie s'y porte maintenant de préférence à celle de Tacon, que l'animosité publique semble poursuivre dans ses œuvres mêmes.

Il faut le dire, la situation d'un capitaine général devient chaque jour plus difficile. Placé entre les efforts de l'Angleterre, l'influence des États-Unis, et le besoin de progrès qui se fait sentir dans les classes supérieures, il a besoin de s'appuyer sur les Havanais pour se maintenir avec utilité et avec honneur. Il faut qu'il rapproche de lui et fasse participer à l'administration ceux qui possèdent dans l'île un intérêt agricole et territorial. La moisson que le trésor d'Espagne recueille parmi nous en deviendra plus abondante. Toutes les fois qu'on a laissé un Havanais prendre part aux affaires, le commerce a prospéré, l'industrie a fleuri, les caisses de l'État se sont remplies. La voix d'Arango a été écoutée, elle a valu à l'Espagne quelques millions.

LETTRE XXV.

A GEORGE SAND.

Les femmes havanaises. — Caractère de leur organisation physique. — Luxe poétique de la nature. — Point de corset. — La *butaca*. — La *volante*. — Passion pour la danse. — L'orchestre. — La musique du pays. — Caractère du rhythme. — Le Strauss havanais. — Son costume. — Les pauvresses. — Maisons à jour. — *Adios, hasta cada momento.* — « Cette maison est à vous. » — Pudeur et nudité. — Choix pour les mariages. — Les femmes des pays à esclaves. — La petite négresse — Beauté des enfants. — Luxe des Havanaises. — La jeune mère. — *Pepyo.* — La grand'mère.

Cuba, 1er juillet.

A qui, plutôt qu'à vous, adresserai-je mes observations sur les femmes de mon pays, sur leur manière de vivre et de sentir, à vous qui comprenez si bien mon sexe et dont la plume éloquente a si souvent intéressé les âmes généreuses aux souffrances des femmes dans les sociétés civilisées? Ne vous attendez pas à des récits ardents et pathétiques, colorés par les feux des tropiques, à de tragiques histoires, dont l'intérêt repose sur la jalousie furibonde et le poignard ensanglanté. La Havanaise chaste, quoique d'une

âme et d'une nature ardentes, ignore les raffinements romanesques de cette vie de cœur, ces tourments et ces voluptés imaginaires, fruits éclos en terre chaude, qui n'ont ni parfum ni saveur, passions souvent factices, plantes parasites qui dessèchent la jeune séve dans sa première verdeur.

La Havanaise est en général de taille moyenne et mince; mais, quelque grêles qu'elles soient, ses formes sont toujours vivement accusées. Elle a les extrémités petites et délicates comme celles d'un enfant. Ses pieds, menus et potelés, sont habituellement chaussés, ou, pour mieux dire, enveloppés de satin blanc, car ses souliers ont à peine des semelles, et n'ont jamais pressé le pavé des rues. Le pied d'une Havanaise n'est pas un pied, mais un luxe poétique de la nature. Son cou, finement attaché, fait pivoter mollement sa tête douce et voluptueuse. Sa taille n'a jamais été comprimée dans un corset, et quoique naturellement mince, elle reste en rapport avec les autres formes de son corps, sans demander la beauté à une disproportion exagérée que l'art et la nature repoussent à la fois. La liberté dont elle jouit dès l'enfance, la douce et constante chaleur de l'atmosphère, conservent à ses membres toute leur fraîcheur et leur souplesse primitives, et donnent quelque chose de doux, de velouté et de tendre à sa peau, souvent d'une blancheur pâle, mais sous laquelle on entrevoit un reflet chaud et doré, comme si le soleil l'eût pénétrée de ses rayons. Ses mouvements, empreints d'une certaine langueur voluptueuse, sa démarche lente et pares-

seuse, sa parole douce et cadencée, contrastent parfois avec la vivacité de sa physionomie et avec les jets de feu qui s'échappent de ses yeux noirs, longs, et dont le regard n'a point son pareil. Elle ne voit jamais le soleil que lorsqu'elle voyage. Elle ne sort qu'à la nuit tombante, et jamais à pied. Outre l'inconvénient de la chaleur, la fierté aristocratique lui défend de se mêler au monde des rues. Laborieuse, dès le matin on la voit occupée à travailler de ses propres mains les hardes destinées à ses nègres ou la layette de son enfant. Mais lorsque l'ardeur du soleil pèse sur l'atmosphère, toute occupation lui devient impossible. Elle marche à peine et passe au bain ou à manger des fruits une partie de la journée; le reste, à se bercer sur la *butaca*. Vers la brune, la gracieuse sylphide, habillée de blanc, la tête ornée de fleurs naturelles, se met en mouvement, monte en *volante* (1), va chez les marchands, ne descend jamais, se fait apporter tour à tour le magasin entier sur son marchepied, puis va prendre le frais. S'agit-il de se mettre en route, d'aller à la campagne : elle passe tranquillement de la *butaca* à la *volante*, affronte le plus ardent soleil, en robe blanche, tête nue et sans ombrelle. On dirait un héros sur la brèche affrontant le canon.

Par un contraste facile à expliquer, les Havanaises aiment la danse avec fureur; elles passent des nuits entières sur pied, agitées, tournoyantes, folles et ruisselantes, jusqu'à ce qu'elles tombent anéanties.

(1) Voiture découverte du pays.

La contredanse havanaise se danse avec le corps plutôt qu'avec les pieds : c'est un mélange de valse, d'un certain pas glissé et de balancements, qui présente un caractère de mollesse et de volupté indéfinissable et se prolonge jusqu'au moment où la fatigue des danseurs vient au secours de l'orchestre. Ces musiciens sont parfaitement plaisants par la recherche de leur costume. La musique de la contredanse havanaise, comme le pas de la danse lui-même, reproduit complétement le caractère créole, mêlé en tout de langueur et d'élan. La phrase de la cantilène, toujours syncopée, fait régulièrement un temps d'arrêt avant d'accomplir le rhythme, puis reprend d'un bond comme si, attardée à la mesure, elle s'empressait de la compléter. Ces airs havanais sont pour la plupart en mode mineur, comme presque toutes les mélodies primitives; et les inspirations des compositeurs étant l'œuvre de l'instinct plutôt que de l'art, se nuancent d'harmonies étranges et naïves dont le charme est à la fois mélancolique et délirant. C'est toujours le maître d'orchestre, l'élégant nègre *Placido,* le *Strauss* havanais, qui invente les airs de danse. Rien de plus original que ses compositions, si ce n'est son costume, exactement calqué sur celui de 1798 en France. Il porte un habit en queue de morue, des culottes jaunes attachées aux genoux par des rubans qui tombent jusqu'à la moitié de la jambe. Il est chaussé de bas de soie chinés, de souliers en peau de daim avec une rosette couleur pensée, et, pour compléter le costume, il porte un jabot et des manchettes en dentelle.

La femme de haute classe, ici, comprend les avantages de sa position et en a les habitudes, mais elle est simple et d'un caractère doux : elle ne cherche à convaincre personne de son importance par la roideur, l'impertinence, le dédain. Il y a quelque chose d'adorable dans cette câlinerie souple, dans cette pudeur de la grandeur qu'elles emploient envers leurs inférieurs; et souvent j'admire la bonté angélique de ma tante, lorsqu'elle voit arriver dans son intérieur, dans la partie la plus intime de sa maison, près de son lit, de pauvres femmes qui entrent partout ici sans se faire annoncer, et qui, avant de lui demander l'aumône, commencent par s'asseoir sans qu'on les y invite; là, elles restent autant que bon leur semble, sans que rien leur fasse sentir qu'elles importunent.

Une des habitudes auxquelles il est difficile aux Européens de se faire ici, c'est de voir pénétrer partout les gens du dehors. Toutes les portes sont ouvertes, y comprise celle de la rue, qui n'est jamais refusée à personne. Vous avez autour de vous cent nègres pour vous servir, et pas un ne vous garantira des fâcheux. Les femmes reçoivent à toute heure : cette coutume de vivre à jour, commandée impérieusement par le climat, peut d'abord paraître fatigante pour l'habitant du Nord, accoutumé à jouir à son gré de l'isolement et de la méditation ; mais d'autres avantages peuvent le dédommager amplement. Si l'on reçoit à toute heure, on se gêne peu avec les visiteurs : l'habitude vous en fait des amis, et l'affection remplace l'empesé de la politesse. Les personnes que vous

adoptez deviennent membres de la famille et partagent vos peines et vos plaisirs. Quant aux importuns, on ne s'en inquiète guère ; les hommes partent, les femmes continuent à manger des fruits et à se bercer ; et, si elles sont parfois trop entourées, du moins elles ne sont jamais délaissées. Vos femmes, en France, sont plus maîtresses de leur temps et règlent à leur gré leurs rapports sociaux ; elles ont des jours, des heures marquées pour recevoir, et s'arrangent pour ne pas être importunées, mais ce soin de leur personnalité leur est payé en égoïsme. La stricte politesse remplie, elles voient s'éloigner les visiteurs, souvent pendant des mois, parfois des années, si elles ne rappellent la foule par des fêtes et des plaisirs. Avouons que, quels que soient les inconvénients de la cordialité créole, il est doux, pour les femmes surtout, qui par instinct éprouvent le besoin de s'appuyer sur l'affection, de s'entendre dire par un ami : « *Adios, hasta cada momento* (1) ! » A leur tour, elles sont adorables dans leurs manières et dans leur hospitalité envers les étrangers. A la première visite, elles vous adoptent comme l'ami de la maison ; et quand une d'elles vous dit : « *Esta casa es suya,* » ce n'est pas une vaine formalité, mais une offre sincère du cœur ; vous pouvez être sûr de trouver tous les jours, chez elle, votre couvert à table, et à la campagne votre lit.

Rien n'égale la grâce naïve, la parole caressante de nos femmes et l'harmonie qui existe

(1) « Adieu, jusqu'à chaque moment. »

entre la tendre musique de leur voix, le tour original de leurs phrases et leurs gestes attrayants. Pourtant, rien d'immodeste dans leur laisser aller, rien d'inconvenant dans leur gaieté.

L'intimité de la vie de famille pourrait offrir des inconvénients graves, si l'habitude n'en éloignait le danger. Cette familiarité, cette nudité même, n'ont d'égale que leur innocence. La publicité constante de la vie privée, l'aspect continuel des nègres dans l'état complet de nature jusqu'à l'âge de huit ans, détruisent chez nos jeunes filles une seule pudeur, celle de la vue, et ne portent aucune atteinte à la pureté de la pensée, à l'honnêteté du cœur qu'elles conservent toujours. Leur imagination n'ayant jamais été flétrie par des lectures dépravées, par de mauvaises maximes, ne s'exalte point à faux et ne va pas d'avance à la recherche des secrets de la nature. Ainsi, cette naïveté primitive des mœurs havanaises, sans danger pour des tempéraments ardents et d'un développement précoce, serait une source de scandale et de désordre dans un pays d'Europe, pour certaines femmes du Nord, pâles, irritables et attardées qui, devançant l'amour par une culture forcée, perdent la virginité du cœur avant de connaître la passion.

Ici la jeune fille, encore enfant, épouse l'homme de son choix, pourvu toutefois qu'il soit son parent. Une famille s'allie rarement à une autre; la haute noblesse, si avenante dans les rapports ordinaires de la vie, redoute beaucoup les mésalliances et même le mélange d'un sang étranger, fût-il aussi pur que le sien. Ces unions entre

deux enfants de la même famille, élevés ensemble, sont presque toujours heureuses. L'amour mutuel, se confondant avec l'affection tendre d'une camaraderie enfantine, semblable à l'amour fraternel qui lui survit, ne permet dans aucun cas ni l'oubli, ni les mauvais procédés. Malgré les dangers qu'éveillent, avec un sang brûlé par le soleil, le laisser aller de la vie intime et les habitudes sensuelles des femmes, elles sont pudiques par un profond instinct d'honnêteté naturelle. Leur éducation simple, leur piété ardente et exaltée, les portent à tout ce qui est bien, par amour plutôt que par crainte de Dieu.

Un fait m'a paru digne de remarque : c'est qu'à la Havane, comme dans tous les pays à esclaves, la femme est plus hautement placée qu'ailleurs. Reine d'un vasselage attentif, entourée de considération et d'amour, ayant beaucoup d'influence dans sa maison, elle est rarement accessible à une mauvaise pensée. Comme on n'a jamais consulté l'ambition, la vanité, la cupidité pour le choix d'un mari, l'homme qu'elle épouse se trouve toujours en rapport d'âge et de goûts avec elle. Elle l'aime, et n'arrive pas au lit conjugal, le cœur en révolte, l'imagination entraînée vers d'autres liens et d'autres désirs. Elle n'est pas condamnée à toujours feindre, le plus cruel des supplices. Sa vie est plus modeste, ses jouissances ont moins d'éclat que celles de la femme dans les pays où la civilisation est plus raffinée; mais elle ne subit pas les tortures de la vanité humiliée, les angoisses mortelles d'un cœur fatigué par une recherche vaine, usé par des sentiments factices

où passagers, livré à la jalousie et à l'ennui. Elle ne s'est pas vue punie de l'amant par le mari, et du mari par l'amant. Jugée sévèrement par l'opinion et par elle-même, dégoûtée de tout, délaissée dans son intérieur, elle ne cherche pas à se dédommager de sa vie manquée en déversant sur la vie des autres les amertumes de son cœur. Enfin, elle n'a jamais eu la pensée infernale de chercher une émotion dans les douleurs d'une autre, en enlevant sans amour l'amant de son amie.

Aussitôt qu'une petite fille commence à bégayer, on lui fait cadeau d'une petite négresse qui devient sa compagne de jeux, puis sa femme de chambre, et qui, au bout de quelques années, obtient la liberté. La nourrice est une espèce de matrone qui devient libre, si elle est esclave, aussitôt qu'elle a fini d'allaiter; mais elle reste dans la maison, où elle est fort considérée. L'attachement de ces négresses pour leurs nourrissons est une sorte de culte, une adoration véritable. Absorbées dans ce sentiment unique, leurs propres enfants leur deviennent à peu près indifférents.

Rien de comparable à la beauté des enfants à la Havane. Ce sont des fleurs à la fois puissantes et exquises qui s'épanouissent à la chaleur de ce ciel éblouissant. Pas un ruban, pas un lien n'a jamais pressé leur chair délicate. Leur costume se réduit à une légère chemise de linon qui ne leur va qu'au-dessus du genou, très-décolletée sur la poitrine, garnie de dentelles et sans manches, avec des nœuds de ruban sur leurs épau-

les ; leur petite tête est nue ainsi que tout le reste du corps ; puis on les jette sur une natte. Il faut voir alors ces petits membres en liberté s'arrondir, puis se roidir, cherchant sans entraves à développer leur force et leur vie ; et cette peau élastique et vivace, raffermie par le contact de l'air, faire naître à chaque mouvement, à chaque essai, de petits plis, de ravissantes fossettes, des grâces adorables ! Non, l'Albane n'a jamais rien imaginé de plus charmant.

Ce léger costume des enfants est pourtant fort coûteux. Chaque petite chemise est brodée en soie de couleur et ne sert qu'une fois. On pourrait la broder en laine, elle serait plus solide ; mais c'est justement pour ce motif qu'on ne le fait pas. Le luxe des femmes est d'une grande recherche ; — ce n'est pas un luxe d'apparat, mais de sensualité. C'est pour elles une manière d'être et de vivre, car leur costume est de la plus grande simplicité : le matin un peignoir ou robe ample en linon ; le soir, elles sont aussi habillées de linon ; mais elles portent des manches courtes, des corsages décolletés, et leur tête, coiffée en cheveux, est toujours ornée d'une simple fleur naturelle placée sans art et sans apprêt. Sous cette simplicité se cachent des délicatesses rares ; leur linge est de la plus fine batiste garnie de dentelles ; elles en changent plusieurs fois par jour. Les robes de linon, toujours brodées et garnies également de dentelles, ne se portent que dans leur première fraîcheur : aussitôt blanchies, elles passent aux négresses. Une Havanaise ne se sert que de bas de soie et ne les porte que neufs : en les

ôtant, elles les jette. Ses petits souliers sont bientôt hors de mise et abandonnés, comme le reste, aux négresses, dont le costume ne manque pas d'originalité. C'est chose tout à fait divertissante de voir ces négresses traverser, chantant ou fumant, ces immenses salons éclairés en tous sens par les rayons du jour! Avec leurs robes de linon jetées sur une chemise qui ne vas pas au-dessous du genou, le tout tombant sur la poitrine et les épaules, souvent au delà, avec leurs souliers de satin en pantoufles bordant leurs cous-de-pieds et leurs jambes noires comme l'ébène, on les prendrait pour des chauves-souris aux ailes transparentes, voltigeant à la clarté du jour.

Une Havanaise ne porte jamais deux fois ses robes de bal, bien qu'elles soient du plus grand luxe et envoyées à grands frais de Paris mais une jeune fille aimerait mieux n'aller jamais au bal, que de s'y présenter pour la seconde fois avec le même costume. — Au théâtre, les femmes sont toujours en grande toilette et portent souvent des diamants, ainsi qu'au bal : elles en ont en grand nombre, toujours montés à Paris. Les draps de lit, comme tout le reste de leur linge, sont en batiste fort empesée; et ma surprise fut grande lorsqu'on me présenta pour la première fois un essuie-mains en linon garni de dentelles et très-amidonné. Les lits sont en fer, sanglés et couverts en damas. Ma tante a eu l'attention de me régaler, en ma qualité d'Européenne, d'un petit matelas en damas bleu, de l'épaisseur d'un pain à cacheter. Les oreillers sont en étoffe pareille, couverts de linon, brodés d'entre-deux,

puis d'une large dentelle au bord et fermés par des nœuds de rubans bleus; les rideaux du lit, aussi en linon, relevés par des nœuds de rubans pareils; les draps sont en batiste très-claire; celui de dessus, seule couverture dont on fasse usage ici, est toujours garni de dentelles. — Je vous laisse à penser l'effet piteux que pouvaient faire, à côté de ce luxe merveilleux, mes chemises en simple toile de Hollande et mes pauvres bas de fil d'Écosse!... Mais ce qui fut un véritable scandale pour tous, ce sont de malheureux souliers en maroquin noir aperçus au fond de mes malles : — « Jésus-Maria! s'écria-t-on, qu'est-ce » que c'est?... Ces souliers pour ton pied! pour » ton pied de la Havane encore! fi!!! » — J'en étais vraiment mortifiée; car on ne comprenait pas que ma peau se fût endurcie en Europe au point de supporter le supplice de tels souliers. Et pourtant, pensais-je avec amertume, à part moi, j'ai tant de peine à marcher comme les autres femmes en Europe!

L'extrême jeunesse des mères et le développement précoce de l'enfance nuisent extrêmement à la première éducation. L'enfant prend d'abord sa mère pour sa camarade, et la nonchalance créole prive celle-ci de l'énergie indispensable pour reprendre ses droits et sa gravité de mère. En face de la faiblesse maternelle, l'enfant devient volontaire et impérieux. Le mal est moins grave, quant à l'éducation des filles, dont le caractère doux, souple et tendre, s'exalte d'une vive tendresse pour leurs parents; mais l'éducation première des garçons est souvent manquée. Vous en aurez

une idée si vous assistez avec moi à une petite scène dont j'ai été témoin il y a deux jours, et qui peut servir de type à toutes les éducations havanaises.

C'était dans l'après-midi : j'étais établie avec quelques jeunes femmes dans le salon, en face du port, chacune assise, ou pour mieux dire couchée sur une ample *butaca* en maroquin. La journée était brûlante ; pourtant la brise agitait portes et fenêtres et se jouait avec les blanches et légères draperies de nos peignoirs. Un immense plateau de fruits, posé au milieu de nous, devenait la proie de notre soif ardente et désordonnée. Plus avide que les autres, je comptais savourer ces trésors dont j'avais été longtemps privée ; — tout à coup et au milieu de ma folle joie, pendant que je saluais tendrement chacune de ces anciennes et chères connaissances, et que je leur donnais des preuves non équivoques de mes souvenirs, je vis entrer un petit homme, que j'aurais pris pour un nain, sans ses beaux yeux au regard limpide et naïf, sans la peau de son visage fine comme le duvet d'une pêche. Il pouvait avoir un peu moins de douze ans. Il portait des bottes et un habit à la française, un jabot, un chapeau sur la tête et une badine à la main... Vous auriez dit le *chat botté !*

« *Mama*, dit-il en entrant, ma voiture est prête,
» je vais dîner avec un de mes amis ; adieu, à ce
» soir !

» — Mais *Pepyo*, reprit sa mère, de sa voix
» languissante et douce, *Pepyo*, quelle idée as-tu
» de sortir par cette chaleur ?

» — Il ne fait pas chaud, mama.

» — Mais je ne veux pas que tu dînes dehors;
» tu as déjà passé la journée d'hier avec tes
» amis.

» — Je passerai encore celle-ci, mama.

» — Mais tu sais que tu dois aller au bal ce
» soir; il faudra que tu rentres pour faire ta toi-
» lette, cela te fatiguera.

» — Cela ne me fatiguera pas, mama. »

Et à chaque réponse, il mangeait un fruit.

« — Enfin, *Pepyo*, je ne veux pas que tu sor-
» tes... entends-tu?

» — Adieu, mama. »

Et faisant une pirouette, il disparut.

« — *Que muchacho!* » dit la mère d'un ton moitié tendre et moitié chagrin en le suivant des yeux.

Et il n'en fut plus question.

« — Dis-moi, *China*, dis-je à la mère, est-ce
» ainsi que vous élevez vos enfants ici?

» — Et que faire?

» — Les faire obéir.

» — Et comment?

» — Avec de la volonté.

» — Et s'il ne veut pas faire ce qu'on lui dit?

» — On l'enferme.

» — *Y si le da la alferecia* (1)? »

Ces mères si faibles n'hésitent jamais lorsqu'il

(1) « Et si cela lui donne l'attaque de nerfs. »

s'agit de se séparer de leurs enfants pour les faire élever en Europe; c'est avec un courage héroïque qu'elles les lancent au milieu des mers à la recherche des connaissances nouvelles et des enseignements utiles à la vie. C'est bien la nature des femmes... pusillanimes dans les petites choses, sublimes dans les grandes.

Mais, pauvre mère, ne sais-tu pas que ta tendresse aveugle impose à ton enfant une tâche immense et que tu l'obliges à étouffer un jour les mauvais germes que ta faiblesse a développés en lui et qui souvent deviennent incorrigibles? que ta coupable indulgence le rend impérieux, personnel, lâche à la peine? que l'amour maternel véritable n'est pas dans la volonté qui plie, mais dans la force qui guide? que la tendresse filiale s'allie avec le respect, et que la bonté qui inspire la confiance n'est pas incompatible avec la fermeté inexorable qui impose ce qui est juste? qu'il n'y a rien de frivole et d'indifférent pour l'enfance? enfin que les premières impressions, comme les racines de l'arbre, développent et nourrissent de leur séve les branches et les feuilles?...

Chers compatriotes, pardonnez ces avis à la sympathie de votre sœur!

Néanmoins, et malgré les mauvais résultats que produit la faiblesse des jeunes mères, la tendresse filiale est ici plus exaltée que partout ailleurs. Cette bonté inépuisable du cœur maternel agit puissamment sur des natures ardentes, prédisposées à ne vivre que par les affections. Toutes les douceurs de cette existence indépendante, de cette minutieuse tendresse dont l'enfant est en-

touré, se confondent avec l'image de celle qui en est l'âme et la parent de toutes les joies du cœur, de toutes les émotions de la reconnaissance.

C'est une chose touchante de voir le respect dont les mères de famille sont ici entourées lorsqu'elles arrivent à un âge avancé! Souche puissante d'une postérité nombreuse, la grand'mère est le but de toutes les attentions, de la vénération de tous.. Les fêtes, les banquets de noces ont lieu chez elle; on la voit présider la grande table, simplement vêtue, ses cheveux blancs, qu'elle n'a jamais cherché à cacher, relevés et nattés. Toutes les recherches, toutes les gâteries sont pour elle ou viennent d'elle. Et lorsque arrive le jour qui doit terminer cette vie patriarcale, elle s'éteint doucement, sans peine et sans remords, comme elle a vécu.

La femme du grand monde en Europe est souvent bien à plaindre lorsque l'âge lui enlève les charmes de la jeunesse; car il est rare qu'elle sache vieillir. Il faut du bon sens, de la prévoyance, et peut-être toute la vie qui a précédé, pour qu'elle arrive préparée à cette époque solennelle. Mais que devient-elle lorsque tous ses moments n'ont été consacrés qu'aux agitations de la vanité et de la galanterie, et qu'après avoir donné sa vie entière aux plaisirs factices, elle se les voit enlever tour à tour par la jeunesse qui l'environne? Alors, elle jette les yeux autour d'elle et s'aperçoit pour la première fois, que n'ayant pas pris l'habitude de l'abnégation, ayant vécu pour elle-même et pour elle seule, personne ne se croit en devoir de se dévouer pour elle. Isolée et pleine d'amertume,

elle cherche à se faire des amis dans la vie politique, dans la vie d'intrigue, et meurt comme elle a vécu, courant à la recherche du bonheur dans des agitations stériles et impuissantes.

LETTRE XXVI.

A M. GENTIEN DE DISSAY.

De l'agriculture à la Havane. —Topographie de l'Ile. — Les brises.—Puissance de la végétation.— L'agriculture dans l'enfance.— Première sucrerie dans l'île.— La Compagnie des Indes. — Monopole.— La contrebande.— Les Anglais s'emparent de la Havane. — Ils infectent l'île de nègres. — Essor de l'agriculture.— Les colons de Saint-Domingue à Cuba. — Culture du café. — Revenu exorbitant des sucreries. — La ferme de la Beauce. — Prodigalité. — On a tort de comparer l'agriculture européenne à l'agriculture havanaise. — Les engrais. — Danger qu'offre la destruction des forêts. — Richesse des forêts de Cuba. — Impossibilité de les exploiter, faute de routes. — Nécessité de planter des forêts artificielles. — Les chemins de fer seront là lorsque les plantations auront grandi. — Si la dévastation réglée continue, d'ici à cent cinquante ans il n'y aura pas une forêt dans l'île. — Variété d'arbres.— Revenu surprenant d'un bois soumis à des coupes réglées. — 12,000 piastres de capital donneront 9,750 piastres par an. — L'oranger perd ses fruits dans la poussière des routes. — Au bout de dix ans, une plantation de ce fruit, qui aura coûté 24,153 piastres, donnera 19,000 piastres de revenu. — Le miel. — Excellence de la cire de Cuba. — Le fil d'ananas.— Préparation facile de cette précieuse matière première. — Grandeur prodigieuse des légumes de Cuba.— La vie et la mort dans un fruit. — La banane. — Ses métamorphoses. — Le riz. — Point de machine en 1842. — Les caféiries. — Diminution de leur valeur. — Luxe désordonné. — Panique des propriétaires. — Il faut finir ce qu'on a commencé. — Vices de l'exploitation à perfectionner. — Les Arabes la font mieux. — Beauté

des plantations de café. — Souvenir d'Europe. — Les savanes. — Les dangers de la liberté pour les bestiaux. — La tournée du *savanero*. — La meute de *Gibaros*. — Ménage des animaux. — Inondations. — Pertes considérables qu'elles occasionnent. — Le maïs originaire de Cuba. — Dissidence des opinions à cet égard. — Preuves incontestables de son droit de cité. — Il était sacré pour les aborigènes. — La maloja. — Manière simple de la cultiver. — Exploitation onéreuse des sucreries. — Le cacao croît spontanément dans l'île. — Puissance de sa végétation inconnue jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. — Manière singulière de la semer. — Friandise des vaches et des perruches. — Exploitation riche et imparfaite. — Richesse inépuisable pour les nouveaux colons qui viendront habiter dans l'île. — Éventualité de la prospérité havanaise. — Pourquoi. — Imprévoyance de la prospérité facilement acquise. — Insouciance du cultivateur.

Cuba, 10 juillet.

Vous me demandez, mon cher Gentien, des détails statistiques, industriels et agricoles sur mon pays natal, ses produits, ses ressources. En vérité, voilà des sujets bien effrayants pour une femme; toutefois, je vais tâcher de vous satisfaire de mon mieux.

Vous savez que notre île, située dans l'Océan atlantique entre les deux continents américains, se trouve, par sa position unique, l'entrepôt du commerce et de la navigation du nouveau monde. Bornée à l'ouest par le golfe du Mexique, à l'est par l'île Saint-Domingue, au nord par le canal de Bahama et les îles Lucayes, et au sud par la mer des Antilles, sa position, dans la zone torride, à trois degrés de la ligne boréale, la protége contre l'excessive chaleur, ordinairement si intense dans

ces latitudes. Le terme moyen de sa température, au mois de juillet, est de 28 à 30 degrés, et au mois de janvier, de 21 à 22 (Réaumur). Mais cette présence constamment voisine du soleil, cette température à peu près la même toute l'année, concentrent autour du sol un foyer brûlant, qui deviendrait intolérable, à certaines époques de l'année, sans la brise de mer qui s'élève régulièrement, en tout temps, de dix à onze heures du matin, et dure jusqu'au coucher du soleil; alors elle est remplacée par la brise du soir. La première, imprégnée de la fraîcheur des courants, porte avec elle je ne sais quoi de tonique qu'elle enlève à la partie saline de la mer; la seconde arrive à son tour chargée du trop plein des vapeurs embrasées de la terre, rétablit l'équilibre, emporte avec elle et décharge son électricité dans la mer. La configuration de l'île, longue et étroite, est irrégulière : elle forme un arc, dont la partie convexe se trouve du côté du pôle arctique. Sa longueur est de deux cent vingt lieues maritimes (deux cent vingt-sept lieues, selon M. de Humboldt); sa partie la plus large, de 37, et la plus étroite, de 7 degrés. La superficie de l'île, calculée à trois mille cinq cents lieues havanaises (de cinq mille *varas*), est sillonnée par un grand nombre de rivières, dont quelques-unes roulent avec leur sable de la poudre d'or. Elles sont en général peu étendues à cause de la latitude du terrain et de la direction des montagnes qui, s'élevant au centre de l'île, les déversent au nord et au sud, et augmentent ainsi la vitalité puissante de la terre. On compte jusqu'à cent dix rivières

qui ont des noms; il y en a peut-être autant qui n'en ont pas.

La partie occidentale de l'est contient de belles lagunes d'eau douce ; mais une partie des côtes du sud, où le terrain est bas, se trouve sujette aux inondations. Des salines abondantes, non-seulement peuvent fournir aux besoins des habitants, mais elles ont longtemps approvisionné le Mexique et d'autres pays voisins; aujourd'hui elles donnent toujours un excédant, et deviendraient un objet considérable de commerce, si les plus belles, comme celles de *Guanes* et celles de *Sal*, n'étaient pas infructueuses par négligence ou par oubli. Des sources d'eaux minérales, abondantes et de toutes qualités, surgissent sur plusieurs points de l'île : celles de San-Diego et de San-Juan de Contreras sont les plus renommées, ou plutôt les seules que l'on ait encore soumises à l'analyse.

Des rosées abondantes, des pluies réglées, à de certaines époques de l'année, la chaleur douce et constante de l'atmosphère, une couche végétale pure, et dont l'épaisseur considérable s'alimente encore des dépouilles que laissent les forêts primitives, donnent à la végétation de cette île une vigueur et une puissance merveilleuses; le sol même ne suffit pas à la contenir. Une quantité immense de plantes envahissent l'air et y cherchent la vie et l'expansion que leur refuse la terre, trop chargée de ses produits. A peine échappées de leur berceau, flexibles, ondoyantes, elles s'enlancent d'arbre en arbre, de rocher en rocher, elles montent et descendent sur les murs, sur les

toits des maisons; les corolles ouvertes, elles cherchent l'action bienfaisante du soleil, et leurs feuilles exubérantes s'épanouissent au souffle de la brise. Une multitude de plantes parasites, douées d'une force vitale prodigieuse, s'élèvent jusqu'à la coupole des arbres; et là, se jouant au milieu de leurs riches panaches, suspendues avec grâce sur ces colosses de nos forêts, elle balancent leurs fleurs délicates et flexibles au milieu des branches mobiles et gigantesques. En Europe, les fleurs rampent, ici elles s'élèvent et volent comme des oiseaux, comme des mouches dorées dans des jardins aériens. Eh bien! mon ami, cette île si belle dans toutes ses parties, où les volcans, les tremblements de terre, les animaux venimeux sont inconnus, où le plus beau ciel et une végétation splendide offrent leurs trésors au premier venu, cette île est aux trois quarts inhabitée.

La partie occidentale est la plus peuplée. En prenant pour point central la Havane et en décrivant autour d'elle un cercle qui embrasse vingt lieues à l'ouest et quarante lieues à l'est, on détermine le grand foyer dans lequel la population se concentre. Son accroissement a été bien rapide dans ces derniers temps : dans l'espace des vingt-cinq ans qui viennent de s'écouler, on a défriché plus de terrains que pendant les trois cents années qui succédèrent à la conquête de l'Amérique. Les villes de *Santiago de Cuba, Puerto del Principe, Villa Clara et Trinidad* deviennent autant de centres de civilisation qui cherchent, en se rapprochant les unes des autres, à augmenter leur force et leur prospérité.

Malgré toutes ses beautés, l'île de Cuba fut négligée et languit dans les premières années qui suivirent la découverte, pendant que sa sœur aînée, l'île Espagnole (1), résidence du gouverneur général des Indes, était l'objet de sa sollicitude particulière, et prospérait.

Les deux branches d'agriculture auxquelles essayèrent de se livrer dès l'origine les habitants de Cuba, furent le tabac et la canne à sucre; mais les bras manquaient pour cultiver la dernière, et le tabac se vendait difficilement. Ce narcotique, dont les indigènes faisaient un si grand usage, fut d'abord repoussé par les conquérants comme l'origine d'une jouissance impie et barbare. On se borna donc à exploiter quelques mines de cuivre et à élever des bestiaux qu'on vendait ensuite aux capitaines de bâtiments qui trafiquaient avec le Mexique et la Vera-Cruz, dont les ports de l'île étaient l'entrepôt.

Le brigadier Gonzalez de Velosa fut le premier qui élabora du sucre à Cuba. Associé au *veedor Cristobal de Tapia* et à son frère, il fit venir des matériaux et des ouvriers, et construisit une sucrerie en 1532. Cet exemple ne tarda pas à être suivi; mais l'imperfection des machines, grossièrement confectionnées en bois durs, exigeant de grands frais de main-d'œuvre, ne laissait aux propriétaires que de fort minces profits.

Cependant l'abondance du sucre et sa qualité supérieure le firent rechercher partout, et, en

(1) Saint-Domingue. Voyez, dans la lettre sur les noms historiques, l'histoire de la première civilisation de l'île.

1761, il y avait déjà soixante à soixante et dix sucreries dans l'île. L'établissement de la *Real Compania* vint stimuler le zèle des agriculteurs. En même temps qu'elle amenait des nègres pour le travail de la terre, elle faisait des avances aux cultivateurs de tabac, dont les établissements étaient encore dans l'enfance, mais dont la prospérité future n'était plus douteuse : la plante havanaise était proclamée préférable à toute autre.

Les avantages que la compagnie apportait au pays étaient détruits en partie par les transactions arbitraires qu'elle imposait aux agriculteurs à la faveur de son monopole : d'une part, en les forçant à lui vendre leurs denrées à vil prix, et de l'autre, en se faisant payer des marchandises inférieures à des prix exorbitants. Le gouvernement, sollicité par les frequentes réclamations des Havanais, leur octroya les mêmes franchises d'exportation qu'il avait concédées à la compagnie; mais ils n'en profitèrent pas.

La guerre s'alluma entre l'Espagne et l'Angleterre; aussitôt la contrebande s'empara du commerce, et les échanges d'esclaves et d'autres marchandises de première nécessité, pour du tabac, des cuirs et du cuivre, n'eurent plus lieu que par fraude.

C'est en 1762 que l'ère de prospérité commença pour l'île; elle manquait de bras pour le travail; les Anglais, maîtres de la Havane, y jetèrent un grand nombre d'esclaves (1). Un an après, l'Espagne

(1) Voyez la lettre sur les esclaves à M. le baron Charles Dupin.

redevint maîtresse de Cuba, et la traite continua à prendre du développement. A mesure que le nombre des nègres augmentait, et que le gouvernement accordait quelques franchises au commerce, l'agriculture prenait un nouvel essor.

Plus tard, la révolution de Saint-Domingue remplit nos campagnes de cultivateurs laborieux et intelligents. Le café, qui jusqu'alors n'avait été exploité que pour l'usage domestique des campagnes, devint un objet de spéculation. Les émigrés français établirent de belles caféiries dans les districts de *San-Antonio* et de *San-Marcos*; nos concitoyens les imitèrent, et cette branche de culture devint encore une source de richesse. A partir de cette époque, Cuba, dont la prospérité grandissait, devint l'objet de toutes les spéculations; et, pendant que l'Europe était livrée aux désastres de la guerre civile, cette belle partie du monde offrait un asile hospitalier aux agriculteurs ruinés, aux âmes lasses et dégoûtées de violences et de crimes. On voyait s'élever partout, et comme par magie, des sucreries et des caféiries nouvelles. Les capitalistes faisaient volontiers des avances aux nouveaux planteurs, comptant sur leurs ressources et sur leur bonne foi; les marchés, toujours bien approvisionnés d'ojets importés, offraient peu de produits destinés à l'exportation, et les récoltes se trouvaient vendues à des prix élevés trois et quatre années d'avance.

Le bénéfice énorme recueilli sur ces précieuses denrées fit négliger les autres cultures, et le propriétaire, au lieu de semer le grain dont il avait besoin, préféra l'acheter. Les petites cultures, si

riches et si variées qu'elles pussent être, se trouvèrent négligées; les gens de campagne mêmes aimaient mieux s'associer au gain des grands propriétaires et recevoir de forts salaires que d'essayer les chances d'un petit établissement. C'est ainsi que la culture du blé a toujours été dédaignée à Cuba, comme celle du cacao, du coton, de l'indigo et tant d'autres.

Pour vous donner une idée du revenu approximatif d'une sucrerie, je vais vous transcrire un calcul qui se trouve sous ma main, et qui a été publié cette année dans un rapport de la *Sociedad patriotica de la Havana*. Le produit d'une sucrerie ici est, terme moyen, de 2,000 caisses de sucre, ou 34,000 *arrobas*. Trois cinquièmes de cassonnade et trois cinquièmes de sucre blanc, vendus au terme moyen de 6 et 10 réaux l'arroba, donnent une valeur tatale de 36,870 piastres fortes. D'après ce rapport, la sucrerie a dû coûter 100,000 piastres fortes; les frais de production et d'élaboration, largement calculés, s'élèveront à 16,870 piastres fortes, et le produit net sera de 20,000 piastres fortes, sur lesquelles on peut encore déduire 5,000 piastres fortes pour les mauvaises chances du prix de vente. Il résulte de là qu'un capital de 100,000 piastres produira un revenu net de 15,000 piastres, c'est-à-dire 15 pour 100 d'intérêt. Comparez ce produit au revenu d'une de vos meilleures fermes de la Beauce, et vous comprendrez pourquoi les habitants de Cuba se sont bornés jusqu'à présent à la culture de la canne à sucre.

A la vue de cette végétation prodigieuse, les

premiers colons se mirent à y puiser comme l'enfant dans un trésor. Après avoir détruit avec rapidité une grande partie des forêts primitives, ils établirent à leur place des sucreries, que l'on exploitait trente ou quarante ans. La couche végétale du terrain commençait-elle à se fatiguer, ils abattaient encore d'autres forêts, enlevaient le matériel de la sucrerie, et le portaient sur le sol nouvellement défriché. Ce système destructeur existe encore aujourd'hui. Si on n'y porte pas remède, la salubrité de l'île en sera altérée, et la fertilité du sol détériorée. On pouvait pardonner cette imprévoyance aux premiers colonisateurs de Cuba, qui, trouvant un terrain dont la fécondité vierge ne demandait à l'homme que peu de travail, de capitaux et de soins, profitaient de cette richesse, que la nature jetait sous leurs pas. La somme de la population n'ayant jamais correspondu à l'étendue du territoire, il devenait facile de quitter une terre épuisée, dès qu'elle avait donné tous ses produits. Mais la continuation d'un tel système devient aujourd'hui sans excuse; il est urgent de remplacer, par une méthode plus savante et plus en harmonie avec le progrès de la population et du temps, ce procédé primitif et barbare.

Quelques théoriciens ont eu tort de comparer l'agriculture européenne à l'agriculture havanaise.

Le continuel labeur et le renouvellement incessant que les agriculteurs européens ont dû faire subir à leurs terres, toujours sollicitées, toujours épuisées, n'a aucun rapport fondamental avec la méthode naturelle que doit pratiquer l'agriculteur

havanais, recevant beaucoup du sol et lui demandant peu.

L'engrais est une richesse factice ; il est inutile d'y avoir recours là où la richesse naturelle abonde. On ne peut donc s'étonner si le Havanais n'a pas encore étudié et mis en pratique cette science européenne qui sert de base à l'agriculture des vieux pays civilisés, la science des engrais. Ainsi, l'élève des bestiaux, si étroitement liée à la richesse agricole en France et en Angleterre, a dû rester à la Havane tout à fait distincte de l'agriculture.

Aujourd'hui le moment est venu de consulter l'expérience de l'Europe. A force d'arracher du sein de cette terre prodigue les bienfaits qu'elle recèle, sans lui fournir les moyens d'un renouvellement nécessaire, on commence à l'épuiser. Il faudrait donc introduire progressivement le secours des engrais dans l'agriculture de la Havane.

Une autre question grave se présente : celle du danger qu'offre dans l'avenir la destruction des forêts, et la nécessité non-seulement de faire reproduire celles qu'on abat, mais d'en planter de nouvelles, comme objet d'exploitation et de spéculation. En laissant la terre à découvert, l'action des rayons du soleil agit directement sur elle, la chaleur devient plus intense, l'humidité s'évapore, et de nouvelles et fréquentes maladies se développeront sans qu'on puisse leur assigner leur véritable cause. D'ailleurs, après que l'on a dépouillé le sol de végétation, les pluies et les rosées diminuent et la terre souffre et languit, privée de son engrais. Enfin Cuba, douée par la

nature d'une profusion précieuse d'arbres forestiers de construction et de luxe, retrouverait une source de riches revenus dans l'exploitation de ses forêts.

Il faudrait donc, pour donner un développement énergique à la prospérité de l'île, et pouvoir surtout épargner la main-d'œuvre, si fortement menacée par l'émancipation; il faudrait, dis-je, d'une part, substituer aux vieilles machines et aux procédés imparfaits, les inventions de l'industrie européenne, et d'une autre, introduire dans l'exploitation du sol havanais une multitude de cultures aujourd'hui dédaignées, dont l'exploitation est facile à peu de frais et dont le produit serait considérable; enfin, il faudrait tirer parti des belles forêts tropicales qu'on laisse imprudemment dépérir : telles doivent être les principales préoccupations des propriétaires havanais.

Les trésors que recèlent les forêts de l'île de Cuba sont inconnus à l'Europe; peut-être n'existe-t-il pas un pays au monde qui, relativement à son étendue, possède une aussi grande variété de bois précieux de construction. Mais l'île n'a presque pas de routes, et celles qui existent sont, pendant une partie de l'année, de vrais bourbiers où la voiture la plus légère s'enfonce jusqu'aux essieux des roues. Lorsque la *seca* (saison de sécheresse) arrive, les ornières, de trois et quatre pieds de profondeur, s'encombrent de masses compactes et dures contre lesquelles viennent se briser les pieds les plus sûrs et les plus agiles des mules du pays. — Mais, dirait aux Havanais un homme de bon conseil, ne vous découragez pas, et songez à l'avenir. Plantez des arbres de choix. La nature

est pour vous, vous le savez : ici, en trois ou quatre années, une graine devient un géant. Soumettez les forêts primitives à des coupes réglées; ne brûlez pas les souches sur place, ce qui rend le sol inhabile à produire; car l'utilité de la cendre est trop passagère et ne compense pas la perte du sol végétal que la flamme enlève à la terre, et la dureté calcinée que celle-ci acquiert par l'action du feu. — Le temps marchera, des chemins de fer seront là, tout prêts à transporter vos arbres dans le port, et votre prévoyance aura conquis une inépuisable richesse.

Sur toutes les terres défrichées et destinées à l'établissement des sucreries, il est indispensable de conserver une partie de la forêt pour fournir du combustible aux exigences de l'élaboration. Ordinairement une caballeria de forêt (dix-huit cordeaux) suffit pour alimenter les chaudières pendant toute une année : dix *caballerias* en coupes réglées suffiraient donc, par leur renouvellement, à fournir une sucrerie pour toujours. Au lieu de cela, on prend du bois sans ordre et sans prévoyanee, et on finit par raser les forêts; puis on met le feu aux racines. Par ce procédé, on défriche tous les ans dans l'île, pour l'élaboration du sucre seulement, mille *caballerias* de forêt, qui supportent annuellement les pertes suivantes :

Sucreries.	1,000
Agriculture.	1,000
Incendies dans les savanes	100
Total. . .	2,100

Si nous portons à cent *caballerias* le très-petit nombre de bois qui se renouvellent par leur propre puissance, il restera toujours environ deux mille *caballerias* de forêts détruites, et quinze cents ans suffiront pour que l'île n'en possède plus une seule. — Mais les Havanais, je l'espère, seront assez avisés pour ne pas tarir eux-mêmes cette source féconde de prospérité ; ils ne voudront pas détruire ainsi leur avenir, en repoussant du pied cette riche et colossale moisson que Dieu, dans un jour de prodigalité, répandit sur leur sol ; ce serait un crime de lèse-nature, et ils mériteraient d'en porter la peine.

L'*acana*, surnommé par sa solidité le fer des végétaux, le *cèdre*, le *majagua*, le *frijolillo* aux veines nuancées, le *granadillo* léger à la couleur pourpre, l'ébène noir et lustré comme l'aile d'un oiseau de nuit, et cent autres que je ne citerai pas ici, offrent, par la variété de leurs qualités, par les nuances brillantes et capricieuses recelées dans leurs racines, des ressources sans nombre au luxe et à l'industrie. Les terrains de qualité inférieure, dédaignés jusqu'à ce jour, conviendraient fort aux plantations des forêts artificielles ; et quand je parle de qualités inférieures de terrains, je ne veux indiquer que celles qui sont moins propres à la culture de la canne à sucre et du tabac. Il est incontestable que les plantations d'arbres de construction tels que l'*acana*, l'*acajou*, le *cèdre*, l'*yeuse*, ou d'arbres et d'arbustes convenables à la nourriture des bestiaux, tels que la *guasima*, le *garoubier*, l'*oranger*, le *yaya*, le *châtaignier* d'*Inde*, le *palmier*, etc., ou enfin celle

des espèces bonnes à brûler, rendraient à Cuba, non-seulement les bénéfices qui lui sont journellement enlevés par la destruction imprévoyante des forêts primitives, mais lui rapporteraient d'autres avantages encore plus précieux, par le revenu considérable qui résulterait de ces perfectionnements.

Voici un calcul que je tiens d'un de nos meilleurs économistes, et dont le résumé vous surprendra ; il est colossal comme la nature des tropiques. Dix *caballerias* de forêt à cinq ou six lieues de la Havane, bien entretenues et partagées en coupes réglées de dix ans, c'est-à-dire une caballeria par an, rendent 50 piastres par jour (250 francs), soit 18,250 piastres fortes par an. Il faut en déduire les frais d'exploitation, qui se partagent de la manière suivante :

Achat de vingt-cinq chevaux, transport et sacs	3,150 p.
Seize nègres à 500 piastres, pour confectionner, porter, etc., le charbon	8,000
Dépenses imprévues	850
Total des débours	12,000 p.

Intérêt à 1 p. °/₀ par mois . . .	1,440
Louage du terrain à 100 piastres par *caballeria*	1,000
Nourriture des nègres.	730
A reporter. . .	3,170

Report. . .	3,170
Nourriture des vingt-cinq chevaux.	4,562
Gâges de deux *mayorales* ou surveillants	600
Dépenses imprévues	168
	8,500 p.
Produit. . .	18,250 p.
Revenu net. . .	9,750 p.

Il résulte de là que 12,000 piastres de déboursé donneraient un revenu de 9,750 piastres fortes!

Un grand nombre de petites cultures offriraient, sinon des profits aussi magnifiques, au moins les plus brillants revenus. Tels sont le coton, l'indigo, le cacaó, dont les essais ont été déjà si heureux, le nopal pour la cochenille, les mûriers pour les vers à soie, qui offrent de si *brillants* résultats démontrés par la prospérité rapide de la magnanerie établie par le docteur Jose Magin Tarafa, la vanille, si abondante chez nous et dont on profite si peu, ainsi que le poivre, le safran et d'autres plantes huileuses, comme le *man'*, le *pinon*, la *higuereta*, *el ajonjoli*, *el mirasol*, l'arbre de la gomme élastique, et cent autres qu'une nature généreuse laisse échapper de son sein, et qui ne demandent qu'à être cultivés pour répandre avec profusion les trésors enfermés dans leur séve. Dans le nombre de ces diverses cultures, une des plus précieuses, et qui offrirait de splendides récoltes, est celle des orangers. On a peine à croire qu'on n'ait pas encore eu l'idée de

faire un objet de spéculation de cette production, qui surabonde chez nous.

Le développement de l'oranger sauvage est très-rapide. Trois ans après avoir été semé, il a déjà de douze à quinze pieds, un an plus tard, il produit environ cent oranges; au bout de dix ans, trois à quatre mille; et comme le fruit se conserve longtemps sur l'arbre, on voit la floraison suivante se développer à côté de la maturité du fruit, et le même oranger offre ainsi en tout temps ses corolles embaumées mêlées à ses fruits d'or. Mais, pour bien profiter de ce fruit précieux, il est indispensable de le greffer avec des plants d'*oranges de Chine*, espèce la plus délicate et qui devient à Cuba d'une qualité supérieure. Cette opération retarde de deux ou trois ans la première floraison. Si on plante les arbres à vingt pas de distance l'un de l'autre, on en aura 3,800 dans une *caballeria* (dix-huit cordeaux), donnant chacun, terme moyen, 1,500 fruits, qui, vendus au prix ordinaire du marché, c'est-à-dire quatre piastres le mille, produiraient 22,860 piastres, somme exorbitante, qui équivaut à la plus brillante récolte d'un bon *cafetal*. Mais les frais sont bien moins considérables que ceux d'une caféirie, comme le prouve le calcul suivant :

Intérêt par an, de l'achat de quinze nègres	612 p.
Nourriture et entretien, *idem*. .	684
Habillements, *idem*, ...	30
Gages d'un *mayoral* ou surveillant.	408
A reporter. . .	1,734

Report. . .	1,734
Idem d'un conducteur de bœufs.	508
Louage par an de deux *caballerias*, une pour les orangers, l'autre pour la nourriture des bœufs.	400
Quatre paires de bœufs. . . .	49
Deux charrettes	29
Dépenses imprévues.	350
Total des dépenses. . .	3,000 p.
Reste net.	19,800 p.

Il est vrai que ce résultat n'est complet qu'au bout de dix ans; mais, dès la cinquième *année*, la récolte paye plus de la moitié des frais; à la sixième, il reste déjà un excédant considérable; et au bout de dix ans, un capital de 24,153 piastres aura assuré au cultivateur un revenu de 19,000 piastres.

En attendant, nos orangers, ces trésors naturels, cette mine opulente, ne servent ici qu'à joncher les grandes routes et les *potreros* de milliers de fruits et de fleurs qui périssent négligés par l'apathie, par l'ignorance et par la morgue du bonheur. Une partie des routes sont bordées d'orangers et de citronniers pendant plusieurs lieues, et toujours les *guarda-rayas* (mur ou séparation) d'un cafetal se composent de quatre ou cinq mille arbres de cette espèce.

On profite un peu mieux du produit que donnent les abeilles, et surtout de la cire; mais la spéculation en serait plus fructueuse si on ne l'avait reléguée au nombre des revenus de second

ordre, et livrée à de pauvres cultivateurs qui, n'ayant ni les moyens ni l'instruction nécessaires, n'ont pas pu appliquer à cette branche d'industrie les nouveaux perfectionnements adoptés dans d'autres pays. La cire que produit l'île est d'une qualité supérieure, et seulement comparable à celle de Venise. Les premières ruches furent apportées de la Floride, et commencèrent dans la première année à donner un rapport considérable. Les abeilles émigrantes sortaient d'un jardin pour rentrer dans un autre, et se crurent encore chez elles. On ne commença à exporter la cire qu'en 1770. Pendant quelques années, il n'en partit du port de la Havane, terme moyen, que 2,700 *arrobas* (de 24 livres). Mais bientôt ce produit fut très-demandé par le Mexique, le Pérou et l'isthme de Panama, et en 1803, l'exportation s'éleva jusqu'à 42,400 *arrobas,* sans compter la consommation de l'île, qui est très-considérable. Dans la statistique de l'année 1827, la production de l'île se trouve portée à 63,160 *arrobas*, et l'exportation à 22,402 1/4, ce qui porte la consommation intérieure à 40,757 3/4. Depuis cette époque, l'exportation a toujours diminué, à cause des troubles politiques, qui ont fait cesser les communications entre Cuba et la Nouvelle-Espagne. Néanmoins, la supériorité de cette denrée la rendrait l'objet de demandes réitérées, si les agriculteurs avaient pu continuer à lui donner des soins.

Un autre de nos produits, l'ananas, pourrait devenir une source abondante de richesses. Ce fruit, couronné avec faste par la nature, et dont

la brillante suprématie semble rehaussée encore par les épines acérées et aristocratiques qui le défendent contre la dent des animaux, offre non-seulement une jouissance au goût du friand, mais une destination précieuse et lucrative. Déjà mise à profit avec succès dans l'Inde et dans les îles Philippines, elle pourrait avoir ici un plus grand développement que partout ailleurs. L'ananas n'est pas seulement un objet de luxe et de volupté raffinée; ses feuilles recèlent des fibres d'une finesse extrême, qui ont toutes les qualités requises pour être tissées et transformées en une sorte de batiste de la plus grande beauté. Les fils qui sortent de ses feuilles sont disposés en petits paquets comme ceux du lin. Si vous les examinez au microscope, vous leur reconnaissez toute la souplesse, tout le brillant et la douceur de la soie; ils sont transparents, très-unis, et propres à recevoir toutes sortes de teintures, La manière de préparer ces filaments de l'ananas est simple et expéditive. La feuille se compose d'un grand nombre de fibres qui la parcourent d'un bout à l'autre, enveloppées dans une pulpe glutineuse, On place cette feuille sous une machine dont l'action rapide écrase à l'instant la feuille, et laisse, sans lésion aucune, les filaments à nu; puis on lave ces derniers, et on les fait sécher à l'ombre. Ce procédé est si simple, qu'une demi-heure après la première préparation on peut remettre cette précieuse matière entre les mains du tisserand, non pas, comme le lin, flétrie et putréfiée, mais fraîche, intacte, blanche, et encore brillante de sa séve primitive. Il serait bien simple et peu

coûteux de mettre à profit à Cuba cette production, dont l'abondance est telle qu'on vend au marché six ananas pour *un medio* (dix sous de France).

La culture de l'ananas n'exige presque pas de frais ni de soins; elle n'offre aucune mauvaise chance, car les variations de l'atmosphère n'ont aucune influence sur sa végétation; tous les terrains lui sont bons, jusqu'aux rochers les plus âpres; le plant d'ananas prospère là où aucun autre fruit ne peut éclore; il n'y aurait qu'à le vouloir pour tirer un revenu important de ce fruit précieux. Une culture facile, des récoltes abondantes et sûres, un procédé peu coûteux et expéditif pour préparer le fil, et la vente du fil sans concurrence, en attendant l'époque où l'étoffe toute confectionnée pourra sortir des fabriques mêmes de la Havane, tels sont les avantages que présenterait ce nouveau mode d'industrie.

Vous ne sauriez vous représenter l'opulence de la nature dans ces contrées: la plupart des légumes et des fruits sont d'une grosseur incomparable et d'une variété prodigieuse; la *yuca*, le *buniato*, le *name*, la pomme de terre même, acquièrent un degré de croissance tel, qu'un seul de ces fruits suffit à nourrir un homme pendant vingt-quatre heures. En deux jours, le radis devient gros comme une orange. Des fruits énormes, de la proportion d'une tête humaine, et du poids de cinq à six livres, se balancent, suspendus aux dômes de nos arbres. La *yuca* atteint plus de trois pieds de longueur, et sert à faire le pain de *cassave*, qui, comme vous le savez, remplace le pain de froment

pour les nègres, et l'amidon, objet d'une énorme consommation dans l'île. Une *caballeria* de terre, plantée de *yuca,* donne un revenu de 3,000 piastres (15,000 fr.) par année. Par un de ces contrastes mystérieux dont la nature a seule le secret, ce légume renferme la vie et la mort : sa partie farineuse produit le pain de *cassave*, et le jus qu'on en extrait devient un poison violent. Cependant le fruit tout entier est fort agréable à manger, et s'emploie régulièrement dans de certains mets du pays fort savoureux.

Parmi nos excellents produits, la *banane* est un des plus exquis et des plus abondants. Les nègres en sont très-friands, en mangent à *discrétion*, et la préfèrent au pain de *cassave,* et même au pain de farine de blé. La *banane* peut se classer entre le fruit et le légume : elle est douce et fondante, c'est la plus saine et la plus agréable nourriture. On la mange crue, cuite, *rôtie*, dans son germe, dans sa verdeur, dans sa maturité, et toujours sous des formes diverses et avec des goûts différents. Il y a deux espèces de *banane,* la *banane mâle* et la *banane femelle.* Je dois dire que la dernière est la plus délicate, la plus abondante, et celle qui se conserve plus longtemps, après avoir subi quelques préparations. On les confit à peu près comme des figues, et on les arrange dans des boîtes qui partent par centaines pour les États-Unis. La production en est si abondante dans l'île, que non-seulement elle fournit à la nourriture des nègres et du reste de la population, mais qu'on l'emploie à l'élève des bestiaux et de la volaille. Un *bananier* est un véritable mât

de cocagne, l'image complète de l'abondance. Figurez-vous, mon cher Gentien, une admirable coupole de feuilles colossales, lustrées et lisses comme du satin, chacune de cinq à six pieds de long et deux à trois de largeur, protégeant majestueusement de leurs riches rameaux une multitude de grappes composées de cinquante à soixante fruits, chacun long d'environ un pied, et tout cela balancé par la brise chaude des tropiques! — Dites si cela ne vaut pas votre belle avenue de châtaigniers, aux petits fruits, aux petites feuilles, le tout châtié par la brise du nord.

Le riz est le fond de tous les repas à la Havane; pourtant nous sommes obligés d'avoir recours à nos voisins du nord pour fournir à la consommation. Les petits agriculteurs, à qui ce genre de produit est abandonné, n'ont pas encore pu se procurer la machine à battre le grain, qu'ils sont obligés de remplacer par la force des bras et des poignets, ce qui casse le grain, le rend plus coûteux et fatigue l'ouvrier. Du reste, la culture en est simple, et la récolte se fait quatre mois après avoir semé. Ordinairement, on plante dans les intervalles des plants de riz, de l'*ajonjoli,* des tomates, du millet, du maïs, et beaucoup d'autres graines dont les fleurs variées se confondant, offrent à l'œil une richesse de couleurs mêlées plus brillantes que l'arc-en-ciel.

Un calcul statistique que l'on vient de me communiquer atteste que la récolte de riz en 1837 fut de 52,897 *arrobas,* l'importation de 59,820 1/2; ce qui porterait la consommation à 112,717 1/2 *arrobas* (de 24 livres), dont plus de la moitié vient

de l'étranger. Et cet état de choses dure encore! Ne trouvez-vous pas déplorable que l'on aille chercher ailleurs un produit de première nécessité que la nature nous fournirait si généreusement, et cela en 1842, faute d'une machine!

Mais parlons enfin, mon cher ami, de nos grandes et primitives cultures, dont je ne vous ai pas encore entretenu. Vous serez étonné d'apprendre combien la culture du cafier, jadis si brillante, est devenue actuellement onéreuse à Cuba. Les rivalités sans nombre, la méthode vicieuse appliquée à la culture de cet arbuste, la somptueuse recherche qu'on emploie dans les caféiries, en ont tellement diminué le revenu, qu'à peine tire-t-on aujourd'hui 4 pour 100 de celles qui sont le mieux administrées. On peut les considérer comme des maisons de campagne plutôt que comme des biens de rapport. Un grand nombre de propriétaires, sans chercher les causes et le remède du mal, ont obéi à une terreur aveugle et détruit leurs caféiries pour fonder des sucreries, se soumettant ainsi à des pertes considérables, sans songer qu'après avoir créé, ce qu'il y a de mieux, c'est d'exploiter. La baisse du prix du café est, il est vrai, réelle, et nos propriétaires n'y peuvent rien; mais qu'ils perfectionnent la culture, ils augmenteront leurs produits, diminueront leurs frais et accroîtront leurs revenus. Le cafier, vous le savez, est vivace, et demande un terrain fort. La terre vierge et nouvellement défrichée est la plus convenable à sa culture. Dans l'espace de 240 pieds, on peut planter une pépinière de 100,000 plants. La semence germe au bout d'un

mois ou de six semaines. Une des grandes fautes de nos cultivateurs est de planter les arbres trop près les uns des autres; cela détourne leur séve, qui se répand en feuilles, au détriment du fruit, et mainte floraison qui, dans le développement premier, donnait l'espoir d'une brillante récolte, s'étiole dans cette abondance stérile : vous diriez ces belles filles bien découplées dans leur jeune verdeur, dont la séve dévie toup à coup au moment où leur jeunesse éclot. A peine l'arbre a-t-il atteint deux ans, qu'on le coupe à la hauteur de 4 à 5 pieds, en forme de parasol. Le but de cette opération est de lui enlever une partie des branches droites pour reporter toute la séve vers le fruit. Mais, en rapetissant l'arbre, on diminue la source de la graine. Les Arabes, nos maîtres dans ce genre de culture, le pensent ainsi, lorsqu'ils laissent croître leurs arbres jusqu'à 25 ou 30 pieds; ce qui leur rapporte beaucoup plus de grains que nous n'en cueillons, et prolonge la vie de leurs arbres au delà de la durée des nôtres. Il est donc évident que la coupe de l'arbre et l'entretien de cette coupe diminuent le produit et augmentent les frais. On reproche encore une autre faute à nos agriculteurs : c'est de faire cueillir le fruit sur les arbres et de contraindre les nègres à rapporter chaque jour un nombre fixe de livres de café. Vous pensez, mon cher Gentien, vous qui avez si bien édudié l'art de l'économie rurale, que l'avantage qu'offre l'augmentation de la tâche est loin de compenser en qualité la perte du grand nombre de graines vertes arrachées par insouciance ou par la paresse attardée d'un nègre,

qui, après avoir dormi deux heures sous l'arbre, se prend à regagner le temps perdu. Nos récoltes seraient bien plus abondantes si, imitant encore les Arabes, nous laissions mûrir les graines, ne les cueillant que lorsque, à une secousse donnée à l'arbre, elles se détacheraient d'elles-mêmes : par ce procédé, le café gagnerait en qualité, et la main-d'œuvre diminuerait. Pour préserver du soleil les cafiers et leur procurer de la fraîcheur, il est indispensable de planter, dans des lignes intermédiaires à celles de cafiers, d'autres plantes, d'autres arbres. Dans ce nombre, les bananiers sont préférables. La largeur et l'épaisseur de leurs feuilles porte un ombrage plus rafraîchissant; elles attirent davantage l'humidité et la communiquent à leurs voisins; puis, la nature a établi je ne sais quelle harmonie entre ces deux arbres, qui semblent se chercher et se plaire ensemble. Quoi de plus frais et de plus admirablement beau que les feuilles luxueuses et lustrées des bananiers retombant avec souplesse sur une gracieuse boule d'émeraude qui paraît aspirer sa force vitale dans les gouttes de rosée qu'elles laissent échapper sur ses graines de corail?

D'autres arbres fruitiers, comme l'*aguacate*, le *manguier*, le *mamey*, le *caimitier*, viennent ajouter, par la variété de leur feuillage et les vives nuances de leurs fleurs, à la grâce naïve, à la fraîcheur pleine de jeunesse et de clarté de ces champs incomparables. Mais il serait important qu'il y eût une intention d'utilité dans le choix de ces arbres et de ces plantations qu'on mêle aux

cafiers, et qui pourraient ajouter un profit réel au revenu de la caféirie.

Vous souvenez-vous, mon cher Gentien, de ces belles soirées d'automne passées si doucement au château de Dissay, lorsque le soleil, d'un rouge enflammé, mais sans chaleur, projetait ses rayons sur la pointe de vos peupliers, et que, ses dernières lueurs pâlissant par degré, allaient s'égarer entre les découpures et les bas-reliefs de vos tourelles? Je vois d'ici ces massifs éclairés par un ciel brumeux, mélancolique et plein de charme, jetés çà et là et coupés par le cours calme et limpide du Clain; — je vois ces nuances infinies du feuillage, dont la dégradation pourrait servir de *fac simile* à la vie humaine. — Mon souvenir me ramène aussi vers ces prairies artificielles que j'aimais tant à contempler, toutes vivantes de vos troupeaux et de leurs clochettes, et de cette bonne Modeste, grondant ses chiens, poursuivant ses moutons, et s'arrêtant, hors d'haleinè, pour nous faire une *ployade* bien gauche, bien affectueuse, son bonnet de travers et ses blanches dents mises à découvert par un franc sourire. — Cette excellente fille, gardienne, maîtresse d'école et médecin à la fois de son troupeau, qui, connaissant le tempérament, les maladies, les défauts et les perfections de chacun des moutons qui lui sont confiés, ne les mène paître que sur le terrain qui leur est favorable, là où l'herbe a les qualités requises, enrégimentés comme des soldats, qui les gourmande, les punit s'ils s'écartent de la route indiquée, puis les rentre au bercail comme des enfants ; — c'est, mon ami, que vous êtes dans

un pays civilisé, plus façonné que vrai, et dont le bien-être s'achète au prix de la liberté. Transportez-vous par l'imagination dans une de nos savanes de plusieurs lieues : là, l'herbe sauvage enferme les éléments de la vie et de la mort; sa séve ardente et primitive se répand également en végétaux salutaires comme en substances vénéneuses. Vous la verrez tantôt riche, puissante, s'élançant à 4 ou 5 pieds de terre avec une variété surprenante de fleurs, de pousses, de rejetons, entrelacée et étreinte par des plantes parasites d'un effet étourdissant à l'œil; tantôt gênée, viciée par quelque élément nuisible, se pressant par touffes isolées mêlées de pousses maigres, et dont l'aspect désolé semble indiquer aux animaux la mort qu'elles enferment. C'est dans ces vastes plaines sauvages et solitaires, bornées seulement par des forêts vierges et des rivières, qu'habitent nuit et jour, et pendant leur vie entière, des milliers de bœufs, de vaches, de chevaux, de génisses, d'ânes et de truies, exposés au serein, à la pluie, aux ardeurs du soleil, aux maladies, au poison, aux débordements et à la mort. Mais ils sont libres; point d'éperons, point d'aiguillons, la nuit, le jour, ils sautent et bondissent à souhait; et lorsqu'au milieu de la journée, adossés aux vieux troncs de la forêt, ils s'étendent par centaines à l'ombre du *majagua*, du *cèdre* et du *ceiba* colossal; lorsque, par une belle nuit plus claire que vos journées d'hiver, ils ruminent au bord de la rivière, entre le sommeil et la veille, ayant pour litière les fleurs de la prairie et pour abri la voûte étoilée du ciel, ils ne regrettent pas,

certes, les litières de paille sèche ni le toit de chaume de l'écurie.

Tous les matins, les *savaneros* (hommes des savanes), sur des chevaux agiles, et suivis de plusieurs *gibaros* (chiens sauvages), vont faire la tournée dans les savanes. Un fois là, ils se partagent le terrain, et chacun d'examiner s'il n'y a pas de bétail malade mordu par les chiens, empoisonné par les mauvaises herbes, ou mort; puis, si les génisses, les juments et les truies ont déposé des nouveau-nés, ils amènent avec le veau la mère à l'écurie, où elle reste pendant quinze jours. La jument erre en liberté avec son poulain, et on ménage à la truie un abri dans la forêt avec sa petite famille : là, on en a soin jusqu'au moment où celle-ci peut se tirer d'affaires par elle-même; alors toute la famille est lâchée de nouveau dans la savane.

Quelle que soit l'exactitude des *savaneros* à remplir leur devoir, il est impossible qu'ils puissent donner une surveillance exacte à un si grand nombre de bestiaux, et à des distances aussi considérables. Souvent une grande partie des troupeaux périssent faute de secours. Comme vous voyez, cette manière d'élever les bestiaux réunit tous les inconvénients et tous les plaisirs de la vie sauvage, mais, dans l'intérêt de leur conservation, il est à désirer qu'on attente tant soit peu à leur liberté. Un des graves inconvénients à redouter dans les savanes, est l'inondation : souvent, après une forte pluie, la nuit, la rivière déborde, gagne une partie de la vallée, et engloutit en un instant une grande partie du troupeau.

Les savanes dépendent toujours des grandes propriétés, qui perdent parfois ainsi dans une nuit pour la valeur de 50,000 ou 60,000 piastres.

Les *potreros*, destinés aussi à élever des bestiaux, sont, en plus petites proportions, mieux surveillés et garantis : le terrain est entouré d'un mur en plantes vivaces, en nopals et autres cactus. On y engraisse les animaux destinés à la manutention des habitations; et ceux qui sont fatigués par l'excès du travail y trouvent du repos et d'excellents pâturages; souvent on en prend en pension moyennant une rétribution mensuelle, mais les potreros sont spécialement destinés à l'élève des mules.

L'île de Cuba, qui a donné à l'Europe le chocolat, nourriture des hautes classes européennes, la pomme de terre, nourriture des pauvres, le tabac, jouissance devenue universelle, cette île, qui a perfectionné et protégé la culture du café et de la canne à sucre, est aussi la mère d'un trésor végétal; le maïs, dont on n'a pas jusqu'ici fait assez d'usage en Europe, et qui, renfermant beaucoup de substance alimentaire, pourrait rivaliser avec la patate pour la nourriture des classes ouvrières et agricoles. Cette opinion n'est point, je le sais, partagée par tous les savants, qui sont charmés de soutenir les droits du vieux monde, et qui nous prouveraient, s'ils l'osaient, que Virgile et Horace prenaient leur café le matin comme M. de Voltaire. Cette manie de tout retrouver dans l'antiquité et de tout rapporter à elle, aurait dû céder à l'évidence. *Pierre Martin*, le ministre et l'auteur des lettres si connues, le poëte *Creilla*,

Jean de Léry, *Jean de Laet*, *Torquemada*, nous apprennent qu'une des premières merveilles que les Européens admirèrent dans le nouveau monde fut une espèce de blé gigantesque, à la tige élégante, au grain doré, aux feuilles grandes et lisses. On ne peut s'empêcher de reconnaître le maïs à ces divers signes, et l'étonnement des Européens prouve que cette plante leur était inconnue.

Mais le maïs, nommé *sentli* par les Mexicains, cultivé au nord et au sud de l'équateur sur un espace de plus de quatre-vingts degrés, peut être considéré comme le froment de l'autre hémisphère. Son utilité, sa fertilité, son énergie de puissance de reproduction, avaient inspiré aux peuples de ces régions pour cette plante une vénération qui allait jusqu'au culte. Le pain des sacrifices était fait de farine de maïs, et pétri par les filles du soleil, avec le sang des victimes. La déesse de la fécondité, la Cérès de cette mythologie, nommée *Linsentli*, du mot *sentli*, recevait pour offrande les prémices de la moisson. Les idoles de Mexico étaient toutes faites de maïs, et on les brisait pour en distribuer les morceaux aux fidèles. En quelques provinces, on se servait des grains dorés du maïs comme de monnaie ou comme un signe d'échange. Enfin, dans les années stériles, quiconque dérobait un épi de maïs était puni de mort; telle était la rigueur de la loi mexicaine.

Il y a quelque chose de juste et de reconnaissant dans ce culte rendu à l'une des forces de la nature, qui fournissent à l'humanité le plus de ressources dans tous les temps et dans tous les

lieux. Ce ne sera pas vous, mon cher Gentien, qui serez hérétique envers cette religion de l'agriculture, et vous trouverez que les Mexicains avaient raison. Sans entrer dans les profondeurs de cette question érudite, que je laisse à de plus savants, question relative à la vieille origine du maïs, je m'en remets à l'opinion de ce sage, de ce savant universel, qui a éclairci tout ce qu'il touchait, et dont l'esprit est aussi précis que ses connaissances sont vastes et approfondies, M. de Humboldt : « Tous les botanistes, dit-il, dans son *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, s'accordent à soutenir que le maïs, ou *blé de Turquie*, est un véritable blé d'Amérique, donné par le nouveau monde à l'ancien. » Quand les Européens arrivèrent en Amérique, le *tea maïs*, *haolli* en langue *aztèque*, et *maïs*, en langue haïtienne, était cultivé depuis la partie la plus méridionale du Chili jusqu'à la Pensylvanie. Les *Toltèques*, d'après une tradition des peuples aztèques, introduisirent à Mexico, au septième siècle, la culture du maïs, du coton et du poivre. Il peut bien se faire que ces diverses classes d'agricultures existassent avant les *Toltèques*, et cette nation, dont la civilisation a été si hautement vantée par les historiens, n'a fait que leur donner plus d'extention. Fernandez rapporte que même les *Otomites*, peuple nomade et barbare, plantaient le maïs. La culture de cette graminée s'étendait par delà le *Rio-Grande de Sant-Iago*, que l'on appelait autrefois *Tololotlah*. Notre maïs ne ressemble pas à celui que produit l'Europe; au lieu d'avoir cette saveur âcre et un peu grossière que lui donne le

soleil de vos latitudes, la farine intérieure de sa graine est fondante, douce et d'une saveur délicate, et sa culture est aussi facile que son produit est utile et abondant. La maloja, feuille du maïs, sert à nourrir les bestiaux, et la graine à engraisser les volailles. Quand elle est fraîche, on l'emploie pour faire des gâteaux, des pâtes et de *funchés* (*espèce de polenta*) qui mériteraient une place sur les tables des gourmets les plus délicats.

On compte trois récoltes de cette graminée précieuse, sans parler d'une quatrième moins abondante, que les cultivateurs nomment la récolte d'*aventure;* et lorsqu'elle est cultivée en *maloja*, on en fait jusqu'à douze par an.

Quand on sème le maïs à la main, comme le blé en Europe, il pousse serré et ne produit que des feuilles, ou *maloja*. Espacé et semé dans des sillons réguliers, la récolte devient abondante en grains, qu'on recueille quatre mois après la semaison. Comme la plante absorbe beaucoup de suc nutritif, on ne doit placer que quatre grains dans chaque trou, prenant garde de ne pas trop rapprocher les distances.

A peine semé; on le voit sortir de terre; et au bout de quatre mois il donne sa graine. Il y en a de plusieurs couleurs, mais le meilleur, et à peu près le seul qu'on trouve dans le pays, est jaune avec deux points blancs sur la graine; c'est là le maïs originaire de l'île et celui que les botanistes on nommé *blé des Indes*.

Le cacao est encore un trésor naturel, dont la production est due au sol de Cuba sans avoir jamais été importé; mais, comme bien d'autres,

cette richesse n'est pas exploitée. Cependant, le petit nombre d'essais d'exportation qu'on a faits jusqu'à présent auraient dû encourager les agriculteurs, si la rareté de la population blanche n'était ici en raison inverse de la prodigalité de la nature; et, chose bizarre et digne de remarque! sur ce sol où tant de précieuses productions se récoltent à peu de frais plusieurs fois dans l'année, et dont les revenus sont si brillants, on ne s'attache qu'à la création de propriétés compliquées, dispendieuses, qui exigent une main-d'œuvre scandaleuse, et dont le revenu, proportionnellement aux dépenses, n'est pas aussi considérable que celui du tabac et de la *maloja* dans les environs des villes, et que le serait celui d'un grand nombre d'autres productions de l'île.

Depuis la conquête, l'arbre qui porte le cacao n'a été cultivé que dans les environs de la ville de *los Remedios;* partout ailleurs il pousse spontanément; et sa riche gousse une fois mûre tombe et ne sert qu'à rendre à la terre la séve dont elle l'avait douée. Le cacaotier est un arbre dont la longévité est incalculable. On voyait encore, il y a peu d'années, près de *los Remedios*, de ces arbres séculaires qu'on soupçonne avoir existé avant l'arrivée des Espagnols dans l'île, et dont aucune tradition ne rappelle la naissance. Ce ne fut qu'à la fin du dix-huitième siècle que l'existence du cacao de *los Remedios*, ayant commencé à être connue dans ses environs, on en fit des demandes. C'est ainsi que les villes de Puerto-Principe et autres villes voisines apprirent que dans leur propre pays, à côté d'elles, la nature leur offrait,

d'une qualité supérieure, le fruit qu'ils allaient chercher si loin à haut prix. A cette époque on vendait le cacao de *los Remedios* à 6 piastres le quintal : depuis ce temps, son exportation étant devenue plus considérable, tous les cultivateurs du district en ont planté et vivent à peu près de son produit. Toutes ces récoltes réunies rendent aujourd'hui de quatre à cinq mille quintaux, dont on réserve le huitième pour la consommation intérieure; le reste est exporté pour Puerto-Principe, et produit de 60 à 70 mille piastres par an. Ce revenu est invariable; le fruit étant très-estimé, l'extraction en est infaillible. Les années fertiles, on le vend de 15 à 20 piastres le quintal, et le prix s'élevant, à mesure que la récolte devient moins productive, le propriétaire préfère les mauvaises années aux bonnes; elles épargnent la main-d'œuvre sans diminuer le revenu.

La graine du cacao se sème d'une manière singulière; là où vous voulez un arbre, il vous faut semer trois graines séparées, qui produiront un germe. Trois trous, formant un triangle à un demi-pied de distance, reçoivent chacun une graine; mais elles ne doivent pas être couvertes ni même jetées au fond de l'ouverture, mais seulement posées légèrement sur le bord et en partie sur le sol; c'est ainsi sans doute que le mystère de l'union s'opère. La graine ainsi à découvert n'est garantie de l'atteinte des oiseaux que par une couche de feuilles sèches. Chacun des arbres est espacé de douze pieds. Le germe est hors de terre durant trois ou quatre jours après avoir été

semé, et la première récolte se fait au bout de quatre ou cinq ans. Cet arbre est d'une vigueur extraordinaire : dès qu'il commence à produire, rien ne saurait l'ébranler; les intempéries, la grêle, les plus forts ouragans le rendent encore plus apte aux riches floraisons, et si la tempête lui enlève une partie de ses branches, celles qui lui restent se chargent du double et triple poids de la séve. La fécondité de cet arbre est telle qu'il n'y a pas un pouce de son écorce qui ne soit couvert de ses gousses, même les parties de sa propre racine que le passage des eaux laisse à découvert. Sa culture n'exige aucun soin et ne présente d'autre mauvaise chance que la voracité des vaches et des perruches, qui en sont très-friandes.

Le cacaotier donne deux récoltes par an. Mais, ce qui est désolant, c'est de voir ces arbres magnifiques battus sans pitié pour en arracher les fruits : n'y aurait-il pas un moyen plus doux, plus conservateur, pour atteindre le but? Les cultivateurs n'ont pas encore de calcul approximatif sur la quantité de cacao que donne chaque arbre; mais ils assurent que dix mille arbres donnent de six à huit *arrobas* (de vingt-cinq livres).

Vous voyez, mon cher planteur, que malgré tous les avantages qu'offre ce produit, la culture en est restée à l'état primitif. Combien de trésors sur cette terre admirable dont les cinq sixièmes sont couverts de forêts primitives, et qui n'attendent que la main de l'homme pour se répandre et l'enrichir. Lorsqu'on songe à cette multitude d'hommes dont le vieux monde regorge, dont

l'Angleterre ne sait que faire, dont le poids oppresse l'Allemagne, et dont le sol volcanique de l'Irlande infortunée frémit, on voudrait avoir de la puissance et des ailes, pour aller souffler des paroles d'espérance et d'avenir aux pauvres qui souffrent; on sent l'ardent besoin de posséder un levier formidable pour les transporter d'un élan dans ces terres fortunées.

C'est un véritable malheur pour un peuple que de devoir sa prospérité à des circonstances éventuelles, et dont le seul avenir est fondé sur la durée d'une bonne chance : c'est la veine du joueur; avec elle le vertige s'empare de lui; au premier monceau d'or que la fortune lui jette, il croit la tenir à jamais sous sa main; il s'agite, continue à jouer, expose toute sa fortune, pendant que l'amour-propre et la convoitise, ces mauvais conseillers, lui soufflent à l'oreille : « Va, va, de l'or; tu auras de l'or! » Et après une nuit sans sommeil, il rentre chez lui sans une obole.

Les Havanais, séduits par l'encouragement et les facilités que les gouvernements accordaient à la traite, et par la suprématie non contestée de leur sucre, concentraient toute leur attention, tous leurs capitaux sur la culture de la canne à sucre et la construction des sucreries : on y attacha même une sorte d'opinion aristocratique. Les fonds considérables, l'étendue du terrain qu'exigeaient ce genre d'établissement, le nombre de nègres que l'on employait, plaçaient les propriétaires dans une hiérarchie élevée, et constituaient en leur faveur une sorte de haut patronage, ou pour mieux dire une véritable souveraineté. Outre

les énormes capitaux employés aux fabriques et à l'achat des nègres, il faut, pour établir une sucrerie, au moins 30 *caballerias* de terre (60 hectares). Ceux qui n'ont pas les fonds nécessaires pour subvenir à ces dépenses ou à celles qu'exige une caféirie, deviennent cultivateurs de tabac, *sitieros* (possesseurs de petites métairies), *mayorales* (chefs conducteurs de nègres), *criadores* (éleveurs de bestiaux), *monteros* (cultivateurs montagnards). Dans tous ces états, on recueille des profits considérables ou de forts appointements; mais on vit au jour le jour. Le Havanais n'épargne pas son bien. Un des malheurs de la prospérité facilement acquise est d'être toujours accompagnée d'imprévoyance. Il est vrai que la difficulté des communications, le mauvais état des routes, l'éloignement des villes et des villages, et la faible proportion de la population comparée au territoire, privent l'homme des campagnes des moyens nécessaires pour vendre ses récoltes. Ce manque de débouchés le rend insouciant, et lorsqu'il voit ses greniers déborder, et que le sol continue à lui rendre de nouvelles récoltes dont il n'a que faire, il se décourage et la paresse le gagne; l'abondance, la beauté de la nature, la facilité de la vie l'emportent, et il passe sa vie la guitare à la main, ses chansons dans sa blague à tabac et le *machete* au côté, à fumer et à chanter sa belle.

LETTRE XXVII.

A M. LE VICOMTE SIMÉON, DIRECTEUR GÉNÉRAL DES TABACS.

Premier usage du tabac. — Les sauvages enseignent une nouvelle jouissance aux *lions* de la civilisation. — Les premiers idéalisent ce plaisir en y cherchant des inspirations religieuses et morales. — Les raffinés des temps modernes en font un instrument de jouissances grossières et matérielles. — Le tabac, originaire de l'Amérique. — Persécution contre le tabac. — Étrange punition infligée par Méhémet-Ali-Bey. — Manières diverses de fumer. — — Cacique ivre de tabac. — Usage étendu du tabac. — Schisme.— La plante du tabac apportée pour la première fois en Europe vers le milieu du seizième siècle. — Son usage aussitôt adopté. — Jean Nicot l'apporte en France en 1560. — Le cardinal de Sainte-Croix l'introduit en Italie; sir John Hawkins en Angleterre. — Nouvelle persécution. — Jacques Ier et le *Misocapnon*. — Fagon et le nez de son représentant. — L'Espagne persécute aussi le tabac. — Il triomphe partout et établit son empire sur le globe. — Manière de cultiver le tabac à Cuba. — Fabrication des cigares.

Havane, 15 juillet.

Vous ne m'en voudrez pas, mon cher vicomte, d'avoir tant tardé à vous donner de mes nouvelles. Depuis mon départ de France, emportée avec rapidité par la vapeur, ma vie glisse sur la terre et

sur l'eau comme un feu follet, et les impressions nouvelles qui me frappent se pressent et se succèdent si promptement, que je me croirais le jouet d'une fée, si le souvenir ou le regret ne venaient souvent me ramener à la vie réelle. C'est dans un de ces moments que je prends la plume pour vous parler un peu de ce pays que vous aimez; et, comme, par esprit de devoir, vous vous plaisez à faire des recherches dans le domaine de vos attributions, je viens me faire pardonner mon silence en vous adressant quelques renseignements sur le fruit précieux dont vous êtes l'heureux dispensateur.

Vous savez quelle fut la première origine de cette habitude, aujourd'hui devenue si impérieuse en Europe, ou plutôt si tyrannique : l'usage du tabac. Christophe Colomb, en arrivant à Cuba, fit explorer le pays par deux hommes de son équipage. A leur retour, ils rendirent un compte exact à leur chef de ce qu'ils avaient vu et observé. — « Ces deux chrétiens, dit l'amiral dans son rapport à la cour d'Espagne, rencontrèrent en chemin beaucoup d'Indiens des deux sexes ayant à la bouche un petit tison allumé dont ils aspiraient la fumée!... » C'était tout simplement le parfum du tabac.

Ainsi ces peuplades encore sauvages, sans communication avec le monde civilisé, cette race ingénue et primitive, enseigna, communiqua et rendit indispensable à la vie de tous les peuples civilisés et non civilisés du globe, l'habitude la plus artificielle et la plus répugnante au goût naturel; et l'élite de l'élégance européenne, la jeu-

nesse parfumée jadis de roses et d'aloès, adopta, comme le suprême complément d'une vie de recherches, la coutume empruntée au pauvre Indien de nos savanes! Si, au moins, comme lui, elle lui demandait par cette ivresse l'oubli de la douleur; si, en aspirant la fumée du tabac, elle cherchait, comme le Brésilien, à éclaircir le flambeau de son intelligence, ou si elle en faisait un symbole de paix, comme l'Indien de l'Orénoque, qui éteignait dans les vapeurs de son calumet la haine et la vengeance! Mais vous autres, gens de la civilisation raffinée, vous ne cherchez dans la fumée du tabac qu'une dernière sensation matérielle, dans la poudre à priser qu'une manière de dégager le cerveau, le moyen d'éternuer.

Il a fallu seulement trois cents ans pour que cette habitude des Indiens de Cuba devînt une nécessité pour les habitants du globe. Quelques savants ont essayé d'enlever à l'Amérique l'initiative de ce goût bizarre. On a prétendu que l'herbe de la *nicotiane*, ou tabac, était connue en Orient avant que l'Amérique en révélât l'usage à l'Europe. Mais tous les orientalistes soutiennent que ni les ouvrages orientaux antérieurs à la découverte du nouveau monde, ni les récits des voyageurs ne font mention du tabac.

Il est vrai que, d'après Bell, les Chinois fumaient depuis plusieurs siècles, mais d'autres herbes aromatiques sans doute, et non du tabac. Ils ne connurent cette plante que lorsque les Portugais leur en apportèrent la semence en 1599. C'est à peu près à la même époque, pendant les trente ans que les Portugais conservèrent des éta-

blissements dans le golfe Persique, que l'usage du tabac fut introduit en Perse ainsi que dans l'Inde. Mais ceci me rappelle une anecdote fort originale rapportée par sir Thomas Herbert, arrivée pendant son séjour en Orient.

Deux ans après l'expulsion des Portugais de Perse, on introduisit dans la ville de *Kazbin* quarante chameaux chargés de tabac. Les conducteurs, ignorant encore (on voit que les télégraphes et les chemins de fer n'existaient pas en Perse) l'expulsion des Portugais, conduisaient tranquillement leur denrée au marché, lorsque le favori du schah, Méhémet-Ali-Bey, qui n'avait pas reçu le piseak (cadeau) accoutumé, commanda qu'on leur appliquât le châtiment voulu par la loi. On coupa sans délai et préalablement les oreilles aux marchands; ensuite, pour les punir par où ils voulaient tenter les faibles, on leur déchiqueta le nez, puis, ordonnant l'ouverture d'un énorme trou dans la terre en guise de *pipe*, Ali-Bey le fit bourrer de quarante charges de tabac, objet de la contravention, et après y avoir mis le feu, il octroya *gratis* au peuple le plaisir de humer pendant plusieurs jours la plus nauséabonde et la plus puante des fumées.

Les Turcs ne connurent l'usage du tabac que par l'Europe, à la même époque que les Perses.

Un autre Anglais, Sandy, écrit en 1610 : « Ils (les Turcs) cherchent leurs délices dans le tabac, dont ils font usage avec un petit tuyau, au bout duquel ils placent un gros bout rond en bois, usage qu'ils ont appris depuis peu des Anglais ; et si on ne les décourageait pas de cette jouissance

(un chef maratte, *Bam*, vient de faire traverser une pipe dans le nez d'un Turc, et lui a fait parcourir ainsi les rues), ce goût serait déjà général. »

Mais revenons à notre île. « L'herbe dont les Indiens aspirent la fumée, écrivait *don Bartolomeo de Las-Casas* en 1527, est bourrée dans une feuille sèche, comme dans un mousqueton, de ceux que font les enfants pour l'époque de la Fête-Dieu. Les Indiens l'allument par un bout, puis sucent et humectent par l'autre extrémité, en aspirant intérieurement la fumée avec leur haleine, ce qui les assoupit entièrement et les plonge dans un état complet d'ivresse. »

Le capitaine don Gonzalo Hernandez de Oviedo Valdez, alcade de la forteresse de Saint-Domingue, nous donne encore des détails curieux sur l'usage du tabac chez les Indiens de la Havane.

« A côté d'autres vices, dit-il dans son *Histoire des Indes*, les indigènes ont celui de prendre des fumigations faites avec une herbe qu'ils appellent *tabaco*, et qui leur fait perdre le sens; et voici comment ils s'y prennent. Les caciques, ou hommes d'importance, se servent d'un tuyau de quatre à cinq pouces de longueur, et mince comme le petit doigt de la main. Ce tuyau se termine par deux autres tuyaux qu'ils entrent dans leurs narines, et le troisième passe sur la fumée de l'herbe qui brûle. Là ils aspirent une, deux, trois et plusieurs fois, jusqu'au moment où ils tombent à terre, étendus sans connaissance, ivres et endormis d'un profond sommeil. Aussitôt que le cacique s'étend par terre, ses femmes (les *païens* en ont beaucoup) viennent le prendre et

elles l'emportent dans son lit, si toutefois le cacique le leur a ordonné avant; car, dans le cas contraire, elles le laissent là où il se trouve, jusqu'au moment où il revient de son délire.

» Je ne sais, ajoute le bonhomme d'alcade, quel plaisir on peut trouver à devenir une bête immonde, lorsqu'on est un chrétien; et pourtant quelques-uns de ceux-ci commencent à imiter les Indiens, seulement, à vrai dire, en cas de maladie et pour oublier leurs douleurs. »

Nous venons de passer en revue, dans ces relations diverses, trois manières différentes de fumer, dans lesquelles on retrouve les modèles du cigare et de la pipe, tels qu'on s'en sert encore aujourd'hui. Le tuyau triangulaire seul portait, parmi les Indiens, le nom de *tabaco*, et non la feuille ni la plante. A la Havane, on conserve encore cette dénomination au *mousqueton* (1), comme le désigne fray Bartolomeo de Las-Casas.

La *nicotiane*, ou bien le *tabac*, était cultivée avec un soin particulier par les Indiens, qui y attachaient non-seulement une idée de jouissance, mais encore un sentiment religieux; ils l'appelaient bénie de Dieu, *cosa santa*. Le mot *tabaco* paraît appartenir à un des dialectes américains, et fut employé généralement dans les Antilles, après la conquête, par les Espagnols. Ceux-ci, sans doute, l'empruntèrent aux indigènes, qui eux-mêmes l'avaient pris aux Caraïbes, lorsqu'ils visitaient ces côtes le fer et la torche en main.

La plante qui produit le tabac croît aujourd'hui

(1) *Fumar un tabaco*, dit le Havanais (fumer un cigare).

sans culture sur la plus grande étendue du nouveau continent et des îles adjacentes, mais elle paraît originaire de Cuba. Quoi qu'en disent quelques compilateurs modernes, c'est là que les Espagnols la trouvèrent pour la première fois, et tous les rapports du temps en font foi. Depuis, elle s'est répandue avec rapidité par tout le globe. La nature, comme si elle eût prévu sa brillante destinée, la doua de toutes les qualités souples, de toutes les facultés résistantes, la rendit propre à tous les climats; et depuis Cuba jusqu'en Suède, depuis la Turquie jusqu'au Maryland, on voit croître et prospérer cette plante curieuse et bizarre. L'abondance de ses produits est prodigieuse; on compte (Linnée) jusqu'à quarante mille trois cent vingt graines sur un seul de ses pieds, et le germe de ces graines se conserve apte à la reproduction pendant plusieurs années.

Le tabac fut connu en Europe vers le milieu du seizième siècle, et son usage fut, en peu de temps, adopté généralement, mais il eut à essuyer de rudes et virulentes attaques, qui provoquèrent des défenses chaudes et éloquentes; ce fut un véritable schisme; et si les propositions de Calvin et de Luther enflammèrent les cerveaux des théologiens et bouleversèrent l'Europe, le tabac mit le feu aux quatre coins du monde.

Ce fut Jean Nicot, ambassadeur de France en Portugal, qui apporta le premier échantillon de tabac, en 1560, en France, et en fit présent à la reine mère Catherine de Médicis, circonstance qui rehaussa le prix de cette nouveauté. On l'appela la *niçotiane*, du nom de l'ambassadeur.

Elle fut introduite en Italie par le cardinal de Sainte-Croix, nonce en Portugal, et elle y reçut, comme en France, le nom de son introducteur : *herbe de Sainte-Croix*. Les qualités qu'on lui reconnut bientôt lui valurent les différentes nominations de *buglom* ou *panacée antarctique*, d'*herbe sainte* ou *sacrée*, *jusquiame du Pérou*, et bien d'autres.

Sir John Hawkins apporta, en 1656, le tabac en Angleterre. Quoique déjà, en l'année 1568, d'après Stow, on en eût apporté un échantillon, ce ne fut qu'en 1656 qu'il commença à être mis en usage. Les jeunes gens de la cour s'en emparèrent les premiers et le mirent à la mode.

Sir Walter Raleigh, quelque temps favori de la reine Élisabeth, et sir Hughes Middleson, son ami, donnèrent le ton, en fumant dans la rue et autres lieux publics, jouissant d'un air béat du parfum enivrant qu'ils exhalaient autour d'eux. On les regarda d'abord avec surprise, puis on les imita, et l'usage du tabac devint enfin à la mode, même parmi les femmes. C'est alors que ce plaisir devint l'objet d'une persécution acharnée d'une part, et d'un engouement irrésistible de l'autre. Stow en parle comme d'une *herbe puante dont l'usage est une offense à Dieu*, pendant que Spencer, dans sa *Fairy Queen*, lui donne la dénomination de *divin tabac*. Le roi Jacques I[er] devint le persécuteur le plus acharné du tabac, et sa haine pour cette plante aurait équivalu à une défense chez une nation moins indépendante que la nation anglaise. Pendant qu'Amurat IV passait des pipes à travers le nez de ses sujets, que le schah de

Perse coupait les oreilles et déchiquetait les narines aux siens, que le czar moscovite rasait le nez tout entier à ses serfs, que le pape Urbain VIII lançait des excommunications contre ceux des fidèles qui tenteraient de priser, le roi Jacques I[er] faisait de la littérature sanglante, et lançait des anathèmes contre l'innocent tabac.

D'après la direction donnée à ces punitions cruelles, qui tombaient toujours sur le nez, il est évident que l'habitude de priser précéda celle de fumer, ou devint plus générale dans les premiers temps. Les curiosités historiques vous plaisent, et je ne vous priverai pas de quelques curieux extraits sur l'ouvrage du roi Jacques, le *Misocapnon*. Vous y verrez avec surprise combien l'usage du tabac était désordonné à cette époque en Angleterre.

« Et quant au désordre qu'on commet, dit le roi, avec cette dégoûtante habitude, n'est-ce pas une saleté oisive, que de s'y livrer à table, lieu de respect, de propreté et de modestie? Les hommes ne rougissent-ils pas de se lancer à travers la table la fumée de leurs pipes, mêlant cet air empoisonné avec le parfum des mets, et causant du dégoût à ceux qui détestent cet usage? Mais ce n'est pas seulement à table; il n'y a pas de temps ni de lieu qui échappe à cette incivile coutume. Y eut-il jamais une pareille folie que celle de ne pas pouvoir aborder un ami sans lui offrir un cigare, comme chez les Orientaux? Ce n'est plus comme un remède, mais comme un plaisir qu'on l'offre, et celui qui ose refuser la pipe est traité de niais insociable, comme il arrive aux buveurs

dans les pays froids d'Orient. Oui, la maîtresse de maison même ne saurait faire quelque chose de mieux en faveur de sa servante que de lui donner de sa main délicate une pipe de tabac! »

Voici encore un échantillon curieux des mœurs de l'époque et de la politique du roi Jacques.

« N'est-ce pas, continue-t-il, le plus grand des péchés, que vous, hommes de toutes classes de ce royaume, élevés et destinés par Dieu à consacrer vos personnes et vos biens à la conservation de l'honneur et de la sûreté de votre roi et de la république, que vous vous rendiez ainsi inaptes à ces deux choses? Vous n'êtes plus capables même de célébrer le sabbat, comme le font les juifs; vous n'êtes plus bons qu'à demander du feu à vos voisins pour allumer votre pipe. Voyez combien cette habitude est nuisible à vos intérêts! Demandez-le plutôt à la noblesse d'Angleterre, qui est obligée de payer à chacun de vous 300 ou 400 livres tous les ans, pour entretenir cette précieuse saleté. »

La somme paraîtrait exorbitante, si on ne songeait pas que le tabac se vendait encore cher à cette époque, et qu'il était d'un usage bien plus général parmi la noblesse d'Angleterre et la classe moyenne, qu'il ne l'est aujourd'hui. Ce qui contribuait encore à augmenter les frais de la consommation, c'était la coutume rigoureuse d'offrir des pipes de tabac aux hôtes et aux visiteurs.

La persécution contre le tabac s'étendit à son tour en France. Un grand nombre de pamphlets furent lancés à la fois, entre autres celui du docteur Fagon, sous ce titre : *Ex tabaci usu fre-*

quenti vita est brevior. Ce même docteur Fagon, ayant une thèse à soutenir contre cette substance pernicieuse, et se trouvant indisposé, envoya à sa place un de ses collègues dont la voix nasale et sifflante trahit, pendant tout le discours, la présence du tabac dont ses narines étaient embarrassées.

L'Espagne même ne fut pas exempte de cette haine contre le tabac. L'évêque des Canaries, *fray Bartolomeo de la Camara*, depuis évêque de Salamanque, défendit aux prêtres de priser deux heures avant et deux heures après avoir dit la messe, ainsi qu'au clergé en général de prendre du tabac dans les églises, sous peine d'excommunication et d'une amende de 1,000 *maravedis*. Comme vous voyez, il ne manquait plus rien au tabac, pas même l'honneur de la persécution, pour être adopté sans retour dans toues les parties du monde.

La supériorité du tabac de Cuba n'est pas contestée. On l'y cultive particulièrement du côté de l'ouest, dans un district nommée la *Vuelta abajo*. Les meilleurs terrains pour cette culture sont les terres sablonneuses et légères. Nos *vegas* (champs de tabac) sont situés le long des rivières; mais le tabac le plus exquis se recueille dans le voisinage des rivières de la *Consolacion* et de *San-Sebastian*. Les différences atmosphériques sont si peu sensibles entre les diverses parties de l'île, qu'elles exercent peu d'influence sur le degré de supériorité du tabac; ses différentes qualités tiennent seulement à la nature du sol. Si l'on parvenait, à force de soins et d'analyses chimiques,

à rendre le sol également propre à cette culture sur tous les points de l'île, elle deviendrait non-seulement une source abondante de richesse, mais un encouragement puissant pour la population blanche.

C'est en famille que le tabac se cultive et s'élabore, et dans de petites proportions. Un laboureur actif peut, à l'aide de sa femme et de ses enfants, cultiver jusqu'à une demi-caballeria de terre (un hectare), contenant de vingt-cinq à trente mille plants de tabac, plantés à un pied de distance; les intervalles sont remplis par du maïs, du riz et d'autres grains, qu'ils recueillent sans peine ni frais.

Un des grands avantages de la culture du tabac, comme je viens de vous dire, c'est d'ouvrir un champ vaste à l'industrie et au bien-être de la population blanche. Divisée en petites propriétés, elle offre aux colons un débit sûr, sans concurrence ni rivalité, et ne saurait jamais être trop abondante; car l'usage du tabac est répandu par tout le globe, et celui de Cuba a la suprématie sur tous. Le travail qu'il exige est doux, la main-d'œuvre peu coûteuse : dans les soins délicats et variés de la manipulation et confection, le cultivateur trouve moyen d'employer sa famille, et jusqu'à ses plus jeunes enfants. Si, par le moyen de préparations faites à la terre, on parvenait à étendre la culture du tabac sur tous les points de l'île, les campagnes se peupleraient, et avec le travail et la richesse se propagerait la civilisation par les rapports commerciaux.

Le tabac et la manière d'en faire usage, non-

seulement ont été découverts à Cuba, mais la plante elle-même semble avoir été un don exclusif de la nature envers elle; et quoique dans d'autres parties de l'Amérique méridionale, elle croisse spontanément, comme à Cuba, l'excellence de sa qualité, sa végétation primitive dans l'île, la circonstance remarquable d'avoir été la seule plante cultivée, et, qui plus est, vénérée par les Indiens, gens indolents d'ailleurs, dont la nourriture se réduisait à la pêche et aux fruits sauvages, tout porte à croire que les bénéfices inappréciables de la culture du tabac furent particulièrement accordés par la nature à notre île; et c'est encore une preuve de sa prédilection pour Cuba, que d'établir sa souveraineté sur un produit magique, devenu nécessaire au monde entier.

Néanmoins, grâce aux mesures étroites de répression inquisitoriale adoptées jadis par *la factorerie*, la culture de cette denrée précieuse est loin d'avoir acquis tout son développement.

Depuis 1735 jusqu'en 1765, le commerce du tabac avait été livré à plusieurs compagnies par des contrats particuliers. A cette époque on établit la factorerie pendant le règne de Ferdinand VI, et, sous prétexte de perfectionner et de développer la culture du tabac, on en défendit l'extraction. Cette mesure n'ayant réussi qu'à diminuer les récoltes, en 1783 et 1793, on décréta plusieurs réformes dans la factorerie et on en augmenta la subvention jusqu'à 50,000 piastres; mais on défendit la fabrication du tabac aux particuliers, et on créa en même temps des agents *visiteurs*, pour

surveiller et mesurer rigoureusement les récoltes, afin d'en bien recouvrer les droits. Ces entraves, cette odieuse exaction, furent suivies d'une grande diminution dans les récoltes. Après s'être élevées, sous le monopole des compagnies en 1720, jusqu'à 600,000 *arrobas* en exportation, outre la consommation intérieure, elles diminuèrent si rapidement que, malgré l'allégement obtenu en 1803 des frais de la factorerie, réduite à un seul directeur, les récoltes de 1804 ne fournirent plus à la consommation de l'île. Depuis cette époque, on chercha à diminuer quelques abus; mais la prohibition n'ayant pas été extirpée, la racine du mal resta, et la culture du tabac continua à languir jusqu'à 1827, où cette importante denrée fut entièrement délivrée des entraves arbitraires de la factorerie. La plus belle partie de nos produits aurait été infaillil-lement ruinée, sans cette sage mesure, provoquée et exécutée par notre illustre compatriote l'intendant de la Havane, *don* Jose de Pinillos, comte de Villanueva.

Mais la culture du tabac n'obtiendra un plein succès à Cuba que lorsque le gouvernement espagnol, par des concessions et des avantages, attirera de nouveaux colons dans l'île.

Les *vegueros* (cultivateurs de tabac) sont fort habiles à perfectionner la qualité du tabac; le *desbotonar*, *deshijar*, *descogollar*, sont autant de moyens pour accroître la beauté, la douceur moelleuse de la feuille et même sa nuance. D'autres recherches déterminent les mérites de la confection, livrée entièrement à la femme et aux filles de la maison; et lorsque vous cheminez à pas

lents, aspirant avec délice un de ces certains cigares de la *Reina* que vous connaissez si bien, savourant en vrai gourmet son parfum et admirant son aptitude à prendre feu et à le conserver, sachez-le, et ne vous étonnez plus de rien, ce cigare ardent et moelleux à la fois a été..... vous le dirai-je?..... mais oui, un historien doit tout dire, il a été, comme tous ceux que vous fumez, roulé, oui, roulé sur la cuisse non voilée d'une de nos filles de campagne, appelée *guajira*.

FIN DU TOME TROISIÈME.

LA HAVANE.

LA HAVANE.

LA HAVANE

PAR MADAME

La Comtesse Merlin.

TOME QUATRIÈME.

BRUXELLES,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1844

LETTRE XXVIII.

A M. LE DUC DECAZES.

Civilisation intellectuelle de la Havane. — On ne saurait prescrire des limites à la pensée. — La lumière de la science pénètre partout.— Mouvement général et magnétique de la pensée. — Position avantageuse de Cuba, favorable à l'instruction de ses habitants. — Puisqu'on ne peut pas arrêter le mouvement civilisateur, il faut l'encourager pour pouvoir le guider. — Les Havanais fondent une académie littéraire.—Le capitaine général la dissout. — Chaires de sciences et de littérature interdites. — Les Havanais envoient leurs enfants à l'étranger pour les élever. — Ordre supérieur aussitôt de les faire rentrer. — La courtisanerie et l'intérêt obtiennent ce qu'on a refusé à la justice.— Un collége s'établit à la Havane.— D'autres se forment à l'abri du premier. — Le gouvernement ne donne point de fonds pour ces établissements, qui sont seulement tolérés. — Le riche qui paye y est seul admis. — Le fils du pauvre n'a qu'à être mendiant ou bandit. — *Les amis du pays.* — Petit nombre d'écoles primaires défrayées par les habitants. — Le gouvernement reçoit de Cuba et ne lui donne rien. — Résultat déplorable de cette parcimonie. — Représentation théâtrale en faveur de l'instruction publique. — Efforts honorables de la société patriotique. — Don Luis de Las-Casas, gouverneur général, abandonne une partie de son propre revenu pour l'instruction primaire. — Il fait allouer un revenu pour cet objet, provenant d'une contribution sur les habitants. — Le gouvernement s'en empare. — Deux casernes et un collége dans un couvent habité par des dominicains. — Heureuse idée du général Tacon. — Le cliquetis des armes, la voix du professeur et le chant des moines. —

Marée montante de civilisation. — Musée d'histoire naturelle. — Académie de dessin. — Nos illustres. — Saco. — Jose de la Luz. — Domingo del Monte. — Montalvo. — Avenir de la civilisation intellectuelle.

Havane, 9 juillet.

En essayant, mon cher duc, de vous donner quelque idée de l'éducation à la Havane, je me trouve placée entre deux impressions contradictoires : la conscience d'un progrès irrécusable et qui ne cesse de s'accroître, et le sentiment vif de ce qui nous manque, de notre infériorité relative, et du peu de secours que rencontre parmi nous le mouvement civilisateur.

Le besoin de l'instruction est vif, l'avidité des connaissances extrême ; les intelligences sont promptes, les âmes préparées, les mœurs accessibles à toute amélioration ; pas un rayon qui parte de l'Europe dont la chaleur ne nous pénètre en même temps que sa lumière, et qui ne soit salué par l'enthousiasme créole. Cependant quelles imperfections, quelles lacunes, ou plutôt quel néant dans l'organisation de notre instruction publique, dans les tendances de notre éducation privée !

La même crainte qui a empêché jusqu'ici la métropole de nous donner un gouvernement et des lois l'empêche de nous donner une éducation. Il y a danger pour elle dans cette dernière faute, plus encore peut-être que dans les deux premières. La forêt des vieilles lois peut obstruer le sol et ne pas permettre à l'équité de se faire jour. On peut, après tout, faire durer par la force les

traditions de l'autocratie patriarcale et militaire; mais on ne prescrit pas à la pensée de rester immobile dans de certaines limites.

La science nous vient de l'Europe et de l'Amérique septentrionale, par les voyages, les livres, les communications orales, et par ce mouvement magnétique, le plus grand des phénomènes moraux, qui ne permet à aucune latitude de rester étrangère à ce qui se passe sous les latitudes plus éloignées. Il n'y a point, vous le savez, mon cher duc, de murailles pour la pensée; et cela est si vrai, que la civilisation chinoise elle-même va être entamée tout à l'heure par la guerre, introductrice brutale de la lumière européenne.

Pour nous, nous n'avons pas besoin de moyens si violents; la zone torride n'est pas éteinte dans nos veines; elle fait bouillonner plus ardente la séve du sang espagnol. Tout nous rattache au vieux continent, le passé de nos souvenirs, le présent de notre industrie, l'avenir de notre société. Nos communications sont fréquentes, et même, en enchaînant la presse par la censure, en fermant nos ports à tous les livres d'Europe, on ne peut ni enchaîner les pas des jeunes créoles, ni imposer silence à cette grande voix qui émane des États-Unis comme des rives du Gange, du golfe de Saint-Laurent comme des Palus-Méotides, de l'Europe qui s'endort comme de l'Asie qui s'éveille.

La position insulaire, l'activité industrieuse et le commerce, source de richesses indispensables à nos créoles, facilitent encore cette instruction, pour ainsi dire spontanée, dont il est impossible

de les priver, et qui s'empare si aisément de la souplesse de leurs organes et de l'heureuse promptitude qui caractérise leurs esprits.

Ils savent très-bien ce que c'est qu'un collége en France, quelles sources érudites ne cessent de couler en Allemagne, combien de connaissances on exige d'un gradué d'Oxford ou de Cambridge : — les efforts de quelques vrais sages, pour populariser la science en la confondant avec le sentiment religieux, ne leur sont pas ignorés.

Ils savent qu'il y a des populations entières de Danois et de Suisses qui lisent, prient, travaillent et prospèrent sous la loi de la plus admirable combinaison d'énergie intellectuelle et d'élévation morale que le législateur ait jamais réussi à développer.

Du moment où il est impossible d'étouffer les rayons lumineux qui partent de tous les points, le meilleur parti serait de les admettre sous la condition de les diriger. Les désirs contrariés, les penchants réprimés, les volontés enchaînées offrent plus de dangers que les mêmes puissances n'en offriraient librement asservies à une direction utile : la poudre à canon, qu'est-elle, après tout ? — une force comprimée.

A la mort de Ferdinand VII, lorsque l'Espagne aristocratique essayait d'imiter la culture et la civilisation de la France et de l'Angleterre, quelques Havanais, profitant du mouvement donné par la mère patrie, obtinrent la permission de former une académie littéraire, titre peut-être assez mal choisi, mais qui, enfin, contenait un avenir et un espoir d'amélioration intellectuelle.

Mais, à peine la permission accordée, le capitaine général vit dans cette institution un germe de réforme politique et un foyer dangereux. On commença par la suspendre; quelques mois après, elle fut dissoute. Plus d'une fois il est arrivé à des jeunes gens instruits de réclamer la permission de fonder et de desservir à leurs frais plusieurs chaires de littérature et de sciences; ce fut en vain : la même terreur retint notre gouvernement. En l'absence de tous moyens d'instruction, beaucoup de pères de famille prirent le parti d'envoyer leurs fils à l'étranger, puiser aux sources les plus abondantes la science dont leur pays était privé.

Dès qu'on le sut à Madrid, un ordre royal vint enjoindre aux habitants de Cuba de faire revenir, dans le plus bref délai, tous les jeunes gens qui recevaient leur éducation à l'étranger, avec défense de recourir jamais à de pareils moyens. Comme la plupart des tyrannies exagérées, cette défense a fini par tomber dans une espèce de désuétude, et a fait place à une tolérance qui laisse encore la porte ouverte à l'arbitraire.

Ce fut au moment de cet incroyable rappel, et pendant la dictature du général Vivès, qu'un Espagnol entreprenant obtint du gouverneur, son concitoyen et son protecteur, la permission de fonder un collége qui, dans de telles circonstances, offrait une perspective de gains assurés et considérables.

Quelques autres institutions du même genre se formèrent ensuite, mais toujours sous la main et par les frais des particuliers, Les basses classes

manquaient totalement d'instruction primaire ; le gouvernement n'avait pas voulu établir une seule école à son compte. Si les fils des riches n'obtenaient qu'à grand'peine l'instruction nécessaire, comment les fils des pauvres l'auraient-ils obtenue ou acquise, sans une école fondée par le gouvernement, sans un instituteur payé par les deniers publics?

Cette situation, propre à faire des assassins et des bandits plutôt que des citoyens, a éveillé l'intérêt généreux de quelques-uns de nos compatriotes, qui se sont réunis pour former une *Société d'Amis du pays* (*sociedad de Amigos del pays*), société occupée d'ailleurs de beaucoup d'autres détails, et qui n'a, pour entretenir et propager l'instruction publique dans l'île, que les fonds peu considérables fournis par les souscriptions annuelles de ses membres. Aussi, les écoles primaires sont-elles encore en petit nombre; et cette colonie, qui envoie 50 à 60 millions de francs par an à la métropole, ne peut en obtenir un maravédis pour élever ses enfants.

Vous ne verrez pas sans intérêt, mon cher duc, le document suivant, qui semblera curieux à votre expérience d'homme d'État, et qui vous apprendra qu'en 1836, sur 417,545 Havanais libres, blancs ou de couleur, 9,082 seulement assistaient aux leçons des écoles. Sur ces 417,545, il y avait 99,599 enfants de couleur, libres, de cinq à quinze ans. Si l'on réfléchit que le reste de la population, appartenant à une époque antérieure, a reçu nécessairement un degré d'instruction beaucoup moins étendu, et que même aujourd'hui le

nombre des enfants que l'on instruit ne dépasse pas 9,000, on sera effrayé de la profonde ignorance dans laquelle languit sans secours supérieurs la population de notre île.

En 1836, 90,517 enfants restaient absolument sans éducation et sans instruction; aujourd'hui, le nombre dépasse 100,000, car la population s'est accrue, et les écoles primaires, toujours dénuées de ressources, n'ont pas pu la suivre dans son accroissement.

Au milieu de tant de détresse, et ne pouvant rien obtenir du gouvernement, les Havanais eurent recours, — le croiriez-vous? — à la caisse du théâtre et à l'argent des bals masqués pour fonder des écoles. Ce fait révèle à la fois l'ardeur du bien et la sociabilité qui distingue avec honneur le caractère havanais. — Mais pauvre pays, que celui où le bal masqué fonde une école, et où le *Domino noir* sert à l'éducation du pauvre!...

C'est surtout à la Havane et aux environs que les efforts de la société patriotique fondée en 1793 par le gouverneur don Luis de Las-Casas, commencent à fructifier. Certains noms paraissent doués d'une vertu magique, — tel est celui de Las-Casas.

Don Luis de Las-Casas a sacrifié une fortune de 11 à 12,000 piastres de revenu pour répandre l'instruction primaire dans notre île; l'institution fondée par lui lutte encore avec un courage vraiment admirable contre les injustices les plus flagrantes et le dénûment le plus absolu.

Un fait de l'administration du général Tacon peint admirablement le degré d'intérêt que nos

enfants ont inspiré jusqu'à présent à nos gouvernants. Ce chef aimait à s'entourer de troupes prêtes à marcher et à le défendre; il s'était placé entre deux casernes, l'une à l'avant-garde, celle de la *Fuerza*, et l'autre à l'arrière-garde, qu'il avait établie dans le couvent de Saint-Dominique, où se trouvait la bibliothèque de l'université.

On chercherait en vain à se faire une idée du spectacle confus que présentait un collége occupé à la fois par des soldats, des moines dominicains et des écoliers; le bruit des commandements militaires se mêlait à la voix des professeurs, et le cliquetis des baïonnettes aux lectures et aux examens. Le couvent de Saint-Dominique est très-petit et les bâtiments en sont incommodes : vous jugez sans peine quelles bonnes études pouvaient faire les jeunes Havanais dont les parents payaient pension. — Cet état de choses dura environ cinq ans.

Une fois le régiment sorti du cloître pour aller habiter sa nouvelle caserne, les études reprirent leur cours, et la bibliothèque, transportée dans des salles plus convenables, ne cessa pas de s'enrichir, grâce à la générosité des citoyens : elle compte aujourd'hui plus de six mille volumes; il n'y en avait que trois mille en 1837.

Ne vous semble-t-il pas voir une marée montante de civilisation lumineuse se jouant des digues et des volontés contraires, et s'avançant lentement par un progrès presque insensible mais assuré?

Nous avons déjà un musée d'histoire naturelle dirigé par l'infatigable et intelligent don Felipe

Porz, et une académie de dessin, établie en 1815 par l'intendant don Francisco Ramirez, auquel le pays doit et conserve une si vive reconnaissance.

Il n'y a pas une tentative de développement intellectuel qui ne rencontre chez nos créoles une sympathie active et désintéressée, pas un de leurs enfants qui, après avoir voyagé en Europe, n'enrichisse son pays des lumières de la civilisation : conquêtes inévitables que le temps nous apporte et qui s'accroissent à l'arrivée de chaque navire qui entre dans nos ports. Aussi, malgré la situation que je vous ai signalée, mon cher duc, le nombre et la valeur des hommes distingués dont notre île s'honore dépassent-ils tout ce que l'on pourrait attendre ou espérer.

Économistes habiles, écrivains remarquables, savants qui se placent au courant et au niveau de tous les progrès européens, publicistes, poëtes même, nous avons tout cela; il ne manque peut-être que des circonstances favorables pour que les noms de don Jose-Antonio Saco, de don Jose de la Luz, de don Domingo del Monte, s'environnent d'un éclat européen.

Don Jose de la Luz est un esprit fin, pénétrant, chimiste de premier ordre, remarquable philologue, spirituel écrivain. Les ouvrages polémiques publiés par don Jose-Antonio Saco, député de l'île de Cuba, sur les intérêts et la situation des Antilles espagnoles, se feraient estimer dans tous les pays du monde, par la netteté des aperçus, la force des idées, le tissu serré des déductions et la fermeté concise du style. Il n'y a pas d'intelligence plus lucide ni de publiciste plus habile pour clas-

ser les faits et en tirer les conséquences que don Domingo del Monte, dont les écrits nombreux seraient un honneur pour la France et pour l'Angleterre.

Je suis loin de nommer en même d'indiquer tous ceux de mes concitoyens, voyageurs et érudits, qui se distinguent dans cette carrière des lettres et de la civilisation, même parmi les gens du monde et les propriétaires.

Plusieurs, qui ne professent pas le métier des lettres, mais que leur instruction et la direction de leur esprit distinguent également, secondent de tous leurs efforts, de toute leur activité, le progrès national.

Il m'est permis de citer au premier rang mon oncle, don Juan Montalvo, qui ne cesse pas de mettre au service de ses concitoyens et de toutes les améliorations intellectuelles et matérielles les ressources de son esprit et de sa fortune. Aussi, malgré toutes les entraves qui l'enchaînent, cette île, qui ne possédait en 1792 qu'une seule école de grammaire et d'orthographe (celle du mulâtre Mélendez), a-t-elle secoué aujourd'hui les langes de l'ignorance.

Personne n'oserait plus dire, comme en 1793, *qu'il ne faut pas apprendre à lire aux filles.* Dans le cabinet des nobles, dans le salon des riches, dans la boutique des marchands, vous retrouverez la même aspiration vers le savoir ; mais plus bas, l'absence totale de l'éducation populaire produit ses fruits amers. Des bandes d'enfants de la campagne, sans instruction, sans souliers et sans pain, s'en vont de métairie en métairie, deman-

dant l'aumône, suppléant à l'aumône par le vol, faisant la petite guerre et se préparant au brigandage et à la misère, tandis que les petits nègres, que l'on plaint tant, dorment, travaillent et vivent en paix sous le toit de leurs maîtres. — Livrées à elles-mêmes, comme leurs frères, dès qu'elles peuvent se suffire par la mendicité, les filles des pauvres, à qui on ne peut ouvrir ni asile ni école, vont aussi tomber dans ce gouffre toujours béant de la corruption et du vice.

Il est impossible qu'une telle situation se perpétue.

Tous les perfectionnements se tiennent : quand une population blanche plus considérable cultivera les savanes aujourd'hui désertes de notre île féconde, l'éducation primaire continuera et développera son mouvement progressif. Telle est la nécessité irrésistible de ce mouvement, qu'il se fait sentir sur les points les plus éloignés du foyer de notre civilisation : on voit juxtaposés, par un bizarre contraste, les plus antiques traditions à côté d'un collége moderne, et une gazette élégamment écrite, dans une ville où l'on parle encore le vieux langage castillan de Cervantes et de Lope de Véga.

Ce phénomène vous amuserait si vous parcouriez les *hatos de Puerto-Principe;* là, vous ne trouveriez ni serviettes, ni nappes, ni faïence, mais des articles, un journal, imprimés à la ville même de Puerto-Principe, et tout petillants d'une satirique et spirituelle élégance, qui ferait honneur à la plume d'un homme de cour. Et notez bien que le commerce, l'industrie et les communi-

cations manquent absolument à cette partie de notre île, coin de terre isolé du reste du monde et séparé de nos côtes populeuses par des distances immenses et des chemins impraticables.

Tels sont les éléments de civilisation intellectuelle que possède la génération présente de Cuba; éléments bien incomplets sans doute, mais dont la force ascendante ne peut être niée.

Un fait remarquable, et que vous apprécierez mieux que personne, c'est que cette ardeur d'instruction dont les Havanais s'assouvissent dès qu'ils le peuvent, malgré tous les obstacles, ce besoin de répandre la lumière et de la léguer à la génération qui va suivre, ne se mêlent à aucune velléité de révolte ou d'émancipation. Ils se croient d'autant plus Espagnols qu'ils sont meilleurs patriotes. Ils ne voient dans l'accroissement de leur force intellectuelle que leur intérêt et leur bien-être. Rien d'hostile, de haineux ou de violent. La civilisation n'est pas, dans leur pensée, un motif de détachement et d'insurrection, mais une garantie de fidélité envers la métropole.

Les hommes politiques jugeront cette situation. Espérons que l'Espagne comprendra tous les avantages de sa position. Il est rare, vous le savez, mon cher duc, que l'intérêt d'un gouvernement se lie d'une manière aussi intime à l'intérêt des gouvernés, et que l'appui donné généreusement au désir de la nation soit pour lui le moyen véritable et définitif d'échapper à tous les dangers futurs.

LETTRE XXIX.

A MADAME ****.

Las Pascuas de San-Marcos. — Le repas havanais. — Le bal. — La table de pharaon. — Les amants. — Claudio de Pinto. Conchita. — Conversation tendre des deux amants. — Dépit, séduction. — La *vaca*. — L'ami Manolito. — Conversation de deux *lions* des tropiques. — Profit inique. — Conchita et Carmen Marena. — Départ pour les quintas. — Terreur nocturne. — Souper. — Crainte et pudeur. — La négresse corrompue. — Combat, frayeur. — Conchita succombe. — Beauté de la campagne de *San-Marcos*. — C'est le tour de don Tadeo. — L'hospitalité. — Naïveté d'une jeune fille. — Arrivée du capitaine Marena et sa femme. — Trahison de Claudio. — Conchita le devine. — Sa douleur, son désespoir. — Promenade au bois de *canas bravas*. — Conchita se retire. — Déclaration de Claudio. — Le *guardiero*. — Retour chez don Tadeo. — Candeur de Conchita. — Repas joyeux. — Claudio ne s'occupe que de Carmen. — Désespoir de la jeune fille. — Elle retourne chez elle. — Le verre de vin de Champagne. — La cavalcade. — Chute de Carmen. — Claudio la sauve. — On le couronne. — La savane. — Le pharaon sur la pelouse. — Les affaires galantes de Claudio avancent. — Le lendemain. — Réveil de Conchita. — La négresse Francisca lui raconte les scènes de la veille. — Un nouveau caractère se développe chez la jeune fille. — Sa fureur ; son mépris pour son séducteur. — Elle va au bal le soir. — Sa gaieté folâtre, sans exaltation. — Carmen et Claudio disparaissent. — Promenade nocturne. — Chants du guajiro. — Scène d'amour sous les *canas bravas*. — Scène tragique. — Assassinat. — Le nouveau Caïn. — On transporte la victime à la maison. — On cherche Claudio. — On ne l'a

point trahi. — Conchita se meurt. — L'amour de Claudio se rallume. — La jeune fille convalescente. — Elle refuse la main de Claudio, sans dévoiler son secret. — Désespoir de celui-ci.—Douleur des parents de Conchita.— Silence obstiné de celle-ci. — Langueur de Conchita. — Elle renvoie sa négresse et va à l'église. — On la cherche en vain. — Elle était morte.

C'était dans le district de *San-Marcos*, le jardin magique de notre île, et pendant les fêtes de *Pascuas*, qu'on va chercher avec ardeur les plaisirs de la campagne et les fêtes des villes. Dans l'après-midi, on se met en course pour les promenades. *Quitrines* et chevaux de glisser à travers les superbes colonnades de palmiers, roulant sur le sable rouge et jonché de fleurs d'orangers. Puis, courant dans ces labyrinthes de végétation colossale et de plantes parasites, dont l'étourdissante richesse se présente sous toutes les formes, sous toutes les couleurs, nos jeunes filles se font apporter alternativement qui le *mamey*, qui le *caimito* ou le *zapotillo*, car tout y est, en fruits et fleurs à la fois, et les arbres plient sous le poids de leur opulence. Au milieu des rires et des caprices d'un appétit trop bien servi, parfois une de nos jeunes filles, voulant atteindre elle-même de sa *volante* le fruit qui pend sur sa tête, se trouve enchaînée par les fleurs et les lianes qui se jouent dans l'air. Un combat s'établit, et si elle perd quelques-unes de ses boucles d'ébène, elle gagne souvent une couronne. Mais les voilà rentrées et toutes réunies chez un des propriétaires de caféierie; car chacun, pendant les *Pascuas*, est obligé de fêter les autres à son tour.

Le repas est somptueux. La cuisine créole et la cuisine française rivalisent de recherches. On ne voit pas de *primeurs*, il est vrai : tous les fruits sont dans une maturité parfaite. Le dîner est servi sous une tente, au milieu du jardin. Au moment d'enlever le second service, on quitte la table ; les Havanais n'assistent jamais à ce révoltant changement de décorations. Une promenade de quelques minutes, soit au jardin, si on est à la campagne, soit au salon, si on est en ville, suffit à des gens bien dressés, pour transformer les restes du service en mille merveilles réunies de cristaux et de porcelaines, de corbeilles de fruits et de confitures variées à l'infini. Et pour couronner tant de friandises, on couvre la table de fleurs : sur la nappe, les bords des plats, les assiettes et jusqu'aux pieds des verres, on en jette partout... Vous ne sauriez croire, mon amie, l'effet de cette métamorphose magique, de ces parfums enivrants qu'exhalent nos fruits, mêlés à l'arome des fleurs. C'est quelque chose de raffiné et bien d'accord avec la vie toute sensuelle de ce pays, que cette élégance, cette fraîcheur qui succèdent immédiatement aux fumées des vins et à l'odeur nauséabonde des restes du dîner.

Après le repas, on se rencontre au bal. Là, vous trouverez une grande simplicité. Un salon vaste, comme tous les salons du pays, garni de chaises de maroquin ou de paille très-fine ; des galeries spacieuses, éclairées par des bougies de cire vierge dans des lanternes de cristal. Du reste, point de dorures, point de rideaux ni de meubles de luxe ; d'immenses portes et fenêtres ouvertes,

donnant en partie sur une cour spacieuse qui vous envoie jusqu'au salon la fraîcheur de l'eau de sa fontaine et les tièdes émanations des corbeilles de fleurs dont elle est parée; puis les jeunes gens de la ville dans des tenues parfaites, et des jeunes filles habillées de blanc et couronnées de fleurs, voilà l'aspect de notre bal de campagne. A peine l'orchestre, composé de nègres libres, qui s'avisent aussi d'être *fashionables* et de porter des gants jaunes, commence-t-il à donner les premiers accords, que danseurs et danseuses, accourant avec ardeur, se forment en deux lignes, et la contredanse havanaise commence avec sa grâce indolente, avec ses syncopes voluptueuses.

Ce soir-là, l'affluence était grande; les jeunes filles, lasses après une contredanse prolongée, prenaient quelques instants de repos; l'orchestre gardait le silence, et les causeurs en profitaient pour donner l'essor à une de ces martingales de voix humaines propres au pays du Midi, et dont le seul rival était l'assaut du tic-tac de mille éventails qui fonctionnaient à la fois. Une partie des jeunes gens étaient accourus à la table de jeu, du *monte* (pharaon).

Les grands seigneurs, les propriétaires opulents, allaient exposer sur une carte leurs riches revenus de l'année, les gens de campagne le fruit de leurs labeurs; et celui qui, timide, n'osait redoubler la ponte, était bientôt entraîné par l'exemple de sa femme, qui, comme toutes les femmes dans le chemin du désordre, dépassent en ardeur les hommes les plus résolus. Parfois quelque grande dame se glissait au haut bout de

la table, et on voyait glisser furtivement de sa petite main souple des monceaux d'onces d'or qui surpassaient en poids les pontes des autres joueurs. Mais celui qui se faisait le plus remarquer, c'était le chevalier d'industrie; pour lui tout était gain. Quelques jeunes gens seuls, sacrifiant en partie une passion à une autre, confiaient leur argent à un ami qui tentait la fortune pour tous deux, pendant qu'il restait au salon pour suivre quelque projet amoureux, dont la durée ne devait pas se prolonger au delà de *las Pascuas.*

De ce nombre se trouvait don Claudio de Pinto, dont les amours n'étaient plus un mystère. Fils d'un riche banquier, la mort de son père l'avait laissé maître d'une fortune considérable. A peine sorti de l'adolescence, la beauté régulière de ses traits, le regard fier et calme de ses yeux noirs, longs et à fleur de tête, quelque chose de souple et de puissant à la fois dans les contours de sa taille élancée et mince, des mains admirables, tous ces avantages extérieurs lui avaient valu des succès incroyables près des femmes. Mais un observateur attentif et indifférent ne tardait pas à découvrir, à travers la beauté régulière de ses traits, une âme inquiète et blasée. Les premières impressions de Claudio s'étaient développées sous le prisme de l'opulence, aidé par toutes les faiblesses d'un amour maternel peu éclairé. Un grand nombre d'esclaves obéissaient à ses moindres caprices. Ses parents, dominés toujours par la crainte de le contrarier, voyaient sans cesse une maladie ou un acte de désespoir dans le *nino,* à la moindre réprimande. Cette faiblesse, dont il

savait très-bien profiter pour se livrer aux inspirations de ses fantaisies, le rendit inapte à profiter des leçons qui plus tard lui furent prodiguées. Peu studieux, orgueilleux de sa fortune, vain de sa beauté et personnel comme tout enfant gâté, il n'avait rapporté d'Europe, où il avait été élevé depuis l'âge de dix ans, aucun bon enseignement applicable à sa vie future d'homme, aucune connaissance utile à son pays. Mais en échange, il y avait importé tous les petits manéges, les petites perfidies, et toutes ces recherches dont l'homme corrompu s'entoure pour raviver les jouissances décolorées du vice. La jeune fille objet de ses assiduités, à peine sortie de l'enfance, était encore l'œuvre pure de la nature. Sans alliage ni artifice, elle était pleine de candeur et d'innocence, mais avec tous les penchants tendres et ardents des natures créoles. Une éducation simple et bornée, mais honnête, l'avait laissée sans sauvegarde contre l'astuce et le mensonge, et son âme candide et vraie n'avait d'autre arme pour se défendre que l'attrait du bien, la crainte vague du mal, et cette pudeur instinctive dont la nature a voilé la femme. Ses parents, riches bourgeois ignorants et honnêtes, habitaient toujours la campagne, et ne quittaient leur propriété que pour venir tous les ans à *las Pascuas* de *San-Marcos*, la mère, dona Catalina Ovando, pour faire danser sa fille, le père, don Antonio Pacheco, pour jouer au *monte* à côté des grands seigneurs.

« Je garde ton (1) gant, disait Claudio à Con-

(1) A la Havane, on n'attache aucune idée de familiarité

chita pendant l'intervalle de deux danses, ayant le gant de la jeune fille dans ses mains.

— Et que veux-tu donc en faire ? Ne seras-tu pas bien fâché de me voir sortir du bal avec la main froide comme la glace ?

— Que dis-tu, *China mia*...? Tiens plutôt, approche ta main de ma poitrine, je la réchaufferai si bien, si bien, que tu n'auras plus besoin de gant de ta vie.

— Ainsi, tu m'aimes donc bien, Claudio ?

— Et tu me le demandes, Conchita !

— En vérité, je ne devrais pas te le demander ; car, que pourrais-tu me répondre ?

— La vérité.... que je me meurs pour toi !...

— C'est précisément ce que tu auras dit à bien d'autres !..... Tiens, Claudio, si tu me trompes, tu t'en repentiras !

— Eh quoi ! tu as le travers d'être jalouse ?

— Tu appelles cela un travers ? et crois-tu que je puisse voir avec calme les soins que tu donnes à la Carmen Marena ? Hier encore, toujours à ses côtés, tu ne t'es occupé que d'elle, riant, distrait à me faire pleurer !... Je ne voulais pas t'en parler ; mais, puisque tu l'as provoqué, je te préviens que cela me déplaît... Entends-tu ? »

Claudio, qui jusqu'alors avait eu le visage incliné et très-rapproché de la jeune fille, se redressa sur son siége et se mit à fredonner une contredanse, pendant que du bout de ses doigts il frois-

trop grande ou de vulgarité inconvenante à la coutume du tutoiement. Elle est usitée comme un signe d'amitié intime et, pour ainsi dire, fraternelle.

sait les coutures du gant qu'il tenait dans ses mains. La nina, à son tour, faisant une gracieuse moue, tourna la tête d'un autre côté, et ils restèrent quelques instants en silence... Tout à coup, changeant d'attitude avec une brusquerie d'enfant, elle se retourna vers son amant.

« Donne-moi mon gant, Claudio. »

Le jeune homme, sans lui répondre ni la regarder, tendit le gant vers elle. Mais l'enfant, avec un mouvement de colère, le repoussa en lui disant:

« Je ne le veux pas, jette-le à terre. »

Claudio, sans changer d'attitude, ouvrit la main, et le gant tomba. Mais, soit crédulité, soit enfantillage, au lieu de s'irriter, comprimant un éclat de rire entre les plis de ses lèvres ravissantes, elle dit à son amant avec une sévérité affectée :

« Claudio, relève ce gant et baise-le, si tu n'es pas un ingrat. »

Le rusé galant, jugeant le moment propice, ramassa le gant, et, jetant un regard passionné sur la pauvre petite, le porta à sa bouche, et l'y garda quelques moments pressé contre ses lèvres.

« Ah! Conchita, lui dit-il, si ce gant était ta bouche, je n'échangerais pas mon bonheur pour celui des anges! »

Une émotion délicieuse fit tressaillir les fibres de la jeune fille; son corps tremblant s'affaissa, et alla trouver le bras de son amant, étendu sur le dos de la chaise qu'elle occupait. Son cœur frémissait : tout était crainte, délice et frayeur en elle : ses tempes battaient avec force, sa tête bruissait; et, toute à cette commotion électrique et saisissante, elle n'osait ni parler ni fuir; elle

baissa les yeux, et ses joues se couvrirent d'une pâleur mortelle. Claudio approcha sa tête de Conchita ; ses lèvres effleuraient son cou... Il prononça quelques mots à voix basse qui firent rougir la jeune fille, et, baissant la tête, elle répéta : *Non, non,* à plusieurs reprises. Claudio insista avec des signes évidents d'impatience, d'emportement, qui, sans doute, effrayèrent l'enfant, car aussitôt elle s'écria :

« Oh ! no, amor mio !

— Eh bien, j'y compte, » répondit Claudio en se levant, dans la crainte sans doute de quelque rétractation. Dans cet instant, ils furent accostés par un jeune homme aux cheveux crépus, aux favoris épais et noirs, dont le visage, bruni par le soleil, ne manquait pas d'expression :

« Sais-tu, dit-il à Claudio, que nous avons perdu notre *vaca* (1) ?

— Patience, mon cher.

— Au moins, reprit l'autre, si tu es malheureux au jeu, tu ne l'es pas en amour. Qu'en dites-vous, mademoiselle ? »

La jeune fille rougit, et d'un air moitié troublé et moitié enfantin, lui répondit :

« Allez-vous recommencer vos *chirigotas* (2) ? Mais dites-moi plutôt de combien était la *vaca*.

— Rien que de vingt onces.

— Manolito, un mot, » dit Claudio ; et emmenant son ami, ils allèrent s'établir dans un coin, à l'autre extrémité du salon.

(1) *Vache*, pari.
(2) Mauvaises plaisanteries.

Notre jeune héros avait un de ces esprits communicatifs qui préfèrent la puérile satisfaction de raconter leurs bonnes fortunes au plaisir d'en jouir. Il ne tarda pas à faire part à son ami de la conversation qu'il venait d'avoir avec Conchita, et le plan qu'il allait mettre en œuvre pour abuser de son innocence.

« Et crois tu qu'elle soit assez niaise ou assez madrée pour se prêter aux combinaisons de ton savoir-faire?

— Vous êtes un imbécile, camarade.

— C'est possible, mais j'ai peine à croire qu'une femme se laisse attraper par toi et soit dupe de tes manéges.

— Mais, mon cher, tu ne sais donc pas que la *muchacha* (la jeune fille) a été élevée à la campagne, qu'elle n'a jamais vu le monde qu'à *las Pascuas de San-Marcos,* et qu'elle croit que je l'épouserai? D'ailleurs, je suis fort bien dans la maison : on me traite en *prétendant,* et on me gâte en conséquence; enfin les parents m'ont forcé d'accepter l'hospitalité pendant les fêtes de San-Marcos, dans leur propre *cafetal,* où je suis installé; il est vrai qu'on me surveille terriblement; mais pour l'amour et pour le diable il n'y a pas de serrures.

— Eh bien, tiens, je serai fâché si tu la perds; car elle est candide et belle comme une étoile! Je crois même que j'en suis un peu amoureux!...

— Essaie donc, mon ami; si tu peux réussir, je te céderai tous mes droits. Vois comme je suis généreux, je te permets la lutte.

— Non, je ne suis pas ce soir en *casaca* (en

habit), et ensuite tu as trop d'avantage sur moi, tu loges chez elle... Pourtant, que feras-tu si cette intrigue se découvre?

— Je ferai d'abord en sorte de la cacher, et si on l'apprend plus tard, peu m'importe... Mais regarde, Manolito; Carmen Marena qui arrive avec son mari.

— Oui, je les vois d'ici.... le mari place sa femme justement à côté de Conchita, et... le voilà qui vient vers nous.

— Tant mieux! il me servira de prétexte pour ne plus me rapprocher de la *nina;* elle est tant soit peu capricieuse, et pourrait avoir changé d'avis.... Écoute, *Manolo :* aussitôt que tu entendras la contredanse, invite la Conchita à danser; je veux l'éviter, car si elle hésite de nouveau, je n'aurai plus le temps de la persuader. »

Il finissait ces mots, lorsqu'ils furent accostés par le capitaine Marena, homme robuste et endurci dans les camps, dont les manières étrangères annonçaient plutôt les habitudes de garnison que les formes délicates et recherchées des salons.

« Bonjour, Claudio, dit-il en embrassant notre héros... et toi, mauvais sujet, ajouta-t-il, frappant de sa main l'épaule de Manolito; je parie que vous méditez quelque attaque imprévue... eh?

— Nous parlions du dîner de demain dans le *cafetal* de don Tadeo; vous y viendrez, capitaine?

— Certainement je n'y manquerai pas : c'est un homme qui sait vivre et traiter ses amis; on fait très-bonne chère chez lui, et j'y serai de bonne heure avec ma femme... Ah! et la *manigua* (le pharaon), l'aurons-nous?

— Sans aucun doute, » répondirent les jeunes gens.

La musique se fit entendre, et chacun de chercher sa danseuse pour prendre place à la contredanse. Manolito courut vers la belle Conchita, pendant que Claudio cherchait à se débarrasser du tenace capitaine; mais en vain, il fallut supporter une bordée de questions.

« Allons, voulez-vous faire une *vaca* avec moi?

— J'en ai déjà perdu une.

— De combien?

— De vingt onces.

— Eh bien! donnez-m'en encore deux et je vous regagnerai la perte à la baguette.

— Je veux bien, dit Claudio en avançant ses deux onces.

— Attendez-moi avec quarante.

— Oui, » dit le capitaine; et il disparut.

« Pilier de pharaon! insupportable bavard! grommela Claudio entre ses dents; va! tu as beau surveiller ton bien, un joueur sans argent ne garde pas longtemps l'honneur de sa femme... »

Il fit le tour de la salle, passa devant Carmen, la salua; mais il n'osa pas l'accoster à la vue de Conchita, qu'il voulait ménager ce soir-là; et se plaçant derrière les danseurs, il saisissait toutes les occasions où Conchita passait près de lui pour lui adresser quelques mots tendres. Une fois elle put lui dire quelques paroles pendant un moment de repos :

« Pourquoi n'as-tu pas voulu danser avec moi, Claudio?... Je m'ennuie tant!

— J'ai été retenu par une conversation massa-

crante, *Conchita mia*... Mais sois plus aimable pour mon ami, qui t'aime tant et m'a demandé de lui céder cette contredanse.

— Ah! Clandio! j'ai bien des doutes... des craintes... Je veux te parler après la contredanse... entends-tu? »

Mais Claudio avait déjà disparu.

Impatient de se retirer, il avait été à la table de jeu, où il était sûr de trouver don Antonio Pacheco, pour lui dire que sa femme désirait quitter le bal. Don Antonio, qui venait de perdre deux *vacas* de vingt-cinq onces, et qui voulait encore tenter la fortune, reçut le message de fort mauvaise humeur. Mais sa déférence pour sa femme était telle, qu'il remit aussitôt son argent dans sa bourse, et rouge, ruisselant et adressant entre ses dents quelques malédictions au sort, il suivit son hôte.

Tout le monde quittait le bal. *Volantes* et cavaliers se mirent en route à la fois, éclairés par les étoiles qui brillaient à travers les orangers et les citronniers qui bordaient la route. Pendant une partie du chemin, les plaisanteries, les gais propos et les éclats de rire se croisaient dans l'air et venaient se mêler au petit cri plaintif des *totis,* qui, froissant les branches de leurs ailes, semblaient se plaindre d'être ainsi réveillés avant le jour. Mais à mesure qu'une *volante* disparaissait à droite ou à gauche, à travers les *guarda-rayas* de palmiers qui conduisaient à chaque caféierie, la gaieté diminuait, le silence augmentait, et enfin, lorsque chacun se trouva isolé dans ces campagnes solitaires, c'était à qui se rappellerait les

hauts faits et les prouesses des fameux bandits dont l'île était infestée : les hommes préparaient leurs épées, les femmes disaient leur rosaire, jusqu'au moment où, la course finie, il ne fût plus question que de souper et de se coucher.

Ce soir, Conchita seule n'avait pris part ni à la gaicté ni à la peur de ses compagnons de voyage. Préoccupée, craintive, repentante et faible, son cœur avait peine à contenir les émotions qui l'agitaient. Arrivés à la caféierie de don Antonio, on se mit à table. Conchita ne soupa point; ses yeux brillants et humides, comme deux étoiles au milieu d'un ciel bleu, se détachaient au fond du sombre ovale que les fatigues et les émotions de la nuit avaient empreint autour de leur orbite; la pâleur de son visage, et quelque chose de mélancolique et d'effrayé à la fois, donnaient à sa beauté un charme indicible et touchant à la fois. Son regard ne cherchait pas celui de Claudio, ou, pour mieux dire, semblait l'éviter; et il fallut que dona Catalina l'engageât à plusieurs reprises à se reposer, pour qu'elle se déterminât à gagner son appartement.

Claudio, dans la crainte d'une nouvelle explication avec sa maîtresse, s'était retiré aussitôt après le souper. A peine la jeune fille se trouva-t-elle dans sa chambre, qu'elle s'enferma avec l'esclave qui la servait, et, toute distraite et troublée, se laissa déshabiller par elle. La négresse, d'accord avec le jeune homme, cherchait adroitement à savoir où il en était dans le cœur de sa jeune maîtresse, et, tout en détachant les fleurs qui

ornaient sa tête, elle commença la conversation de la sorte :

« Su melcé ha bailao mucho, nina?

— Alguna cosa.

— Con el nino Claudio, nò veldà?

— Con otro tambien.

— Como la quiere el nino Claudio à su melcé!

— Y como sabes tu eso?

— Anjà! con que todo el dia no me està preguntando por su melcé?

— Ah! Dio mio (1)! s'écria la *uina*, comme si elle revenait d'une préoccupation, je me décoiffe, et il doit venir ici! Relève-moi vite mes cheveux, Francisca.

— Con que el hablo à su melcé, nina?

— Si, el me hablo, pero no vayas à decir lo à nadie!

— Qué voi à decir (2), nina?

(1) Ce dialogue m'a paru si naïf et plein de charme dans le langage créole, que je n'ai pas voulu en priver ceux de mes lecteurs qui connaissent la langue espagnole.

« Vous avez beaucoup dansé, *nina*?

— Eh! quelque peu.

— Avec le *nino* Claudio, n'est-ce pas?

— Avec un autre aussi.

— Comme il vous aime, le *nino* Claudio!

— Et comment le sais-tu?

— *Anjà!* donc toute la journée n'est-il pas à me demander de vos nouvelles?

— Ah! mon Dieu!

— Donc, il vous a parlé, *nina*?

— Oui, il me parla... mais ne va pas le dire!

(2) — Que voulez-vous que je dise, *nina*?

— Mais, — je ne sais pas pourquoi j'ai si peur de me trouver seule avec lui, — non pas pour lui, mais parce que

— Pero... yo no sé... tengo miedo de verme con el sola... No por el, sino por que si papà lo supiera!... ojalà haberle dicho que no, que no! »

En disant ces mots, elle se jeta sur son siége comme accablée; puis, au moindre bruit qu'elle croyait entendre, elle frémissait, un mouvement convulsif s'emparait d'elle, son corps souple se soulevait de sa chaise comme frappé d'électricité, et, par un signe, elle indiquait à l'esclave d'aller ouvrir; mais celle-ci, qui savait d'avance quel serait le véritable signal, ne bougeait pas, et faisait semblant de ne pas la comprendre...

Enfin, on entendit des pas dans le corridor, puis trois coups frappés légèrement et par intervalles à la porte... Alors la jeune fille, saisie d'effroi, se leva précipitamment, et, marchant sur la pointe des pieds, elle se précipita sur la négresse, et lui retenant fortement les deux mains... « *Nò!... nò!...* » répétait-elle d'une voix étouffée... Mais l'astucieuse négresse, cherchant à la retenir d'une main, ouvrait au galant de l'autre; et la pauvre enfant, sans force ni volonté, retomba sur son siége froide et tremblante...

S'il fallait assigner une place au paradis sur la terre, on le placerait dans la vallée de *San-Marcos*. Là se trouvent réunies les beautés sublimes de la nature aux recherches de l'art sous le plus beau ciel du monde. Ce ne sont pas des forêts primitives, des rivières sans nom ou des savanes solitaires qu'on vient y chercher, mais une

si papa le savait!... — Plût à Dieu que j'eusse dit *non!* — *non!* »

nature gracieuse et puissante à la fois : des maisons charmantes près les unes des autres; puis, au loin, des cadres de caféiers disposés en lignes régulières : leurs formes gracieuses, leurs feuilles lustrées et d'un vert tendre, protégeant une multitude de petites graines rouges qui paraissent çà et là, forment un ensemble harmonieux et plein de charmes. La coquetterie, la recherche, le luxe, règnent dans chaque habitation, entourée de jardins magnifiques. On y trouve réunies toutes les merveilles végétales de l'Orient et de l'Occident; les feuilles, les fruits et les fleurs les plus rares, les plus étranges, frappent tour à tour l'œil émerveillé du promeneur, attiré à chaque pas pour observer et admirer chacune de ces beautés; il y a de quoi rendre fou un botaniste. Là, se groupent l'indigo, le cacaotier, le camphrier, l'arbre à pain, le cotonnier; plus loin, les gousses du vanilier traînent sur un plan de fraises, le dattier s'appuie sur un cerisier, le cannelier vit à l'ombre d'un chêne; et tout cela dominé par des arbres gigantesques, qui, couverts de mousse et de plantes échevelées, portent suspendues à leurs vieux troncs plusieurs générations d'*angarilla*, de *guacalote*, de *campanillas*, et de tant d'autres plantes grimpantes dont le nom m'échappe.

Toutes ces magnificences se trouvent réunies dans un rayon de vingt-cinq lieues. Chaque propriété est séparée seulement de l'autre par des *guarda-rayas* (*garde-raies*, ou limites) en doubles et triples colonnades de palmiers, dont l'élévation, la hardiesse et la majesté font battre le cœur d'admiration.

La petite partie de l'île que je viens de décrire est la seule qui possède d'excellentes routes; et lorsqu'on parcourt dans tous les sens cette continuité de propriétés où le luxe de la nature déploie ses richesses, éclairées par le ciel des tropiques; lorsque, glissant dans une de ces voitures légères, on se sent caressé par la brise tiède du soir, chargée de mille parfums inconnus, on est frappé de vertige et comme ivre de chastes voluptés et d'honnêtes pensées!

C'est dans une de ces charmantes habitations que don Tadeo Nunez traitait la société de *San-Marcos* le lendemain du bal dont je viens de vous entretenir. Il recevait chez lui un grand nombre de ses amis. Son aisance, sa bonhomie, sa cordialité créole, mettaient tout le monde à son aise.

Dès le matin, dans une galerie garnie tout autour de fleurs et de pyramides de pastèques et d'ananas, la famille de don Tadeo recevait les dames à mesures qu'elles arrivaient. Aucun homme ne les accompagnait; le combat de coqs les avait tous attirés sur l'arène, où ils se livraient aux émotions causées par des paris considérables. Un seul, quoique grand amateur, s'en était abstenu ce jour-là. Don Claudio arriva dans un *quitrin* avec le père de Conchita, qui accompagnait sa mère dans une autre voiture. Les dames se pressèrent légèrement dans les bras les unes des autres, puis s'embrassèrent, selon l'usage du pays.

Au moment où Lucie, une des filles de don Tadeo, s'approcha de Conchita :

« Ah! *muchacha,* lui dit-elle, comme tu es pâle! Tu n'as donc pas bien dormi cette nuit? »

La petite folle ne savait pas le mal qu'elle faisait : les joues pâles de la jeune fille devinrent pourpres.

« Moi?... dit-elle. Mais... oui... non... C'est que j'ai bien mal à la tête. »

Et son trouble augmentait encore la rougeur de son front.

« A la bonne heure! voilà tes couleurs qui reviennent. On dirait que ma question t'a guérie, *china mia.* »

Ce petit dialogue, attirant l'attention des autres femmes, accrut encore l'embarras de l'enfant, qui suffoquait, croyant qu'on allait lire son secret sur son visage; et ses yeux, pleins de larmes, semblaient implorer sa grâce. La bonne dona Catalina. voyant le trouble de sa fille et l'attribuant à toute autre cause :

« Va-t'en dans la chambre, va donc, *nina,* lui dit-elle, et défais ta robe, dont les cordons sans doute sont trop serrés.

— Oui, viens, ajouta Lucie; et, lui passant le bras autour du corps, elle l'emmena hors de la galerie.

— Elle est si timide! dit la mère lorsque les deux jeunes filles s'éloignèrent.

— Quel âge a-t-elle? demanda don Tadoa, assis à une table d'ombre, pendant qu'on mêlait les cartes.

— Au mois de mai elle aura quinze ans.

— Comme elle est grande et belle, pour son âge! »

Dans ce moment, on entendit une *volante* qui s'avançait.

« Qui arrive? demanda dona Catalina.

— C'est le capitaine Marena et sa femme, répondit une jeune fille qui, postée sur la marche qui conduisait au jardin, regardait les arrivants.

— Holà! s'écria Claudio; ils arrivent déjà! »

Et d'un saut, il se trouva à la porte pour donner la main à Carmen Marena.

« Quelle bonne sentinelle vous faites, mon jeune ami! mais pour cette fois j'ai de mauvais comptes à vous rendre.

— Les deux onces sont perdues! s'écria le capitaine avant que la voiture fût arrêtée.

— A la bonne heure; mais au moins, vous me laisserez l'avantage de donner la main à la şenora, dit Claudio en s'approchant du *quitrin* et s'emparant du bras de Carmen.

— Rien de plus juste que de rendre les armes à la beauté; celle-ci est pour moi déjà une place conquise.

— Et c'est peut-être celle qui vous fait le plus d'honneur, capitaine. »

En disent ces mots, Claudio serra la main de Carmen, qui, le remerciant par un sourire, entra dans la galerie.

« Savez-vous qu'on s'ennuie diablement ici! dit le capitaine à Claudio, à peine arrivé; tâchez donc d'organiser un *montesito*..... Eh! ou bien allons faire une promenade; le soleil vient de ce cacher.

— Allons donc faire un tour de promenade!

— Ah! camarade, vous devenez craintif!

— Mon Dieu, non; mais nous aurons le temps de jouer plus tard. Mesdames, ajouta Claudio en

regardant Carmen, voulez-vous profiter de *la nubè* (du nuage) pour faire une promenade?

— Allons, allons! »

Et tout le monde se mit en marche pour aller à la savane de *las Cotorras*. Le capitaine, voulant faire l'aimable, s'offrit à suivre avec ces dames les pas de leur *cicerone*, pendant que notre héros, s'approchant de Carmen, lui offrait son bras.

« Oh! s'écria le capitaine gaiement, il me semble, *Claudito*, que vous remplissez aujourd'hui les fonctions de mon lieutenant?

— Rien de plus flatteur que de servir sous vos ordres, mon capitaine. »

En disent ces mots, Claudio prit le devant, emmenant avec lui Carmen Marena.

La *guarda-raya* par où ils avançaient était bordée de deux rangs de palmiers royaux, et dans les intervalles s'élevaient des orangers si chargés de fruits et de fleurs que le chemin en était jonché et l'air embaumé. Au pied des arbres s'étendaient de petits parterres de *lis*, de *brujas* et de cactus en fleurs. Lorsque Claudio et Carmen arrivèrent au bout de l'allée, ils avaient perdu de vue le reste des promeneurs; le soleil avait reparu, la chaleur était brûlante; ils pénétrèrent dans un bois de bambous, où aboutissait la *guarda-raya*, pour attendre à l'ombre l'arrivée de leurs compagnons.

Les *canas bravas*, bambous gigantesques, partent d'une racine commune et s'élancent en gerbes élevées de vingt à trente pieds, ayant un diamètre de dix-huit à vingt pouces; puis, s'amincissant par degrés jusqu'à une finesse extrême, et garnies tout du long d'une crinière de longues feuilles

étroites, elles livrent aux vents leurs panaches, qui se balancent par-dessus les plus grands arbres. Cette puissance prodigieuse dans le pied de la tige, mêlée à tant de souplesse, de grâce et de hardiesse, est toute créole et merveilleuse.

C'est au pied d'une *cana brava* que Carmen, sans chapeau, le visage garanti du soleil par les boucles de cheveux noirs qui flottaient sur ses joues, s'assit sur l'écorce lisse d'une gerbe renversée, ayant pour parasol les panaches flottants des bambous géants qui s'élevaient autour d'elle.

« Quel lieu de délices! dit-elle à Claudio.

— Oui, répondit-il, auprès d'une femme aimée, c'est un vrai paradis.

— Mais vous pourrez en jouir bientôt avec votre fiancée.

— Ma fiancée! laquelle?

— Le public nomme Conchita.

— Rien de plus faux; je n'y ai jamais songé. »

Carmen soupira. Claudio reprit :

« Vous n'êtes pas heureuse, Carmen! Votre mari est-il ce qu'il fallait à votre bonheur?

— Personne ne m'a contrainte à l'épouser; il fait tout ce qu'il peut pour me rendre heureuse.

— Et quel homme n'en ferait pas autant? Quant à moi, je sais que tout mon sang et ma vie ne payeraient pas assez la félicité de vous plaire un seul jour. »

Carmen rougit, et se levant :

« Voici mon mari, je crois, » dit-elle; et s'avançant vers l'entrée du bois, elle présenta sa petite main au capitaine, qui arrivait avec les

autres promeneurs, en lui demandant, avec une gaieté affectueuse, s'il n'était pas fatigué.

« Un peu, en vérité; mais vous devez l'être davantage, car vous avez marché au pas de charge... Au surplus, voici la chaleur. La savane de *las Cotorras* est encore loin, et je pense qu'il vaut mieux rentrer pour jouer notre *vaca*, Claudito. »

Cet avis fut approuvé par tout le monde, et on se mit en marche pour retourner à la maison en côtoyant le bois de *canas bravas* en dehors. En tournant un sentier, Carmen, le capitaine et Claudio se trouvèrent les premiers devant un *bohio* de yaguas (écorce de palmier) habité par un nègre chargé de garder la barrière. Le vieil Africain, habillé de haillons, était accroupi contre un feu pétillant de *bejucos* (1), allumé devant sa porte, et dont la cendre brûlante cachait à demi un grand nombre de bananes.

A peine aperçut-il les promeneurs, qu'il se releva, et redressant autant qu'il le put sont vieux corps recourbé, il s'avança, le bonnet de drap rouge d'une main, la *cachimba* (pipe) de l'autre, et faisant un effort pour s'agenouiller, il dit :

« *La bendicio, mi su amo* (2).

— Dieu te sauve! lui répondit Carmen.

— *Su melcé dà medio pa tabaco à negro viejo, mi amo* (3).

— Pour du tabac, *taita brujo* (papa sorcier),

(1) Lianes sauvages.

(2) « La bénédiction, mon maître. »

(3) « Votre merci donnera *dix sous* pour du tabac à vieux » nègre, mon maître. »

ou pour de l'eau-de-vie, répliqua Lucie, la fille de don Tadeo, qui venait d'arriver.

— *A mi no veve aguariente, mi amo* (1).

— Tenez, *taita*, et faites-en ce que vous voudrez, lui dit Carmen en lui remettant quelques pièces de monnaie.

— Cela me regarde, dit Claudio en déposant une piastre dans la main calleuse du nègre.

— Laissez-moi mon droit à la bonne œuvre, » répliqua Carmen en jetant son aumône dans le bonnet rouge du *guardiero*.

Le vieillard chercha à s'agenouiller, et ne pouvant parvenir à plier ses articulations, il posa ses mains parterre, puis ses genoux, et, ainsi prosterné, répéta plusieurs fois :

« *Dios se lo pague, mi amo, Dios se lo pague, mi amo.*

— *El taita* a recueilli un bon butin, dit le capitaine; et que va-t-il faire de cet argent?

— Je le sais bien, répliqua Lucie, la fille de don Tadeo, il le mettra dans une *botija* (pot de terre) qu'il a enterrée auprès de son lit.

— Vive Dieu! s'écria le capitaine; ainsi c'est à don Tadeo, héritier présomptif du nègre, à qui nous venons de faire cette aumône?

— Ou au premier qui découvrira le trésor, » répliqua la jeune fille, blessée de la plaisanterie du capitaine.

Les autres dames ne tardèrent pas à arriver, et on se remit en marche pour retourner à la maison.

(1) « Je ne veux pas boire de l'eau-de-vie, mon maître. »

La première personne qui se présenta aux yeux de Claudio en entrant dans le salon, donnant le bras à Carmen, fut Conchita, qui causait avec Manolito auprès de la porte. A peine l'aperçut-elle, qu'elle changea de couleur... Ses yeux était humides et abattus; tout annonçait la honte et la passion en elle. La conduite de son séducteur blessait profondément son cœur innocent et candide. Pour la première fois, les dangers de la vie et l'aspect de la corruption se dévoilaient à sa raison, mais à ses dépens et à la suite d'une faute irréparable, accompagnée de toute l'amertume du remords et de la jalousie. Elle comprenait qu'une réparation seule pouvait la sauver; la conduite de Claudio lui faisait douter de son honneur, et son instinct délicat de femme lui dévoilait, malgré l'inexpérience de son âge, que Claudio manquait d'élévation d'âme; mais en cessant de lui accorder son estime, elle ne pouvait plus lui retirer son cœur et sa destinée.

Dans son humiliation, elle redoutait autant la société qu'elle-même : elle n'y voyait que des regards investigateurs. Les plaisanteries de Manolito, la sollicitude de ses amies, les importunités du capitaine, la joie indifférente de tous, la blessaient ou l'attristaient sans cesse davantage. Elle se promit bien de ne plus paraître dans le monde que comme la femme de Claudio. Sa droiture, sa conscience, l'accablaient de châtiments plus sévères que ceux de l'opinion; elle sentait qu'elle pouvait mieux supporter le blâme des autres que la honte de sa déchéance à ses propres yeux, et trouvait dans sa propre faute les enseignements

qu'une éducation simple et bornée lui avait refusés.

Claudio ne manquait pas d'esprit, mais il était loin de comprendre tout ce qu'éprouvait Conchita : pour lui, la vertu consistait dans l'art de cacher le vice. Voyant l'agitation douloureuse de la jeune fille, il l'attribua à la seule jalousie, et s'approchant d'elle, chercha à la calmer par les grâces et les attentions qui le rendaient si dangereux, et dont la puissance était infaillible sur elle. Ses traits s'animèrent, son regard se calma, et l'insouciance de l'âge reparut pour quelques instants.

L'heure de dîner arrivée, on se mit à table. Vers le second service, la conversation s'anima par degrés. Les uns racontaient les prouesses des combats de coqs; les autres parlaient des récoltes de l'année; ceux-ci d'une dispute au bal, ceux-là du succès d'une *vaca* au *monte*, des paris gagnés ou perdus; on lut des poésies, les *decimas* impromptus pleuvaient sur le bord des verres; le bruit augmentait; tout le monde parlait à la fois, personne n'écoutait, lorsque don Tadeo demanda la parole.

« Messieurs, dit-il, voici un beau projet, je pense, pour la journée de demain : voulez-vous venir à la *laguna de Piedra?*

— Bon!

— Bravo!

— Excellent! crièrent tous à la fois.

— Mais comment? en *volante* ou à cheval? demandèrent quelques-uns.

— Tous à cheval! cria le capitaine.

— Belle idée!

— Belle idée!

— Quelle folie!

— Impossible! » Ces mots résonnèrent sans suite, au milieu des propos bruyants qui se croisaient dans l'air....

« Une parole encore! » s'écria le maître de la maison. Et profitant d'un instant de calme, il ajouta : « Chacun ira comme il voudra.

— Viva!

— Viva! » Et la partie fut arrêtée.

Peu de temps après, on commença à se retirer, pour se préparer au bal du soir.

« Conchita, allons au bal, dit dona Catalina à sa fille, qui, triste et pensive, ne bougeait pas de son siége.

— Oh! mama, je préfère retourner à la maison; je souffre trop de la tête.

— Comment, Conchita! s'écria Claudio, qui, non loin d'elle, avait entendu ses derniers mots; et, d'une voix plus basse :

— Tu m'abandonnes donc ce soir?

— Tu iras donc au bal? reprit la jeune fille.

— Mais je ne pourrais y manquer sans te compromettre.

— C'est juste... eh bien, amusez-vous.

— Mais... cette indisposition ne t'empêchera pas de me voir cette nuit!...

— Claudio! s'écria la jeune fille, les joues brûlantes et les yeux étincelants, tu as abusé de mon innocence, et cette faute exige une prompte réparation.... Sans cela, tu serais un infâme! » Et son énergie fléchissant aussitôt, elle ajouta d'une voix profondément émue : « Ingrat! »

Ses yeux s'emplirent de larmes, et Claudio resta en silence pendant que la jeune fille, prétextant une indisposition, sortit du salon. Ils ne tardèrent pas à partir, elle pour le cafétal de son père, lui pour aller au bal.

« Camarade, dit Manolo à son ami aussitôt qu'il l'aperçut, eh bien? il me semble que la *muchacha* est triste, et que tu n'es pas heureux?

— Non, pas comme tu l'entends; mais je commence à craindre l'exigence de la petite fille! elle se dit offensée, et j'en suis vraiment embarrassé.

— Vive Dieu! et tu croyais peut-être que la pauvre enfant trouverait ta conduite loyale?

— Ma foi, je soupçonne que ses regrets ne sont qu'un artifice pour m'amener à l'épouser, et que, tout enfant qu'elle est, elle sait déjà calculer; mais c'est peine perdue; et si elle se fâche, Carmen est là pour la remplacer.

— Savez-vous, *compadre,* que vous avez bien profité de votre éducation parisienne! Peste! nous ne sommes pas aussi avancés par ici... Au fait, essaie toujours, tu réussiras peut-être.

— Tu verras comme je les ramène à la raison; je connais les femmes; pour en tirer parti, il ne faut pas les gâter. D'ailleurs, je ne suis pas fâché de ne pas la voir au bal ce soir, et je désire qu'elle ne soit pas de la partie de demain; j'ai des projets, elle pourrait les contrarier. » En disant ces mots, il entra dans le salon du bal, et passa une partie de la nuit occupé de Carmen, pendant que le bon capitaine, à la table de jeu, essayait de nouvelles chances.

Carmen Marena, fille d'un employé espagnol à

Cuba, était née à la Havane ; mais son père, ayant été rappelé, partit pour Cadix, son pays natal, et l'emmena encore enfant. Carmen avait à peine quinze ans, et déjà plusieurs partis s'étaient présentés pour solliciter sa main. Elle n'était pourtant pas riche : la fortune de son père consistait en une petite propriété qu'il avait acquise à Cuba, du fruit de ses épargnes. Mais Carmen était toute gracieuse, avait les plus jolies mains du monde, et, par-dessus tout, cet attrait irrésistible propre aux Andalouses, plus puissant que la beauté même. Son père lui avait laissé l'entière liberté de disposer de sa main. Parmi ses prétendants, le capitaine était le moins séducteur; mais ayant quitté le service, il était le seul dont la position indépendante pût lui permettre d'aller s'établir à la Havane, et la jeune fille, qui aimait son pays avec ardeur, lui donna la préférence, à condition qu'il l'y mènerait. D'ailleurs, l'âge de son père ne lui permettait plus d'entreprendre ce voyage, et son gendre était destiné à lui succéder dans l'administration de leur petit domaine.

Carmen avait été élevée à Cadix, par une vieille tante joueuse et tout adonnée au monde. Ne voulant pas se soumettre aux soins qu'exigeait l'éducation de sa nièce, et séduite d'ailleurs par sa gentillesse et par sa beauté, elle la menait partout, encore enfant, et se parait d'elle pour rendre sa présence désirable dans les salons. Les mauvais exemples, la liberté des propos et le spectacle continuel d'une table de jeu, avec les indélicatesses et la grossièreté qui en sont souvent les compagnes, ne furent pas d'assez puissants dan-

gers pour corrompre le cœur de Carmen; son étourderie et son extrême jeunesse lui servirent de sauvegarde contre le péril; mais elle ne put apprendre à dompter ses passions là où elles étaient caressées, ni envisager comme des fautes des actions qu'elle avait vu commettre comme simples et convenables. Carmen pouvait devenir coupable sans cesser d'être innocente.

Le lendemain matin, tout était en émoi chez don Tadeo; chacun se trouva à son poste à l'heure fixée pour le départ, à l'exception de Conchita et de sa mère. Claudio, arrivé le dernier, apporta les excuses de ces dames, et la partie se mit en marche, les uns à cheval, les autres en voiture.

Carmen montait un superbe cheval que Claudio lui avait prêté. Son costume d'amazone rehaussait encore la souplesse et la grâce de sa taille; et avec son visage animé par l'attente d'un plaisir, son nez effilé au vent, ses grands yeux bruns et brillants, encadrés par des bandeaux de cheveux noirs comme l'aile du corbeau et garantis seulement du soleil par un voile de gaze qui se jouait dans l'air, elle défiait en éclat le plus beau de nos papillons. Claudio, non loin d'elle, caracolait sur son cheval favori, pur sang anglais, amené à grands frais des États du Nord. Son habileté, la flexibilité de ses mouvements, la puissance habile qu'il déployait à le conduire, faisaient l'admiration de tous et charmaient particulièrement les femmes, dont il faisait battre les cœurs toutes les fois que son coursier trop ardent faisait

quelque écart ou cherchait à s'élancer par-dessus les *maniguas* ou les *matorrales*.

Mais le plus heureux des cavaliers était le capitaine Marena. Officier d'infanterie, sa passion pour l'équitation était en raison inverse de son talent. Enfourchant un cheval de *la Estancia*, dur d'allure autant que de bouche, il essayait de trotter à l'anglaise, le corps plié sur le cheval, se balançant des rênes aux étriers, et s'affaissant rudement sur la selle à chaque pas. Quelquefois, pour faire parade de son habileté, il cherchait à manœuvrer; mais les membres de l'animal étaient roides et peu accoutumés à de pareils exercices. À chaque appel du cavalier il levait la tête, lui montrait les dents et ruait d'importance ; alors le capitaine redevenait modeste, trop heureux d'endurer les secousses bondissantes du trot de son cheval, sans y ajouter le danger des ruades. Toutefois, sa passion jouissait même des mauvaises chances, et jamais homme ne fut plus heureux que lui sur sa haridelle rétive. La cavalcade marchait gaiement en avant sur un chemin étroit, bordé de citronniers et de palmiers. Carmen, quoique habile et hardie, avait de la peine à retenir son cheval, dont l'ardeur naturelle était excitée par le voisinage d'innombrables abeilles qui couvraient les fleurs des citronniers, lorsqu'en passant devant un palmier, une *yagua* (1) s'en détacha et tomba avec fracas sur le chemin. Carmen, effrayée, poussa son cheval de l'autre côté de la route; la secousse dérangea sa selle, et, ne

(1) Partie de l'écorce.

se sentant plus en équilibre, elle prit le pas, lâcha les rênes, et chercha à se remettre en selle. Mais le cheval, se sentant en liberté, s'échappa au grand galop... Les dames se mirent à crier, les cavaliers à courir, et le coursier, épouvanté par le bruit, excité par les pas des chevaux, s'emportait de plus en plus. Le désordre qui régnait sur la route empêchait qui que ce fût d'avancer pour porter secours à Carmen, lorsque Claudio, voyant la porte d'une caféierie ouverte du côté droit de la route, s'y jeta. Une fois franchie, et n'ayant plus d'obstacle à craindre, il poussa son cheval contre le *guarda-raya* parallèle à la route, et dépassant bientôt l'animal emporté, il donna de l'élan à son beau coursier, le piqua des éperons, lui lâcha les rênes, l'anima de la voix, et le noble animal, faisant un saut formidable, franchit la *guarda-raya ;* mais ses jambes de derrière s'étant embarrassées dans les épines de nopales, il alla tomber de l'autre côté de la route. Claudio se releva lestement et se trouva au milieu du chemin au moment où le cheval de Carmen, effrayé de le voir, s'arrêtait.

La secousse violente qu'éprouva la jeune femme la jeta hors de la selle; mais Claudio arriva à temps pour la recevoir dans ses bras. « *Merci!* » lui dit-elle... et elle s'évanouit. Il ne l'avait pas encore posée à terre, lorsque le capitaine arriva tout essoufflé, et l'arrachant des bras de son libérateur, s'écria d'une voix lamentable :

« Oh! prenda de mi alma (1)! Horrible danger! »

(1) « Joyau de mon âme. »

Et la pressant sur son cœur, il la comblait de caresses et pleurait comme un enfant.

« Ce n'est rien, ce n'est rien, capitaine, répétait-on autour de lui; laissez-la donc respirer. »

En effet, Carmen ne tarda pas à recouvrer ses sens, et la joie des assistants fut générale en la voyant revenir d'un si grand danger.

Après le premier moment d'effusion, leur attention se porta sur Claudio.

« Il faut le couronner, dit son ami.

— Oui, il faut le couronner! » s'écrièrent-ils tous.

On courut aussitôt vers les arbres qui bordaient la route; c'était à qui fournirait plutôt une couronne de fleurs d'oranger et de feuilles de palmier. Carmen, assise sur un arbre renversé au bord de la route, souriait délicieusement à la vue de cette scène. Elle avait lu dans son enfance des romans de chevalerie, et son imagination gaie et ardente la transformait dans cet instant en héroïne du moyen âge.

La couronne achevée, toute la bande joyeuse se porta vers Carmen. Une jeune fille, prenant le chevalier par la main et lui faisant mettre un genou en terre, dit à Carmen :

« Il est juste que la beauté couronne son libérateur. »

La dame se leva, le visage animé et joyeux, les yeux doux et caressants, et lui dit en lui posant la couronne sur la tête :

« Chevalier, soyez toujours fidèle et courageux. »

Ces paroles furent suivies d'acclamations et

d'applaudissements. Le capitaine, malgré sa gaieté habituelle, ne prenait point part à l'hilarité générale; triste et soucieux, il se tenait derrière sa femme. Cette scène, où elle se trouvait la protégée d'un autre, lui était insupportable; il ne pouvait contenir sa mauvaise humeur.

« Si j'avais eu un bon cheval comme vous, senor don Claudio, dit-il lorsque le bruit se fut apaisé, ma femme n'aurait pas eu besoin de votre secours; et si vous ne lui aviez pas prêté un animal enragé, elle n'aurait couru aucun danger. »

Cette ingratitude pour son libérateur blessa le cœur de Carmen; elle rougit et redoubla de marques de reconnaissance envers Claudio, pour lui faire oublier l'injustice de son mari.

« Combien je vous dois, Claudio! lui dit-elle pendant que chacun s'apprêtait à partir... Et ce pauvre cheval, ajouta-t-elle en regardant la pauvre bête étendue immobile sur la route... Mais, il ne bouge pas!

— Antonio, dit Claudio à son domestique, fais lever le cheval.

— *Mi amo*, répondit le nègre, il est mort!...

— Ah! mon Dieu! s'écria Carmen, et pour moi!...

— Il y a un homme qui en ferait autant volontiers pour la même cause, » lui répondit Claudio en l'aidant à se relever et s'apprêtant à la remettre en selle.

Mais le capitaine, craignant un nouvel accident, s'approcha de sa femme, la prit par le bras et la plaça dans une *volante*.

Claudio monta le cheval de Carmen, et ne put

contenir un soupir en passant devant le noble animal qui l'avait si bien servi. Un sentiment douloureux le prit au cœur, et piquant sa monture, il s'éloigna au grand galop.

Au bout d'une heure, on se trouva à l'entrée du village de *Mangas :* la finissent les caféiries et commencent les immenses savanes de *Guanacaye.* Cavaliers et calesceros, lançant leurs montures, se mirent à courir à travers champs, écrasant des milliers de fleurs sauvages, de *bejucos* parasites et de plantes aromatiques. Les insectes, les *majas* et les papillons aux mille couleurs, effrayés, se sauvaient, les uns glissant sous l'herbe, les autres déployant leurs ailes dorées, tous fuyant cette avalanche humaine qui envahissait leur domaine solitaire; et les sifflements des uns, le bourdonnement des autres, remplissaient l'air comme les *houras* des peuplades sauvages surprises par l'ennemi. Bientôt notre bande joyeuse découvrit au loin la lagune de *Piedra,* qui, comme une immense glace, s'étendait au milieu de cette vaste et sauvage solitude. La pêche abondante qu'enferment ses eaux attire de loin les pêcheurs, dont les canots restent attachés aux bords du grand bassin. Une multitude d'oiseaux charmants, ornés des plus beaux plumages, viennent, attirés par la fraîcheur de l'eau, habiter les rives du lac : des *chambergos,* des perruches, des cardinals et des totis voltigent çà et là, se croisent en tous sens, et battent de l'aile, becquetant, qui l'eau limpide du lac, qui la goutte de miel contenue dans le calice d'une fleur d'algue ou d'aguinaldo.

Au milieu de ces sauvages prairies s'élèvent, de distance en distance, des bocages enchanteurs, des arbustes fleuris, où la rose de la mer Pacifique entrelacée au *bolador*, et la fleur de *nacre* mêlée au *mate* et à la pitaloya, se groupent au milieu de la savane, comme si elles cherchaient à se communiquer la fraîcheur de leurs larges feuillages, au milieu de cette plaine embrasée. C'est sous un de ces bocages, habités par des oiseaux-mouches, qu'après avoir placé sur l'herbe tous les coussins et les *tapecetes* des *volantes*, les selles des chevaux et les *jaguas* qu'on put rencontrer sous les palmiers, tout le monde se trouva réuni sous une tente attachée aux arbres et apportée par les soins de don Tadeo.

Le déjeuner fini, on demanda des cartes, et après avoir étendu un *tapecete* (1) qui restait, hommes et femmes s'assirent autour de cette table sans pareille, et se livrèrent à toutes les émotions du jeu, pendant que le capitaine, ne se doutant pas du plaisir qu'on s'était ménagé, s'amusait à effrayer les oiseaux des alentours. Claudio, auprès de Carmen, lui proposa de jouer, mais son mari avait emporté la bourse.

« Eh bien! lui dit-il, jouons une poule ensemble; je mettrai l'argent, vous la fortune. »

Et il la mit de moitié dans son jeu.

On était encore livré aux émotions des paris lorsque le capitaine arriva; mais, contre son habitude, il ne voulut pas y prendre part. Sa femme

(1) Rideau qui sert à garantir du soleil la partie à découvert de la volante.

alla aussitôt à sa rencontre. Quoiqu'elle le trouvât aussi affectueux pour elle que de coutume, la préférence qu'elle donnait à Claudio la troublait intérieurement, et à peine trouva-t-elle l'occasion de lui parler sans être entendue.

« Claudio, lui dit-elle, vos assiduités peuvent me compromettre : je crains la pénétration de mon mari, et vous ferez bien de ne plus vous occuper de moi ! »

Claudio fut ravi de ce premier signe de complicité.

« Je ne m'attendais pas, Carmencita, à cette preuve d'indifférence, répondit-il avec un air pénétré de mélancolie; vous prenez sans doute pour prétexte la crainte de l'opinion pour me repousser loin de vous !...

— Dieu sait combien vous êtes injuste !... Mais, mon mari ?...

— Oui, vous avez raison, et je suis un insensé ; ma vie ne payera pas assez cher votre repos... et vous savez si je suis capable de l'exposer pour vous !... »

Carmen garda le silence, mais un regard pénétrant et passionné ne laissa aucun doute à Claudio sur l'effet de ses paroles.

« Mais, dites-moi, reprit la jeune femme en reprenant un air léger et insouciant, et Conchita, quand l'épousez-vous ? »

Ce nom porta le trouble dans l'âme de Claudio comme tout ce qui rappelait la pauvre enfant à sa mémoire.

« Je n'y ai jamais songé, je vous le jure, et cette question me surprend de votre part. »

Le malaise qui se décelait dans Claudio en prononçant ces paroles, toucha l'imprudente.

« Eh bien ! dit-elle, n'en parlons plus. »

Claudio s'éloigna l'âme pénétrée d'une joie infernale, voyant son plan de séduction si avancé, pendant que le cœur de la jeune femme bondissait en proie à une passion violente et romanesque.

Après le jeu on dîna gaiement, et vers la fin du jour tout le monde se remit en marche, escorté par les nuages illuminés et gigantesques du soir.

Don Tadeo ayant proposé à tous ses convives de rester encore le lendemain chez lui, chacun accepta avec joie.

A huit heures du matin, la négresse Francisca finissait d'habiller sa maîtresse. Le petit balcon de sa chambre était ouvert; les rayons du soleil commençaient à pénétrer déjà à l'extrémité des barreaux; mais la tente de toile rayée à effilés rouges, déployée en dehors, ménageait encore un reste de la fraîcheur du matin aux *aguinaldos* et *boladores,* qui grimpaient et traînaient en tous sens entre les grillages du balcon. Tout en passant autour des bras de la *nina* son léger peignoir en linon, Francisca lui racontait les événements de la veille, sans omettre aucun des détails de la chute.

La jeune fille, après avoir renvoyé sa négresse...

« Infâme! dit-elle en se jetant à moitié habillée sur sa *butaca*... Infâme!... comme il s'est moqué de moi !... comme il me méprise ! Ah! si je l'avais

su! Que les hommes sont perfides, et que les pauvres femmes sont nées pour être misérables! Comme il s'amuse! comme il est heureux!... le traître! pendant que moi, triste et désolée, je sens ma vie dévorée par la jalousie et le désespoir... Non, non! il ne triomphera pas! ajouta-t-elle en frappant le parquet de son petit pied, et se levant de son siége le visage couvert de larmes. Je vais de ce pas tout avouer à ma mère; nous verrons si en sa présence il ne mourra pas de honte! »

En prononçant ces mots, elle se dirigea vers la porte comme une insensée; mais avant d'y arriver, elle changea de résolution, et pâle, les genoux tremblants, elle se rejeta sur son siége.

« Je ne suis qu'une pauvre fille, mon Dieu! reprit-elle avec amertume, et comment aurai-je le courage d'avouer à ma mère mon déshonneur?... *Ay! madre de mi alma!* si tu savais que ta Conchita est une fille perdue, tu en mourrais!... Quelle honte! Et mon ange gardien, où était-il?... » Puis, changeant subitement d'idée : « Oui, et pendant que je me mœurs de désespoir, l'infâme se moque de moi avec sa maîtresse!... »

A ce dernier mot, son indignation n'eut plus de bornes. Essuyant ses larmes, et prenant un air résolu : « Je sais ce que j'ai à faire, et je le ferai : il est heureux de me savoir enfermée, pleurant et hors d'état de porter le trouble dans ses amours... Eh bien! j'irai aujourd'hui chez don Tadeo, je mangerai, je danserai, je serai heureuse, étourdie, folle; je rirai en face de cette déhontée, je dirai à chacun qu'elle est la maî-

tresse de Claudio, et s'il le faut, je lui arracherai les yeux et lui cracherai au visage comme à une âme vile qu'elle est!... »

En finissant ces mots, elle arrangea à la hâte ses cheveux en désordre, attacha les cordons de son peignoir, et entra dans la salle où la famille et Claudio étaient réunis pour déjeuner.

Ce fut devant lui, et d'un air calme, qu'elle exprima à ses parents le désir d'aller chez don Tadeo. Claudio, étonné, inquiet d'une résolution aussi brusque, cherchait à en deviner la cause dans ses yeux, dont le regard foudroyant portait la crainte dans son cœur. Mais, selon sa tactique, il dissimula, et par son air offensé et dédaigneux porta à son comble l'indignation de la *nina*.

La fête était commencée lorsqu'ils arrivèrent chez don Tadeo. Le bruit de la musique, la gaieté de la contredanse animaient tous les assistants.

Lorsque Conchita entra, elle s'approcha, d'un air vif et empressé, de chacune de ses amies, les saluant avec effusion et volubilité; ensuite, elle se plaça aussitôt à la contredanse, avec le premier danseur qui se présenta à elle. Jamais elle n'avait déployé tant de vivacité et de grâces ondoyantes; jamais la souplesse de son corps n'avait répondu avec autant de charme aux syncopes de notre contredanse havanaise; et son regard, ordinairement doux et voilé, attirait par sa coquetterie agaçante toute une cour de jeunes gens, étonnés et ravis de son étourderie insouciante et de sa beauté naïve. Les femmes, par cet instinct sagace qui éveille la jalousie, avaient remarqué

en elle quelque chose d'étrange et d'inaccoutumé.

« Regardez donc Conchita, disait une jeune fille au nez hardi, aux lèvres fines et à la voix flûtée; regardez-la, elle a l'air, ce soir, d'avoir perdu la raison... Comme elle se démène, et comme sa coiffure est égratignée et sa robe mal attachée! On dirait qu'elle parle sans savoir ce qu'elle dit, qu'elle écoute sans entendre et qu'elle regarde sans voir.

— Je l'avais déjà remarqué, réprit sa voisine, femme rondelette, blanche, et dont la physionomie calme et contente indiquait des sentiments habituels de bienveillance; qu'a-t-elle donc ce soir? elle est peut-être malade, qui sait!

— Non, répliqua l'autre; elle s'est plutôt brouillée avec son fiancé, qui lui tourne la tête... Voyez comme il s'occupe de la femme du capitaine, en sa présence, sans daigner même la regarder!

— Mais cela ne veut rien dire; les hommes n'en font pas d'autres. »

Dans ce moment, Conchita s'approcha pour saluer Lucia, qui se trouvait non loin de là.

« Comment te portes-tu, *chinita?* lui demanda son amie en l'embrassant.

— Très-bien, *vida mia*, très-bien; et toi?

— A merveille, et très-heureuse de te voir aujourd'hui si gaie, car l'autre jour tu étais bien triste.

— Oui; j'étais malade; aujourd'hui, tu le vois, je suis gaie et bien portante.

— J'avais soupçonné, l'autre fois, que tu avais

à te plaindre de Claudio; et si la paix est rétablie, je t'en fais mon compliment.

— Pas du tout... Je ne m'occupe plus de lui le moins du monde.

— Vous êtes donc brouillés tout à fait?

— Et sans retour... je te dirai plus... je l'abhorre!

— Eh bien! China, j'en suis charmée; car, vois-tu, je le tiens pour un inconstant... Si tu l'avais vu hier avec la Carmen Marena... il faillit se tuer pour elle.

— Et Carmen en était ravie, heureuse? Louable conduite, en vérité, pour une femme mariée! »

En vain la pauvre fille essayait de plaisanter, l'émotion de sa voix la trahissait; elle changeait de couleur et souffrait mille morts; mais la passion qui dominait en elle, c'était la vengeance. Elle souffrait tous les tourments à la fois, et pendant cette longue journée, sa vie fut un supplice. Tantôt, livrée aux déchirements de la jalousie, à la vue des attentions de Claudio pour sa rivale; tantôt, humiliée de l'abandon et du mépris dont il l'accablait, plus d'une fois elle fut sur le point d'insulter publiquement cette odieuse ennemie; mais la pauvre enfant était aussitôt arrêtée par la honte et la timidité. Pendant le dîner, les regards passionnés de Claudio, les attentions qu'il prodiguait à sa rivale, lui perçaient le cœur : son pouls et sa tête battaient avec violence. Un de ses voisins, ayant compassion de sa tristesse, lui offrit un verre de vin de Champagne; elle n'en avait jamais goûté; mais, prenant le verre, elle le vida d'un trait. La nouvelle agitation causée par cette

liqueur capiteuse et inconnue augmenta le désordre de ses idées et le feu qui circulait dans ses veines. Au milieu de la gaieté générale, personne ne remarquait l'état violent de la malheureuse enfant; et ses joues pourpres, ses yeux injectés de sang, son regard égaré, n'étaient attribués qu'à l'effet du vin, tout à fait nouveau pour elle.

Il était quatre heures lorsqu'on finit de dîner; aussitôt les jeunes filles formèrent une contredanse. Conchita resta seule et pensive à une des extrémités du salon. Elle se croyait livrée à un songe horrible, et ne pouvait pas croire à l'évidence. Les objets s'offraient à ses yeux comme des ombres fantastiques; la musique importunait et irritait ses nerfs. Délirante de désespoir, elle ne comprenait pas le but de tant de plaisirs; et ses yeux fixes ne voyaient que deux personnes assises à l'autre bout du salon, qui paraissaient absorbées dans une conversation très-tendre et animée : ces deux personnes étaient Carmen Marena et Claudio.

La nuit était close; les étoiles, comme autant de soleils, brillaient sur le ciel bleu; et la brise, se jouant entre les feuilles des arbres, balançait doucement l'un sur l'autre les panaches des palmiers, et remplissait l'espace de douces harmonies. Une ombre fugitive glissait à travers la *guarda-raya*, vers le bois de *canas bravas*... Où va-t-elle à cette heure?... Craint-elle le chien *Gibaro?* le serpent? le nègre fugitif? Non, cette femme a peur d'elle-même, car elle va pour la première fois violer ses serments et se déshono-

rer. Elle n'était pas à moitié de l'allée, lorsqu'elle entendit les aboiements d'un chien; elle trembla, et s'arrêta... Un instant après, elle reconnut la voix du *mayoral*, qui, s'accompagnant du *tiple*, chantait, non loin de là.

Le cœur de Carmen bondit; la voix du *guajiro* lui semblait être celle de son ange gardien : un froid mortel circulait dans ses veines. Elle se retourna, et fit quelques pas pour revenir à la maison et à ses devoirs; mais Claudio s'avançait rapidement de l'autre côté de l'allée; elle entendait ses pas; elle avait promis .. la voix du *guajiro* s'éteignait... Claudio allait l'attendre... Immobile auprès du lieu du rendez-vous, elle craignait encore plus d'avancer que de retourner sur ses pas.

Bientôt, le silence, la peur, le désir, l'entraînèrent; et, s'élançant rapidement, elle atteignit bientôt le bois, et disparut au milieu des *canas bravas*... Un instant après, Claudio était auprès d'elle, près de l'arbre renversé où ils s'étaient assis la première fois qu'il lui avait parlé d'amour.

Carmen était pâle et tremblante; son amant, respectant son émotion et gardant le silence, plia les genoux devant elle et pressa la main de sa maîtresse sur ses lèvres... Elle pleurait, moins d'amour que de remords; un trouble mortel s'était emparé d'elle, et elle restait comme insensible aux caresses du séducteur. Mais Claudio la rassura avec tant d'adresse et d'éloquence que bientôt elle oublia l'univers entier; et, les yeux humides et animés par tout le délire de la passion,

elle laissa retomber sa tête charmante sur l'épaule de son amant... Tout à coup, un cri aigu vint frapper son oreille ; effrayée, elle vit apparaître, au milieu des ombres allongées des *canas bravas*, une femme, le sein nu, les cheveux en désordre, qui, tendant les mains, criait d'une voix stridente :

« Infâmes !... infâmes !... »

La peur rendit Carmen immobile, et sa rivale l'atteignait déjà, lorsque Claudio, se plaçant entre elles deux, et arrêtant d'une main ferme le bras de Conchita :

« Fuyez, Carmen ! fuyez, au nom du ciel ! ou vous êtes perdue ! »

Comment retracer cette scène tragique, qui se passait au milieu d'un bois solitaire, dans les ténèbres de la nuit, éclairées seulement par les rayons incertains des étoiles et des *cocullos*, qui illuminaient de leurs lueurs fugitives les sommets majestueux des palmiers et des bambous ? Carmen s'éloigna pendant que la jeune fille faisait les plus grands efforts pour se dégager des mains de Claudio.

« Lâchez-moi ! âme de vilain, lâche !... où peut-elle aller que je ne la retrouve, que je ne la déshonore ?... Au secours ! au secours ! capitaine Marena !... *papa, mama mia !*

— Par les plaies de Jésus-Christ ? tais-toi, tais-toi, Conchita !... Quoi, tu ne reconnais pas ton amant ? Garde le silence, et je suis à toi pour la vie !

« Eh bien ! j'accepte, répondit la nina avec une fureur concentrée. »

Claudio relâcha son étreinte ; mais à peine fut-elle en liberté que, se précipitant à la poursuite de Carmen, elle recommença à crier....

« Tout le monde le saura !... Je vous dénoncerai partout !... Infâmes ! »

Et l'écho paisible des bois répétait sourdement autour d'elle... « Infâmes ! »

Claudio, s'élançant sur ses pas, ne tarda pas à l'atteindre, et la prenant dans ses bras, il chercha en vain à la calmer par ses prières et ses promesses.

« Conchita de ma vie, lui disait-il, aussi éperdu que la jeune fille, pour l'amour de ta mère, calme-toi ! Je n'aime que toi au monde ! Toi seule, tu seras mon bonheur, je te le promets, je te le jure, sur les cendres de mon père !

— Laisse-moi ! criait la malheureuse en se débattant, je ne veux plus de ton amour ! je te déteste !... Laisse ! lâche-moi ! Au secours ! *papa mio !*

— Vive Dieu ! s'écria Claudio, déjà dominé par une colère furieuse, et lui secouant les bras, qu'il tenait fortement dans ses mains, tu veux donc me perdre, enfant du démon ! Maudit soit mon sort, et le jour où je t'ai connue ! »

Et la serrant convulsivement entre ses bras, il frappait du pied violemment la terre.

La nina poussa un cri aigu, et peut-être eût-elle cédé à l'effroi que lui inspiraient les anathèmes et la figure terrible de Claudio, si l'air n'eût pas retenti des aboiements de plusieurs chiens, suivis des accents prolongés, particuliers à nos

guajiros, lorsqu'ils s'appellent dans nos campagnes. « Ni-naa! Conchi-taa! »

Alors la jeune fille, reprenant de nouvelles forces, criait à pleine poitrine.

« Me voici! me voici!

— Tais-toi! lui dit Claudio. Jure-moi de te taire! pour toi-même, *china*, pour ton honneur!

— Mon honneur, hypocrite! mon honneur! tu me l'as enlevé, infâme!... tu le sais bien! et tu m'as délaissée dans la douleur et le désespoir!... Me voici! me voici!

— Fille du démon! tu te tairas! »

Et de sa main il couvrit la bouche de Conchita. Les aboiements des chiens devenaient de plus en plus distincts; il était évident que bientôt Claudio et la jeune fille seraient découverts. Recouvrant de nouvelles forces, et entraînée par un désespoir furieux, elle pliait son faible corps comme un serpent pour échapper à Claudio, et luttait pour repousser sa main avec une ardeur frénétique.

Pendant ce combat, le bruit se rapprochait, les chiens de *busca* (1) avaient trouvé la piste, et l'on distinguait déjà clairement les voix humaines, parmi lesquelles Conchita crut reconnaître celle de son père. Alors toute la force de Claudio ne suffit plus pour la contenir. Des gouttes de sueur ruisselaient sur le front pâle du jeune homme; sa respiration haletante était enflammée; mais lorsque la main de fer qui fermait sans pitié la bouche de l'infortunée venait à se détendre, on

(1) De recherche.

entendait encore ces mots à demi articulés : « Bar-ba-ro. »

Claudio n'était plus à lui; son cerveau brûlait, il avait le vertige, ses oreilles bruissaient, ses tempes battaient avec force; et ne pouvant venir à bout de dompter la jeune fille, enivré d'une fureur toujours croissante, il la saisit au cou, de ses deux mains impitoyables, et la pressant avec violence : « Furie de l'enfer !... » dit-il. Puis il lâche l'enfant, qui retombe immobile au pied d'un yaya, comme la pauvre gazelle frappée au cœur par le chasseur cruel. Claudio, épouvanté de son attentat, resta quelque temps immobile, les yeux attachés sur ce corps inanimé; puis, se penchant vers elle, il chercha quelque trace de vie. Les yeux de Conchita étaient fermés, son visage pourpre et ruisselant de sueur. Claudio, approchant sa bouche des lèvres sèches et brûlantes de la jeune fille, chercha en vain un souffle de respiration. A plusieurs reprises, il toucha les mains glacées de Conchita : le pouls ne battait plus. Il écarta ses vêtements et toucha de ses doigts tremblants le cœur et la poitrine de la *nina :* tout était froid comme le marbre... Alors il la crut morte. Une sueur froide inondait son front, et, le regard toujours fixé sur la pauvre créature, il avait l'air d'un insensé, lorsque les cris des chiens, qui débusquaient déjà à l'entrée du bois, l'ayant rappelé à lui-même, une terreur indicible s'empara de lui; et sautant comme un daim poursuivi par la meute acharnée, il s'enfuit de l'autre côté du bois.

A mesure qu'il s'éloignait, il précipitait sa

course, comme si une main vengeresse fût toujours prête à le saisir. Le murmure des feuilles agitées par la brise, le bourdonnement des insectes de nuit, le froissement léger des ailes du cacullo lumineux et même le bruit de ses propres pas le faisaient frémir et lui semblaient autant de témoins irrécusables de son crime. Lorsqu'il eut franchi un assez long espace, il se trouva dans un fourré de *maniguas*, coupé çà et là par des troncs d'arbres, restes d'un bois défriché. Là, il s'arrêta, et s'asseyant sur un cèdre renversé, plus calme il commença à se rendre compte de sa situation.

« Dieu de miséricorde! s'écria-t-il en joignant les mains et levant ses yeux encore enflammés par la lutte passée. Est-ce un rêve?... un délire? Moi, assassin! assassin, Dieu de bonté!... et de qui? d'une pauvre fille, d'une enfant qui m'aimait! Maudit amour! maudite soit l'heure où je la vis pour la première fois! Mon sang se glace dans mes veines. . Quel est ce poids qui m'oppresse le cœur?... moi, puni comme assassin! moi, criminel!... Dieu juste! tu sais si j'avais l'intention de la tuer! c'est elle, elle seule, qui a tout fait! » Un torrent de larmes jaillit de ses yeux... « Malheureuse! ajouta-t-il d'une voix entrecoupée. Malheureuse! si belle! si enfant!... Je suis donc ton séducteur et ton bourreau? Non, je ne saurais supporter un tel remords; je veux revoir ton cadavre, et là, m'avouer coupable, et souffrir ensuite le châtiment qui m'est dû. »

S'arrêtant à cette résolution désespérée, il se leva comme un insensé, et marchant à grands pas,

il se dirigea vers la maison. Il était non loin de la caféierie, lorsqu'il entendit près de lui une voix qui l'appelait : « *Nino* Claudio ! *Nino* Claudio ! » Sa préoccupation l'avait empêché d'entendre les pas de la personne qui lui parlait, et qui courait après lui depuis quelques instants... Le sang s'arrêta sur son cœur : il frémit comme si la voix de Dieu lui eût demandé compte du meurtre qu'il venait de commettre. Mais il se rassura lorsque la même voix continua ainsi :

« Je suis Antoine, *nino*... *Qué no me conoce su melcé* (1)?

— Eh bien, que me veux-tu? La volante est-elle prête?

— *No, nino, porque su melcé no me dijo que la pusiera* (2).

— Va, va atteler tes mules tout de suite.

— *Si seno, pero el nino Manolo me mandò à buscar à su melcé* (3).

— Où est-il?

— *En el batey, esperando à su melcé* (4).

— Marche en avant et dis-lui que j'arrive. »

A peine Claudio se trouva-t-il auprès de son ami, qu'il lui dit en se jetant dans ses bras :

« Ami ! je viens de tuer Conchita.

— Comment! c'est toi?...

— Oui, moi ; je l'ai tuée de mes propres mains.

— Mais elle n'est pas morte, *hombre !*

(1) « Votre merci ne me reconnaît pas? »

(2) « Non , *nino*, votre merci ne m'a pas dit d'atteler. »

(3) « Oui, seigneur, mais le *nino* Manolo m'a envoyé chercher votre merci. »

(4) « Dans le *baey*, attendant votre merci. »

— Non! s'écria Claudio, se livrant à tout le délire de la joie. Eh bien! je veux la voir!

— Calme-toi, je t'en conjure, et apprends-moi la cause de ce cruel événement. Conchita n'est pas morte; mais elle est plongée dans une léthargie profonde.

— Elle n'est donc pas morte? répétait toujours Claudio. Ah! si tu savais ce que j'ai soufert, Manolo!... Mais a-t-on quelque soupçon sur moi?

— Que diable, *hombre*, quand je te dis de te calmer, crois-moi. Ici, on ne sait rien de ce qui est arrivé, sinon que la *muchacha* a été trouvée au milieu du bois, au pied d'une *cana brava*, étendue sur l'herbe et sans connaissance. D'abord on la crut morte, on la transporta au milieu des torches, suivie des chiens, qui aboyaient, de la foule, qui criait, du père, qui pleurait, et de tous les nègres de l'habitation, empressés à se relever pour la porter jusqu'à la maison. Là, on s'aperçut bientôt qu'elle respirait, et le médecin du cafétal assura qu'elle était seulement évanouie. On attribue cet accident à la chaleur et à la danse.

— Ainsi personne ne soupçonne la vérité?

— Et moi-même je serais dans l'erreur si, au moment où l'on commençait à chercher Conchita dans la maison, je n'avais pas aperçu Carmen qui rentrait, la toilette en désordre, et toute troublée. Alors je courus te chercher, et, ton absence augmentant mes soupçons, j'envoyai plusieurs nègres dans des directions diverses pour aller à ta rencontre et te prévenir de l'événement. Maintenant dévoile-moi tout ce mystère. »

Claudio raconta tout brièvement à son ami et

lui demanda conseil. Manolo, sans répondre à sa question, reprit :

« Ainsi, j'avais bien jugé lorsque, après avoir trouvé la nina, les chiens voulant absolument suivre une autre piste, je persuadai le mayoral de les retenir : à vrai dire, je soupçonnais déjà quelque diablerie de ta part.

— Mais, ami, conseille-moi... Que dois-je faire maintenant? Si Conchita meurt, Manolo, je me lance une balle dans la tête.

— C'est bon, mais commençons d'abord par rentrer à la maison.

— Y penses-tu!... Et si elle m'aperçoit?

— Je te dis qu'elle est hors d'état de te reconnaître. Allons, viens, personne ne te soupçonne, et d'ailleurs, ta fuite te condamnerait. Courage, donne-moi le bras. » Et il entraîna son ami après lui.

Le premier objet qui se présenta à leur vue, en entrant dans le salon, fut le capitaine tenant par la main sa femme et se préparant à partir.

« Vous voilà, Claudio, dit-il, d'où sortez-vous? Le défenseur des belles, où était-il, qu'il n'est pas accouru au secours de sa fiancée? D'où sortez-vous? Ignorez-vous ce qui vient de se passer?

— Il était en visite dans le cafétal de Herrera, ici, en face. J'ai été le chercher, et si j'avais prévu l'effet que cette nouvelle devait produire sur lui, je la lui aurais laissé ignorer.

— Allons, allons, mon jeune ami, courage, dit le capitaine à Claudio avec un air de commisération, cela ne sera rien : la petite avait goûté le vin de Champagne pour la première fois, et sa tête en a été troublée.

— En effet, » reprit Claudio, encore décontenancé; et, levant les yeux, il rencontra ceux de Carmen, qui, par quelques légères marques d'impatience, témoignait à son mari le désir de partir. Le regard de Claudio décelait son embarras et sa honte; mais celui de Carmen ne respirait que dédain, reproche et colère. Claudio, craintif et abattu, n'avait plus pour elle ce charme prestigieux et brillant qui l'avait séduite d'abord. Quelque chose d'humble et d'effrayé en lui le rendait à ses yeux presque ridicule; et, dans cet instant, le capitaine, avec ses saillies franches et inconvenantes, son aplomb imperturbable et ses droits à la protéger, lui semblait bien supérieur au brillant Claudio.

— Allons-nous-en, Marena, lui dit-elle avec un air d'impatience marqué; je me sens mal.

— Allons, allons, china. *Adios, senores*... Ces femmes sont si délicates, il faut en avoir un soin!... Allons, adieu. »

Et il se dirigea vers la porte, emmenant sa femme, qui, en partant, lança sur Claudio un dernier regard foudroyant.

« Deux ennemis de moins, dit Manolo à son ami. Allons, courage, et entrons. Cet imbécile de capitaine! j'étouffais d'envie de rire. »

Les forces de Claudio défaillirent en approchant de la chambre occupée par Conchita; ses genoux fléchirent, et il fut obligé de se soutenir sur le battant de la porte avant d'y pénétrer. Son émotion s'accrut encore lorsque, jetant un coup d'œil dans l'intérieur, il aperçut la pauvre jeune fille étendue sur un lit en désordre, les cheveux

défaits, les yeux fermés, et les draps, ainsi que les vêtements, remplis de taches de sang... Un sentiment indicible de remords et de pitié traversa son âme : il crut voir dans ce sang précieux une preuve indubitable de son crime.

Dona Catalina, au chevet de sa fille, la tête penchée sur elle, la regardait attentivement, pendant que ses larmes tombaient une à une sur la main de sa *nina,* qu'elle pressait entre les siennes.

En entendant ouvrir la porte, elle tourna la tête, et à peine aperçut-elle Claudio, qu'accourant vers lui, et lui passant les bras autour du cou, elle se mit à sangloter, en lui disant d'une voix entrecoupée :

« *Ay!* venez, Claudio *de mi alma!* venez partager ma douleur... Vous qui l'aimiez tant, voyez dans quel état on me l'a amenée!... Voyez-la défaite, inanimée, mourante, et dites-moi si mon courage n'est pas grand, puisque je puis la voir ainsi sans mourir. »

Claudio soutint la pauvre mère dans ses bras; mais il tremblait, et ne put lui répondre.

Lorsqu'elle se fut un peu calmée et qu'elle eut repris sa place, il s'assit à un bout de la chambre, en face de la malade. « Pauvre enfant! se disait-il dans l'amertume de son âme, en contemplant sa beauté souffrante; pauvre enfant, quel homme n'aurait pas fait son bonheur d'être aimé de toi, de te posséder. Tu m'avais préféré à tous tes adorateurs, et je me suis fait un jeu de ton amour, et je t'ai sacrifiée à une puérile vanité!... Mais, s'il en est temps encore, je te dédommagerai de ma cruauté passée par une vie entière d'amour et

d'expiation. » Quelques larmes s'échappèrent de ses yeux. Dans le désordre de la souffrance, Conchita lui paraissait plus belle que jamais. L'énergie qu'elle avait déployée l'avait grandie à ses yeux, et il lui trouvait un nouvel attrait depuis qu'elle avait su résister à sa tendresse et à sa volonté. Claudio n'était pas méchant par nature. Ses fautes étaient le résultat d'une mauvaise éducation; mais la corruption de ses mœurs n'avait pas gagné le cœur. Sa première jeunesse, passée en Europe sans guide ni conseil, ayant été employée au plaisir et à la dissipation, son imagination égarée l'habitua de bonne heure à transformer ses passions ardentes en vices, en puérils passe-temps; et, ignorant la portée des choses rérieuses de la vie, il ne savait pas prévoir la conséquence de ses actions coupables ou inconsidérées.

La malade, après avoir passé une partie de la nuit assez tranquille, fut prise, vers le matin, d'une fièvre ardente accompagnée de délire. Des taches noires apparurent sur son visage, sur ses bras, et particulièrement autour de son cou, sous la forme de deux mains. Ce fait éveilla les soupçons : mille circonstances vinrent s'y grouper, Plusieurs personnes, entre autres le *guajiro* chanteur, rapportèrent avoir entendu dans la nuit des pas sur la *guarda-raya*. Le vieux *guardiero,* qu'on interrogea après l'avoir fait agenouiller, avoua qu'il avait entendu la *nina* appeler sa mère; mais que, s'étant imaginé qu'elle se promenait, il n'avait pas bougé. Manolo, pour détourner les soupçons qui pouvaient s'arrêter sur son ami les rejeta sur quelque nègre, coupable sans doute de l'at-

tentat. Cette hypothèse porta à son comble le désespoir des parents de la *nina*, et l'horreur et l'indignation dans le cœur de ses amis.

Toute la caféierie se mit en mouvement pour aller à la recherche du coupable; mais ce fut en vain, le coupable resta inconnu.

Pendant ces nouvelles agitations, Claudio, triste et sévère, restait au achevet de la malade, et semblait épier ses moindres mouvements. Le délire s'étant augmenté par degrés, elle commença à prononcer des mots sans suite et singuliers :

« *Nò!* ne m'étouffe pas, barbare!... Traître!... Au secours!... Infâme!... On me tue!... Carmen!... Claudio!... Séducteur!... Assassin!... » Et portant ses mains à son cou, elle faisait des gestes de frayeur, se soulevait, les bras étendus, comme pour repousser un danger... Puis, si son regard venait à apercevoir le visage de Claudio, elle poussait des cris, et sa frayeur, son délire, n'avaient plus de bornes.

Claudio, cloué auprès du lit, pâle, tremblant, couvert d'une sueur foide, le regard fixé sur la bouche de la malheureuse, n'avait pas la force de se dérober à ses yeux, et restait immobile, livré à une angoisse indicible : on aurait dit la statue de la Peur.

Cet état de crise dura six jours; le septième, il commença à céder, à l'aidé d'abondantes saignées et d'un régime qui épuisa complétement les forces de la jeune fille.

Claudio ne quittait pas un moment Conchita, et partageait en tout les soins que lui donnait sa mère. Ce septième jour, la malade étant plus

calme, don Antonio obtint de sa femme qu'elle prît quelques heures de repos : Claudio se chargea de la remplacer.

Assis près du lit de la *nina,* il contemplait son visage amaigri par la maladie, ses lèvres sans couleur et son front lisse et humide, où se décelait encore la souffrance.

L'âme de Claudio, saisie de pitié et d'amour, s'élançait vers elle, pendant que, frappé d'une pensée douloureuse, il répétait à voix basse : « Voilà mon ouvrage? » Conchita s'éveilla et regarda autour de la chambre; puis ses yeux se tournèrent vers Claudio, qu'elle n'avait pas encore aperçu... A cette vue, elle se souleva, et, plaçant son coude sur l'oreiller, elle appuya sa tête sur sa main, et resta immobile, le regard fixé sur lui.... Ses joues pâles se colorèrent, le lien qui retenait ses cheveux se détacha, et des flocons de boucles de cheveux noirs tombèrent sur son sein découvert et encore tout violacé des coups qu'il avait reçus dans la lutte... Claudio, atterré, comme s'il se fût trouvé devant le Juge éternel, garda le silence... Au bout de quelques secondes, deux grosses larmes jaillirent des yeux de la jeune fille, sillonnèrent son visage, et tombèrent sur son oreiller : sa tête s'affaissa sur son bras, et elle parut s'endormir...

Quelques jours après, elle fut en état d'être ramenée chez elle. Mais elle resta en proie à une maladie de langueur, et garda le plus profond secret sur l'accident dont elle avait été victime. Les prières réitérées de ses amis furent vaines;

aux instances les plus vives elle opposait un silence obstiné.

Claudio continua ses assiduités, et la demanda en mariage. A la grande surprise de ses parents, Conchita refusa avec douceur, mais sans justifier sa répugnance par aucune raison plausible ; les prières, les larmes de sa mère furent impuissantes, et n'aboutirent qu'à augmenter son goût pour la solitude.

On l'avait amenée à la Havane pour lui ménager les secours de la médecine et pour la distraire ; mais elle avait renoncé au monde, et s'était même éloignée de ses amies et de ses compagnes d'enfance ; son état de dépérissement faisait des progrès rapides : on la voyait s'affaisser de jour en jour, d'heure en heure.

Claudio, excité par tant de résistance et par le refus formel qu'elle avait fait de le revoir, n'épargnait aucun moyen, aucune recherche, pour arriver jusqu'à la jeune fille; mais ce fut en vain, et toutes les finesses et l'astuce sauvage de *Francisca* n'eurent d'autre résultat que de la rendre importune à sa maîtresse ; elle pria sa mère de la lui échanger contre une jeune esclave *mandinga-bozale*, qui, ne sachant pas encore bien parler l'espagnol, serait moins accessible à la séduction.

Le sacrifice de sa négresse lui fut néanmoins très-sensible, et sa tristesse augmenta chaque jour davantage. Sa mère, espérant que la mariage rétablirait sa santé, et n'attribuant son refus qu'à un caprice de malade, ne cessait de l'engager, de la supplier en faveur de Claudio. Conchita gardait le silence et restait inébranlable.

Accablée par tant d'obsessions, elle se détermina à demander à sa mère de l'envoyer chez une de ses tantes, à la campagne, où elle espérait retrouver le calme et la santé.

Dona Catalina, pour qui la volonté de sa fille souffrante était devenue une loi, y consentit, et il fut décidé qu'elle partirait le surlendemain.

La veille de ce jour, Conchita se trouva plus souffrante que d'habitude : une nuit sans repos, de violentes syncopes et une oppression douloureuse avaient empiré son état.

Vers le soir, elle demanda sa *volante,* pour aller à l'église faire des prières avant de se mettre en route ; mais elle manifesta le désir d'y aller seule, et partit.

Dona Catalina, inquiète, ne tarda pas à suivre sa fille à son insu, et resta à la porte de l'église en attendant qu'elle eût accompli ses pieux devoirs.

Les ombres de la nuit s'avançaient déjà sur la ville, et Conchita ne paraissait pas ; dona Catalina, ne sachant à quoi attribuer un si long retard, entra doucement dans l'église.

Un léger crépuscule tombait du haut des vitraux qui couronnaient la coupole, et répandait une clarté douce et incertaine sur les dalles, où s'étendaient les ombres projetées par les pilastres massifs qui soutenaient l'édifice. Dona Catalina avançait avec précaution et lentement; sa vue, affaiblie par tant de larmes, l'aidait mal à chercher son trésor. Pendant qu'elle faisait ainsi le tour de l'église, le jour pâlissait, les ombres s'effaçaient, et Conchita ne paraissait pas. Bientôt dona Cata-

lina fut obligée de sortir. Le *rosaire* venait de rentrer, et les grandes portes roulaient déjà sur leurs gonds... Une fois dehors, la pauvre mère se dirigea vers sa demeure, dans l'espoir que sa fille serait rentrée avant elle ; mais Conchita n'était pas à la maison, et son *calescro*, après l'avoir attendue à la porte de *la Merced* jusqu'à la nuit tombante, était rentré, dans la persuasion qu'elle avait été ramenée par sa mère.

L'inquiétude de dona Catalina et de don Antonio était indicible : des messagers furent envoyés dans tous les quartiers de la ville, mais sans succès : aucun indice, aucun espoir ne venait adoucir leur angoisse, et ils passèrent la nuit livrés à la plus profonde douleur.

Le lendemain, à la pointe du jour, lorsque le sacristain de *la Merced* se présenta pour allumer les cierges sur l'autel de la Vierge, son pied heurta un bloc tendre... C'était le corps inanimé de la jeune fille, soutenu contre l'autel de Notre-Dame-de-*Merci*... Elle était assise, la tête appuyée sur l'ange qui supportait la table de l'autel, et ses deux mains, convulsivement serrées, pressaient sur ses lèvres un gant blanc, tout humide encore des larmes dont les dernières gouttes étaient restées glacées sur les joues livides de la *nina*... Conchita était morte !

On se rappelle encore à Londres et à Paris avoir rencontré dans les salons de la bonne compagnie un jeune Américain-Espagnol grand, bien fait et de bonne mine, distingué dans ses manières, généreux dans ses dépenses, entouré de bienveillance et de sympathie, mais froid à toutes les affections,

essayant tous les plaisirs, toutes les dissipations, mais indifférent à toutes les séductions, à toutes les beautés de l'art et de la nature, et semblable à ces corps devenus insensibles par l'excès des souffrances, qui ne conservent de la vie que le mouvement, et ne répondent que par l'inertie aux moyens les plus violentes de la médecine.

LETTRE XXX.

AU COLONEL GEORGES DAMER, MEMBRE DE LA CHAMBRE DES COMMUNES.

Une journée à la Havane. — Midi. — Sommeil et silence. — Intrigues d'amour. — La *nina* derrière la grille. — Le jeune étudiant. — Le baiser. — *El oficial de causas*. — Le désappointement. — Repos des galériens. — Une heure. — On se réveille. — Marchande d'ananas. — La *Lonja*. — L'homme d'affaires. — Le courtier. — L'usurier. — *La ley de espera*. — Deux heures. — Le mouvement. — La *volante*. — *El calesero*. — Son costume. — Les impérieuses. — La promenade Tacon. — La femme de l'industriel. — La place d'Armes. — Point de haillons. — Le *tapacete* et la gondole. — La nuit.

Heureux qui, comme vous, mon cher Damer, saisit le côté plaisant et agréable de la vie humaine! Pour ces esprits bénis du ciel, que de contrastes charmants, que de jouissances vives, qu'ils font partager aux autres! Vous souvient-il de ces récits singuliers dont vous m'amusiez si souvent et qui me faisaient rire aux éclats quand j'étais à Londres? Je voudrais bien vous les rendre, et ce n'est ni la bonne volonté ni le sujet qui me manquent ici. Ce pays du soleil fait faire à nos Havanais mille choses à rebours de l'Europe

J'aurais voulu que vous m'accompagnassiez hier pendant ma promenade en *quitrin* dans les rues de notre capitale. Que de saillies piquantes, que d'ingénieuses histoires auraient secondé le cours des heures et fait voler plus rapidement ma légère voiture !

Savez-vous que *j'imagine* un fort joli diorama, si, dans le même instant, le même spectateur pouvait contempler ce qui se passe à la même heure dans les grandes villes européennes, américaines et asiatiques? Ici, tout le monde se couche; là, tout le monde se lève; ici, l'on crie à la chambre des communes des politesses parlementaires; à la même heure, le sultan se promène tranquillement sur l'eau calme du Bosphore. Neuf heures sonnent, et tous les magasins des honnêtes habitants de Bâle se ferment à la fois pour laisser la ville dans un profond silence, c'est le moment même où les boutiques de Londres rayonnent de tous leurs feux commerciaux. A deux heures du matin, on dort à Berne, on joue à Venise, on danse à Paris.

Notre vie tropicale, qui nous force à fuir la tyrannie du soleil, change complétement pour nous l'emploi ordinaire des heures, et fait naître des scènes tout à fait originales. Mais suivez-moi dans les rues de la Havane : il est une heure. La vie est partout suspendue; pas de bruit, pas de mouvement. Qu'est devenue l'humanité? Ou sont les amours? où sont les douleurs? tout ce qui occupe les hommes ou les intéresse?

Les maisons blanches, aux grandes grilles et aux balcons de fer, dorment dans les feux du

jour. Pas un bipède dans les rues à cette même heure où tous vos Anglais, lancés comme des flèches sur vos trottoirs, forment des courants contraires qui ne s'entre-choquent pas sans péril. A peine de temps à autre quelques peseurs de sucre ou quelque charrette attardée traversent-ils lentement la rue toute baignée de soleil; là se réduit ce grand mouvement mercantile qui, deux heures auparavant, remplissait la ville de son fracas et qui recommencera bientôt. Vous diriez un corps dont la circulation est suspendue; on ne sent pas qu'il respire, le pouls ne bat plus, comme dans ces maladies singulières qui paralysent la vie sans l'éteindre, et qui jettent au milieu de la veille une mort passagère.

Voilà les rues de la Havane; Herculanum et Pompéi n'étendent pas sous le soleil une poussière plus ardente et plus déserte. Mais pénétrez avec moi dans les maisons : le mouvement de la vie s'y est retiré. Les mères et les filles ont quitté le piano ou la broderie; coquetterie ici, passion là, passion plus loin, amourettes ailleurs, tout ce qu'il y a de plus intime ou de plus cher à la femme se déploie dans ce moment de repos général. Oh! comme votre indulgence d'homme pour les peccadilles du cœur se réjouirait de toutes les petites scènes bourgeoises et amoureuses dont certaines rues écartées sont le théâtre! Car ici le soleil prend la place de la lune pour protéger les amours, et ses rayons ardents écartent les importuns, comme ailleurs les ombres de la nuit. La toile extérieure suspendue à la fenêtre est soulevée par une petite main blanche; ailleurs, une des feuilles

de la persienne cèdé à une pression mystérieuse, et vous pourriez apercevoir, si vous étiez là, deux de ces yeux noirs du Midi, que lord Byron disait être doublés de soleil, et qui, moitié sauvages, moitié timides, essayent de percer l'espace. Sans doute l'objet désiré se présentera bientôt à l'autre côté de la rue; le cœur bat, le pouls va vite, la peau frissonne, pendant que l'oreille attentive saisit le moindre mouvement qui peut venir de l'intérieur; car la maman est là qui fait la sieste, et, par une prévoyance habile, on a déposé sur la table à ouvrage la tapisserie ou les ciseaux... Voici les pas de la mère, et aussitôt l'on se trouve assise, l'ouvrage à la main et travaillant avec assiduité; si l'alarme a été vaine, on reprend la vedette jusqu'à l'arrivée du jeune étudiant, qui brave le soleil et qui, au signal convenu, accourt vers sa bien-aimée. Dans la rue voisine, un autre amoureux, plus habile encore, cherche avec soin une adresse qu'il ne trouvera jamais; en vain les grilles de fer s'interposent, les deux fronts se rapprochent, les joues brûlantes sont voisines... Mais on entend du bruit, et la *nina*, dont les lèvres tremblantes viennent d'être effleurées, s'écrie d'une voix assez haute pour être entendue : « Non, senor; don Tadeo demeure deux maisons plus loin. »

Vous n'avez pas trop de sévérité pour ces jeunes gens, j'en suis bien persuadée, mais la colère d'un personnage occupé d'un tout autre intérêt vous fera rire. Il passe lentement, le bras chargé de dossiers, et fait une moue épouvantable : c'est un avoué, *oficial de causas*, qui s'est trompé

d'heure et qui devrait être depuis longtemps au palais. Ses confrères en sont déjà sortis, fumant leurs cigares, et il les a rencontrés! mais ce qui rend sa mauvaise humeur plus vive, c'est que sa paresse lui fait perdre deux onces d'or (160 fr.) que lui avait promises un accusé s'il parvenait à le faire sortir de prison : la sentence est rendue par l'assesseur, le prisonnier est en liberté, et il gardera ses deux onces d'or.

Ainsi, à cette heure du jour, ici le mouvement est l'exception, le repos est la règle. Il n'y a pas jusqu'aux condamnés qui abandonnent leurs travaux et qui dorment, étendus sur la terre, dans leur hangar. Le nègre se met à l'ombre de sa charrette, la marchande d'ananas s'endort les bras croisés. Mais bientôt tout se remue, tout s'éveille; la fourmilière humaine s'agite, le bruit des *quitrins* se fait entendre, la vie renaît. Des passants forment cercle autour des pyramides d'ananas que l'on crie : *cinco para medio.* Les riches, les élégants, les oisifs se pressent à la porte de la *Lonja,* notre Tortoni, dont les salons brillants réunissent à peu près tous les amusements dispendieux. Nous allons, mon cher Damer, nous approcher de la *Lonja*, dont les abords sont remplis de séductions de toute espèce : voici venir un homme très-affairé, au visage épanoui et qui se frotte les mains. C'est un courtier d'affaires qui va recommencer ses négociations et ses visites. Savez-vous d'où lui vient ce grand air de joie? C'est qu'il a conclu ce matin quelque négociation usuraire en faveur d'un brave commerçant qui lui donne douze onces d'or pour sa peine : le négociant espère

bien tirer plus de mille piastres de la même transaction; mais il compte sans son hôte...

L'emprunteur sera plus fin que l'usurier, et le courtier plus fin que l'un et l'autre. L'emprunteur se mettra à l'abri sous la protection d'une certaine loi charitable qui correspond à la cession de biens de la jurisprudence française, et à l'*insolvent's debtors court*, qui s'appelle *ley de espera*. Il s'en va dans ses terres, s'enferme dans son domaine; et là, comme le disent les Havanais par une de leurs expressions les plus piquantes, il passe son temps à se *fomenter* (fomentarse), pendant que le créancier pleure à la fois son capital hasardé, ses mille piastres espérées, et que notre agent d'affaires renouvelle son argenterie et meuble à neuf sa maison...

Mais deux heures sont sonnées; tout reprend son cours et son mouvement ordinaires; affaires, commerce, visites, font circuler la population blanche, jaune et noire à travers la poussière de nos rues étroites; mais la femme se montre peu. La négresse seule, un gros cigare à la bouche et lançant des torrents de fumée, flâne dans les rues, les épaules et le sein nus, puis s'assied devant les maisons et joue avec l'enfant blanc qu'elle porte. Jusqu'ici le mouvement des affaires a seul rempli la ville : bientôt s'éveilleront le plaisir, le luxe, l'oisiveté.

Dès six heures, tous les *quitrins* attendent aux portes; les dames coiffées en cheveux, des fleurs naturelles sur la tête, les hommes en habit habillé, cravate, gilet et pantalon blancs. Tous, dans une parfaite tenue de recherche et de fraîcheur,

montent en voiture, chacun seul dans la sienne, et l'on se rend à la promenade *Tacon*. Dans ces belles allées, que le soleil couchant fait resplendir, personne ne se promène à pied : on ne marche pas ici, autant par indolence que par orgueil. De tous côtés glisse la *volante*, si digne de son nom, et dont la capote renversée laisse apercevoir la voluptueuse et rieuse Havanaise nonchalamment étendue, et jouissant du souffle léger de la brise. Grande dame et petite bourgeoise, toutes les femmes ont leur voiture. Le premier argent de l'industriel qui économise est destiné à un piano et à un *quitrin* pour sa femme. En revenant de la promenade on entend déjà retentir les sons de la musique militaire : les *quitrins* se portent en foule vers la place d'Armes, où le concert a lieu. Les beaux palais du général et de l'intendant, le brillant éclairage de la place, l'air d'élégance et de propreté répandu partout, ces voitures si bien vernies, si luisantes, tout respire un parfum de distinction aristocratique générale dont les autres régions du globe ne vous offriraient pas d'exemples : ici point de vestes ni de casquettes, point de haillons ni de barbe mal peignée, encore moins ces effroyables parodies de la nature humaine qu'on trouve dans les faubourgs de Londres ou de Paris; ici nous n'avons pas de peuple ni de misère.

En rentrant de la promenade vers la fin du jour, les femmes vont faire leurs emplettes; les *quitrins* se croisent en tous sens, et les rues présentent un coup d'œil aussi animé que plaisant. C'est alors que les chevaux rivalisent de vitesse,

et que l'on voit, assises dans leur *volante*, la capote baissée, les jeunes Havanaises au front blanc et aux yeux noirs, baignées des clartés de la lune des tropiques. Passe-t-il devant elle un équipage de fraîcheur équivoque, ou dont le peu d'éclat trahit l'origine, elles se renversent dans leur *volante*, et leur gaieté éclate en épigrammes mêlées d'éclats de rire. Les rieuses s'arrêtent devant une boutique, et bientôt tout ce que le magasin a d'étoffes est déployé sur leurs genoux au milieu de la rue.

Vos jeunes duchesses blondes de Londres ou d'Édimbourg n'ont rien de plus coquettement impérieux que ces brunes beautés, habituées au commandement et à l'opulence; et si les filles du Nord se distinguent par une dédaigneuse langueur, il y a chez nos filles du soleil une vivacité plus altière et plus pétulante, quoique voilée sous des formes morbides et voluptueuses. Bientôt les rues s'encombrent de *quitrins*, voitures légères tout à fait particulières à notre île, et trop curieuses pour que je ne vous les décrive pas.

Ce qu'on aperçoit tout de suite, c'est un nègre et deux roues; les roues cachent une espèce de cabriolet dont la caisse est basse; le nègre, magnifiquement habillé, est placé sur une mule; il porte des bottes à l'écuyère bien vernies, n'allant que jusqu'à la cheville et laissant apercevoir un cou-de-pied noir et lustré. Un soulier bien ciré et orné d'une rosette complète cette étrange chaussure à deux compartiments. La toile blanche de la culotte et les armoiries brodées sur les galons de la veste font encore ressortir l'ébène de son teint et

les diverses nuances noires de sa chaussure et de son chapeau galonné. Deux brancards droits serrent les flancs de la mule, dont les harnais répondent par leur richesse au brillant accoutrement du *calesero*. Ces *quitrins* tournent difficilement, mais grâce à l'immensité de leurs roues, ils sont inrenversables, même dans les plus mauvais chemins. Cet avantage est bien compensé par la difficulté d'esquiver les embarras, lorsque plusieurs *quitrins* se rencontrent dans les rues étroites et populeuses de la Havane. A huit heures on en voit déboucher de tous les points. Ces *caleseros*, qui vont si vite, ne savent jamais où ils vont. Le maîtres ou la maîtresse, du fond de la voiture, se contente d'indiquer au nègre, qui ne tourne jamais la tête, et qui cependant ne manque pas de saisir la parole : *à droite, à gauche*, et le *quitrin* tourne et retourne. Souvent il s'arrête devant un magasin, et si quelque autre voiture, cherchant passage, essaye d'obtenir du *calesero* qu'il se dérange, vous entendez souvent un petite voix douce du fond de la voiture : « *Ne bouge pas, Juan, tu ne dois te déranger pour personne.* » Et la rue de rester encombrée de *quitrins* jusqu'à ce que la belle dame ait fait ses emplettes.

Bientôt c'est du haut du balcon que la même petite voix fait entendre : « Juan, tu es à la porte de ta maison, ne t'avise point de faire un pas. »

Ce qui peut vous faire voir, mon cher Damer, que la Havanaise est assez volontiers maîtresse au logis. Je ne le nierai pas, et j'ajouterai que cette indépendance et cet empire de notre sexe sont plus que justifiés par l'usage que font les

Havanaises de leur liberté et de leur influence. Mais voici neuf heures : on rentre, et la *tertulia* commence.

La *volante*, toujours à la porte, attend que le caprice, le désir de prendre l'air avec un ami tout en continuant une conversation, vous portent à faire un tour de promenade. On va ainsi jusqu'au bord de la mer, puis on revient pour recommencer tout à l'heure. Le rideau, ou le *tapacete*, protége de ses plis les couples qui veulent se dérober aux regards, mais n'empêche pas qu'on ne saisisse facilement de l'intérieur de ces légères voitures tout ce qui se dit dans l'autre. Le *quitrin* et la *volante*, avec leur caractère sauvage, leur bizarre conducteur et la mule qui s'avance au petit trot, ont quelque chose de mystérieux et de singulier qui rappelle la gondole de Venise, moins la silencieuse poésie des lagunes, qui plaît à la fois à la rêverie et à l'amour. Ainsi voyagent nos Havanais d'un bout à l'autre de la ville, de six heures à minuit, sans poser le pied par terre. Entrez-vous dans une maison où l'on reçoit, le frôlement et le tic-tac des éventails qui s'agitent en cadence, le silence à peine interrompu par quelques mots, les femmes parées et assises en cercle, rappellent l'élégance grave de la vieille Espagne. Mais les vastes portes ouvertes, les bougies enfermées dans le cristal, les groupes d'hommes causant sur les balcons ou circulant dans les galeries, les lanternes énormes qui, d'espace en espace, jettent leurs lumières sur les corridors et les balcons, la beauté de cet aspect, qui, vu de la rue, semble une illumination magique, vous re-

portent sous ce ciel des Antilles, au milieu des mœurs créoles. Déjà la nuit avance, et toute l'activité de pensées d'intrigues et de plaisir, qui sommeillait le jour, fermente, s'anime et s'exalte. La vie de nuit est pleine de charme ici. L'air tiède et voluptueux du soir remplace la chaleur brûlante du jour. Sous un ciel brillant d'étoiles, éblouissant de météores, clair comme si le disque de la lune en occupait toute l'espace, la brise de mer, doucement incisive, pénètre à travers les pores épanouis par la chaleur, et donne à la vie une nouvelle puissance. C'est dans ce calme de la nuit havanaise que l'ivresse de notre climat se fait pleinement sentir, qu'elle se communique de veine en veine, de cœur à cœur; c'est alors que nous commençons à vivre, non pour les affaires et le commerce, non pour la vanité et le prochain, mais pour nous-mêmes, pour nos affections et nos plaisirs.

LETTRE XXXI.

A M. LE BARON J. ROTHSCHILD.

Commerce. — La richesse des peuples n'est pas dans les mines d'or, mais dans son industrie. — Développement rapide du commerce national par la liberté des ports. — Les colonies n'ont pas été jusqu'à présent protégées, mais exploitées par les métropoles. — Des maisons détruites pour punir les habitants des côtes d'avoir fait des traités de commerce. — Triste résultat de cette faute. — L'Espagne plus prévoyante que les autres métropoles. — Par la liberté de commerce qu'elle accorde à l'île, l'abondance y règne comme par enchantement. — Leçon pour l'avenir. Chaque entrave au mouvement commercial est une source de ruine. — Exigence tyrannique des ports d'Espagne. — Patriotisme du comte de Villanueva. — Vengeance méditée. — Les habitants de Cadix. — Le conseil du roi Ferdinand protége les colonies. — Rapport remarquable de don Pablo Valiente. — Intrigues des négociants de Barcelone contre la liberté du commerce de Cuba. — Les deux seules colonies qui ont obtenu la liberté de commerce sont les seules restées fidèles à l'Espagne. — Sacrifices exorbitants faits par les Havanais en faveur de l'Espagne. — Importance du port de la Havane. — Cuba, protégée et douée d'une bonne administration, remplacerait à elle seule les avantages que la perte du Mexique enlève à l'Espagne. — Le système qu'il faudrait suivre pour arriver à ce résultat. — La vie des nations a ses crises comme celle de l'homme. — Revenu de Cuba. — Point de papier-monnaie. — Prospérité à venir, si on ne l'étouffe pas en naissant.

Notre île, mon cher baron, qui ne possède ni

mines d'or ni mines d'argent, offre une preuve singulière de cette vérité, si importante dans l'économie politique, que la richesse des peuples est dans leur industrie. Rien de plus prospère que le commerce de Cuba, qui cependant n'a été alimenté jusqu'ici que par les produits du sol. Mais aussi quelle situation! Commandant le golfe du Mexique, clef importante des deux Amériques, voisine à la fois, par sa configuration oblongue, de la Jamaïque et d'Haïti, de la région méridionale des États-Unis (Floride) et de la région orientale du Mexique (Yucatan), elle est destinée à devenir l'entrepôt du grand commerce européen, et il lui suffira d'une petite marine de cabotage pour approvisionner tous les points de la côte mexicaine.

Déjà son mouvement commercial dépasse de beaucoup celui de la Jamaïque; mais son avenir me paraît plus riche encore que ne l'a été ce passé dont l'accroissement n'a pas cessé de se développer. En dix années, notre commerce national s'est accru de 13 pour 100, et notre commerce étranger de 18 pour 100. La moitié de ce trafic appartient au port de la Havane, mais plusieurs autres ports ont coopéré à ce double mouvement. Si nous remontons à la source première de cette prospérité sans égale, qui a offert à l'Espagne, entre 1825 et 1835, l'énorme secours de 63,600,000 francs, nous reconnaîtrons qu'un seul fait a ouvert pour la métropole la source féconde où elle vient puiser si largement. Ce fait, c'est la liberté du commerce. La première pensée de toute nation qui fonde une colonie, c'est le monopole. A titre de créatrice elle veut profiter

de son œuvre, renversant ainsi les lois de la nature, qui veut que la mère nourrisse l'enfant et non que l'enfant nourrisse la mère. Pour l'Angleterre comme pour la Hollande, pour le Portugal comme pour l'Espagne, les colonies n'ont jamais été que des espèces de factoreries destinées à écouler les produits de la métropole et à lui fournir l'or ou l'argent, le poivre ou le café. Aussi, les lois prohibitives contre le commerce étranger furent-elles imposées et exécutées dans les Antilles avec une excessive rigueur, et l'Espagne poussa la sévérité jusqu'à détruire, à la fin du dix-huitième siècle, les maisons bâties sur la côte de Saint Domingue, parce que leurs habitants s'étaient rendus coupables en concluant avec l'étranger des traités de commerce. Quel fut le dénoûment de cette politique peu généreuse? Saint-Domingue passa sous le joug de maîtres différents, et finit par tomber et s'abrutir sous une domination nègre qui ne sait ni la civiliser ni la cultiver. Des colons européens, suffisamment protégés par une métropole qui n'aurait pas épuisé leurs ressources, auraient formé un groupe assez puissant pour résister même au choc de la révolution française, et auraient pu se défendre, à force d'intelligence et d'activité, contre la vengeance africaine. Mais les métropoles, craignant toujours de donner trop de pouvoir à leurs colonies, les énervent pour les garder, ne sentant pas que cette faiblesse est un péril pour elles-mêmes comme pour leurs colonies.

La législation coloniale, l'art de semer la civilisation et de retirer les bénéfices du progrès sans

en tarir la source, n'a pas encore été, je le crois au moins, approfondie par les hommes politiques, et peut-être ne sera-ce qu'après bien des siècles d'expérience que l'on appréciera définitivement la conduite que doivent tenir les colonies envers leurs métropoles et les métropoles envers leurs colonies.

Quant à l'Espagne, elle avait conservé toute la naïveté des vieux principes, et on ne peut pas lui reprocher de ne pas s'être montrée plus sage et plus prévoyante que toutes les nations européennes. L'île de Cuba avait été pour elle ce que Java avait été pour les Hollandais, et la Nouvelle-Angletterre pour les Anglais.

Mais le dix-huitième siècle allait finir, des causes nombreuses précipitaient la monarchie espagnole à sa perte. Elle était en guerre avec l'Angleterre, dont les flottes interceptaient et capturaient les navires espagnols, si bien que nous ne pouvions ni disposer de nos produits agricoles ni les échanger contre l'or; d'horribles disettes se firent sentir. Nous n'avions pas de marine militaire; tout était paralysé; on ne payait pas même les troupes de la garnison, et don Francisco de Arango rapporte qu'il n'y avait pas dans toute l'île une goutte de vin pour dire la messe. Les États-Unis d'Amérique venaient de se déclarer indépendants, et lorsque les capitaines généraux, cédant à la nécessité, s'écartèrent temporairement de la sévérité des lois prohibitives et ouvrirent leurs ports aux pavillons alliés, ce furent surtout les navires américains qui profitèrent de la permission accordée. Ennemis de nos ennemis, voisins

de nos côtes, marins habiles, ils nous offraient mille ressources, accrues par la facilité et la rapidité des transports.

A peine cet éclair de liberté commerciale eut-il brillé sur la Havane, que l'abondance y régna comme par enchantement.

La leçon était assez forte pour être écoutée; mais lorsque les négociants de Cadix, Barcelone et Santander apprenaient que la Havane avait osé faire le commerce avec d'autres qu'avec eux, ils poussaient des cris de fureur, adressaient leurs suppliques au roi, aux ministres, aux tribunaux, et obtenaient la fermeture passagère des ports. La disette ne tardait pas à les rouvrir, et lorsque le bien-être avait reparu avec les pavillons étrangers, les réclamations des chambres de commerce espagnoles les refermaient aussitôt. Ces intermittences de richesse et de misère, de liberté et d'esclavage, durèrent jusqu'à la fin du siècle. Ce fut alors que plusieurs de ces hommes éclairés, don Jose-Pablo Valiente et le capitaine général don Luis de Las-Casas, secondèrent les vues aussi justes que bienfaisantes du Havanais don Francisco de Arango, et firent entrer le gouvernement dans cette voie de liberté mercantile à laquelle la Havane allait devoir sa prospérité. Rien ne fut donc oublié de ce qui pouvait fomenter la richesse matérielle en étouffant la liberté civile. Ce fut en 1808 que le gouvernement espagnol, tout occupé à résister à l'usurpation de Napoléon, fut obligé de laisser l'île de Cuba pourvoir quelque temps elle-même à ses propres besoins, et donner accès à tous les vaisseaux portant pavillon neutre.

Don Francisco de Arango, cet excellent citoyen, profita de la convocation d'une junte commerciale, nécessitée par l'urgence des circonstances et présidée par le capitaine général et l'intendant, pour faire prévaloir en dernier ressort les idées justes et bienfaisantes qui n'avaient encore reçu qu'une consécration partielle. Il fallait bien l'écouter : le pouvoir échappait aux maîtres, et les circonstances étaient graves.

Ce véritable patriote, homme éclairé, éloquent, publiciste pénétrant, écrivain distingué, qui se ruina au service de son pays, démontra non-seulement l'injustice, mais l'impolitique du monopole, l'impossibilité où se trouvait la péninsule espagnole de fournir à Cuba des moyens de transport suffisants, les avantages que procurerait à la mère patrie l'ouverture de nos ports, enfin, les nombreux motifs qui devaient engager l'Espagne à déclarer notre commerce libre. La raison triompha : chose peu surprenante, elle avait la raison pour appui. Le monopole, soutenu par les négociants de Cadix, poussa de grands cris, et n'oublia rien pour détruire la prospérité de la colonie, prospérité fondée sur la liberté de son commerce. Il fallut toute l'adresse de don Claudio de Pinillos, aujourd'hui comte de Villanueva, pour déjouer leur malveillance. Don Jose Valiente le secondait, et telle était la haine qu'il avait inspirée aux habitants de Cadix, que le comte de V., dans son histoire, dit qu'ils se seraient volontiers vengés par l'assassinat du patronage que cet homme de bien accordait au commerce libre de l'Amérique. Les tristes révolutions de l'Espagne et l'incerti-

tude de sa situation politique laissèrent les choses dans le même état; les intrigues des partisans du monopole ne purent prévaloir sur les efforts de quelques bons esprits, aidés de la difficulté des temps. Quelques intelligences supérieures et éclairées, plus communes qu'on ne pense dans la malheureuse Espagne, faisaient partie du conseil de Ferdinand VII, et continuèrent à soutenir la cause de notre indépendance et de notre prospérité commerciale. Chose singulière! grâce à ces hommes remarquables, on vit triompher, pendant l'année réactionnaire de 1814, les idées économiques les plus libérales relativement aux colonies. Les hommes les plus dévoués à la démocratie ne soutiennent pas aujourd'hui des opinions aussi libérales que celles exprimées par don Jose-Pablo Valiente dans le rapport qui lui fut demandé de la part du ministre pour le congrès de Vienne. La hauteur des vues, la justesse du coup d'œil, l'énergie de la forme, distinguent ce morceau.

« Il ne faut pas, dit-il, fermer les yeux sur les variations essentielles des circonstances et des temps; une telle erreur ne pourrait avoir pour résultat que le désespoir des Américains, suivi des amères et funestes conséquences que l'on peut imaginer... Ces lois, je le répète, appartiennent nécessairement, exclusivement, aux temps passés, et qui veut les conserver aujourd'hui veut, en étouffant le bonheur des habitants avec leur bien-être et leur liberté, les abreuver de ces dégoûts qui ne manquent jamais d'éclater en changements funestes. Rien de plus dangereux que de forcer une classe d'hommes à se croire dédaignée, et à

subir des lois qui n'ont pas pour but leur intérêt propre. » — Ainsi parlait le conseiller d'un roi absolu. Le libéralisme moderne devrait se montrer plus logique, et ne pas laisser à ses ennemis la plus belle partie de sa couronne, la générosité dans les actes et la conséquence dans les raisonnements.

Cette liberté donnée à nos ports par la force des circonstances et la sagesse de quelques hommes, fut bientôt plus éloquente que tous les discours. Depuis l'époque où le droit de changer de première main nos produits contre ceux de toutes les nations commerçantes nous avait été concédé, nos finances n'avaient pas cessé de s'accroître; les rentes royales avaient profité de nos bénéfices et de notre commerce; et ceux dont une expérience si décisive n'aurait pas dessillé les yeux eussent été bien fous ou bien aveugles. Alors don Alexandro Ramirez, intendant de la Havane, saisit l'occasion favorable, et par la lumineuse sagacité de ses rapports, fit sanctionner définitivement notre émancipation mercantile. De 1818 jusqu'à notre époque, les choses sont restées dans cette situation, et notre commerce a suivi la même marche progressive à laquelle il avait été fidèle depuis que l'Espagne avait été forcée de l'abandonner à lui-même.

Les machinations des commerçants de la Péninsule ne se relâchaient pas, et il est très-vrai que cinq ou six maisons de Barcelone et de Santander voyaient tarir la source de leur richesse, détruite par notre liberté. Ce malheur isolé avait pour compensation plus que suffisante les bénéfices

croissants que nous appartions à la métropole : négociants, marins, agriculteurs, fabricants, armateurs, gagnaient 300 p. 100 à cet état de choses. Il est impossible de fermer les yeux à l'évidence. En vain s'écriait-on que notre indépendance politique serait la suite nécessaire de notre indépendance commerciale ; épouvantail-marionnette qu'on fait jouer toutes les fois qu'il s'agit de modifier le système despotique qui nous régit. Des exemples puissants étaient là ; toutes les possessions hispano-américaines dont la métropole avait entravé le commerce avaient brisé le joug.

Cuba et Puerto-Rico, seules colonies dont le commerce fût devenu libre, étaient restées fidèles. C'était leur liberté même qui enrichissait la mère patrie. Les chiffres et les faits parlaient bien haut. Entre 1835 et 1838, la Péninsule, pauvre, épuisée par la guerre, avait reçu de sa colonie 67,143,275 francs, ou 13,428,655 piastres, sur l'énorme somme de 85,628,285 francs, ou 17,125,655 piastres, produite par la seule île de Cuba. Je vous livre ce résultat.

Je dois ajouter que 70,000,000 de francs, ou 15,400,000 piastres, furent consacrés, dans le même espace de temps, au ravitaillement et à l'équipement de la marine royale de cette station, fonds prélevés sur les produits havanais, et dont, selon toute justice, le trésor royal d'Espagne aurait dû supporter sa part ; car jamais la défense seule de l'île de Cuba n'aurait exigé des armements aussi considérables. Selon les *Appuntaciones de un empleado en real hacienda,* publiées en 1818,

les remises d'espèces envoyées en Espagne pendant les années 1836, 1837 et 1838, ont dépassé le total de celles qui avaient été envoyées pendant les cinq années précédentes. La démocratie espagnole a demandé à sa colonie plus que le gouvernement absolu ne l'avait fait. Quelle instruction pour les hommes politiques, mon cher baron! La seule colonie qui ait obtenu l'affranchissement commercial, la première qui ait joui des tarifs indépendants de la métropole et créé des entrepôts libres sur son territoire, est aussi celle qui donne aujourd'hui le plus remarquable exemple d'une prospérité toujours en progrés. Un jour, devenu l'entrepôt commun et l'intermédiaire indispensable du commerce entre l'Europe et l'Amérique, cette reine des Antilles occupera un rang dont le philosophe peut à peine prévoir l'importance dans la nouvelle ère de civilisation qui éclôt pour ce monde insulaire des tropiques. L'état actuel de Saint-Domingue favorise cet accroissement de la prospérité havanaise; et progressivement, depuis 1826 jusqu'en 1835 inclusivement, les importations dans l'île se sont élevées de 14,925,754 à 20,722,031 piastres. Pendant ces dix années, les exportations ont été de 13 à 14 millions de piastres, la Havane seule entrant pour moitié dans le total de ce résultat. Si l'on exprime par le chiffre 1,000 le commerce des nations étrangères avec Cuba, on trouvera que, de toutes les nations qui font le négoce avec nous, la plus importante est l'Amérique septentrionale, dont les relations commerciales devront être exprimées par le chiffre 280, le commerce espagnol par 243,

hanséatique et allemand par 132, belge et hollandais par 105, anglais par 97, hispano-américain par 60, français par 43, russe par 21, italien par 9, suédois, norwégien et danois par 7.

Depuis 1833, le mouvement commercial de Cuba, importation et exportation, avec les nouvelles républiques de l'Amérique, a été toujours en progrès. En 1833, il était de 1,391,364 piastres; en 1834, il s'éleva à 1,662,758; et en 1835 il avait atteint déjà le chiffre de 2,094,827 piastres. A mesure que la situation respective de l'Espagne et de l'Amérique méridionale se fixera d'une manière légale et definitive, ce mouvement s'accroîtra encore, et l'île de Cuba offrira ses ports, ses bazars et ses capitaux aux républiques nouvelles, dont les côtes sont sans issue, qui manquent de ports, et dont le numéraire a été dissipé. Ainsi l'Espagne pourra reconquérir, par des moyens pacifiques et généreux, les trésors qu'elle puisait autrefois dans les régions conquises par elle.

Les produits espagnols n'ont pas cessé d'être recherchés par l'Amérique du Sud. Nous avons vu tout à l'heure que les côtes baignées par le golfe du Mexique manquant de ports, ont besoin de trouver dans l'île de Cuba un grand entrepôt nécessaire aux besoins de leurs consommateurs; et si l'Espagne intelligente, abaissant ses propres tarifs, donne en outre à l'entrepôt de Cuba plus d'extension, on verra se renouveler l'étrange phénomène de l'opulence anglaise, accrue par l'indépendance de l'Amérique.

Les productions du pays présentées aux marchés s'élèvent à plus de 12 millions de piastres.

Les récoltes de sucre, entre 1827 et 1837, ont éprouvé une augmentation de 48 pour 100; celles de café, de 95 pour 100; celles de tabac, de 142 pour 100; encore ce progrès n'est-il rien, comparé à la fertilité du sol, aux savanes et aux forêts qui restent à exploiter, et à la multitude de produits et de ressources encore endormis dans le sein de cette île. Que sera-ce lorsque les chemins de fer la sillonneront dans tous les sens, que la réforme de la jurisprudence aura fondé la sécurité des citoyens, que les primes accordées aux robustes agriculteurs allemands auront opéré le défrichement de tant de domaines inutiles? Sans doute la concurrence du sucre de betteraves, et celle des divers marchés du Brésil, de l'Inde, des Antilles anglaises et françaises, ont fait baisser considérablement le prix du sucre depuis les trois dernières années: mais on doit porter en compte l'accroissement considérable du commerce du tabac.

C'est maintenant, vous le voyez, qu'il convient aux Havanais d'employer les ressources de l'industrie moderne, pour prévenir ou corriger les vacillations funestes de leur situation commerciale; il leur faut des machines moins coûteuses et qui donnent plus de produits, des moyens de transport plus rapides, des cultures nouvelles et des exportations lucratives.

Vous savez qu'il y a dans la vie des nations, comme dans celle des hommes, des points décisifs, des moments de crise dont il faut savoir profiter, et qui, bien ou mal exploités, sauvent ou ruinent: Cuba est arrivée à une de ces époques: et si, simple femme, étrangère aux études politi-

ques et aux expériences agricoles, je prends hardiment la plume pour signaler les dangers comme les espérances, les lueurs de l'avenir comme ses obscurités, c'est qu'un instinct m'avertit que le moment est venu où toute une civilisation nouvelle demande à déployer ses ailes, que tout dépend de la manière dont seront employées quelques années importantes, et que jamais les avertissements et les directions ne seront plus utiles à mon pays qu'aujourd'hui.

De tous les moyens d'augmenter la prospérité et le commerce de la colonie, le plus efficace, le plus nécessaire pour la sécurité future de l'île, serait des colonisations blanches, seule solution du grand problème colonial, seule garantie contre tous les dangers à venir; elle demande la coopération active du gouvernement et des habitants éclairés. Si la Havane, sous la loi du monopole ou de l'*estanco*, n'a jamais pu exporter qu'environ 150,000 *arrobas* de tabac, dont elle exporta en 1825, sous le règne de l'indépendance commerciace, 616,020 *arrobas*; si, par conséquent, ce produit a augmenté encore par suite de la franchise des ports, jugez des résultats que doit attendre la mère patrie, lorsque le travail libre, toujours plus productif que le travail esclave, fera sortir la richesse de toute cette terre aujourd'hui délaissée et sans culture On peut dire que chacune des entraves enlevées à Cuba sera pour la métropole une mine d'or. En allégeant ces effroyables impôts qui pèsent de toutes parts sur l'exportation et paralysent l'industrie, elle augmentera la source même de ses trésors; et, comme il arrive

toujours, d'une privation apparente elle fera un lucre véritable. C'est toujours se tromper que de chercher son intérêt en dehors de l'intérêt d'une colonie; même en la plaçant dans la situation d'un ouvrier qui travaille pour un maître, il faut l'associer aux gains de ce dernier, et l'intéresser vivement à la prospérité de l'entreprise, sous peine de voir s'affaisser et disparaître les ressorts même de cette prospérité. Tandis que, d'après les rapports des statisticiens, un producteur anglais fait naître par son industrie et son commerce une valeur annuelle équivalente à 50 piastres, un Mexicain 4 piastres, un Américain du Nord 27, un Français 32, l'habitant libre de Cuba crée à lui seul la somme énorme de 120 piastres. Cette différence résulte de l'extrême fécondité du sol, comparée au petit nombre proportionnel de la population. Le revenu agricole, qui n'est que de 3 p. 100 en France et qui s'élève à 4 p. 100 en Angleterre, est de 7 p. 100 à Cuba.

L'extrême élévation des impôts ne peut manquer de vous étonner. Les droits d'importation, qui sont aux États-Unis de 12 p. 100 et en Angleterre de 13 p. 100, s'élèvent à Cuba à 23 p. 100, en y ajoutant 5 p. 100 d'exportation. Rien de plus injuste, de plus révoltant que de poser l'obstacle d'un impôt à l'exportation, qui fait la vie de tout pays; cet impôt néanmoins a été encore récemment augmenté. Malgré tant d'entraves et la concentration du commerce et de l'industrie de l'île sur un point si restreint, le revenu total de Cuba, qui est de 90 millions de piastres, dépasse celui de toutes les puissances secondaires de l'Eu-

rope : la Suisse n'a que 2 millions, les États du pape 6, la Suède et le Danemark 8. Au lieu d'être obérée comme la plupart des puissances de l'Europe, au lieu d'appliquer, comme l'Angleterre, les deux tiers de ses contributions publiques au payement des intérêts de sa dette, Cuba n'a aucune dette, et, au contraire, des excédants de recette. On n'y connaît pas la monnaie de cuivre, et la plus petite pièce est le *medio* d'argent, qui vaut à peu près dix sous. J'étais frappée du contraste que m'offrait cette situation financière avec le luxe de papier-monnaie et la prodigalité de valeurs fictives qui m'avaient poursuivie pendant mon voyage aux États-Unis. — A Baltimore vous avez des billets de banque de six sous; à la Havane on frappe des pièces d'or de la valeur de 5 francs.

Ici, rien de factice, rien de chimérique, mais, au contraire, beaucoup de ressources qui dorment, beaucoup de trésors qui attendent. Notre pays est aujourd'hui dans l'enfantement de sa destinée, et vous voyez, mon cher baron, qu'il faudrait ou un aveuglement extrême, ou une folie insigne, ou une série d'événements imprévus, pour empêcher cette marche de continuer, et cette destinée de s'accomplir.

LETTRE XXXII.

A M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND.

Documents véridiques. — Origine de Barthélemi de Las-Casas. — Il part pour l'Amérique. — Sa pitié pour la race indienne. — Sa première messe, avant qu'il eût vingt ans accomplis. — L'almirante et sa femme. — Velasquez appelle Las-Casas à Cuba. — Il devient le défenseur des Indiens. — Ils l'appellent le père juste. — Les Espagnols cruels par crainte. — La douceur des Indiens accusée de perfidie. — Massacre des Indiens par les troupes de Narvaez, au bord d'une rivière. — Las-Casas ne peut les sauver. — Son affliction sainte. — Les Indiens se sauvent dans l'intérieur. — Embarras des conquérants. — Famine. — Le nom de Las-Casas ramène les indigènes. — Velasquez donne des terres et des Indiens à Las-Casas. — Renteria. — Son dévouement pour Las-Casas. — Las-Casas renonce à ses Indiens par humanité. — Renteria, à son exemple, donne la liberté aux siens. — Sermon sublime d'un dominicain. — On l'accuse de rébellion. — Les courtisans demandent des Indiens comme des têtes de bétail. — Las-Casas va à Madrid réclamer en faveur des Indiens. — Trois franciscains. — Lucidité de leur jugement. — Las-Casas est nommé, par le roi, protecteur des Indiens. — Prédiction de Las-Casas. — Il retourne en Amérique. — On le persécute. — Sa vie est en danger. — Courage des dominicains. — Perfidie d'un capitaine espagnol. — Enlèvement de dix-neuf Indiens. — Las-Casas et les dominicains demandent justice au conseil des trois. — Malgré l'ordre de les mettre en liberté, les Indiens restent esclaves. — Las-Casas retourne en Espagne. — Il présente son projet de loi en faveur de la race indienne. — Combats qu'il soutient contre les seigneurs de la cour. — Il

demande des nègres pour soulager les Indiens. — Il demande des paysans de la Castille pour coloniser l'Amérique. — Il est trahi par Berrio, qui lui enlève ses colons. — Nouveau projet de colonisation de Las-Casas. — On se moque de lui à la cour. — Alarme des grands propriétaires d'Indiens. — Las-Casas gagne les confesseurs du roi. — L'évêque de Darien courtisan.— La cause du nouveau monde plaidée devant le monde ancien.—Charles V. — Les *esclaves-nés* de l'évêque. — Las-Casas obtient la permission de former sa colonie. — Il est arrêté dans ses projets par la trahison du capitaine Ogeda. — Le cacique Gil Gonzalez. — Vengeance des Indiens. — Repas de Las-Casas et du capitaine Ocampo. — Ruse sanglante de ce capitaine.— Combat singulier corps à corps au milieu des flots. — Las-Casas part pour Puerto-Rico à la recherche de ses colons. — Ocampo les lui enlève et le laisse seul sur le rivage. — Las-Casas ne se décourage pas et part pour Saint-Domingue à la recherche de ses hommes, laissant Ocampo avec sa troupe au couvent des hiéronimites, pour garder les vivres destinés aux colons. — Ocampo abandonne le poste et part, avec sa troupe, à la recherche des perles, de l'or et des esclaves. — Le couvent attaqué par les Indiens, et les moines massacrés. — Las-Casas s'égare. — Il arrive à Saint-Domingue, ayant tout perdu, hommes, vivres et munitions. — Calomnié, bafoué, montré au doigt dans les rues par ses ennemis, il se retire dans le couvent de ses fidèles dominicains. — Son âme acquiert une nouvelle force dans la retraite. — Il écrit l'ouvrage célèbre *De unico vocationis modo;* l'ouvrage fait du bruit. — Défi porté à Las-Casas. — Il relève le gant et demande une seule province barbare, qu'il se charge de civiliser. — Conditions qu'il impose. — On lui accorde tout. — Les Indiens de Copan attirés par le charme de la musique et des paroles religieuses. — Il envoie des présents au cacique.—Les Indiens émerveillés des vérités évangéliques. — Le cacique envoie un émissaire à Las-Casas pour l'inviter à venir le voir. — Le père Cancer se rend à cette invitation de la part du père. — On le reçoit, avec joie et magnificence. — Les sauvages cassent leurs idoles, adorent le Christ et se font baptiser. — Las-Casas vient les voir. — Courtoisie du cacique. — Les Indiens renoncent à la vie nomade. — Ils réunissent leurs bohios, jusqu'alors épars sur les montagnes, autour

d'une église. — Las-Casas obtient tous ces miracles par des paroles de paix. — Étonnement et dépit des conquérants. — Le cacique de la montagne rend visite au père dans la ville de Guatimala. — La gravité et la courtoisie du sauvage. — Le chapeau du gouverneur. — Réponse pleine de sens du cacique. — L'image de la Vierge. — Las-Casas reconduit le cacique jusqu'à Copan. — Las-Casas rentre à la cour en conquérant. — Il a résolu le problème. — Les courtisans honteux. — Il lutte encore pour obtenir les lois en faveur des Indiens, et publie son ouvrage intitulé *La destruction de las Indias*. — Charles V accorde *las nuevas leyes*. — Las-Casas évêque de *Cuzco*. — Il retrouve l'Amérique en feu. — On le reçoit comme l'ennemi mortel des colons. — C'est l'évêque qu'on excommunie. — Il est traqué comme une bête fauve. — Il se réfugie à Tabasco. — Naufrage des religieux de Tabasco. — Courage héroïque de Las-Casas. — Les colons essayent de corrompre Las-Casas. — La jeune Indienne. — Las-Casas défend aux religieux de confesser, et met la ville en interdit pour la punir d'avoir violé la loi contre l'esclavage. — On menace Las-Casas. — Le doyen prévaricateur. — *Sauvez-moi ! je vous confesserai tous !* — Le peuple veut assassiner Las-Casas. — Las-Casas refuse de fuir. — On attaque le couvent. — Las-Casas attend les assassins, qui reculent devant lui. — Le chef de l'émeute blessé grièvement. — Las-Casas panse la blessure saignante avec une tendresse extrême. — Le blessé guérit et se convertit. — Refus de payer les dîmes. — Pauvreté des dominicains. — Pauvreté de Las-Casas. — Réponse d'un sauvage. — Miracle de paix et de concorde opéré par la douceur de Las-Casas sur les Indiens. — Civilisation des Indiens. — Adoration vouée à Las-Casas par les Indiens. — On refuse de le reconnaître à Ciudad-Real. — Insurrection des habitants contre l'évêque. — On le menace. — Courage angélique du père. — On poste des Indiens sur la route pour l'assassiner. — L'évêque arrive à pied, son bréviaire dans une main, son bâton dans l'autre : il avait plus de quatre-vingts ans alors. — Les Indiens tombent à ses pieds. — Réponse éloquente et simple de Las-Casas aux insurgés. — Ruse d'un colon pour perdre l'évêque. — Las-Casas la déjoue et se retire au couvent de la Merci. — Le peuple se porte en foule à ses pieds. — L'intérêt personnel toujours aux prises avec la charité sublime de

l'évêque. — Les lois des Indes établies. — Triomphe de la vie de Las-Casas. — Il conserve et civilise les restes des races indigènes. — Confession de Las-Casas. — Sa mort à quatre-vingt-douze ans.

En étudiant la vie de Barthélemi de Las-Casas, non telle que les philosophes du dernier siècle l'ont écrite, mais dans des documents originaux et dans sa vérité naïve, ma pensée s'est reportée naturellement vers le grand peintre des vertus chrétiennes. C'était à votre plume, monsieur le vicomte, à elle seule, qu'il appartenait de reproduire le sublime combat entre la charité infatigable et l'intérêt acharné.

De l'année 1511 à l'année 1566, chaque jour a été marqué en Amérique par les efforts pacificateurs du catholicisme, dont Las-Casas est le symbole actif et le martyr. Jamais héros n'a plus longtemps, plus courageusement souffert les amères injustices, les cruelles calomnies. L'heure de sa conquête ne sonna qu'après trente-cinq années de luttes et de dégoûts ; et si son nom, odieux aux conquérants du nouveau monde pendant sa vie, excitait parmi eux le scandale et la risée, peut-être quelques-uns des détails enfouis dans les œuvres obscures des chroniqueurs contemporains et dans les manuscrits de Las-Casas lui-même pourront, en jetant quelques nouvelles lueurs sur les vertus sublimes de ce saint homme, exciter votre intérêt, monsieur le vicomte. Je les transcrirai avec une extrême simplicité, et souvent en employant les paroles mêmes des textes originaux.

Le sang français coulait dans les veines de Las-

Casas. Son père, Provençal établi à Séville, se nommait *Casaux*. Le nouveau monde venait d'être découvert, et déjà les conquérants vendaient comme esclaves les prisonniers qu'ils avaient faits. Barthélemi Casaux (en espagnol Las-Casas) était encore étudiant lorsque son père lui fit cadeau d'un Indien, et l'attacha particulièrement à son service. Il se sépara de lui avec beaucoup de peine lorsque la reine Isabelle ordonna le renvoi en Amérique de tous les Mexicains et Péruviens. Peut-être ce souvenir, qui s'était gravé profondément dans l'âme tendre de Las-Casas, éveilla-t-il cette pitié sympathique qui le porta à consacrer sa vie tout entière à la défense des malheureux Indiens. On entendait alors retentir dans le nouveau monde ce cri terrible, le mot d'ordre de l'histoire : *Mort aux vaincus!*

Haïti, aujourd'hui Saint-Domingue, alors *Hispaniola*, était gouvernée par Ovando, qui transportait dans ses devoirs toute la férocité aventureuse des habitudes guerrières de cette époque. Casaux père avait quelques rapports avec les colons de cette île, et son fils, attiré vers les régions nouvelles par le double attrait de la charité et de l'esprit d'aventure, partit pour Haïti, s'y fit ordonner prêtre, et dit sa première messe dans l'église de la Vega. Rien de curieux comme la description de cette cérémonie, telle que Remera la peint dans sa chronique. L'autel était couvert de fleurs sauvages, et lorsque arriva le moment de l'offrande, les femmes se mirent à jeter dans la patène des lingots d'or et des boucles d'oreilles en guise d'offrande. Un dais de branchages protégeait de son

ombre l'almirante et sa femme, deux époux de dix-huit ans, pendant que le jeune prêtre ingénu se consacrait à Dieu pour alléger les souffrances d'un monde conquis, et pour rappeler les rudes vainqueurs à la tendre pitié de la loi chrétienne.

Velasquez, gouverneur de Cuba, nouvellement découverte, entendit parler de ce jeune prêtre si ardent et si doux; il l'appela près de lui. Las-Casas avait alors vingt ans. Il trouva les Indiens persécutés comme de pauvres moutons par des guerriers féroces, chassés sans pitié, égorgés à loisir dans leurs tanières par des bêtes de proie. Ainsi traqués, les indigènes fuyaient dans les bois, erraient sur les rivages ou se noyaient. Le prêtre alla les chercher, leur donna des aliments, leur fit des cadeaux et les ramena dans leurs cabanes. Il consola leurs peines, ranima leurs âmes intimidées, guérit leurs maux physiques, et commença, après l'œuvre de la conquête, l'œuvre de la civilisation.

Ce jeune homme, qui sortait à peine de l'adolescence, était un dieu pour ce peuple malheureux. Sur sa parole, les habitants ne craignaient plus et revenaient en foule : le père juste les protégeait. Ils apportaient des fleurs et des fruits à leurs maîtres; ils aimaient à obéir; ils se plaisaient à se soumettre. Par quel triste décret de la Providence cette race si douce, si charmante, se trouvait-elle aux prises avec la plus dure et la plus terrible, la plus héroïque et la plus infatigable des races européennes? Cette poignée de soldats qui allaient conquérir un monde, et qu'une insurrection de trois heures aurait écrasés, avait tout

le courage, mais aussi toute la colère d'une situation violente et désespérée.

La douceur des indigènes était de la perfidie aux yeux des Espagnols. Dans l'incertitude, dans la crainte d'une catastrophe, ils tuaient. Las-Casas avait à combattre quelque chose de plus cruel que la barbarie : la terreur. Les conquérants étaient épouvantés de leur propre conquête ; les deux races ne se comprenaient point.

D'une extrémité de l'île à l'autre, on obéissait au père. Le gouverneur, pour faire exécuter ses ordres par les indigènes, faisait placer à l'extrémité d'un bambou fendu un papier qui passait pour être envoyé par le père et contenir sa signature. Mais plus les Indiens s'apprivoisaient, plus cette poignée d'hommes victorieux mesuraient leur force réelle à celle des vaincus, et tremblaient pour leur vie et leur conquête.

Un jour, dit le chroniqueur, dans la province de Camaguay, les deux cents Espagnols de Narvaez s'étaient arrêtés au bord d'une rivière. Plus de deux mille Indiens sortirent des forêts, et leur apportèrent des fleurs et des fruits. Ils s'assirent ensuite, accroupis selon leur coutume, et se mirent à contempler paisiblement ces hommes étranges et ces animaux inconnus au nouveau monde. Le fleuve roulait ses ondes sur des blocs de pierres à aiguiser. Les Espagnols, à la vue des pauvres sauvages, se lèvent, courent à la rivière et se mettent à aiguiser leurs armes pendant que Narvaez, à cheval, les regarde faire, et que Las-Casas distribue les rations. Tout à coup, un cri terrible

s'élève ; les épées espagnoles brillent à la fois, et les malheureux Indiens tombent égorgés.

Las Casas court çà et là pour en sauver quelques-uns, et Narvaez, tranquillement, froidement, reste à contempler cette scène, que sans doute il avait préparée.

« Ah ! dit Las-Casas, elle s'est gravée si profondément dans mon cœur, qu'après cinquante ans il saigne encore. » Les Indiens qui restèrent se réfugièrent dans les bois. Plus de bras pour cultiver la terre ; solitude, silence, disette, règnent dans l'île, et les conquérants eux-mêmes sont menacés de la famine. Mais, au bout de quatre mois, le désir de revoir les savanes qui les ont vus naître saisit au cœur si vivement les pauvres fugitifs, qu'ils dépêchent au père juste un jeune homme chargé de se fier à sa parole et de négocier leur retour. Las-Casas commença par exiger des Espagnols le serment solennel de paix et d'humanité ; puis il renvoya l'Indien vers ses frères. Pendant quinze jours on n'entendit plus parler de lui ; on commençait à douter de son retour, lorsqu'un soir, au moment où le père lui-même désespérait de le revoir, *Adrianillo* (c'était le nom chrétien du jeune homme) et cent quatre-vingts Indiens arrivèrent, apportant leurs instruments de labourage. Ils offrirent à leurs maîtres des poissons et des fruits, en signe de réconciliation, et reprirent le cours de leur innocente vie. Remis à leurs travaux pacifiques, ils cultivèrent la yuca, travaillèrent pour leurs seigneurs, leur prêtèrent des canots pour naviguer le long des côtes, et toujours protégés par ce prêtre, qui

n'avait pas vingt-cinq ans, ils appelèrent leurs compatriotes de plus de cent lieues à la ronde.

Ce fut par quelques nouveaux arrivants que Las-Casas apprit l'existence de deux femmes espagnoles captives, gardées à vue chez un cacique du continent, et d'un soldat espagnol prisonnier chez un autre cacique. Las-Casas avait témoigné le désir de revoir ses compatriotes.

Un soir, une barque s'approcha de la rive et y déposa deux femmes que le malheur et l'exil avaient rendues méconnaissables : c'étaient les captives que l'on envoyait au père. — Il n'y a pas de triomphe de guerre qui vaille cette victoire de la charité chrétienne sur la nature sauvage.

Confiants et naïfs comme des enfants, les Indiens continuaient à revenir, apportant des fleurs, des fruits, des coquillages et d'autres présents. « Mais, fureur atroce et incroyable, dit Las-Casas, cette douceur, cette bonté, épouvantèrent encore les conquérants; ils ne comprenaient pas tant d'innocence. » — Un nouveau massacre allait ensanglanter l'île. Le jeune prêtre osa lutter pour la première fois de front contre la férocité du vieux chef de bande : « Si vous vous obstinez dans votre folie, lui dit-il, je pars pour Madrid, et je vais demander justice contre un bourreau qui déshonore l'Espagne. »

Néanmoins Velasquez sut apprécier un tel homme. Dans la répartition des terres, ainsi que des Indiens, Las-Casas fut un des plus libéralement traités.

Ici commence une nouvelle lutte du grand

homme chrétien contre l'oppression brutale ; après avoir défendu la vie des indigènes, il va défendre leurs droits. Le premier disciple de Las-Casas fut un nommé Pedro de Renteria, qui avait été alcade et lieutenant du gouverneur, homme d'une piété exemplaire.

Comme toutes les âmes sympathiques, Bartholomeo faisait naître de vifs attachements, et rien n'est plus touchant que ces amitiés indestructibles qui le suivirent à travers la vie, et ne purent s'éteindre même sur la tombe : Renteria fut de ce nombre. Plus mystique que le prêtre, Renteria priait ; Las-Casas, plus ardent, agissait. « J'étais plus exercé aux choses actives, dit Las-Casas (*in agibilibus*), il était plus entendu aux choses spirituelles. » Cette expérience même des affaires humaines éveilla chez Las-Casas de vifs scrupules quand il se vit maître de domaines considérables et d'Indiens forcés de les arroser de leur sang. Il se demanda si cette répartition ne blessait pas la charité chrétienne. La question fut bientôt résolue, et Renteria, son adepte, au risque de perdre une partie de sa fortune, s'engagea dans la même route que lui.

En 1514, le jour de la Pentecôte, le jeune Las-Casas monte en chaire ; il ouvre la Bible, y cherche un texte, et tombe sur ces paroles de l'Ecclésiaste :

L'indigent n'a que son temps pour richesse ; c'est son pain : qui le lui dérobe le tue.

Toute l'âme de Las-Casas s'émeut ; il voit sa propre condamnation dans ces lignes, et se prépare à la prévenir. Velasquez combat sa résolution

de rendre ses esclaves, et lui donne huit jours pour y réfléchir. Le dimanche suivant, il monte en chaire et dit aux colons : « Vous qui faites travailler des esclaves pour vous exempter du travail, vous êtes en péché mortel. Pour moi, j'abjure cette richesse sanglante. Repentez-vous; demandez pardon à Dieu, et n'opprimez plus ces pauvres infortunés! » Renteria se joignit à lui et renonça à ses esclaves. Ces deux hommes seuls donnèrent l'exemple d'une abnégation qu'on admira, mais que personne n'imita.

Déjà, en 1511, un dominicain avait osé prêcher à Saint-Domingue l'émancipation des Indiens. Ce sermon sublime est imprimé; je vous le traduis textuellement. « Je suis, dit le dominicain, la voix du Christ qui va retentir dans les déserts de cette île. Écoutez-moi avec tout votre cœur, avec toute votre pensée. Cette voix, la plus étrange que vous ayez jamais ouïe, sera la plus âpre, la plus dure qui jamais puisse frapper vos oreilles. Elle a besoin de paroles poignantes et terribles qui fassent frissonner votre chair comme si vous étiez au jour du jugement dernier; elle vous crie, cette voix : vous êtes tous en péché mortel par la cruauté dont vous usez envers ces races innocentes. Qui vous a permis de massacrer ces gens doux et pacifiques? De quel droit les détruisez-vous? Esclaves épuisés, affamés, vous ne leur donnez ni à manger dans leur détresse, ni les soins qu'exigent leurs maladies, mais seulement des travaux excessifs qui les tuent chaque jour et qui vous valent de l'or. — Ils sont chrétiens baptisés, entendent la messe, vénèrent les fêtes et les dimanches, et vous

les tuez! — Ne sont-ils pas des hommes? n'ont-ils pas des âmes? Dieu ne vous commande-t-il pas de les aimer comme vous-mêmes? Vous êtes sourds! vous n'entendez pas! vous n'êtes pas émus! — Dans quel sommeil infâme êtes-vous donc plongés (1)? »

Les autorités accusèrent ce religieux devant l'évêque, et lui déclarèrent que s'il ne se rétractait pas, on renverrait les dominicains en Espagne.

Le dimanche suivant, fray Montesino, cet homme de cœur, remonta en chaire. On croyait qu'il allait se rétracter. « Ce que je vous ai dit, mes frères, s'écrie-t-il, en faveur des Indiens et de votre salut, je le répète plus fortement que jamais. Ainsi, je sers Dieu mon maître, et le roi notre monarque. »

Accusé de rébellion, Montesino partit pour Madrid. Un jour, pénétrant malgré les gardes jusqu'à la chambre du roi, il lui dit : « Sire, entendez ce que j'ai à vous dire pour votre service. » Après l'avoir entendu, le monarque, ému, lui dit : « Cela me touche beaucoup, et je veux que l'on informe. »

Ainsi, l'héroïsme de Las-Casas, comme vous voyez, appartenait à la religion, non à un seul homme.

A la voix de Montesino, une assemblée de théologiens et de magistrats fut convoquée; des ordonnances protectrices pour les Indiens furent rendues, et Montesino, comblé d'éloges, fut ren-

(1) Appendice de Quintana.

voyé en Amérique pour *servir d'exemple par ses vertus.*

Cependant les courtisans continuaient à demander des têtes d'Indiens comme on sollicite des emplois.

Las-Casas, plus actif encore que Montesino, parcourait les maisons, les rues, les places publiques, ne s'occupant que des Indiens, réclamant en leur faveur; on l'écoutait, mais la cupidité l'emportait sur la pitié, et les Indiens périssaient sous le poids du travail.

Las-Casas ne se décourage pas : il part pour l'Espagne; il va réclamer auprès du roi en faveur des pauvres Indiens. Mais à peine arrivé à Séville, la mort du roi renverse ses espérances. Le cardinal Cisneros, homme d'un esprit élevé et sympathique, l'accueille, et ces deux âmes supérieures s'entendent. Elles espèrent affranchir une partie de la race humaine, la gouverner chrétiennement et civiliser l'Amérique. Le légiste Palacio Rubio fut associé à Las-Casas, et tous deux préparèrent un plan de gouvernement pour les Indiens.

Trois moines hiéronimites, fray Louis de Figueroa, fray Bernardino Manzanedo et fray Alonso de Santo-Domingo, furent chargés de l'exécution de ce plan.

L'histoire impartiale doit dire qu'il n'y a pas de mesures prudentes, bienfaisantes, que ces trois moines obscurs n'aient suggérées. Esprits justes, dont la méditation et la retraite avaient augmenté la force et la netteté, ils virent du premier coup d'œil qu'on leur demandait de concilier

deux choses inconciliables : l'égoïsme et le dévouement, la cupidité et la charité.

« Il ne nous semble pas, dirent-ils dans leur » premier rapport, que l'on puisse à la fois ménager la vie des Indiens et demander beaucoup » d'argent à l'Amérique. Aujourd'hui on fait travailler les Indiens le plus possible, et on se » plaint de ne pas gagner assez. Si on les fait travailler moins en les entretenant mieux, on » gagnera beaucoup moins encore. L'entreprise » dont on veut nous charger nous semble impossible. »

» Ce sont, répondit le cardinal, des excuses discrètes. Je veux qu'ils partent. »

Ils partirent.

La capacité de l'homme d'État, la prévoyance de l'administrateur, les combinaisons de l'économiste, se trouvèrent réunies chez ces pauvres moines. Ils réclamèrent alors ce qui peut seul sauver encore aujourd'hui les colonies.

« On a tort, dit fray Bernardino de Manzanedo » dans son mémoire manuscrit, de ne vouloir » exploiter que les mines dans ce pays nouveau; » le blé, la vigne, le coton, donneraient, avec le » temps, beaucoup plus de richesses que les mines » ne contiennent d'or. Ce qu'il nous faut, ce sont » des laboureurs vigoureux; voilà le fondement » de la prospérité de l'Amérique. Il est nécessaire » d'inviter les Espagnols de la Péninsule et les » Portugais à passer dans ce nouveau monde et à » s'y domicilier. Il convient de faire proclamer » que, de tous les ports de Castille, on peut se » rendre librement en Amérique, y apporter et en

» rapporter, sans payer aucun droit, toute espèce » de marchandises. Que Votre Altesse nous en» voie donc tout le surplus des populations euro» péennes, etc. »

Ces dix lignes, écrites en février 1518 par le moine hiéronimite, contenaient le salut de l'Espagne, celui des indigènes, et rendaient inutile la traite des nègres. Aujourd'hui même, après l'expérience de longues années et les exigences des temps, nos colonies ne demandent pas autre chose pour se sauver des dangers qui les menacent et consolider leur prospérité.

Pendant que les pères travaillaient ainsi, Las-Casas obtenait de la cour la création d'une charge nouvelle, celle de *protecteur des Indiens*, qui lui fut aussitôt concédée. Il demandait aussi, de concert avec les commissaires, mais sans s'être entendu avec eux, des priviléges et des immunités pour les travailleurs blancs que l'on enverrait en Amérique.

« C'est ainsi, disait-il, que l'on peut éteindre » cet enfer du Pérou (*el infierno del Peru*), qui, » par la multitude de ses quintaux d'or, a appauvri » et détruit l'Espagne (*con su multitud de quin» tales de oro ha empobrecido y destruido la » Espana*). » — Paroles prophétiques d'un résultat infaillible qui devait s'accomplir un siècle plus tard.

Il y avait quelque différence entre la conduite des trois commissaires et celle de Las-Casas : les uns, après avoir exposé les moyens de salut, effrayés de la résistance que leur opposaient les intérêts, ne sachant comment réaliser leurs inten-

tions, se maintinrent dans une immobilité passive; l'autre s'armait pour la lutte. Son nom ne tarda pas à devenir odieux aux colons propriétaires. Les commissaires s'excusèrent poliment de communiquer avec lui, et même de le prendre à leur bord lorsqu'ils partirent pour les Indes.

A peine arrivé à Saint-Domingue, en l'année 1517, peu de jours après les commissaires, Las-Casas s'était trouvé environné de difficultés. On le fuyait comme l'ennemi commun; personne ne voulait ni se défaire de ses Indiens ni diminuer leur travail. Les commissaires, isolés au milieu des soldats colons, se sentaient paralysés et reniaient la véhémence de Las-Casas. Quant à lui, toujours intrépide, il mêlait la prière à la menace. Les moines dominicains partageaient ses périls, son courage, et c'était dans leur couvent qu'il se retirait après le sermon, lorsque la foule furieuse le poursuivait dans les rues et menaçait sa vie. Malgré ce danger, il se porta, devant les juges de l'île, dénonciateur de deux attentats commis précédemment, et dont les suites furent aussi funestes que les détails en sont atroces.

Dès l'année 1508, comme les colons avaient déjà décimé la population indigène, on obtint la permission d'aller chercher des travailleurs aux îles Lucayes, et pour les décider à venir, on leur fit croire qu'ils reverraient à Saint-Domingue l'âme de leurs pères. Épuisés de travail, quarante mille hommes périrent ainsi. Toutes les petites îles du golfe furent successivement dépeuplées. Dans l'espoir d'arrêter ce massacre, les dominicains envoyèrent à Cumana deux de leurs frères, qui,

accueillis avec cordialité par les Indiens, s'établirent parmi eux et leur promirent de les défendre contre les soldats et les matelots espagnols.

Un des navires qui sillonnaient le golfe du Mexique, à la recherche des perles et de l'or, jeta l'ancre sur la plage. Rassurés par les missionnaires, les indigènes apportent aussitôt aux étrangers des fleurs et des présents. Dix-neuf d'entre eux, y compris le cacique et sa femme, se rendent à bord du navire. A peine ont-ils mis le pied sur le pont, les voiles sont carguées, l'ancre est levée, dix-neuf épées nues brillent sur leurs poitrines. — Les autres Indiens restés sur le rivage, voyant qu'on emmène leurs frères prisonniers, s'emparent à leur tour des missionnaires, qu'ils regardent comme complices de la perfidie. Les malheureux moines, dont la vie était en péril, s'engagent à faire punir les coupables et à restituer les prisonniers.

Peu de jours après, un nouveau bâtiment jeta l'ancre devant la même plage, et le capitaine fut chargé de porter à Saint-Domingue la requête des missionnaires en faveur des Indiens si cruellement trompés. Fray Montesino, ce moine vertueux, et le prélat fray Pedro de Cordova soutiennent ardemment l'accusation. Mais le capitaine coupable, après avoir restitué deux prisonniers qui lui restaient, se réfugia dans un couvent des frères de la Merci, où il se fit moine. Le reste des captifs se trouvait entre les mains de maîtres nouveaux, qui ne voulurent pas les rendre, et juges, colons, propriétaires fermèrent les yeux sur l'iniquité. Alors la colère s'empara des Indiens

de Cumana, et se croyant trompés par les missionnaires, ils les sacrifièrent à leur fureur.

« Véritables martyrs, dit avec raison Quintana, non pas de la barbarie humaine, mais de la lâcheté et de la cupidité européennes. »

Las-Casas demanda vengeance contre ces juges iniques : il osa les accuser criminellement d'homicide et de parjure. Un avocat, le licencié de Roaro, eut le courage de plaider la cause des Indiens contre leurs maîtres; mais les dominicains, épouvantés eux-mêmes de l'effet que ces débats pouvaient produire dans l'île, soutinrent que le jugement ne devait être rendu qu'à Madrid. Las-Casas se prépara donc à partir, et Figueroa, instruit de cette nouvelle, s'écria : « Qu'il n'y aille pas! C'est une torche embrasée qui mettra tout en feu! »

Las-Casas fut mal reçu par le cardinal Cisneros, que des lettres et des rapports nombreux avaient prévenu contre le protecteur des Indiens. Mais la mort du cardinal et la formation d'un nouveau ministère forcèrent Las-Casas à changer de route et à se créer de nouvelles amitiés. Il y réussit, non sans peine et bien qu'il eût pour antagoniste un des commissaires hiéronimites, envoyé à Madrid pour lui tenir tête, mais qui, ayant échoué, se retira dans son ancien couvent. Las-Casas avait pour ennemis les conseillers, la plupart des courtisans, et surtout la fierté castillane, blessée de voir un moine oser flétrir le blason des conquérants. Néanmoins, le roi lui ordonna, par l'organe du grand chancelier Juan Selvagio, de présenter son projet de loi en faveur des Indiens.

Les mémoires qu'il présenta en effet peu de jours après contiennent toutes les vues de Las-Casas sur cette matière importante. Il voulait qu'une population blanche fût envoyée dans les îles pour les habiter et les cultiver (*que se enviasen a las islas labradores de Castilla, que poblasen y cultivasen la tierra*). Il ajoutait « que la » race américaine, étant faible, succomberait en » peu de temps au travail des mines et du sucre; » que les noirs supporteraient beaucoup mieux » les fatigues, et qu'il fallait laisser aux colons la » liberté d'avoir des esclaves nègres. »

Plus tard, quand il vit que la cupidité abusait des noirs comme elle avait abusé des Indiens, il écrivit dans son histoire (livre III, chap. CI): « qu'il se repentait d'avoir conseillé cet équivalent dangereux; car, ajoutait-il expressément, les mêmes arguments seront pour les nègres comme pour les Indiens. »

La traite des nègres s'établit aussitôt, et devint pour les hommes de cour un moyen de spéculation auquel Las-Casas ne prit aucune part.

Muni des pleins pouvoirs qui lui étaient conférés, il parcourut les villages de Castille, persuadant aux laboureurs de le suivre, et enrôlant tous ceux qui voulaient l'écouter.

Un nommé Berrio, sous-lieutenant dans cette espèce d'enrôlement colonial, abusa de sa confiance et commença un trafic de blancs pour son compte avec les autorités de Cuba et de Saint-Domingue. Las-Casas était à Saragoza avec la cour, tandis que Berrio, à l'insu de son chef, faisait partir, sans vivres et sans ressources, les labou-

reurs castillans qu'il avait promis d'accompagner et d'approvisionner. Pendant ce temps, Las-Casas, qui pressentait la détresse de ces malheureux qu'on allait jeter sans secours dans un pays sauvage, demandait avec instance au gouvernement de quoi les faire vivre la première année. L'évêque Fonseca, qui avait été militaire, et qui s'entendait mieux à commander un bataillon qu'à dire une messe, s'opposait aux sollicitations de Las-Casas. « Une armée de 20,000 hommes, lui disait-il, nous coûterait moins à réunir que vos plans de colonisation.—C'est bien assez, lui répondit Las-Casas furieux, d'avoir tué les Indiens; voulez-vous encore tuer les Castillans (1)? »

A grand'peine Las-Casas put obtenir trois mille *arrobas* de farine et quinze cents outres de vin. Mais avant que ces secours tardifs fussent arrivés en Amérique, la plupart des laboureurs enrôlés avaient péri de misère.

Las-Casas, se voyant toujours assailli dans ses bonnes intentions par la foule acharnée des intérêts égoïstes, chercha le moyen d'agir désormais seul.

Il proposa au gouvernemnnt de pacifier, de soumettre et de cultiver mille lieues de côtes du continent américain, dans le territoire qu'on voudrait lui assigner, s'engageant à payer au trésor royal 15,000 ducats par an, à commencer de la troisième année de l'établissement, puis progressivement jusqu'à 60,000 ducats, à partir de la dixième année; ce revenu devait être fixe et an-

(1) OEuvres de Las-Casas.

nuel. Il ne s'agissait donc pas seulement d'une colonisation, mais d'un nouveau gouvernement à fonder. Comprenant que jamais les Indiens ne viendraient se grouper avec confiance autour de ces armures sanglantes qui représentaient à leurs yeux la fureur et l'iniquité, il ne voulait pas de soldats avec lui, mais seulement des prêtres dominicains et franciscains, des paysans de Castille, et le droit de convoquer dans sa nouvelle colonie les habitants espagnols de Saint-Domingue et de Cuba qui voudraient le suivre. A ces fondateurs d'un nouvel empire il assignait un costume particulier, vêtement pacifique et destiné à éloigner des imaginations indiennes tout souvenir de la conquête espagnole qui leur avait coûté tant de larmes et tant de sang. Il réclamait encore pour ces établissements tous les priviléges de la noblesse : titres, armes de gentilshommes et la croix de Calatrava brodée en soie pourpre sur une robe blanche, afin d'intéresser leur fierté à cette nouvelle espèce de domination pacifique. Ce furent à la cour des risées sans fin sur les gentilshommes de l'Amérique et les *san-benitos* de Las-Casas.— Pourquoi ces railleries? — Pizarre n'avait-il pas demandé les mêmes distinctions? N'étaient-elles pas d'accord avec l'histoire, avec l'esprit du siècle, avec la passion espagnole? Mais cette double combinaison de la plus haute sagesse, qui ménageait la douceur indienne et l'orgueil castillan, condamnait la conduite des vainqueurs, et on ne voulait pas que la charité chrétienne accomplît ce qui n'avait pu être exécuté par la violence des armes. Les ministres et les trésoriers royaux n'avaient

d'autre objection à opposer à ce plan que l'argent et l'incertitude du revenu que promettait Las-Casas. « J'ai acheté bien cher, dit-il quelque part, le droit de leur donner un monde, et ils m'ont vendu l'Évangile que je voulais donner à ces pauvres Indiens. » Contre lui marchaient à la fois l'historien Oviedo, son patron, l'évêque Fonseca, et les courtisans effrayés de perdre une source de richesses. Tout allait être renversé, lorsqu'un jour se présentèrent devant le conseil des Indes huit ecclésiastiques, réclamant au nom des Indiens qu'on allait anéantir; c'étaient les prédicateurs du roi, auxquels Las-Casas avait fait jurer de tout oser pour cette grande œuvre.

« Je vois ce que c'est, s'écria Fonseca; toujours Casas!

— Nous ne sommes pas, répliqua un des prédicateurs, les hommes de Las-Casas, mais les hommes de *las casas de Dios* (des maisons de Dieu) et les conseillers de la charité. »

Il fallait céder, malgré l'irritation des courtisans. Las-Casas menaçait de récuser le conseil des Indes, et de le citer devant le pape. Les mémoires et les rapports pleuvaient contre lui. Néanmoins, il fut décidé que l'on donnerait suite à son projet.

L'évêque de Darien venait de débarquer à Barcelone. Son opinion devait avoir beaucoup de poids dans la querelle, et Las-Casas se hâta de lui rendre visite pour se le concilier. Mais il trouva un homme timide, livré aux intérêts mondains, incapable de sentiments généreux. Après une longue discussion, Las-Casas lui dit :

« Vous qui auriez dû exposer votre sang et

votre âme pour vos ouailles; vous qui auriez dû les soustraire à la tyrannie qui les tue ; vous qui mangez leur chair, si vous ne leur restituez ce que vous leur avez pris, si vous ne protégez leur vie, vous êtes damné comme Judas!... Ah! vous riez, seigneur; ce sont des larmes que vous devriez verser sur vous et sur vos pauvres Indiens.

— Mon Dieu! répondit l'évêque de cour, je suis tout prêt à pleurer, si vous le voulez.

— Demandez donc à Dieu qu'il vous donne des larmes! »

Cet éloquent et terrible anathème étant venu aux oreilles du roi, il voulut que la cause des Indiens se plaidât devant lui, la cause du nouveau monde devant le monde ancien! une des plus grandes choses et des plus oubliées du grand drame moderne!

Dans une salle tendue de rouge se trouvaient : le roi Charles V, sur son trône; à sa droite, M. de Gèvres, l'almirante, l'évêque de Darien et Aguirre le licencié; à gauche, le grand chancelier et l'évêque de Badajoz; en face du trône, appuyés contre la muraille et debout, Las-Casas et un moine franciscain qui arrivait de Saint-Domingue.

Lorsque l'évêque de Darien, franciscain lui-même, passa devant ce moine :

« Vous ici, mon père? Que viennent faire les moines à la cour? Votre place serait à votre cellule.

— Seigneur évêque, répondit le moine, vous avez raison; ce n'est ici ni ma place ni la vôtre :

j'y défends les droits du Christ, et vous ceux de ses ennemis (1). »

Après quelques moments de silence, de Gèvres et le grand chancelier se levèrent, allèrent s'agenouiller sur les marches du trône, reçurent les ordres du roi, et revinrent à leur place.

« Seigneur évêque, dit le grand chancelier en se levant, le roi vous ordonne de parler, si vous avez quelque chose à dire relativement aux Indes. »

L'évêque se leva, déclama rhétoriquement, flatta le roi, le compara à Priam, et demanda la permission de ne communiquer qu'à Sa Majesté elle-même ce qu'il avait à dire. Mais Charles V, consulté à deux reprises, et toujours à genoux, par ses ministres, leur fit répéter deux fois l'injonction que l'évêque avait essayé d'éluder. Après une demi-heure de résistance, l'évêque prit enfin la parole, raconta son voyage, se perdit en détails inutiles, exposa ce que les Espagnols avaient eu à souffrir, le nombre d'hommes qu'ils avaient perdus, les obstacles opposés à la conquête ; et, dans la dernière phrase seulement de cette harangue oiseuse, il ajouta sèchement.

« Quant à ce qui touche les Indiens, je les crois serfs-nés (*servos de natura*), et je sais qu'il faut se donner beaucoup de peine pour leur arracher de l'argent.

— Messer Bartholomeo, dit le grand chancelier après que l'évêque de Darien se fut assis, le roi vous ordonne de parler pendant trois quarts d'heure, sans emphase ni fleurs de langage. »

(1) Las-Casas, liv. III, chap. CXLVII.

Avec la plus grande simplicité de pensée comme de diction, avec une modestie touchante, Las-Casas soutint la cause des Indiens, repoussant comme contraire à l'Évangile le mot d'*esclaves-nés*, que l'évêque avait emprunté au philosophe Aristote, et déclara qu'en se dévouant à la défense d'une race infortunée, aucun espoir de récompense mondaine n'animait ses efforts; qu'il refusait d'avance pour lui les avantages qui pourraient en résulter, et qu'en agissant ainsi, il croyait servir Dieu et le roi.

A ce discours de l'homme politique et de l'homme sage qui voulait atteindre un but, celui de convaincre sans toucher et sans émouvoir, succéda le récit pathétique du franciscain, qui décrivit avec énergie les souffrances des Indiens, et termina par ces mots : « Si le sang d'Abel a crié vengeance, que sera-ce donc du sang de tant d'Abels sacrifiés ! »

L'almirante, parlant le dernier, sanctionna tout ce qu'avaient dit Las-Casas et le franciscain.

L'évêque de Darien demanda la permission de répliquer ; mais le jeune Charles, déjà si pénétrant et si habile, lui fit répondre que, s'il avait quelque chose à ajouter, il présentât plus tard ses mémoires.

Ce n'est pas une des moindres marques de grandeur d'âme et de hauteur d'esprit que Charles V ait données, que d'assurer ainsi la victoire, dans cette question solennelle, à l'humble ecclésiastique qui venait de lui dire en face : « Pour vous faire plaisir seulement, je ne me déplacerai point d'un coin de cette salle à l'autre. » Le nou-

veau monarque de tant de peuples conquis se laissa dire « que la loi chrétienne ne souffrait ni esclaves ni usurpation violente. »

Le souverain absolu entendit le principe de l'égalité chrétienne proclamé à ses oreilles, et donna gain de cause à ce prêtre hardi et vertueux.

Certes, le futur solitaire de l'Escurial s'éclaire ici d'une lumière nouvelle et se pare d'une grandeur que les historiens n'ont point soupçonnée. A peine l'évêque de Darien vit-il comment tournait la chance, qu'il écrivit son mémoire, non plus contre Las-Casas, mais en sa faveur. Il mourut peu de temps après cette palinodie.

Deux cents lieues de territoire en largeur, et tout ce que Las-Casas pourrait faire cultiver de terrain dans l'intérieur des terres, deux cents laboureurs castillans, trois navires entièrement outillés et approvisionnés, lui furent accordés par Charles V.

Plein d'espérance et de foi, il leva l'ancre et partit pour la côte des Perles; tel était le nom du territoire qu'on lui avait assigné.

La paix s'était toujours maintenue dans cette contrée entre les Indiens et les Espagnols. Les vins de Castille et les verroteries espagnoles, fort estimés des indigènes, avaient été des objets d'échanges entre les deux races; et deux couvents d'hiéronimites et de franciscains avaient encouragé et développé leurs dispositions pacifiques et reconnaissantes.

Las-Casas, dont toutes les vues étaient des modèles de sagesse, avait compté sur cet état de choses. Malheureusement cette situation ne tarda pas

à s'altérer, grâce à la rapacité d'un capitaine nommé Ogeda. Son navire vint mouiller devant le couvent des dominicains, où ne se trouvaient alors que le portier et un vicaire. Bien accueilli par eux, il demanda qu'on allât chercher le cacique de la contrée, nommé Camaguey, et s'étant fait apporter du papier, des plumes et de l'encre, il entra en conversation avec ce chef. « Quels sont, lui dit-il, les peuples de votre pays qui se nourrissent de chair humaine? » Camaguey reconnut le piége; l'aveu de cette anthropophagie eût servi de prétexte pour emmener captifs le nombre d'Indiens dont on voulait s'emparer. Le cacique se redressa de toute sa hauteur, et, saisi d'indignation, s'écria en espagnol : « *Ah! carne humana!... carne humana!...* » et il quitta le couvent. Ogeda, frappé de son aplomb et de sa dignité, n'osa pas le contraindre, et repartit en longeant la côte. Quatre lieues plus loin, il jeta l'ancre de nouveau.

Un cacique qui, par affection pour les Espagnols, avait pris le nom de *Gil Gonzalez*, reçut le capitaine sur la plage; et celui-ci lui ayant dit qu'il avait besoin d'acheter cinquante charges de maïs, il les lui fit apporter aussitôt par cinquante Indiens. Pendant qu'ils se déchargeaient de leur fardeau, ils se virent entourés d'épées nues : ils tentèrent de fuir; mais les uns furent blessés, les autres tués, et le reste, garrotté et jeté à bord. Bientôt après, Camaguey arriva, et se joignit à Gonzalez. Tous deux résolurent de détruire ces guerriers féroces et les prêtres, qu'ils croyaient perfides.

Le lendemain, comme Ogeda et douze de ses

compagnons se promenaient sur le rivage, Gil Gonzalez vint à eux d'un air riant, causa amicalement, et, donnant un signal convenu, les treize Espagnols furent entourés par les Indiens, qui, poussant leur cri de guerre, en tuèrent sept. Puis, avides de vengeance, ils se portèrent vers le couvent, qu'ils brûlèrent et détruisirent de fond en comble, massacrèrent les moines et tuèrent jusqu'au cheval dans l'écurie. Mais bientôt, pour châtier ces justes représailles, trois navires montés par trois cents hommes et commandés par Gonzalo de Ocampo furent chargés de dévaster ces parages.

Cet Ocampo, qui avait à remplir une mission si cruelle, était le plus étourdi, le plus bouffon des hommes. Lorsque Las-Casas, arrivé depuis peu, lui montra ses instructions et réclama le droit d'administrer désormais le territoire qui lui était concédé, Ocampo, au lieu de répondre à cette injonction officielle, se contenta de l'inviter à dîner, et assaisonna le repas de plaisanteries sans fin sur la nouvelle législation, les croix rouges et les habits blancs de la colonie que Las-Casas allait fonder... et Las-Casas, revêtu seul de cet habit, se trouva ainsi à la même table, en face de ce capitaine égrillard et cruel qui le couvrait de ridicule, lui le héros de la bienfaisance et du courage moral! En dépit des supplications et des menaces, Ocampo, toujours riant, partit pour accomplir son œuvre de vengeance. Las-Casas se réfugia à Puerto-Principe le désespoir dans l'âme.

Cependant, par de nouvelles promesses et des serments réitérés de pardon et d'amitié, Ocampo

séduisait et attirait les Indiens de la côte. Le cacique Gil Gonzalez, appelé ainsi, ne voulant pas croire à ces avances, se tenait seul, appuyé sur sa lance, dans son canot, à distance des navires, tandis que la foule, naïve et trompée, remplissait le vaisseau principal.

Un matelot espagnol, robuste et grand nageur, l'apercevant, s'élance du tillac, s'approche du canot de Gil Gonzalez, y saute, et saisit violemment le cacique. La lutte fut terrible; les deux hommes tombèrent au milieu des flots; Gil Gonzalez étranglait le Castillan, et celui-ci le frappait a coups de poignard. Le soir on retrouva les deux cadavres encore unis dans cette étreinte mortelle.

Pendant que les Indiens du rivage égorgeaient et empalaient les Espagnols, Ocampo faisait pendre aux antennes de ses navires les malheureux qui s'étaient confiés à sa foi.

Voilà comment on préparait à Las-Casas les voies de colonisation.

Mais il ne se décourage pas. Il fait publier à grande solennité, dans les rues de Saint-Domingue, qu'on ait à le regarder dorénavant comme maître du territoire, et il s'efforce de vaincre la résistance des autorités locales. Il n'y parvint encore qu'en les menaçant de retourner en Espagne et de les dénoncer à Charles V. Enfin, il se rend maître de tant d'opposition et se dirige vers Puerto-Rico, où il avait laissé ses colons espagnols; il arrive : ils étaient disparus.

Épouvantés des hostilités des Indiens, de la trahison d'Ocampo et de l'état du pays, où il n'y avait que faim, terreur et misère, ils avaient fui à

Cumana. Mais là, la même désolation les attendait encore. Aussi, dès que les colons de Las-Casas aperçurent les voiles d'Ocampo et l'occasion de fuir ces régions désolées, ils crurent voir le ciel ouvert. En vain le législateur pria, supplia, pleura ; Ocampo lui enleva toute sa colonie et le laissa sur le rivage seul, mais non découragé

Les franciscains avaient encore un couvent dans le pays : il s'y retira, fit construire un hangar pour ses vivres et munition, et un petit fort à l'embouchure de la rivière pour contenir les Indiens. Il y laissa deux embarcations confiées au capitaine Francisco de Soto, qu'il chargea, en cas d'attaque sérieuse, d'y embarquer hommes et vivres, et de conduire tout à Cumana. Puis cet homme infatigable repartit pour Saint-Domingue, afin de relever son entreprise.

A peine Soto se retrouva-t-il seul qu'il se hâta de désobéir, et il envoya les embarcations à la recherche des perles, de l'or et des esclaves.

Les Indiens, apprenant que les habitants du monastère étaient abandonnés à leurs propres ressources, vinrent les attaquer, et les Espagnols n'eurent que le temps de s'élancer dans un canot ; suivis de près par les Indiens, ils abordèrent à Cumana et se jetèrent dans un épais fourré de chardons et de ronces où les Indiens, qui étaient nus, ne purent les poursuivre.

Mais ceux-ci, revenant au couvent, le démolirent entièrement, tuèrent les animaux, brûlèrent les arbres et anéantirent tout ce qui avait appartenu aux Espagnols.

Las-Casas devait boire jusqu'à la lie le calice

d'amertume : son pilote se trompa de route, et pendant deux mois on n'entendit plus parler de lui. A son arrivée à Saint-Domingue, il ne lui restait pas une piastre pour retourner en Espagne; sa fortune était consumée, son crédit perdu. Il avait sacrifié des hommes, des trésors, sa réputation, son honneur ; ses ennemis triomphaient, ses amis eux-mêmes l'abandonnaient comme un insensé livré à de vaines chimères, incapable de rien réaliser d'utile, de grand. Et pourtant, cet homme calomnié n'avait pas oublié une seule précaution de prudence; rien ne lui avait manqué, ni activité, ni prévoyance, ni persévérance, mais nul génie humain ne pouvait deviner ni combattre la série d'incidents dont le tourbillon avait fait disparaître ses projets.

On le montrait au doigt, cet homme, l'honneur de son siècle et de l'Espagne! Il ne lui restait pour amis que les fidèles moines de Saint-Domingue; eux seuls le consolaient au milieu de tant d'amertumes ; chez eux il trouvait estime et honneur; il leur communiquait ses chagrins : c'était à eux qu'il se confessait.

A la fin de l'année 1522, il se fit moine de leur ordre, et pendant sept ans consécutifs il retrempa dans la solitude et la prière son âme forte et sensible.

Personne ne savait alors que Las-Casas vécût encore. Les rigueurs de l'ascétisme, les travaux littéraires absorbaient tous ses instants. Battu dans l'action, poursuivi par la fatalité armée contre sa bienfaisance, il fut un grand exemple de ce que peuvent la volonté et la liberté de l'homme.

Sa carrière de réformateur semblait étouffée dans son germe ; il commença celle d'historien, de philosophe, de vengeur moral de l'humanité outragée. Il se mit à écrire l'histoire de ces pauvres Indiens, celle de Christophe Colomb, d'après les manuscrits originaux, et surtout ce célèbre traité de la seule manière de convertir : *De unico vocationis modo*, qui opéra à lui seul dans les esprits cette révolution que les travaux actifs du grand homme n'avaient pu accomplir. Il soutenait, avec [illegible] simplicité et cette sérénité d'éloquence qui [illegible]distinguent, « que Dieu ne permet à l'homme » de convertir ses semblables que par la douceur » et le bon exemple; que toute violence et toute » compulsion est une insulte faite à Dieu; enfin, » que c'est un prétexte vain, barbare et contraire » à la loi chrétienne, de faire la guerre à un peu» ple et de l'opprimer pour le convertir. »

Jamais les philosophes du dix-huitième siècle n'ont prêché la tolérance avec autant de force, d'énergie et de charité. L'ouvrage fit du bruit; les colons et ceux qui gouvernaient l'Espagne y répondirent par une espèce de défi de civiliser et de convertir les Indiens selon de tels principes, et de faire réussir jamais des plans qui une fois déjà avaient avorté. Las-Casas et ses frères acceptèrent ce défi, demandant qu'on leur abandonnât à eux, hommes spéculatifs dont on se moquait, une seule province barbare. Il se chargeaient de la civiliser et de la convertir, mais à la condition qu'on leur promettait de ne faire aucun esclave dans le pays, et que pendant cinq ans aucun Espagnol ne mettrait le pied dans la province.

Le gouverneur Alonso Maldonado, à qui cette proposition paraissait absurde et délirante, mais qui, n'ayant rien à débourser, songeait au tribut que lui promettait Las-Casas, leur accorda, le 2 mai 1537, une cédule royale à cet effet. Las-Casas choisit les montagnes de Zacapulca dans le Guatimala, pays inculte, habité par une race guerrière qui n'avait jamais été soumise.

Parmi les Indiens baptisés qui habitaient les cantons voisins, Las-Casas en prit quatre, colporteurs et marchands, qui avaient coutume d'aller vendre dans ces hameaux sauvages les bijoux, étoffes et verroteries espagnoles. Las-Casas connaissait le goût vif et ardent des Indiens pour les consonnances musicales, le rhythme et la mélodie. Il se mit à composer, dans la langue que parlaient ces barbares, des chansons religieuses adaptées à leur genre de musique et contenant les principales vérités de l'histoire et de la morale évangélique. Il apprit ces chansons aux quatre colporteurs, perfectionna leur talent musical, leur montra à s'accompagner avec des castagnettes et des grelots, leur donna force verroteries pour le cacique, et les fit partir, bien appris et bien dressés, pour les montagnes de Zacapulca de Ruiche.

Le cacique, satisfait de leurs présents, permit à ces quatre Indiens de dresser leurs tentes au milieu du village, et comme ils apportaient une collection de marchandises plus considérable que d'ordinaire, la foule s'empressa d'accourir. La pacotille débitée, les gens du village fêtèrent nos colporteurs, qui, en signe de joie et de recon-

naissance, prirent en main un instrument du pays, et s'accompagnant de leurs grelots et castagnettes, commencèrent à chanter ce qu'on leur avait enseigné. « A cette harmonie inouïe, dit le chroniqueur, à ces récits étranges, à ces merveilles dont ils parlaient, les Indiens prêtaient toute l'attention de leur âme et restaient accroupis autour des musiciens. »

Tel était leur enivrement, que pendant huit jours que les marchands passèrent dans leur hameau, les Indiens les forcèrent de répéter, tantôt en entier, tantôt par fragments, les couplets de ces chansons. Elles avaient inspiré au cacique de l'intérêt et une vive curiosité; il voulut connaître le sens des paroles et des récits qu'elles renfermaient.

Les colporteurs lui répondirent que ceux qui leur avaient appris ces chants ne ressemblaient en rien aux Espagnols qu'ils avaient vus; qu'ils étaient habillés de blanc; ne désiraient ni or, ni perles, ni femmes; ne mangeaient point de chair, et n'avaient pas d'armes à feu; mais qu'ils passaient leur vie à rendre hommage au Créateur; enfin, qu'ils étaient prêts à se rendre auprès de lui et de son peuple, s'il en avait le désir.

Le cacique envoya donc un de ses frères à Guatimala pour inviter les pères à faire le voyage et pour s'informer avec adresse de la vérité des éloges que les marchands leur avaient donnés. Un dominicain, le P. Cancer, alla trouver le cacique, qui le reçut avec de grandes démonstrations de joie. Dès fleurs jonchaient le chemin du hameau; on faisait passer le bon père sous des berceaux

de feuillages, et de jeunes Indiens balayaient le sol devant lui. Le cacique lui-même devant son *bohio*, et la tête baissée, comme s'il n'eût pas osé contempler un homme saint et vertueux, accueillit le dominicain. Ce dernier jouit auprès des Indiens d'une confiance sans bornes dès qu'il leur dit qu'il avait obtenu la promesse formelle que nul Espagnol ne pénétrerait dans le pays, et que les Indiens ne seraient point esclaves.

L'explication des dogmes chrétiens, la célébration de la messe, la conversion et le baptême de ces sauvages, la destruction des idoles et la civilisation pacifique de toute la province furent le résultat de ce premier essai. Las-Casas se hâta de profiter d'un si heureux début, et se rendit lui-même, accompagné de fray Pedro de Angelo, chez le cacique, qui le reçut avec la même courtoisie et lui donna des gardes pour l'escorter dans l'intérieur des terres. Il y pénétra et ne trouva sur sa route qu'hospitalité, offrandes de fruits et de fleurs, avec des triomphes et des festins rustiques. Les *bohios* de cette race guerrière et pastorale n'étaient pas groupés en villages, mais épars et isolés sur le flanc des montagnes et dans le creux des vallons. Las-Casas comprit qu'il serait impossible d'appeler ces hommes à la civilisation chrétienne, à moins de réunir leurs chaumières autour de la cloche de l'église. Ce ne fut point sans peine qu'il réussit à les rassembler ainsi; il fallut tout son ascendant pour que [illegible]cun renonçât au pli de la vallée qui l'avai[illegible] naître, à l'ombrage isolé de l'antique *coaba* [illegible] abritait sa hutte. C'est ainsi que le civilisateur chrétien était

parvenu jusqu'aux limites des régions les plus sauvages, par le moyen d'un peuple dont la barbarie était célèbre. Afin de mieux préparer la continuation de son œuvre, Las-Casas persuada au dernier des caciques qu'il avait rencontré, et qu'il avait baptisé sous le nom de Juan, de venir avec lui à Guatimala, où il le présenterait au nouveau gouverneur Alvarado, et lui ferait voir que les Castillans n'étaient ni aussi féroces ni aussi intéressés qu'il l'avait cru. En effet, grâce aux précautions et aux prières de Las-Casas, l'Indien, suivi d'un cortége nombreux, entra en triomphe dans Guatimala; mais ce triomphe était celui de Las Casas.

Les Espagnols admirèrent la gravité, la courtoisie naturelle, le tact et la dignité du sauvage. Il logeait dans le couvent des dominicains avec Las-Casas, et reçut l'évêque et le gouverneur avec la politesse d'un courtisan et l'aménité supérieure d'un prince. Le gouverneur portait à la main son *sombrero* (1) de satin rouge, sur lequel flottait une longue plume de héron noire. Au lieu de le remettre sur sa tête en quittant le cacique, il le posa gravement sur le front de l'Indien, qui l'ôta gravement à son tour et remercia par un salut. Promené à travers la ville, dans les boutiques, les magasins et les marchés, par l'évêque lui-même, il observa tout et parut familier avec les objets nouveaux qu'on lui montra, ne laissant pas échapper un mouvement de surprise. Malgré les instances de l'évêque il refusa les présents qu'on lui voulait

(1) Chapeau à large bord.

offrir, et répondit une fois : « Ces choses sont très-belles, mais à quoi serviraient-elles chez moi? » Comme il arrêtait ses regards sur un portrait de la Vierge qui se trouvait dans une église, on le pria de l'accepter; et avec sa politesse ordinaire, au lieu de refuser, il fit signe à un Indien de sa suite de le détacher et de l'emporter avec respect.

Las-Casas reprit avec le cacique la route de Copan. Il continua son œuvre de pacification chrétienne; et déjà les sauvages habitants de déserts étaient devenus Espagnols, lorsque le gouverneur et la cour, étonnés des succès prodigieux de Las-Casas, se décidèrent à entrer dans la route qu'il avait si bien frayée. Appelé à Madrid pour y choisir des missionnaires destinés à le seconder, il se retrouva au commencement de l'année 1539 à la cour, non plus en vaincu, mais en vainqueur. Les courtisans n'osaient plus rire de cet homme d'un âge mûr, qui aurait sauvé de magnifiques royaumes si on l'eût écouté, et il ne se passait pas de trimestre qu'il n'obtînt pour ses protégés de nouveaux priviléges.

Les provinces qu'il avait pacifiées et civilisées lui-même étaient l'objet principal de ses soins : il faisait surtout sentir la nécessité d'apprivoiser par la musique et les douceurs de la vie une race aimable et sensible aux arts. Il allait partir avec les missionnaires franciscains et dominicains qu'il avait choisis, lorsque le président du conseil, Elaysa, lui ordonna, de la part de Charles V, de rester à Madrid, pour rédiger le code de législation nouvelle que l'on voulait appliquer aux Indes.

Ainsi, à force de persévérance et de vertu, Las-Casas avait atteint son but, et c'était lui qui allait enfin établir la justice sur ce malheureux monde livré à la force.

Pour faire admettre *las nuevas leyes*, qui n'étaient qu'un code de protection pour les Indiens, il eut à lutter encore pendant une année; et comme il voyait les intérêts des gentilshommes espagnols propriétaires d'Indiens s'insurger contre lui et prêts à renverser l'édifice de ses espérances, il porta un dernier coup qui lui assura la victoire. Il publia un livre, devenu célèbre, dans lequel il exposait à l'Europe la situation du nouveau monde et l'anéantissement de ses populations. *La destruccion de las Indias* (tel est le titre de l'ouvrage) est un des plus épouvantables tableaux que la plume des hommes ait jamais pu tracer, terrible par les détails, sublime par le but. Pas de cruauté qui n'y soit racontée, pas de reproche qui soit épargné aux hommes de fer de la conquête, pas de vérité chrétienne qui ne leur soit dite en face. Et les douces vertus de ces races écrasées recevaient un hommage public et un regret douloureux de la plume même d'un Espagnol.

Au moment où l'on hésitait à introduire dans les lois nouvelles des dispositions bienfaisantes, cette publication fut d'un effet magique. On l'accueillit avec un silence et une terreur profonde.

Le 20 novembre 1542, l'émancipation des Indiens et la conservation de leurs droits d'homme furent sanctionnées à Barcelone par l'empereur Charles V, qui signa les *nuevas leyes de Las-Casas*. Ce monarque, bien plus grand qu'il n'était ambi-

tieux, se hâta de prouver qu'il partageait les opinions de Las-Casas. Un dimanche, Las-Casas avait prêché à Barcelone un sermon terminé par ces mots : « Je rends à Dieu des grâces ferventes de m'avoir fait l'auteur de tant de biens. Dans ce jour d'allégresse, je me tiens pour satisfait des immenses fatigues et des douleurs que j'ai souffertes pendant les vingt-sept années que j'ai défendu la même cause. » Au sortir du sermon, on vint lui apprendre qu'il était évêque de Cuzco. « Je suis fils de l'obéissance et plein de gratitude envers l'empereur, répondit-il, mais j'entends encore retentir au dedans de moi-même, comme si je venais de les prononcer, mes paroles à l'empereur, lorsque je jurai de n'accepter aucune récompense de mes efforts. » La résistance fut vaine, et l'évêque de Chiapa étant venu à mourir, la cour et le conseil des Indes forcèrent le vertueux Las-Casas à accepter cet épiscopat vacant. Il pleura et se plaignit de la charge si lourde qu'on lui imposait, mais il ne put obtenir que le roi renonçât à lui donner la mitre.

A son arrivée en Amérique, il trouva une guerre nouvelle et plus violente que jamais à soutenir. Les colons résistaient aux lois qu'ils regardaient comme la destruction de leur pouvoir et de leurs intérêts. Le principal promoteur et l'auteur de ces lois fut accueilli comme un ennemi public : personne ne lui rendait visite ; on le maudissait tout haut dans les rues, et nul ne portait son aumône au couvent des dominicains, parce qu'il y logeait ; c'était l'évêque qui se trouvait excommunié. Plus il essayait de ramener à la charité,

au sentiment de l'humanité ces hommes qui traitaient leurs Indiens comme des brutes ou les traquaient comme des bêtes fauves, plus il leur devenait odieux. Ses compagnons mêmes croyaient voir la main de Dieu dans cette série de contrariétés et d'inimitiés invincibles. Il arriva que vingt-trois Espagnols et neuf religieux, envoyés dans une barque de Campêche à Tabasco, firent naufrage et se noyèrent. Fray Bartolomeo voulut faire le même trajet avec d'autres religieux; mais ceux ci, effrayés du sort de leurs compagnons, commencèrent par s'y refuser. Il fallut employer les prières et presque la violence pour les décider à entrer dans la barque. Las-Casas, qui s'était embarqué le premier, consolait ces hommes en deuil, qui poussaient des gémissements et se frappaient la poitrine; il leur montrait la mer calme, le ciel serein et pur. Tout à coup, parvenus à l'endroit où leurs frères avaient péri les moines se lèvent ensemble dans la barque, entonnent le *De profundis*, et retombent ensevelis dans leur tristesse. C'était la nuit. — Le jour leur découvrit la côte de Tabasco et les débris de l'embarcation naufragée. Ils célébrèrent sur la plage l'office funèbre, et l'évêque se dirigea vers Chiapa. Une réputation abominable l'avait précédé dans son diocèse. Toutes les lettres arrivant d'Espagne ou d'Amérique mettaient les habitants en garde contre les tentatives du nouvel évêque, qui, disait-on, voulait chasser les Espagnols, les priver de leurs terres et détruire leurs revenus. Une de ces étranges lettres, conservée par Remesal, contient les paroles suivantes : « On vous envoie votre

ruine, et il faut que vous ayez commis de bien grands péchés pour que Dieu vous impose un tel fléau pour évêque, ou plutôt un tel *ante-christ.* »

Cependant, craignant les pleins pouvoirs dont il était investi, les colons commencèrent par tenter de le séduire; ils lui prodiguèrent les fêtes, les cadeaux et des marques de déférence et de courtoisie. Il recevait avec reconnaissance cet accueil bienveillant; mais, dans ses prédications comme dans ses conversations particulières, il réclamait toujours en faveur de ses Indiens, sur lesquels pesait sans cesse l'oppression la plus cruelle. Les colons avaient espéré qu'il transigerait avec eux; ils s'étaient trompés. Après un mois de vaines réclamations, cet homme, indomptable dans le bien, résolut de déclarer la guerre à l'ennemi qu'il ne pouvait pacifier par la douceur. Un jour, dit Remesal, il vit entrer dans sa chambre une jeune Indienne tout en larmes, qui vint s'asseoir à ses pieds et lui dit :

« Père et puissant seigneur, je suis libre; regarde-moi, je n'ai point de fers gravés sur le visage, et mon maître veut me vendre comme esclave..... Défends-moi, car tu es mon père! » Et elle ajouta d'autres raisons d'une grande tendresse, comme les femmes indiennes savent en dire pour exprimer leur douleur. Souvent déjà des Indiens étaient venus se plaindre à Las-Casas et avaient allumé chez lui, dit encore le chroniqueur, le désir de porter remède à de si grands maux.— Il n'hésita plus, et, s'armant de sa puissance spirituelle, il fit proclamer par la ville que tous les

confesseurs étaient suspendus de leur office, excepté le doyen et un chanoine de l'église; encore se réserva-t-il tous les cas d'injustice envers le prochain : c'était refuser tous les sacrements à la fois et frapper la ville d'interdit.

La ville entière fut en rumeur; on envoya comme intermédiaire et négociateur auprès de Las-Casas le doyen lui-même et les pères de la Merci. On le menaça de le dénoncer au roi et au pape s'il continuait à refuser les sacrements.

« Que vous êtes aveugles! dit-il à ceux qui l'entouraient; vous menacez et vous ne voyez pas à qui j'obéis : c'est à Dieu, puis au pape, et enfin au roi, dont voici les ordonnances. » Et il leur fit lecture des *leyes nuevas*.

« Nous avons appelé de ces nouvelles lois, dit un des assistants, et elles ne sont pas obligatoires pour nous.

— Aucune loi ne vous permet de vendre publiquement et de maltraiter des hommes, ainsi que vous le faites chaque jour; l'œuvre de Dieu vous l'a défendu en tout temps, l'œuvre du roi vous le défend à cette heure. »

Cependant le doyen, effrayé de l'irritation publique, administra les sacrements à quelques-uns des plus coupables. Las-Casas l'envoya chercher, le priant de venir dîner avec lui; sur le refus impoli du doyen, il changea l'invitation en ordre, et trois fois refusé, il finit par lui envoyer un alguazil avec mission de l'amener.

A peine le lâche ecclésiastique fut-il dans la rue, qu'il s'écria : « Secourez-moi, je vous confesserai tous! » Le peuple, furieux, arracha le

doyen des mains de l'alguazil, se rua sur le couvent des dominicains et parvint jusqu'à la chambre de Las-Casas avec le projet de le tuer. La foule s'écoula pourtant, dit le chroniqueur, après beaucoup de vociférations et de gestes violents, frappée et émue de la tranquillité, de l'intrépide courage et des discours de Las-Casas. Au moment où les mutins sortaient de chez l'évêque, un alcade y entrait armé de pied en cap, et lui offrit d'amener le doyen mort ou vif à ses pieds. L'évêque refusa, et se contenta de priver le doyen de la faculté de confesser. Les pères dominicains, épouvantés, engagèrent Las-Casas à quitter leur couvent et à se réfugier dans quelque autre asile.

« Où voulez-vous que j'aille? leur répondit-il; où pourrais-je trouver un lieu plus propre à remplir mon devoir envers ces pauvres Indiens opprimés et accablés de servitude? C'est ici mon église, ma forteresse; je dois l'arroser de mon sang pour rendre fertile ce sol de la charité que personne ne cultive. Il y a longtemps que les conquérants me persécutent et qu'ils veulent ma mort; je ne sens plus leurs injures, je ne crains plus leurs menaces. D'après ce que j'ai fait en Amérique et en Espagne, les propriétaires d'Indiens ont été encore fort modérés. »

Quelques jours plus tard le chef même de l'émeute fut frappé dans la rue d'un coup de poignard par un ennemi personnel. Ce chef était un homme très-méchant, qui avait composé contre Las-Casas des chansons populaires injurieuses, et qui, passant devant ses fenêtres, l'avait plusieurs fois insulté et menacé de son arquebuse.

En apprenant cela, dit le chroniqueur, l'évêque se leva, fit venir avec lui les frères, et se dirigea vers le lieu où gisait le blessé; là, il pansa de ses mains cette blessure saignante, avec une tendresse et un soin extrêmes.

Une fois rétabli, cet homme demanda pardon à l'évêque et devint son ami le plus dévoué. Cependant l'esprit public, et surtout l'intérêt général, étaient toujours en armes contre les défenseurs des Indiens. On ne payait point les dîmes à l'évêque, ni aux dominicains les aumônes, sans lesquelles ils ne pouvaient subsister. « Allez, mes frères, leur disait-on, nous sommes chrétiens, nous; — que les Indiens vous payent; — nous n'avons besoin ni d'être protégés ni d'être convertis. » Alors les pères, forcés de quitter leur couvent, se répandirent dans les districts voisins, où ils vécurent avec les Indiens en parfaite harmonie. « Nous ne comprenons pas, leur disaient ces derniers, lorsque leur intimité avec les dominicains fut plus étroite, ce que vous nous dites et ce que le gouverneur nous a dit. Le gouverneur assure que l'empereur son cousin vous envoie ici pour célébrer la messe et vivre avec nous; vous venez ensuite nous dire que vous êtes très-pauvres et que vous n'avez pas de quoi manger; le gouverneur dit qu'il est notre maître, et vous nous défendez d'appeler ainsi tout autre que Dieu; vous nous dites qu'il est mortel comme nous, que l'empereur peut le châtier, et il nous dit qu'il faut lui obéir comme à Dieu; vous nous parlez mal de lui, qui nous fait ses esclaves, et il nous parle mal de vous. Si vous voulez que nous vous croyons sin-

cères, expliquez-vous clairement; car, avec votre manière de procéder, nous nous trouvons au milieu de la fumée (1). »

Il fallut faire comprendre aux naïfs Indiens qu'il y avait deux races d'hommes en Espagne, l'une qui faisait triompher la force du droit, l'autre qui essayait d'assurer le triomphe du droit sur la force. Persuadés surtout par la douceur des missionnaires, ils invitèrent Las-Casas à venir lui-même les visiter, et lui firent un accueil magnifique : chansons mexicaines et espagnoles, arcs de triomphe, danses populaires, rien ne fut oublié; Las-Casas remarqua les nombreux colliers d'or dont tous les habitants étaient parés, et qu'ils avaient pu soustraire à l'avidité des conquérants.

« Chaque jour, dit-il dans ses mémoires, je voyais arriver des bandes d'Indiens qui voulaient devenir chrétiens, et je ne pouvais retenir des larmes de joie. — Me croiriez-vous maintenant, mon père? écrivait-il, n'est-ce pas là ce que je vous disais à Salamanque? — Ne le voyez-vous pas de vos propres yeux? — Écrivez cela à nos frères, et dites-leur que quelques peines que nous ayons prises, nous sommes bien récompensés. »

En effet, on ne pouvait en croire ses yeux. Toutes ces populations converties à la fois et civilisées, réunies en paisibles villages; tous ces chefs indigènes, non-seulement réconciliés avec les Espagnols, mais heureux encore de leur présence, offraient un spectacle extraordinaires et remplissaient le cœur de Las-Casas d'une joie délicieuse.

(1) Remesal, liv. VI, chap. XVI.

Mais la violence et l'opposition n'étaient pas à leur terme. Chaque jour quelque Indien des provinces voisines venait lui demander de lui faire rendre sa fille enlevée, sa femme disparue, sa chaumière ou son champ qu'on lui avait volé. « Puissant seigneur, lui disaient quelques-uns de ces malheureux, nous sommes venus ici, avec notre cœur triste, pour voir ton visage; et les alcades, quand ils nous ont aperçus, nous ont pris et nous ont fouettés, parce qu'ils savaient que nous venions nous plaindre à toi. »

C'était en juin 1545; Las-Casas résolut d'aller réclamer encore lui-même devant le tribunal spécial institué à cet effet, et dont il avait fait obtenir la présidence à ce même Maldonado, son ami et gouverneur de Guatimala. Mais Maldonado venait de se marier à la fille du conquérant du Yucatan, Montejo, et sa nouvelle ambition l'avait associé à toutes les iniquités comme à toutes les vengeances des oppresseurs. Au lieu de prendre en considération les remontrances de Las-Casas, le tribunal et son président, institués uniquement pour faire exécuter les nouvelles lois, traitèrent avec le dernier mépris le vénérable évêque qui en sollicitait l'exécution, qui avait créé cette juridiction et en avait fait donner la présidence à Maldonado.

Las-Casas ne perdait pas courage; et lorsque Maldonado le voyait dans les bureaux de l'*Audiencia :*

« *Echen me de hay ese loco* (1) ! » disait-il; ce

(1) « Chassez-moi de là ce fou! »

qui n'empêchait pas l'évêque de lui représenter sa supplique.

« *Bellaco! mal hombre! mal frayle! mal ubispo* (1)! s'écriait Maldonado furieux.

A ce torrent d'injures le vieillard n'opposait que le silence; puis, croisant les bras, baissant la tête et le regardant fixement, il lui disait: « J'ai bien mérité cela, seigneur licencié, Alonzo Maldonado. » Néanmoins Las-Casas resta vainqueur, et l'un des membres du tribunal fut envoyé par Maldonado pour faire exécuter les *nuevas leyes*. Avant l'arrivée de ce commissaire et de Las-Casas, les colons, avertis des nouvelles démarches de l'évêque, s'étaient armés de toutes leurs forces pour lui résister. Il reste encore quelques fragments de correspondances de cette époque qui prouvent que l'insurrection contre Las-Casas était générale, furieuse, et ne tendait à rien moins qu'à l'assassiner. « Gardez-vous de l'évêque, dit une de ces lettres; il vient avec un commissaire pour détruire votre ville et vous charger de nouveaux impôts. Si vous ne pouvez vous défaire de lui, je ne sais comment vous vous en tirerez... » En effet, les habitants de Ciudad-Real résolurent de ne point le reconnaître pour évêque, de ne payer aucune dîme et de le traiter comme un ennemi public. Ils fortifièrent leur ville et se pourvurent de toute espèce d'armes. Sur toutes les routes qui aboutissaient à la ville, des archers indiens se préparaient au combat et devaient annoncer, par des

(1) « Vaurien! mauvais homme! mauvais moine! mauvais évêque! »

signaux, la venue de l'évêque. Le pauvre vieillard arrivait seul, à pied, un bâton à la main, et son bréviaire à la ceinture.

En vain les moines dominicains, qui connaissaient la fermentation violente des esprits, avaient essayé de le retenir dans la crainte de nouveaux outrages ; « Non, leur disait-il, je me fie en Dieu et dans vos prières. Vous me dites que des sentinelles couvrent les routes ; mais comment savez-vous que ce soit pour me tuer et non pour me faire honneur? Pourquoi ces hommes seraient-ils si irrités contre moi? Je pars parce que je le dois et que je n'y vois aucun danger. » Les premiers Indiens, postés en vedette, qui aperçurent l'évêque se jetèrent à ses pieds et lui dirent que les alcades les avaient forcés à se placer en sentinelles, et que peut-être seraient-ils châtiés s'ils ne donnaient pas avis de son arrivée. « Eh bien, leur dit Las-Casas, laissez-moi vous attacher les mains deux à deux; vous serez mes prisonniers, et je vous conduirai à Ciudad-Real. »

Après avoir marché toute la nuit, cette procession singulière entra dans la ville, Las-Casas marchant, comme en triomphe, à la tête des Indiens enchaînés, se rendit droit à l'église, et fit dire aux autorités de la ville qu'il les attendait. Ce fut encore là une scène pleine d'intérêt. Le chef de la conjuration se leva et lut à haute voix la protestation des citoyens contre l'évêque.

La réponse de Las-Casas, éloquente et simple, avait attendri toutes les âmes, lorsqu'un nouvel interlocuteur se présenta, et, avec une habileté perfide, faisant vibrer les cordes de la fierté cas-

tillane, accusa l'évêque de mépris envers les Espagnols, qu'il avait convoqués dans son église, au lieu de se rendre près d'eux, comme il le devait, outrage impardonnable fait à une communauté si respectable et si noble. Las-Casas, reprenant toute la hauteur et le caractère de sa mission, lui répondit : « Si j'avais à vous parler de moi et de mes intérêts, j'irais chez vous; mais j'ai à vous parler de Dieu et de vous, et je vous appelle ici dans la maison de Dieu. » Tout le monde se tut. Sollicité de nommer des confesseurs, il les choisit parmi les prêtres les plus estimés des citoyens; et enfin, exténué de fatigue, il se retira dans le couvent des frères de la Merci.

Il était assis dans sa cellule, lorsque des voix furieuses et le bruit des armes lui annoncèrent que l'émeute venait assaillir le protecteur des Indiens. Sa marche triomphante en tête de ces paisibles prisonniers avait blessé l'esprit des colons. Les arquebuses, les haches et les épées brillaient de tous côtés; mais le pauvre vieillard attendait sa dernière heure sans faire un geste, sans dire une parole indigne de sa fermeté. Quand il apprit la cause de cette fureur, il fit signe de la main qu'il voulait parler, et dit :

« Seigneurs, ce n'est la faute de personne. Je suis venu à eux, et je les ai attachés pour qu'on ne les maltraitât pas, comme on l'aurait fait si on les avait crus de mon parti. — Voilà, s'écria un factieux, un beau protecteur des Indes, qui écrit à la cour que nous molestons les Indiens, et qui les enchaîne pour leur faire faire trois lieues derrière lui! »

La colère et la violence des assaillants augmentaient de moment en moment, et la vie de Las-Casas était en grand danger, lorsque les religieux de la Merci, mettant à côté leur froc et leurs vœux, coururent chercher des armes, tombèrent sur cette canaille, tuèrent les uns, blessèrent les autres et mirent le reste en fuite. Tous les événements de ce drame s'étaient accomplis de quatre à cinq heures du matin.

A midi, la même cellule était remplie d'hommes qui, à genoux, baisaient les vêtements de Las-Casas, pleuraient et lui demandaient pardon, tant la puissance de son âme, son calme et sa grandeur avaient eu de prise sur ces imaginations méridionales, farouches sans doute, mais impressionnables et héroïques. A ses pieds les alcades déposaient leurs *varas*, et les gentilshommes leurs épées. On le porta en triomphe du couvent dans une des principales maisons de la ville, et pendant trois jours on le fêta avec des démonstrations d'estime, de respect et d'amour, dit la chronique, aussi extrêmes que l'avaient été celles d'aversion et de haine.

Mais l'ascendant du caractère, du génie, de la vertu, tout en ébranlant les cœurs, ne change pas les intérêts humains, et ce stérile enthousiasme laissa l'évêque en face du même égoïsme indomptable.

Il y avait, dit Remesal, un nom qui n'était jamais prononcé en Amérique sans que mille exécrations le suivissent. — Quel était ce nom maudit? — Celui d'un Pizarre ou d'un Valverde, d'un

oppresseur ou d'un dilapidateur? — Non! c'était celui de Las-Casas!

L'intérêt personnel, toujours vaincu, mais résistant toujours, augmentait sa haine à chacune de ses défaites, et l'aversion s'irritait encore devant l'indomptable fermeté de Las-Casas. Aussi, dans la junte tenue à Mexico, ces passions, toujours refoulées et vaincues, éclatèrent-elles avec plus de furie et d'impétuosité que jamais, protégées d'ailleurs par la timidité du licencié Juan Rogel, chargé de prélever les impôts, et surtout par le vice-roi lui-même, don Antonio Mendoza. Rogel osa dire à Las-Casas, en pleine junte, qu'il était l'unique cause des délais apportés dans l'exécution des *nuevas leyes*, et qu'on ne pourrait rien faire tant qu'un homme aussi redouté serait présent. En effet, on avait peur de lui, et c'était pour cela qu'on avait convoqué cette junte où, seul contre tous ses ennemis, il semblait leur laisser l'avantage. Mais on s'était trompé, et les menaces de Rogel ne l'intimidèrent pas. Il se rendit à pied à la junte, pendant que le peuple qui l'entourait le saluait avec respect et s'écriait : « Voilà le saint évêque, le protecteur et le père des pauvres Indiens! »

Il vivait ainsi, suspendu et balancé entre les adorations et les anathèmes, entre l'idolâtrie et l'insulte; mais il connaissait profondément son rôle, et savait que la moindre condescendance le mettrait à la merci de ses adversaires. On déclara donc solennellement que la propriété des Indiens devait être respectée ainsi que leur liberté, et que jamais la conversion de ces peuples ne pour-

rait servir de prétexte à leur oppression. Il y avait trente ans que Las-Casas prêchait cette doctrine à travers les mondes, à bord des navires, au milieu des forêts, à la cour, dans l'église. C'était précisément la thèse qu'il avait soutenue devant Charles V, le fond de ses livres, le but de sa vie. Il triomphait. Tous ces hommes graves, évêques, juges et politiques, gagnés depuis longtemps à la cause contraire, cédaient enfin à Las-Casas comme malgré eux, et formulaient un nouveau guide de conscience pour les confesseurs, et de nouveaux règlements pour les magistrats, forcés désormais d'appliquer les châtiments temporels à l'inhumanité des conquérants. Les débris des populations indigènes furent sauvés. S'ils vivent encore paisibles, innocents, dans leurs forêts et leurs vallées, ils le doivent à Las-Casas.

En suivant les principes qu'il avait posés, on était allé beaucoup plus loin qu'on ne devait, et on s'arrêta avec effroi quand on vit que ce changement de système aboutirait à la destruction des *repartimientos*, ou répartition d'esclaves entre les colons. Le vice-roi lui-même voyait dans cette mesure la ruine de l'Espagne en Amérique.

C'était un homme d'un grand âge, d'une prudence méticuleuse et d'une pitié exemplaire. Las-Casas, après l'avoir vainement prié de consentir à l'abolition des *repartimientos*, véritable esclavage déguisé, prit une résolution hardie et digne de tous ses actes.

Il monta en chaire le dimanche suivant et choisit ce texte d'Isaïe : *On veut que ceux qui voient ne voient pas; on veut que ceux qui comprennent*

se taisent ; on ne veut pas écouter les paroles justes, mais on demande des paroles agréables. Il fit une telle peinture de la position des Indiens *répartis*, et démontra si bien le devoir de justice imposé à la politique espagnole, que le vice-roi vint à lui après le sermon, et lui dit : « Faites ce que vous voudrez; réunissez les évêques dans votre couvent, et je recommanderai au roi le résultat de vos délibérations. » En effet, ces *repartimientos* criaient vengeance. Quelques soldats et un tambour entraient le soir dans un village indien. Après un roulement, un soldat disait à voix haute : « A vous, Indiens de ce village, faisons savoir qu'il y a un Dieu, un pape et un roi de Castille qui vous a reçus du pape comme esclaves. Nous vous requérons donc de venir nous faire hommage en son nom, faute de quoi nous vous ferons la guerre à feu et à sang. » Le lendemain matin, ils tombaient sur eux, faisaient autant de prisonniers qu'ils pouvaient, tuaient le reste, et mettaient le feu au village. Un jour il avint qu'un cacique, écoutant cette étrange proclamation, interrompit le soldat pour lui dire : « Votre pape, qui donne ce qui n'est pas à lui, et votre roi, qui accepte, sont apparemment deux fous. »

La nouvelle junte des évêques, présidée par Las-Casas, déclara toute servitude criminelle, tout travail exigé des Indiens illicite; c'était en 1547. Les théories charitables et justes de l'évêque de Chiapa avaient triomphé, mais seulement à titre de théories. On ne brûlait plus les villages; mais le soldat propriétaire, un mousquet sur l'épaule, se riait de la junte et des évêques, et for-

çait ses Indiens à travailler pour lui. Le vieux Las-Casas repasse la mer; il veut agir encore sur les grands ressorts du gouvernement, et obtient successivement douze ordonnances royales en faveur de ses protégés.

La victoire était complète, mais tardive, et ne pouvait, hélas! réparer tant de sang versé, tant d'iniquités accomplies. Étouffée dans son progrès par l'ascendant de Las-Casas, la rapacité de ses adversaires ne se reposait pas et lui suscitait chaque jour de nouveaux ennemis. Un d'eux, ce même doyen de Chiapa, Gil Quintana, s'embarqua tout exprès pour aller le dénoncer à la cour, mais il périt dans un naufrage; un autre, fray Torribio de Motolinia, franciscain ambitieux, lança contre Las-Casas l'invective la plus cruelle, dans laquelle, s'érigeant en défenseur des colons calomniés, disait-il, il traitait Las-Casas comme le dernier des hommes; enfin l'historiographe même de Charles V, Juan Ginès de Sépulveda, prit la plume en faveur de ces mêmes colons, et essaya de prouver que les Indiens étaient nés pour être esclaves, et les Espagnols pour être leurs maîtres.

La dernière œuvre de La-Casas fut une réponse admirable à ce docteur, auquel il démontra qu'il ne connaissait ni les Indiens, race innocente incapable de culture, ni la loi évangélique, dont le premier principe est la fraternité. « Voilà, disait-il au conseil des Indes à la fin de cet ouvrage, voilà, très-illustres seigneurs, ce que je pense, ce que je sens après avoir étudié les maux de l'Amérique pendant quarante-neuf ans, et le droit public pendant trente-quatre. » Parvenu à la dernière

vieillesse, Las Casas avait renoncé à son épiscopat en 1550, et il se retira avec son fidèle Rodrigo de Ladrada, compagnon de toutes ses fatigues et de tous ses voyages, dans le monastère de Saint-Grégoire à Valladolid. Ce fray Rodrigo, homme simple et dévoué, était son confesseur, et comme il était devenu sourd et qu'il criait au lieu de parler, on l'entendait quelquefois dire à son pénitent : « Seigneur évêque, seigneur évêque, vous ne faites plus pour les Indiens ce que vous devriez faire ! Prenez garde d'aller en enfer !... »

Cependant, jusqu'au bout de sa vie, et du fond de sa cellule, Las-Casas, consulté par le gouvernement, ne cessa pas de défendre ses protégés, et un jour, ayant quatre-vingt-dix ans passés, il se mit en route pour la cour afin d'empêcher l'établissement de la vente de quelques *repartimientos* auprès de Mexico.

Il avait quatre-vingt-douze ans lorsqu'il mourut en paix dans le couvent d'Atocha, le 30 juillet 1566. On enterra cet homme vénérable avec la pauvre soutane qu'il avait portée en Amérique et le bâton qui l'avait soutenu dans ses voyages. Persécuté, calomnié, outragé pendant sa vie entière, il était destiné à faire triompher ses opinions après sa mort, d'une manière si complète et si éclatante, que le conseil général des Indes refusa son approbation à tous les écrits contraires aux principes de Las Casas. Plus tard, les philosophes s'emparèrent de sa renommée, et le présentèrent comme un ennemi du clergé contemporain et de tous les hommes politiques de son temps. C'est ainsi qu'on écrit l'histoire.

LETTRE XXXIII.

A DON FRANCISCO MARTINEZ DE LA ROSA.

Des rapports de la métropole et de la colonie. — A mesure que la démocratie a fait des progrès en Espagne, la dictature qui gouverne sa colonie est devenue plus rigoureuse. — On craint de la perdre, et on l'étouffe. — Le sens du mot *colonie* doit être modifié par le progrès des temps. — Chacun a ses droits. — L'homme ne saurait arrêter l'impulsion qui vient de Dieu. — Un pays à esclaves a besoin d'une protection plus ferme et plus vigilante que tout autre. — Les habitants de Cuba n'ont pas même la faculté de prévenir les révoltes partielles des nègres; ils sont forcés de rester les bras croisés sous la brèche. — La sûreté publique dans les mains d'officiers étrangers aux intérêts du pays. — Corruption. — Lois spéciales promises. — Déception. — Les prérogatives des corps municipaux enlevées. — Les attributions de la *junta de fomento* tombées sous la férule du gouverneur.—Les premières places de la magistrature remplies en grande partie par des gens vénaux et corrompus. — Toutes les branches gouvernementales périssent; l'art d'augmenter les impôts seul fleurit. — Instruction publique.—On s'empare des fonds. — L'encouragement de la colonisation blanche. — Les revenus de l'évêque perçus par le fisc depuis cinq ans. — Les cures de l'intérieur mal remplies. — L'agriculture est imposée au lieu d'être encouragée.— Les provinces d'Espagne refusent leurs impôts sur les colonies. — Malgré le commerce libre, les impôts de certaines denrées sont exorbitants. — Cela équivaut à des prohibitions. — Taux des contributions. — Multiplicité des impôts. — La colonie, dépourvue de protection, est plus exposée aux révoltes de nègres que les autres pays à esclaves. — Les

améliorations intérieures négligées. — On change trop souvent de capitaine général. — Moins de pouvoir, et plus de temps. — Anecdote. — Le littérateur havanais. — Appel au gouvernement espagnol. — Réformes nécessaires.

Cuba, juillet.

Permettez-moi, mon ami, vous le type de la foi politique constitutionnelle, vous la candeur et la loyauté incarnée, de vous demander pourquoi les institutions nouvelles de l'Espagne ne sont pas applicables à tous ses citoyens, pourvu qu'ils soient soumis aux lois et payent leurs impôts; pourquoi, à mesure que le système représentatif est devenu plus populaire, plus favorable aux droits de tous dans la métropole, sa colonie fidèle a été plus opprimée, son commerce plus entravé, ses impôts plus onéreux : car chose incroyable, partout où se fait sentir encore dans la colonie un bienfait paternel, on en trouve la source dans le pouvoir absolu; partout où il y a surcroît de charge, d'humiliation, d'oppression, c'est au gouvernement représentatif qu'elle le doit. On craint de perdre la colonie, et on épuise, les biens, le sang, les fortunes et les veilles de ses habitants; pour mieux la garder, on la garrotte, on l'étouffe. Belle manière de s'en faire aimer et de retenir l'esclave qui peut changer de maître! On veut conserver la source des impôts, et on tarit la richesse publique; on jette aux vents tous les germes de prospérité.

Vous, homme de bonne foi et de saine raison, dites-moi s'il y a en cela non justice (nous savons

si la politique habille largement cette belle enseigne), mais une appréciation raisonnable du véritable intérêt de la métropole. Vous caressez le cheval qui vous porte. Vous cultivez la terre qui vous nourrit. Le foyer qui vous réchauffe ne vous offre plus que des cendres froides le jour où vous cessez de l'alimenter. Ainsi, lorsqu'un sentiment de justice ne viendrait pas porter remède aux maux qui alanguissent et menacent de ruiner cette belle colonie, l'appât même de ses richesses devrait porter le gouvernement espagnol à y attacher une attention plus fervente, à la garantir avec une main ferme et protectrice des dangers qui la menacent.

Il faut que les Espagnols se persuadent que le mot *colonie* n'a plus la même acception que dans les temps de sauvage barbarie; que les Havanais sont des Espagnols aussi instruits qu'eux-mêmes sur leurs propres intérêts, ayant des droits comme eux et payant de plus forts impôts; que, par une conséquence inévitable, à mesure que la métropole se donne des franchises, des libertés, sa colonie, qui n'est plus une conquête, mais une fraction de l'Espagne, a droit à sa place au banquet; la lui accorder est à la fois équitable et prudent. Il faut que chacun fournisse sa carrière, remplisse sa tâche; Dieu l'a voulu ainsi, et l'impulsion donnée par Dieu ne saurait être arrêtée par la main de l'homme. Cuba ne peut pas être gouvernée en 1843 comme elle l'était à la fin du seizième siècle, sous la vice-royauté de Diego Colomb et de Velasquez.

Les plaintes et les réclamations des Havanais

n'ont pour objet que des réformes et des modifications parfaitement d'accord avec leur soumission à la métropole ; je dirai plus : il est de l'intérêt de la métropole de résoudre au plus tôt ces questions, vitales pour l'île.

Cuba étant un pays à esclaves a besoin plus que tout autre d'une loi fondamentale qui garantisse la propriété de ces mêmes esclaves contre les abolitionistes d'Espagne et de Cuba même, où la propagande anglaise s'est exercée sur quelques individus qui n'ont point d'esclaves; et cependant Cuba est la seule colonie importante qui n'ait, auprès de sa métropole, ni agent ni représentant national.

A la suite d'insurrections partielles, mais très-fréquentes dans l'île, et où déjà un très-grand nombre de blancs avaient péri, les districts les plus peuplés s'entendirent pour demander au gouvernement espagnol une milice rurale. — Qui le croirait? la permission fut refusée! On a même cessé d'observer les règlements du général Vivès, qui protégeaient les campagnes contre les conspirations et les révoltes d'esclaves; tant la légère intervention accordée aux propriétaires par ces sages mesures paraissait redoutable! C'est encore là un trait de l'odieuse politique du général Tacon.

Après avoir repoussé la surveillance des habitants du pays, si intéressés à prévenir le mal, il a laissé aux mains de quelques officiers d'aventure, pauvres, sans intérêts dans le pays, et rémunérés seulement par leurs exactions et leurs injustices, la responsabilité de la sûreté publique. Les fonctionnaires subalternes établis dans les districts de

l'intérieur ne vivent que des amendes arbitraires qu'ils prélèvent, et des récompenses que leur payent les maisons de jeu et de désordre, pour acheter leur tolérance. Souvent ils obtiennent de fortes sommes pour la peur.

Un crime est-il connu : avant même de chercher un coupable, ils intimident par des menaces quelques gens riches et innocents du délit, qui rachètent souvent à prix d'or la faute qu'ils n'ont pas commise. Si le coupable a de la fortune, la justice n'entend jamais parler de lui. Cependant, au moindre soupçon de mécontentement contre le gouvernement, sur la seule dénonciation d'un ennemi, on emprisonne, on exile, on ruine un homme. Ces autorités vénales, tantôt corrompues, tantôt intimidées par les malfaiteurs, procèdent rarement à leur arrestation; aussi nos villes et nos campagnes en sont-elles infestées; et l'habitant de Cuba, le plus imposé de tous les habitants du monde civilisé, est aussi le plus opprimé et le moins protégé,

Vous le savez, mon ami, Cuba était à la veille d'obtenir des lois spéciales en rapport avec sa situation, lorsque le général Tacon paralysa les bonnes dispositions du gouvernement espagnol, et fit peser sur l'île un joug intolérable. Les prérogatives et facultés des corps municipaux, héréditaires par la loi, leur furent enlevées. *La junta de fomento*, élective, perdit les attributions qui lui avaient été accordées par l'ordonnance de Charles IV, son fondateur, et n'agit plus que sous la férule du gouverneur.

La justice est administrée d'une manière déplo-

rable, et se résume en sentences absurdes, iniques, couronnées par l'impunité; car il n'y a pas d'exemple que l'arbitraire, la rapacité, la corruption avérée d'un juge, aient jamais été punis.

Des hommes ignorants, sans moralité, la plupart arrivés d'Espagne pauvres, affamés, occupent les premières places de la magistrature, et ne cherchent qu'à faire fortune en trafiquant de la justice.

Il faut considérer ici que je n'entends pas confondre les honnêtes gens avec les fripons, et qu'il se trouve dans notre haute magistrature des hommes dont la probité et la vertu ressortent avec éclat au milieu des habitudes vénales et iniques qui les entourent.

Sous le règne de ces indignes abus, tout est négligé, excepté le moyen d'augmenter les impôts; la religion, l'instruction publique, l'encouragement de la colonisation blanche, si importante pour la colonie, au milieu des dangers qui la menacent, tout est paralysé, parce que les fonds appartenant à chacune de ces branches, au moyen de contributions spéciales imposées pour elles, sont rentrés à mesure dans la masse des revenus de l'État. Un remaniement est indispensable dans les cures de l'intérieur. La plupart des curés de campagne sont des hommes ignorants et de mauvaises mœurs, plus propres à déconsidérer la religion qu'à la faire respecter. Ce soin, me direz-vous, regarde l'évêque de la Havane; vous ignorez que depuis quelques années notre île est sans évêque, et que le trésor royal perçoit en attendant les revenus épiscopaux.

Depuis que le gouvernement constitutionnel est

établi dans la Péninsule, on n'a pas eu pour but, en fixant les tarifs, d'encourager les produits agricoles du pays, mais d'augmenter les revenus de l'Espagne. Au lieu d'accorder aux denrées d'exportation des primes d'encouragement, on les a imposées d'une manière si scandaleuse, que le commerce des mélasses, qui faisait vivre tant de familles pauvres, est aujourd'hui détruit; les propriétaires les répandent au milieu des champs plutôt que de faire les frais des tonneaux, qu'elles ne payent plus. La raison de ces énormes charges est bien simple. Les provinces d'Espagne faisant un trafic considérable avec l'île, et ayant des organes légaux aux cortès, obtiennent chaque jour la diminution de leurs propres charges, et les rejettent sur les marchandises étrangères et des colonies, qu'elles forcent ainsi à recevoir les denrées de la Péninsule.

Dans le même esprit, on a élevé à 200 0/0 du prix d'achat la contribution qui frappe les farines étrangères : c'est ce qui s'appelle ici le *commerce libre,* comme si de tels droits n'équivalaient pas à une prohibition. Toutefois, ce monopole en faveur de la métropole nuit considérablement à l'exportation de nos denrées, et cette considération n'est comptée pour rien dans le tableau de nos contributions. Sous un gouvernement protecteur, plus une denrée est nécessaire à la masse, plus on tâche d'en alléger l'impôt; ici, c'est différent, plus la denrée est indispensable à la vie de l'homme, plus on l'impose, parce qu'elle rapporte à l'État un revenu plus considérable et plus certain.

Les contributions sont exorbitantes, sans pro-

portion avec ses revenus, comme vous allez le voir par l'état suivant :

	P. F.
Droits des douanes.	11,506,303
Idem de la loterie.	2,350,000
Revenu des postes.	997,341
Idem des dîmes.	416,000
Droits dits *obencionales*, . . .	250,000
Idem du papier timbré. . . .	250,000
Rente des cens.	4,000,000
Droits de justices de paix des six principales municipalités. . . .	248,000
P. F.	20,017,644

Il faut y ajouter 2,000,000 de piastres fortes pour les *subornaciones* et *costas judiciales*, pour les contributions particulières, pour le service des incendies et le traitement des *serenos* (crieurs publics), pour les droits de justices de paix des municipalités secondaires, pour les droits de passe-ports et permissions, pour les signatures des juges et plusieurs autres impôts.

En ne faisant entrer en ligne de compte que le total de 20,017,644 piastres fortes dont il est question plus haut, si nous le plaçons en regard du montant de l'exportation de la même année 1840, lequel s'élève à 25,941,783 piastres fortes 15 réaux, nous trouvons que les cinq cent cinquante mille hommes libres qui forment la population de Cuba payent 36 piastres 39 réaux (environ 190 francs) par tête. Les habitants du cap de Bonne-Espérance, les plus imposés du

monde entier, ne payent que 5 piastres fortes (environ 25 francs) par tête; tandis que dans la Péninsule, d'après la statistique de Moreau de Jonnès, faite en 1835, chaque individu ne supporte qu'une charge de 2 piastres fortes, ou 10 francs.

Il serait juste assurément qu'un pays si largement exploité achetât au moins, pour son argent, les droits équitables dont jouissent la plupart des pays civilisés.

Ici, mon ami, un impôt extraordinaire, — et il en pleut, — devient toujours un impôt ordinaire; on n'en est jamais dégrevé, alors même qu'il s'applique à un objet déterminé, et qu'il émane de la volonté spontanée des habitants. En voici un exemple entre mille.

En 1784, la municipalité de la Havane greva d'une augmentation d'impôt plusieurs objets de consommation pour l'équipement de la milice. Une somme de 21,000 piastres fortes suffisait à cet objet. Dès la première année — 1786, — ces divers impôts produisirent 50,749 piastres fortes et continuèrent à augmenter d'année en année. L'excédant fut destiné à des travaux publics, et le 3 0/0 du total fut remis à la société patriotique. Cet état de choses dura quelques années; mais quand on régla de nouveau les tarifs, la somme totale rentra dans la masse des contributions ordinaires, qui, se bornant à fournir 21,000 piastres fortes pour la milice, garda le reste.

En février 1825, à la suite de cette mesure, une ordonnance royale engagea la municipalité de la Havane à lui proposer un nouveau moyen d'im-

pôt pour remplacer le surplus de la somme distraite par le trésor, — « à condition, ajoutait l'ordonnance, que la nouvelle charge pèsera le moins possible sur une capitale objet de nos sollicitudes. »

Je n'en finirais pas si j'essayais de réunir tous les faits de ce genre qui ont contribué à élever d'une manière aussi prodigieuse le chiffre de nos impôts, par exemple la contribution extraordinaire pour la guerre de terre ferme, et le subside extraordinaire pour celle de la Péninsule. — Puis la paix succède à la guerre, et les mêmes contributions continuent à peser sur l'île.

L'impôt nommé la *sisa,* créé pour subvenir aux frais des aqueducs, devint ensuite, par un remaniement habile, revenu fixe de l'État, et alla grossir le trésor. La contribution prélevée en 1832 sur *las costas procesales* et destinée à la colonisation blanche, après avoir produit 112,020 piastres fortes pendant six ans, fut engloutie par le gouffre sans fond du trésor, pendant que la commission instituée pour l'établissement des nouvelles villes restait les bras croisés faute de fonds. Si vous ajoutez cette martingale d'impôts aux dangers qui menacent Cuba, vous avouerez qu'on doit s'attendre à sa ruine complète. A chaque nouveau besoin de l'île, on frappe un nouvel impôt, puis le trésor s'en empare. Bientôt après, il recommence à exiger des contributions nouvelles, et toujours pour des objets qui rentrent dans le cercle des impôts ordinaires, déjà si lourds, tels que solde de troupes, établissements publics, frais de police.

Les sociétés contre l'esclavage établies dans les

pays libres exercent une influence désastreuse sur les pays à esclaves. Les États de l'Amérique du Nord ont résisté avec la force et l'énergie de leurs institutions; les colonies françaises, défendues par des organes légaux, ont tenu tête à ces attaques; la conspiration s'est abattue sur Cuba avec d'autant plus d'acharnement que l'île est dépourvue de défense, de force politique, de participation à l'administration de ses lois et de la faculté d'éclairer son gouvernement sur ses intérêts et sur les moyens qui pourraient la sauver.

A côté des abus déplorables dont je viens de tracer l'esquisse, on s'occupe fort peu des améliorations importantes que l'île réclame, alors même qu'elles n'exigent aucun sacrifice pécuniaire, témoin les *darses*, qui sauveraient le port de *Matanzas* et le port de *Cardenas*, réduit encore à un lent et coûteux cabotage, et qui, avec un peu de sollicitude, seraient ouverts depuis longtemps aux navires espagnols et étrangers.

Le passage rapide des gouverneurs, la multiplicité de leurs attributions, leur laissent à peine le temps de signer et de présider : leur omnipotence, apte à faire le mal, a rarement le temps de faire le bien. Il faudrait au gouverneur général, pour le bonheur de la colonie, moins de pouvoir et plus longtemps l'exercice du commandement. Il aurait le loisir de s'enquérir des plaies secrètes du pays et celui de les guérir ; il s'attacherait à mesure à son œuvre et deviendrait le père de la colonie, par les propres bienfaits qae sa main protectrice déverserait sur elle. On dit le général Valdès un homme de bien; d'autres gouverneurs

se sont montrés équitables, bienfaisants. Les maux que je viens de signaler prouvent que le mérite, les vertus privées d'un chef, ne suffisent pas pour améliorer le sort d'un pays privé de bonnes institutions.

Un tel gouvernement doit repousser la liberté de la presse comme une ennemie mortelle. Effectivement, jamais, sous l'administration de Calomarde, la censure ne fut aussi sévère, aussi intolérante qu'elle l'est aujourd'hui. A Cuba, et pendant que la pensée, libre jusqu'à la licence, vole en Espagne depuis la boue des carefours jusqu'aux plis de velours qui drapent le trône, menacée, craintive, elle se cache ici dans les profondeurs de l'âme.

Un gouvernemeut absolu, violent dans son origine, ne saurait vivre que de violence ; sur cette route, on peut arriver à la cruauté, à l'absurde : en voici la preuve.

L'esprit des Havanais, comprimé dans son essor, ne pouvant prendre part aux affaires publiques ni s'occuper activement des intérêts particuliers, cherche à répandre sa séve en cultivant la poésie et la littérature. Un jeune Havanais fit jouer à la Havane, il y a quelques années, une comédie dont il était l'auteur. Elle fut applaudie et obtint un succès complet. On discuta pendant l'entr'acte sur le mérite de l'ouvrage ; une contestation assez vive s'éleva à ce sujet dans la salle entre un Espagnol et un homme du pays. Le lendemain, ordre fut donné, de la part du gouverneur, qu'on suspendît la représentation de la pièce, et *défense*,

à l'avenir, de jouer sur le théâtre de la Havane aucun ouvrage dramatique d'un Havanais.

Le gouvernement espagnol ignore sans doute les vices de notre administration, et ne saurait prévoir les désastres que ce système désorganiteur peut entraîner.—Mais comment pourrait-il le savoir, lorsqu'il n'est accessible qu'à ceux qui ont intérêt à lui cacher nos maux, lorsque les habitants de Cuba ne peuvent faire entendre leurs plaintes et dévoiler leurs blessures? — Tout Espagnol impartial et sensé reconnaîtra la nécessité de donner enfin à la colonie :

1° Une loi fondamentale instituant une assemblée coloniale qui interviendrait dans les recettes et dans l'emploi des fonds;

2° L'inviolabilité individuelle;

3° La responsabilité des employés;

4° La réforme du système judiciaire;

5° Des lois spéciales et énergiques contre les révoltes intérieures.

Telles sont les réformes impérieusement indiquées par la situation des choses. Ces concessions salutaires pourront seules réveiller l'espérance dans les cœurs découragés, et rendre possibles les sacrifices qu'exige la lutte à mort, la lutte dont la colonie se trouve menacée.

Quant à moi, mon ami, en dévoilant courageusement les blessures profondes et toutes saignantes dont ma patrie gémit en silence, je blesse, je le sais, bien des intérêts, peut-être m'attirerai-je d'amères réclamations; mais, animée du désir ardent d'être utile à mon pays, sans haine comme sans faiblesse, je prends pour sauvegarde la pu-

reté de mes intentions, j'assume sur moi seule toute la responsabilité de mes paroles... — heureuse si elles ont assez de retentissement pour attirer l'attention de la mère patrie sur les maux qui affligent cette terre qui m'a vue naître ! — plus heureuse encore si un jour il m'est permis de proclamer avec la même indépendance les bienfaits et les réformes accordés par un gouvernement paternel à notre belle colonie !

FIN DU TOME QUATRIÈME.

LA HAVANE.

LA

HAVANE

PAR MADAME

La Comtesse Merlin.

TOME CINQUIÈME.

BRUXELLES,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE,
1844

LETTRE XXXIV.

A M. HENRI ELLIS.

Races aborigènes. — On aime à connaître ses pères. — Douceur et charme de la race indienne. — La civilisation s'agrandit par le contraste de la force héroïque et de la faiblesse innocente. — Fureur des philosophes du dix-huitième siècle contre la conquête de l'Amérique méridionale. — La conquête pacifique corrompt et détruit la race indigène. — La conquête sanglante la conserve et la civilise. — La première a pour auxiliaire la personnalité à froid, l'autre l'esprit d'aventure et la religion. — Le savant danois. — Les Scandinaves en Amérique dès le neuvième siècle. — Ils prétendent l'avoir civilisée. — Restes de monuments. — La *Thèbes américaine*. — Ruines de Rhode-Island. — Un Américain. — Mission diplomatique. — Voyage à Copan. — La vallée des Morts. — Monument. — Mur de cent pieds d'élévation. — La végétation à dix pieds au-dessus. — Les éclaireurs indiens. — Un océan de feuillage. — Fragments monumentaux servant de base à des forêts vierges. — Pyramide renversée. — Temple enfoui. — Lutte colossale d'une nature invincible et d'une antique civilisation. — Sublime mystère de ces deux infinis. — Le *machete* frappant sur la tête des idoles. — Les singes sauvages. — Figure d'homme. — Richesse de son costume, sévérité de ses traits. — Tête colossale au milieu d'un amphithéâtre. — Forêt gigantesque poussée sur une terrasse de cent pieds de long. — Spéculation américaine. — Le roi de Copan. — Son titre de propriété. — La *buena mano* au roi. — L'artiste italien. — Proposition d'achat. — Surprise du roi de Copan. — Il demande à consulter sa femme. — Prix du royaume de Copan. — Caractère de l'architecture des ruines. —

Leur origine est asiatique. — Étendue qu'occupent les ruines. — Procession indienne. — Les *Cocullos*. — La ville sous Palenque appartenait à une race antérieure à la race indienne trouvée en Amérique par Christophe Colomb. — Palais de trois cent dix pieds de long sur deux cents de large. — Base artificielle de quarante pieds de haut. — Quatorze portes extérieures. — Les Danois découvrent le Vuiland au dixième siècle. — Ils n'arrivent point à l'Amérique méridionale.

Havane, 10 juillet.

Une des questions qui ont dû le plus souvent frapper et arrêter votre esprit méditatif, un des problèmes qui ont dû s'offrir le plus souvent à vous dans les régions étrangères que vous avez parcourues, c'est ce grand problème philosophique de l'origine des races, des points qu'elles ont occupés sur le globe, de leur fusion, de leur alliance, dont l'histoire offre des traces si incertaines. Sans être un philosophe allemand ou un membre de la Société de géographie, sans bâtir des systèmes à perte de vue sur la statistique et la généalogie des races, il est difficile de ne pas songer à ses pères, de ne pas se demander à quelles passions, à quelles idées, à quelles mœurs et à quelles habitudes antérieures se rapportent nos habitudes et nos passions. Pour moi, Havanaise, comme vous le savez, et cependant Espagnole, non sans un mélange de ce vieux sang irlandais qui, s'il faut en croire les chroniqueurs, descend lui-même d'un sang oriental, j'étais hier soir appuyée sur le balcon de la maison que j'habite, enveloppée, caressée par cette atmosphère délicieuse qui se

compose, même la nuit, de parfums et de lumière. Je ne pouvais m'empêcher de rêver à ces temps anciens où une population douce comme l'air que je respirais se laissait vivre dans ces latitudes inconnues au mouvement du reste du monde, population qui vivait comme on sommeille et jouissait comme on respire, jusqu'au moment où mes terribles ancêtres, fils du christianisme et de la féodalité belliqueuse, vinrent dominer ces races charmantes, dont la vie entière était une idylle.

Il est sans doute dans les desseins de Dieu que la civilisation du monde s'agrandisse par ce fatal contraste de la force héroïque et de la faiblesse innocente; mais on ne peut s'empêcher de donner un regret à cette nécessité cruelle, à cette marche de l'humanité, dont tous les projets sont des champs de bataille, dont tous les développements dévorent des générations et enfantent des misères.

Les historiens philosophes ont accusé de barbarie les conquérants espagnols; mais ils n'ont pas vu que, par une nécessité fatale, toute supériorité de civilisation mise en contact avec une société moins avancée l'opprime, l'écrase ou l'anéantit. Les plus habiles et les meilleurs peuples conquérants n'ont pas échappé à cette loi. La civilisation supérieure n'égorge pas par la violence, elle tue par la fraude. Que sont devenues les fortes races primitives de l'Amérique du Nord, en face de la race saxonne si philanthrope, si respectueuse, dit-elle, pour le sang humain? — Elles ont été empoisonnées d'eau-de-vie, et peu après détruites par l'inoculation de vices inconnus

et par l'emploi frauduleux d'une politique infatigable; elles auront bientôt tout à fait disparu comme la moisson dont les épis sont dévorés par la flamme. Même observation, facile à vérifier de nos jours, et toute vivante sous nos yeux quant à l'Irlande, misérable, écrasée par une civilisation supérieure qui la prime. Un autre phénomène plus étrange, c'est ce qui est arrivé à une civilisation supérieure, celle de la Chine, exclusivement pacifique et commerciale : elle a d'abord été vaincue par le fait et par les armes, ce qui ne l'a pas empêchée de dominer à la longue et d'absorber ses propres vainqueurs. Je vous citerai encore cet autre exemple curieux de la civilisation romaine, décrépite, mais supérieure par les lumières, la législation et les habitudes, qui dans tout le midi de l'Europe vint si complétement à bout de la barbarie conquérante. On vit alors le vieil étendard de Rome s'élever avec la papauté, et toutes les civilisations de l'Europe moderne se trouvèrent fondées par des évêques romains.

En reportant ma pensée sur ces douces et aimables populations dont parle Herrera, j'étais d'abord tentée de partager la fureur de Raynal, de Diderot et de la plupart des philosophes contre la colonisation de notre Amérique méridionale; quelques minutes de réflexion m'ont calmée. Les restes de nos populations indigènes vivent encore dans le Mexique, dans le Pérou; elles forment des villages; elles sont soumises; elles se perpétuent, non pas en corps de nation sans doute, mais avec une somme de bien-être et de tranquillité qui ne peut se comparer à la profonde misère et à l'abs-

lition progressive de ces races indiennes du Nord qui ne tarderont pas à périr.

Ainsi, sous le glaive espagnol et après une conquête sanglante, une race se perpétue sans violence ni persécution; sous la douceur commerciale des traités américains, des nations entières périssent : c'est qu'il y avait plus de bonne foi, de générosité, de grandeur chez le guerrier catholique, plus d'intérêt personnel, de ruse et de prévoyance meurtrière chez le spéculateur septentrional; c'est que l'un, tout en s'enivrant de carnage dans la première violence de la conquête, aurait eu horreur de perpétuer cette destruction dans la paix de la vie privée et dans les rapports quotidiens; son but n'était pas seulement de s'enrichir et de donner l'essor à ce besoin d'aventures dont son âme était dévorée, mais de faire des catholiques, but grandiose et civilisateur,—pendant que les Américains du Nord, livrés à la passion matérielle du gain, dépourvus à la fois de l'abnégation du guerrier et de l'inspiration généreuse de la charité chrétienne, réduisent l'existence de cette race infortunée à un calcul commercial; s'ils ne la détruisent pas par le fer, c'est que la violence n'est pas toujours lucrative; mais ils la trompent, la dupent, la trahissent, la corrompent; tout moyen leur est licite, s'ils peuvent en venir à la spoliation complète de son territoire.

La douceur des Américains du Nord n'a-t-elle donc pas été plus barbare que la cruauté des Espagnols du Sud?

Comme je faisais part de ces observations, on,

si vous le voulez, de ces rêveries à un savant danois, homme fort distingué, que le sort et l'amour des voyages ont jeté dans mon pays, je m'aperçus, à la manière dont il m'écoutait, polie, froide et peut-être légèrement ironique, qu'il lui restait plus d'un doute sur mes opinions et mes hypothèses. Je suis femme, et cette résistance sourde me piqua; je voulus qu'il s'expliquât, et je parvins, non sans quelque peine, à le faire sortir de son silence attentif et équivoque.

« Oui, me dit-il alors avec cette retenue et ce sourire froid des hommes du Nord que vous connaissez si bien, il me serait difficile de partager quelques-unes de vos opinions, et je connais plus d'un fait avéré qui me semble militer contre elles.

» Les populations indigènes et primitives de l'Amérique méridionale jouissaient d'une civilisation très-avancée, comme le prouvent les ruines de leurs villes et de leurs palais. Vis-à-vis d'eux les Espagnols étaient des barbares, et je dois ajouter que dès le dixième siècle les arts de la civilisation avaient été apportés en Amérique par les Scandinaves, mes ancêtres, comme l'attestent des documents irrécusables. Si vous voulez, madame, ne pas m'accuser d'un patriotisme exagéré, il vous sera facile de reconnaître bientôt la justesse du système que je soutiens, et l'exactitude des bases sur lesquelles il s'appuie.

» Je pense que les Scandinaves ayant découvert ces belles contrées, les ont peuplées et civilisées, et que la société fondée par eux a duré jusqu'au moment où Pizarre et Fernand Cortez l'ont si

cruellement renversée. Vous avez tort, selon moi, de représenter comme des peuples inférieurs ceux qui possédaient des monuments aussi splendides, des capitales aussi considérables, et des temples aussi magnifiques que les Égyptiens, les Grecs et les Romains en ont jamais possédé. Le savant Français M. Jomard a eu raison de donner à l'une de ces cités en ruines le surnom de *Thèbes américaine*. Rien de plus imposant, madame, que les ruines de *Culhuacan*, ville de six ou sept lieues de contour, et qui offre encore au voyageur de vastes fortifications, des pyramides, des tombeaux, des idoles, des ponts, des aqueducs, des médailles, des statues colossales et des bas-reliefs d'une belle exécution. Un tel peuple s'était donc élevé assez haut dans la culture des arts et de la vie sociale, et je serais tenté de croire que les monuments de même espèce qu'on a trouvés aussi dans l'Amérique septentrionale, par exemple dans le Massachusetts et le Rhode-Island, n'ont pas d'autre origine. Le même peuple aura sans doute répandu sa civilisation sur le continent tout entier, au sud par les Espagnols, et au nord par les races sauvages. Quant à la beauté et à la magnificence de ces ruines mexicaines qui attestent de si grands progrès dans les arts, il suffit de consulter là-dessus Clavigero, M. de Humboldt, Balbi, ou plutôt, ajouta le Danois en se tournant vers un jeune Américain parfaitement muet depuis le commencement de la conversation, demandez à monsieur quelques détails sur ces ruines merveilleuses, qu'il vient de visiter et qui ont été pour lui le sujet de quelques scènes assez comiques.

— J'étais, dit alors l'Américain en assez bon français, chargé d'une mission diplomatique de notre gouvernement auprès de l'un de ces États prétendus républicains dont l'Amérique méridionale est semée, et qui passent leur temps à changer de chefs et à fabriquer de petites révolutions sans but et sans prétexte. J'avais dans ma malle un très-bel uniforme à boutons d'or portant le blason des États-Unis d'Amérique, un collet de couleur voyante, et des épaulettes à faire envie à tous les officiers européens. J'espérais que la beauté de ce costume me servirait tour à tour de bouclier et de passe-port; mais les bandes armées couvraient le pays, et on ne pouvait faire trois lieues sans rencontrer des baïonnettes et des épées prêtes à égorger le voyageur, s'il ne jurait pas adhésion tantôt à un parti, tantôt à l'autre.

» Il est difficile de se faire une idée de la beauté de la nature dans ce pays livré au brigandage et à la guerre civile. Je ne tardai pas à reconnaître qu'il me serait aussi difficile d'exercer mes mérites diplomatiques dans cette région singulière, que facile de me livrer à mon penchant pour les études de l'antiquaire et celles du paysagiste.

» Comme j'avais essayé vainement de pénétrer dans le territoire de Guatimala, je n'insistai pas beaucoup, je l'avoue, sur la nécessité de remplir une fonction à laquelle on opposait tant d'obstacles, et je me détournai de ma route pour aller visiter les ruines de *Copan*. Vous me direz sans doute que la république des États-Unis ne m'envoyait pas à Copan pour y transiger avec les sei-

gneurs de cet ancien domaine, mais à *Guatimala*, pour traiter avec le gouvernement.

» Je n'ai qu'un mot à vous répondre : c'est qu'à Guatimala il n'y avait plus de gouvernement et presque plus d'habitants. Ce ne fut même pas sans peine que je remplaçai par le métier d'antiquaire mes fonctions de diplomate, et il fallut, avant d'arriver à Copan, exhiber à des bandits qui se disaient *constitutionnels* l'énorme cachet de cire appendu à mon diplôme. Ils n'en savaient pas lire un mot, mais tout en le contemplant à rebours, ils me laissèrent passer après me l'avoir rendu. J'étais impatient de me voir enfin au milieu des ruines de cette antique race inconnue, que Humboldt a signalée sans pouvoir l'éclaircir.

» Mon imagination s'enflammait à l'idée de ces pyramides, de ces terrasses gigantesques de la vallée des Morts; bientôt je me trouvai sur les bords de la rivière qui me séparait seule du mur à moitié détruit de Copan. Je ressentis un moment de curiosité violente et une émotion difficile à vous dépeindre. Ce mur avait près de cent pieds; la végétation qui le couronnait s'élevait à dix pieds au-dessus; la rivière elle-même était cachée par une arcade immense de rameaux et de feuillages que l'Indien notre guide, éclaircissait de son mieux à grands coups de *machete*. On ne pourrait imaginer un tissu plus épais, plus serré et plus vivace que celui de ces plantes accumulées, à travers lesquelles on ne pouvait apercevoir ni un pouce du sol ni un flot de la rivière. Enfin, nous trouvâmes un endroit découvert et nous passâmes la rivière pour aboutir à ce mur,

dont les débris nous livrant passage présentèrent à nos yeux un véritable océan de feuillages, d'arbres et d'arbrisseaux couvrant tout le terrain jusqu'à l'horizon. Au milieu surgissaient, de distance en distance, des fragments monumentaux dont l'œil ne pouvait plus distinguer les formes sous les masses de toutes couleurs qui les tapissaient. Nous étions palpitants de curiosité... De vastes degrés s'offrirent à nous comme pour nous introduire dans cette région d'un passé mystérieux. Ici d'énormes racines avaient soulevé la muraille par sa base; là un gigantesque ceïba couvrait de sa voûte verdoyante une pyramide à demi renversée par ses premiers rameaux; plus loin, nous apercevions une statue colossale jetée à terre et étendue tout de son long, vaincue et enchaînée au sol par les folles étreintes de la vigne vierge, dont les pampres l'ensevelissaient; encore plus loin, une enceinte serrée de jeunes abrisseaux poussant leurs racines dans un terrain séculaire; d'autres arbres servaient de coupole au sommet d'un temple enfoui. Dans le profond silence de ces bois sans limites, dont le feuillage ondoyait comme des vagues, et faisait sous le soleil et la brise un bruit sourd et solennel; dans ce double mystère si impénétrable de ruines et d'une population inconnue, c'était quelque chose de merveilleux que la lutte colossale d'une nature invincible et d'une antique civilisation qui résiste encore, bien qu'elle n'ait ni annales ni souvenirs.

» J'étais saisi d'une douce terreur en face de ces deux infinis que je pressentais sans les pénétrer, de cette force énergique et illimitée de la

nature, de ce passé lointain qui se perdait dans des ténèbres sans fond. Bientôt j'entendis le *machete* du guide frapper sur la tête des idoles et sur les coins des édifices habités depuis des siècles par des légions de singes sauvages. Épouvantés par ce bruit inconnu, ils fuyaient en longues processions, enroulant leurs queues aux branches des arbres, poussant des cris aigus et nous montrant leurs dents blanches et ironiques comme pour se moquer de notre ignorance et de nos efforts; ils se suspendaient par une de leurs pattes de derrière, tenant leurs petits serrés sur leur poitrine avec leurs bras longs et velus, et passaient sur nos têtes en si grand nombre et avec une rapidité telle que l'on aurait dit un orage; c'étaient là les seuls habitants de la ville ensevelie. Bientôt, à force de travail et de fatigue, nous arrivâmes sur une plate-forme ou terrasse dont les contours disparaissaient sous l'épaisseur du feuillage environnant. A quelques pas de distance, nous découvrîmes un petit sentier qui fuyait dans des montagnes de végétation, et l'angle d'un édifice qui semblait une énorme pyramide. Un peu plus loin, nous éclairâmes assez bien l'espace pour découvrir encore une colonne carrée, de quatorze pieds environ de hauteur sur cinq de largeur à chacun des côtés; mais quel fut notre étonnement lorsque nous aperçûmes que les plans de cette colonne étaient chargés comme d'hiéroglyphes égyptiens sculptés en relief avec une saillie très-prononcée et une perfection d'exécution singulière! Une figure d'homme occupait l'un de ces pans tout entier, figure très-remarquable

par la richesse de l'ajustement, la beauté, la sévérité redoutable des traits et la finesse du travail. A mesure que nous avancions, nous découvrions de nouvelles traces de civilisation. Je me souviens de l'exclamation de surprise qui nous échappa lorsque nous nous trouvâmes au milieu d'un amphithéâtre vaste, carré et environné des quatre côtés de plus de deux cents degrés de pierre. Une tête colossale s'élevait au milieu de ces débris; et quand nous les eûmes gravis, triomphant de tous les obstacles qui nous arrêtaient, nous nous trouvâmes sur une terrasse de plus de cent pieds de long dominant le cours de la rivière et soutenue d'un côté par la muraille dont j'ai parlé, qui, couverte d'une terre végétale, était assez puissante pour nourrir à cette hauteur une forêt de *ceibas* gigantesques. Je m'approchai de ces arbres aériens avec un sentiment qui tenait de la terreur; j'en remarquai deux surtout qui avaient de vingt à vingt-deux pieds de circonférence, et qui projetant à une très-grande distance sur les ruines de la muraille et de l'amphithéâtre leurs énormes racines nues, comme autant de bras puissants, contenaient ainsi et enchaînaient les ruines qui les protégeaient et les nourrissaient. Pendant que mon dessinateur s'occupait à chercher une situation favorable, je m'assis, les pieds pendants sur le bord du mur, dans une abstraction presque stupide, la pensée inutilement fixée sur ce mystère inabordable et sans fond. Vous allez rire, au surplus, continua l'Américain en me regardant; et si vous étiez mistress *Trolloppe*, vous ne manqueriez pas de calomnier mon

pays à propos de la confidence que je vais vous faire.

» Après avoir bien rêvé sur le passé, sur la nature, sur les mœurs inconnues de ce grand peuple disparu, il me vint une idée toute commerciale, celle d'acheter ces ruines et d'en faire une spéculation. Mon imagination s'échauffa; je vis d'un coup d'œil les cités antiques du Mexique et du Pérou ressuscitées dans quelque grand édifice de Broad-Way, et mes antiquités mexicaines faisant pleuvoir dans ma bourse des milliers de dollars. Comme j'arrangeais déjà dans ma tête les moyens d'acquisition, de transport et d'établissement à New-York, un incident assez comique vint m'arracher à ma rêverie et à mes calculs.

» Derrière moi se trouvait planté un grand *don* d'environ cinquante ans, sec, maigre, noir, et très-bien vêtu à la mode du pays; car sa chemise de coton et son pantalon blanc, seuls vêtements qu'il portât, étaient assez propres. Il tenait à la main un papier qu'il me montra en me frappant sur l'épaule, tandis que mon dessinateur, qui l'avait accompagné, m'apprenait que *don Jose-Maria Azevedo* (c'était le nom du nouveau venu) était propriétaire de la ville, et qu'il ne me donnerait droit de résidence que d'après son bon plaisir et au moyen d'arrangements particuliers. Je me mis à parcourir gravement les titres de propriété que m'offrait ce roi de la ville morte, et son air de satisfaction m'amusa beaucoup lorsque je les lui rendis avec une approbation solennelle. Nous convînmes qu'à ma sortie des ruines

je lui donnerais la *buena mano*, et cette gratification de portier, accordée au monarque de Copan, me parut fort originale.

» D'ailleurs je suivais toujours mon plan de spéculation, et je me mis à séduire le propriétaire. Ce n'était pas l'affaire du pauvre dessinateur italien, assez habile dans son art, mais fort paresseux et grand ami de ses aises. Ces enroulements hiéroglyphiques qui ne ressemblent à rien, ces fleurs étrangères, ces ornements inconnus lui donnaient une peine infinie, et il ne venait pas à bout de produire une imitation fidèle de tant de nouveautés extraordinaires et de complications bizarres. Ce qu'il y avait de pire, c'est qu'il ne savait où se mettre; l'humus végétal était détrempé par de longs intervalles, et on s'y enfonçait jusqu'aux genoux.

» Il essaya de suspendre son hamac aux branches d'un acanas dont les larges feuilles renversaient sur sa tête l'eau qu'elles avaient recueillie. Le propriétaire espagnol, bon homme du reste et très-inoffensif, vint à notre secours, et nous dépêcha une armée d'Indiens qui éclaircit la forêt à coups de *machete*, et fit un peu de place à la chambre obscure de l'artiste.

» C'était plaisir de les voir travailler; après une douzaine de coups, un Indien s'asseyait aux pieds d'un arbre, et passait le *machete* à son camarade. Jamais ils ne s'avisaient de travailler ensemble, et pendant que l'un agissait, les autres le regardaient les bras croisés. Je comparais dans ma pensée ce travail paresseux et doux avec les labeurs continus de cette lourde hache américaine,

qui, durant des mois et des années, ne cessait de retentir dans les forêts vierges qu'elle a remplacées par de jeunes villes.

» Ce *machete* de l'Indien, qui s'en sert comme la femme espagnole de son éventail, ne favorise pas beaucoup l'hypothèse de monsieur, ajouta l'Américain en se tournant vers le savant danois, et je crois que les Scandinaves, s'ils avaient peuplé l'Amérique, eussent appris à leurs enfants à jouer autrement de la hache.

» L'Italien faisait une grimace épouvantable, dessinant avec de gros gants, les pieds enfoncés dans deux bottes fortes qui le protégeaient contre la boue, et le front garanti par un vaste parasol vert; il se défendait de son mieux contre les moustiques, avec des imprécations italiennes fort amusantes. Le lendemain, nous nous organisâmes un peu mieux. Une toile cirée, disposée sur quatre bâtons, se transforma en atelier, et les Indiens, ranimés par quelques petits cadeaux, mirent un peu moins de mollesse dans leur travail. Don Jóse nous accompagna; et comme il gardait un profond silence, je lui fis soudain cette question, qui lui parut un coup de foudre : « Voulez-vous me vendre vos ruines? » Il fallait voir les yeux qu'il ouvrit, et son sourire de satisfaction; évidemment il croyait que je me moquais de lui, et doutait de ma solvabilité. Il me répondit enfin, d'un ton grave : « J'en parlerai à ma femme. » L'affaire était trop importante pour la conclure sitôt, et nous fixâmes un rendez-vous pour le lendemain. A cette solennelle conférence, don Jose apporta la mine la plus triste, la plus hâve et la plus in-

quiète du monde : il était évident qu'il n'avait pas dormi de la nuit. Quel était cet homme qui voulait lui acheter sa ville ?... Le gouvernement mexicain ne lui opposerait-il pas quelque contestation ? et combien fallait-il demander de cette propriété qui ne rapportait absolument rien ? Mon homme était dans une extrême embarras, fort tourmenté surtout de ma solvabilité, sur laquelle toute information était impossible. Il était devant moi, les bras croisés, avec une physionomie perplexe qui faisait pitié, lorsque je m'avisai d'un grand moyen qui trancha toutes les difficultés. Je tirai de ma valise le fameux uniforme, que je revêtis aussitôt. Les boutons d'or, les épaulettes par dessus une chemise rayée, et d'immenses caleçons blancs couleur d'ocre jusqu'aux genoux (grâce à la boue qui les couvrait), le tout couronné par un chapeau de paille déformé par la pluie, me donnaient à peu près la figure d'un de ces sauvages qui, en mettant un uniforme de lancier polonais, n'oublient que la culotte. Don Jose ôta gravement son chapeau, et me salua profondément.

— Et don Jose vous céda-t-il ses droits souverains ? demandai-je, en éclatant de rire, à l'Américain.

— Il trouva mon argument irrésistible, et j'achetai la ville *cinquante dollars*.

— Mais quel est, demanda le savant danois, le genre des sculptures et des monuments dont vous avez fait l'acquisition ?

— Rien de gothique ni de scandinave ; rien qui rappelle la pureté des formes et la sobriété exquise d'ornements qui caractérisent la Grèce ;

rien aussi qui se rapporte à la grandeur colossale et nue des monuments de l'Égypte. C'était une nature d'art toute différente, qui, s'élevant bien au-dessus du mauvais goût et de la puérilité de la Chine et du Japon, atteint la grandiose par le luxe, la beauté et la richesse surabondante des détails. Dans tout les lois de la perspective sont ignorées, et il y a quelque chose d'enfantin et d'inachevé dans cet effort d'un art inconnu. Il ne faut lui demander ni la perfection de l'art grec ni la sublimité du genre romain. Il a cependant un caractère propre, la grandeur de l'ensemble, grandeur asiatique, pittoresque et variée, qui n'est pas sans rapports avec les pagodes indiennes de *Benarès* et de *Delhi*, et qui d'une masse de détails incorrects et incohérents compose un ensemble plein de magnificence et de nouveauté.

» Je reviens donc à ma querelle avec monsieur, qui est partisan des Scandinaves, et je crois pouvoir affirmer que l'origine de mes ruines est purement et simplement asiatique. Nous avons dessiné des terrasses, de vastes escaliers, des pyramides de cent trente pieds, des portiques couverts de peintures et d'hiéroglyphes, qui tous sont de même style et attestent la même origine.

» Deux mois après, j'étais sur le point d'acheter une seconde ville ruinée, lorsque le consul général de France, qui craignait sans doute la fondation d'un nouvel empire, s'interposa, et fit manquer l'affaire. Mais je n'eus de repos que lorsque, malgré les dangers de la route, j'eus visité les célèbres ruines de *Palenque*. Elles ne devraient pas porter ce nom : Palenque est le nom d'un vil-

lage voisin; mais le nom de la ville est perdu comme son histoire.

» Je ne vous fatiguerai point d'un long récit de ce nouveau voyage; vous trouveriez peut-être que j'abuse de mes droits de propriétaire et de voyageur. Il me suffira de vous dire que *las-casas* (c'est ainsi que les Indiens appellent ces ruines) couvrent un espace de dix-huit à vingt-quatre milles d'étendue, et sont absolument du même caractère que les ruines de *Copan*. J'ai vécu dans les ruines de *Palenque*, escorté d'une foule d'Indiens, et éclairé pendant la nuit par les plus admirables *lanternes volantes* que vous puissiez imaginer. Ce sont des insectes lumineux d'un demi-pouce de long, et qui émettent une lumière assez vive pour qu'on puisse lire un journal imprimé en caractères très-fins.

« Imaginez des milliers de ces insectes attachés aux pilastres des vieux corridors ruinés, ou voltigeant sous les voûtes séculaires de ces palais en débris. J'ai passé là, dans ce monde inconnu, quelques-unes des plus charmantes journées de ma vie. Un Indien faisait ma cuisine sur un autel, dans je ne sais quel sanctuaire de je ne sais quelle religion perdue.

« Le style des sculptures et des ornements de Palenque se rapproche du style égyptien plus que celui des ruines de Copan, et j'aurais des raisons de penser que cette ville était déjà en ruine avant la conquête des Espagnols. La merveille du lieu est un palais véritablement magnifique, ayant trois cent dix pieds de long sur deux cents de large, et élevé sur une base artificielle de qua-

rante pieds de haut. Je comptai quatorze portes sur le devant. Il y avait dans toute la construction un mélange de luxe et d'ignorance, de grandeur et d'imperfection dont l'imagination est vivement frappée. Les architectes ignoraient probablement l'art de construire une voûte, et ils la remplacèrent par des pierres superposées; mais ni les hiéroglyphes peints, ni les statues colossales, ni les pilastres et les corniches embellies des ornements les plus fantastiques, ne manquaient à cet édifice royal.

« On était tenté de croire que les anciens habitants de cette ville avaient appartenu à une ancienne race plus amie du luxe que de l'utile, et retenue par la douceur et l'élégance dans ses mœurs dans un état de demi-enfance, conciliable avec une civilisation élégante, embellie par des fêtes et favorable aux voluptés. Au surplus, cette hypothèse est tout à fait d'accord avec les récits authentiques des contemporains de la conquête, et rien n'est plus charmant que les descriptions de ces mœurs, colorées d'une lueur asiatique sans en avoir la violence et la férocité; mœurs de luxe et de grâce, où toutes les passions se présentaient pour ainsi dire adoucies et suaves, ce qui ne va guère, par parenthèse, à vos terribles Scandinaves, qui avaient, comme dit un poëte du Nord, pour berceau la pointe des épées, pour nourriture le sang des guerriers.

— Je n'entrerai pas, interrompit le Danois, dans une description trop épineuse et trop longue; mais je ne puis m'empêcher de rappeler comme un fait incontestable la découverte du

Vuilant, ou Amérique septentrionale, par les Scandinaves au dixième siècle. C'est un fait prouvé par les chroniques, et dont je m'abstiens de développer toutes les conséquences. Il paraît même qu'ils explorèrent les côtes du *Connecticut*, du *New-York*, du *New-Jersey*, du *Delaware* et du *Maryland*. Je ne puis m'empêcher de revendiquer pour mes compatriotes cette glorieuse part dans l'histoire de la science et de la navigation.

—Mais, dis-je alors, le fait d'une découverte antérieure, ou plutôt d'une simple exploration des côtes par votre nation aventureuse, n'enlève rien à la gloire immortelle de Colomb, et ne décide pas cette question obscure de la population aborigène. Du reste, je ne puis me défendre d'être de l'avis du *noble* propriétaire des ruines de Copan, et de penser que les Scandinaves ne sont pour rien dans la civilisation primitive de notre continent et de nos îles. Il faut chercher nos premiers pères parmi quelques populations asiatiques, peut-être indiennes, entraînées par ce grand flot d'émigration dont parlent, je crois, les vieux historiens. »

Je vous ferai grâce, mon cher monsieur, du reste de la conversation, qui n'aboutit, comme toujours, qu'à confirmer chacun de nous dans son opinion préalable. Toutes les traditions de notre île de Cuba concourent à représenter ses habitants primitifs comme semblables en tout aux peuples du Mexique et du Pérou, races inoffensives, mais indépendantes, assez civilisées pour le plaisir et le bonheur, trop peu pour la richesse et l'industrie, et dont la douceur farouche et la volup-

tueuse liberté rappellent ces animaux des bois, pacifiques et sauvages, incapables de servitude, et que l'on tuerait plutôt que d'habituer au joug leur élégance indomptée. Les Indiens ne résistèrent pas aux conquérants; mais une fois leur domaine envahi, ils se réfugièrent dans la solitude de leurs forêts; on les trouvait pendus aux arbres ou noyés dans les rivières; on les détruisait ainsi sans les tuer et sans les vouloir détruire. Ils préféraient la mort au travail, à la civilisation, à la dépendance. Leurs squelettes, recueillis au milieu des champs, furent déposés dans de grandes cavernes, où l'on voit encore ces immenses ossuaires. C'est là où se trouvent les seuls restes des populations primitives, broyées par le choc terrible de cette civilisation qui compte ses progrès par des douleurs humaines, et ses triomphes par des ruines. Au moins, *my dear sir,* qu'elle achève son œuvre; qu'en développant les bienfaits qu'elle peut donner, elle remplace par le laborieux et brillant essor de toutes les facultés humaines cette fleur naïve d'une demi-civilisation et d'un bien-être primitif qu'elle a écrasée dans sa route.

LETTRE XXXV.

A S. A. R. LE PRINCE FRÉDÉRIC DE PRUSSE.

La *Vuelta abajo*. — Impressions premières dans les pays du Midi. — Promenade. — Juanita. — Le chemin de fer. — Révoltes contre la règle, plus fréquentes sous les gouvernements despotiques. — Pourquoi. — Salut aux anciens amis. — Ma voisine dit son rosaire. — Méprise. — Confiance primitive. — *San-Antonio*.— Réception bruyante. — L'*Origuanao*. — Partie de natation. — La *Tentativa*. — Luxe de l'art, splendeur de la nature. — Départ pour San-Diego. — Le district de *San-Marcos*. — Partie inhabitée de l'île. — Point de tradition. — Ossuaires. — Savanes sauvages. — Nature vierge. — Sympathie pour la race indienne. — Ses mœurs et costumes. — Ses croyances, son paradis. — La vénération des Indiens pour les morts.—Ils faisaient revivre les morts et ne les oubliaient pas. — Les *Zemis*. — Cérémonies religieuses. — Nous gravissons la montagne. — Le nègre. — San-Salvador.— Don Francisco Punalez *el arriero*. — Son costume. — Sa *jaca*. — Sa *requa*. — Science du *montero*. — La sucrerie. — Chacuinga le *guardiero*. — L'*arriero* l'accuse. — Il le prend sur le fait. — Désespoir du vieux nègre. — Scène tragique. — Le *bohio*. — Les pièces du délit. — *Io muri!* — Vengeance du nègre. — Nos adieux à don Francisco Punalez. — Courage téméraire de l'*arriero*. — Arrivée à San-Diego. — Don Francisco est assassiné sur la montagne. — Le vallon de San-Diego-los-Banos. — Ses habitants.— Simplicité naïve de leurs mœurs. — Attaque des flibustiers. — Les habitants des vallées se sauvent dans la montagne. — Origine du bourg *la casa grande del Granadillar*. — Le patriarche et sa tribu.— Communauté de biens. — Prospérité innocente. — Vie patriar-

cale. — Mort de l'aïeul. — Les familles se disséminent sur les montagnes. — Le foyer de la famille. — *La casa de credo.* — Les chefs de la famille vont à la ville consulter les avocats pour le partage des biens. — La tribu, ruinée, périt. — Un rejeton. — Don Tiburcio. — Sa vie, son costume, ses habitudes et ses travaux. — Nous visitons don Tiburcio. — Le vieil aveugle. — Sa maison. — Sa meute. — Conversation avec le montero. — Il raconte ses malheurs. — Nos adieux. — Nous lui promettons de revenir. — Excursion dans les environs. — Aspect des campagnes.—Les guajiras amoureuses.—Les chiens gardiens. Riches malaisés. — Nature miraculeuse. — Don Tiburcio. — Sa tristesse. — Son chien malade. — Scène touchante. — Adieux au vieil aveugle.

Monseigneur, Votre Altesse Royale a bien voulu me permettre de lui donner de mes nouvelles, et d'y ajouter quelques détails sur ce beau pays, où le soleil est si chaud, où la nature à tant d'éclat, où les costumes, les mœurs et les usages ont un cachet local et primitif, les goûts et les passions un caractère à part d'emportement et de mollesse, de naïveté sauvage et d'indicible volupté. Votre âme délicate et passionnée, monseigneur, ne trouvera pas ici sans intérêt un légère esquisse des mœurs simples et natives de nos patriarches des champs, en face d'une végétation vierge et puissante. Elle jugera, par le cadre rembruni de cet éclatant tableau, qu'une demi-civilisation est plus dangereuse que l'ignorance elle-même; elle en a toutes les erreurs, avec les inconvénients de la corruption, et souvent on est porté à chercher, dans ce mélange insolite de vices factices et d'aspérités sauvages, la nature dans sa simplicité,

dût-elle être accompagnée de toute sa rudesse primitive.

Depuis mon arrivée à la Havane, mon désir le plus ardent avait été de faire une excursion dans la campagne. Le but que je me proposais dans ce voyage n'était pas seulement un plaisir, c'était un besoin du cœur.

Dans les pays du Nord, monseigneur, les premiers enseignements vous arrivent des hommes; dans nos régions du soleil, nous les recevons de la nature; à vous les villes, à nous les champs. Dans cette foule de souvenirs d'enfance qui restaient présents à ma mémoire, les plus doux, les plus attachants, mes jouissances les plus vives, mes impressions premières les plus frappantes et magnifiques, se rattachaient aux arbres, aux rivières, aux oiseaux, aux travaux de la campagne..... La première idée de Dieu, ce n'est pas le prêtre m'expliquant la doctrine chrétienne qui me l'inspira, c'est la vue de la nature éclairée par le soleil des tropiques. Les sublimes révélations, la vie de l'âme, ce fut aux ouvrages du Créateur que je les dus, et j'aurais pris ma visite à mon pays pour un rêve, si mon pied n'eût pas foulé, dans la joie de mon cœur, les pétales de nos prairies.

Je ne connaissais pas le district de la *Vuelta abajo;* nous choisîmes cette partie de l'île pour notre promenade, et le départ fut arrêté pour le lendemain. Ma bonne tante, mes cousins et Juanita, une de mes amies, m'accompagnaient. Juanita, monseigneur, est une ravissante personne, jolie comme les amours, vive, rieuse, déterminée et dévouée à ses amis, intrépide, courageuse comme

un homme; douce comme une colombe; avec son air câlin, son visage et sa taille d'enfant, son pied mignon, sa parole caressante et ses espiègleries malignes, on la prendrait pour une jeune fille à peine sortie de l'enfance; et pourtant elle a été mère quatre fois; il est vrai qu'elle a vingt ans à peine.

Le rendez-vous était à six heures du matin, au chemin de fer de *Guines*, à la sortie de la ville. En arrivant avec ma tante, nous trouvâmes déjà Juanita et mes cousins qui m'attendaient, la première en robe de mousseline, les bras découverts, chaussée en souliers de satin blanc, et un voile blanc jeté sur sa tête, à travers lequel on apercevait quelques œillets de la Chine mêlés à ses cheveux; elle était éclatante comme le soleil, fraîche comme une goutte de rosée. Cette toilette de voyage me parut assez nouvelle : elle est dans les habitudes du pays. L'heure était passée, le départ avait été retardé pour m'attendre; un instant après, nous étions en route.

A peine fut-on casé, qu'un de nos compagnons de voyage alluma son cigare; je lui témoignai ma surprise, sachant combien la défense de fumer dans les wagons est rigoureuse partout. « Les Havanais ne se soumettent pas à de telles défenses, me répondit-il; dès le premier jour, chacun lut l'affiche que voilà attachée à la voiture, puis chacun alluma son cigare et se mit à fumer tranquillement. »

En entendant raconter cet acte de révolte, je songeai tout naturellement à l'obéissance résignée de nos voisins du Nord, de ce peuple qui

porte les droits de la liberté jusqu'à la licence, et qui sait si bien se plier aux règles les plus minutieuses imposées par les autorités subalternes, conducteurs de diligences ou capitaines de bateaux à vapeur. Le Havanais, timidement soumis à l'autocratie du gouverneur, est indomptable et chatouilleux dans son orgueil contre tout autre pouvoir ou règle. A la douceur créole se joignent chez lui les habitudes impérieuses du maître; il est toujours surpris, et prend pour un attentat contre son indépendance personnelle tout assujettissement qui n'émane pas directement de cette main toute-puissante qu'il est habitué à craindre. Comme tout peuple opprimé, il n'a pas une idée nette de la différence qui existe entre la tyrannie et l'ordre basé sur la loi; comme l'enfant élevé avec trop de rigueur, et dont l'âme hautement placée conserve le stigmate de la férule, il est ombrageux, prévenu contre toute contrainte, parce qu'il craint qu'elle ne se transforme en une nouvelle oppression. C'est un fait curieux que cette position d'*esclave-roi*, que ce contraste dans l'existence des grands propriétaires de la colonie, souverains absolus chez eux, disposant en maîtres des volontés, du travail et, pour ainsi dire, de l'existence de leurs esclaves, et soumis eux-même à leur tour à la volonté arbitraire et toute-puissante d'un chef dont le pouvoir est illimité.

A peine fûmes-nous en pleine campagne que mon cœur tressaillit. Tout était merveille à mes yeux : une végétation immense et splendide couvrait la terre; des champs d'ananas à perte de vue, des arbres chargés à la fois de fleurs et de

fruits, dont chacun renfermait un souvenir d'enfance, éclairés par cette atmosphère étincelante, se présentaient à mes yeux, gais et dans toute leur parure, puis disparaissaient pour faire place à d'autres, comme s'ils se fussent donné rendez-vous sur la route pour me souhaiter chacun la bienvenue et rappeler les temps passés.

Des masses de cocotiers et de palmiers aux cimes élevées se jouaient dans les airs. On voyait tour à tour des bananiers, avec leurs amples feuilles comme des pièces d'étoffe déroulées, chargées de grosses grappes de fruits verts, dorés, incarnats, présentant tous les degrés de la maturité; le *caïmitier* au bois fragile, au fruit violet, dont la beauté me tenta si souvent, qu'à la fin j'y trouvai la punition de notre mère Ève : un serpent me toucha, et je tombai au pied de l'arbre; puis ces manguiers aux fruits dorés, embaumant l'air déjà embaumé..... le papayer au fruit colossal, avec ses feuilles dentelées et larges qui m'avaient si souvent servi de parasol dans mes courses enfantines... et l'arbre du *mamoncillo*, fruit acerbe que j'aimais tant, parce qu'il était joli. Plus loin s'étalaient dans la campagne des champs de *maloja* où je venais me tapir le soir, espérant voir arriver les armées de singes qui, la nuit, postaient leurs sentinelles, volaient le maïs, puis s'enfuyaient avant le jour avec leur butin; et partout, sous nos pas, ces gazons d'un vert tendre, tapissés de fleurs de la *maravilla*, dont j'aimais tant à me parer, et dont je rapportais de si belles guirlandes lorsque, le soir, je rentrais les pieds nus, le col à découvert, les cheveux en désordre, la robe déchirée

par les épines de cactus, et le cœur joyeux.

Tous ces souvenirs me faisaient bondir le cœur ; chaque arbre, chaque fleur, chaque brin d'herbe était un ami fidèle que je saluais avec joie et amour. Pendant que je me livrais ainsi à ma rêverie, ma voisine mourait de peur, et disait son rosaire à voix basse, priant Dieu de nous délivrer des dangers de la vapeur, auxquels elle n'était pas encore accoutumée. Bientôt nous arrivâmes à la station où nous devions rester et où les *trios* de mules nous attendaient pour continuer notre route jusqu'à *San-Antonio-los-Banos*, où nous devions passer la nuit. Quoique cette petite ville ne fût pas sur notre chemin direct, j'avais promis à ma cousine, la marquise d'Arcos, de faire un détour pour visiter sa cáféierie de *San-Marcos*. D'ailleurs j'éprouvais le plus grand désir de revoir ces lieux, que j'avais habités si souvent dans mon enfance, et cette rivière de *Ariguanabo*, où je prenais jusqu'à trois bains par jour, nageant au soleil et plongeant jusqu'au fond pour chercher des cailloux dorés que je rapportais entre mes lèvres. Nous cheminons sur une route étroite et assez unie, bordée d'orangers et de citronniers, dont les fruits, parsemés sur le sol étaient écrasés par les pieds des mules et embarrassaient notre marche. Au bout de deux heures nous arrivâmes à une sucrerie appartenant, nous dit-on, à un des nos parents, et où nous attendaient de nouveaux relais. Lorsque nous atteignîmes le bout de la *guardaraya*, le premier calesero demanda les mules; aussitôt le mayoral donna l'ordre qu'on en prît six dans l'écurie, et les fit atteler. Nous allions partir

lorsque ma tante, qui connaissait l'habitation où nous étions attendues, et n'en retrouvait pas la disposition, questionna un des esclaves qui avaient préparé les mules, et nous apprîmes que nous étions chez une personne parfaitement inconnue à nos parents. Cette confiance naïve de la part du chef de l'habitation, qui livrait les attelages de son maître sans ordre et sans savoir à qui, me frappa; j'en témoignai ma surprise à ma tante. « Cela n'est pas étonnant, me dit-elle, c'est l'usage; il savait bien qu'on lui renverrait ses mules; il nous obligeait, et nous en aurions fait autant pour son maître dans l'occasion. » Heureux pays que celui où la loyauté est encore assez commune pour que la foi en elle soit chose simple, où l'égoïsme n'a pas encore pu étouffer l'hospitalité primitive!

Les relais attendus ne tardèrent pas à paraître au grand galop et seuls. Arrivés près des volantes, ils s'arrêtèrent tout à coup et se laissèrent atteler, pendant que les *trios* qui nous avaient amenes, une fois dégagés et qu'on les eût frappés d'un coup de fouet, partirent comme le vent, et disparurent.

Ma tante, voyant ma surprise, sourit et me dit: « Nos mules sont habituées à faire ainsi plusieurs lieues seules pour retourner au logis : jamais il ne s'en égare une, et, au train où elles vont, il n'est pas possible qu'on les vole; elles ne s'arrêtent jamais qu'à la porte de leur écurie. »

Arrivés à San-Antonio, nous fûmes reçus par un orchestre composé de vingt musiciens, tous nègres, avec leur chef en tête, l'élégant *Placido*.

Après les rayons du soleil qui plombaient sur nos têtes, rien de plus éclatant sous le ciel que le son des instruments de cuivre qui marquaient la voluptueuse syncope de la contredanse havanaise dont on me faisait les honneurs.

Ma belle cousine Mathilde, sa famille et sa mère, ma compagne d'enfance, m'attendaient à la porte.

Avant dîner, je voulus aller visiter la rivière et le *ceiba* colossal où elle se cache.

L'Ariguanabo, à cette place, disparaît tout à coup sous les racines de l'arbre, et ne se retrouve qu'à plusieurs lieues de là, sans qu'en ait encore pu, malgré toutes les recherches déjà faites, en découvrir le cours souterrain.

Arrivées au pied de l'arbre, nous nous y reposâmes quelques instants. Le soleil était ardent, le sable brûlait sous nos pieds. Les branches abondantes et superbes du *ceiba*, s'élançant par-dessus la rivière, étendaient leur ombre jusqu'à la rive opposée; ses racines, constamment balayées par le courant de l'eau, se trouvaient à découvert et tapissées d'un lit de mousse jaunâtre et luisante à travers laquelle on apercevait leur réseau puissant et vivace, qui témoignait de la vigueur de l'arbre. A mesure que les eaux de l'Ariguanabo s'en approchent, le courant devient plus rapide; puis, s'infiltrant çà et là dans les cavernes qu'il s'est creusées, il disparaît au-dessous de l'arbre, laissant après lui un bruit sourd et bouillonnant, qui retentit à travers les racines frémissantes.

En regardant ces eaux limpides que je connaissais si bien, il me vint un désir irrésistible de

m'y plonger... Juanita et cette bonne Catalina, si heureuses de me retrouver, m'y suivirent... En un instant nous fûmes toutes trois dans la rivière... Je nageai, je me jetai à plusieurs reprises au fond de l'eau avec délices, avec ardeur; j'y ramassai encore des cailloux rosés et du sable doré à pleines mains, et j'y retrouvai pour un instant toute la joie de mes premières années.

Nous arrivâmes dans la journée à la *Tentativa* (la caféierie de Mathilde La maison est un séjour de fée, entourée des produits les plus précieux de la nature intertropicale. Partout des fleurs magnifiques d'althéa, de cactus variées à l'infini, et répandues en désordre avec une profusion royale; partout des fruits gigantesques suspendus sur nos têtes; tout est luxe et splendides beautés dans ces jardins enchanteurs et chargés de lumière; tout est grâce, simplicité et fraîcheur dans l'intérieur Plusieurs personnes invitées à passer la journée avec nous arrivèrent, et le temps s'écoula rapidement, partagé entre la promenade, la musique et la danse; car le Havanais trouve toujours moyen de danser, à toute heure et par les plus fortes chaleurs. A quatre heures on nous servit un excellent dîner en trois parties, c'est-à-dire sur trois tables différentes, selon l'habitude du pays : le premier et le second services dans les galeries intérieures de la maison; puis, au fond du jardin, dans un salon de verdure, autour d'une fontaine jaillissante, le dessert, composé de fruits, de sucreries exquises et de glaces; ensuite recommença la danse jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, où, lasse de plaisir et de bonheur, je trouvai un

sommeil profond, couchée sur un lit drapé de linon, de dentelles et de rubans ponceau, les fenêtres ouvertes et les rayons de la lune sur le visage.

Le lendemain j'étais sur pied avant le jour. Notre excursion dans les montagnes ne pouvant se faire qu'à cheval, il fut convenu que ma tante resterait à la *Tentativa,* et que nous partirions, Juanita et moi, accompagnées par nos cousins. Notre quartier général fut fixé à San-Diego-los-Banos, dans le cœur de la *cordillera;* la tournée devait durer trois ou quatre jours. On chargea sur deux mules nos effets et quelques provisions, et avant le lever du soleil nous étions en route, non sans avoir reçu, avant de partir, maints conseils pour éviter les dangers de la route, les voleurs, les nègres marrons, les chiens *gibaros*, et bien d'autres périls. Mais je n'avais pas de crainte pour ma part : ma *jaca* était légère; elle avait le pied sûr, et j'étais tranquille sur le courage de nos cavaliers.

A mesure que nous avancions au milieu de ce vaste jardin de la *Vuelta abajo*, mon âme se dilatait à la vue de la nature éclairée par les premiers rayons du soleil; des papillons de mille couleurs se baignaient dans un océan de lumière; l'air doux du matin me faisait frémir de plaisir, comme il agitait les feuilles sur les arbres et les fleurs chargées de gouttes de rosée sur leurs tiges. A chaque pas nous découvrions de nouvelles beautés. Le district de San-Marcos, monseigneur, est la partie de l'île la plus riante, la mieux cultivée : c'est dans le sein de cette terre colorée et ardente comme le soleil qui la réchauffe, que

germe notre meilleur café. C'est elle qui produit notre excellent tabac, celui dont on fait les meilleurs cigares du monde, roulés sur la peau brune et veloutée de nos jolies filles de campagne appelées *guajiras,* délicates comme des pensionnaires et plus courtisées que les lionnes de vos salons.

En traversant ces plaines magnifiques nous découvrions, à mesure que nous avancions, des plants sans nombre de cafiers pittoresquement alignés, des prairies dont l'herbe est élevée de cinq à six pieds et tapissées de parasites qui, prenant les brins d'*espartillo* (1) pour des arbustes, s'élançaient et se balançaient au-dessus; mais l'herbe, flexible elle-même, pliait et ondoyait au souffle de la brise. Sur les bords de la rivière, qui serpentaït au loin, se déroulaient, à mesure que nous avancions, des champs couverts de plants de tabac, avec leurs larges feuilles et leurs corolles au vent, et, au milieu, des maisonnettes couvertes de feuilles de palmier, habitées par les *vegueros* (2) et leurs familles. Chacune de ces propriétés est divisée par des haies serrées de citronniers et de cactus toujours en fleur.

Je ne sais quoi de frais, de coquet et de gracieux ajouté par l'art et la culture à la richesse primitive de cette nature, l'embellit encore et lui donne un charme indicible: c'est la parure de noce rehaussant la beauté de la jeune fiancée.

Plus des deux tiers de l'île de Cuba sont incultes et inhabités.

(1) Une espèce d'herbe.
(2) Cultivateurs de tabac.

Les beautés d'une nature inconnue, les accidents les plus merveilleux, les plus surprenants phénomènes d'une sève ardente sur ce sol privilégié de Dieu, sont ignorés et manquent de cette célébrité traditionnelle qui, comme le prestige attaché à toute réputation, sert de piédestal, élève et met en vue les objets qui s'écartent des règles communes.

La destruction totale et prématurée de la race indigène a effacé en grande partie la trace de son existence, et la partie de l'île encore solitaire ne conserve d'autre vestige de race humaine que les ossuaires monumentaux de ses premiers habitants, dans les cavernes, au milieu des forêts.

Je ne saurais comment exprimer ma surprise, mon ravissement, lorsque je me trouvai au milieu de ces déserts sauvages, où la vie était partout, la trace de l'homme nulle part... Là, je voyais tour à tour des savanes splendides, bornées au loin par des cordillères de montagnes bleues comme le ciel qui les éclairait; à côté, des précipices couverts de parasites et tapissés de fleurs d'*aguinaldos*, de *baladores* ou de *pitalayas*; puis, au fond, le bruit tonnant d'une cascade souterraine; çà et là, des *avocatiers*, des *guanabanos*, des mameyers, des cédrats, des dattiers, des grenadiers sauvages chargés de fruits, des ananas dans les creux des rochers; et la rivière s'étalant comme un rang de perles au milieu de ce paradis éclairé par un ciel brûlant et toujours calme, paradis où les neiges et la tempête sont inconnues, où rien ne porte un nom, excepté les papillons qui peuplent l'air par myriades, les perruches, les san-

sonnets et les *majas* inoffensives (1), seuls habitants de ces lieux enchanteurs. Mais là, le cœur n'est pas attristé par le silence et la solitude. Quelque chose de vivant, de mouvant, agite cette nature resplendissante, ces beautés adorables, et dans mon extase, il me semblait voir, comme dit l'Écriture Sainte, les vallées se mouvoir, les montagnes sauter, et les rivières frémir, tant elles se sentaient heureuses d'êtres!

De la plaine aux montagnes, la transition est brusque et tranchée, particulièrement du côté du sud, entre les sucreries de *Mendiol* et celles de *Candelaria*. Vers le nord, depuis la pointe de *Tangofarango,* où les eaux de la mer viennent se briser avec éclat, jusqu'à la plaine où s'élève le mont de *Zayas*, on est saisi d'étonnement en apercevant tout à coup au-dessous de soi une longue chaîne de montagnes bleues au fond de la vallée. Nous tournâmes vers la droite, et, quoique les hauteurs que nous devions franchir se montrassent à peu de distance, nous marchions toujours sur un terrain uni, cultivé, riant, et l'air tiède nous apportait à la fois les émanations parfumées du manguier, de la fleur d'oranger, ou bien du cafier ou du *palmiste* qui se trouvaient sur notre passage. C'est ainsi que nous arrivâmes à la sucrerie de la *Tumba*, adossée à la montagne, et dernier terme des terres cultivées. Là, après avoir fait rafraîchir nos chevaux et mangé force bananes et *zapotillos*, nous traversâmes *à gué* un large

(1) Les couleuvres de Cuba sont fort douces; les enfants jouent avec elles sans en être jamais mordus.

ruisseau ombragé par d'épais buissons de *canas bravas*, et nous entrâmes dans l'étroit sentier qui devait nous conduire sur la montagne.

A partir de cet endroit, la nature commence à prendre un caractère de grandeur prodigieux. Des arbres énormes, aux feuilles exubérantes et dentelées, s'élevaient au-dessus de nos têtes, et leurs racines, entremêlées et découvertes par les eaux des torrents, glissaient en s'accrochant de leurs griffes gigantesques jusqu'au fond des précipices; plus haut encore s'élançaient dans les airs le cèdre, l'acajou, le *quiebra-hacha*, plus dur que le fer, l'ébénier noir et lustré, la daguilla, dont l'écorce sert à faire la plus belle batiste, le cannellier, le copal, si précieux pour la santé, l'indigo, le poivrier, le *manzanillo*, dont l'ombre est mortelle, le *jaguey*, aux racines élastiques, le *cuajani*, aux semences vénéneuses, le *guao*, dont le contact enflamme la peau; mais la nature, qui répand dans nos forêts beaucoup de bien pour un peu de mal, a jeté a côté de ces arbres dangereux la *aguedita* et le *caisimon*, qui calment toutes les douleurs, la *iguereta*, qui purifie le sang, le quinquina, et tant d'autres végétaux bienfaisants. Au milieu de cette opulence sauvage et spontanée, planaient la *palma real*, le plus bel arbre de l'univers, et le *ceiba*, ce géant du règne végétal.

L'aspect de nos cordillères est unique et ne présente aucun rapport avec celui des montagnes d'Europe. Au grand spectacle des neiges éternelles, des mers de glace, la nature a opposé une végétation exubérante et gigantesque; aux surfaces nues et désolées des rochers, elle a accordé un voile de

beauté ; des plantes parasites, aux racines aériennes, soutenues par leurs propres tiges flexibles et délicates, montent, descendent, s'entrelacent, et formant des réseaux de fleurs, en tapissent les surfaces calcinées par le soleil. Au lieu de ces tristes et âpres solitudes, habitées seulement par l'aigle, et dont le silence n'est jamais interrompu que par le cri sinistre du corbeau, nos bois, jeté, sur les montagnes, retentissent sans cesse des chants harmonieux du *negrito*, du *tomeguin*, des plaintes amoureuses de la *zarzala* et du rossignol, du chant moqueur du sansonnet, du gai commérage des perruches, et du cri sauvage du *guacamayo*, qui, tout fiers de leurs robes chatoyantes, étalent dans l'air et sur les branches des arbres les brillantes couleurs de leur plumage. Le loup, le tigre, le lion, ces redoutables hôtes de vos solitudes, sont inconnus : à Cuba, monseigneur, nous sommes gens de paix ; le daim, la *jutia*, pacifiques habitants de nos bois, vivent en bonne harmonie avec les *majas*, souvent longues de dix-huit à vingt pieds, mais les plus douces, les plus débonnaires du monde ; elles jouent avec les enfants et vivent en parfait accord avec leurs voisins ; il est vrai qu'elles ne sont jamais affamées, et n'ont pas encore été persécutées.

Nous ne connaissons ni les tremblements de terre, ni les éboulements, ni les bises âpres du Nord, et si le soleil est ardent, il n'est jamais meurtrier, comme dans l'Arabie et dans d'autres contrées intertropicales.

C'est sans doute sur ces chaînes de montagnes, dépositaires de tant de beautés, dominant ces

plaines enchantées, que nos ancêtres les Indiens plaçaient le paradis, qu'ils complétaient avec la présence des êtres qu'ils aimaient.

Plus je parcours ces lieux, qui jadis furent habités par cette race infortunée, et plus ma sympathie et ma pitié pour elle s'accroissent. Les Indiens étaient doux et humains, tout l'atteste. Leur jugement était sage et toujours inspiré par un sentiment instinctif de justice; leur religion, toute de cœur et de poésie; et pendant que les peuples du continent de l'Amérique sacrifiaient à leurs dieux du sang humain, et que les Caraïbes mangeaient les membres palpitants de leurs ennemis, les Indiens de Cuba offraient à leurs dieux en holocauste les fruits et les fleurs de leurs champs par les mains de leurs jeunes vierges.

En allant à la découverte sur la côte méridionale de l'île, Colomb arriva à la province d'*Onnofay*, et la trouvant merveilleusement belle, voulut en prendre possession sans délai. Il fit élever une croix dans un site ravissant, et on y célébra la messe, à laquelle assistèrent volontairement et avec un profond recueillement un grand nombre d'indigènes. Après la cérémonie, le chef indien, s'avançant vers l'amiral :

« Ce que tu viens de faire, lui dit-il, est bien, puisque je comprends que c'est ta manière de remercier ton Dieu. Je sais que tu as subjugué des peuples, mais n'en tire pas vanité; car si tu es mortel et si tu crains la justice divine, tu dois savoir qu'il faut vivre vertueux et ne point faire de mal à qui ne t'a pas fait de mal. »

Voilà une belle morale dans la bouche d'un

sauvage, et digne d'un chrétien, d'un philosophe! Ces aborigènes avaient des idées confuses de la destruction et de la régénération du monde par le moyen du déluge, et, quoiqu'ils adorassent des idoles, ils ne les considéraient que comme des puissances intermédiaires entre Dieu et la créature. Ils croyaient à un être omnipotent et invisible, né d'une femme sans la participation de l'homme; ils croyaient également à l'immortalité de l'âme et à la récompense ou punition de l'autre monde. Quant au paradis, ils le plaçaient au milieu des vallées délicieuses et fertiles, remplies de fruits les plus savoureux, de fleurs dont les parfums embaumaient l'air, et de belles filles qui enchantaient les bienheureux. Mais ces enivrantes compagnes restaient cachées pendant le jour dans les montagnes, dans ces montagnes bleues comme le ciel, et ne descendaient qu'à l'heure du repos saint, aux ombres de la nuit, comme si le bonheur, dans l'autre monde comme dans celui-ci, ne pouvait être complet que dans le calme et le mystère.

Loin d'oublier les morts comme nous, cette pauvre race indigène, mélancolique et inactive, leur professait une grande vénération. L'imagination faible et ardente des Indiens allait au-devant de tous les enchantements qu'enferment les choses cachées; ainsi, ils craignaient les ombres et les solitudes qu'ils peuplaient des âmes des morts, et croyaient les voir souvent, même parmi les vivants, sous leurs formes primitives, à l'exception du nombril, ce qui était facile à vérifier dans ces temps-là, où on n'allait guère vêtu. Souvent

ils croyaient entendre dans les harmonies des vents les voix des âmes qui venaient les visiter sous des formes invisibles. En poétisant ainsi la mort, ils parvenaient à en adoucir la plus grande amertume, celle d'une absence éternelle. Pour eux la mort n'était qu'un voyage, ou, pour mieux dire, une vie sainte et mystérieuse, partagée encore par celui qui la subissait, quoique invisible, avec les habitants de ce monde. Comme sur la race actuelle, l'influence du climat et la force vitale de ces régions, qui ne comprend pas la cessation de la vie, agissaient en lui; mais la poésie de ces âmes toutes primitives réveillait les morts, leur donnait des formes, une voix, et les animait de la flamme immortelle de l'amour. Cette poésie nous manque, et au lieu de leur faire partager la surabondance de séve que le soleil répand sur nous et autour de nous, nous aimons mieux n'y plus penser et les laisser dormir en paix.

Les Indiens de Cuba et de Saint-Domingue, comme les gentils, avaient leurs dieux tutélaires, qu'ils appelaient *zemi*, et un grand nombre de déités qui présidaient aux fleurs, aux fruits, aux champs et à tous les actes de la nature. Le *zemi* était représenté par de petites images toutes drôles qu'ils portaient sur eux et dont on trouve encore quelques-unes dans les cavernes à côté de leurs cadavres. Ils avaient en outre des idoles plus grandes auxquelles ils vouaient un culte public.

En contemplant ces vallées enchantées, il me semblait assister à une de ces cérémonies religieuses si touchantes, si simples et si naïves dont nos chroniques ont conservé la tradition... La

marche était ouverte par les femmes mariées, ornées de toutes leurs parures, suivies des jeunes filles nues, les premières chargées de paniers remplis de fruits, les secondes d'énormes bouquets de fleurs. Immédiatement après, venait le cacique, jouant du tambour et suivi du reste de la tribu. Arrivés à la porte du *bohio* isolé au milieu de la vallée, les hommes s'arrêtaient et laissaient entrer les femmes, qui, prosternées devant le *behique*, ou prêtre, lui présentaient leurs dons pour qu'il les offrît aux idoles. Parmi ces offrandes se trouvaient des tourtes qui, une fois acceptées, étaient divisées et partagées par morceaux entre les chefs des familles, comme préservatif de disette pendant l'année; ensuite commençaient la danse et les chœurs, exécutant des airs qu'ils appelaient *areitès* et qu'ils chantaient en signe de réjouissance.

Les *behiques* étaient fort respectés; les Indiens les croyaient interprètes de la volonté de Dieu, et les consultaient pour les maladies du corps. Ils avaient une grande connaissance des plantes médicinales de l'île, mais ils ne donnaient leurs recettes que sous la forme d'oracles. Les *behiques* se soumettaient à de dures austérités, respiraient de la poussière et s'enivraient du jus d'une herbe qu'on croit être le tabac. C'est alors que, semblables aux pythonisses des païens, livrés au désordre de l'ivresse, ils prononçaient leurs oracles.

Tout en rêvant à ces pauvres Indiens, nous avancions dans la montagne, lorsque, vers la fin d'une descente assez rapide, nous nous trouvâmes en face d'un sentier qui tournait à gauche, pen-

dant que celui où nous marchions continuait à dévier à droite. Nous étions fort embarrassés pour choisir la vraie route qui conduisait à *San-Salvador*, lorsque nous aperçûmes dans le fond, près d'un ruisseau, un jeune nègre grand et robuste, qui s'occupait à relever son pantalon pour traverser l'eau. Il portait une chemise de toile rayée de bleu, et un mouchoir à carreaux rouges sur la tête : à côté de lui, par terre, se trouvait un panier. Aussitôt qu'il entendit les pas de nos chevaux, il s'empressa de reprendre son panier, le posa sur sa tête, et, s'emparant d'un grand bâton de six pieds qu'il portait en place de canne, il s'appuya dessus, puis en deux bonds se trouva de l'autre côté du ruisseau, entra dans les bois par le sentier de gauche, et disparut.

Pepe piqua sa monture et prit le devant ; nous le suivîmes, et ne tardâmes pas à atteindre le nègre.

Il s'arrêta à notre approche, et, se rangeant contre un arbre pour nous laisser le passage libre, il salua Pepe par ces mots : « *Buenos dias, mi amo.* » (Bonjour, mon maître.) Son front large, ses grands yeux ronds, au regard fixe, et brillants comme deux escarboucles, ses joues proéminentes et sa peau humide et tendue, auraient donné à son visage l'aspect d'une cariatide de bronze bien polie, si sa physionomie ouverte et mobile, si le sourire naïf qui se montrait entre ses grosses lèvres rouges, n'étaient venus animer sa figure sauvage.

« A qui appartiens-tu, *muchacho*? lui demanda Pepe.

— Moi ?... à *don Rafé Braboso*... *si, sino.*

— Et où vas-tu?

— *Yo?... yo va a un San-Savao, à compra uno poco tasao... uno poco arao... uno poco sa... uno poco... poco... no me acuero. Aqui la paperito que habla lingua* (1), » Et il montra un morceau de papier qu'il portait roulé dans la manche de sa chemise. Pendant ce dialogue nous marchions au pas sur le sentier de gauche, qui menait à San-Salvador, comme il nous l'avait indiqué, et le nègre à côté de nous, son panier sur la tête, le bras gauche pendant, et la main droite traînant son gros bâton, qui lui servait d'appui chaque fois qu'il trouvait quelque embarras sur la route.

Mon cousin lui donna un *real*, ce qui le combla de joie, et après l'avoir mis dans son oreille, il continua à répondre à nos questions.

« San-Salvador, est-ce une auberge ou une taverne? lui demandai-je.

— *Si, sino, tabena, tabena mimo* (2).

— En sommes-nous loin?

— *No, mi su ama. Quando lleyani à una bohia de taranquela, te mirando San-Savao arriba loma* (3).

— Tu y viens donc toutes les semaines pour acheter les provisions, et tu t'en retournes le lendemain?

(1) « Moi?... je vais à San-Salvador, acheter un peu de *tusajo* (viande salée), un peu de riz... un peu de sel.., un peu... un peu... je ne me rappèlle pas.... mais petit papier parle comme langue. »

(2) « Oui, monsieur, une taverne. »

(3) « Non, ma maîtresse. Quand nous serons au *bohio* de la *taranquela* (barrière), on voit San-Salvador sur la montagne. »

— *No, sino. Tuo sabaro, cuanto qu'acaba musa, yo coge mio canato y un garotte, è y à camina na tabena; cuanto que mayora tuca bunga, yo ya brobi* (1).

— Qu'appelles-tu *bunga, muchacho?*

— *Ah! mi amo... bunga se compara ligeni* (2).

— Comment, dis-je à mon cousin, ce malheureux fait neuf lieues en quatre heures, et par des chemins si affreux!...

— Les nègres font des courses prodigieuses, me répondit-il : à les voir sauter au milieu des rocs, on les prendrait pour des orang-outangs... »

Dans ce moment nous arrivions à la *talanquera* et à la porte du *bohio* du *guardiero,* qui vint nous ouvrir, le visage tout barbouillé de cendres, le dos à découvert, ainsi que le ventre, et boitant d'une jambe qu'il traînait enveloppée de chiffons. Nous lui donnâmes quelques pièces de monnaie et passâmes outre; le nègre resta à causer avec lui pendant que nous continuions à marcher vers *San-Salvador*, que nous apercevions déjà au sommet de la montagne.

La première personne qui se présenta devant nous, pour nous aider à descendre, fut le nègre voyageur, que nous avions laissé une demi-lieue derrière nous.

La taverne de *San-Salvador* est une fort jolie

(1) « Non, seigneur. Tous les samedis, quand je finis de déjeuner, je prends mon panier et mon bâton, et je vais à la taverne; et quand le *mayoral* frappe *bunga*, je suis déjà de retour. »

(2) « Ah! mon maître... *bunga*, ça veut dire la cloche de la sucrerie. »

maison carrée, entourée de tentes en toile, et placée sur un plateau en face de la montagne du *Taburete*. Le devant de la maison est au niveau de la route; mais par derrière, du côté du nord, elle est élevée de quelques pieds et comme suspendue sur une pente rapide, au fond de laquelle coule une petite rivière. En dehors de la galerie s'àvance un balcon, composé de branches croisées et d'un point d'appui en bois de cèdre dans toute sa rudesse primitive, d'où l'on aperçoit un labyrinthe de monticules et de hauteurs sans fin, toutes vertes et fleuries, coupées par des ravins et de jolis ruisseaux qui serpentaient çà et là; mais rien dans cette solitude ne décèle la main de l'homme. Quelque chose de sauvage et de grand, de jeune et de naïf à la fois attire le cœur vers elle, et ramène à la mémoire ce vers de Quintana :

Virgen del mundo ! America inocente !

Nous entrâmes dans la maison, composée d'une grande salle, où nous n'aperçûmes d'abord ni table, ni chaises, ni autre meuble, mais force sangles, bâts, selles, colliers, brides et frontons, puis de l'ail et des oignons enfilés et pendus aux portes et aux fenêtres ouvertes, se balançant au souffle de la brise. La moitié du fond de la salle était séparée de l'autre par une barrière garnie au-dessus d'une planche en forme de comptoir : là on voyait des mouchoirs, des rubans, des pièces de toile et de mousseline étalés d'un côté; puis, de l'autre, toutes sortes d'outils de jardinage, des bouteilles, des fromages et d'autres comestibles. La partie supé-

rieure de la salle se trouvait meublée par une table et quelques chaises de cuir : c'était là que la nuit on suspendait les hamacs, et la famille y couchait à tout vent.

Nous nous assîmes. Pendant qu'on nous préparait à dîner, mon cousin questionna l'hôte sur la distance qui nous restait encore à parcourir, et sur la meilleure route à suivre; mais le brave homme, n'étant pas bien au courant de l'état des chemins, interpella un *guajiro* qui, appuyé contre la table, s'amusait depuis quelque temps à nous écouter et à frapper le bois de l'éperon qu'il portait au pied droit.

« Écoutez, *camara* (camarade), dit-il à mon cousin; quand vous aurez passé la rivière de *San-Juan*, quelques pas plus loin, vous trouverez le *Potrero-del-Cuzco* : là, prenez à droite, vous passerez par les caféiries de *Baur-del-Pinar*, puis la sucrerie de la *Ceiba*, qui se trouve déjà de l'autre côté des montagnes; une fois là, vous n'aurez qu'à faire un pas pour arriver à San-Diego.

— Mais si nous prenions la route de la côte? elle serait peut-être moins fatigante pour nos chevaux.

— Gardez-vous-en bien, ami?... Y pensez-vous! répondit le *guajiro*, portant ses deux mains sur la tête. Il y a aujourd'hui huit jours qu'il pleut de ce côté. Depuis la *Quiebra-Hacha* jusqu'à la *Domenica* vous n'en sortiriez pas d'un mois, si toutefois vous n'y restiez pas enterré pour *requiescant in pace*..... Imaginez-vous que ce chemin est sans fond : l'autre jour, un de mes amis passait avec sa *requa* dans un endroit, en face de la sucrerie de *Santo-Tomas*, et ses chevaux s'enfoncèrent si bien

dans la boue, qu'il fallut les en retirer à bras... Je suppose que vous vous en tiriez mieux, et que vous atteigniez la hauteur du Pelado... Mais les marais d'*Anton-Heres?*... et les *Cangregeras* du Majagual (1)?... Vous n'en sortiriez pas, chrétien : n'exposez pas *las ninas*, et suivez mes conseils.

— Merci, *paisano*.

— Et du côté de la montagne, y a-t-il aussi du danger? demandai-je à notre homme, un peu alarmée.

— Oh! non; ayez seulement soin de ne pas passer en plein le ruisseau de *Carreras*, et de vous jeter sur les joncs..... le reste ira très-bien... Mais, si vous voulez, je vais de ce côté, et vous accompagnerai une partie du chemin jusqu'au *Potrero-del-Cuzco*. De là, je dois prendre la route qui passe derrière la *Pena-Blanca* et qui descend le *Brujo*. »

Nous fûmes enchantés de l'obligeance du guajiro, et aussitôt après dîner, on se remit en marche, le guajiro et son *arria* (2) en tête, vers les dernières hauteurs que nous avions à franchir.

Notre guide paraissait avoir environ trente ans. Ses yeux vifs étincelaient sous deux énormes sourcils noirs, fort épais, comme ses moustaches,

(1) Les écrevisses de l'île de Cuba sont beaucoup plus grandes que celles de France : il y a des terrains bas où elles arrivent comme un débordement et avec une telle abondance qu'elles envahissent l'intérieur des maisons et s'étendent par toute la campagne.

(2) On appelle *arria* un certain nombre de mules ou de chevaux attachés par la queue, portant toute sorte de charge.

sur lesquelles s'avançait un peu trop la courbe de son nez aquilin, et ses cheveux luxueux et crépus retombaient en boucles sur son front, qui, obscurci par cette surabondance de séve, paraissait plus sévère que la nature ne l'avait fait; car notre guajiro était gai au fond et communicatif. Il portait un pantalon en toile, rayé de bleu, et la chemise de même étoffe, retombant en dehors, un fichu de soie noire sur le cou; sa tête était couverte d'un énorme chapeau de paille qu'on nomme dans le pays *de agua* (d'eau); il montait une *jaca* (jument) de poil roux, crin clair-semé et queue appauvrie; ses jambes et son cou étaient si courts que je croyais à chaque instant les voir plier sous le poids du cavalier, grand et assez fort. Mais, malgré la chétive apparence de la bête, elle était subite comme la poudre et agile comme un cheval pur sang. A peine son maître sifflait-il en avançant les rênes, qu'elle partait comme un trait. Son harnachement se composait d'une corde de *daguilla,* ornée contre le front de bouffettes de laine de couleur, et d'un bât. Chaque cheval de l'*arria* portait un nom, et c'était chose curieuse de les voir conduire seulement à la voix... *Pajarito,* à droite!... *Veloz,* à gauche!... *Pisaflor,* par ici!... *Palamito,* par là!... et chacun de lui obéir et de le seconder merveilleusement; mais si l'un ou l'autre s'avisait de manquer au commandement, alors notre guajiro partait comme le vent, dépassait le délinquant, l'attendait et le châtiait d'importance.

Vers la moitié de la descente, nous remarquâmes une belle plantation de manguiers et d'orangers

qui se trouva sur notre chemin. « A cette place, nous dit notre homme, était, il y a quatorze ans, une caféirie; la terre étant devenue stérile, on la transporta ailleurs.

— Comment! lui dis-je, surprise, la terre devenir stérile?

— *Si nina, no la ve, que està vieja y cansada* (1)!

— Mais il me semble qu'il y a remède à ce mal.

— Aucun; la vie d'une caféirie dans ces hauteurs est seulement de dix à douze ans.

— Mais on fait revivre la terre par le moyen d'un engrais... »

Le guajiro se mit à rire, porta sa main à sa tête, ôta son chapeau, et, tirant une longue vessie pleine de cigares, en offrit à chacun de nos compagnons, fit du feu avec un caillou et de l'amadou qu'il avait dans sa poche, et se mit à fumer... Puis, avec un grand flegme :

« Vieux remède, reprit-il..... Impossible! quand la terre dit *non*, les anges ne la feraient pas reproduire. »

Son air dédaigneux et capable, en prononçant ces paroles, était le plus plaisant du monde. Il ne dit plus mot, croisa sa jambe droite par-dessus le cou de son cheval, la rapprocha de la gauche, et, lâchant les rênes, il continua à fumer en silence.

(1) « Ne la voyez-vous pas, comme elle est vieille et fatiguée! »

Après avoir marché environ un quart d'heure sur un chemin fort étroit bordé de deux haies de citronniers, nous remontâmes insensiblement jusqu'à la plate-forme d'une colline. De là on découvrait en face deux montagnes qui s'élèvent tout à coup comme découpées sur la vallée, et plus loin, au milieu d'une gorge étroite, se glissait le sentier que nous allions suivre dans la plaine; à droite apparaissaient les fabriques d'une sucrerie, et, au milieu d'elles, dominait la rotonde qui couvre les cylindres avec son globe blanc au sommet; derrière ces bâtiments on voyait s'étendre à perte de vue d'immenses plantations de cannes, arrosées par la rivière qui traverse la plaine, rivière sans nom, comme tant d'autres dans l'île, qui prend le nom du possesseur de la sucrerie, et qui en changerait pour se revêtir du nom d'un nouveau propriétaire. A gauche, la même rivière devient un ruisseau dont on aperçoit à peine le cours. Mais tout à coup, en se rapprochant du pied de la colline sur laquelle nous étions, elle s'élargit de nouveau, se précipite sur le roc, lutte contre lui et le déchire dans ses fondements; puis, furieuse, se précipitant de pierre en pierre, de rocher en rocher, arrache, entraîne tous les obstacles, et se fraye un passage au cœur des montagnes, qui, droites, à pic, en face les unes des autres, semblent attendre son passage pour se rejoindre de nouveau.

Ravis de ce spectacle, nous ne songions plus à descendre, lorsque notre guide, qui, déjà au bas de la côte, s'occupait à faire boire son cheval, nous cria :

« Eh! ah çà, amis, est-ce que vous regardez les *musaranas* (1)? »

Nous descendîmes dans la vallée, et comme nous suivions le cours de la rivière, nous la traversâmes plus de vingt fois à gué avant d'arriver au pied de la montagne qui nous restait à gravir.

Le sentier s'obscurcissait à mesure que nous montions, les arbres grandissaient et devenaient énormes. L'air, humide et embaumé des aromes du bois, nous apportait les gouttes d'eau limpide qu'il ramassait en passant sur les sources jaillissantes des rochers, et, avec elles, les harmonies mêlées du chant des oiseaux, des cris de la *jutia*, qui sautait d'arbre en arbre, avec sa longue queue, et du sifflement du *maja*, qui, dans sa paresse voluptueuse, se repliait au soleil sur l'herbe glissante et parfumée.

Une fois arrivés à la savane, nous ne tardâmes pas à franchir la première barrière du *Potrero-del-Cuzco*, où nous devions nous séparer de notre compagnon de voyage. Lorsque nous atteignîmes la *talanquera*, notre *arriero* mit ses deux doigts dans la bouche, et, pliant la langue en dedans, il poussa un sifflement aigu. Au même instant apparut un nègre petit, vieux, portant une chemise de laine rouge, un bonnet de même étoffe posé de côté, en forme de *montera*, et des sandales de cuir aux pieds.

Il s'approcha de la barrière avec un air affairé, et l'ouvrit avec fracas. Sa physionomie était gaie et rusée.

(1) Les toiles d'araignées.

« *Chacuinga!* dit le guajiro.

— *Si, sino,* répondit le nègre.

— Comment cela va-t-il?

— *Ah! mi amo! como probe viejo, pero fuete como guayacan* (1).

— Allons, chien, donne-moi un tison sur-le-champ!

— Vous le voyez, continua le guajiro en montrant le nègre, si rachitique, si chétif, eh bien! il est vieux comme le temps, plus fripon qu'il n'est vieux, plus voleur qu'il n'est fripon, et plus rusé qu'un gibaro (chien sauvage). »

Dans ce moment, le *guardiero* revint avec un morceau de *yaya* allumé, qu'il présenta au guajiro. Celui-ci, sans descendre de cheval, appliqua son cigare à la flamme, l'alluma, et, en jetant un autre cigare au *guardiero* pour le récompenser de sa peine, lui dit avec malice :

« *Taita* (père), quelqu'un de tes *carabejos* est-il venu te voir cette nuit? ou toi, as-tu été chez eux?

— *Ninguno, mi amo, ninguno!* répliqua le nègre; et, cherchant à prendre un air ingénu et vrai, il haussa les épaules, releva les sourcils, poussa les lèvres en avant, et ouvrit les yeux outre mesure.

— *Chacuinga*, prends garde de mentir! »

Mais le nègre jura, protesta de son innocence, et alla si avant dans ses dénégations, que l'arriero,

(1) « Ah! mon maître! comme pauvre vieux, mais fort comme guayacan » (arbre dont le bois est aussi dur que le fer).

piqué au jeu, sauta à bas de sa *jaca* et se dirigea vers le *bohio*. *Chacuinga*, devinant son intention, gagna la porte avant lui et tâcha de l'empêcher d'entrer. Le guajiro, irrité de la résistance, mortifié de se voir arrêté par le vieux nègre, prit au sérieux ce qui n'avait été jusqu'alors qu'une plaisanterie. Le voyant en colère, et pour éviter quelque voie de fait de sa part, je priai mon cousin *Ramon* de rester auprès de lui; je commençais à être effrayée de la scène, pendant que Juanita riait et tâchait de me rassurer en me disant : « Il n'en sera rien. »

Le nègre, voyant arriver un renfort à son ennemi, se mit à regarder attentivement mon cousin, comme pour discerner la portée de ses intentions; mais lorsque mon cousin, sans trop savoir de quoi il était question, dit au guajiro : « Puisqu'il affirme que non, croyez-le, » le nègre jeta sur Ramon un regard où se dévoilaient à la fois l'astuce, la reconnaissance et la vengeance. Pendant que le guajiro, sans avoir égard à ses paroles conciliantes, repoussait brusquement le nègre et pénétrait dans sa maison, *Chacuinga*, sans plus chercher à le retenir, entra derrière lui, s'appuya contre la porte, plaça son bras droit sur son estomac, et posant sa main gauche sur sa joue, parut examiner attentivement les mouvements de son persécuteur.

J'étais descendue de cheval, et sans oser me mêler de la querelle, je m'étais approchée du lieu de la scène. La moitié du *bohio* se trouvait sous terre : plus long que large, la lumière n'y pénétrait que par la porte, et encore était-elle si basse

qu'on ne la passait que courbé; ce qui, joint aux toiles d'araignées et à une croûte épaisse de suie attachées à la toiture, rendait l'intérieur plus sombre encore. Cette pâle clarté se confondait avec la flamme petillante du feu ardent qui brûlait dans l'âtre, composé de trois pierres et placé en face de la porte, seule issue par où la fumée pouvait sortir. Le feu sacré des anciens n'était pas mieux conservé jadis que celui du foyer d'un nègre, même au milieu de la canicule. Il passe la nuit, et le jour quand il se peut, auprès de cette flamme constamment attisée, et parfois on le trouve brûlé en dormant.

Pendant que *don Francisco Punales* (c'était le nom de l'*arriero*) faisait sa recherche, et que *Chacuinga* restait immobile à le regarder, nous examinions l'intérieur du *bohio*. A l'angle droit se trouvait le lit du nègre, composé de quatre morceaux de bois enfoncés dans la terre; au-dessus quatre planches de bois de palmier couvertes de *yaguas* sèches (feuilles du même arbre), et à une des extrémités, un rouleau de feuilles de bananier, destiné à lui servir d'oreiller; deux calebasses, contenant de la *zambumbia* (boisson du jus de la canne fermentée), pendaient aux poutres de la toiture, et au-dessus du foyer on voyait en l'air une *jutia* attachée par la queue, dépouillée, saignante, déjà un peu enfumée, et qui conservait encore dans la contraction de ses membres les signes apparents de son agonie.

Nous en étions là de nos observations lorsque *Punales* cria du fond du *bohio :* « Je vous l'avais dit, amis! ... Je les connais bien, et voici les piè-

ces du délit! ... Un *chuso* et un *cotoco!* » — Et en disant ces mots il nous montrait un morceau de bois de *yaya* noirci par la fumée, long de six pieds, et garni au bout d'une lame de *machete* aiguë et à deux tranchants, puis un sac de peau de *jutia,* deux objets portés seulement par les nègres marrons et par les voleurs.

Je m'approchai pour examiner ces outils, et je demandai au *guajiro* ce qu'il concluait de cette trouvaille.

« Ce que j'en conclus? ... Que là où le corbeau voltige, il y a corps mort; que le chien en arrêt ne crie pas, que le jonc ne vient que dans l'eau... Qu'en dis-tu, *Chacuinga?* »

Le nègre avait quitté sa place du moment où la découverte fut annoncée. Livré au plus grand désespoir, il s'était jeté par terre à côté du foyer, sur une bûche à moitié brûlée; dans la violence de sa rage, il enfonçait sa tête entre ses genoux, comme pour s'empêcher lui-même de rien révéler. Mais le guajiro, trop sauvage pour comprendre les nuances des sentiments humains, continuant à plaisanter, s'approcha du nègre, et, lui présentant le bâton et le sac : « Allons, *Chacuinga,* avoue que cette nuit tu as eu des visites. » Et comme le nègre ne bougeait pas, il ajouta : « Écoute, tu ne sais pas?... eh bien! je suis... sorcier! » A ces mots, le nègre leva la tête, ouvrit les yeux, dont le blanc sanguinolent jetait des flammes comme le foyer qui éclairait son visage, et fixa sur le guajiro un regard où se peignaient à la fois le ressentiment et la frayeur, pendant que

celui-ci nous faisait des signes d'intelligence en riant à la dérobée.

Le nègre ayant repris sa première position, le guajiro se baissa et lui dit à l'oreille, mais d'une voix assez haute pour que nous puissions l'entendre : « Cette nuit, le fils de *Pascual l'invisible* et sa troupe ont été ici... Ces deux objets leur appartiennent. » Alors le malheureux nègre, tombant à genoux aux pieds de l'*arriero*, s'écria d'une voix lamentable : « *Guardiero mori!... Yo se probe negro* (1) ! » puis se jeta de nouveau à terre sur le ventre, comme anéanti.

Le désespoir du nègre était à son comble en s'apercevant que l'astuce lui avait arraché son secret, et redoutant à la fois la vengeance de la justice et celle de ses associés, il se frappait la tête jusqu'à en faire jaillir le sang. En vain *Punales*, déjà aux regrets du mal qu'il avait fait, lui promettait le secret, tous nos efforts pour le consoler étaient vains; l'infortuné répétait sans cesse : « *Yo muri!.. Yo muri! Probe guardiero! Yo muri!* » A la fin l'*arriero*, homme violent et pointilleux sur l'honneur, voyant l'incrédulité tenace du nègre en sa parole, et nos efforts pour le consoler, mécontent, blessé, dans un accès de colère, prit le *chuzo* et le *cotoco*, et les jeta avec violence sur la tête du nègre, qui, toujours étendu à terre, répétait : « *Yo muri*, » et il allait probablement lui donner un coup de pied, lorsque nous intervînmes vivement, et, l'entraînant

(1) « Le gardien est mort !... Je ne suis qu'un pauvre nègre ! »

hors du bohio, mon cousin Pepe le fit monter à cheval.

A peine le nègre le sentit-il hors de la porte, qu'il se releva, et prenant à part mon cousin Ramon, qui était resté le dernier, il lui dit à voix basse et avec un air d'importance :

« *Nino... su mécè nò camina à la Loma-Branca... su mécè no va... nò* (1) ! »

Ramon ! Ramon ! répéta aussitôt l'écho; et n'ayant pas le temps d'écouter davantage, mon cousin sauta sur son cheval et vint nous rejoindre sur la route.

A peine avions-nous fait quelques pas, que notre guide s'arrêta et nous dit d'un air froid :

« Je vous avais promis de vous accompagner jusqu'ici, j'ai tenu parole : voilà votre route, voici la mienne. »

En prononçant ces mots, il paraissait encore fort mécontent de ce qui venait de se passer et de la protection que nous avions accordée au nègre contre lui. Nous le remerciâmes de si bon cœur, avec ces quelques mots que les femmes tiennent toujours en réserve pour calmer les blessures, qu'il revint à nous, et, nous disant adieu avec effusion, il siffla à son *arria*, piqua son haridelle et s'éloigna... Mais il n'était pas à vingt pas qu'il s'arrêta et cria :

« Eh ! *camara !* Voyez-vous... et allongeant le bras, l'index en avant : là se trouve *el Granadillar*, et plus loin la fin de la chaîne que vous allez

(1) « *Nino*, que votre grâce n'aille pas à la *Montée-Blanche*... Votre grâce, non... n'allez pas... non ! »

passer... Une fois de l'autre côté, vous êtes arrivés !... Adieu donc. »

Mon cousin, qui jusqu'alors avait complétement oublié les recommandations du guardiero, nous en parlait pour la première fois. Je ne sais quel mouvement secret de crainte s'empara de moi, quoique la route indiquée par *Chacuinga* ne fût pas celle que nous devions suivre...

« Préviens-le, Ramon, lui dis-je... qui sait? peut-être y a-t-il du danger sur la route qu'il va prendre !

— *Hé! paisano !...* écoutez! » lui cria aussitôt mon cousin.

Le guajiro revint sur ses pas.

« Dites-moi, de quel côté se trouve la *Loma-Blanca?*

— Quelle *Loma-Blanca* du diable ? répondit notre homme.

— C'est qu'on nous a bien recommandé de l'éviter, et...

— Ah ! j'y suis : la *Pena-Blanca*, vous voulez dire ?

— Eh bien, soit !

— Soyez tranquille, vous passez à une lieue de là.

— Et vous?

— Moi, au pied même de la montagne.

— Don Francisco, n'y allez pas, je vous en supplie, lui dis-je.

— *Nina,* je ne crains rien... Mais qui vous a dit de fuir la *Pena-Blanca?*

— Vous n'en direz rien ?

— Foi de *Punales!* dit notre guide, reprenant son air sérieux.

— Eh bien!... c'est le vieux Chacuinga... le guardiero, vous savez? »

Don Francisco fit un éclat de rire prolongé à en perdre l'équilibre; puis, s'étendant sur le cou de sa *jaca*, il lui lâcha les rênes et partit comme un éclair... Il avait disparu, que l'écho des montagnes nous renvoyait encore le bruit des pas de son cheval et le tintement des clochettes de l'arria... Mais bientôt le bruit s'affaiblit par degrés et finit par se perdre tout à fait.

Nous atteignîmes, au bout d'une demi-heure, le bas de la dernière montagne. La scène du *bokio* avait retardé notre marche et répandu une grande tristesse dans mon âme, tristesse augmentée encore par la fatigue et la chute du jour.

Le soleil baissait déjà lorsque nous entrâmes dans le sentier de la montagne. Quelque chose de mélancolique et de solennel régnait dans la nature. Les rochers commençaient à répandre leurs ombres colossales au milieu des ravins creusés encore par l'obscurité, et prenant les formes fantastiques de la nuit, nous semblaient tantôt des géants difformes et menaçants, tantôt des animaux étranges ou monstrueux. Les arbres s'élevaient superbes et sombres, et le sentier se rétrécissant par degrés et devenant de plus en plus obscur, nous avions déjà de la peine à nous diriger. Quoique le soleil fût encore à l'horizon, les parasites qui s'entrelaçaient dans les branchages d'un arbre à l'autre, formant un tissu épais sur nos têtes, assombrissaient et embarrassaient notre

marche. Nous ne voyions plus le ciel, couvert par ce dôme impénétrable de verdure, et nous n'avions pour nous guider que les rares clartés qui pénétraient entre les clairières des arbres et les innombrables *cocullos* (1) qui, se croyant déjà à la nuit, brillaient comme des étincelles au-dessus des arbres.

Partout le repos et la magnificence autour de nous ! et le silence n'était interrompu que par le cri sauvage de la *jutia*, qui, astucieuse et prudente, déroulant sa longue queue et sautant d'arbre en arbre, venait de sortir de sa retraite pour faire son repas à la fraîcheur du soir et à la faveur de la nuit.

En présence de cette nature grande et sévère, éclairée à peine par les dernières lueurs du jour, j'éprouvai cette mélancolie profonde et douce à la fois qui nous détache de ce monde et nous rapproche de Dieu, ce sentiment saisissant et indicible qui tient de l'admiration, de la crainte et d'un retour sur sa propre misère, en face de la puissance et de la majesté du Créateur dans ses œuvres. Il me semblait qu'emprisonnée dans des liens invisibles, mon âme éprouvait un désir ardent, irrésistible, de les rompre et de déployer ses ailes pour remonter à des régions encore plus belles. Je sentais un profond dégoût en songeant à tout ce qu'enferme d'amères douleurs ce monde d'expiation, et tout en descendant la dernière montagne, je croyais entendre déjà la bruyante agitation humaine comme le son lointain d'une

(1) Insectes lumineux.

chaîne de galériens m'appelant à reprendre ma place.

Il était déjà nuit lorsque nous arrivâmes à *San-Diego.*

Le lendemain, j'appris avec douleur qu'on avait trouvé le cheval et l'arria de *don Francisco* errants seuls dans la montagne... De lui, on n'en entendit plus parler.

A droite et à gauche de la chaîne de montagnes qui traverse l'île de Cuba dans sa longitude, se trouvent des vallées et des plaines plus ou moins étendues, selon les diverses latitudes de l'île; les unes coupées par des collines, les autres par des rivières, mais toutes couvertes de la plus belle végétation, descendent jusqu'au bord de la mer, qui vient baigner avec amour ces bords enchanteurs brûlants des ardeurs du soleil. C'est dans un de ces vallons que se trouve le bourg de *San-Diego-los-Banos*, adossé à la *Sierra-Madre* (chaîne mère), borné au sud par la rivière qui porte son nom, au nord par des collines traversées par un ruisseau, et au loin par la mer. De l'autre côté de la rivière s'élèvent les montagnes du *Liberal*, de la *Pena-Blanca* et du *Brujo*. Une seule rue longe le bourg de l'est à l'ouest, au pied de la montagne, suivant le cours de la rivière du côté opposé. Les habitations, éparses sur le penchant de la côte, offrent un coup d'œil aussi pittoresque que neuf, par leur simplicité naïve. Les maisonnettes sont en briques et couvertes de feuilles de *yaya* ou de feuilles de palmier; elles n'ont point d'étage supérieur; toute l'habitation consiste dans un rez-de-chaussée, avec un auvent en

toile pour la garantir du soleil, couvert de fleurs parasites et assujetti à des arbres qui les couronnent de leurs branches; on arrose le devant de la maison, et c'est sous ce toit léger et protecteur que, vers la chute du jour, les familles se réunissent pour se livrer à des causeries candides et joyeuses au souffle de la brise.

Pendant les heures de la journée le vallon est brillant comme un diamant. Les pointes des rochers qui le resserrent, frappées par les rayons du soleil, inondent de leur réverbération la rivière et le ruisseau qui coulent au fond, et la lumière jaillit et s'étend diaphane, éblouissante, sur les tentes blanches, sur les toits ombragés du bourg et sur les lianes fleuries qui couvrent les coteaux. Alors tout est silence; les oiseaux cessent leurs chants, et, se balançant sur les branches flexibles de la *parra cimarrona*, cherchent en les frappant du bec à faire jaillir un peu d'eau de ces fontaines *aériennes* (1), pendant que les jeunes *guajiras*, comme frappées par la baguette magique d'une fée, laissent échapper de leurs doigts la tresse de paille qu'elles tissent, et se livrent à un doux sommeil.

Mais lorsque la nuit arrive, les montagnes, couvertes de forêts impénétrables, grandissent, et, comme de noirs fantômes, semblent étreindre le vallon de leurs ombres menaçantes. Alors l'air se remplit d'harmonies étranges; la plainte mélancolique de la *ciguapa* et du *ceja*, le sifflement

(1) *Vigne sauvage*. Son bois contient de l'eau excitante et qui jaillit à la moindre incision dans l'écorce.

sinistre du *jabo* et la cloche nasale du colossal crapaud habitant de la *canada*, font résonner tour à tour les échos du vallon; puis, par-dessus la cime des monts, le ciel, tel qu'une ceinture étoilée, répand quelques lueurs incertaines sur l'obscurité profonde qui couvre les tentes et les maisons du bourg.

C'est à ce moment que les pauvres familles rentrent dans leurs demeures. On les voit réunies autour du foyer commun, faisant cuire une *jutia* ou un *agacio*; et pendant que les femmes s'occupent de ce soin domestique, le père et le fils, pêcheurs ou laboureurs, sèchent leurs vêtements, trempés par la pluie ou par l'eau de mer, à la flamme petillante de l'âtre... Puis là, dans la chambre voisine, sans lumière, la jeune fille, écartée du groupe de famille, sous prétexte d'examinèr la beauté du ciel étoilé et le pic des monts éclairés par les premiers rayons de la lune, cherche, à travers les fentes des yaguas, à apercevoir un point lumineux au loin, signe d'amour ou d'espérance; ou bien, l'oreille attentive, elle essaye de saisir dans les harmonies de l'air quelques sons perdus de la voix de son amant, qui, à la porte de sa maison, chante *las decimas* (couplets) qu'il composa pour elle.

C'est alors que les mystères de la nuit prennent la place de cette vie à jour chez nos gens de campagne, et que les affections intimes de la famille, comme les épanchements de l'amour, s'enveloppent des ombres de la nuit. Mais si le hasard leur envoie un hôte, si un voyageur vient frapper à leur porte, elle lui est aussitôt ouverte;

on le reçoit sans réserve à toute heure, car cette hospitalité est sainte comme celle des temps primitifs; et gardez-vous bien d'en offrir un prix, ce serait faire une injure à celui qui vous l'accorde.

A la fin du siècle dernier, les côtes de Cuba furent, pendant bien des années, en proie aux attaques des flibustiers, qui faisaient de continuelles descentes dans l'île, incendiaient les villages et enlevaient les bestiaux. Les *hateros*, ou éleveurs de bétail, seuls habitants de ces contrées, avaient établi des points d'observation sur le haut des rochers, et aussitôt qu'ils apercevaient une voile à l'horizon, ils descendaient dans la plaine, ramassaient leurs troupeaux, et se réfugiaient ensuite dans les gorges des montagnes ou dans des cavernes.

C'est ainsi que le vallon où se trouve aujourd'hui *San-Diego* commença à être peuplé de quelques cabanes, éparses sur le versant de la côte. Mais, vers le commencement de ce siècle, un homme, propriétaire d'une grande ferme nommée *el-Granadillar*, et dont les terres avoisinaient San-Diego, vint s'y établir. La grande et unique rue du bourg est en même temps le chemin qui conduit à la Havane. Voulant profiter de cet avantage pour y envoyer ses denrées, il vint fixer sa demeure à l'extrémité de San-Diego, sur la route, au bord de la rivière. Sa maison, bâtie en bois de cèdre, et dont il ne reste que des ruines fut appelée *la Grande* et devint l'origine du bourg composé jadis de toute la postérité du patriarche. Le chef de la famille, aidé de ses enfants, devint pro-

priétaire des terres environnantes, et forma le bourg en les y établissant avec leurs familles, à l'ombre du toit paternel.

C'est dans ce site agreste et sauvage, loin des hommes rassemblés, de leurs passions et de leurs vices, que cette nouvelle tribu présenta, dans toute sa simplicité primitive, le bonheur dans la vie de famille, riche des dons de la nature et d'affections honnêtes : Dieu la bénit, et le travail la fit prospérer. A sa mort, l'aïeul, fondateur de la petite colonie, laissa une fortune considérable, une famille nombreuse. Pendant quelque temps, tous ses membres continuèrent à vivre en communauté, comme du vivant de leur père; mais lorsqu'ils commencèrent à se marier, à s'allier hors de la famille, ils sentirent la nécessité et l'amertume d'une séparation, devenue indispensable. La tribu commença dès lors à se répandre sur les montagnes et les collines environnantes, formant de nouvelles familles. Inspirés par je ne sais quelle crainte instinctive, au lieu d'aller à la recherche des plaines riches et accessibles, ils s'enfoncèrent davantage dans le cœur des montagnes et dans des solitudes impénétrables : quelques-uns se groupèrent autour du foyer paternel, *la casa de cedro*, et tous continuèrent à vivre dans la simplicité primitive, et livrés à leurs occupations rustiques.

Du moment où les membres de la famille se disséminèrent, force fut d'aviser au partage de la fortune, auquel jusqu'alors personne n'avait songé. Mais ils étaient fort embarrassés, n'ayant aucune connaissance des affaires. Ces hommes rudes et

sauvages, mais intègres et vertueux, pensèrent que les hommes de loi, dont ils avaient entendu parler, les aideraient de leurs conseils à trouver la balance de la justice; quelques-uns des chefs quittèrent le bonheur dont ils jouissaient et allèrent à la ville; mais il paraît que Dieu les en punit, car ils y laissèrent, avec leur fortune, leur foi en la probité humaine. Pour les réduire là, voici comment messieurs de la loi s'y prirent, grâce au labyrinthe inextricable de notre système judiciaire. Au lieu de donner des conseils, ils s'emparèrent de l'affaire, et, sous prétexte de faire les partages dans les formes voulues par les lois, ils en retardèrent la conclusion de mois en mois, d'année en année, ce qui multipliait les écritures et grossissait les honoraires. Les membres de la famille, en attendant, prirent dans les biens de la succession, qui une part, qui l'autre, sans titre ni acte qui les y autorisât, mais le temps passait, et nécessité n'a pas de loi. Cependant il fallait pourvoir aux frais multipliés et sans fin de la *testamentaria* : pour les payer, on vendait des terres. D'un autre côté, le partage inégal et arbitraire que les familles s'étaient fait entre elles offrit aussi aux gens de loi des contestations sans fin. Les chefs de la famille demandaient à grands cris : « Le partage! le partage! Nous approuvons d'avance ce qu'on fera, mais, de grâce! finissez. » Tout était vain; les écritures allaient leur train, et la vente des propriétés pour les payer, aussi. A la fin la dette judiciaire augmenta de telle sorte, qu'à force de vendre pour la satisfaire, on vendit tout l'héritage, et comme les terres dans l'île furent

dans l'origine très-mal mesurées, en vendant on empiéta sans le savoir sur le voisin : des oppositions s'ensuivirent; des ventes furent annulées, d'autres soulevèrent des procès : chaque créancier enlevait un nouveau lambeau aux derniers restes de la fortune des héritiers; les papiers concernant les litiges étaient portés par des charrettes chez l'avocat défenseur, et au bout de trente ans, la famille du patriarche s'éteignit dans la pauvreté et dans la douleur. Le petit nombre de ses membres qui existent encore sont âgés, dispersés et en proie à la misère, pendant que d'autres tribus, d'autres familles, d'autres hommes, sont venus habiter leurs maisons, peupler les terres qu'ils ont défrichées, et faire tomber sous leurs cognées ces arbres séculaires au sommet des montagnes, à l'ombre desquels leurs voix, unies au chant des oiseaux, célébrèrent si souvent à son aube la lumière du jour.

Il reste encore quatre des enfants du patriarche. L'aîné n'a jamais voulu quitter les environs de la maison paternelle en ruines : il a établi une petite métairie en face, et là, attaché au foyer qui vit jadis la tribu réunie, il aime à s'y réchauffer encore : sentinelle fidèle, il veille à la conservation de ces tristes restes, qui résument seuls, pour lui, toutes les affections, toutes les joies de la famille. Autour de la vieille maison il ne reste plus un cèdre ou un *ceiba*, un *acana*, aucun des arbres qui l'ombragèrent un jour; mais devant le bâtiment en ruines, on voit encore la croix de *Quiebra-Hacha*, plantée par le vieillard en signe de légitime propriété.

Le fils aîné, appelé *don Tiburcio*, fut destiné par son père à être *monterero de hato* (1), vie dure et agitée.

Dans les *hatos*, situés au milieu de savanes, sur les plaines, les surveillants font leurs tournées sur des chevaux élevés pour ce travail, ramassés, tenant longtemps à la fatigue, et fort légers. Mais sur les montagnes le *hatero* est soumis à un exercice pénible et accablant; non-seulement il est obligé de marcher toute la journée, par la plus ardente chaleur, mais à peine s'il peut conserver ses vêtements et se garantir lui-même des épines des parasites, des pierres aiguës, des tranchants des rochers et des innombrables branches grimpantes qui s'enlacent dans tous les sens, et dont on ne peut se tirer qu'à l'aide d'une grande habitude.

Don Tiburcio passait sa vie au milieu de ses chiens et de ses troupeaux. Il se mettait en route avant le jour, marchant au milieu des forêts, sans chapeau, la tête couverte d'un mouchoir à carreaux, portant une chemise et un pantalon de toile garni de deux énormes poches où il plaçait des bananes cuites et de la viande rôtie, des sandales en peau de porc aux pieds, le *machete* à côté, un sac rempli de graine de maïs sur le dos, et trois ou quatre chiens, un en laisse et les autres en liberté. Souvent il s'enfonçait dans la partie la

(1) Conducteur et surveillant des *hatos*, prairies destinées à l'élève des bestiaux, particulièrement des porcs, qu'on vend très-cher, leur viande étant la nourriture générale dans l'île. Les personnes qui se destinent à l'élève de ce genre de bétail s'enrichissent très-rapidement.

plus épaisse du bois, à la recherche d'un troupeau échappé à sa surveillance : si, égaré au fond de ces solitudes inextricables, il voyait arriver la nuit, il la passait sous un arbre ou sur ses branches entrelacées, ou bien dans une caverne ou dans le creux du tronc d'un *yagueg*. D'autres fois, à la chute du jour, fatigué et sans force pour retourner au logis, il formait avec le tissu de la *yagua* ou du *majagua* un hamac improvisé, et l'attachant aux parois intérieures de la cahute préparée pour ses troupeaux, au milieu de la forêt, il s'y établissait et dormait profondément, pendant que ses porcs grognaient, que les oiseaux de nuit criaient, et que les *majas* sifflaient à ses oreilles. D'après le récit d'une vie aussi sauvage, aussi dure, on doit s'attendre à trouver dans *don Tiburcio* un caractère et des habitudes insociables, peut-être féroces : vous allez voir, monseigneur, ce qu'était don Tiburcio.

Tous les renseignements que j'avais recueillis sur cette famille infortunée avaient éveillé en moi un vif désir d'en connaître le dernier rejeton. A peine fus-je arrivée à San-Diego, que je demandai à mon cousin de m'emmener chez lui. « Je ne le connais pas, me dit-il, mais un de mes amis, qui se trouve actuellement ici, l'a beaucoup vu, lorsque, étant enfant, il habita San-Diego; il se fera un plaisir, je n'en doute pas, de nous y accompagner : il s'appelle *Cirilo Villaverde*.

— *Cirilo Villaverde!* m'écriai-je, celui qui fait de si jolis vers, et des ouvrages si excellents! sur les mœurs de ce pays, Il est au nombre des hommes qui font honneur à notre pays, et je serai en-

chantée de le connaître avant de retourner en Europe. »

Le lendemain matin, *Villaverde*, jeune homme aussi aimable que spirituel, vint nous voir, et le soir, vers l'heure où le soleil commençait à décliner, nous quittâmes la maison hospitalière qui nous avait reçus, et nous nous acheminâmes vers la demeure de don Tiburcio. Elle était située de l'autre côté de la rivière, en face des ruines de la *casa grande*. Dès le matin, on avait jeté un palmier sur l'eau pour nous en faciliter le passage : Juanita, habituée à ces ponts mobiles, le traversa avec la légèreté d'une *jutia;* mais moi, après avoir tremblé comme l'oiseau sur la branche agitée par le vent, je finis par perdre l'équilibre, et j'en fus quitte pour une plongeade jusqu'aux genoux et un soulier qui resta au fond de la rivière : on envoya en requerir un autre à la maison, pendant que Juanita et moi, riant comme des folles de ma mésaventure, nous tâchions de faire sécher mes vêtements sur la prairie aux rayons obliques d'un soleil toujours ardent.

Le mal fut bientôt réparé, et nous continuâmes notre promenade. Après avoir monté à peu près vingt minutes, nous nous trouvâmes sur un plateau à mi-côte dominant la rivière et une partie du vallon : c'est là qu'apparaissait la maisonnette de don Tiburcio. Nous fûmes reçus par cinq chiens qui nous accompagnèrent en aboyant jusqu'à la porte. Nous la trouvâmes ouverte ; plusieurs chaises de cuir étaient alignées sous l'auvent de la maison, le hamac du vieillard, suspendu au milieu du salon, se balançait aux quatre vents;

son couteau de chasse reluisait attaché au mur; à côté de cornes de daims, de défenses et d'un crâne colossal de porc sauvage. Pendant que nous faisions l'examen de la maison, nous vîmes apparaître le vieillard, soutenu sur le bras d'une jeune négresse.

Il était aveugle, et paraissait avoir environ soixante et dix ans. Son visage, bruni par le soleil, avait un air calme et gai; sa taille était moyenne et maigre, ses membres robustes, et l'agilité de ses mouvements annonçait encore toute la vigueur de l'âge.

Il nous salua d'un air doux et affable.

« ... Vous venez voir dans son *bohio* le pauvre aveugle, nous dit-il; soyez les bienvenus : je vous en remercie, et voudrais avoir mes yeux pour vous en faire mieux les honneurs; mais... patience! La volonté de Dieu soit faite! »

Et après nous avoir priés de nous asseoir, il ajouta : « Puis-je savoir le nom de mes hôtes? »

Villaverde prononça dans ce moment quelques mots; aussitôt le vieillard se leva avec précipitation de son siége, en le priant de se rapprocher de lui... Il lui prit les mains, et les lui serrant avec force, il fixait sur lui ses yeux blancs et sans lumière, cherchant à travers l'ombre impénétrable qui les couvrait à reconnaître ses traits...

« Non!... non!... ne te nomme point!... lui répétait-il en même temps : je sais qui tu es... Je reconnais ta voix, et je veux trouver tout seul ton nom dans ma mémoire affaiblie... Ah! ma mémoire!... ma mémoire!... » Et il se frappait le front... puis, baissant la tête, il resta un instant

livré à une pénible méditation... Tout à coup...

« Viens, j'y suis! s'écria-t-il avec une joie emportée.

» Toi que j'ai tenu si souvent dans mes bras, et que j'ai vu jouer si souvent avec mon pauvre fils!... mort! comme tous les autres... »

Et essuyant une larme :

« Viens, mon enfant, embrasse le pauvre vieillard!... »

Alors il raconta plusieurs traits de la vie de ce fils qu'il avait perdu; et de cette mémoire, implorée en vain un moment auparavant, jaillirent comme d'un source intarissable, mille détails touchants, racontés avec une simplicité adorable, sur sa vie de famille et sur ses malheurs; ensuite il nous proposa de faire une promenade dans sa petite propriété.

Le bon vieillard, toujours appuyé sur le bras de sa négresse, marchait en avant avec agilité et d'un air délibéré, comme s'il eût joui de l'usage de la vue. Il s'arrêtait de lui-même lorsqu'il arrivait à un site remarquable, et nous expliquait le paysage, signalant tel ou tel point avec les observations les plus exactes et les plus minutieuses. Il nous conduisit ainsi jusqu'au bas de la montagne, où nous le quittâmes, lui promettant de revenir lui dire adieu la veille de notre départ.

Le jour suivant, avant le lever du soleil, j'étais en route avec mes compagnons de voyage, pour voir les campagnes environnantes. Nous visitâmes plusieurs propriétés, trouvant partout la vie patriarcale et l'hospitalité naïve, partout la prospérité agricole et la richesse, mais partout aussi la

lutte acharnée du bien-être avec des procès iniques ; des fortunes ébranlées par les lenteurs d'un système judiciaire vicieux, par la corruption des gens de loi; l'opulence malaisée, par l'imprévoyance et l'exès des charges; partout la nature versant sur l'homme, par torrents, ses dons magnifiques, et l'homme altéré, alangui et sans force pour en profiter, faute d'institutions équitables, et de protection forte et paternelle. Dans des champs bien cultivés, nous trouvâmes aussi de pauvres familles nichées dans des *bohios* couverts de *yaya* ou de *guano*, entourées de chiens amis de la famille et protecteurs du toit domestique. Souvent nous apercevions quelques jeunes *guajiras*, au teint bruni par le soleil, aux yeux beaux comme l'étoile du matin, au visage candide, qui, couronnées de fleurs, vaguaient distraites et sans but, au milieu des savanes, ou bien, appuyées contre une haie de citronniers, les yeux pleins de langueur, fixaient un regard occupé sur un point de l'horizon; puis encore quelque autre, assise à l'ombre d'un *maboa* ou d'un *varea*, qui, tressant un chapeau de paille, jetait sa voix au vent en chantant les vers que son fiancé avait composés pour elle.

La veille du départ, nous allâmes dire adieu à *don Tiburcio*. Nous le trouvâmes assis en dehors de la maison, le dos appuyé sur un des montants de sa porte.

Le soleil couchant dorait l'horizon de mille feux derrière les ruines de la *maison de cèdre*. Ses restes, à moitié écroulés et noircis par le temps, se reflétant dans les eaux mobiles de la rivière, illuminée par les derniers rayons du so-

leil, s'agitaient et tremblaient comme une ombre au milieu d'un incendie... C'était beau, c'était grand, et d'une éclatante magnificence. Le pauvre aveugle ne voyait rien. La tête baissée, le menton appuyé sur la poitrine, il était triste, pensif et entouré de tous ses chiens couchés autour de lui. Pour cette fois, aucun ne bougea à notre approche : engourdis, nonchalants, ils semblaient partager la préoccupation du maître. Au bruit de nos pas, le vieillard leva la tête, et nous ayant reconnus, son visage s'anima d'une douce gaieté ; mais ce ne fut qu'un éclair : bientôt, comme une flamme fugitive, elle s'éteignit pour faire place à l'expression de la mélancolie.

Il nous offrit des siéges à côté de lui, et pendant quelques instants nous essayâmes de le distraire, mais en vain : le pauvre vieillard était triste, bien triste... Villaverde se hasarda à lui en demander la cause.

« Que veux-tu, mon enfant!... *Galano*, le gardien fidèle de ma maison, le compagnon de mes peines et de mes pèlerinages, est malade et affligé... je dois aussi l'être!

— Mais qu'a-t-il, Galano?

— Qu'a-t-il? hélas! il a perdu la vue comme moi... comme son maître!... vois-tu? »

Il prit la tête de *Galano*, qui reposait sur son genou, et cherchant de ses doigts la place de ses yeux, il ajouta :

« Tiens, vois, examine, et tu jugeras si mes craintes sont fondées. »

Effectivement, le chien ne pouvait ouvrir qu'un œil ; l'autre était enflé et injecté de sang. La veille

au soir, il s'était blessé au bois en courant à la recherche d'un troupeau. Nous essayâmes encore de rassurer le pauvre vieillard, mais il gardait le silence; et continuant à tenir la tête du chien entre ses deux genoux, il y passait la main avec douceur, fixant ses yeux sans lumière sur lui, et répétant : « Pauvre *Galano !*... tu vivras désormais dans les ténèbres !... comme ton pauvre maître !... » et des larmes coulaient sur ses joues.

Nous le quittâmes, et je rentrai le cœur oppressé... Comment ne pas être touché de tant de malheur et de résignation ?...

Le lendemain, nous reprîmes la route de la Havane.

LETTRE XXXVI.

A MADAME GENTIEN DE DISSAY.

L'homme sans tache. — Visite de Gaetano. — L'orpheline allemande. — Souvenir du cœur, reconnaissance. — Le marquis de *Las-Delicias*. — Promenade à la *quinta*. — Cascade bouffonne. — *Refresco*. — Danse des nègres. — Le jour des Rois.— Liberté pendant vingt-quatre heures. — Promenade nocturne. — Procession infernale. — *Los depositados*. — Établissement de bienfaisance. — Jeunes filles blanches et négresses sur les mêmes bancs à l'école. — Maison des aliénés. — Grilles de fer. — Femmes folles. — État déplorable de la maison. — Promesse de concert en faveur de l'établissement. — Embarras. — La mort du ténor. — Concert. — Un homme fou. — La nuit avant le départ. — Pressentiment. — Tristesse indicible. — Ma tante. — Départ dans la chaloupe. — Aspect de la ville. — Beauté du ciel. — Les malfaiteurs. — Les *agonisantes*. — Séparation. — Départ. — Aspect charmant du *Guadeloupe*. — Adieu au rivage, à la terre natale !

Cuba, 19 juillet.

N'as-tu jamais songé, mon enfant, dans un de tes doux rêves, en longeant les sentiers des *marais*, lorsque l'herbe humide de la rosée du matin brille aux premiers rayons du soleil; n'as-tu pas été transportée dans une de ces extases, fruit de la solitude, jusqu'au paradis terrestre?.... Et

là, un regret n'a-t-il pas attristé ta pensée, à l'image de l'homme, jadis pur et sans tache, beau de son innocence et de la dignité de son origine? — Eh bien! mon enfant, j'ai vu cet homme sur notre terre de misères, mais je l'ai vu plié sous l'âge, la tête couverte de cheveux blancs arrivés péniblement, en expiation sans doute pour les autres hommes, car son âme angélique semble n'avoir jamais pris part au péché. Les rayons qui s'échappent de ses yeux bleus, baignés d'une douceur ineffable, témoignent de la jeunesse éternelle d'une vie inoffensive et pieuse.

On m'avait annoncé, le matin, l'arrivée de mon oncle Raphaël, dernier fils de *Mamita.* A son nom, mon cœur battait fort, car je me rappelais confusément que c'était celui de ses enfants qui lui ressemblait le plus. Le soir, il y avait foule à la maison; j'étais auprès du piano. La ritournelle finie, je commençais un air, lorsque je vis apparaître devant la porte, à l'autre extrémité de la galerie, la tête du vieillard.... C'étaient bien ses traits fins, son teint d'une pâleur transparente, la délicatesse de ses lignes, son front serein, et cette impassible bienveillance, animée alors par une joie douce qui se faisait jour à travers son regard humide.... Tout cela frappa à la fois mes yeux, ou plutôt mon âme.... Je gardais le silence, et, saisie de respect, d'amour, de sainte vénération, j'allai à sa rencontre.... Mamita, sa maison, ses *gâteries,* mes joies, mes mutineries, sa faiblesse pour moi, mon adoration pour sa bonté, la vie de mon enfance, tout était encore là, dans ce simulacre vivant du temps passé.... et mon

cœur frémissait, attendri, et mes larmes coulaient en silence.... Il faut, ma Thérita, retourner dans son pays après de longues années et respirer l'air natal, pour retrouver dans la vie présente cette autre vie sympathique, émouvante, pleine de séve et d'amour, à nulle autre pareille.

Mon oncle Raphaël est vénéré ici pour sa vertu et sa bonté. Son nom, entouré d'une auréole de pureté, le défend contre toute atteinte, et quoique possédant une des plus grandes fortunes de la Havane, il y est aussi aimé que respecté.

Je quitte l'île dans quatre jours, et j'ai promis de chanter dans un concert public, au théâtre, la veille de mon départ; voici comment :

Hier matin j'ai eu la visite de *Gaetano* l'Italien, mon original compagnon de voyage.

Depuis mon arrivée ici, je n'en avais pas entendu parler; connaissant son caractère bizarre, je ne doutais pas que son éloignement ne fût le résultat des offres de service que je lui avait faites en le quittant. Aussitôt qu'il m'aperçut, il vint à moi avec les plus grandes démonstrations de joie : il tenait par la main une petite fille d'environ sept ans.

« Gaetano, lui dis-je en caressant l'enfant, je ne savais pas que vous fussiez marié.

— *Non lo sono, cara signora....*

— Et cette enfant?

— *Non è mia ; ma vengo à pregarla, signora mia, di far qualche cosa per la povera urfanella.* »

Alors il m'apprit que la petite créature ayant perdu son père, ouvrier allemand mort depuis

peu à la Havane, et n'ayant plus de mère, un voisin de ses parents l'avait recueillie, et demandait une place pour elle dans la maison de *beneficencia*, mais que le nombre des jeunes filles admises dans l'établissement étant complet, on l'avait refusée. Gaetano continua :

« Lorsque j'appris la détresse de cette pauvre petite, je songeai aussitôt à chercher les moyens de payer une ancienne dette de reconnaissance. N'ayant pas oublié le désir que vous m'aviez manifesté de m'être utile dans ce pays, je viens réclamer votre bonté en faveur de cette enfant; en quoi faisant, vous me rendrez le service le plus éminent, puisque j'aurai rendu à une famille allemande, dans un pays étranger, le même service que jadis celle de Trieste me rendit dans ma première jeunesse. »

Ce trait, de la part de Gaetano, était parfaitement d'accord avec ce son orgueil et avec la bonté de son cœur. Je lui promis de m'occuper de sa protégée, et il partit enchanté.

Le même jour je vis le marquis de *Las-Delicias*, directeur et protecteur de la maison de *beneficencia*. Il vint au-devant de mes désirs, et quoique effectivement le nombre des orphelines fût dépassé dans l'établissement, il me promit une place pour ma petite protégée, ajoutant d'une manière gracieuse : « D'ailleurs, en plaçant cette enfant dans la maison, vous exercez un droit, votre aïeule étant au nombre des fondateurs de l'établissement. »

J'ai appris depuis que, dès ce moment, en administrateur zélé, il ajoutait en secret un autre

prix à sa complaisance. Il me quitta, en m'invitant à visiter sa *quinta* le soir.

Après dîner, nous dirigeâmes notre promenade en famille du côté de la maison de campagne du marquis.

En sortant du faubourg de l'*Orcon*, nous fûmes arrêtés par une cavalcade singulière, composée d'une vingtaine de jeunes négresses, montées à califourchon, habillées de blanc, les bras et les épaules à découvert, les robes relevées jusqu'aux genoux, les pieds attachés aux étriers avec des cordes et chaussés dans des souliers de soie. Elles chantaient, animaient leurs montures, et, riantes et folles, nous saluaient d'un air caressant et affectueux.... — « *Adio, nina!.... Adio, mi ama!* » — C'étaient les négresses de ville de ma cousine *Mathilde d'Arcos* qui rentraient de la campagne.

La *quinta* du marquis de *Las-Delicias* est située sur un monticule qui s'élève au milieu de la plaine en face de la ville et domine le plus beau paysage du monde. Comme à l'ordinaire dans ce pays, nous fûmes régalés par notre hôte de sucreries, de glaces et de chocolat exquis, servis dans une galerie d'où la vue s'étend jusqu'à la mer.

Après avoir parcouru les jardins dans tous les sens, préoccupée, je m'étais écartée de l'habitation pendant qu'on préparait les *quitrins* pour partir, lorsque je fus tirée de ma rêverie par le son d'un tambour. Je me rappelai que ce jour étant un dimanche, les nègres passent une partie de leur temps à danser. Je me dirigeai vers le *bohio* d'où partait ce bruit, et j'eus le temps d'ob-

server, sans être vue, la plus étrange bacchanale.

Dans une enceinte couverte de *yaya* et mastiquée d'une sorte de craie grisâtre, à travers laquelle on apercevait le réseau de bois de palmier qui formait le mur, se trouvait une file de nègres par terre, les jambes croisées, les coudes nonchalamment appuyés sur les genoux, les uns la pipe à la bouche, les autres les mâchoires appuyées sur les mains. C'était à l'entrée de la nuit : le bohio, très-sombre, n'était plus éclairé que par la lueur de la flamme qui s'échappait de l'âtre. A un de ses coins, un nègre debout frappait de ses poignets, avec une certaine cadence, un tambour haut d'environ quatre pieds, appuyé à terre devant lui, et au milieu s'agitait un couple... Ce n'était pas de la danse, c'était le délire de la pythonisse avant de prononcer l'oracle... Les mains en avant, ils faisaient des sauts et des bonds ; tantôt leurs corps, souples comme le serpent, se cherchaient, s'enlaçaient ; tantôt, le port haut, la tête en avant, furieux et superbe comme le taureau blessé par le matador, l'homme s'élançait vers sa danseuse. qui, sautant à son tour, légère comme un faon sauvage, l'évitait en courant autour de lui, jusqu'à ce qu'exténués, ruisselants, hors d'haleine, ils tombaient sur la terre anéantis et sans connaissance... On les laissait là, et d'autres couples les remplaçaient.

Pendant qu'attirée par un spectacle si nouveau, je restais à l'entrée de cette étrange salle de bal, mon oncle Antonio vint à moi et me dit :

« Ce spectacle de la gaieté africaine te paraît singulier ; mais tu en serais bien plus étonnée si

tu les voyais, le jour des Rois, prendre leur essor dans les rues. Ce jour, tous les nègres esclaves sont libres pendant les vingt-quatre heures.

« Dès le matin, affublés des plus étranges costumes, des déguisements les plus extravagants, les nègres se répandent dans les rues, sur les places publiques, dans les campagnes, criant, chantant, faisant des sauts, des tours de force, et se livrant à tous les excès, à toute la démence que peuvent enfanter les cerveaux d'hommes qui jouissent pendant un jour d'une liberté achetée par un an de servitude; la voix du maître serait alors moins que rien; alors, la férule du *mayoral*, le *tropiche*, les corvées, le fouet, n'ont plus de nom à leurs oreilles ni de forme à leurs yeux; le ciel, la terre, la vie est à eux, et ils en jouissent avec délire, avec fureur.

— Mais, ce jour, qui vaque aux affaires intérieures des ménages? demandai-je à mon oncle.

— A peine si, prenant nos précautions d'avance, nous avons de quoi vivre; enfermés dans nos maisons, nous respectons cette fièvre morale, dont il ne leur reste le lendemain qu'une espèce d'accablement et de dégoût pour une liberté dont ils ne connaissent que l'excès, et dont une longue vie d'esclavage ne saurait plus leur permettre de connaître les bornes. »

En causant ainsi, nous arrivâmes à la *quinta*; les *quitrins* étaient prêts; et comme la nuit était venue, le marquis, toujours prévenant, fit armer de torches une partie de ses nègres, qui nous accompagnèrent et arrivèrent jusqu'à la ville, la flamme en main, trottant aussi vite que nos che-

vaux, ce qui nous donnait assez l'air, au milieu de la nuit et de l'épaisse fumée que vomissaient les torches, d'esprits infernaux allant accomplir quelque maléfice.

Le lendemain nous allâmes visiter la maison de *beneficencia*, fondée par l'évêque Espada et entretenue à l'aide d'un capital fourni par d'autres âmes pieuses; mais le marquis de Las-Delicias, aujourd'hui à la tête de l'établissement, a obtenu du gouvernement la concession de la rente des nègres *depositados*, bénéfice qui jusqu'alors n'avait figuré dans aucun revenu de l'État, et dont voici l'origine.

Le créancier n'a pas ici le droit d'expropriation foncière, mais il peut s'emparer des esclaves de son débiteur, à condition de les nourrir pendant que le fisc perçoit le fruit de leur travail, évalué par nègre de 5 à 6 *pecetas* (un peu plus d'un franc) par jour, prix ordinaire d'un journalier. Tu penses bien que cette loi étant fort onéreuse pour le débiteur, les cas de saisie sont peu fréquents; néanmoins, la maison de *beneficencia* tire de cette concession 1,000 piastres fortes par mois. L'établissement est tenu avec ordre et propreté; et ce qui prouve encore la tolérance éclairée de ses habitants, c'est qu'on y voit sur le même rang des petites négresses mêlées aux petites filles blanches. La maison des aliénés vient d'être bâtie : une très-belle fontaine au milieu d'une cour spacieuse rafraîchit les chambres qui l'entourent et les malades à qui il est permis de se promener. Mais là mon cœur s'est péniblement comprimé à l'aspect d'énormes grilles, donnant

sur cette même cour, à travers lesquelles on apercevait de plain-pied des hommes malheureux et souffrants, comme des bêtes fauves, collés aux barreaux de fer, criant et faisant des actes de démence. Ce spectacle, douloureux et humiliant pour les êtres doués de raison qui le contemplent, n'est bon qu'à augmenter l'exaltation des aliénés pacifiques qui séjournent dans la cour, et à les rendre peut-être furieux par esprit d'imitation.

Nous montions déjà en voiture, lorsque des cris, des hurlements surhumains vinrent frapper mes oreilles... Ils partaient des femmes aliénées... toutes furieuses, mon enfant!.... toutes!.... La vieille maison où elles se trouvent entassées croule; l'eau découle à travers ses murs; les portes, les fenêtres tombent en ruines; et ces malheureuses, attachées une à une, sous l'influence à la fois du désordre de leurs sens et de l'ardeur du soleil, ont à souffrir de toutes les négligences qui résultent de la pauvreté de l'établissement, et peut-être aussi d'anciens préjugés qui, classant les aliénés au nombre des animaux dangereux, leur refusent ces douceurs, ces ménagements charitables qui réussissent toujours, sinon à les guérir, au moins à adoucir leur misère.

Je ne saurais te dire quel sentiment d'amertume, je dirai presque d'envie, me traversa le cœur en songeant à cet élégant, à ce ravissant château habité par les aliénés de New-York. Là au moins, à force de leur rendre la vie douce, on calme leur exaltation, et ils se croient heureux parce qu'on leur persuade qu'ils sont libres. Tou-

tefois, il est impardonnable que dans une ville où le trésor perçoit plus de 12,000,000 de piastres fortes, un établissement public languisse dans un état aussi déplorable. Derrière ces murs moisis et croulants l'humanité souffrante crie vengeance contre un si coupable oubli!... Je m'éloignais de ces lieux, l'âme soulevée à l'aspect de cette grande misère, lorsque la pieuse conspiration du directeur éclata... Il me supplia de venir au secours de l'établissement de *beneficencia*, en chantant en public à leur profit, la veille de mon départ de la Havane... Je lui fis des objections; il chercha à les combattre, et comme il insistait vivement : « Eh bien! lui dis-je, je chanterai, mais à condition que le produit du concert sera exclusivement employé à poser les fondements d'une maison pour ces pauvres délaissés...

— Je vous le promets, » répliqua le marquis tout joyeux. Et dès lors il se mit en course pour organiser le concert.

Aujourd'hui je songe à la portée de ma promesse. Je pars dans trois jours : à peine s'il me reste le temps nécessaire pour terminer mes affaires; néanmoins le concert aura lieu. Trois femmes se sont déjà offertes à me seconder : Teresita Penalver, dont le talent est aussi gracieux que sa personne, et deux autres que je ne connais pas encore... Mais comment donner un concert sans chanteur? Les artistes italiens quittent la ville pendant la canicule; ils sont maintenant dans les États du Nord; le ténor seul est resté à *Matanzas*; deux des administrateurs viennent de partir par

le chemin de fer, résolus de nous l'amener vif ou mort.

A huit heures.

Le marquis est de retour : le ténor se meurt; il a la fièvre jaune... On lui envoie un médecin... Le malheureux est dans le délire, et sa fille de quatorze ans, couchée sur un lit à côté de lui, est à l'agonie...

Le 22 à midi.

... Le ténor est mort... Le concert ira comme il pourra, et les pauvres folles auront un secours.

Le 23 à midi.

Le concert a eu lieu hier au soir. La salle était éclairée à *giorno*. Toute la ville s'y trouvait, les dames éblouissantes de diamants; l'orchestre était excellent, et, ce qui vaut encore mieux, la recette abondante. Après la musique, on nous prépara des rafraîchissements dans le foyer du théâtre. Au moment où j'y entrais, je fus accostée par un homme bien mis et décoré, les cheveux en désordre, les yeux flamboyants. Il m'adressa les paroles les plus affectueuses, les plus exaltées et désordonnées... Pendant quelques moments j'essayai de cacher l'embarras, la crainte qu'il m'inspirait; mais les personnes qui m'accompagnaient s'en étant aperçues, leurs efforts pour m'en débarrasser accrurent l'exaltation de l'inconnu en

l'irritant : debout à côté de ma chaise, il proclamait l'injustice, et jurait de mourir sur la place plutôt que de la quitter... Le bruit, l'alarme, présageaient une scène violente où mon pauvre adorateur eût succombé, si l'autorité, toujours présente ici, ne fût venue s'en emparer et l'emmener sous bonne escorte.

Ce matin, ma première pensée a été pour le pauvre prisonnier : j'ai envoyé savoir si on lui a rendu la liberté... On vient de m'apprendre... qu'il était fou.

Le 24.

Je pars demain. Tout est en mouvement dans la maison; je suis l'objet des soins de tout ce qui m'entoure : frère, parents, amis, c'est à qui m'apportera des vœux, une offrande, un cadeau, un souvenir... Tout est prévu : les galeries sont remplies de boîtes de confitures, de caisses de biscuits, de chocolat, de fruits de toute espèce, de cages d'oiseaux aux plumages chatoyants; deux petits chiens de six pouces de long avec de grands yeux ronds et noirs qui brillent à travers de longues soies blanches comme des flocons de neige, sont couchés dans des paniers garnis de nœuds roses et attendent le départ... Mais, dans toutes ces prévenances adorables, mon angélique tante brille comme une étoile; il n'y a pas de recherche à laquelle elle n'ait songé d'avance, et mon cœur, gonflé d'émotions, est prêt à se briser...

Tout à l'heure j'ai failli être étouffée par les caresses de ces pauvres négresses mes anciennes

connaissances d'enfance, qui sont venues me dire adieu : avec leurs étranges costumes et leur jargon naïf, elles pleuraient et parlaient toutes à la fois ; c'était à en perdre la tête... Il a fallu leur promettre de revenir, et, en attendant, de *les nommer dans mes lettres...*

Non, je ne puis m'accoutumer à l'idée de quitter pour toujours mon pays, de dire un adieu éternel à cette atmosphère de tendresse fraternelle, de confiance native, d'affections saintes !...

Un des plus jeunes fils de mon oncle *Juanito* m'accompagne dans mon voyage : il désirait ardemment passer quelque temps en Europe, et, après bien des combats, ses parents y ont consenti.

Je vous amène également un enfant charmant de huit ans, fils de ma cousine *Luisa Calvo.* Sa mère me le confie pour le faire élever à Paris. C'est une grande douceur pour moi que cette double mission : il me semble qu'ayant près de moi mes deux jeunes compagnons de voyage, je ne m'éloigne pas tout à fait de mon pays ; leurs traits, leur langage, leur accent, m'y ramèneront toujours.

Je m'embarquai dans un navire français, *le Havre-Guadeloupe,* qui fait le voyage de France à la Havane plusieurs fois par an. Le capitaine Pasquier, qui le commande, jeune homme de fort bonne façon, est très-aimé ici.

Le 25, à six heures du matin.

Le départ était fixé pour sept heures du matin.

L'heure du souper fut triste : jusqu'alors c'était à ce moment que la gaieté de la famille s'épanouissait, c'était alors qu'avaient lieu les plaisanteries, les observations spirituelles et malignes de mes jolies cousines, et ces folles paroles, ces riens sans prétentions et sans suite, ces enfantillages qui ne débordent que dans le sein des affections intimes.

Ce soir-là tout était morne et silencieux. Ma bonne tante s'éloigna avant la fin du souper sans être aperçue, et on se quitta ensuite avec promesse de se revoir le lendemain; mais, la poitrine gonflée de larmes, chacun partait persuadé que c'etait là le dernier adieu.

J'avais le cœur oppressé à mourir, et craignais le sommeil et la veille à la fois, ne voyant que tristesse et regret partout. En passant devant le grand balcon, en face de la mer, je m'y arrêtai.

Tout était calme sur la terre; tout était beau, étincelant sur le firmament. La lanterne du *Morro* tournait comme d'habitude, et les reflets mobiles de sa flamme se jouaient tremblants sur la surface de la mer, doucement agitée par la brise... C'étaient bien là les beautés de la veille, mais mon âme souffrait, et ces extases de douce et pure volupté avaient fait place à des pressentiments douloureux, à des regrets sans fin!... Je n'allais pas au-devant de la vie comme lorsque jadis je quittai ces bords pour la première fois...

Au lieu d'être enlevée, impatiente et joyeuse, par les ailes du temps, je redoutais l'avenir comme un piége, l'inconnu comme un abîme... En m'éloignant encore une fois de mon pays, ce

n'était pas le redoutable élément qui m'effrayait; c'était la vie, la vie agitée, orageuse que j'allais encore échanger contre le calme protecteur du sol natal... Je ne sais quelle crainte, quel découragement, quelle fatigue insolite ou quelle lâcheté s'emparèrent de moi... (Pardonne, mon enfant.) Mon Dieu! m'écriai-je, livrée à une profonde tristesse... mon Dieu!... si des souffrances ignorées encore me sont réservées au delà des mers... reçois plutôt ici mon âme dans ton sein, et que ma dépouille reste en paix sous ce ciel qui m'a vue naître!...

J'entendis dans ce moment des sanglots auprès de moi... Une frayeur soudaine me fit tourner la tête...

Les rayons de la lune, répandus alors sur toute la face du balcon, baignaient de leur douce lumière les bouquets de *boladores* suspendus au mur, et le *sereno* criait *minuit*... Du reste, pas une ombre, pas un bruit. Néanmoins, les sanglots se faisaient toujours entendre par intervalles; inquiète, je rentrai dans le salon, et ne tardai pas à découvrir qu'ils partaient de la chambre de ma pauvre tante... Elle faisait ses adieux à son fils.

Ce matin en m'éveillant, on m'a remis de sa part un scapulaire de Notre-Dame-de-Merci.... Mais elle reste enfermée, et ne vient pas me dire adieu.

A sept heures moins un quart nous montâmes dans la chaloupe de l'intendant. Mon frère, mon oncle *Juanito*, d'autres parents et amis m'accompagnaient.

La matinée était éblouissante : un éclat immense régnait dans l'air; la mer étincelait... Je croyais traverser le royaume du soleil!... Malgré l'heure peu avancée, les balcons étaient remplis de monde qui nous saluait et nous souhaitait un heureux voyage. Mais au milieu de ce bruit, de ce mouvement, de cette foule, mes yeux étaient toujours attachés sur ce toit hospitalier où j'avais été reçue comme l'enfant aimée de la maison!... et de grosses larmes ruisselaient lentement sur mes joues... On le voyait solitaire, ce balcon paternel où mon âme s'épanouissait si souvent au souffle de la brise... Personne n'avait osé affronter notre départ, et les volets de ma tante étaient restés fermés; les jalousies, les stores, tout était hermétiquement fermé.... C'était la pudeur de sa douleur, à la sainte femme! *Le Guadeloupe* était à l'ancre à la sortie du port; nous voguions en silence pour aller le rejoindre. Mille bateaux se croisaient dans la baie, conduits par des nègres ou des mariniers qui, gais comme le ciel qui les éclairait, saluaient le jour naissant par des airs du pays, dont le rhythme simple et naïf me pénétrait jusqu'au fond du cœur... Tout à coup, au milieu de ces douces cadences, vint frapper nos oreilles je ne sais quelle triste psalmodie lointaine qui se rapprochait par degrés, mêlée au bruit de la marée montante... Bientôt elle devint plus distincte, et je reconnus la prière des agonisants...

Dans ce même instant, une chaloupe tendue de noir glissa sur l'eau si près de la nôtre, qu'elle en froissa les bords... Je frémis devant le triste

spectacle qu'elle enfermait... Trois hommes occupaient le centre : à côté du premier et du troisième deux prêtres dominicains leur récitaient des prières; le reste de la chaloupe était occupé par des soldats armés. Le plus âgé de ces hommes avait la chevelure et la barbe blanches, retombant sur les épaules et sur la poitrine; son air était vénérable et calme. Les deux autres paraissaient à peine sortis de l'adolescence; leur physionomie douce et honnête portait l'empreinte de l'insouciance; ils promenaient leurs yeux sur tout ce qui les entourait, et semblaient peu occupés des exhortations que leur adressaient les religieux... Ces trois hommes avaient assassiné l'équipage d'un petit brick sur la plage pendant le sommeil; on les ramenait de la forteresse de *la Machina* pour les faire pendre. Mais nous touchons à la poupe du *Guadeloupe*.

A midi.

Je les ai quittés! Mon frère! mon oncle! Ils sont partis... peut-être à jamais!

Depuis qu'ils se sont éloignés, je suis là, sur un banc, triste, anéantie. Le pont est solitaire, tous les passagers sont descendus dans l'entrepont : les uns pleurent, les autres souffrent. Le bâtiment pourtant est brillant comme une salle de bal : la tente est déployée, le plancher arrosé. Une multitude d'ananas, de cocos, de bananes, d'oranges, de mameyes se balancent suspendus aux mâts, pendus aux bastingages : des bouquets donnés pour dernier adieu roulent çà et là ; mes

oiseaux, étalant leurs beaux plumages, chantent encore comme s'ils voltigeaient sur les lianes de Cuba, et *le Guadeloupe,* entouré d'un léger brouillard blanc imprégné des jets lumineux du soleil, ne marche pas, mais se balance sur lui-même, fier et coquet, au milieu d'une atmosphère d'opales...

Nous longeons toujours l'île, et je reste toujours là immobile à la contempler jusqu'à ce qu'elle disparaisse... Je veux dire adieu à son dernier rivage, au dernier rayon du soleil qui l'éclaire... Je veux remplir ma poitrine du dernier souffle de la brise qui caressa ses bords...

FIN.

ÉCLAIRCISSEMENTS

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

ÉCLAIRCISSEMENTS.

N° 1.

Tome II, lettre XV, page 37.

L'épreuve indiquée ne suffirait pas à l'intelligence du chien, si le mayoral n'employait pas d'autres moyens; par exemple, celui de se promener avec sa meute, en appliquant alternativement, à chaque chien, les naseaux sur les traces des pieds imprimés sur la poussière des routes : aussitôt que le premier s'aperçoit du passage du fugitif, il se prend à crier et à hurler, les autres l'imitent, et tous s'enfoncent dans les bois, où ils traquent leur victime et finissent par s'en emparer.

N° 2.

Tome II, lettre XV, page 37.

Il est juste de dire que les châtiments corpo-

rels, infligés encore à cette époque dans l'éducation de l'enfance, ne le sont plus à la Havane.

N° 3.

Tome II, lettre XV, page 37.

Le climat n'est pas la seule cause de cette insouciance oublieuse, de cette indifférence inactive du caractère des Havanais : elle est particulièrement le résultat des mauvaises institutions. Les obstacles multipliés et toujours renaissants qui entravent la route des affaires publiques, l'indolence intéressée ou calculée des juges, des avocats et des autorités, qui les tient en suspens, rebutent d'avance et découragent les hommes; ils finissent par s'abandonner à la paresse. Et pendant qu'ils se livrent à une activité prodigieuse pour mener à bien leurs affaires personnelles, pendant que, sous un soleil ardent, ils se transportent à travers des routes impraticables, d'un bout à l'autre de l'île, pour faire construire des sucreries ou pour assister aux labours de leurs champs, s'ils viennent à se trouver aux prises avec les institutions du pays, ils deviennent indifférents et personnels. Les vertus publiques, à la Havane comme ailleurs, ne sauraient éclore que d'un bon système de gouvernement : ce n'est qu'en identifiant les intérêts particuliers aux intérêts de tous, qu'on arrive à l'abnégation, comme on parvient à rendre

salutaires, par l'habileté d'un heureux amalgame, certaines drogues en elles-mêmes malfaisantes.

N° 4.

Tome II, lettre XVIII, page 72.

Les Anglais profitèrent effectivement de l'heure de la *sieste* pour attaquer le château du Morro; mais on croit qu'ils avaient des intelligences secrètes parmi les assiégés. Toutefois, l'ennemi s'introduisit dans le fort, et la sentinelle fut tuée; le reste de la garnison, surprise dans le sommeil, fut obligée de se rendre, après avoir essayé une défense désespérée, pendant laquelle le gouverneur fut tué.

N° 5.

Tome II, lettre XIX, page 98.

La terre que le guajiro choisit pour ses pénates appartient toujours à quelqu'un; il la loue même moyennant un léger payement par an; mais il en paye rarement le loyer, certain qu'il est de ne pas être contraint par la justice à s'acquitter envers son créancier, autant que ce dernier est certain de payer les frais de la procédure, s'il a

le malheur de lui susciter des poursuites : telles sont les garanties que présente notre système judiciaire.

N° 6.

Tome II, lettre XIX, page 98.

Ce résultat s'obtient rarement, et exclusivement dans les environs de la Havane : on peut le réduire de moitié partout ailleurs.

N° 7.

Tome II, lettre XX, page 124.

Il est cependant un moyen d'existence pour la population blanche; mais si, par une mesure énergique, le gouverneur ne le lui conserve pas exclusivement, la race noire le lui interdira encore. Ce n'est pas seulement pour les travaux de l'agriculture que se faisait le trafic des nègres; on les achetait pour les louer, comme ouvriers maçons, charpentiers, cordonniers, fabricants de tabac ou vendeurs publics dans les rues : ils rapportaient et rapportent ainsi un grand bénéfice à leurs maîtres; mais cette spéculation établit une concurrence funeste avec les blancs et avec les hommes libres qui veulent se dédier aux mêmes

métiers, et diminue les chances d'établissement et de lucre pour la population blanche.

N° 8.

Tome II, lettre XX, page 124.

Les nègres déclarés libres par la commission mixte sont fort dangereux dans l'île, et surtout à la Havane : les maîtres les craignent, les esclaves les méprisent, et ils sont plus nuisibles qu'utiles. Toutes les populations demandent à grands cris qu'on les amène hors de Cuba, et sont prêtes à faire des sacrifices pécuniaires pour qu'on les transporte à l'endroit que les gouvernements anglais et espagnol voudraient désigner.

N° 9.

Tome II, lettre XX, page 124.

A peine arrivé à la Havane, le capitaine général Valdez s'occupa sérieusement de la question des esclaves. Il s'adressa aux plus riches propriétaires, à la *Junta de Fomento*, à l'*Ayuntamiento* (municipalité) et au tribunal de commerce, en leur demandant un rapport sur l'importance de la traite pour la prospérité de l'île. Tous furent d'ac-

cord sur la nécessité d'interdire sévèrement la traite, comme ruineuse et menaçante pour l'île; tous réclamèrent avec énergie contre les dangers d'une émancipation prématurée. Le capitaine général s'empressa alors de prendre des mesures énergiques pour interdire complétement le trafic des esclaves. Pour la première fois, la surveillance fut exercée avec rigueur et loyauté. On fit la saisie de plusieurs bâtiments négriers, et on déclara libres les nègres qu'ils portaient, le gouverneur Valdez se privant ainsi volontairement de la prime enorme perçue jusqu'alors par les capitaines généraux pour chaque nègre introduit dans l'île, impôt qui avait enrichi auparavant ses prédecesseurs. Cette conduite ferme et inattendue excita contre le capitaine général Valdez une guerre acharnée de la part des armateurs négriers de Barcelone, de Santander, de Cadix, de Séville et d'autres ports de mer de la Péninsule : les journaux l'attaquèrent; les plaintes, les réclamations, les récriminations vinrent fondre sur lui; on l'accusa de ruiner *l'île*. Les armateurs espagnols établis à Cuba envoyaient de l'argent en Espagne pour entretenir la mitraille des journaux contre lui, et, sans l'amitié que lui portait le régent, il n'aurait pas pu se maintenir dans le poste difficile qu'il remplissait avec autant de sagesse que de désintéressement. Il faut espérer que son exemple sera suivi par ses successeurs. C'est une erreur de croire que nos colons sont intéressés à la continuation de la traite. Ils la regardent comme un fléau exterminateur toujours suspendu sur leur tête et menaçant leur fortune et leur existence;

d'ailleurs ils comprennent aussi vivement que les philanthropes d'Europe tout ce qu'il y a de révoltant dans l'existence de l'esclavage; la véritable opposition à l'abolition franche et absolue de la traite, vient en Espagne des armateurs et des marchands qui spéculent sur cette branche infâme de commerce.

N° 10.

Tome III, lettre XXIV, page 64.

Ce n'est que dans l'année 1834, que le comte de Montalvo fut nommé député de la Havane avec M. A. Arango. Ils siégèrent à la chambre jusqu'en 1836, époque à laquelle les cortès furent dissoutes. A la nouvelle convocation, la Havane réélut encore le comte de Montalvo. M. Saco et d'autres firent partie de cette seconde élection; mais les députés de Cuba ne siégèrent pas.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DU CONSUL D'ANGLETERRE A LA HAVANE, M. TURNBULL, AVEC LORD PALMERSTON, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

N° 1.

M. Turnbull au vicomte Palmerston.

Havane, le 28 mai 1841.

Reçue le 2 juillet.

Dans ma dépêche sur le commerce des esclaves, datée du 12 avril dernier, j'ai eu l'honneur d'appeler l'attention de Votre Seigneurie sur le mouvement remarquable qui a commencé à se manifester dans cette île aussitôt après l'arrivée du capitaine général actuel, en faveur de la suppression du commerce des esclaves, et qui, je m'en félicite, a toujours avancé d'un pas ferme et constant. A l'appui de cette assertion, je pris alors la liberté

d'adresser à Votre Seigneurie, en original et en traduction, la copie du mémoire que les principaux habitants créoles ont adressé à Son Excellence à ce sujet.

Dans ce mémoire, sont cités avec approbation deux autres documents, le premier émané de la *Junta de Fomento* de cette île, et l'autre du conseil municipal, ou *Ayuntamiento*, de cette ville.

J'avais ainsi été induit à supposer à tort que ces deux mémoires de deux corporations importantes de l'île, que je n'avais pas vus, mais dont je suis actuellement en état de vous envoyer les copies et traductions, étaient conçus dans le même esprit généreux qui distinguait l'écrit vraiment éloquent que j'eus l'honneur de vous transmettre par le paquebot *Peterel* (1).

Il est vrai que ces mémoires sont tels qu'il n'auraient pas été écrits ou même pensés il y a peu de mois.

La représentation faite par l'*Ayuntamiento* est une protestation contre toute discussion indiscrète de la question générale de l'émancipation des nègres dans les journaux de la métropole, lesquels ne peuvent plus être censurés comme précédemment ni exclus de la circulation à Cuba par les autorités de cette île, et elle contient une déclaration franche et ouverte en faveur de la suppression de la traite. Du reste, Votre Seigneurie verra que cette importante corporation

(1) Le mémoire adressé au gouverneur par les principaux habitants créoles de l'île de Cuba.

rejette sur le gouvernement de la métropole toute la responsabilité de la permission et de la protection de ce commerce, ce qui confirme mes opinions à ce sujet, opinions dont je vous ai constamment entretenu depuis mon arrivée dans cette île en 1838. Je ne puis pas m'empêcher d'exprimer la conviction où je suis, que ce document, le plus pauvre et le moins important de la série que j'ai à présent l'honneur de vous envoyer, deviendra dans les mains de Votre Seigneurie un argument suffisamment puissant pour faire peser toute la responsabilité du maintien de ce trafic sur le gouvernement de Madrid, *dans le seul but reconnu de tenir cette île, pour quelque temps encore, dans la dépendance de Sa Majesté Catholique.*

La *Junta de Fomento*, quoique également inquiète du danger qu'une libre discussion apporterait à l'institution de l'esclavage, et quoique exprimant la plus grande répugnance à laisser exercer les pouvoirs déjà accordés à la Grande-Bretagne pour la suppression du commerce des esclaves, est cependant plus franche que l'*Ayuntamiento*, en déclarant son horreur du trafic africain, et en indiquant des mesures pour arriver à son entière cessation. Une explication de cette différence d'opinion et d'expression est facile à conclure de ce fait : que le corps municipal est composé de marchands, dont plusieurs ont un intérêt direct au maintien de la traite, tandis que la *Junta de Fomento* est composée principalement de planteurs, propriétaires et fermiers, qui commencent à découvrir que leurs véritables intérêts

seront plus favorisés par sa suppression immédiate.

J'ai eu aussi la bonne fortune de me procurer, et j'ai l'honneur de l'inclure ici, le mémoire sur ce même sujet du tribunal de commerce de la Havane, adressé ainsi que les deux autres à la régence provisoire du royaume. Il paraîtrait que ce tribunal, comme la *Junta de Fomento,* accepterait avec joie une mesure pour la suppression effective du commerce des esclaves, si elle pouvait s'accomplir sans l'intervention étrangère, en échange d'un long répit de discucsions parlementaires ou publiques, au sujet de la question plus générale de l'émancipation des nègres. Dans cet écrit, le tribunal de commerce me fait l'honneur de m'accabler d'injures : le crime que j'aurais commis serait d'avoir accusé le gouvernement d'Espagne, ses agents dans cette île, et les habitants en général, d'avoir enfreint les traités avec l'Angleterre, et d'avoir aussi osé proposer l'extension des pouvoirs de la commission mixte au point de l'élever au rang d'un tribunal ordinaire du pays. *L'extrême irascibilité du tribunal de commerce sur ce point pourrait servir de recommandation à mon projet de traiter avec les Africains, après qu'ils seront débarqués, projet que je soumets à la considération bienveillante de Votre Seigneurie* (1).

Je suis aussi en état d'envoyer à Votre Seigneurie, par cette occasion, un mémoire où sont

(1) Cet aveu est important et n'a pas besoin de commentaire.

professés les sentiments les plus libéraux et les plus éclairés, et allant jusqu'à demander la concession du principe de l'émancipation des nègres et la substitution du travail libre au travail des esclaves dans cette île. La présentation d'un pareil mémoire au capitaine général de Cuba forme à elle seule époque dans l'histoire de l'île. Il est vrai que ce document n'est revêtu que d'une seule signature, mais c'est celle d'un homme d'une grande importance dans ce pays, le comte de Santovenia, qui a au moins 40,000 liv. sterling de revenu annuel et qui est actuellement possesseur de 800 esclaves.

J'ai la confiance que ces documents paraîtront à Votre Seigneurie d'un intérêt et d'une importance suffisants pour leur donner une place parmi les documents relatifs à la suppression de la traite que Votre Seigneurie a coutume de déposer devant le parlement. J'ai offert de les communiquer aux commissaires de Sa Majesté, si, après lecture de ces documents au consultat, ils manifestent l'intention de les faire copier pour leur propre usage et par leurs secrétaires particuliers.

A

Première pièce incluse dans la lettre de M. Turnbull.

MÉMOIRE ADRESSÉ PAR LA JUNTA DE FOMENTO A LA RÉGENCE PROVISOIRE D'ESPAGNE, AU SUJET DE L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE ET DU COMMERCE DES ESCLAVES.

La Havane, 26 février 1841.

Les commissaires chargés de l'encouragement de l'agriculture et du commerce de l'île de Cuba n'ont pas hésité à appeler l'attention de la régence provisoire du royaume, afin de prévenir, dans l'intérêt de leur pays, tous les maux qui, à propos de la question de la liberté des nègres, ont été soulevés par une discussion imprudente et par des agents étrangers, dans un esprit d'hostilité à la prospérité nationale.

Leur objet est d'attirer également l'attention sur le danger auquel est exposée la conservation de cette île, si on continue à l'agiter, à moins que par l'influence de la raison on puisse empêcher les discussions sur l'esclavage, publiées sans cesse par la voie de la presse, sans quoi on ne saurait garantir aux habitants de toute classe et de toute opinion la conservation de leur vie et de leur fortune.

Dans une affaire aussi délicate, où se trouvent en présence les intérêts opposés de deux grandes

masses de tout un peuple, l'homme qui se déclare en faveur du parti le plus fort, au risque d'exterminer le plus faible, ne peut mériter le titre d'ami de sa race.

C'est l'affaire des esprits justes et philosophiques d'éclairer le gouvernement sur les erreurs qu'on lui suggère, et de lui présenter, pour être soumis à son examen, des plans profondément médités. La vraie sagesse consiste à corriger les abus sans produire des troubles.

Bien loin de suivre ces principes, l'auteur d'une communication qui a paru dans le *Corresponsal de Madrid*, sans la moindre connaissance de l'état présent de l'esclavage dans cette île, proclame la nécessité de l'émancipation, suppose qu'elle a été tacitement convenue dans le traité de 1817, et assure que cette mesure sera accomplie, malgré l'opposition des propriétaires.

Cette discussion sur une question si dangereuse est tolérée à Madrid dans les feuilles publiques, qui circulent ensuite ici en grand nombre, à la portée de nos affranchis, et qui sous peu viendront à la connaissance de nos esclaves de la ville et de la campagne. Il n'en faut pas davantage pour exciter la méfiance et l'alarme parmi les capitalistes et les propriétaires sur l'avenir de l'île, en leur donnant à penser, et non sans raison, qu'il est temps pour eux de sauver ce qu'ils peuvent de leur fortune, et de se rendre dans des pays plus sûrs et qui leur offrent une protection plus efficace.

Aucune branche d'industrie ne peut prospérer sans confiance, principalement toutes les entre-

prises agricoles qui composent notre fortune et qui exigent l'application constante du capital qui y est engagé. La grande somme nécessaire pour l'établissement d'une plantation de sucre, le grand espace de temps que demande sa réalisation, et la difficulté de diviser une telle propriété ou d'en disposer, obligent le propriétaire à la laisser dans la même forme à sa postérité la plus éloignée. C'est pourquoi celui qui cherche à créer une pareille propriété, ou qui en exploite une, en voyant annoncer dans les journaux de Madrid que l'esclavage est sur le point d'être aboli, et trouvant que l'existence de l'esclavage est menacée par les agents d'une puissante nation qui a commis la folie de ruiner ses propres colonies dans notre voisinage immédiat, préférera garder son capital improductif ou le mettre en sûreté à un taux fort bas d'intérêt, plutôt que de s'exposer à le perdre pour toujours dans un pays soumis aux scènes déplorables de la Jamaïque.

Si la mission entreprise par l'*Impartial espagnol* a causé une telle alarme parmi les planteurs de Cuba, dont les intérêts prospéraient au milieu de la décadence de leurs rivaux étrangers, et qui portaient très-opportunément assistance à la métropole, il peut se féliciter de l'avoir remplie complétement. L'arrivée de ces journaux de Madrid a coïncidé avec les nouvelles exigences des commissaires anglais, dans le but d'augmenter l'alarme des habitants par des dénonciations au sujet de la continuation du commerce des esclaves.

Le gouvernement anglais n'est pas encore content de l'établissement d'un vaisseau de guerre

démâté en position dans notre port, ayant un équipage composé de nègres émancipés portant l'uniforme de la marine royale de la Grande-Bretagne, et où nos esclaves noirs des deux sexes ont un libre accès.

La contagion propagée parmi nos esclaves par la communication constante entre eux et le grand nombre d'émancipés, qui, malgré la ferveur de l'humanité anglaise, n'ont pas encore été transportés dans leurs îles, paraît ne pas être regardée comme dangereuse dans un instant où notre gouvernement est assiégé de demandes pour exécuter des visites domiciliaires dans les maisons de campagne adjacentes à cette ville, où l'on suppose que sont déposés des nègres récemment arrivés d'Afrique; de tels actes sont commis avec une ostentation publique, et deviennent immédiatement notoires et intelligibles pour les esclaves, en leur donnant de nouvelles idées sur l'illégalité de leur condition.

C'est ainsi qu'ils sont amenés à penser, qu'ils sont protégés par un pouvoir agissant sous l'influence anglaise, et qui les provoque à la rébellion contre leurs maîtres. C'est une violation du droit des gens, commise à une époque où l'intervention d'un pouvoir dans les affaires intérieures d'un autre a été solennellement proclamée par les congrès modernes comme incompatible avec les droits des nations.

Il est très-bien que l'Angleterre émancipe les esclaves dans ses propres colonies, et que la France suive spontanément son exemple si elle est convaincue des bons résultats d'une pareille me-

sure; mais si l'Espagne ne le souhaite pas de même, parce qu'elle considère que ce serait ruineux pour la plus riche portion de sa population, les îles Britanniques ont-elles le droit de se porter arbitres des destinées des autres?

L'ancien continent est peuplé de millions d'êtres humains, aussi esclaves que les nègres et mille fois plus corrompus; les nations les plus civilisées s'engagent dans des guerres sanglantes où sont sacrifiées des victimes innombrables; et cependant il n'y a ni philanthropie ni intervention pour éclairer et régénérer les uns, ni pour empêcher les dévastations des autres. D'où provient donc cette prédilection pour la race africaine, qui est sur le point d'avoir la prépondérance dans ces îles des Indes orientales? Et comment se fait-il que pour favoriser ce mouvement, on prenne une intervention *de facto* si offensante pour le drapeau espagnol?

Les commissaires ne s'occuperont pas à rechercher la cause de cet état de choses exceptionnel, ni à accumuler des preuves des procédés violents des commissaires anglais envers la première autorité de l'île; car il est certain que ces communications sont à présent soumises à la considération de la régence, avec un projet pour empêcher le progrès des prétentions de l'Angleterre, et pour montrer la nécessité de placer ces agents dans une position moins importante, où leurs fonctions soient moins dangereuses au repos de l'île et aux intérêts de la monarchie; c'est pourquoi ce sujet n'échappera pas à la pénétration de la régence.

Dans une occasion semblable les commissaires

ont établi, et maintenant ils le rappellent au gouvernement suprême, que pour les nègres, ou au moins pour ceux de Cuba, le mot d'esclavage est odieux, représenté comme il l'est dans les déclamations des abolitionistes, sous les couleurs les plus sombres, sans réfléchir à la condition où les nègres étaient auparavant, avant d'être réduits à l'état de servitude, aux avantages dont ils jouissent dans cet état, et aux conséquences désastreuses qu'entraînerait leur rétablissement dans leur condition primitive.

De mûres réflexions sur ces trois situations détermineront s'il est fait plus de tort ou de bien aux Africains en les rendant esclaves qu'en les laissant à leur liberté. La moindre connaissance de la manière de vivre des Africains dans l'intérieur de l'Afrique, suffira pour rendre compte de la répugnance qu'éprouvent ceux qui ont obtenu leur liberté à retourner dans leur pays natal, quand bien même un tel retour leur serait proposé.

Ce qui est appelé esclavage à Cuba, afin d'être mieux compris par ceux qui ont eu l'occasion de l'observer, doit être divisé en deux classes. D'abord l'esclavage des villes, et ensuite l'esclavage des campagnes. Il sera toujours honorable pour ses habitants qu'à l'aide d'esclaves africains et d'hommes de ce continent de condition libre, ils ont pu présenter aux regards de ceux qui ont touché les rivages de la Havane une classe de la société, la plus infime, celle qui, dans tous les pays, est regardée comme la lie du peuple, ayant un air de décence et de bien-être, et possédant

des habitudes laborieuses qui ne se trouvent pas sous les institutions perfectionnées de Paris et de Londres.

Le commerce incessant et actif qui se fait dans l'intérieur de nos établissements, les chargements et déchargements des vaisseaux sur les jetées, la vente d'articles de tout genre pour leur consommation immédiate, le soin des nombreuses voitures privées et publiques qui sillonnent nos rues, et nos nombreux ateliers de toute nature, sont effectués par des nègres esclaves, dont la santé robuste annonce qu'ils possèdent un bien-être plus grand que celui dont peuvent jouir les travailleurs d'Europe.

On ne trouvera pas dans toute cette ville à esclaves un seul mendiant, un seul ivrogne, un seul vaurien qui s'efforce d'exciter la compassion publique; et cependant ne s'attendrait-on pas à trouver des mendiants en abondance parmi les esclaves malades ou âgés, abandonnés par leurs propriétaires?

Quel contraste entre la scène d'activité qu'offre la Havane et le tableau que nous présente l'île de Ténériffe, dont les habitants sont des hommes libres! Un résident de la Havane, à son retour au Havre et à la Guadeloupe, étant débarqué avec ses compagnons à Ténériffe, afin de voir cette ville, avait à peine mis pied à terre qu'il fut entouré par une telle multitude de mendiants demandant la charité, qu'il fut forcé, au milieu de la ville, de chercher un asile dans une maison particulière contre l'aspect d'une misère aussi repous-

sante, et que de là il ne put se retirer que sous la protection de la police.

Quelque misérables que soient supposés les nègres, pas un d'eux n'est mort ici faute d'aliments, tandis que des classes entières d'hommes, dans les nations de l'Europe les plus libres, sont condamnées à mourir de faim et de froid, ou de maladies causées par les mœurs dissolues des habitants.

Les esclaves domestiques à la Havane forment une fraction distincte parmi la classe à laquelle ils appartiennent. Ils sont bien plus heureux que leurs compagnons, et c'est cette fraction qui nous fournit nos nourrices, pour lesquelles nous gardons une affection filiale; leurs enfants sont élevés dans la compagnie des nôtres; et ces domestiques, qui sont placés plus immédiatement auprès de la personne de leurs maîtres, acquièrent une espèce d'éducation, consistant en un certain tact et intelligence, produits par leur contact continuel avec les classes les plus élevées de la société. Leur tenue et leurs manières sont bien supérieures à celles des blancs dans la campagne, ou des ouvriers blancs des villes; et ils ne voudraient à aucun prix changer leur manière de vivre contre celle d'aucun homme qui gagne sa vie par son travail personnel.

Cette habitude de faire attention aux esclaves domestiques dès leur enfance engendre parmi les habitants de Cuba une sorte de sympathie pour toute leur race, tellement qu'aucune personne bien élevée n'a été jamais capable de commettre le moindre excès dans la punition de ses escla-

ves. Au contraire, la seule pensée d'améliorer leur sort leur est propre, quoique ce ne soit pas par les moyens d'une éducation régulière ; et ce désir a exercé une influence notable sur l'amélioration de la condition des esclaves ruraux.

Cette dernière section des nègres qui sont destinés à une sorte de travail plus forcé et plus rude, car ils le font à de certaines saisons de l'année hors de la présence de leurs maîtres, est, sans aucun doute, dans une position bien plus défavorable; et c'est pour cette raison que, dans l'opinion des commissaires, elle est la plus convenable à comparer avec celle des travailleurs libres d'autres pays.

Tout nègre des champs possède un logement pour lui, qui, selon la fortune de son maître, est, ou bien un cabinet séparé, habitable par un couple marié, ou une chambre dans un édifice commode, ce qui est le cas le plus fréquent dans les plantations de café ou dans les propriétés de personnes qui ont passé d'une position élevée à celle de planteurs.

Dans les établissements les plus économiques, la ration quotidienne consiste en huit onces de bœuf salé cuit avec des assaisonnements nutritifs et distribué en deux repas, dont le premier est servi à onze heures du matin et l'autre après le coucher du soleil, à la fin de la journée du travail.

A chaque esclave est réservé un petit jardin pour cultiver des grains et des végétaux, avec lesquels ils varient leur nourriture journalière ; il est aussi permis d'élever de la volaille et un cochon dans le voisinage de l'habitation.

Les esclaves des champs reçoivent annuellement deux habits de toile de Hambourg, et en hiver un châle et une cape de laine. Chaque propriété a une infirmerie régulière, placée sous la garde du meilleur médecin que l'on peut trouver; et quand un esclave est malade, on n'épargne ni soins ni attentions, quand il n'y aurait pas même avantage quelconque pour le maître. Et quand la vieillesse ou les infirmités les empêchent de travailler, ils sont sûrs de trouver un asile où ils reçoivent les mêmes soins qu'ils auraient reçus dans la plénitude de leur santé et de leur vigueur.

Et quel est le travailleur en Europe qui pourrait compter sur une telle assurance de repos sans en appeler à la compassion publique? Et comment ses enfants, quelque nombreux qu'ils puissent être, sont-ils assurés d'avoir constamment leur subsistance? Il est aussi vrai de dire que parmi cette classe d'esclaves, ceux qui se conduisent le mieux sont attachés à des postes où ils jouissent de plus de liberté, et sont en état d'amasser un capital suffisant pour acheter leur liberté.

Et ne serait-il pas plus humain pour le travailleur européen mourant de faim et de dénûment, que son gouvernement employât à améliorer les misères de sa condition les millions qu'il dépense en tentatives pour améliorer le sort de Cuba? De plus, le travailleur est esclave de ses besoins. Afin de les satisfaire, il est forcé de doubler ses travaux, et s'ils ne sont pas encore suffisants pour produire autant de sécurité et de jouissances dans son vieil âge que n'en possède l'esclave, le résul-

tat positif est que l'esclave est de fait le plus heureux, et que le travailleur européen n'a pour lui qu'un beau nom.

Les commissaires n'ont pas l'intention de s'opposer à l'accomplissement du traité pour la cessation de la traite des noirs, ni de défendre les infractions clandestines dont il a été l'objet, parce qu'il a été signé avec l'approbation du gouvernement, qui a trouvé convenable d'ouvrir des négociations internationales sur ce sujet avec la puissance qui a pris sur elle d'entreprendre la défense de l'humanité.

La suppression de la traite pourrait même être regardée comme bienfaisante et opportune, si elle était accompagnée d'un plan pour l'immigration de colons blancs, et la dépense de leur introduction, dans un cas urgent, pourrait être supportée par les revenus publics de l'île. Le nombre des travailleurs blancs deviendrait alors assez grand pour pouvoir réduire leurs salaires au point de les engager à se livrer à l'agriculture, et de rendre leur travail plus économique que celui des nègres. Cela aurait dû déjà être le cas, et c'est maintenant le seul système par lequel la traite des nègres pourra être entièrement anéantie, à moins que nous n'ayons l'intention de voir annihilés les produits de l'île.

De telles améliorations ultérieures devraient donc être préparées graduellement, de la façon que le gouvernement décidera dans sa sagesse, afin de nous délivrer un jour de la nécessité fatale et inévitable où nous sommes à présent placés,

de recruter notre population par l'introduction d'esclaves.

Mais les commissaires ne cesseront pas de répéter à la régence que la mesure d'émancipation qu'annonce d'une manière erronée la communication du *Corresponsal* arracherait immédiatement cette île à la métropole, ainsi qu'à ses habitants de race blanche.

Le payement immédiat de la valeur des esclaves, comme indemnité, ne serait pas un remède suffisant à ce désastre; car sans eux les propriétés seront complétement ruinées. Jamais non plus le payement complet (et impossible) de la valeur des propriétés elles-mêmes ne sera une compensation suffisante, parce qu'en supposant que chaque propriétaire ait l'argent dans sa poche, il n'y aurait pas de force suffisante pour réprimer les excès de 500,000 esclaves naturellement indolents et portés à la dissipation, et spécialement quand ils feront cause commune avec les 200,000 habitants de couleur libres portés dans le cens de l'île.

Il ne serait pas possible d'engager les nègres nouvellement émancipés à contracter des habitudes de travail volontaire, ni de leur communiquer les mœurs données par une éducation régulière. Ils désireront naturellement vivre avec le moins de travail possible, s'adonneront au vol et à d'autres vices, et les blancs n'étant pas en nombre suffisant pour les tenir en respect, il s'élèverait un tel degré de rivalité et de haine, qu'il en résulterait une guerre à mort.

Il n'est pas à présumer qu'aucun homme blanc

veuille se soumettre à un sort aussi dur; ils préféreront tous émigrer dans des contrées étrangères, gagner leur subsistance et sauver la vie de leurs enfants, s'ils n'adoptent pas les mesures que pourrait dicter le désespoir.

C'est pourquoi les commissaires supplient le gouvernement provisoire :

1° De réprimer la licence avec laquelle la presse périodique de Madrid attaque la loyauté irrécusable des habitants de Cuba, par la propagation de doctrines opposées au bien-être et au salut de tous les propriétaires, à la conservation du pays et à l'intérêt des revenus de Sa Majesté;

2° De refuser pour l'avenir d'entrer dans des négociations relatives à la traite d'Afrique, d'après les bases suivant lesquelles elles ont été ouvertes, c'est-à-dire par la cession à la nation anglaise du droit d'intervention personnelle par ses agents sur le territoire espagnol; d'insister pour que le principe de non-intervention, qui a été sanctionné par les congrès généraux, ait vigueur, et de faire que les commissaires anglais qui résident ici soient envoyés pour exercer leurs fonctions en un lieu où leur présence soit moins préjudiciable à la tranquillité et au bien-être public;

3° Que le gouvernement adopte de telles mesures qui lui paraîtront convenables et compatibles avec l'honneur national pour la cessation absolue de la traite des esclaves, et qu'en même temps un plan de colonisation blanche soit décrété, dont l'exécution soit confiée à cette corporation, la plus active et la plus profondément intéressée aux améliorations publiques, et assez

nombreuse pour comprendre, non-seulement ceux de notre nation, mais aussi les étrangers de tous pays; que les dépenses occasionnées par cette mesure soient à la charge des revenus de l'île;

4° Que la régence, dans sa pénétration profonde, daigne considérer que dans la question de la liberté des nègres, il n'y a eu qu'une seule pensée ou opinion depuis l'arrivée des publications en question de Madrid : c'est que l'île sera perdue d'une manière irréparable pour la métropole et ses habitants; car ils se porteront plutôt à quelque extrémité, que de se soumettre au sacrifice de leurs fortunes, au danger de leurs vies, et peut-être à être un jour subordonnés aux nègres.

El conde de Villanueva, président.
(*Suivent les signatures.*)

B

Seconde pièce incluse dans la lettre de M. Turnbull.

MÉMOIRE DE L'AYUNTAMIENTO OU CONSEIL MUNICIPAL DE LA HAVANE, A LA RÉGENCE PROVISOIRE D'ESPAGNE, SUR L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE ET DE LA TRAITE DES NOIRS.

La corporation municipale de la très-fidèle ville de la Havane adresse à la régence provisoire du royaume les plaintes de l'île de Cuba sur une

question qui touche à son existence. Quoique indigne de ce grand rôle, cependant, étant le seul intermédiaire représentatif dont jouissent ces fidèles habitants, la municipalité se propose, avec toute l'ardeur inspirée par la justice et toute la confiance qu'elle a dans la sagesse d'un gouvernement juste, de prouver l'impossibilité de prendre une résolution sur l'émancipation des nègres esclaves de cette île, sans occasionner sa destruction, en retour de sa loyauté sans tache et des grands et constants sacrifices qu'elle s'est imposés en faveur de la métropole. Elle en appellera aussi à la justice et à la politique, sur ce qu'avance en faveur de l'émancipation une philanthropie mal entendue, qui ne s'appuie pas sur des données positives, mais sur une indigne jalousie.

Il est douloureux d'observer que les circonstances qui ont servi de prétexte pour refuser aux provinces d'Amérique le droit de représentation et d'autres garanties sociales, ne sont plus prises en considération quand l'émancipation des esclaves est en question; mais il est bien plus douloureux de voir que les souffrances d'une classe de la population sont exagérées dans le but d'arriver à la ruine et à la destruction sanguinaire de l'autre. Ceux qui ont discuté la question de l'esclavage en Amérique ont négligé, parmi leurs considérations, le fait que la différence des castes y est comprise; différence qui inspire les alarmes les plus sérieuses à l'égard d'une portion importante de la population, qui, sans être de condition esclave, désire l'extermination de la race blanche.

Si le nombre d'esclaves qui sont placés dans un contact plus immédiat avec les gens de couleur croissait et si les difficultés qui s'élèvent par la subordination et l'isolement des esclaves étaient enlevées de façon à préparer la voie à des bouleversements, Cuba confirmerait l'expérience de Saint-Domingue, et accomplirait la prédiction : que dans ces îles la race noire exterminerait les blancs, et que ceux-ci l'emporteraient sur les noirs sur le continent. C'est manquer de connaissance du cœur humain que de ne pas soupçonner le désir, dans quelques âmes perverses, de voir détruire la population blanche, et de ne pas craindre que ce désir, excité par les plaintes, non pas des esclaves, mais de leurs défenseurs gratuits, n'excite des désastres et des révolutions. Mais ceux qui exagèrent les maux de l'esclavage devraient considérer que le mal n'est pas si grand que celui qui serait produit par l'extermination de la classe blanche, et que cette île serait perdue pour la civilisation et le commerce, si une classe ignorante et dégradée présidait à ses destinées.

L'opposition à l'émancipation n'est pas seulement fondée sur le désir de la prospérité de l'esclavage, ni sur l'amour insensé d'une richesse qui disparaîtrait avec les esclaves qui la produisent : elle se fonde sur la préservation de l'existence de la classe blanche, qui a le devoir et le besoin de l'empêcher. Et les habitants de l'île de Cuba, qu'il ne faut pas blâmer *par la seule raison que leur gouvernement permet et protége l'abominable trafic des esclaves*, ont un droit mieux fondé à de-

mander la préservation de leur existence, que ne l'a la race esclave à demander la liberté. Cette liberté ne serait en tous cas qu'une abstraction, tandis que la préservation de la race blanche n'en est pas une. D'ailleurs, il ne faudrait pas oublier les circonstances locales qui rendent l'émancipation impossible. La liberté des mineurs et des fous est une chose juste comme abstraction, mais d'autres raisons empêchent qu'on ne les en mette en jouissance; et ceux qui, affectant des sentiments philanthropiques, déclameraient contre l'autorité du père et du curateur, ne seraient pas moins raisonnables que ceux qui demandent une émancipation à laquelle les esclaves ne sont pas préparés. C'est en vain que des transitions ont été proposées. Les intérêts des propriétaires d'esclaves ne permettront pas des concessions préliminaires, car elles ne pourront être accordées sans produire de commotions. Le seul remède que puisse indiquer la raison ou une philanthropie éclairée, serait adoucir les maux des esclaves, afin de les préparer par degrés insensibles à jouir de leur liberté; et il est honorable pour la législation de ce pays et les mœurs de ce peuple, que les règlements concernant l'esclavage, et spécialement la cédule royale du 31 mai 1789, et le traitement humain de leurs maîtres rendent ridicule et chimériques les déclamations de ceux qui s'intéressent à l'émancipation.

Le travailleur en Europe est indubitablement dans une condition bien plus infortunée que celle de l'esclave dans cette île. L'esclave est nourri et entretenu par son maître pendant la maladie et la

vieillesse, et il a devant lui une perspective bien préférable à celle du travailleur qui vit de son travail journalier, et qui même, sans supposer qu'il devienne âgé ou malade, mourra de faim si une amélioration dans les machines ou une plus grande parcimonie le chasse de l'atelier. Les souffrances de l'esclave dans l'île de Cuba sont moindres que celles du matelot ou du soldat. Et de même qu'il ne serait pas juste de dire que les fabricants et les capitalistes doivent êtres voués à la destruction, de même aussi il n'est ni juste ni convenable de dire que la race blanche de l'île de Cnba doit être exterminée. Nos esclaves ne sont pas dans une situation aussi misérable que ceux des colonies étrangères, où les maîtres ont droit de vie et de mort, où l'esclave n'a pas le droit de porter plainte contre son maître, et où il n'y a pas pour eux de justice de la part de l'homme.

Il y a peu de testaments dans cette île qui ne contiennent de provisions pour la manumission de quelques esclaves, comme récompense de leurs services ; il y a très-peu d'esclaves, ayant une bonne conduite, qui ne puissent amasser un capital suffisant pour acheter leur liberté sous la protection des syndics et des *procuradores generales* ; il y a très-peu d'excès commis par les maîtres qui ne soient réprimés à l'avantage des esclaves eux-mêmes. Ils sont admis à un droit de *coartacion* qui limite le prix de leur rachat, et leur vie est soigneusement protégée. Mais si des allégements ultérieurs étaient demandés, il ne serait pas difficile de les obtenir, en tant qu'ils seraient parfaitement en harmonie avec l'esprit protecteur de nos

lois, avec les habitudes humaines et les dispositions naturelles des propriétaires; mais ce ne pourra être une émancipation générale, qui ne ferait que causer la ruine et le désastre. De cette façon, les esclaves seraient graduellement élevés à la condition d'affranchis. Et si nous réfléchissons qu'il n'existe aucune juste proportion entre les sexes, et que, parmi ceux de sang mêlé, les blancs ont l'ascendant, qui pourra dire que dans peu d'années la différence des castes n'excitera pas d'alarmes, et que l'esclavage domestique aura cessé d'exister? Cela suppose l'entière suppression du trafic exécrable avec les Africains. Les habitants de l'île de Cuba forment le peuple le plus profondément intéressé à ne pas voir imprudemment augmenter le nombre des gens de couleur. Les lois du pays, et un traité solennel avec l'Angleterre, ont déjà prohibé la traite des noirs; et bien qu'il puisse être supposé que l'objet unique de cette prétendue philanthropie d'une nation civilisée ait été l'agrandissement des possessions de cette nation dans les Indes; bien qu'il puisse être aussi supposé que le but en était la destruction des colonies de France, d'Espagne, du Portugal et de la Hollande, cependant ce n'est pas l'intérêt des habitants de l'île de Cuba de défendre un trafic justement exécré. S'il a été manqué à la foi des traités, si le commerce d'hommes a été permis, il est juste qu'une telle illégalité soit réprimée comme le serait toute autre; mais ceux qui se sont rendus coupables de ces excès ne sont pas dans l'île de Cuba, et il ne serait pas juste que les indigènes payassent de leurs vies,

de la perte ou de la destruction de leurs propriétés, les crimes des autres, sous le prétexte erroné que notre dépendance de la métropole sera maintenue par l'accroissement de la population nègre. Cette dépendance sera perpétuelle si les éléments d'ordre, qui existent heureusement dans l'inviolabilité de notre propriété, continuent à être préservés; elle sera perpétuelle si le gouvernement espagnol, plus éclairé, étendait sur ce pays son bras protecteur. Si les habitants ont su résister aux suggestions et à l'exemple que leur ont offerts toutes les parties de l'Amérique, et s'ils ont consenti à verser leur sang et à dépenser leur argent, non-seulement en Europe, mais encore dans les provinces voisines de l'Amérique, pour réprimer ceux qui étaient auparavant leurs frères, ils ont besoin de ne pas être effrayés des doutes qui sont portés sur leur loyauté inviolable, au moins dans le cas impossible, parce qu'il est injuste, où ils seraient contraints de subir la loi de leur préservation. Abolissez donc la traite d'Afrique, mais ne permettez pas que sa continuation odieuse et clandestine produise la ruine totale de l'île de Cuba.

Mais quel bien pourra produire l'émancipation? quel usage les esclaves feront-ils de leur liberté? Plongés dans un état d'ignorance dont la liberté ne les ôtera pas, privés de capitaux et de connaissances, sans aucun désir qui les stimule à acquérir et à accumuler, leur indolence et leur paresse les rendra d'autant plus misérables qu'ils sont plus nombreux, et ils ne pourront soutenir leur existence sans commettre des crimes, sans se

venger d'une manière impie et barbare de la perte de leur liberté, et sans rendre leur propre existence incompatible avec celle de leurs maîtres actuels.

L'économie politique peut bien nous montrer que ces pays-là sont productifs où le travail est libre, plus que ceux où prévaut l'esclavage; mais si nous mettons en comparaison, non pas le pouvoir productif de peuples distingués l'un de l'autre par leurs lois et leurs mœurs, mais le travail d'un esclave comparé avec celui de l'homme libre vivant au même lieu; si nous considérons que le travail d'un journalier n'est pas beaucoup moins forcé que celui de l'esclave; si nous observons que la consommation et les frais de l'existence de l'esclave sont moindres que ceux de l'homme libre, il sera impossible d'établir une supériorité en faveur du travail imposé par la misère et la pauvreté sur le travail exigé sous une forme plus douce par l'esclavage. Si l'introduction d'esclaves dans un lieu où il n'y en avait pas précédemment était en question, la doctrine de la supériorité du travail libre pourrait être soutenable. Mais telle n'est pas la question. L'existence de l'esclavage est un fait, et si ce fait exerce une grande influence sur la dépréciation du travail, sur la dégradation des mœurs, et en arrêtant le progrès des connaissances et peut-être des arts, la dépense plus grande des ouvriers et des mécaniciens, qui sont habitués à de plus grandes dépenses, et exigent par suite un salaire plus élevé, devient évidente. L'émancipation des esclaves amène l'éloignement d'un grand nombre de mains de la cul-

ture du sol; et sans prendre en considération la perte de leur valeur, qui doit toujours être indemnisée, sans considérer le dommage causé par tout changement dans l'application du capital, la perte seule qui résultera du défaut de cultivateurs est incalculable. Une telle perte ne saurait être réparée qu'au bout d'un long espace de temps par l'immigration européenne, parce que l'émigration des blancs ne se fait pas avec la même facilité que celle des nègres, et le coût plus élevé des produits du travail blanc exclura les produits de cette île de la concurrence sur les marchés du monde. Le triste sort de la Jamaïque est plus convainquant que toutes nos théories économiques, et nous montre combien serait fâcheux l'avenir de l'île de Cuba, quand bien même les habitants blancs ne seraient pas exterminés. Et quels avantages pourrait tirer la nation espagnole en retenant cette île sous sa dépendance? Par quels moyens pourrions-nous envoyer quatre millions de dollars à la métropole, après avoir suppléé à nos propres besoins? Où serait le bénéfice qu'elle aurait à introduire dans cette île les productions de la Péninsule, quand il ne pourrait plus s'en faire l'échange contre d'autres produits? Toutes les nations de la terre, sans exception, sont intéressées à la préservation de l'île et à la prospérité de son commerce et de son industrie, et le gouvernement espagnol ne peut décréter l'émancipation de nos esclaves sans se suicider. L'Espagne n'a pas besoin de recevoir des leçons de philanthropie des autres nations. Les colonies de la Grande-Bretagne ont oujours été dans une condition pire que les pro-

vinces de l'Espagne, pour lesquelles le seul nom de colonie était offensant; et la reconnaissance de l'influence étrangère dans des questions de droit positif serait aussi injurieuse qu'infortunée.

La circonspection requise par la considération d'une question d'une importance aussi vitale pour cette île, la nécessité de connaissances locales afin d'arriver à une conclusion juste, et le droit d'être entendus par une représentation légitime qu'ont ceux qui se trouvent si profondément intéressés dans la question, empêcheront probablement l'accomplissement soudain de la mesure de l'émancipation; mais le conseil municipal de la Havane manquerait à ses devoirs s'ils ne représentait pas que la seule discussion d'une pareille question est aussi injurieuse que le serait sa décision inconsidérée; s'il ne faisait pas connaître avec franchise et fidélité que le moindre résultat de cette mesure sera de mettre en danger l'existence politique de l'île, et enfin s'il ne déclarait pas que le résultat inévitable de la discussion sera une révolution sanglante. Le gouvernement pourra reconnaître la vérité de ces observations, et si l'île doit périr, si la ruine et l'extermination de ses habitants doivent être la récompense de leurs sacrifices et de leur fidélité, au moins il ne sera pas dit que le mal n'a pas été prévu et qu'il a été hâté par le lâche silence de cette municipalité.

C

Troisième pièce incluse dans la lettre de M. Turnbull.

La Havane, 30 mars 1841.

MÉMOIRE DU TRIBUNAL DE COMMERCE DE LA HAVANE A LA RÉGENCE PROVISOIRE D'ESPAGNE, AU SUJET DE L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE ET DU COMMERCE DES ESCLAVES.

Le tribunal de commerce de cette très-fidèle ville de la Havane, dans un moment où la terreur se répand dans cette capitale et dans tout le pays, par le bruit qu'à la prochaine session des cortès une mesure législative sera proposée, à l'effet de produire l'émancipation des esclaves de cette île, ne peut faire autre chose qu'élever sa voix vers la régence provisoire du royaume, en témoignage de sa fidélité et de sa constance, et de l'amour qu'il porte au bien-être et à la prospérité de la monarchie. A part les dangers et les malheurs auxquels sont exposés des objets si chers, si des questions d'une nature aussi délicate étaient agitées au sein de la représentation nationale, la dignité, l'intelligence et la sagesse du gouvernement suprême omettraient-elles d'opposer une barrière insurmontable aux suggestions d'une philanthropie mal entendue, dont le seul objet serait de permettre l'agrandissement d'une nation puissante aux dépens de notre propre ruine.

Ce tribunal est parfaitement convaincu que le présent mémoire se rapporte à des objets au-dessus du cercle naturel de ses devoirs, et que l'occasion qui a porté l'alarme et les bruits sinistres actuellement en circulation pourrait être regardée comme futile et indigne de considération, parce que ces bruits ne peuvent être rapportés qu'à un article adressé (par don Ramon de la Sagra) au journal appelé *El Corresponsal,* daté du 21 décembre dernier. Mais le sujet qu'il traite est si grave et si délicat, et d'un intérêt si vital pour tout habitant de ce pays, que l'on ne peut en entendre la moindre discussion sans alarmer les hommes les plus fermes et sans produire des idées extravagantes et absurdes.

C'est ainsi qu'un article d'un journal insignifiant, qui sur tout autre sujet, à cause du peu d'importance attachée à une opinion individuelle, n'aurait eu aucun effet, a été capable, en touchant cette question, de jeter les esprits dans un état d'effervescence et d'excitation difficile à concevoir. Cette population, si peu occupée de questions ayant une importance politique, n'a pas prêté l'attention la plus légère aux révolutions importantes et sérieuses qui ont eu lieu dans ces dernières années dans la forme du gouvernement de la nation. Mais se voyant menacés eux-mêmes, non-seulement dans leur propriété, mais encore dans leur existence, ils ne sont pas longtemps à discuter leurs opinions, mais ils se préparent à se défendre eux-mêmes à tout prix contre les dangers auxquels ils sont exposés.

Un discours imprudent, prononcé dans les

cortès constituantes extraordinaires de 1811, qui ne se rapportait pas à l'abolition de l'esclavage, mais à la suppression de la traite, alarma tellement les autorités et les corporations de cette île, comme il le paraît dans les communications officielles de cette période, que les craintes qui se manifestèrent alors paraissent être exagérées. Et cependant, il y a peu de mois encore qu'une horrible conspiration a été découverte : si elle eût réussi, elle aurait produit une conflagration générale de la propriété et le massacre universel de la population blanche. Cette conspiration fut heureusement découverte au moment où son but allait être mis à exécution; et une portion des condamnés, qui avaient projeté la ruine de l'île, ont fini leurs jours sur l'échafaud. Leurs chefs n'étaient pas des esclaves qui avaient été battus, opprimés et maltraités par leurs maîtres, mais c'étaient *des nègres libres*, qui avaient joui de tous les avantages de l'éducation et pouvaient avoir quelque sentiment d'honneur et de religion.

A cette époque, la secte des abolitionistes anglais, et les quakers, les méthodistes et autres variétés religieuses qui considèrent comme un devoir de faire partie de cette secte, n'avaient pas encore établi parmi nous ces sociétés qui maintenant, par leur argent, s'efforcent de mener toutes les contrées où existe l'esclavage, et, sans avoir égard aux moyens, s'emploient continuellement à atteindre le but de leur zèle hypocrite et fanatique. Mais maintenant que dans chaque Anglais qui débarque sur cette plage nous pouvons voir un espion ou un apôtre déguisé de cette doctrine;

maintenant que ces missionnaires s'introduisent à la cour comme dans nos cases, les uns publiquement, les autres frauduleusement; maintenant qu'ils jouissent de la protection avouée de leur gouvernement, identifiant leur but privé à la perpétration de leurs desseins publics; ce n'est plus un fait, un mot, une simple idée qu'il faut y voir, mais un projet décidé d'émanciper la race nègre, idée qui vient d'Angleterre et seconde son dessein de ruiner les produits de cette île.

Ici, et à ce sujet, il ne sera pas hors de propos de rapporter le cas récent d'un Anglais, M. Turnbull, qui, arrivé ici avec le caractère d'un simple voyageur, s'est introduit dans notre société et dans l'intérieur de nos maisons, et a publié, comme le résultat de ses observations, un livre plein d'inexactitudes et de suppositions, dont le principal objet est d'accuser le gouvernement de Sa Majesté, et les habitants en général, d'infraction au traité pour la suppression du commerce des esclaves. Dans cet ouvrage, il a eu l'audace de proposer à Sa Majesté l'extension des pouvoirs de la commission mixte, au point de l'élever au rang d'un tribunal ordinaire du pays. Comme récompense de cette publication, il a obtenu la nomination de consul général de sa nation et de surintendant des Africains liberés dans la cour de la commission mixte. Quand il est notoire que ces idées, répandues en abondance parmi le peuple, ont déjà produit parmi les nègres la circulation d'erreurs qu'ils ont adoptées dans leur ignorance, par l'espoir séducteur de recouvrer leur liberté, ce qui pourra très-bien donner naissance à une

révolution générale, si le gouvernement ne se hâte d'y appliquer un prompt remède, il est également à craindre que d'autres fanatiques, placés plus bas dans la société, plus habiles, mais également décidés, au risque du martyre, ne tâchent de parvenir à un but selon eux en harmonie avec celui du christianisme, et ne soient disposés à travailler en silence à répandre des idées insurrectionnelles parmi notre population esclave, quand ils seront sûrs, dès que leur criminelle tentative aura réussi, de rencontrer l'appui décidé de leur gouvernement, par suite de la tolérance du nôtre. Que le gouvernement britannique soit désireux de produire la prospérité de son propre commerce aux dépens du nôtre et s'efforce de contraindre à l'abolition de l'esclavage dans les colonies à sucre rivales des siennes, c'est une chose qui est évidente à l'observateur le plus superficiel; et que cela soit conforme aux intérêts de la compagnie anglaise des Indes orientales et puisse être un motif de s'écarter du sentier de la justice et des règles du droit international, c'est grandement à craindre, quand on considère que la moindre agitation politique arrêtera la production des 16,000,000 arrobes de sucre que cette île fabrique actuellement, et que la plus grande partie de cette production passera aux colonies orientales de la Grande-Bretagne. Il n'est pas douteux, pour l'observateur le plus insouciant, que ces doctrines, propagées par des missionnaires anglais et par une discussion imprudente à ce sujet, sous quelque forme qu'elle ait lieu dans nos cortès, ne peuvent être autrement interpré-

tées par les nègres que dans un sens bien plus étendu et bien plus dangereux qu'elles ne le sont réellement.

L'amour de la liberté est naturellement la passion dominante de l'esclave, non par l'influence de la réflexion et du raisonnement sur son bien-être physique et moral, mais par suite d'un instinct commun à l'homme et aux animaux; instinct qui est senti d'autant plus violemment qu'ils sont plus éloignés de la saine raison, comme nous pouvons l'observer sur les bêtes féroces; et le premier usage qu'ils feront de leur force après qu'auront été rompus les liens qui les retiennent sera de détruire ceux par qui ces liens auront été rompus; tant l'esclave est loin de comprendre le véritable usage de la liberté! Et comme il est incapable de comprendre le sens exact de ce mot dans l'état de société où il a vécu jusqu'alors, il en abusera aussitôt. La vérité de cette assertion n'est que trop malheureusement prouvée par le sort fatal de l'île infortunée de Saint-Domingue.

La religion, la philosophie, des améliorations sociales, la nécessité ou la force, sont les seuls moyens de les contraindre à rester dans les limites de leurs devoirs et à comprimer leurs passions. La loi n'a pas d'autres bases. Mais le dernier de ces moyens de répression sera-t-il suffisant par lui-même pour réprimer les passions féroces qui s'empareraient soudainement d'un demi-million de barbares, complétement privés d'éducation chrétienne ou morale, et habitués dans leur état naturel à ne reconnaître d'autre différence entre un homme et un autre que celle de propriétaire

et d'esclave, de maître et de domestique, d'oppresseur et d'opprimé? La force! Mais la force ne serait pas suffisante, car elle amène un désordre parmi les êtres dont un historien philosophique célèbre a dit : « Misérables toute leur vie, ils sont des héros pour un moment. »

Et quand même la victoire serait gagnée, elle serait précaire et sans résultats, parce que la seule action de la force laisserait derrière elle des conséquences suffisantes pour commencer et assurer notre destruction complète. Viendra-t-on nous dire que des hommes qui viennent d'acquérir leur liberté suivront l'exemple de ceux qui ont été habitués depuis longtemps à une jouissance pacifique et se modèleront sur eux? Mais c'est là le pire de tous les maux dont nous sommes menacés : l'influence de nos hommes libres de couleur opérera indubitablement sur les esprits de ceux qui auront été nouvellement émancipés; conséquence inévitable, d'abord de l'égalité ou de l'analogie de caste, ensuite de l'intelligence supérieure de ceux qui ont été depuis longtemps libres.

De là il résultera, comme cela a eu lieu à Saint-Domingue, que ceux qui seront nouvellement libérés formeront la masse et que ceux qui ont joui depuis longtemps de leur liberté deviendront l'âme d'une révolution désastreuse qui ne sera pas longue à se déclarer. Mais il ne faut pas oublier que, quand l'émancipation des esclaves est en question, ce n'est pas seulement une relation sociale qui est changée, une loi qui est abrogée par laquelle un homme était soumis à un autre

homme, et que par là toute distinction est effacée, mais qu'ici c'est tout l'espace entre le nègre et l'homme blanc qu'il faut parcourir, pour les placer sur le même pied d'égalité; qu'il faut unir dans des relations sociales journalières deux races qui portent sur elles la marque indélébile de la séparation, également indiquée dans les qualités physiques et morales, de façon que quand elles sont libres, elles sont rarement unies, même sous l'influence du vice et de l'immoralité, et qu'il en résulte que l'une doit commander et l'autre obéir. Cette nécessité ne peut être détruite même par les sentiments d'humanité et de religion qui sont maintenant dans toutes les bouches, mais qui seraient bien loin du cœur de nos modernes philanthropes s'ils étaient à notre place et qu'il leur fallût agir.

Dans le sein de nos hommes libres de couleur existe, et doit exister s'ils sont des hommes, une haine profonde contre les blancs, quand il n'y aurait d'autre cause que l'état d'isolement où ils sont placés et l'aversion dont ils sont l'objet. Cette disparité demi-légale qui existe de fait entre eux et les blancs libres produit une haine beaucoup plus enracinée que celle causée par le système d'oppression exercé dans certains pays par certaines classes privilégiées de la société sur d'autres classes malheureuses, parce que l'aversion des nègres contre les blancs sera toujours alimentée par la diversité d'origine marquée par la nature et éternelle comme la couleur qui les distingue. La race de couleur actuellement libre présente-t-elle plus de garanties que celle qui est dans l'es-

clavage? La régence permettra bien à un voyageur espagnol qui a résidé parmi nous, qui a visité les États-Unis et une partie de l'Europe, et dont l'attention s'est surtout portée sur l'état des institutions philanthropiques et sur tout ce qui a pour objet le perfectionnement des mœurs publiques, de répondre, parce qu'il est plus à même que nous de le faire moins encore par ses recherches scientifiques que par une certaine célébrité qu'il s'est acquise en Espagne. Nous entendons parler de D. Ramon de la Sagra, qui, dans son ouvrage intitulé *Cinq Mois dans les États-Unis,* s'exprime en ces termes au sujet de l'émancipation des esclaves :

« Le nombre des hommes de couleur qui se trouvent dans les prisons de ce pays m'a fait réfléchir au malheur de cette race plongée dans le vice et le crime par manque de bonne éducation. Plusieurs auteurs sont d'opinion que, pour l'esclave, le plus grand des bonheurs serait l'obtention de sa liberté. Je pense au contraire que la liberté est le présent le plus détestable qui puisse se faire aux malheureux Africains qui n'ont reçu aucune éducation. C'est pire mille fois que la possession d'une fortune illimitée accordée à un jeune homme licencieux et inexpérimenté, passant son temps dans la dissipation d'une grande ville; plus fatal que toutes les séductions offertes à une innocente jeune fille sur le chemin fleuri du plaisir. L'esclave n'est qu'une pure machine, devenu brute dans sa condition, privé de toutes les jouissances morales, et limité pour les jouissances physiques à une certaine ration de nourriture, à

goûter un repos interrompu, et à ne pas même posséder complétement sa femme. Un tel état d'existence est certainement misérable, et son amélioration est un heureux sujet pour les philanthropes. Or l'usage est de représenter l'esclave comme l'enfant du malheur et de la misère, perdu au milieu d'un cercle profond, qui le rend inconnu, et mis en contact avec tous les genres de séductions qui le mèneront infailliblement au bord du précipice. Aussi longtemps que nous serons incapables de préparer et d'amener la liberté des nègres par le moyen d'une éducation morale, religieuse et intellectuelle, il sera préférable de ne penser en aucune manière à leur éducation. Mais est-il juste, demanderont les philantrophes, de les laisser dans l'esclavage? — Serait-il humain de les rendre criminels? répondrai-je. Entre l'éducation ou un esclavage éternel, il n'y a ni remède, ni alternative. Dans l'île de Cuba, où j'ai résidé douze ans, et dans les États-Unis, que j'ai traversés avec admiration, j'ai observé que les gens de couleur forment la classe la plus corrompue et la plus dépravée de la société et que leurs vices sont dus seulement à l'ignorance et à l'irréligion. Mais l'une n'est-elle pas la conséquence de l'autre? et en diminuant l'une ne pourrait-on pas trouver quelque remède à l'autre?

» Sous l'empire de ces considérations, continue l'auteur, je vois approcher une période très-critique pour le pays où j'ai résidé si longtemps, et qui a été si heureux jusqu'à présent.

» La doctrine de l'émancipation des nègres se répand sur toute l'Europe, et a trouvé un écho

dans le congrès national d'Espagne. Quelques hommes à passions ardentes ont trouvé le moyen de s'assurer une popularité facile en répétant ce qui avait été dit par tant d'autres. D'autres, sous l'influence d'un amour impartial de l'humanité, portant une compassion sincère aux malheurs d'une race infortunée, ont uni leur éloquente voix aux clameurs irréfléchies des premiers. Leur triomphe est sûr, parce que c'est le triomphe des doctrines de cet âge. Mais considérons bien les conséquences! Un décret d'émancipation, sans les préliminaires d'instruction religieuse et intellectuelle, serait un décret fatal, qui ouvrirait à ces êtres infortunés, dont on veut améliorer le sort, un abîme incommensurable de crimes et de malheurs. Sous cette persuasion, ceux qui auraient le courage ou plutôt la témérité de signer un tel décret, et qui n'en craindraient pas les conséquences, feraient bien aussi de construire de vastes prisons ou de mettre la main à leur échafaud. »

En lisant ce passage, si plein de vérité, il est impossible, en réfléchissant à ses dernières expressions, de comprimer un sentiment de terreur, en le comparant à l'article qui a donné lieu à ce mémoire, puisqu'il sert à prouver la prédiction de l'auteur en question, quand il annonce que des hommes aux passions ardentes, aux caractères ambitieux ou hypocrites, chercheront les moyens d'acquérir une popularité facile par l'exploitation de cette question en Espagne.

Mais rien ne justifie mieux les craintes des mesures inopportunes, imprudentes ou prématurées

en faveur de l'émancipation, que l'opinion du docteur Channing, de Boston, l'un des abolitionistes les plus ardents des États-Unis d'Amérique, professant la haine la plus chrétienne contre l'esclavage et aussi contre les possesseurs d'esclaves, profondément convaincu des résultats utiles de l'émancipation, et ne craignant pas ses fâcheuses conséquences. Ce docteur, qui déprécie l'importance de la question quant aux droits de la propriété, et qui désire tous les sacrifices possibles en faveur de la restauration des droits du nègre comme homme libre, cet écrivain, apôtre de l'abolition de l'esclavage, à laquelle il a consacré sa plume éloquente, dans son dernier ouvrage intitulé *Émancipation*, ouvrage où il se propose de démontrer à ses compatriotes les avantages qui ont résulté dans quelques colonies anglaises de l'émancipation, et où il engage en conséquence les États du Nord, où l'esclavage n'existe pas à adopter certaines mesures législatives tendant indirectement à produire l'émancipation dans le Sud ; ce docteur, enfin, s'exprime dans les termes suivants : « Je ne désire pas que l'émancipation ait lieu de force dans le Sud ; je serais maître du pouvoir politique que je craindrais de m'en servir dans cette affaire. L'émancipation forcée dans les Indes occidentales anglaises fait, en général, d'heureux progrès, parce que la métropole a veillé sur elle, l'a guidée, a semé autour d'elle des influences morales et religieuses, afin de tranquilliser, d'éclairer et d'adoucir les esprits de ceux qui auront nouvellement acquis leur liberté. Ici de pareilles mesures ne sont pas à notre disposition. Pour que

la liberté donne un bon résultat dans le Sud, il faut que ce soit le Sud lui-même qui l'établisse. Ce devra être le résultat de sa générosité, de sa conviction pour la justice, et enfin de son aptitude à connaître son propre intérêt et non le résultat d'une influence étrangère. Avec une telle origine, l'expérience aura un meilleur résultat que dans les Indes occidentales. Dans ces îles, et spécialement à la Jamaïque, le défaut de coopération cordiale de la part des propriétaires a continuellement entravé l'œuvre bienfaisante de l'émancipation, et jette encore un doute sur l'efficacité de ses résultats. »

D'autres apôtres de cette prétendue philanthropie, de la secte française, ont laissé tomber les mots suivants :

« Sans parler de la ruine des propriétaires, qui serait la conséquence immédiate de l'émancipation, il faut avouer qu'il serait très-dangereux de placer les nègres dans une situation à laquelle ils ne sont pas préparés. » Et après avoir indiqué comme un mal positif l'indolence, aux tentations de laquelle le nègre est incapable d'offrir une résistance effective dans des climats où il peut amplement subvenir sans travail à ses besoins déjà limités, ils concluent :

« Ceux qui viennent de sortir d'un état d'esclavage ne peuvent de longtemps se garantir des vices et des défauts de leur origine; à la suite d'une vie de paresse ou d'un travail volontaire et modéré, ils ne tarderont pas à tomber dans un état de dégradation plus profond que celui dont essayent de les tirer la justice et l'humanité. »

Le tribunal a osé engager la régence du royaume à porter attention à ces citations d'opinions, parce qu'elles viennent d'hommes ayant la réputation d'être éminemment libéraux et philanthropes; parce qu'aucun d'eux ne possède d'esclaves et n'habite cette île, et parce que, sous de telles circonstances, ils ne peuvent en aucune manière être influencés par des vues égoïstes, ni avoir des préjugés en faveur de l'esclavage, tendance que l'on suppose gratuitement à tous ceux qui ont quelque chose à perdre dans ce pays.

Tous sont d'avis que, sans les préliminaires d'une éducation morale et religieuse, et sans le concours et la coopération cordiale des propriétaires actuels, résultant de leur conviction ou de leur désir d'opérer l'émancipation, la liberté serait un mal pour les esclaves et une calamité pour les maîtres. Il est à observer que, si l'émancipation dans les États-Unis, sous une sanction légale, n'est pas supposée sans danger, elle serait bien plus dangereuse dans l'île de Cuba; et pour cela nous nous appuierons sur deux considérations, en en laissant beaucoup d'autres de côté. D'adord, dans les États-Unis, le nombre des nègres, comparé à celui des blancs, présente une proportion de 16 à 84, tandis que dans cette île elle est de 55 à 45. Ensuite, dans les États-Unis, la population est unie et concentrée, et les moyens de communication si rapides et si nombreux que des ressources de toute espèce peuvent être instantanément réunies sur toutes les parties de l'Union. Dans l'île de Cuba, la population est répandue sur un espace en proportion très-vaste par rapport à la popula-

tion, ce qui, en cas d'insurrection, rendrait très-difficile l'assistance mutuelle, faute de guides sûrs. Les nègres trouveraient facilement un asile dans les groupes de montagnes si nombreux et impénétrables, où se réfugient en temps ordinaire les nègres marrons, et où même ils peuvent vivre dix ou douze ans cachés sans qu'on puisse les retrouver. Quelques personnes pourraient dire que la crainte d'une insurrection immédiate des noirs contre les blancs est exagérée; mais il est certain que ceux qui raisonnent ainsi, s'ils pouvaient se former une idée de cette question dans toute son importance, trouveraient trop légèrement colorée cette esquisse que nous venons de tracer, esquisse de laquelle on peut conclure le sort futur d'une population toujours maintenue dans le trouble et le malaise, et forcée de se tenir en garde contre l'attaque d'une main invisible, mais terrible et inévitable. La première conséquence sera l'expatriation des habitants, qui iront vivre en repos ailleurs avec tout ce qu'ils pourront emporter; l'autre sera l'abandon de la manufacture du sucre, denrée importante qui soutient presque exclusivement le commerce de l'île; la troisième et la dernière, sans analyser ou même indiquer celles qui en dérivent, sera la plus grande réduction du nombre de la population blanche, et l'accroissement du pouvoir relatif des noirs.

Nous avons négligé, avec intention peut-être, de mentionner le plus grand des dangers auxquels Cuba sera exposée aux approches de l'ouragan, parce qu'il ne peut échapper à la perspicacité de la régence. Le tribunal entend parler ici de la po-

litique des États-Unis d'Amérique, du peuple le plus libre du monde civilisé, et qui, cependant, tolère l'esclavage dans plusieurs des États, et prête à l'autorité des maîtres une protection d'autant plus puissante qu'elle est plus éloignée du principe de la constitution.

Il est à croire qu'un gouvernement qui ne maintient que par l'effet de la crainte une contradiction si absurde avec les principes qui le régissent, ne regarderait pas avec indifférence l'émancipation de deux millions d'esclaves dans son voisinage, et qu'il trouverait un motif ou un prétexte pour pratiquer à Cuba les mêmes maximes qu'au Texas. Cette politique trouverait Cuba démoralisée et déchirée, dans un état de misère et de terreur, et ne présentant aucunement la résistance qu'elle aurait indubitablement opposée dans son état d'opulence. Le tribunal tremble en pensant au choc terrible auquel sera exposée la fidélité des habitants de Cuba, par suite du petit nombre de blancs qui resteront dans le pays. Le tribunal n'est pas sans crainte qu'un pareil événement ne puisse arriver, par suite de l'attention prêtée par le gouvernement de Sa Majesté aux instigations perfides d'hypocrites fanatiques qui, aveuglant les gens insouciants par leurs momeries philanthropiques, sont placés sous la protection d'un gouvernement qui se sert d'eux comme instruments pour satisfaire quelques-uns de ses intérêts; mais nous ne pouvons sans alarmes voir approcher la fatale époque annoncée par la Sagra, où des ambitieux agiteront au sein des cortès une question aussi dangereuse, époque dont la seule annonce suffit

pour paralyser à un haut degré la marche prospère de notre agriculture, de notre commerce, et sera capable de produire l'émigration, comme la première et la plus immédiate des conséquences annoncées plus haut.

Ce tribunal ne se regarde pas comme dépourvu de tout principe de libéralité, d'humanité, de philanthrophie. Au contraire, c'est par ces principes qu'il demande le maintien du *statu quo* dans l'île du Cuba à cet égard; car il ne serait ni juste, ni humain, ni équitable de sacrifier 400,000 blancs à un principe qui ne servirait qu'à rendre 500,000 noirs plus misérables, au lieu d'améliorer leur condition. Ce ne sont pas les habitants actuels de ce pays qui ont créé l'esclavage domestique. Ils ont reçu de leurs ancêtres ce don fatal; la loi le leur a accordé avec toutes ses conséquences fatales, y compris l'ignorance et la brutalité des esclaves, la démoralisation des affranchis de couleur; et ils se sont trouvés poussés à ce fatal dilemme : ou de maintenir leur autorité ou de se soumettre à l'extermination; tandis qu'un autre dilemme se présente pour les hommes dont il est question : de devenir criminels ou de rester esclaves.

Coupons court et pour toujours aux restes du trafic de contrebande des nègres, qui sont encore introduits en contravention aux traités faits pour leur abolition et contrairement aux lois de ce pays. Cela peut se faire par le gouvernement espagnol, sans admettre aucune intervention étrangère quelle qu'elle soit, en respectant en même temps, par suite de puissantes considérations politiques, les faits de ce genre qui sont déjà con-

sommés. Puisse notre législation bienfaisante produire tout son effet à cet égard, cette législation par suite de laquelle tout esclave jouit du droit de se rendre libre lui-même, et de devenir un membre utile et laborieux de la société! puissent les lumières de la religion être plus généralement propagées par notre respectable clergé, comme cela fut proposé par ce tribunal, au nom de la *Junta de Fomento*, dans un mémoire adressé au gouvernement au sujet de la police rurale, daté du 20 décembre 1827; et puisse procéder lentement, sous l'influence du temps, cette œuvre utile et salutaire, que l'ignorance et le fanatisme seuls peuvent vouloir accomplir par des mesures violentes et hors de saison !

Le tribunal espère que la régence provisoire, dans sa profonde sagesse et son patriotisme, daignera condescendre à prendre ce mémoire en considération, et déterminer ce qui est convenable pour attacher plus fermement l'île de Cuba, ce précieux joyau, à la couronne de Castille. C'est là tout ce à quoi le tribunal de commerce aspire dans son humble représentation.

Dieu sauve, etc.

Signé : Jorge P. de Urretegui,
Nicolas Galceran,
Alejandro Morales.

D

Pièce incluse dans la lettre ci-dessus.

MÉMOIRE DES HABITANTS DE CUBA AU PRÉSIDENT-GOUVERNEUR ET CAPITAINE GÉNÉRAL DE CUBA.

Les soussignés, habitants de cette ville, s'adressent à Votre Excellence avec le plus profond respect, en vertu de l'invitation contenue dans la proclamation adressée par Votre Excellence à cette ville lorsqu'elle prit le gouvernement de l'île; et ils ont l'honneur d'exposer que l'une des principales mesures, sinon la plus importante et la plus urgente de toutes, celle que l'île attend de son gouverneur, est une répression énergique et irrévocable du trafic de contrebande d'esclaves d'Afrique, afin d'en amener la suppression future.

Les pétitionnaires, qui ont une connaissance parfaite de tous les intérêts de Cuba dans tous leurs détails, et du meilleur moyen de les préserver et de les garantir contre la crise inquiétante qui menace cette île, sont intimement convaincus que le seul moyen d'arrêter l'orage qui se prépare est contenu dans ce qu'ils ont l'honneur de soumettre aux lumières de Votre Excellence. Les deux corporations les plus respectables de la Havane, savoir, le très-excellent et très-illustre *Ayuntamiento* et la junte royale de *Fomento*, sont de la même opinion, et ils se sont adressés à la régence provisoire du royaume, en s'appuyant sur des

raisons et des arguments dignes de considération.

Le commerce des esclaves est le seul et unique prétexte du mécontentement nourri par la toute-puissante Angleterre contre l'accroissement de la prospérité agricole et manufacturière de cette île; et ce commerce est le motif apparent ou réel des hostilités diplomatiques auxquelles cette île est en butte.

C'est le commerce des esclaves qui a excité les susceptibilités philantropiques des nombreux et puissants abolitionistes anglais, et ils ne manquent aucune occasion de s'adresser au ministère britannique, de vive voix, par écrit, dans des livres, recueils périodiques ou journaux, en particulier ou dans les assemblées législatives, afin de forcer notre cabinet, à tout prix, à exécuter les traités conclus.

C'est pour arriver à la suppression de ce commerce que le gouvernement britanique a reconnu solennellement l'indépendance de la république d'Haïti, notre voisine; c'est à cause d'elle que nous nous trouvons exposés à des insultes commises avec impunité, et telles que l'imagination s'effraye à les concevoir.

C'est à cause du commerce des esclaves que deux envoyés actifs et entreprenants de la Société anglaise et étrangère de Londres, établie pour la destruction de l'esclavage en quelque lieu qu'il se trouve, se sont présentés en Espagne ouvertement, menaçant notre tranquillité, et ont demandé l'émancipation générale de nos esclaves. Nous sommes actuellement certains qu'ils ont trouvé à Madrid un accueil très-favorable comme ils nous

le disent eux-mêmes, et commes nous pouvons aussi le conclure des articles qui ont paru sans aucun empêchement dans la presse métropolitaine, à propos d'une question qui, agitée seulement en public, a déjà causé les plus déplorables calamités.

C'est par suite du commerce des esclaves que le nombre de nos ennemis naturels dans l'intérieur de l'île s'est journellement accru; car, d'après la statistique de la Havane contenue dans l'*Annuaire des Étrangers* de cette année, le nombre de personnes de couleur se monte à 660,000 (1), ou environ 60 pour 100 de la population totale. L'an 1775, la population de couleur ne formait que les 35 centièmes de la population totale; de sorte que dans cet intervalle les blancs ont proportionnellement et progressivement décru jusqu'au *point* où nous les trouvons, tandis que les nègres ont gagné un ascendant relatif. Du reste, ce paraît être une loi providentielle, prouvée par des observations statistiques, que l'accroissement des esclaves dans ces contrées, en raison de la décroissance de la race blanche; tel est du moins le résultat observé par d'habiles statisticiens dans les autres îles des Indes occidentales et dans l'empire du Brésil, et dont les célèbres Humboldt et de Tocqueville ont tiré l'horoscope le plus désastreux pour le sort futur des habitants blancs des autres contrées placées dans une situation analogue.

La cause d'un phénomène aussi déplorable,

(1) Cette évaluation est amoindrie par la crainte qu'on a d'avouer la faiblesse des blancs relativement au nombre des nègres.

c'est le commerce des esclaves. C'est par suite de ce commerce que l'immigration européenne n'a pas augmenté, comme elle aurait dû le faire pour notre bonheur futur, à l'aide des provisions écrites dans la cédule royale du 21 septembre 1817, et de la contribution de 4 pour 100 imposée sur les frais des procédures judiciaires, accordées afin de l'augmenter, et par l'influence du comité établi pour l'encourager (1). Pendant la période quinquennale de 1835 à 1839, il est arrivé 35,204 passagers blancs dans le port de la Havane, dont la moitié ne sont que des voyageurs. Pendant la même période, il a été débarqué, sur les côtes de ce département de l'ouest seulement, 63,055 nègres d'Afrique, nombre qui n'a rien d'exagéré. Il en résulte que si les choses continuent à suivre de la même manière, nous aurons, dans peu d'années, à en pleurer les conséquences désastreuses et inévitables, auxquelles nous ne pourrons plus remédier, et qui nous écraseront, grâce à notre apathie et à notre (2) manque incompréhensible de prévoyance.

Et, très-excellent seigneur, cela n'est pas tout. Jetons un regard sur les contrées qui nous environnent. L'homme le plus courageux tremblerait en contemplant l'épaisse masse de nègres qui obscurcissent notre horizon. A l'est, dans la république militaire de Haïti, nous en trouvons 900,000, ayant à leur disposition tous les moyens de trans-

(1) Voir les véritables causes, du moins en partie, de ce non-succès dans la lettre *sur les esclaves*, etc.

(2) *Notre* veut dire ici *votre*.

port que la Grande-Bretagne peut leur fournir. Au sud, nous en trouvons 400,000 à la Jamaïque, qui n'attendent qu'un signal de leurs libérateurs pour s'élancer à l'attaque de nos montagnes de l'est. Enfin 1,200 sont répandus sur l'archipel de Bahama et les îles les plus voisines de nous, où la politique anglaise a placé la plupart de ceux provenant de captures faites sur le commerce de cette île; sans compter les esclaves des Indes occidentales françaises, qui sont à présent à la veille d'être émancipés. Si nous tournons nos yeux vers le nord, dans la direction du cap de la Floride, vers les ports de la Louisiane, de la Géorgie et des Carolines, nous sommes en contact avec un continent qui nous présente environ 3,000,000 de nègres, nombre immense, fait pour jeter l'alarme non-seulement à Cuba, mais dans toute la confédération américaine, dont le centre sera ainsi tôt ou tard le théâtre d'une terrible agitation. Le jour où un tel événement arrivera sera terrible pour nous, si nous ne nous préparons pas à temps, c'est-à-dire dès à présent, à cette explosion.

Cela est tellement pressant, très-excellent seigneur, que quand bien même il serait certain, comme le prétendent faussement bien des personnes, que les progrès de notre agriculture se trouveraient paralysés si on lui ôtait la ressource du travail des nègres, nous préférerions de beaucoup vivre pauvres, mais en sûreté, plutôt que de nous laisser aveugler par la cupidité au point de vouloir vivre riches une seule année, en nous exposant l'année suivante à perdre non-seulement cette fortune, mais encore tout ce qui l'a précé-

dée, c'est-à-dire à la perdre avec le sol, les machines et tout le territoire de l'île, par une insurrection générale des nègres, si aisément provoquée et enflammée par d'habiles émissaires, et entretenue dans nos propres campagnes par les éléments de combustion que les grands centres de rébellion qui nous entourent viendraient jeter sur le feu.

Mais heureusement pour l'île de Cuba, pour ses habitants actuels et pour les intérêts de la métropole, elle n'a pas été condamnée par le ciel ou par une loi sévère de la nature à la nécessité de cultiver son sol à l'aide de la sueur des Africains. C'était une erreur entretenue dans un temps déjà éloigné, quand les erreurs les plus fatales étaient considérées comme des axiomes; mais aussi c'est un devoir pour les hommes actuels de corriger les fautes de leurs ancêtres : guidés par l'expérience et le progrès de l'esprit humain dans ce dernier temps, nous aurons sans aucun doute la gloire de les détruire. Déjà, dans la partie centrale de cette île, la glorieuse mission de réformer l'agriculture a été entreprise par un enfant de l'industrieuse Catalogne. Cependant, ainsi que tous ceux qui suivront son exemple, il doit s'attendre à avoir à lutter un certain temps contre les obstacles innombrables que lui opposeront l'habitude, les préjugés, l'incrédulité, et, par-dessus tout, l'influence du commerce des esclaves; car c'est à ce trafic seulement que nous devons rapporter tous les maux dont nous sommes assaillis.

C'est par cette raison que les pétitionnaires

supplient Votre Excellence de prendre en considération ce qu'ils exposent, sans offenser la haute intelligence de Votre Excellence, ni anticiper sur ce que votre prudence pourra vous dicter au sujet des affaires importantes dont traite ce mémoire. Ils ont une intime confiance dans l'efficacité des mesures prises par le chef illustre qui les gouverne, et auquel est réservé l'honneur pur et sans tache d'arrêter ce reste précieux des Indes espagnoles au bord de ce précipice dont on n'aperçoit pas le fond.

A Son Excellence le capitaine général, etc., etc., etc.

N° 2.

M. Turnbull au vicomte Palmerston.

La Havane, 31 août 1841.
Reçue le 7 octobre.

Milord,

J'ai la satisfaction de pouvoir assurer Votre Seigneurie que, depuis la date de ma dernière communication au sujet du mouvement populaire dans cette île en faveur de la suppression du commerce des esclaves, ce mouvement a été accéléré d'une manière très-remarquable par l'arrivée d'une communication du gouvernement suprême de Madrid, portant que le gouvernement de Sa Majesté Britannique a demandé l'émancipation de tous les esclaves africains introduits dans les Indes occidentales espagnoles à partir de la

date des premiers traités existants pour la suppression du commerce des esclaves.

On pense, en général, que le capitaine général a reçu une instruction pour délivrer les renseignements statistiques les plus authentiques sur le nombre des esclaves introduits dans cette île pendant la période en question; et, de fait, il est connu que Son Excellence s'est adressée elle-même officiellement à ce sujet à plusieurs corps publics ou corporations de l'île, et aussi à un grand nombre de particuliers; mais d'après le choix des témoins et parties qui a été fait, pour répondre aux demandes du gouvernement, il est évident à tous les yeux que Son Excellence est résolue, sinon à tenir son gouvernement dans les ténèbres, au moins à lui fournir, autant qu'il est en son pouvoir, les moyens de faire à Votre Seigneurie une représentation qui servira, si cela est possible, à éloigner le jour malheureux qui aura été menaçant pendant si longtemps.

A l'appui de ce que je viens de dire, il est seulement nécessaire de mentionner que, en faisant les enquêtes provoquées par la régence, les propriétaires natifs de l'île ou créoles, qui forment la partie la plus riche et la plus intelligente de cette société, ont été entièrement négligés, tellement que le résultat qui sera transmis à Madrid sera celui donné par des hommes tels que don Joaquin Gomez, don Antonio Bustamente, et d'autres individus notoirement connus pour s'être enrichis au commerce d'esclaves (1).

(1) Ceci est faux. Il n'y a pas un propriétaire havanais qui

Les propriétaires créoles sont en général, je pourrais même dire sont tous favorables à la suppression immédiate du commerce des esclaves; et très-peu d'entre eux sont assez en arrière des principes de la saine raison et de la philanthropie pour ne pas se déclarer eux-mêmes en faveur de l'abolition de l'esclavage même (1). Parmi cette dernière classe, il y en a plusieurs ayant une po sition importante dans la société qui, pour accomplir cet objet, iraient jusqu'à se soumettre à la continuation d'une lourde taxe jusqu'à présent toujours regardée comme temporaire, le *subsidio de guerra*, afin d'établir par le revenu qu'il produira un capital servant à indemniser les propriétaires d'esclaves, qui seraient par suite émancipés, sans passer par la période intermédiaire de l'apprentissage (2).

n'ait protesté vivement contre une mesure qu'ils regardaient comme un germe de désastre et de ruine.

(1) A la suppression de la traite, *oui;* à l'émancipation, *non*. M. Turnbull se fait une étrange illusion en écrivant ces lignes, car il sait parfaitement le contraire de ce qu'il avance.

(2) Ceci n'est pas exact. Les Havanais sont prêts à faire des sacrifices pécuniaires, mais pour délivrer la ville seulement des nègres émancipés par la commission mixte, source inépuisable de corruption et de mauvais exemples pour leurs esclaves; mais c'est une absurdité d'avancer que les propriétaires de Cuba pourraient réunir des sommes assez considérables pour indemniser les maîtres de leurs esclaves affranchis. Mais les maîtres sont les propriétaires mêmes; les nègres, la source de leurs richesses. Et qui indemniserait les *indemnisateurs !* car leur tour arriverait. Et quand ils réuniraient toutes les richesses qu'ils retirent de leurs esclaves ou ont dans leurs esclaves, pourraient-ils trouver un équivalent à la valeur de plus de cinq cent mille nègres,

Comme conséquence de cet objet important, une grande quantité de propositions subordonnées seront faites pour assurer la continuation du travail agricole et pour pourvoir à la tranquillité publique. Je n'ai pas cru nécessaire d'entrer en ce moment dans ces détails. Ma seule intention est de mettre en garde Votre Seigneurie contre les faits qu'établiront les mesures qui sont actuellement préparées, et lui fournir des moyens de contredire ces faits; car ce rapport ne sera pas destiné à tromper le gouvernement de Madrid, mais à les pourvoir des moyens de reculer la concession que Votre Seigneurie est sans aucun doute préparée à exiger.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : DAVID TURNBULL.

N° 3.

Lettre du même.

Les mémoires que j'ai eu l'honneur de transmettre dans mes dépêches, touchant le commerce des esclaves, des 12 avril et 25 mai dernier, émanés des principales corporations et de plu-

puisque le maître, en perdant ses esclaves, n'aurait plus de quoi payer des impôts? Mais M. Turnbull marche droit devant son idée, la tirant à la remorque, contre vent et marée, au risque de sombrer à chaque instant au milieu des écueils et des brisants de cette mer agitée.

sieurs des propriétaires, les plus riches et les plus influents, possédant non-seulement des terres, mais aussi des esclaves, ne paraissent apporter l'évidence la plus concluante à ce sujet; et dans une prompte occasion j'espère pouvoir réunir une plus grande somme d'évidence à ce sujet, à l'aide de rapports et de réponses au capitaine général, de classes de personnes bien plus nombreuses, en réponse à une circulaire du 16 août dernier, en vertu d'un ordre de la régence, communiqué le 25 juin par le secrétaire d'État espagnol, demandant les informations les plus détaillées au sujet du plan de convention proposé à l'Espagne par le gouvernement de Sa Majesté.

A ce propos, je dois déclarer avec toute assurance à Votre Seigneurie que les rapporteurs sont unanimes dans leurs opinions pour conclure que le plan de cette convention doit être nécessairement rejeté, parce que mettant un grand nombre de personnes de condition esclave en liberté, il porterait le trouble parmi le reste de la population esclave.

Je suis informé qu'un grand nombre de ces rapporteurs, adoptant la calomnie que les marchands d'esclaves de la Péninsule font semblant de regarder comme un axiome de la politique anglaise, persistent à nous attribuer, dans ces rapports, le dessein de ruiner l'agriculture de l'île. Je suis cependant assuré que les rapporteurs sont unanimes à demander que l'Espagne mette un terme immédiat à tout trafic de contrebande d'Africains, et qu'en même temps elle s'occupe par tous les moyens possibles à encourager l'aug-

mentation de la population blanche. De plus, je trouve que plusieurs d'entre eux insistent d'une manière plus ou moins énergique sur l'accomplissement des lois spéciales relatives au gouvernement des possessions d'outre-mer de la couronne, lesquelles ont été promises par la constitution quand elle a été en ces derniers temps adoptée comme loi fondamentale du pays. Et c'est à cet effet que la *Junta de Fomento*, l'un des corps constitués les plus importants de l'île, propose que Cuba soit autorisée à envoyer des délégués accrédités près le gouvernement espagnol, à l'effet de soutenir les prétentions des habitants touchant ces exigences supplémentaires spéciales.

Ces indications légères présentent, comme j'ai tout lieu de croire, une vue rapide de l'esprit des rapports et des réponses adressés au capitaine général en réponse à sa circulaire, qui était accompagnée, je dois l'ajouter, de copies du plan des conventions nouvelles, et de la dépêche contenant l'ordre du régent par laquelle il est transmis.

Il me semble, par conséquent, en tant que les rapports sont unanimes pour représenter que l'importation d'Africains devrait être une fois pour toutes anéantie, que la tolérance continuée de ce trafic peut seulement être expliquée de la manière que je cherche actuellement à indiquer : par la supposition, ou si vous voulez, par la conviction de la part du gouvernement suprême de l'Espagne, que l'inondation continuelle d'un flot d'Africains est une sorte de nécessité politique, dans le but de réprimer toutes les tentatives des

créoles, de maintenir dans leurs esprits la balance entre le désir d'obtenir des droits municipaux d'une part et la crainte d'une insurrection de nègres de l'autre côté, et ainsi, de retenir par ce système de bascule cette île, quelques années encore, sous la dépendance de Sa Majesté Catholique (1).

Mais quoique depuis un certain temps une pareille conviction puisse paraître peu fondée, et qu'il semble que le capitaine général et les autorités de Cuba soient entièrement indépendantes de la Péninsule, tellement qu'on a peu d'égard aux ordres du gouvernement espagnol, et que ses désirs les plus sincères et les plus sérieux sont éludés, cependant le moment est arrivé depuis longtemps où un badinage aussi infâme ne devrait plus être souffert; car, dans une telle occasion, croire à une imposture, c'est sanctionner l'opinion de ceux qui pensent que le gouvernement anglais lui-même n'a jamais été sincère dans le désir qu'il a constamment manifesté en faveur de la liberté des hommes.

(1) Si un tel système politique pouvait être adopté par nos hommes d'État, on ne saurait trop le combattre, comme criminel, inique, et, qui plus est, maladroit : ou les nègres finiront par écraser les blancs de leur poids, ou ces derniers n'auront d'autre moyen de s'en délivrer qu'en se jetant dans les bras d'une puissance qui sache les protéger sans les opprimer : d'une manière ou de l'autre, l'île serait un jour perdue pour l'Espagne.